
U d'/ of Ottawa
39003001004919

HISTOIRE

DE

ÉLOQUENCE

AVEC

ES JUGE[illegible]T CRITIQUES SUR LES PLUS CÉLÈBRES ORATEURS

EXTRAIT[illegible]MBREUX ET ÉTENDUS DE LEURS CHEFS-D'OEUVRE,

PAR

Abbé HENRY,

Dire[illegible] l'Institution de la Trinité à Lamarche (Vosges).

Hoc certè prorsùs eximatur ex animo, rerum pulcherrimam eloquentiam cum vitiis mentis posse misceri.

QUINTILIANUS, lib. XII, cap. 1.

SECONDE ÉDITION.

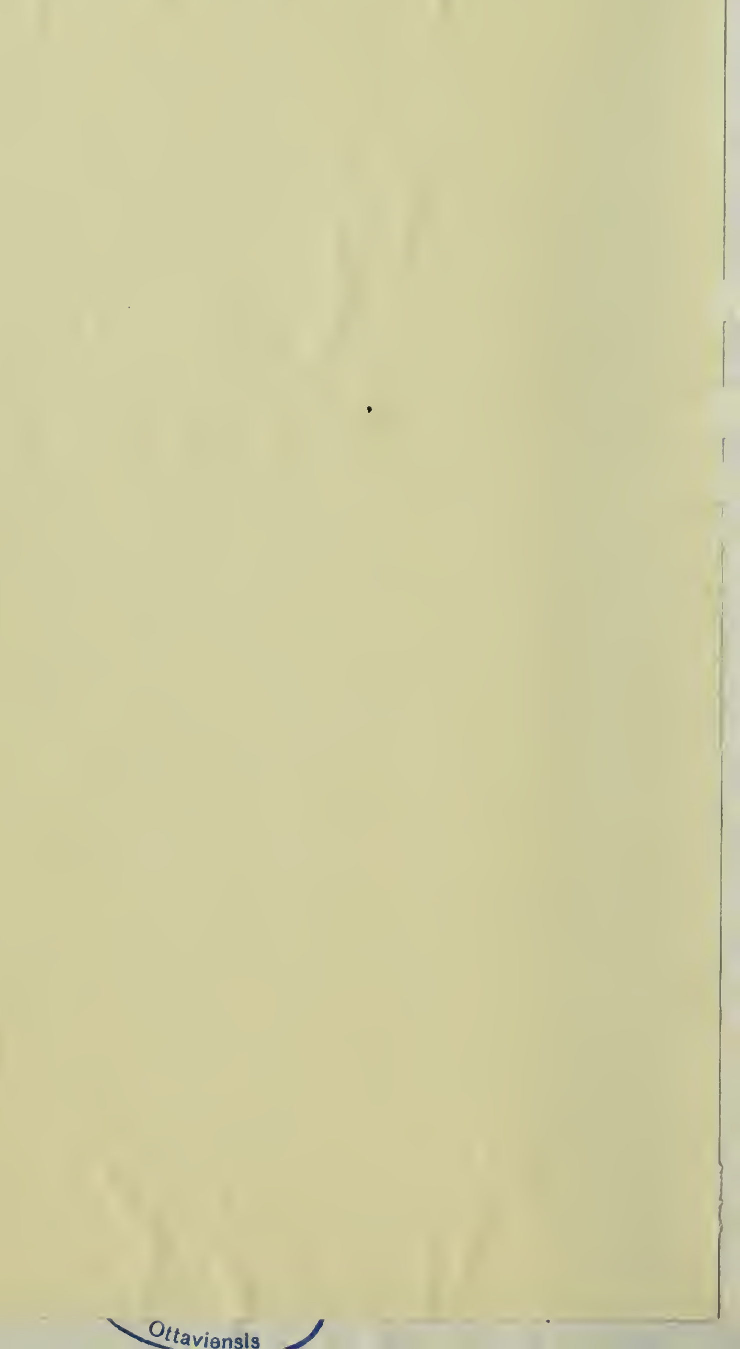
TOME I[er].

PARIS,

[illegible]FFRE, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, No 29.

M DCCC XLVIII.





HISTOIRE

DE

L'ÉLOQUENCE.

Seconde Édition.

TOME Ier.

MIRECOURT, IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE HUMBERT.

HISTOIRE

DE

L'ÉLOQUENCE

AVEC

DES JUGEMENTS CRITIQUES SUR LES PLUS CÉLÈBRES ORATEURS

ET DES EXTRAITS NOMBREUX ET ÉTENDUS DE LEURS CHEFS-D'OEUVRE,

PAR

l'Abbé HENRY,

Directeur de l'Institution de la Trinité à Lamarche (Vosges).

Hoc certè prorsùs eximatur ex animo, rerum pulcherrimam eloquentiam cum vitiis mentis posse misceri.

QUINTILIANUS, lib. XII, cap. 1.

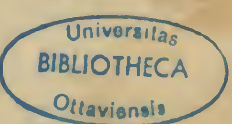
SECONDE ÉDITION.

TOME Ier.

PARIS,

CHEZ JACQUES LECOFFRE, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, N° 29.

M DCCC XLVIII.



PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

L'histoire des triomphes de l'Eloquence doit sans doute faire partie d'un cours de rhétorique. Le professeur qui désire les progrès de ses élèves ne se borne pas à leur expliquer les préceptes de l'art, à leur montrer des modèles et à les exercer par de fréquentes compositions, il les transporte encore, par la pensée, aux temps les plus anciens, redescend avec eux le cours des siècles, et, s'arrêtant à chaque époque mémorable, leur fait voir les orateurs tels qu'ils furent au milieu de leurs contemporains. Il retrace la vie de ces grands hommes, les obstacles qu'ils eurent à vaincre, les ressources qu'ils surent tirer de leur génie, les beautés et même les défauts de leurs ouvrages. Il marque aussi le caractère particulier de chaque siècle; signale les causes de progrès, de perfection et de décadence ; fait ressortir l'influence des doctrines, des mœurs et des gouvernements, et développe enfin toutes les considérations qui lui paraissent propres à former le jugement et à étendre les connaissances.

A mesure qu'il avance ainsi dans l'histoire, il a soin de lire et d'analyser les chefs-d'œuvre, et on sent que la simultanéité donne aux choses un nouveau degré d'intérêt, excite un plus vif enthousiasme et procure de plus douces jouissances. Les principes de l'art, qu'il a occasion de reproduire sous des formes diverses, sont beaucoup mieux sentis, parce qu'on en voit l'application. Ce ne sont point des règles stériles comme celles que l'on étudie froidement dans un livre muet, c'est une rhétorique féconde qui est en action et pour ainsi dire dramatique. Les orateurs eux-mêmes semblent revivre pour prononcer leurs discours et pour révéler les secrets de leur composition.

Toutefois, pour que cette méthode obtienne des résultats durables, il faut que les élèves aient entre les mains un abrégé qui, sans comprendre les faits politiques, civils ou religieux que le maître a souvent dû rattacher à son sujet, recueille au moins ce qui est particulier à l'éloquence; fasse connaître, par exemple, la vie oratoire des hommes qui ont exercé avec le plus de succès le talent de la parole; présente sur leurs ouvrages des jugements rédigés d'après les meilleurs critiques; donne, à l'appui de ces jugements, des morceaux tellement choisis, qu'ils rappellent les plus beaux chefs-d'œuvre et fournissent sur tous les points importants une instruction solide; et enfin, pour ce qui est des considérations générales, les indique suffisamment et résume les développements qui ont été donnés de vive voix. Sans cet abrégé, les choses qui ont fait d'abord une impression vive, n'auront bientôt laissé dans l'esprit que des idées superficielles et de vagues souvenirs.

En disant ce que devrait être un tel résumé, je rends compte des motifs qui m'ont déterminé à entreprendre ce *Précis de l'Histoire de l'Eloquence* [1].

Je l'ai partagé en trois livres, qui traitent : le premier, de l'Eloquence ancienne proprement dite (grecque et romaine) ; le second, de l'Eloquence des saints Pères ; et le troisième, de l'Eloquence moderne. Un chapitre sur les livres saints sert de supplément à l'Eloquence ancienne et d'introduction à celle des saints Pères [2].

On trouvera peut-être un défaut de proportion entre le premier et le second livre [3] : dans l'un j'ai été court, dans l'autre j'ai été plus long. Voici pour quels motifs. D'abord, chez les Grecs et chez les Romains, un assez petit nombre d'orateurs ont laissé des monuments de leur éloquence. Il n'en est pas de même des grands docteurs qui ont illustré l'Eglise. En second lieu, les orateurs anciens sont généralement bien connus. Il suffisait de dire, d'une manière suivie, mais en peu de

[1] Le *Précis de l'Histoire de l'Eloquence*, en deux volumes in-8°, a été trouvé ou trop long ou trop court, selon l'usage auquel on l'a destiné. Comme livre destiné à être appris par cœur, il était en effet trop long, et pouvait surcharger la mémoire des élèves ; en conséquence, il sera réduit à un seul volume in-8° dans la seconde édition. Comme livre de lecture destiné à être analysé, il était trop court. Il a donc fallu l'étendre et surtout l'enrichir de citations plus nombreuses et plus étendues ; de là l'édition en quatre volumes in-8°. Nous pensons que MM. les professeurs choisiront de préférence l'édition développée, comme plus instructive et plus utile pour les élèves. *(Note de la seconde édition.)*

[2] Un chapitre supplémentaire était insuffisant pour cette importante matière. Elle est traitée, pour la seconde édition, dans un volume in-8°, qui forme un ouvrage séparé et qui a pour titre : *Eloquence et Poésie des livres saints.*

[3] Pour la seconde édition, une juste proportion est établie entre toutes les parties de l'ouvrage.

mots, ce qui se trouve disséminé dans un grand nombre d'ouvrages.

Quant au second livre, quoique le sujet en soit très-intéressant par lui-même, il a été presqu'entièrement inconnu jusqu'alors dans les classes de rhétorique. Dans un grand nombre de colléges et même de petits séminaires, les études, en ce qui touche à l'antiquité, sont encore entièrement profanes. Les élèves, grecs et romains exclusivement, connaissent, il est vrai, Cicéron et Démosthène; mais ils n'ont que peu d'idée des grands hommes qui ont défendu l'Eglise pendant les siècles de persécution, ou qui ont annoncé ses dogmes et sa morale avec tant de génie dans le IVe siècle; ils connaissent à peine les noms des orateurs célèbres de ces deux grandes époques. Il fallait, par conséquent, traiter cette matière avec une certaine étendue; il fallait multiplier les morceaux d'éloquence pour justifier par des preuves sans réplique les éloges donnés aux écrits des saints Pères.

Pour la rédaction de ce recueil, je me suis servi de tout ce que m'ont fourni les bons auteurs. Je n'ai pas même indiqué d'ordinaire les sources où j'avais puisé, parce que ces indications, qui d'ailleurs eussent été trop fréquentes, me paraissaient inutiles; je ne m'y suis astreint que lorsqu'elles pouvaient faire une autorité que n'auraient pas eue mes paroles.

HISTOIRE

DE

L'ÉLOQUENCE ANCIENNE.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉLOQUENCE GRECQUE.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

IDÉE GÉNÉRALE DE L'ÉLOQUENCE PRIMITIVE.

L'histoire de l'Éloquence date des premiers âges du monde. Les hommes ayant reçu le langage pour se communiquer leurs pensées, durent chercher à s'en servir pour dominer leurs semblables par la persuasion. Leur éloquence même devait être passionnée. Vivement frappés à la vue des objets propres à exciter la surprise et l'admiration, ils s'exprimaient avec enthousiasme, se livraient à des mouvements impétueux et avaient recours à des figures animées, à des métaphores hardies qui peignaient leurs pensées, et les jetaient comme des traits dans l'âme de leurs auditeurs. Tel fut, en effet, le caractère des peuples enfants; tel est encore aujourd'hui celui des tribus sauvages. La nature leur inspire une éloquence figurée et hardie qui mérite quelquefois l'admiration des peuples civilisés; mais elle est mêlée de beaucoup de défauts.

Elle ne consiste que dans des traits isolés, que défigurent la grossièreté du langage et le désordre des pensées. Nous ne nous arrêterons donc pas à cette éloquence des premiers temps, qui d'ailleurs ne pouvait avoir une grande influence chez des hommes pour lesquels la loi presque toujours était la force. Les premiers empires qui s'élevèrent dans le monde, ceux d'Assyrie et d'Égypte, ne furent pas non plus très-favorables au talent de la parole. Dans ces états despotiques, le grand nombre était accoutumé à une aveugle soumission : c'était la crainte et non la persuasion qui les faisait agir; l'orateur était entravé, et par conséquent il ne pouvait s'élever à une grande hauteur, ni exercer cet empire que lui donne le génie dans les gouvernements où il jouit de sa liberté et de son indépendance.

Avant la naissance des républiques de la Grèce, on aperçoit à peine quelques traces d'éloquence, considérée comme étant l'art de la persuasion; mais ces républiques lui ouvrirent un vaste champ. Cette brillante période de l'éloquence chez les Grecs a toujours été l'objet de l'admiration des connaisseurs.

IDÉE GÉNÉRALE DE L'ÉLOQUENCE GRECQUE.

De toutes les républiques de la Grèce, Athènes fut de beaucoup la plus renommée pour l'éloquence, ainsi que pour tous les autres arts. Le peuple d'Athènes était vif et ingénieux, exercé aux affaires, instruit par le spectacle des révolutions soudaines et fréquentes auxquelles son gouvernement était sujet. Ce gouvernement était essentiellement démocratique : le corps entier du peuple formait la législature. Il y avait, à la vérité, un sénat composé de cinq cents membres; mais l'assemblée du peuple décidait de tout en dernier ressort. Là, les affaires se traitaient par le raisonnement et le discours; on y apprenait à discuter les intérêts, à manier les passions d'une assemblée populaire. C'est là qu'on faisait des lois, qu'on déclarait la paix ou la guerre, qu'on cherchait les hommes appelés aux magistratures. Il est évident qu'une telle constitution invitait à étudier l'art de l'éloquence, comme le plus sûr moyen d'acquérir de l'influence et du pouvoir. L'assemblée du peuple était une arène, où d'ambitieux démagogues, des orateurs corrompus étaient aux prises avec des citoyens vertueux et animés d'un véritable patriotisme. Ils s'efforçaient également de gagner la bienveillance de leurs auditeurs, mais avec des vues et par des moyens différents. Les premiers, abusant du caractère léger, fac-

tieux, amoureux de la nouveauté qui dominait souvent les Athéniens, cherchaient à les éblouir et à les égarer par les prestiges d'une fausse éloquence; ils excitaient leurs passions et les poussaient à des partis funestes; ils cherchaient, non à procurer le bien public, mais à satisfaire leur ambition ou leur cupidité. Les seconds, au contraire, négligeant la vaine pompe des mots, n'employaient que des arguments solides; faisaient clairement connaître au peuple ses véritables intérêts; lui dévoilaient les intrigues et les projets coupables des citoyens pervers, les machinations de ses ennemis; l'effrayaient à l'aspect des dangers; excitaient en lui le désir de la gloire; ranimaient dans tous les cœurs l'amour de la patrie et de la liberté; et, par cette éloquence, forte des pensées et des preuves que la bonne cause fournit au génie, et entraînante par les sentiments profonds qu'il puise dans la vertu, ils le réveillaient de son engourdissement, exaltaient son courage et le rendaient capable des plus généreux sacrifices et des plus héroïques vertus. C'est ainsi que, dans les violents débats du vice et de la vertu, des factions et de la liberté, dans la vie active et la conduite des affaires, se formaient de grands orateurs, dont l'éloquence, née du besoin, rejetait toutes les pensées subtiles, tous les ornements recherchés, et ne se distinguait que par une manière solide, énergique, la plus efficace en un mot pour convaincre, intéresser, persuader.

L'éloquence se montrait donc puissante et hardie dans les assemblées politiques. Mais, en présence des juges, elle paraissait avec un front timide; elle ne pouvait déployer qu'une partie de ses forces. Les accusés devaient eux-mêmes défendre leur cause; ils ne pouvaient la confier à une bouche étrangère et plus exercée. Il leur était également interdit de chercher à attendrir l'auditoire, et lorsqu'ils commençaient à se livrer à des mouvements pathétiques, la voix d'un héraut les avertissait de développer avec calme leurs moyens de défense. Cependant on éludait en partie ces dispositions sévères. Les orateurs composaient souvent les plaidoyers de ceux qui avaient des procès, et il était d'autant plus facile d'agir, malgré la défense de la loi, sur le cœur des juges, qu'ils étaient très-nombreux et formaient une espèce d'assemblée populaire. D'ailleurs un grand nombre de causes se portaient devant le peuple, et l'éloquence judiciaire acquérait alors tous les puissants moyens de l'éloquence politique.

Il était d'usage, à Athènes, de faire prononcer, dans une assemblée solennelle des citoyens, l'éloge des guerriers morts pour

la défense de la patrie. Cette institution offrait aux orateurs une occasion de s'élever à la plus haute éloquence et de produire les plus étonnants effets. Ils inspiraient à tous le désir de la gloire, un courage héroïque, le mépris de la mort, en exaltant les hauts faits et le dévouement de ceux qui avaient versé leur sang dans les combats, et en faisant briller avec éclat les magnifiques honneurs décernés à leurs mânes. Mais lorsqu'ils s'adressaient aux enfants, aux épouses et aux mères des nobles victimes, ils versaient dans leur âme, non pas seulement des consolations, mais une joie mêlée d'enthousiasme et de fierté; ils les élevaient au-dessus des sentiments de la nature, à la vue de cette gloire, de cette immortalité acquise aux objets de leur tendresse. Pour concevoir une idée de leur éloquence, il suffit de rappeler l'impression que fit Périclès, dans un discours de ce genre; les mères et les femmes des guerriers coururent l'embrasser avec transport, quand il descendit de la tribune, et le reconduisirent en triomphe, en chargeant sa tête de fleurs.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIERS PROGRÈS DE L'ÉLOQUENCE GRECQUE.

L'éloquence n'est pas encore un art. — Premier éveil de la réflexion sur la puissance de la parole. — Les orateurs ont déjà l'esprit cultivé par diverses connaissances. — Cependant ils doivent leurs succès moins à l'étude qu'aux inspirations de la nature. — C'est encore une époque de spontanéité.

Solon (640 — 559).

On peut considérer Solon comme le plus ancien des orateurs qui se sont distingués à Athènes. Il s'était attiré l'estime de ses concitoyens par ses connaissances, par ses talents et par ses vertus. Il fut le premier auquel on donna le titre de *sophiste*, titre alors honorable, et qui signifiait sage et savant. L'influence de son génie et de ses talents oratoires fut si puissante, qu'en créant la république, il semble avoir créé un peuple nouveau. Ce n'est que depuis lui que l'on voit Athènes s'élever par degrés à ce comble de gloire, qui la rendit en peu d'années la première ville du monde. Solon n'est pas seulement le fondateur du gouvernement des Athéniens, il est l'instituteur de toutes leurs vertus. C'est lui qui, le premier, leur a enseigné la justice et la modération. C'est sa morale qui a jeté dans leurs cœurs les premiers germes de la philosophie. Cette troupe de séditieux, de brigands, d'assassins, qui infestaient l'Attique, à sa voix, pose tout à coup les armes, se rassemble autour de lui, écoute avec avidité ses leçons, et s'empresse de les pratiquer. La première étincelle de cette noble émulation pour la célébrité dans tous les genres, fut allumée par

Solon. Il prépara les triomphes de Marathon et de Salamine ; il prépara aussi la naissance de tous les triomphes du génie, qui, par la suite, ont immortalisé le sol de l'Attique.

Pisistrate, etc. (VIe siècle).

Pisistrate qui fut, dans sa jeunesse, le disciple et l'ami de Solon, devint bientôt après le tyran de sa patrie (561). Il n'employa d'abord pour la subjuguer que les armes d'une éloquence douce, insinuante, persuasive. Habitué à une profonde dissimulation, il sut déguiser avec une adresse extrême l'ambition dont il était dévoré sous le voile d'un patriotisme pur, de l'amour du peuple et de l'égalité. Plus d'une fois, Solon voulut démasquer sa perfidie, et garantir les Athéniens des piéges que leur tendait la feinte douceur de Pisistrate; l'art avec lequel celui-ci savait flatter la multitude, le charme qu'il répandait sur tous ses discours, triomphaient de la véhémence de Solon, qui souvent, il le faut avouer, aliénait les esprits par la dureté de ses reproches. Avec quelque force qu'il attaquât Pisistrate, jamais néanmoins celui-ci ne cessa d'avoir pour Solon tous les égards qu'il devait à son maître. Il est vrai aussi que rien ne fut plus doux que le gouvernement de cet usurpateur. Il conserva toutes les institutions de Solon. Ami des arts et des sciences, il embellit la ville d'Athènes de plusieurs monuments utiles; il ouvrit le premier une bibliothèque publique et récompensa avec magnificence les savants et les artistes. La république ne s'aperçut qu'elle avait un maître que par le calme profond dont elle jouit sous sa domination. Il eût rendu les Athéniens heureux si ce peuple, inquiet et impatient du joug, eût été capable de goûter son bonheur. Deux fois Pisistrate fut chassé de l'Attique, et deux fois il y rentra, par force ou par ruse, avec l'autorité suprême.

Durant son règne et sous celui de ses deux fils, Hipparque et Hippias, l'éloquence publique eut peu d'occasions de se produire. Le gouvernement n'était plus entre les mains du peuple, et les intérêts de l'État n'étaient plus discutés à la tribune. Mais l'éloquence particulière, l'art d'écrire en prose, qui ne faisait que de naître, furent singulièrement cultivés. Héritier de la douceur de Pisistrate et de son goût pour les belles-lettres comme de sa puissance, Hipparque s'appliqua à faire fleurir les beaux-arts. Il était lui-même fort instruit; il aimait les poètes; Homère fut, pour ainsi dire, l'objet de son culte. Afin de répandre de plus en

plus, parmi les Athéniens, la connaissance des deux chefs-d'œuvre de ce beau génie, il ordonna que tous les cinq ans les Rapsodes chanteraient alternativement l'Iliade et l'Odyssée durant les fêtes des grandes Panathénées. Cet usage subsistait encore du temps de Platon.

Ce goût des lettres devait servir bientôt à l'éloquence. La révolution opérée par la mort d'Hipparque et d'Hippias releva la tribune d'Athènes. Clisthène, qui avait principalement contribué au rétablissement du gouvernement démocratique, fut sans doute un orateur distingué; mais nous ne savons rien de particulier ni sur sa personne, ni sur le caractère de son éloquence.

Un disciple de Solon, Mnésiphile de Phréar, en Attique, se distinguait alors par la science, et brillait par l'élégance et la grâce dont il savait revêtir les matières abstraites de la philosophie, aux principes de laquelle il mêlait ceux de la science des gouvernements.

Depuis la révolution opérée par Clisthène, le gouvernement d'Athènes jouit de quelques années de tranquillité, et le génie des habitants de l'Attique se tourna vers la poésie et les arts agréables, aimables enfants de la paix.

Nous ne pouvons passer sous silence une femme célèbre qui fit alors l'admiration de toute la Grèce. La beauté extraordinaire de Thargélie de Milet faisait son moindre mérite ; ses rares connaissances et son éloquence, dont les charmes étaient irrésistibles, lui avaient fait donner le titre de sophiste, qui était alors honorable, comme nous l'avons dit.

Thémistocle (535—470).

Les guerres médiques qui survinrent (500 ans avant J.-C.), changèrent la direction des esprits. L'éloquence prit alors un caractère militaire ; elle retentit plus dans les camps que dans la place publique ; et on ne vit plus guère d'orateurs que parmi les généraux d'armée. Miltiade et Thémistocle effacèrent tous les autres; ce dernier surtout s'appliqua dès son enfance à l'art de bien parler, et dans cet âge tendre, où l'on ne songe qu'aux amusements frivoles, il employait le temps de ses récréations, non à se divertir, mais à composer quelques discours dont le sujet était ou une accusation contre quelqu'un de ses condisciples, ou une défense en faveur de l'un d'eux. Son maître voyant l'usage qu'il faisait de ses loisirs, et connaissant son caractère ardent et impétueux, avait coutume

de lui dire : *O mon fils, tu ne seras jamais un sujet médiocre, tu porteras ou la bonté ou la méchanceté à son comble.* Thémistocle vérifia bien par la suite cette prédiction. Celui que les trophées de Miltiade empêchaient de dormir, pouvait-il ne pas devenir un grand homme ? Dans son adolescence il s'attacha à l'orateur Mnésiphile de Phréar, dont nous avons déjà parlé.

Le rival de Thémistocle, Aristide, ne négligea pas, sans doute, l'étude d'un art indispensable pour gouverner le peuple ; mais nous ignorons à quel degré il a pu s'y distinguer. L'éclat de ses vertus a fait oublier ses talents, et l'honnête homme a entièrement effacé l'orateur.

CHAPITRE SECOND.

RHÉTEURS ET SOPHISTES.

Epoque de réflexion. — L'art de l'éloquence est formé. — Dès sa naissance il dégénère en abus. — Subtilité et ostentation des sophistes. — Ils sont presque tous étrangers à Athènes. — Gorgias, chef principal de l'école Sicilienne, rend plusieurs services importants.

Tandis que l'école d'Athènes formait et agrandissait l'empire de l'éloquence, et qu'elle instruisait les orateurs plutôt par la force des exemples que par la subtilité des préceptes, Syracuse, l'Athènes de la Sicile, se montrait sa rivale dans tous les arts, et principalement dans celui de bien parler.

Elle eut la gloire d'ouvrir la première école d'éloquence. Après la mort d'Hiéron II, dont la tyrannie raffinée avait interdit aux Syracusains l'usage de la parole, ne leur permettant d'expliquer leurs pensées que par le geste, le peuple abolit la royauté et y substitua la démocratie. Alors il s'éleva entre les citoyens une foule d'accusations réciproques, et les tribunaux ne retentirent que de dénonciations et de plaintes contre ceux qui avaient favorisé la violence du dernier gouvernement. On sentit la nécessité de savoir parler pour se défendre. Un orateur nommé Corax, qui avait joui de quelques faveurs auprès d'Hiéron, essaya de gagner les bonnes grâces de la multitude, et il y réussit par ses discours insinuants et flatteurs. Son succès lui révéla son talent et le rendit l'admiration de ses concitoyens. Pour la mettre à profit, il ouvrit une école publique où, moyennant un salaire, il enseignait l'art de la persuasion. Il s'appliqua principalement à la dialectique, l'art de raisonner étant la base de celui de bien parler.

Tisias (VIe siècle).

Tisias, l'un de ses disciples, ouvrit à son tour une école. Il écrivit sur la dialectique et augmenta considérablement les ressources de l'art que Corax lui avait communiqué. Il eut de nombreux disciples. Ses succès firent naître dans le cœur de la jeunesse le désir de s'appliquer à l'art de raisonner subtilement et de parler avec élégance, et l'on vit éclore, en peu d'années, un essaim nombreux de rhéteurs qui se donnaient modestement le nom de *sophistes*, c'est-à-dire de savants.

Ces hommes, pour la plupart, doués d'un esprit subtil, mais superficiel, avides de réputation et d'argent, affectaient l'universalité des talents et des connaissances; ils prétendaient tout savoir, tout enseigner, tout démontrer; ils soutenaient les propositions les plus contradictoires et se piquaient d'improviser sur toute espèce de matières, au choix des auditeurs. Embarrassés, ils payaient de mots et d'audace à défaut de raison; se retranchaient sous le rempart de l'équivoque, et leur logique tortueuse et subtile, leurs raisonnements brillants et captieux, leur élocution facile et rapide, éblouissaient la multitude. La Grèce fut bientôt inondée de ces discoureurs. Ils arrivèrent en foule à Athènes, florissante alors par la paix, le commerce et les arts. Ils séduisirent aisément le peuple, qui juge souvent sans examen, et la jeunesse, qui désire tout apprendre sans travail. Les écoles des philosophes se dépeuplèrent, et tout le monde courut sur les pas des sophistes.

Tel est le tableau que l'on peut se former de ces beaux esprits, d'après les divers traits répandus dans les ouvrages de Platon, qui, sous le nom de Socrate, leur livre une guerre continuelle, et répand sur eux le fiel de la plus amère ironie.

Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que plusieurs de ces sophistes avaient des talents distingués.

Protagoras (489—408).

Tel fut Protagoras d'Abdère, fils d'Artémon. On prétend qu'il était portefaix, et qu'un jour Démocrite le rencontrant, fut étonné de voir avec quelle adresse il avait arrangé une charge de souches retenues par un seul lien fort court, et avec quelle agilité il marchait, malgré ce fardeau embarrassant. Il le pria de s'arrêter et lui demanda qui lui avait ainsi arrangé son bois. *Moi-même*, répondit

Protagoras. Démocrite n'en voulut rien croire, le pria de défaire le faisceau et de le recomposer : ce que le portefaix fit à l'instant. Alors Démocrite, admirant son intelligence, lui dit : ***Mon ami, puisque vous avez tant d'industrie, suivez-moi; je vous apprendrai à faire des choses beaucoup plus belles.*** Dès ce moment il le prit pour disciple, pourvut à tous ses besoins, et en fit un homme de lettres digne d'être le législateur de Thurium. Témoin, pendant son séjour en Sicile, de la gloire que s'étaient acquise Corax et Tisias, il abandonna les recherches profondes sur *la Nature des êtres*, et cultiva la grammaire, la dialectique et l'éloquence.

On aura une idée de la subtilité de ce sophiste par le trait suivant, que rapporte Aulu-Gelle.

Un jeune homme nommé Evathle, qui se destinait au barreau, avait fait marché avec Protagoras pour apprendre de lui toutes les finesses de la plaidoirie et de la chicane, moyennant une certaine somme, mais sous la condition qu'il n'en paierait d'abord qu'une moitié et ne serait tenu de payer l'autre qu'après le gain de la première cause qu'il plaiderait. Le jeune avocat, bien endoctriné, ne se hâte pas de mettre son talent à l'épreuve, et, quoique pressé par son maître, qui avait le double intérêt d'être payé et de faire briller son disciple, il diffère toujours d'entrer en lice, jusqu'à ce qu'enfin le sophiste impatienté le fait assigner sur sa promesse écrite, et, se croyant sûr de son fait, débute ainsi devant les juges d'un ton triomphant, et avec l'assurance d'un maître qui va confondre un écolier : « De quelque manière que cette affaire soit jugée, mon débiteur ne peut manquer d'être obligé au paiement; car de deux choses l'une : ou il perdra sa cause, et en conséquence de votre arrêt il faut qu'il me paie; ou il la gagnera, et dès lors sa première cause étant gagnée, il s'ensuit encore qu'il doit me payer. » Grandes acclamations. Le jeune homme se lève à son tour, et du ton le plus tranquille : « J'accepte, dit-il à son maître, cette même alternative comme le vrai fondement de toute cette cause, et comme un moyen péremptoire en ma faveur; car de deux choses l'une : ou la sentence me sera favorable, et je ne vous dois rien; ou elle me sera contraire, et dès lors ma première cause étant perdue, je suis quitte. » Le rhéteur resta muet, et les juges interdits trouvèrent la cause si épineuse et si équivoque qu'ils refusèrent de prononcer.

Le génie ardent et subtil de Protagoras l'entraina dans les discussions les plus obscures de la métaphysique; la hardiesse de ses opinions le fit poursuivre par les Athéniens, qui mirent sa

tête à prix et firent brûler tous ses ouvrages sur la place publique. Protagoras, pour se soustraire à ses ennemis, s'embarqua dans le dessein de retourner en Sicile; mais le navire qui le portait fit naufrage, et le philosophe périt dans les flots. Il avait exercé l'art de sophiste pendant quarante ans. Parmi ses disciples, Isocrate est un de ceux qui lui ont fait le plus d'honneur.

Protagoras peut être considéré comme l'un des principaux chefs des sophistes. Or la sophistique, dans son origine, n'était autre chose que la rhétorique appliquée à la philosophie. Les sophistes parlaient sur les mêmes matières que les philosophes. Mais ceux-ci les traitaient avec sécheresse, dans des dialogues ou par de courtes interrogations, en feignant de les ignorer. Les autres en faisaient le sujet de discours suivis, ornés des grâces de l'élocution. Ils en parlaient comme d'un objet sur lequel ils avaient longtemps médité et dont ils avaient acquis une connaissance profonde. Telle est la juste idée que Philostrate nous donne du sophiste. Ce nom ne commença à devenir une injure que lorsque des hommes d'un talent médiocre et d'un orgueil extrême l'eurent rendu l'objet du ridicule et du mépris.

Hippias d'Élée (florissait vers 436).

Hippias d'Elée, qui suivit de près Protagoras, après un long séjour en Sicile, où il exerça sa profession d'une manière brillante et très-lucrative, voyagea dans presque toute la Grèce, et vint à Olympie, où, pendant les jeux de la 72me olympiade, il prononça un discours dont l'élégance charma tous les auditeurs. Il se rendit à Athènes et y fit un assez long séjour, durant lequel il eut de fréquents entretiens avec Socrate. Platon en a fait le sujet et le personnage de deux de ses dialogues. Hippias y est représenté comme un homme rempli de la plus excessive vanité. Il se glorifie de posséder toutes les sciences et tous les arts, même les métiers les plus vils. L'anneau qu'il portait à son doigt, son manteau, sa tunique, ses souliers, sa ceinture, tout était l'ouvrage de ses mains. Il montrait aussi un cachet, un vase à parfums, un frottoir pour le bain qu'il avait faits lui-même, pour prouver qu'aucun art ne lui était étranger. Sa plume avait produit des poëmes de diverses sortes, des tragédies, des dithyrambes et un grand nombre d'ouvrages en prose sur différents sujets. Parmi ces derniers, nous remarquerons principalement un discours dans lequel il suppose que Nestor, après la prise de Troie, donne à Néoptolème ou Pyrrhus, les avis les plus capables de former un

jeune héros, et lui indique les sciences auxquelles il doit s'appliquer pour atteindre à la gloire. Ce discours, dont le sujet paraît fort heureux, fut prononcé dans le gymnase de Phidostrate, à Athènes. Hippias en prononça un autre à Lacédémone, dans lequel il traitait de l'antiquité des républiques et de leurs différents gouvernements. Il fut très-souvent envoyé en ambassade et s'y fit toujours beaucoup d'honneur. La plupart des villes où il voyagea l'inscrivirent au rang de leurs citoyens. Sa mémoire était prodigieuse, il pouvait retenir cinquante noms prononcés rapidement et les répéter dans le même ordre. Son éloquence, au jugement de Philostrate, était assez pleine; mais son style, chargé d'ornements ambitieux, affectait quelquefois des expressions poétiques; l'auteur s'abandonnait trop à son propre génie, qui l'entraînait dans de fréquents écarts.

Prodicus (tint école en 430).

Prodicus de Céos, disciple de Protagoras, et qui parut peu d'années après lui, fut moins un sophiste qu'un philosophe éloquent. Xénophon, qui en faisait le plus grand cas, rend, en plusieurs endroits, hommage à ses talents. Socrate ne perdait aucune occasion de l'entendre, et l'estimait au point qu'il lui donna plusieurs disciples. Les matières que traitaient Prodicus étaient graves, et tous ses ouvrages tendaient à une instruction solide. Quelquefois cependant il les ornait des grâces de l'imagination, et il est l'auteur de la belle allégorie d'Hercule entre la Volupté et la Vertu, décrite par Xénophon dans ses mémoires sur Socrate, et depuis imitée par plusieurs écrivains.

Prodicus était doué d'une justesse d'esprit singulière : elle lui faisait découvrir les nuances des expressions qui paraissent avoir un même sens et que l'on appelle *synonymes*.

Le mérite et les talents de Prodicus lui suscitèrent de puissants ennemis. On l'accusa de corrompre la jeunesse d'Athènes; il fut condamné à boire la ciguë.

Zénon d'Élée (504).

Seize ans après Protagoras, c'est-à-dire vers 478 avant J.-C., on vit paraître dans Athènes un sophiste qui avait réduit en art la conversation, et qui, par la force de ses arguments, prétendait prouver sans réplique les propositions les plus absurdes et les plus contraires. Zénon d'Elée, disciple de Parménide, fit une ré-

volution considérable dans l'éloquence par l'introduction d'un genre nouveau qu'il nomma l'*éristique*, ou l'art de disputer. Nourri dans la doctrine subtile de Parménide, sur les idées et sur leurs types éternels, il s'appliqua particulièrement à créer des paradoxes, à former et à détruire des raisonnements captieux, des syllogismes embarrassants, à soutenir indifféremment le pour et le contre. Les stoïciens adoptèrent par la suite sa méthode, et enchérissant sur ses inventions, créèrent tous ces arguments ridicules qui ont rendu célèbres Chrysippe et ses sectateurs : misérables sophismes dont Lucien s'est moqué avec raison et dont on ne parle plus aujourd'hui qu'avec mépris.

La manière de disputer de Zénon n'était pas celle des philosophes, et il ne se servait pas comme eux du dialogue ; c'était par des discours soutenus qu'il établissait ses paradoxes et qu'il cherchait à prouver : *qu'il n'y avait point de mouvement ; qu'il n'existait rien dans l'univers ; que les mêmes choses sont possibles et impossibles ; qu'elles sont semblables et dissemblables ; une et plusieurs ; dans le repos et dans le mouvement.* Aussi, le poète comique Timon comparait la langue de Zénon à une épée à deux tranchants, qui attaquait avec une force invincible toutes les opinions, qui en renversait beaucoup et n'en trouvait que très-peu qui l'obligeassent à céder.

Quelques succès que Zénon eût pu obtenir chez les Athéniens, il ne fit pas un long séjour dans leur ville et retourna dans sa patrie, pour lui consacrer ses veilles et voler au secours de la liberté. Néarque, selon d'autres Démylus ou Diomédon, avait usurpé le souverain pouvoir dans Elée et la faisait gémir sous le poids de sa tyrannie. Zénon résolut d'affranchir son pays et trama une conspiration contre Néarque. Le complot fut découvert et le philosophe, traîné au pied du trône, se vit sommer d'en déclarer les auteurs. Il nomma tous les amis du tyran. Celui-ci, peu content de cette déclaration suspecte, voulut le forcer, par la rigueur des tourments, à révéler ses véritables complices ; mais Zénon, plutôt que de les trahir, se coupa la langue avec les dents et la cracha au visage de Néarque. Transporté de fureur, celui-ci le fit piler dans un mortier. Cette cruauté fut punie à l'instant. Le peuple entier se souleva, accabla le tyran d'une grêle de pierres, et vengea, par sa mort, celle du citoyen qui s'était si généreusement sacrifié pour la liberté.

La considération que Zénon s'était attirée par son art *éristique* produisit un tel effet, que la fureur de disputer s'empara de tous les esprits. Les sophistes se multiplièrent, et ce fut dans une

dialectique subtile qu'ils puisèrent leurs arguments tortueux. Ce fut aussi principalement contre les *éristiques* que Socrate s'éleva avec le plus de vigueur, parce qu'il regardait leur doctrine comme la plus dangereuse pour la jeunesse, dont elle corrompait le jugement.

Gorgias de Léonte (485—378).

Le plus célèbre des sophistes est Gorgias de Léonte, disciple d'Empédocle et de Tisias. Quelques auteurs le considèrent même comme le père et le fondateur de cette secte. C'est lui, en effet, qui le premier a donné à l'éloquence sophistique cette pompe, ou plutôt cette enflure qui caractérise le genre. Il fit un fréquent usage des métaphores les plus recherchées; il employa les termes poétiques pour orner son discours et donner à son élocution plus de magnificence.

Gorgias était déjà d'un âge assez avancé lorsqu'il parut dans Athènes. Les Léontins l'avaient député, conjointement avec Tisias, pour demander aux Athéniens des secours contre les Syracusains qui les assiégeaient. Sa réputation l'avait devancé. Dès qu'on apprit qu'il devait monter à la tribune, tout ce qu'il y avait d'hommes distingués par leur savoir accourut pour l'entendre. Il ravit ses auditeurs par la facilité, la richesse, l'élégance et surtout la nouveauté de son élocution. Le secours demandé fut décrété sur-le-champ. On sollicita l'orateur de fixer son séjour dans la ville, d'ouvrir une école et de communiquer ce précieux talent qui lui attirait tant d'admirateurs. Critias, Périclès, déjà vieux, Alcibiade, très-jeune encore, Socrate, Euripide s'empressèrent d'assister à ses leçons. Les philosophes se virent presque abandonnés, tandis que le sophiste attirait la jeunesse la plus distinguée de la république. Les différentes assemblées solennelles de la Grèce furent tour à tour le théâtre de sa gloire. Aux jeux pythiens, monté sur l'autel d'Apollon, il prononça un discours qui produisit sur ses auditeurs un enthousiasme si profond qu'ils lui décernèrent à l'instant une statue d'or [1]. Peu après il se fit entendre dans les jeux olympiques, et son éloquence enchanta tous les Grecs. Le but du discours qu'il prononça en cette occasion était d'inviter à la concorde les différentes républiques de la Grèce, agitées de

[1] Gorgias revenant de Delphes, où il venait de faire poser sa statue, Platon, fort jeune encore, l'aperçut et s'écria : « Voilà Gorgias qui revient à nous tout doré. » Gorgias lui répondit : « Athènes a produit en vous un nouvel Archiloque. »

dissensions, de les engager à former une ligue puissante et à tourner leurs armes contre les Barbares [1].

Chargé par les Athéniens de prononcer l'éloge funèbre des guerriers tués au combat de Salamine, il s'en acquitta de la manière la plus brillante.

Sa facilité à parler était telle qu'un jour il monta sur le théâtre, après le spectacle, engagea les assistants à lui proposer un sujet de discours et déclara qu'il était prêt à le traiter à l'instant.

Il termina sa glorieuse et longue carrière à l'âge de cent sept ans. Comme on lui demandait par quel moyen il était parvenu à une vieillesse si avancée : *En ne me livrant à aucun excès*, répondit-il. Il ne nous reste rien des discours qu'il prononça devant les Grecs avec tant d'applaudissements.

Gorgias rendit à l'éloquence des services essentiels. Il ressuscita l'usage presqu'oublié des *déclamations d'exercice*. Il donna plus d'élévation et de pompe à l'élocution ; il perfectionna l'art d'enseigner, au point de passer pour le chef des sophistes. La plupart des grands orateurs et des écrivains célèbres qui l'ont suivi ont puisé leurs principes à son école.

Ces figures hardies, ces métaphores lumineuses dont Gorgias animait son éloquence, charmèrent tellement les Athéniens, qu'ils appelaient ses discours des *flambeaux*, et mirent au nombre des fêtes solennelles les jours où il les prononçait. Tous les écrivains voulurent l'imiter ; mais peu avaient le goût nécessaire pour faire un emploi judicieux de ces ornements et pour en éviter l'excès. On vit naître une foule d'orateurs qui, prodiguant les termes ampoulés et les figures violentes, prétendirent marcher sur les traces de Gorgias et déshonorèrent l'éloquence. Les philosophes, pour venger l'abandon de leurs écoles, affectèrent de confondre le maître avec les disciples, cherchèrent à le couvrir de ridicule, et imprimèrent au nom de sophiste une tache indélébile.

Voilà, ce nous semble, l'idée la plus raisonnable que l'on peut se former de la révolution qu'éprouva l'éloquence à cette époque, où le faux goût commença à triompher.

C'est surtout à Polus d'Agrigente et à son disciple Lycimnéus, que l'on doit imputer l'affectation puérile et l'enflure dithyrambique que Denys d'Halicarnasse et Démétrius de Phalère reprochent avec raison à l'école de Gorgias.

[1] Tandis que Gorgias prononçait à Olympie son discours sur la Concorde, un Athénien, nommé Mélanthus, se mit à dire : « Cet homme nous conseille la concorde et ne peut la persuader aux trois personnes qui, seules, composent sa maison, à sa femme, à lui-même et à sa servante. »

Nous devons nommer encore, comme appartenant à la même école, Alcidamas d'Elée, Théodore de Bysance, et Thrasymaque de Chalcédoine, en Bithynie.

Tels furent les premiers sophistes; telle fut l'éloquence à cette époque. Elle était conforme à la situation politique et à la fortune des Athéniens. Enrichis par leurs victoires sur les Perses, parvenus au comble de la gloire, dominateurs de toute la Grèce, ils se livraient plus aux arts d'imagination qu'aux arts utiles; le luxe était porté à son comble et les mœurs commençaient à se corrompre. De même l'éloquence, éloignée de sa simplicité primitive, chargée d'un vain luxe de mots, plus occupée à plaire qu'à instruire, tendait visiblement à corrompre les esprits. Nous allons bientôt la voir changer de caractère, faire les révolutions du gouvernement et s'embellir des disgrâces et des malheurs du peuple.

CHAPITRE TROISIÈME.

NOUVEAUX PROGRÈS DE L'ÉLOQUENCE GRECQUE.

L'école athénienne ramène l'éloquence à son véritable but. — Périclès ouvre avec gloire cette nouvelle période. — Lysias et Isocrate contribuent à épurer le goût et préparent l'âge d'or de l'éloquence grecque.

Périclès (494 — 429).

Tandis que les sophistes éblouissaient la multitude et divertissaient les hommes sensés par leurs tours de force, un disciple de l'ancienne école de Solon, préparé à l'étude de l'éloquence par la philosophie d'Anaxagore, formé aux grâces et à la délicatesse du langage par Aspasie, Périclès, fils de Xantippe, ramenait l'art oratoire vers son véritable but, c'est-à-dire vers l'utilité publique. Déjà illustré par plusieurs victoires, aimé du peuple, qui voyait renaître en lui un nouveau Thémistocle, à peine il parut à la tribune qu'il porta tout à coup l'art à un très-haut degré de perfection. Durant près de quarante ans, il gouverna souverainement Athènes par le seul talent de la parole, et l'enrichit des plus beaux monuments. Il aima, cultiva, favorisa les lettres et les artistes. Heureux si l'on ne pouvait lui reprocher d'avoir allumé, par une complaisance criminelle pour sa maîtresse, la guerre qui ravagea l'Attique et flétrit tous les lauriers des vainqueurs de la Perse.

Ce fut principalement pour déterminer les Athéniens à entreprendre la guerre contre Mégare et Lacédémone, que Périclès déploya toutes les ressources du génie oratoire. La force et la chaleur des traits de son éloquence, la firent comparer à la

foudre, et l'orateur, égalé à Jupiter, fut surnommé l'*Olympien*. Aristophane rendait un hommage éclatant au talent de ce grand homme, lorsqu'il disait (*Acharn.*, v. 54) :

. . . . Ici de Périclès
La voix, l'ardente voix, de tous les cœurs maîtresse,
Frappe, foudroie, agite, épouvante la Grèce.
(*Traduction d'*André Chénier.)

Un autre poëte comique s'exprimait ainsi :

« L'Olympien tonne à la tribune, lance les foudres brûlants de l'éloquence, émeut, embrase toute la Grèce, gouverne à son gré les esprits. La persuasion réside sur ses lèvres; c'est le seul de nos orateurs qui imprime un aiguillon dans les cœurs de ceux qui l'écoutent. » (Eupolis, cité par Diodore de Sicile, liv. XII.)

Jamais en effet l'éloquence n'avait pris un vol aussi sublime; jamais la langue des Grecs n'avait employé tant de majesté, de pompe et d'énergie. C'est à Gorgias que Périclès dut cette magnificence d'élocution; mais c'est aux leçons savantes d'Anaxagore, c'est au goût sûr et délicat d'Aspasie qu'il dut de n'en avoir point abusé.

Il puisa encore d'excellents conseils dans la société de Damon, poëte musicien en apparence, mais en effet philosophe profond dans la science des gouvernements et dans la connaissance du cœur humain. Pour se dérober à l'envie du vulgaire, il s'était masqué de sa lyre; mais l'œil de la jalousie perça le déguisement. Damon fut accusé de cacher de grands desseins et de favoriser la tyrannie : on le bannit par l'ostracisme.

Le philosophe illustre qui avait formé Périclès fut également en butte aux traits de l'envie. C'était la destinée des Athéniens d'admirer et de persécuter les grands hommes. Anaxagore alarma les esprits superstitieux par la clarté avec laquelle il parlait d'une intelligence unique, éternelle, dégagée de toute matière, répandue dans tout l'univers, auquel elle avait donné l'existence et dont elle entretenait l'harmonie. Il avait dit que le soleil n'était qu'une masse enflammée. Les prêtres et le peuple crièrent à l'impiété, à l'athéisme : Anaxagore fut traîné en prison. Périclès vole au secours de son maître; il parle, il émeut, il attendrit. Cependant, malgré les efforts, les sollicitations, les prières de l'orateur, Anaxagore fut condamné à une amende; Périclès la paya. Le philosophe se retira de l'Attique et alla finir ses jours à Lampsaque, où sa mémoire a joui longtemps de la vénération publique.

Périclès fut plus heureux en défendant Aspasie, qui avait été

enveloppée dans l'accusation d'athéisme lancée contre Anaxagore. Il obtint un triomphe complet; Aspasie fut renvoyée absoute.

On prétend que Périclès n'écrivait point ses discours et qu'il les improvisait à la tribune même. Aussi ce grand orateur n'a laissé d'autre monument de sa gloire que le témoignage unanime de ses contemporains. Ils racontent qu'on ne pouvait échapper à la force de ses raisonnements ni à la douceur de ses paroles. Aussi comme on demandait à Thucydide, son adversaire et son rival (autre que l'historien de ce nom), qui de Périclès ou de lui luttait le mieux : *Quand je l'ai renversé par terre*, répondit-il, *il assure le contraire avec tant d'énergie, qu'il persuade en effet à tous les assistants, contre le témoignage de leurs propres yeux, qu'il n'est point tombé.* Il n'était pas moins prudent et réservé dans ses discours que fort et véhément, il ne parlait jamais en public sans avoir prié les dieux de ne pas permettre qu'il lui échappât aucune expression qui ne fût propre à son sujet ou qui pût choquer le peuple. Quand il devait paraître à l'assemblée, avant de sortir, il se disait à lui-même : *Songe bien, Périclès, que tu vas parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens.*

A l'époque où vivait Périclès, Athènes offrait un brillant assemblage des hommes les plus distingués dans tous les genres. Parmi les plus illustres, nous citerons Anaxagore, que nous avons déjà nommé, Socrate et Pythagore, philosophes; Eschyle, Euripide, Sophocle, poëtes tragiques; Hérodote et Thucydide, célèbres historiens; le sculpteur Phidias et le fameux peintre Zeuxis. On doit aussi placer au rang des personnages marquants de ce siècle, Aspasie de Milet, citée plus haut, femme également distinguée par son génie, par sa science et par sa beauté. Les plus grands philosophes écoutaient ses leçons, et Périclès, qui l'avait épousée après l'avoir eue longtemps pour maîtresse, prétendait lui devoir son éloquence.

L'histoire nous présente à différentes époques une heureuse réunion de grands hommes et de grandes choses. Le siècle d'Auguste, le siècle de Léon X, le siècle de Louis XIV, en ont offert l'exemple; mais alors les grands génies, les grands talents furent en quelque sorte d'imitation : il existait de grands modèles en tous genres. Les Grecs, au contraire, durent tout à eux-mêmes et rien aux autres; ils eurent à la fois le mérite de créer et de perfectionner. On ne peut donc considérer sans étonnement cette époque si remarquable dans l'histoire de l'esprit humain; Périclès eut la gloire de lui donner son nom, car on l'a désignée dans la suite sous le nom de *siècle de Périclès.*

Ce grand homme mourut vers le milieu de la troisième année de la guerre du Péloponèse.

L'exemple et les talents de Périclès firent connaître le véritable usage et la puissance de l'art de parler. On l'étudia avec une nouvelle ardeur; mais c'était à la tribune ou au barreau que les esprits justes voulaient recueillir le fruit de leurs travaux.

L'enthousiasme qu'avait d'abord allumé les sophistes et l'influence profonde qu'ils exerçaient sur la jeunesse, ne pouvaient que corrompre le goût et porter à l'éloquence le coup le plus funeste. Heureusement pour l'art, les calamités qui affligèrent Athènes, la triste issue de la guerre du Péloponèse, qui fit tomber la république sous la domination de trente tyrans, changèrent totalement la disposition des esprits, et la douleur publique imprima aux productions du génie une couleur sévère qui rendit à l'art oratoire sa première dignité. On commença à mépriser les jeux de mots, les frivoles antithèses et tous ces ornements ambitieux dont se paraient les successeurs de Gorgias. On s'occupa sérieusement de la pensée, on réfléchit plutôt aux moyens de convaincre et de prouver, d'attendrir et d'émouvoir, qu'à ceux de plaire et de flatter l'oreille. Alors on vit paraître un grand nombre d'orateurs dont la gravité fut digne de la tribune et du barreau. Les plus célèbres furent Antiphon, Critias, Théramène, Alcibiade, Andocide, Callistrate, Lysias, Isocrate et Isée.

Antiphon (478 — 411).

Antiphon naquit vers 478 ans avant J.-C., dans la bourgade de Ramnusium, en Attique. Fils de Sophile, habile rhéteur, il reçut de son père les premiers principes d'éloquence, et se perfectionna sous Gorgias. Ses progrès rapides le mirent bientôt en état d'ouvrir lui-même une école. On y vit accourir la jeunesse la plus distinguée, et plusieurs hommes d'un mérite déjà connu. Thucydide, Socrate et Euripide honorèrent ses leçons de leur présence. Il composa un traité de rhétorique, cité par Denys d'Halicarnasse et Quintilien.

Mais Antiphon avait trop de mérite pour se borner à la profession de rhéteur. Il parut au barreau, et le premier il composa des plaidoyers pour la défense des citoyens. On peut le regarder comme l'inventeur, en Attique, de l'éloquence judiciaire. Avant lui, les parties étaient réduites à discuter elles-mêmes leurs intérêts devant le tribunal, et souvent, faute de connaissance ou

de moyens oratoires, un accusé perdait la plus juste cause. Antiphon vint au secours des plaideurs; il leur fournit des armes avec lesquelles ils attaquèrent avec plus de vigueur, ou se défendirent avec plus d'adresse.

Cet orateur ne se borna pas à l'éloquence judiciaire, il composa dans le genre délibératif des discours qui furent prononcés à la tribune; il fit aussi des déclamations d'exercice, à l'exemple de Gorgias et des sophistes.

Antiphon fut condamné à mort pour avoir favorisé l'établissement des Quatre-Cents, à Athènes (411).

Le caractère de son éloquence a été diversement apprécié. Ses contemporains le surnommèrent *Nestor*, sans doute à cause de la douceur de son élocution. Son nom, ou plutôt celui de sa bourgade, devint le synonyme d'*éloquent*, et Ramnusien signifia un homme disert et savant. Thucydide rend hommage au talent de son maître, il loue la force de ses conceptions et l'énergie de son style. D'un autre côté, Denys d'Halicarnasse le compare à Thucydide pour la diction; il trouve celle d'Antiphon correcte, mais peu gracieuse. Selon lui, elle est austère et sent l'antiquité; elle est peu propre au genre délibératif et même au judiciaire. On peut ajouter qu'elle est quelquefois obscure et que ses raisonnements ne sont pas toujours assez développés. Enfin, au jugement de Photius, Antiphon montre dans ses pièces d'éloquence beaucoup d'habileté et de talent pour persuader. Il est fort dans l'invention, ingénieux dans les questions douteuses. Il attaque à l'improviste, et ses arguments, appuyés sur les lois et sur les passions, ont beaucoup de vraisemblance.

Il ne reste d'Antiphon que quinze discours et quelques fragments. Les discours sont dans le genre judiciaire et presque tous sur des sujets fictifs.

Critias (4.. — 400).

Critias, le plus célèbre des trente tyrans, avait une éloquence grave, élevée et pompeuse, mais sans faste. Cet orateur aimait les formes affirmatives et sententieuses. Sa diction était élégante et pure, son style soigné étincelait des beautés de l'atticisme, et l'étendue majestueuse de ses périodes ne nuisait point à leur clarté. Ses exordes, surtout ceux des discours adressés au peuple, avaient un air de vérité et de naturel très-propre à persuader.

Théramène (4.. — 403).

Diodore de Sicile rend, en deux endroits, un témoignage honorable à la sagesse et aux talents oratoires de Théramène; il l'appelle *le plus sensé des Athéniens*, et dit que l'avis de cet orateur entraînait toujours les suffrages.

Outre ses discours, cet orateur avait composé des déclamations ou exercices de rhétorique. Il donna des leçons publiques d'éloquence, et l'on compte Isocrate parmi ses plus illustres disciples. Les ouvrages de Théramène paraissent avoir été perdus de très-bonne heure, du moins ils étaient devenus fort rares du temps de Cicéron, qui déclare ne les avoir jamais vus et ne les connaître que sur le témoignage d'autrui.

Alcibiade (450 — 404).

Alcibiade, élève de Sophile, de Périclès, son tuteur, et d'Aspasie, l'un des disciples chéris de Socrate, avait reçu de la nature et de l'éducation tous les avantages qui peuvent contribuer à former un excellent orateur. Il parlait avec beaucoup de facilité; mais le soin extrême qu'il apportait à parer son élocution des formes les plus élégantes, à n'employer que des expressions choisies, le faisait quelquefois hésiter. Sa prononciation était molle et efféminée. Néanmoins la grâce particulière dont il assaisonnait ses discours le rendait le plus persuasif de tous les hommes. Son éloquence ne manquait point de vigueur, et Démosthène le reconnaît pour l'orateur le plus véhément de ce temps.

Alcibiade n'a rien écrit, et il ne reste aucun monument qui puisse nous donner une juste idée de son talent. Sa vie, son caractère et ses mœurs ont été l'objet des réflexions philosophiques de Plutarque. C'est là qu'il faut étudier cet étonnant personnage, qui sut allier les plus grandes vertus aux plus grands vices.

Andocide (465 — 4..).

Il ne nous reste que quatre discours d'Andocide. La simplicité et la clarté en sont les deux qualités principales. La marche de cet orateur est méthodique; il suit les faits, il les enchaîne avec art

et les appuie par les témoignages et les preuves de raisonnement. A la vérité il use très-peu des grandes figures, on ne trouve point chez lui ces interrogations fréquentes, ces mouvements vifs et passionnés qui caractérisent l'orateur sublime ; mais ces beautés sont en quelque sorte compensées par la pureté de la diction, par la justesse des pensées et la propriété des termes. Andocide est, après Lysias, le premier orateur de la seconde classe.

Callistrate (même siècle).

Callistrate fut un des orateurs les plus véhéments de cette époque. Démosthène, fort jeune encore, l'ayant entendu parler devant le peuple, fut si profondément frappé des traits de son éloquence, des applaudissements et des témoignages de considération que le grand talent de cet orateur lui attirait, qu'il résolut, de ce moment, de se consacrer à l'art oratoire.

Lysias (495 — 414).

Lysias a toujours été regardé comme l'un des orateurs grecs les plus excellents; mais dans le genre d'éloquence simple et tranquille. La clarté, la pureté, la douceur, la délicatesse du style, faisaient son caractère propre. « C'était, dit Cicéron, un écrivain d'une précision et d'une élégance extrêmes, et déjà Athènes pouvait presque se vanter d'avoir un orateur parfait. » Quintilien en donne la même idée. « Lysias, dit-il, a le style élégant et léger. S'il suffit à l'orateur d'instruire, il n'en est point que l'on puisse mettre au-dessus de lui. On ne voit rien d'inutile, rien d'affecté dans son discours. Son style est néanmoins plus semblable à un ruisseau clair et pur qu'à un grand fleuve. » (*Inst. or.*, liv. x.)

Si Lysias se renfermait d'ordinaire dans cette simplicité, et, comme l'appelle Cicéron, cette maigreur de style, ce n'est pas qu'il fût absolument incapable de force et de grandeur : il en usait ainsi par choix et par jugement. Il ne plaidait point lui-même au barreau, mais il composait des plaidoyers pour les autres; et, pour entrer dans leur caractère, il était souvent obligé d'employer un style simple et peu relevé, sans quoi il eût trahi lui-même son secret.

On rapporte que Lysias ayant donné un des ses plaidoyers à lire à son adversaire, celui-ci lui dit : *La première fois que je*

l'ai lu, je l'ai trouvé bon; la seconde moindre, et la troisième mauvais. — Eh bien, lui répliqua Lysias, *il est donc bon, puisqu'on ne le débite qu'une fois.*

On est frappé de la variété de ses exordes. Denys d'Halicarnasse, qui avait sous les yeux plus de deux cents discours de cet orateur, remarque qu'aucun exorde ne ressemble à un autre; et, tandis que la plupart des orateurs ne se font aucun scrupule d'emprunter des débuts à d'autres écrivains, ou de se répéter eux-mêmes, Lysias, dans tous ses exordes, est toujours nouveau, et chacun d'eux est tellement adapté au sujet, qu'il ne pourrait être mis à la tête d'un autre discours.

Ses narrations sont courtes, pleines d'agrément et de naturel, vives et rapides sans trop de précipitation. Toutes les circonstances en sont si bien choisies et si bien enchaînées, tous les personnages y agissent et y parlent si convenablement, qu'il ne semble pas que les choses aient pu se passer autrement qu'il ne les raconte.

Il y a de la chaleur et du pathétique dans quelques-unes des péroraisons de Lysias; mais ce n'est pas dans cette partie qu'il brille le plus. Seulement il récapitule fort bien, parce qu'il faut surtout de la précision et de la clarté dans la récapitulation, et qu'à cet égard il ne le cède à aucun orateur.

Il ne reste que trente-quatre discours de Lysias.

EXTRAITS DE L'ÉLOGE FUNÈBRE DES GUERRIERS MORTS EN SECOURANT LES CORINTHIENS CONTRE LACÉDÉMONE.

Exorde.

« S'il était possible de célébrer dignement le courage de tous les guerriers qui reposent dans ce tombeau, j'aurais à me plaindre des moments trop courts qui m'ont été accordés pour prononcer leur éloge; mais puisque le temps le plus long ne pourrait suffire pour composer un discours digne des exploits de ces grands hommes, il me semble que si l'on n'accorde que peu de jours aux orateurs chargés de ces éloges, c'est par intérêt pour leur gloire, et afin de leur ménager l'indulgence de ceux qui viennent les entendre.

» J'ai à décrire ici les exploits des Athéniens dans tous les siècles; mais c'est moins la grandeur du sujet que je redoute, que le talent de ceux qui l'ont traité avant moi, car la vertu des héros dont j'entreprends l'éloge fournit une si riche matière à l'éloquence et à la poésie, que les premiers qui leur ont payé un juste tribut de louanges, loin d'avoir épuisé le sujet, nous ont encore laissé un vaste champ à parcourir.

Combat des Athéniens contre Xerxès.

» Xerxès, souverain de l'Asie, dont le prédécesseur avait bravé la Grèce et s'était vu frustré dans ses espérances, Xerxès se croyant déshonoré par la défaite de Darius, indigné de la disgrâce qu'avait essuyée son père, irrité contre les peuples qui en étaient les auteurs; ce prince, qui n'avait jamais été aux prises avec la fortune ni avec les hommes de courage, ce prince enfin, après dix ans de préparatifs, s'avança contre la Grèce avec une flotte de douze cents voiles, et une armée de terre composée d'une si grande multitude de nations, qu'il était même difficile de les compter. Ce qui prouve le nombre prodigieux de ses troupes, c'est que, pouvant aisément avec ses mille vaisseaux, transporter son armée d'Asie en Europe, par le détroit de l'Hellespont, il rejeta un moyen qui pouvait trop retarder son passage. Bravant les lois établies par la nature et par les dieux, voulant étonner l'imagination des hommes et faire dire qu'il avait navigué sur la terre et marché sur la mer, il perça le mont Athos et fit de l'Hellespont une terre ferme, sans qu'aucun des Grecs se mît en devoir de l'arrêter. Les peuples, incapables de résister à ses forces et à ses richesses, déterminés par leur intérêt ou par la crainte, se soumettaient malgré eux ou trahissaient spontanément la liberté publique.

» Ce fut dans ces terribles circonstances que les Athéniens se portèrent sur leurs vaisseaux, à Arthémise, pour s'opposer aux Barbares: les Lacédémoniens et quelques-uns de leurs alliés allèrent à la rencontre des ennemis aux Thermopyles, se croyant en état de garder cet étroit passage. L'action s'engagea dans le même temps et aux Thermopyles et à Arthémise; les Athéniens furent victorieux dans la bataille navale. Pour les Lacédémoniens, ils ne démentirent pas leur courage ordinaire; mais ayant contre eux plus d'ennemis et avec eux moins d'alliés qu'ils ne l'avaient cru, ils moururent glorieusement, sans avoir été vaincus, au poste où ils combattaient. Le mauvais succès de ces braves guerriers livra le passage aux Perses, qui, ne trouvant plus d'obstacles, s'avancent contre notre ville. Nos ancêtres apprennent la disgrâce des Lacédémoniens; menacés de toutes parts et ne sachant quel parti prendre, ils voyaient que s'ils allaient par terre au devant des Perses, ceux-ci avec leur flotte s'empareraient d'Athènes, et que s'ils s'embarquaient, elle serait accablée par leurs troupes de terre. Ne pouvant donc en même temps repousser l'ennemi et garder leur ville, réduits à l'affreuse alternative

d'abandonner leur patrie ou de se joindre aux Barbares pour asservir les Grecs, ils préférèrent, à une opulente et honteuse servitude, une existence libre et honorable dans l'exil et dans l'indigence. A l'instant ils rassemblent les vaisseaux de leurs alliés, mettent en dépôt dans l'île de Salamine leurs mères, leurs femmes et leurs enfants, et, désertant leur propre cité pour les intérêts de la Grèce, ils se disposent à combattre séparément les deux armées ennemies.

» Quelques jours après parurent les troupes de terre et la flotte des Barbares. Qui n'eût été épouvanté d'un appareil aussi formidable? Quel rude et terrible combat Athènes n'eut-elle pas à soutenir pour la liberté des Grecs? Quels furent alors les sentiments ou de ceux qui, du rivage, voyaient leurs compatriotes montés sur leurs vaisseaux, le péril s'avançant, et leur propre salut abandonné à l'incertitude, ou de ceux qui allaient combattre pour ces objets de leur tendresse, déposés à Salamine, et destinés à être le prix du vainqueur? Ils se voyaient investis d'une si grande multitude de Barbares, que le moindre de leurs maux actuels était la mort, qui paraissait inévitable, et que leur vrai désespoir était l'attente des outrages que l'ennemi victorieux ferait subir à ce qu'ils avaient de plus cher. Alarmés par une situation aussi cruelle, ceux qui étaient restés sur le rivage déploraient leur propre sort et s'embrassaient comme pour la dernière fois. Ils n'ignoraient pas que leurs forces navales étaient aussi faibles que celles des ennemis étaient effrayantes; ils savaient que leur ville était déserte; ils voyaient leur pays ravagé, inondé de Barbares, les temples réduits en cendres; enfin ils touchaient au moment fatal : tous les maux étaient prêts à fondre sur leurs têtes. Mais déjà on entend les bruits confus des Grecs et des Barbares, les exhortations des uns et des autres, les cris des mourants; on voit la mer se couvrir de morts, et les débris de plusieurs vaisseaux des deux flottes s'entre-choquer; le combat s'échauffe, la victoire est longtemps disputée. Tantôt ils croyaient que les Grecs avaient l'avantage et qu'ils étaient sauvés, tantôt qu'ils étaient vaincus, et que c'en était fait de la nation; troublés par la crainte, ils se figuraient souvent voir et entendre ce qu'ils ne voyaient et n'entendaient pas. Que de vœux alors ils adressèrent au ciel! que de victimes ils promirent! Leurs cœurs étaient agités à la fois par le désir de revoir leurs femmes, par la commisération envers leurs enfants, par la compassion pour leurs pères et pour leurs mères, et par l'idée des traitements indignes qui leur étaient réservés si la fortune ne favorisait les armes de la Grèce. Qui des dieux n'eût pas été touché en voyant les Athéniens ex-

posés aux plus affreux périls? Qui des hommes n'eût pas gémi sur leur sort? Qui n'eût pas admiré leur héroïque intrépidité? Combien ne furent-ils pas supérieurs à tous les Grecs en bravoure par la résolution généreuse qu'ils prirent et les dangers extrêmes qu'ils coururent? Désertant leur ville, s'élançant sur leurs vaisseaux, ils opposèrent leur petit nombre aux armées innombrables des Asiatiques, et, par leur victoire, apprirent à tous les peuples qu'il vaut mieux combattre pour la liberté avec une troupe choisie d'hommes courageux, que pour la servitude avec des milliers d'esclaves. Dira-t-on qu'ils n'eurent pas la plus grande et la plus noble part à la délivrance de toute la Grèce, eux qui donnaient Thémistocle, le général le plus éclairé, le plus éloquent, le plus actif; eux qui envoyèrent les hommes les plus expérimentés dans la marine, et plus de vaisseaux que tous les alliés ensemble? Qui des autres Grecs a pu le disputer aux Athéniens, ou pour la hardiesse de la résolution, ou pour le courage des combattants? C'est donc avec justice que toute la Grèce leur déféra sans contestation le prix de la valeur. Le succès qu'ils obtinrent répondait à la grandeur du danger qu'ils avaient couru; la bravoure qu'ils firent éprouver aux Barbares d'Asie était née de leur sol : c'était une vertu héréditaire et naturelle. C'est par une telle conduite dans la bataille navale, c'est en prenant sur eux la plus grande partie des périls, et en les bravant sans crainte, qu'ils ont assuré la liberté commune.

Paroles de consolation adressées aux parents des illustres morts.

» Ils sont morts comme doivent mourir des héros, payant à la patrie le prix de leur éducation et laissant à leurs parents un sujet de deuil et de tristesse. Le devoir des citoyens qui leur survivent est de les regretter, de pleurer sur eux-mêmes, et de plaindre le sort des parents dont la vie sera désormais si malheureuse.

» Mais doit-on s'abandonner aux plaintes? Ignorons-nous que nous sommes tous mortels? Pourquoi donc s'affliger de pareils événements auxquels nous avons toujours dû nous attendre? Pourquoi supporter avec tant d'impatience des accidents inséparables de la nature humaine, lorsque nous savons que la mort ne fait aucune différence entre les lâches et les braves, et que, sans mépris pour les uns comme sans respect pour les autres, elle les frappe tous également? Que si, en évitant les périls de la guerre, on pouvait se mettre pour toujours à l'abri du trépas, ceux qui survivent à nos guerriers devraient les pleurer sans cesse. Mais puisque la

vieillesse et les maladies n'épargnent personne; puisque la Parque est inexorable, les plus heureux de tous les mortels sont ceux qui ont terminé leur vie en la sacrifiant pour les plus grands intérêts et pour la plus belle des causes, et qui, au lieu d'attendre la mort commune à tous les mortels, en s'abandonnant au hasard des événements, ont choisi eux-mêmes le trépas le plus honorable. La mémoire des hommes qui meurent ainsi ne meure pas avec eux. Les honneurs qu'ils reçoivent sont enviés de tous les humains. Si on les pleure comme mortels par leur nature, on les chante comme immortels par leur courage. Ils sont inhumés aux dépens de l'Etat, et on célèbre auprès de leurs tombeaux des jeux et des combats où brillent l'opulence, la force et le génie, pour montrer que les guerriers morts pour la patrie méritent d'être honorés à l'égal des dieux mêmes.

» Pour moi, leur trépas est un bonheur digne d'envie, et ceux-là seuls me paraissent heureux d'être nés, qui dans un corps mortel se sont immortalisés par leur courage. Cependant, pour nous conformer aux anciens usages et pour obéir à la loi que nos pères ont établie, donnons des pleurs aux citoyens que nous avons honorés d'une sépulture publique. »

Isocrate (436 — 338).

Isocrate eut pour maîtres Gorgias, Prodicus, Tisias et Théramène, c'est-à-dire ce qu'il y avait de plus fameux rhéteurs. Il profita beaucoup à leur école. Il aurait voulu appliquer ses talents à l'administration des affaires et entrer dans la carrière politique, vers laquelle avaient été dirigées ses études; mais une timidité naturelle dont il ne put jamais triompher, et la faiblesse de sa voix ne lui permirent pas de monter à la tribune et de parler dans les assemblées du peuple : il ne se consola jamais de ce malheur. Il disait, dans le temps de sa plus grande gloire : *J'enseigne la rhétorique pour mille drachmes; mais à qui m'enseignerait le moyen d'être hardi et d'avoir une belle voix, j'en donnerais volontiers dix mille;* et composant, à quatre-vingt-quatorze ans, le bel exorde de son Panathénaïque, il disait encore : *Je suis tellement dépourvu des deux qualités qui, parmi nous, ont le plus d'influence, la voix et la hardiesse, que je ne connais personne à qui elles manquent autant qu'à moi; ma condition est encore plus humiliante que celle des débiteurs de l'Etat, car ils ont l'espoir de s'acquitter, et il m'est impossible à moi de changer de nature.*

Il ne renonça cependant ni à la gloire de l'éloquence ni au désir de se rendre utile au public. Il composa des plaidoyers pour ceux qui n'étaient pas en état d'en composer eux-mêmes. Il ouvrit ensuite une école de rhétorique, qui ne tarda pas à être fréquentée par l'élite des jeunes Grecs qui se destinaient aux lettres ou à la politique. Les plus grands orateurs, Isée, Lycurgue, Hypéride, Démosthène furent ses disciples. Cicéron dit que sa maison était un gymnase ouvert à toute la Grèce, et que, de son école, comme du cheval de Troie, il sortit une foule de héros. Il avait un talent merveilleux pour connaître la force, le génie, le caractère de ses élèves, et pour voir comment il fallait les diriger. Il avait coutume de dire qu'il usait d'éperon à l'égard d'Ephore, et de bride à l'égard de Théopompe, pour exciter la lenteur de l'un et retenir la trop grande vivacité de l'autre.

Isocrate ajouta l'exemple au précepte. Il composa des discours sur de grands objets de politique, sur les intérêts essentiels de la Grèce, sur des questions de morale; quelquefois, à l'imitation des sophistes ses contemporains et ses maîtres, sur des sujets frivoles et déclamatoires. N'ayant point en vue les succès de la tribune publique et ne travaillant que pour la lecture attentive du cabinet, il s'attacha surtout à donner à son style une exactitude rigoureuse, à disposer symétriquement ses périodes, et à éviter tout ce qui peut offenser l'oreille. Pour polir à ce point ses ouvrages, il lui fallait un temps considérable : son Panégyrique (*l'Eloge d'Athènes*) lui coûta, dit-on, dix années de travail. Cette perfection laborieuse est balancée par de grands défauts. Isocrate manque en général de chaleur et d'entraînement; il est languissant et monotone, et il enveloppe la faiblesse des pensées par une surabondance de mots qui ne font que remplir les vides des périodes et en égaliser le rhythme et la cadence. « Ce genre d'éloquence, dit Cicéron, est doux, agréable, coulant, plein de pensées fines et d'expressions harmonieuses; mais il a été exclu du barreau et renvoyé aux académies, comme plus propre aux exercices de pur appareil qu'aux vrais combats. »

Une qualité précieuse qui place Isocrate bien au-dessus des sophistes, c'est son amour du bien et de la vertu. Ses écrits respirent les plus beaux sentiments de probité, d'honneur, de bonne foi, de modération, de justice, d'amour de la patrie, de zèle pour la conservation de la liberté, de respect pour la sainteté du serment et des traités.

Ainsi, dans le discours à Démonique, on rencontre un grand nombre de belles maximes telles que celles-ci : « Soyez envers vos

parents comme vous voudriez que vos enfants fussent un jour envers vous à votre égard. — Dans vos actions les plus secrètes, figurez-vous que vous avez tout le monde pour témoin. — N'espérez pas que des actions répréhensibles puissent rester dans l'oubli; vous pourrez les cacher aux autres, mais jamais à vous-même. — Dépensez votre loisir à écouter les discours des sages. — Délibérez lentement, exécutez promptement, soulagez la vertu malheureuse; les bienfaits bien appliqués sont les trésors de l'honnête homme. — Quand vous serez revêtu de quelque charge importante, n'employez jamais de malhonnêtes gens; quand vous la quitterez, que ce soit avec plus de gloire que de richesse. »

La conduite d'Isocrate répondait à la dignité de son langage. Quoique son excessive timidité l'eût toujours empêché de se produire en public, il montra, plus d'une fois, une grande fermeté de caractère. Ainsi il eut le courage de vouloir défendre Théramène, son ancien maître, que les trente tyrans condamnèrent injustement; et le lendemain de la mort de Socrate, il osa se montrer seul en habit de deuil, quand les disciples même du philosophe se cachaient ou prenaient la fuite. On rapporte qu'étant à la table de Nicocréon, roi de Cypre, comme on le pressait de parler et de fournir à la conversation, il s'excusa en disant : *Ce que je sais n'est pas ici de saison, et ce qui serait ici de saison je ne le sais pas.*

Après la funeste bataille de Chéronée, qui rendit Philippe l'arbitre de toute la Grèce, Isocrate ne put survivre à la liberté de sa patrie : il se laissa mourir de faim. Il avait vécu quatre-vingt-dix-huit ou cent ans.

EXTRAIT DE L'ÉLOGE D'ÉVAGORAS.

« Ayant reconnu que le moyen le plus sûr pour n'être pas accablé du poids des affaires était de s'en occuper, que le vrai repos n'était pas le fruit de l'inaction, mais du sage emploi du temps et d'un travail soutenu, il ne laissait rien derrière lui; il voulait tout examiner, et connaissait dans un si grand détail les hommes et les choses, que les complots des méchants ne pouvaient tromper sa vigilance, ni le mérite modeste échapper à ses regards, mais qu'ils recevaient chacun le traitement dont ils étaient dignes. Ce n'était pas sur de simples rapports qu'il aimait à se décider, il voulait avoir vu par lui-même; et d'après ses connaissances, il prononçait la récompense ou le châtiment. Au milieu d'une multitude d'affaires qui assiègent le trône et qui renaissent tous les jours, on ne le

vit jamais se tromper dans aucune; il avait réglé toutes choses avec tant de respect pour les dieux, tant de ménagement pour les hommes, que des étrangers qui abordaient à Salamine ne savaient ce qu'ils devaient envier davantage, ou la condition du monarque, ou le bonheur des sujets. La balance à la main, pour éviter toute injustice, il récompensait la vertu, et sans distinction des coupables, il punissait les délits selon la rigueur des lois. Quoique personne ne pût mieux se passer de conseils, il écoutait volontiers ceux de ses amis, aimant à s'avouer vaincu par la raison, comme il voulait vaincre ses ennemis par les armes. Ce n'était point par la sévérité de son visage, mais par la dignité de sa conduite, qu'il cherchait à imprimer le respect. Réfléchi dans ses actions, constant dans ses maximes, on pouvait croire à sa parole comme à son serment. Si quelque chose pouvait le flatter, c'était moins ce qu'il tenait de la fortune, que ce qu'il ne devait qu'à lui-même. Captivant ses amis par des bienfaits, subjuguant les autres par l'ascendant de son génie, il contenait la multitude, moins par la crainte de sa puissance que par l'opinion de sa supériorité. Maître de ses passions, et jamais leur esclave, il voulait, par un travail modéré, s'assurer des plaisirs durables, et non se préparer de longues peines par des plaisirs d'un moment. Enfin, pour former en lui le plus parfait monarque, il avait observé tous les gouvernements, et emprunté de chacun l'avantage qui lui était propre : de la démocratie, les égards pour le peuple; de l'aristocratie, la sagesse et la profondeur des vues; du gouvernement militaire, la science des combats; et par la réunion de ces diverses qualités, portées au degré suprême, il prouvait qu'il était vraiment digne de régner. »

LA JUSTICE ET L'INJUSTICE.

« Il est des hommes qui portent l'extravagance jusqu'à s'imaginer que l'injustice, quoique déshonorante, est utile et profitable dans les événements de la vie, tandis que la justice, malgré l'estime qui l'environne, est une vertu stérile, et plus avantageuse à tout autre qu'à celui qui la possède. Sans doute ils ne savent pas que rien ne peut nous donner plus sûrement les vrais biens, la vraie gloire, les vrais succès, en un mot, le vrai bonheur, que la vertu en général et tout ce qui en fait partie.

« Car, avec les biens de l'âme, nous pouvons satisfaire tous nos besoins; et quiconque néglige la science, néglige, sans le savoir, le moyen d'être plus éclairé, plus heureux que les autres. J'admire ceux qui pensent que les hommes fidèles à la religion et à la justice,

armés de constance et prêts à tout souffrir pour la vertu, seront moins récompensés que les pervers, et ne s'attireront pas plus de faveurs, soit devant le monde, soit devant les dieux; moi, je suis persuadé que les vrais biens n'appartiennent qu'à de tels hommes : les méchants n'ont pour eux que des biens funestes.

» Je les vois d'abord s'applaudir de leur injustice, et regarder comme le plus grand succès, une usurpation criminelle. Mais, tels que ces animaux qui se laissent prendre à des appas grossiers, ils ne jouissent un instant de leur proie que pour tomber ensuite dans les plus cruelles infortunes. Je vois, au contraire, l'homme juste et vertueux vivre toujours en sûreté et nourrir, jusqu'au dernier moment, les plus douces espérances.

» S'il n'en est pas toujours ainsi, du moins les exemples du contraire sont-ils fort rares. Or, puisqu'il ne nous est pas donné de voir toujours clairement ce qui doit nous être avantageux, il est de la prudence de choisir ce qui est généralement utile. Enfin, quelle absurdité d'être persuadé que l'équité est une disposition de l'âme plus noble et plus agréable aux dieux que l'injustice, et de croire cependant que les hommes justes mèneront une vie plus misérable que les méchants! »

(Discours sur la Paix).

Isocrate, par ses leçons et par ses écrits, a exercé une influence considérable sur son siècle. C'est à dater de cet orateur que les Grecs ont attaché une grande importance à l'arrangement des mots et à l'harmonie du style.

Isée (IVe siècle).

Le caractère de l'éloquence d'Isée, au jugement de Denys d'Halicarnasse, a de grands rapports avec celle de Lysias. C'est la même clarté, la même pureté de style, la même précision, la même harmonie, et il serait assez difficile à un critique peu exercé de distinguer l'un de l'autre. Néanmoins on trouve dans Lysias plus de simplicité et de naturel, plus de grâces et de délicatesse ; ses tours sont plus ingénieux, son ton est plus varié. Mais Isée a plus de force, plus de gravité; il est plus véhément, et montre plus d'artifice dans la manière dont il dispose ses preuves. Il ouvrit une école d'éloquence et compta Démosthène parmi ses disciples.

Il ne reste d'Isée que onze discours, tous dans le genre judiciaire.

CHAPITRE QUATRIÈME.

PERFECTION DE L'ÉLOQUENCE GRECQUE.

Lutte contre Philippe, roi de Macédoine. — Les plus grands intérêts de la patrie sont agités à la tribune. — Rivalité d'Eschine et de Démosthène dans le procès pour la Couronne. — Autres orateurs de la même époque. — Phocion est, pour Démosthène, un adversaire plus redoutable qu'Eschine.

Démosthène et Eschine (381 — 322).

Nous avons vu la naissance et les progrès de l'éloquence grecque. Nous voici parvenus à l'époque où elle reçut toute sa perfection, et déploya toute sa magnificence. C'est aux deux célèbres rivaux, ***Démosthène*** et ***Eschine***, qu'elle dut ses derniers accroissements ; mais c'est surtout à Démosthène : son nom est devenu celui de l'éloquence. Cet orateur apparut comme une puissance au milieu de ses contemporains, et sa figure athlétique semble grandir encore dans le lointain des âges.

Il naquit à Athènes, l'an 381 ou 385 avant J.-C. Son père, qui faisait valoir une manufacture d'armes, et qui jouissait d'une honnête aisance, lui procura une éducation soignée et lui donna les maîtres les plus distingués ; Démosthène reçut d'Isocrate et d'Isée les principes de l'art oratoire, et d'Euboulide de Milet, ceux de la dialectique. Mais son goût pour l'éloquence n'attendit pas pour éclore les leçons de ses maîtres. A peine âgé de quatorze ans, il entendit parler l'orateur Callistrate dans l'affaire d'Orope, et fut tellement ému de la gloire que celui-ci s'était acquise, qu'il résolut de ce moment de marcher sur ses traces.

Il n'avait que sept ans lorsqu'il perdit son père. Trois tuteurs qui devaient gouverner sa jeunesse et administrer son bien, négligèrent l'une et dissipèrent l'autre. Le jeune Démosthène, livré à

l'oisiveté et à la débauche, aurait peut-être corrompu un beau naturel, sans les conseils de l'orateur Isée, qui lui enseignait son art. A dix-sept ans, il entreprit de traduire en jugement ses tuteurs, et les força à restitution.

Ce premier succès, dans lequel on prétend qu'il fut aidé par Isée, détermina Démosthène à se livrer entièrement à la tribune et au barreau ; et, pour former son style, il copia sept fois, de sa main, l'histoire de Thucydide, dont la diction fière et élevée était alors le plus parfait modèle d'une éloquence mâle et sévère. Ses premiers essais dans cette carrière ne furent point heureux. Peu accoutumé au tumulte des assemblées, peu exercé à la manière de prononcer des orateurs, il se troubla et fut couvert de risées. La nature d'ailleurs opposait de grandes difficultés à ses succès ; il avait une poitrine faible, qui ne lui permettait pas de prononcer de longues phrases d'une seule tenue. Il ne pouvait articuler nettement la première lettre du nom de son art ; l'habitude vicieuse de lever sans cesse une épaule le rendait ridicule aux yeux d'une multitude maligne, qui raille amèrement les défauts et oublie facilement les vices. Démosthène résolut de triompher de tous ces obstacles. D'abord il fortifia sa poitrine par de longues courses ; il délia sa langue en mettant des cailloux dans sa bouche et s'efforçant de prononcer nettement. Pour vaincre le mouvement déréglé de son épaule, il s'exerçait devant un miroir et sous la pointe d'une épée suspendue, dont la piqûre douloureuse l'avertissait de se contenir. Pour n'être point distrait dans ses travaux, il s'enferma dans un bâtiment souterrain qu'il avait fait construire ; il se fit raser la moitié de la tête et de la barbe, afin que la honte de paraître ainsi en public l'empêchât de sortir. Un célèbre comédien son ami, Satyrus, lui donna des leçons de déclamation, le forma à l'action oratoire et à la prononciation.

Après ces efforts, Démosthène reparut avec éclat dans les assemblées. Quand il commença à parler sur les affaires publiques, Philippe, roi de Macédoine, méditait l'asservissement de toute la Grèce. Démosthène connut le premier et dévoila ses projets. Seul il osa s'opposer à ses armées victorieuses et à son ambition. On vit alors s'élever le combat le plus extraordinaire, entre un particulier qui n'avait d'autre arme que son éloquence, et un roi puissant qui commandait à des troupes nombreuses ; et le monarque, contraint de s'arrêter au milieu de ses conquêtes et de demander la paix, fut réduit à recourir à la ruse et à la perfidie pour venir à bout de ses desseins. Pendant quatorze ans que dura cette lutte, Philippe ne pouvait faire un pas sans trouver sur son chemin ce

terrible adversaire, qu'aucune tentative ne put jamais corrompre. Il le craignait plus que tous les Grecs, et il avait coutume de dire : « L'éloquence de Démosthène me fait plus de tort à elle seule que toutes les troupes et toutes les flottes des Athéniens, et nuit plus à mes projets que n'y servent les orateurs que je paie par toute la Grèce. »

Les *Olynthiennes* et les *Philippiques*, que Démosthène a faites contre Philippe, et qui occupent le premier rang dans ses écrits, sont redevables d'une partie de leur mérite à l'importance du sujet, ainsi qu'au caractère d'intégrité et d'esprit public qui y est empreint. L'orateur veut exciter l'indignation des Athéniens contre le roi de Macédoine, et les prémunir contre les mesures insidieuses que ce prince rusé employait pour les endormir dans le danger. On le voit prendre dans ce but tous les moyens à sa portée, pour éveiller un peuple célèbre par sa justice, son humanité et sa valeur ; mais qui laissait apercevoir quelques symptômes de corruption, et commençait à dégénérer. Il reproche avec courage à ses concitoyens leur vénalité, leur indolence, leur indifférence pour la cause commune, et en même temps, avec tout l'art d'un orateur, il rappelle à leur pensée la gloire de leurs ancêtres; il leur représente qu'ils sont encore dans un état florissant, qu'ils forment un peuple puissant, protecteur naturel des libertés de la Grèce; qu'ils n'ont, en un mot, qu'à vouloir, pour faire trembler Philippe. Avec les orateurs contemporains, vendus à Philippe, et qui conseillaient la paix, il ne garde aucune mesure; il leur reproche ouvertement de trahir leur patrie. Non-seulement il excite les Athéniens à tenir une conduite ferme et vigoureuse, mais il trace le plan qu'ils doivent suivre, il entre dans les détails et indique tous les moyens d'exécution. Tel est l'objet de ces harangues : elles sont pleines de feu, impétueuses, fortes d'esprit public. C'est une suite continuelle d'inductions, de conséquences, de raisonnements pressants et fondés sur les principes les plus sains. Ses figures ne sont jamais cherchées, elles naissent du sujet; il en use avec épargne. La pompe et les ornements du style ne font pas le mérite de ses compositions; ce qui en constitue le caractère, c'est une énergie dans la pensée, qui lui est propre et qui l'élève au-dessus de tous ses rivaux. Il paraît plus occupé des choses que des mots. On oublie l'orateur; on ne pense qu'à l'affaire qu'il traite : il échauffe le cœur et entraîne à l'action. On n'aperçoit en lui ni apparat ni ostentation; point de tournures insinuantes ou d'introductions étudiées. C'est un homme plein de son sujet, qui, par une phrase ou deux, prépare son auditoire à entendre d'utiles vérités.

DISCOURS SUR LA CHERSONNÈSE.

Pour faire connaître la manière de Démosthène, nous transcrirons tout le discours intitulé *la Chersonnèse*, tel qu'il a été traduit par La Harpe [1]. Voici quelle en fut l'occasion. Cersoblepte, un des petits rois thraces, redoutant les entreprises de Philippe, et voulant se ménager contre lui l'appui des Athéniens, avait pris le parti de leur céder la Chersonnèse, presqu'île avantageusement située sur l'Hellespont, et qui pouvait être très-utile à une nation puissante sur mer, telle qu'était alors Athènes. Cardie, l'une des villes principales de cette presqu'île, avait refusé de se soumettre, comme les autres, à la domination athénienne, et s'était mise sous la protection de Philippe, qui avait en ce moment une armée dans la Thrace. Athènes, qui avait envoyé une colonie dans la Chersonnèse, la fit soutenir par des troupes, chargées d'observer Philippe. Diopithe, qui les commandait, regardant avec raison comme une hostilité la protection que ce prince accordait aux Cardiens, se jette sur les terres qu'il possédait dans la Thrace maritime, les pille, les ravage, et remporte un riche butin, qu'il met en sûreté dans la Chersonnèse. Philippe trop occupé ailleurs pour en prendre vengeance, porte de grandes plaintes aux Athéniens, sous prétexte qu'il n'y avait point entre eux et lui de déclaration de guerre. Il réclame les traités, qu'il avait violés lui-même le premier, et ses créatures s'empressent d'appuyer ses réclamations et s'emportent contre Diopithe. On demande qu'il soit rappelé, qu'on envoie même contre lui un autre général, pour le forcer à la soumission en cas de résistance, et que Philippe reçoive des satisfactions. Cette lâcheté insensée devait révolter Démosthène. Il monte à la tribune, et parle ainsi :

« Il faudrait, Athéniens, que ceux qui vous parlent dans cette tribune, tous également exempts de complaisance ou d'animosité, ne songeassent qu'à énoncer ce qui leur paraît le meilleur à faire, surtout quand nous avons à délibérer sur de grands intérêts publics. Mais puisque, parmi nos orateurs, il en est qui se laissent conduire, soit par un esprit de contention et de jalousie, soit par d'autres motifs personnels, c'est à vous, du moins, de mettre de côté toutes ces considérations particulières, pour ne vous occuper qu'à résoudre et exécuter ce que vous croirez utile à l'Etat.

[1] La traduction de La Harpe renferme de nombreuses inexactitudes; mais elle a de l'élan, et elle nous semble, mieux que d'autres, rendre l'éloquence passionnée de Démosthène.

» De quoi s'agit-il aujourd'hui? De la Chersonnèse menacée par Philippe, qui depuis onze mois est dans la Thrace avec une armée. Et de quoi nous parlent vos orateurs? Des opérations et des entreprises de Diopithe. Pour moi, j'attache fort peu d'importance aux accusations intentées contre un de vos généraux, que vous pouvez, quand vous le voudrez, poursuivre aux termes de la loi, soit tout-à-l'heure, soit dans un autre temps, peu importe, et je ne vois pas pourquoi, ni moi ni qui que ce soit ici, nous nous échaufferions sur un pareil sujet.

» Mais ce que cherche à nous enlever Philippe, notre ennemi; Philippe dont les troupes couvrent les bords de l'Hellespont; ce que vous ne pourrez plus ni réparer ni ressaisir, si vous en manquez l'occasion; voilà ce qui est pressant, voilà sur quoi il faut statuer sur-le-champ, sans permettre que de vaines et tumultueuses altercations vous le fassent perdre de vue.

» Je n'entends pas sans étonnement, je l'avoue, bien des choses qui se disent dans vos assemblées. Mais rien ne m'a plus surpris que ce qui s'est dit devant moi dans le sénat, que quiconque se proposait de vous parler dans les circonstances actuelles, devait déclarer formellement s'il vous conseillait la guerre ou la paix. Non, ce n'est plus là que nous en sommes. Si Philippe se tenait tranquille, s'il n'avait pas violé les traités, ravi vos possessions; s'il ne soulevait pas, s'il n'armait pas contre vous les peuples en même temps qu'il se les attache, sans contredit il ne tiendrait qu'à vous de rester en paix; et pour ce qui vous concerne, je vous y vois aussi disposés qu'il est possible de l'être. Mais si, d'un côté, nous avons sous les yeux les traités qu'il a jurés avec nous; si, de l'autre, il est manifeste qu'avant même que Diopithe partît de ces murs à la tête de cette colonie, à qui l'on reproche aujourd'hui d'être la cause de la guerre, Philippe, contre tout droit et toute justice, s'était emparé déjà de ce qui vous appartient; si vos propres décrets, rendus à ce sujet, accusent authentiquement ces violations des engagements pris avec nous; si toutes les fois qu'il s'est lié avec les Grecs ou avec les Barbares, il n'a eu évidemment d'autre objet que de vous faire la guerre, que signifie donc ce qu'on vient vous dire, qu'il faut choisir la paix ou la guerre? Eh! vous n'en avez plus le choix, il ne vous reste qu'un seul parti, qui est à la fois celui de la justice et de la nécessité : c'est de repousser l'agresseur, et c'est le seul dont on ne vous parle pas! A moins cependant qu'on ne prétende que Philippe, pourvu qu'il n'attaque pas l'Attique, le Pyrée, nos murailles, ne nous fait point injure et n'est pas en guerre avec nous. Mais je ne puis

penser, Athéniens, que ceux qui établiraient de semblables règles d'équité, marqueraient ainsi les limites de la guerre et de la paix, vous parussent avoir l'idée de ce que prescrit la justice, de ce que vous pouvez supporter sans honte et de ce qu'exige votre sûreté. Il y a plus, ils ne s'aperçoivent pas qu'eux-mêmes, en parlant ainsi, justifient Diopithe, qu'ils accusent; car enfin, pourquoi serait-il permis à Philippe de faire tout ce qu'il lui plaît, pourvu qu'il n'envahisse pas l'Attique, s'il n'est pas permis à Diopithe de secourir les Thraces sans être accusé d'allumer la guerre?

« Mais, dit-on, il ne faut pas souffrir que des soldats mercenaires ravagent les bords de l'Hellespont, ni que Diopithe, en levant des vaisseaux étrangers, fasse le métier de pirate. » Soit, je suis persuadé des bonnes intentions de ceux qui vous tiennent ce langage : sans doute ils n'ont d'autre intérêt que celui de l'équité et le vôtre. En ce cas, je n'ai plus qu'une question à leur faire, et la voici : Quand ils auront dissipé et anéanti votre armée, en diffamant le général qui a trouvé dans ses propres ressources les moyens de l'entretenir, qu'ils nous disent comment ils feront pour anéantir aussi l'armée de Philippe? S'ils restent sans réponse, il est clair, Athéniens, qu'ils n'ont qu'un but, et c'est de vous ramener au même état de choses qui, dans ces derniers temps, a porté un coup si funeste à la puissance d'Athènes. Vous le savez, rien n'a donné à Philippe tant d'avantage sur nous que d'avoir toujours une armée sur pied, qui le met à portée de saisir toutes les occasions; il vous prévient partout, parce qu'après avoir délibéré à loisir avec lui-même, il agit subitement et quand il lui plaît; il attaque, il renverse : nous, au contraire, ce n'est qu'au bruit de ses invasions que nous commençons des préparatifs longs et tumultuaires. Mais qu'arrive-t-il? ce qui doit toujours arriver à ceux qui s'y prennent trop tard : il garde, lui, sans danger, ce qu'il a pris sans obstacle; et nous, après de grandes dépenses inutiles, après bien des efforts superflus, après avoir bien vainement montré toute l'envie possible de le traverser et de lui nuire, que nous reste-t-il? l'impuissance et la honte.

» Mettez-vous donc bien dans l'esprit, Athéniens, que tandis qu'on vous amuse ici de vaines paroles, au fond, tout ce que l'on veut c'est que vous restiez oisifs au dedans et désarmés au dehors, afin que Philippe, pendant ce temps, puisse faire à son aise tout ce qui lui conviendra. Jugez-en par ce qui se passe aujourd'hui. Il occupe depuis longtemps la Thrace et la Thessalie avec des troupes nombreuses. Si avant l'époque des vents étésiens il assiége Bysance, croyez-vous que les Bysantins persistent dans leurs préventions

contre vous, au point de ne pas sentir le besoin de votre secours? Eh! à votre défaut, ils appelleraient dans leurs murs des auxiliaires, quels qu'ils fussent, même ceux dont ils se méfieraient encore plus que de vous, plutôt que de rester à la merci de Philippe, à moins cependant qu'il ne vienne à bout de s'emparer de leur ville avant que personne puisse le savoir; et si nous n'avons point de troupes sur les lieux, si, quand nous voudrons y en envoyer, les vents s'y opposent, n'en doutez pas, les Bysantins sont perdus. Mais ce sont des peuples qu'a égarés un mauvais génie, et leur conduite envers nous a été insensée. Oui; mais ces insensés il faut les sauver, et les sauver pour nous.

» Sommes-nous sûrs, enfin, que Philippe ne se porte pas dans la Chersonnèse? n'a-t-il pas dit dans sa lettre, qu'il comptait se venger de ces peuples? et n'est-ce pas une raison de plus pour y laisser une armée, que nous avons là, toute formée, qui pourra défendre le pays et inquiéter l'ennemi? Si nous la perdons, cette armée, et que Philippe entre dans la Chersonnèse, que ferons nous alors? — Nous mettrons Diopithe, en justice. — Nous voilà bien avancés. — Nous ferons passer des secours? — Et si la mer n'est pas tenable? — Mais Philippe n'attaquera pas la Chersonnèse. — Et qui vous l'a dit? qui vous en répond?

» Considérez donc, Athéniens, dans quel temps et dans quelle saison de l'année on vous conseille de retirer vos troupes de l'Hellespont, et de l'exposer, sans défense, aux entreprises de Philippe. Que dis-je? voici une considération d'une autre importance: si, revenant de la Haute-Thrace, il laisse de côté la Chersonnèse et Bysance, et attaque Chalcis et Mégare, comme en dernier lieu la ville d'Orée, aimez-vous donc mieux être obligés de l'arrêter sur vos frontières, que de l'occuper loin de vous?

» D'après ces faits et ces réflexions, mon avis est que, bien loin de licencier l'armée que Diopithe s'efforce de maintenir pour le service de la république, il faut, au contraire, lui fournir de nouvelles forces, de l'argent et des munitions. En effet, si l'on demandait à Philippe ce qu'il aime le mieux, que les troupes de Diopithe, de quelque espèce qu'elles soient, soient autorisées, honorées, renforcées par le peuple d'Athènes, ou dispersées et détruites par la malveillance de vos orateurs; qui doute que ce dernier parti ne fût celui qu'il préférât? Ainsi, ce que notre ennemi souhaiterait le plus au monde, c'est précisément ce que vous voulez faire! Et vous demanderez encore pourquoi nos affaires vont si mal? Je vais vous le dire nettement, Athéniens; je vais mettre sous vos yeux, et votre situation, et votre conduite: En

deux mots, nous ne voulons ni combattre, ni payer; nous voulons attirer à nous les deniers publics; nous refusons à Diopithe ceux qui lui étaient assignés légalement, et nous le chicanons encore sur ceux qu'il se procure et sur l'emploi qu'il en fera; c'est ainsi que nous nous conduisons en tout, et que nous persistons à ne jamais nous charger de nos propres affaires. Nous louons, il est vrai, tant qu'on veut, ceux qui élèvent la voix pour l'honneur de la patrie; mais, dans le fait, nous agissons comme si nous étions d'accord avec ses ennemis. Vous demandez à ceux qui montent à cette tribune, ce qu'il faut faire; et moi, je vous interroge à mon tour, et je vous demande ce qu'il faut vous dire? car, je vous le répète, si vous ne voulez servir l'Etat, ni de votre personne, ni de votre argent; si vous ne voulez, ni faire passer à Diopithe les fonds qui lui sont dus, ni permettre qu'il en tire d'ailleurs; en un mot, si vous ne voulez pas faire vous-mêmes vos affaires, Athéniens, je n'ai point de conseils à vous donner.

» Eh! de quoi serviraient-ils, quand vous souffrez que la licence de la calomnie aille au point de poursuivre Diopithe, non pas seulement sur ce qu'il a fait, mais même sur ce qu'il fera? Et c'est là ce que vous entendez patiemment, Athéniens!... Mais ne faut-il que vous dire ce qui en arrivera? Oh! pour cela, du moins, je vous le dirai, et avec toute liberté; car il n'est pas en moi de parler autrement.

» Soyez sûrs d'abord, et j'y engage ma tête, que tous vos commandants de vaisseaux, quels qu'ils soient, ne font pas autrement que Diopithe, et tirent de l'argent de nos alliés, des habitants de Chio, d'Erythrée, enfin de tous les Grecs de l'Ionie et des îles; les uns plus, les autres moins, selon le nombre des bâtiments qu'ils commandent. Et pourquoi les peuples fournissent-ils ces contributions? croyez-vous que ce soit gratuitement? Non, ils ne sont pas si insensés : c'est afin que vos amiraux protégent leur commerce et leurs possessions; ils achètent à ce prix, la sûreté de leurs navires et de leur territoire; ils se mettent à l'abri des pirateries maritimes et des violences du soldat, quoiqu'ils assurent, comme de raison, que tout ce qu'ils en font, n'est que par zèle et attachement pour vous. Peuvent-ils donner un autre nom à ces largesses intéressées, et doutez-vous que Diopithe ne fasse comme les autres? Oui, les peuples lui donneront de l'argent; car enfin, s'il n'en a pas, et si vous ne lui en envoyez point, où voulez-vous qu'il prenne de quoi payer ses soldats? d'où lui viendrait-il de l'argent? du ciel? Il vit et il vivra sur ce qu'il pourra prendre et sur ce qu'il pourra se procurer par tous les moyens, soit

dons, soit emprunts, il n'importe. Mais que font aujourd'hui ceux qui l'accusent auprès de vous? Ils avertissent tout le monde de ne rien donner à un général que vous allez mettre en justice, et pour le passé et pour l'avenir. Voilà où tendent tous ces discours que j'entends : *Il prendra des villes, il expose et trahit les Grecs...* Car vous verrez que ces discoureurs prennent un grand intérêt aux Grecs d'Asie, et qu'ils sont fort empressés à défendre les autres, eux qui ne songent pas à sauver leur propre patrie. Ils parlent d'envoyer un autre général, et contre Diopithe!... Où en sommes-nous? grands dieux! S'il est coupable, s'il a commis de ces prévarications que les lois punissent, c'est aux lois à le punir; il ne faut pour cela qu'un décret et non une armée : ce serait le comble de la folie. C'est contre nos ennemis, sur qui nos lois ne peuvent rien; c'est contre eux qu'il faut envoyer des flottes, des troupes, de l'argent; c'est contre eux que cet appareil est nécessaire. Mais contre un de nos citoyens! Une accusation et un jugement, cela suffit, cela est d'un peuple sage, et ceux qui vous parlent autrement veulent vous perdre.

» Il est triste, je l'avoue, qu'il y ait parmi vous de semblables conseillers; mais ce qui est plus triste encore, c'est que l'un d'eux va se présenter à cette tribune pour vous dénoncer ou Diopithe, ou Charès, ou Aristophon, comme les auteurs de tous nos maux; vous l'accueillez, vous l'applaudissez comme s'il eût dit des merveilles; mais qu'un citoyen véridique vienne vous dire : « Vous n'y pensez pas, Athéniens, ce n'est ni Diopithe, ni Charès, ni Aristophon, qui vous font du mal, c'est Philippe, entendez-vous? Sans son ambition, Athènes serait tranquille. » Vous ne dites pas non, vous ne le pouvez pas; mais pourtant vous l'écoutez avec peine, et il semble que ce soit lui qui agisse avec vous en ennemi. J'en sais bien la cause; mais, par tous les dieux immortels, ne trouvez donc pas mauvais qu'on vous parle hardiment quand il y va de votre salut.

» Plusieurs de vos orateurs et de vos ministres vous ont depuis longtemps accoutumés à n'être à craindre que dans vos délibérations, et nullement dans vos mesures d'exécution; durs et emportés dans vos assemblées, faibles et mous quand il faut agir. Que l'on vous défère comme coupable de nos malheurs un de vos citoyens, dont vous savez qu'il ne tient qu'à vous de vous saisir, vous ne demandez pas mieux, vous êtes tout prêts; mais qu'on vous dénonce le seul ennemi dont vous ne pouvez avoir raison que par les armes, alors vous hésitez, vous ne savez pas quel parti prendre, et vous souffrez impatiemment d'être con-

vaincus de la vérité, qui vous déplait. Ce devrait être tout le contraire, Athéniens; vos magistrats auraient dû vous apprendre à être doux et modérés envers vos concitoyens, terribles envers vos ennemis. Mais tel est le funeste ascendant qu'ont pris sur vous vos artificieux adulateurs, que vous ne pouvez plus entendre que ce qui flatte vos oreilles, et c'est ce qui vous a mis au point de n'avoir plus enfin à délibérer que de votre propre salut.

» Au nom des dieux, Athéniens, je vous adjure ici tous : si les Grecs aujourd'hui vous demandaient raison de toutes les occasions que vous avez perdues par votre indolence, s'ils vous disaient : « Peuple d'Athènes, vous nous envoyez députés sur députés pour nous persuader que Philippe en veut à la liberté de tous les Grecs, que c'est l'ennemi commun qu'il faut surveiller sans cesse, et cent autres discours semblables. Nous le savons comme vous; mais, ô les plus lâches de tous les hommes! Ce sont les Grecs qui vous parlent ainsi; quand Philippe, éloigné de son pays depuis dix mois, arrêté par la guerre, par l'hiver, par la maladie, n'avait aucun moyen de retourner chez lui, avez-vous saisi ce moment pour délivrer les Eubéens? Vous n'avez pas même songé à recouvrer ce qui était à vous. Lui, au contraire, tandis que vous étiez chez vous bien tranquilles et bien sains, si pourtant on peut appeler sains ceux qui montrent tant de faiblesse, il a établi dans l'île d'Eubée deux tyrans à ses ordres, l'un à Sciathe, l'autre à Orée, en face de l'Attique même, et de manière à avoir pour ainsi dire un pied chez vous. Et, sans parler du reste, avez-vous du moins fait un pas pour l'en empêcher? Non; comme de concert avec lui, vous lui avez abandonné vos droits. Il est clair que quand Philippe mourrait dix fois pour une, vous ne vous remueriez pas davantage. Laissez donc là, et vos ambassades, et vos accusations; laissez-nous en paix, puisque vous-mêmes aimez tant à y rester. » Eh bien! Athéniens, connaissez-vous quelque réponse à ce discours? Quant à moi, je n'en connais pas. »

On doit bien penser qu'après cette verte réprimande, l'orateur est trop habile pour ne pas verser quelque baume sur les blessures qu'il vient de faire à l'amour-propre. Après l'avoir abattu sous les reproches, il le relève bientôt, non par de grossières flatteries, mais par de légitimes louanges sur ce qu'il y avait de noble et de généreux dans le caractère national quand les Athéniens le suivaient; sur ce qu'il y avait de glorieux dans leur existence politique parmi les Grecs, accoutumés à regarder Athènes comme le rempart de leur liberté; enfin sur cette haine même que Philippe portait

aux Athéniens, et qui était pour eux un titre d'honneur. Cette seconde moitié de son discours est encore au-dessus de la première.

« Je sais que vous avez parmi vous des hommes qui s'imaginent avoir répondu à votre orateur quand ils lui ont dit : Que faut-il donc faire? Je pourrais leur répondre d'un seul mot, et avec autant de vérité que de justice : Il faut faire tout ce que vous ne faites pas. Mais je ne crains pas d'entrer dans tous les détails; je vais m'expliquer complètement, et je souhaite que ces hommes, si prompts à m'interroger, ne le soient pas moins à exécuter quand j'aurai répondu.

» Commencez par établir, comme un principe reconnu, comme un fait incontestable, que Philippe a rompu les traités; qu'il vous a déclaré la guerre, et cessez de vous en prendre là-dessus les uns aux autres très-inutilement. Croyez qu'il est l'ennemi mortel d'Athènes et de ses habitants, même de ceux qui se flattent d'être en faveur auprès de lui. S'ils doutent de ce que je leur dis ici, qu'ils regardent le sort des deux Olynthiens, qui passaient pour ses meilleurs amis, Eutycrate et Léosthène, qui, après lui avoir vendu leur patrie, ont eu une fin si déplorable. Mais ce que Philippe hait le plus, c'est la liberté d'Athènes, c'est notre démocratie. Il n'a rien tant à cœur que de la dissoudre, et il n'a pas tort. Il sait que quand bien même il aurait asservi tous les autres peuples, jamais il ne pourra jouir en paix de ses usurpations, tant que vous serez libres; que s'il lui arrivait quelqu'un de ces accidents où l'humanité est sujette, c'est dans vos bras que se jetteraient tous ceux qui ne sont maintenant à lui que par contrainte; et il est vrai, Athéniens, et c'est une justice qu'il faut vous rendre, que vous ne cherchez point à vous élever sur les ruines des malheureux, mais que vous faites consister votre puissance et votre grandeur à empêcher que personne ne se fasse tyran de la Grèce, ou à renverser celui qui serait parvenu à l'être. Vous êtes toujours prêts à combattre ceux qui veulent régner, à soutenir ceux qui ne veulent pas être esclaves. Philippe craint donc que la liberté d'Athènes ne traverse ses entreprises; incessamment, il lui semble qu'elle le menace, et il est trop actif et trop éclairé pour le souffrir patiemment. Il en est donc l'irréconciliable adversaire; et c'est, avant tout, ce dont vous devez être bien convaincus pour vous déterminer à prendre un parti.

» Ensuite, ce qu'il faut que vous sachiez avec la même certitude, c'est que, dans tout ce qu'il fait aujourd'hui, son principal dessein est d'attaquer cette ville, et, par conséquent, que tous ceux qui peu-

vent nuire à Philippe travaillent en effet à vous servir. Qui de vous serait assez simple pour s'imaginer que ce prince, capable d'ambitionner jusqu'à de misérables bicoques de la Thrace, telles que Mastyre, Drongilie, Cabyre; capable, pour s'en emparer, de braver les hivers, les fatigues, les périls; que ce même homme ne portera pas un œil d'envie sur nos ports, nos magasins, nos vaisseaux, nos mines d'argent, nos trésors de toute espèce; qu'il nous en laissera la possession paisible, tandis qu'il combat, au milieu des hivers, pour déterrer le seigle et le millet enfouis dans les montagnes de la Thrace? Non, Athéniens; non, vous ne le croyez pas.

» Maintenant donc, que prescrit la sagesse dans de pareilles conjectures, et quel est votre devoir? De secouer enfin cette fatale léthargie qui a tout perdu; d'ordonner des contributions publiques, et d'en demander à nos alliés; de prendre enfin toutes les mesures nécessaires pour conserver l'armée que nous avons. Puisque Philippe en a toujours une sur pied, pour attaquer et subjuguer les Grecs, il faut aussi en avoir une toujours prête à les défendre et à les protéger. Tant que vous ne ferez qu'envoyer au besoin quelques troupes levées à la hâte, je vous le répète, vous n'avancerez rien. Ayant des troupes régulièrement entretenues, des intendants d'armée, des fonds affectés à la paye de vos soldats, un plan d'administration militaire, le mieux entendu qu'il sera possible : c'est ainsi que vous serez à la portée de demander compte aux généraux de leur conduite, et aux administrateurs de leur gestion. Si vous prenez à cœur ce système de conduite, alors vous pourrez retenir Philippe dans de justes bornes, et goûter une paix véritable; alors la paix sera vraiment un bien, et j'avoue qu'en elle-même la paix est un bien; ou si Philippe s'obstine encore à vouloir la guerre, vous serez du moins en mesure contre lui.

» On va me dire que ces résolutions exigent de grands frais et de grands travaux. Oui, j'en conviens; mais considérez quels dangers s'approchent de vous, si vous ne prenez pas ce parti, et vous sentirez qu'il vaut mieux vous y porter de vous-mêmes, que d'attendre à y être forcés. En effet, quand un oracle divin vous assurerait, ce dont aucun mortel ne peut vous répondre, que même en restant dans votre inaction, vous ne serez point attaqués par Philippe, quelle honte ne serait-ce pas pour vous! (j'en prends tous les dieux à témoins.) Combien ne flétririez-vous pas la gloire de vos ancêtres et la splendeur de cet Etat, si pour l'intérêt de votre repos, vous abandonniez les Grecs à la servitude! Qu'un autre vous donne

ces indignes conseils; qu'il paraisse, s'il en est un qui en soit capable; écoutez-le, si vous êtes capable de l'entendre : quant à moi, plutôt mourir mille fois, avant qu'un pareil avis sorte de ma bouche! »

Cette espèce de provocation, cet imposant défi est un de ces mouvements dont l'effet est sûr, quand l'orateur a établi ses preuves victorieusement : son objet est d'empêcher qu'on ne lui fasse perdre un moment précieux, un moment décisif, par une de ces résistances obliques et déguisées, dernière ressource de ceux qui n'osent plus lutter de front. Voyez comme Démosthène, en deux phrases, a su fermer à la fois la bouche des orateurs et l'oreille des Athéniens! Il va multiplier les mouvements à mesure qu'il en aperçoit l'effet; il va grandir et s'élever à la vue de ses antagonistes jusqu'à demander contre eux des peines capitales, et à les signaler comme des ennemis de l'Etat. Aussi resta-t-il maître du champ de bataille, comme cet athlète que nous a peint Virgile, qui, jetant un ceste énorme au milieu de l'arène, et montrant à nu ses larges épaules et ses membres musculeux, inspirait l'épouvante aux plus hardis lutteurs, et leur ôtait l'envie de se mesurer avec lui.

« Mais si mes sentiments sont les vôtres, si vous voyez, comme je le vois, que plus vous laissez faire de progrès à Philippe, plus vous fortifiez l'ennemi que tôt ou tard il vous faudra combattre; qui peut donc vous faire balancer? Qu'attendez-vous encore? Pourquoi des délais, des lenteurs? Quand voulez-vous enfin agir? Quand la nécessité vous y contraindra? Et quelle nécessité voulez-vous dire? En est-il une autre, grands dieux! pour des hommes libres, que la crainte du déshonneur? Est-ce celle-là que vous attendez? Elle vous assiége, elle vous presse, et depuis longtemps. Il en est une autre, il est vrai, pour les esclaves. Dieux protecteurs! éloignez-là des Athéniens.... La contrainte, la violence, la vue des châtiments... Athéniens, je rougirais de vous en parler.

» Il serait trop long de vous développer tous les artifices que l'on met en œuvre auprès de vous, mais il en est un qui mérite d'être remarqué. Toutes les fois qu'il est question de Philippe à cette tribune, il ne manque jamais de se trouver des gens qui se lèvent et qui s'écrient : « Quel trésor que la paix! Quel fléau que la guerre! A quoi tendent toutes ces alarmes, si ce n'est à ruiner nos finances! » C'est avec de semblables discours qu'ils vous en-

dorment dans votre sécurité, et qu'ils assurent à Philippe les moyens d'achever ses projets. C'est ainsi que chacun a ce qu'il désire : vous restez dans votre oisiveté chérie; (et plaise au ciel qu'un jour elle ne vous coûte pas cher!) votre ennemi s'agrandit et vos flatteurs gagnent votre bienveillance et son argent. Pour moi, ce n'est pas à vous que je voudrais persuader la paix; c'est un soin dont on peut se reposer sur vous-mêmes; c'est à Philippe que je voudrais la persuader, parce que c'est lui qui ne respire que la guerre. A l'égard de nos finances, prenez garde que ce qu'il y a de plus fâcheux, ce n'est pas ce que vous aurez dépensé pour votre sûreté, c'est ce que vous aurez à perdre et à souffrir si vous ne voulez rien dépenser. Il convient sans doute d'empêcher la dissipation de vos deniers, mais par le bon ordre et la surveillance, et non par des épargnes prises sur le salut public. Ce qui m'afflige encore, c'est de voir que ces mêmes gens, qui crient sans cesse contre le pillage de vos finances, qu'il ne tient qu'à vous de réprimer et de punir, trouvent fort bon que Philippe pille tout à son aise et la Grèce et vous. Comment se fait-il, en effet, que tandis que le Macédonien renouvelle sans cesse ses invasions, tandis que de tous côtés il prend des villes, jamais on n'entende ces gens-là condamner ses injustices et réclamer contre ses agressions, et qu'au contraire, dès que l'on vous conseille de vous opposer à ses démarches et de veiller sur votre liberté, sur-le-champ tous s'écrient à la fois, que c'est provoquer la guerre? Il n'est pas difficile de l'expliquer : ils veulent, si la guerre que l'on propose entraîne des inconvénients, (et quelle guerre n'en entraîne pas!) tourner vos ressentiments non pas contre Philippe, mais contre ceux qui vous ont donné d'utiles conseils; ils veulent, en même temps, pouvoir accuser l'innocence et s'assurer l'impunité de leurs crimes.

» Voilà le vrai motif de ces éternelles réclamations contre la guerre; car, encore une fois, qui peut douter qu'avant même que personne eût songé à vous en parler, Philippe ne vous la fit réellement, lui qui envahissait vos places, lui qui tout-à-l'heure a fourni contre vous ses secours aux rebelles de Cardie. Mais après tout, quand nous avons l'air de ne pas nous en apercevoir, ce n'est pas lui qui viendra nous en avertir et nous le prouver. Il y aurait de la folie de sa part; que dis-je? quand il sera venu jusque sur votre territoire, il soutiendra toujours qu'il ne vous fait pas la guerre. Et n'est-ce pas ce qu'il disait aux habitants d'Orée, lors même qu'il était sur leurs terres; à ceux de Phères, au moment de les assiéger; à ceux d'Olynte, dans le temps qu'il marchait contre eux? Il en sera de même de nous, et si nous voulons le repousser, ses hon-

nêtes amis vous répèteront que c'est nous qui rallumons la guerre. Eh bien donc! subissons le joug : c'est le sort de quiconque ne veut pas se défendre. Faites encore attention, Athéniens, que vous courrez de plus grands risques qu'aucun autre peuple de la Grèce, Philippe ne pense pas seulement à vous soumettre, mais à vous détruire; car il sent bien que vous n'êtes pas faits pour servir, que quand vous le voudriez, vous ne le pourriez pas : vous êtes trop accoutumés à commander. Il sait qu'à la première occasion vous lui donneriez plus de peine que toute la Grèce ensemble. »

Comme il lui faut peu de mots pour éveiller dans les Athéniens le sentiment de leur force et de leur grandeur! Avec quel air de simplicité il en parle comme d'une chose convenue et dont personne ne peut douter! Pour un orateur vulgaire, c'était-là un beau sujet d'amplification : en était-il un plus agréable à traiter devant de tels auditeurs? Mais quelle amplification vaudrait ces paroles si simples et si grandes : « Philippe sent bien que vous n'êtes pas faits pour servir, que quand vous le voudriez, vous ne le pourriez pas : vous êtes trop accoutumés à commander? » Un des caractères de Démosthène, c'est de faire, avec des tournures qui semblent communes, avec une sorte de familiarité noble et mesurée, plus que d'autres avec des termes magnifiques.

« Combattez donc dès aujourd'hui si vous voulez éviter une ruine entière. Détestez les traîtres qui le servent, et livrez-les au supplice. On ne saurait terrasser les ennemis étrangers si l'on ne punit auparavant les ennemis intérieurs qui conspirent avec eux : sans cela, vous vous brisez contre l'écueil de la trahison, et vous devenez la proie du vainqueur.

» Et pourquoi pensez-vous que Philippe ose vous outrager si insolemment? Pourquoi, lorsqu'il emploie du moins contre les autres la séduction des promesses et même celle des services, n'est-ce que contre vous seul qu'il ose employer la menace? Voyez tout ce qu'il a fait en faveur des Thessaliens, pour les mener jusqu'à la servitude; par combien d'artifices il abusa les malheureux Olynthiens, en leur donnant d'abord Potidée et quelques autres places; tout ce qu'il fait aujourd'hui pour gagner les Thébains, qu'il a délivrés d'une guerre dangereuse et qu'il a rendus puissants dans la Phocide. On sait, il est vrai, de quel prix les uns ont payé dans la suite ce qu'ils ont reçu et quel prix doivent en attendre les autres. Mais pour vous, sans parler de ce que vous aviez déjà perdu dans la guerre, combien même, pendant les négociations de la paix,

ne vous a-t-il pas trompés, insultés, dépouillés! Les places de la Phocide, celles de Thrace, Dorisque, Pyle, Serrio, la personne même de Cersoblepte, que ne vous a-t-il pas enlevé? D'où vient cette conduite si différente envers vous et envers les autres Grecs? C'est que nous sommes les seuls chez qui nos ennemis aient impunément des protecteurs déclarés, les seuls chez qui on puisse tout dire en faveur de Philippe quand on a reçu son argent, tandis qu'il prend celui de la république. Il n'eût pas été sûr de se déclarer le partisan de Philippe chez les Olynthiens, s'il ne les eût pas séduits en leur donnant Potidée; il n'eût pas été sûr de se déclarer le partisan de Philippe chez les Thessaliens, s'il ne les eût pas aidés à chasser leurs tyrans, et s'il ne leur eût pas rendu Pyle; il n'eût pas été sûr de se déclarer le partisan de Philippe chez les Thébains, avant qu'il leur eut assujetti la Béotie en détruisant les Phocéens. Mais chez nous, mais dans Athènes, quand il s'est approprié Amphipolis et le pays de Cardie; quand il est près d'envahir Bysance, quand il a fortifié l'Eubée de manière à enchaîner l'Attique, on peut en toute sûreté élever la voix en sa faveur; et de pauvres et d'obscurs qu'ils étaient, ses amis sont devenus riches et considérables, et nous, au contraire, nous avons passé de la splendeur à l'humiliation, et de l'opulence à la pauvreté; car, à mes yeux, les vraies richesses d'une république sont dans le nombre de ses alliés, dans leur attachement, dans leur fidélité, et c'est là ce que nous avons perdu; et pendant qu'avec tant d'insouciance vous vous laissiez ravir tant d'avantages, Philippe est devenu grand, fortuné, redoutable aux Grecs et aux Barbares; Athènes est dans le mépris et dans l'abandon, riche seulement de ce qu'elle étale dans les marchés, pauvre de tout ce qui fait la gloire et la force d'un peuple libre. »

Telle est la pressante logique, telle est l'éloquence vive et impétueuse de Démosthène dans ses immortelles harangues contre Philippe. Cependant malgré ses efforts pour s'opposer aux progrès rapides du roi de Macédoine, malgré la ligue puissante qu'il avait formée contre lui, la perte de la bataille de Chéronée décida du sort de la Grèce; Athènes n'évita l'esclavage qu'en faisant une paix honteuse avec le vainqueur. On prétend que l'orateur, qui lui-même avait sollicité cette bataille, ne s'y comporta pas avec une bravoure égale à son talent pour la parole; il fut un des premiers à prendre la fuite et à jeter son bouclier; on dit même qu'arrêté dans sa course par un buisson, auquel son vêtement s'était accroché, il se crut pris par un ennemi; et que, se jetant à genoux, il demanda la vie au buisson. Ses ennemis n'ont pas manqué de

saisir cette circonstance peu honorable, et Eschine en a fait plus d'une fois l'objet de ses reproches et de ses sarcasmes amers.

La mort de Philippe vint ranimer les espérances de Démosthène. Il fut transporté d'une si grande joie, que, malgré la perte récente de sa fille, il parut en public la tête couronnée de fleurs.

Il se hâta de former des ligues nouvelles; il fournit des secours aux Thébains révoltés, et remplit les Athéniens d'enthousiasme pour la liberté, et de mépris pour Alexandre. Mais le jeune conquérant, après avoir rasé Thèbes, jeta la terreur dans Athènes, mal défendue par les illusions d'un héroïsme impuissant, qu'avaient déjà remplacé la crainte et le repentir. Alexandre demanda qu'on remît entre ses mains huit orateurs, qu'il regardait comme des chefs de troubles. Démosthène était du nombre, et ce fut alors qu'il rappela aux Athéniens la fable des brebis qui livrent aux loups les chiens, leurs défenseurs. Athènes aurait sans doute obéi, si Démade, orateur aimé d'Alexandre, n'eût obtenu grâce pour les proscrits.

Démosthène et les Athéniens, après cette dernière épreuve de leur faiblesse, restèrent dans une inaction que leur imposaient la servitude commune de la Grèce et la grandeur d'Alexandre. Ce loisir devint pour l'orateur le moment d'une lutte terrible; nous voulons parler du fameux procès sur la Couronne, qui lui fut intenté par Eschine, son illustre rival. Mais avant de rendre compte de ce procès et de mettre aux prises les deux athlètes, disons ce que fut Eschine.

Eschine (387 — 312).

Le fils d'une joueuse de tambour, privé de tous les avantages de la naissance et de la fortune, après avoir exercé la profession de comédien, devenu greffier d'un des tribunaux d'Athènes, est tout à coup entraîné vers l'éloquence par la seule force de son génie, et parvient à disputer la palme oratoire à Démosthène. Tel est le phénomène que nous admirons dans Eschine, Athénien de la bourgade de Kothocé, fils d'Atromète et de Glaucothée, personnages obscurs dont les noms seraient inconnus sans la gloire de leur fils. Né avec un tempérament robuste, Eschine s'appliqua dans sa jeunesse aux exercices gymnastiques. Il avait une très-belle voix; Aristodème, excellent acteur tragique, l'engagea à embrasser la profession du théâtre, et l'employa pendant quelque temps à copier des pièces, et à les faire réciter à ses élèves. Il lui fit jouer aussi quelquefois de seconds et de troisièmes rôles.

Eschine n'obtint que de faibles succès dans cette carrière, et quitta bientôt le cothurne pour remplir les fonctions de greffier dans un tribunal. Ce fut là que l'exemple et la gloire des orateurs, enflammant son génie, firent éclore en lui le talent naturel qu'il avait méconnu. Il se livra tout entier à l'art d'écrire et de parler. On assure qu'il reçut les leçons d'Isocrate, de Platon et d'Alcidamas d'Elée.

Il avait quarante ans lorsqu'il entra dans la carrière politique, et ce fut avec un tel succès, qu'il se vit chargé des affaires les plus importantes, et de plusieurs ambassades. La rivalité qui s'établit entre lui et Démosthène lui fit rechercher la faveur de Philippe, dont l'ambition commençait à troubler la Grèce, et alarmait les Athéniens. Si nous en croyons les inculpations graves que lui fait son rival, Eschine se laissa corrompre par les présents du roi de Macédoine, et devint son secret agent. Il fut le principal auteur de la ruine de la Phocide, et trompa les Athéniens, qui l'avaient député avec Démosthène, Philocrate et plusieurs autres, pour faire la paix avec Philippe, et comprendre les Phocéens dans le traité. La paix ne fut point conclue, malgré les assurances d'Eschine, qui persuada aux Athéniens de rester tranquilles, en leur disant que sous peu de jours ils recevraient de Philippe les nouvelles les plus satisfaisantes. Et cependant Philippe, délivré de la présence importune des ambassadeurs, ravageait la Phocide, traînait ses habitants en esclavage, vendait leurs biens et leurs enfants.

A cette nouvelle, les Athéniens furent frappés de la consternation la plus profonde. Démosthène s'élance à la tribune, accuse Eschine d'être l'auteur de tous les maux des Phocéens, d'avoir trahi son ministère dans l'ambassade, en vendant à Philippe les intérêts d'Athènes, et en rendant au peuple et au sénat un compte faux et perfide des résultats de leurs conférences avec le roi. Tel est l'objet du discours de Démosthène, intitulé de *la perfide Ambassade*. Eschine y répondit avec beaucoup d'éloquence, et trouva le moyen de se justifier. Sans doute le crédit et l'or de Philippe, qui avait déjà de nombreux partisans dans Athènes, l'éloquence de Léodamas et d'Eubulus, qui parlèrent en sa faveur, le protégèrent contre l'accusation de Démosthène plus que sa propre innocence. En effet, il ne fut absous que par une majorité de trente suffrages.

DISCOURS SUR LA COURONNE.

Eschine songea à se venger de Démosthène. L'occasion s'en offrit bientôt. L'ambition et les succès de Philippe allaient toujours en

augmentant. Les Athéniens en furent épouvantés. Malgré l'indolence dans laquelle ils vivaient plongés, ils ouvrirent enfin les yeux sur leur situation. Ils virent Philippe presque à leurs portes, et leurs remparts étaient si mal entretenus que la conquête d'Athènes n'eût coûté au Macédonien que la peine de se présenter devant la ville. On songea donc à réparer au plus tôt les murailles; mais la caisse militaire qui devait fournir à cette dépense se trouvait épuisée : les fonds en avaient été divertis et employés aux frais des spectacles et des fêtes. Longtemps Démosthène avait tonné contre cet abus, il l'avait fait sans succès, et les Athéniens avaient même défendu par un décret, et sous peine de mort, de proposer d'employer les fonds militaires à d'autres objets qu'aux spectacles.

Il ne restait donc aux Athéniens aucun moyen de réparer leurs fortifications. La générosité de Démosthène y suppléa. Il demanda à être nommé trésorier et se chargea de faire trouver les fonds nécessaires. On lui accorda avec joie sa demande; il consacra sa propre fortune au salut de sa patrie, fit reconstruire à ses frais les murailles et les tours, et mit la ville sur un pied de défense respectable. Les Athéniens, pénétrés de reconnaissance, et sur la proposition d'un orateur nommé Ctésiphon, ami et parent de Démosthène, rendirent un décret par lequel ils ordonnèrent que Démosthène serait couronné sur le théâtre, aux fêtes de Bacchus, d'une couronne d'or et qu'il serait nourri au Prytanée le reste de sa vie.

Eschine, neuf ans après, sous le commencement du règne d'Alexandre, attaqua ce décret, comme contraire aux lois qui défendaient de couronner un comptable avant qu'il n'eût rendu ses comptes. Or Démosthène était trésorier et n'avait pas rendu ses comptes lorsque Ctésiphon proposa de le couronner. La peine de l'orateur qui proposait un décret contraire aux lois était le bannissement. Eschine avait moins dessein de faire bannir Ctésiphon que de chagriner Démosthène, et le priver de la gloire que ce décret lui procurait et de la récompense éclatante qu'il avait obtenue. Il ne doutait point qu'il n'embrassât la défense de Ctésiphon et ne parlât en faveur du décret, au maintien duquel il avait un si vif intérêt. En conséquence, ce fut contre lui qu'il dirigea ses principaux traits, Ctésiphon ne fut que le prétexte, Démosthène était le véritable but de son accusation, et la modération affectée de l'accusateur laissa transpirer la haine dont il était envenimé.

Cette affaire, annoncée depuis longtemps, attira dans Athènes un concours extraordinaire d'étrangers. On voulait être témoin de la lutte de ces deux terribles athlètes, on voulait entendre les

deux plus grands orateurs qui existassent alors, chacun voulait voir ces deux hommes fameux qu'une longue rivalité et l'intérêt de leur gloire animaient autant que leur intérêt personnel. L'un et l'autre déployèrent toute leur vigueur, firent usage de toute leur adresse, épuisèrent leurs talents et les ressources de leur génie pour se procurer la victoire; ils ne dédaignèrent point de mettre en œuvre les sollicitations, l'intrigue et la cabale, qui triomphent si souvent du bon droit et de l'équité. Ils descendirent même jusqu'aux injures grossières et personnelles, et cessèrent alors d'être éloquents.

Mais laissons parler les deux orateurs.

Le début d'Eschine est très-adroit.

« Vous savez, Athéniens, qu'il y a trois sortes de gouvernements parmi les hommes, l'empire d'un seul, l'autorité d'un petit nombre et la liberté de tous. Dans les deux premiers tout se fait au gré du monarque ou de ceux qui ont le pouvoir en main; dans le dernier, tout est soumis aux lois. Que chacun de vous se souvienne donc qu'au moment où il entre dans cette assemblée, pour juger de la violation des lois, il vient prononcer sur sa propre liberté. C'est pour cela que le législateur exige de vous ce serment : « Je jugerai suivant les lois. » Parce qu'il a senti que l'observation de ces lois est le maintien de votre indépendance. Vous devez donc regarder comme votre ennemi quiconque les viole, et croire que cette transgression ne peut jamais être un délit de peu d'importance. Ne souffrez pas que personne vous enlève vos droits. N'ayez aucun égard à la protection que vos généraux accordent trop souvent à vos orateurs, au grand détriment de l'Etat, ni aux prières des étrangers, qui plus d'une fois ont servi à sauver des coupables. Mais comme chacun de vous aurait honte d'abandonner dans un combat le poste qui lui aurait été confié, vous devez aussi avoir honte d'abandonner le poste où la patrie vous a placés pour la défense des lois et de la liberté. Souvenez-vous que tous vos concitoyens et ceux qui sont présents à ce jugement, et ceux qui n'ont pu y assister se reposent sur votre fidélité du soin de maintenir leurs droits. Souvenez-vous de votre serment, et quand j'aurai convaincu Ctésiphon d'avoir proposé un décret contraire à la vérité et à notre législation, abrogez ce décret inique, punissez les transgresseurs des lois, et vengez et assurez à la fois la liberté qu'ils ont outragée. »

Eschine s'attache à prouver que rien ne peut dispenser Démosthène de rendre ses comptes, avant de recevoir la couronne qu'on lui a décernée.

« Je vais répondre en peu de mots à une raison que Démosthène croit sans réplique, il dira : « J'ai été chargé de la réparation des murs, je l'avoue; mais l'argent du trésor public ne suffisant pas pour donner aux ouvrages plus de grandeur et de solidité, j'ai fourni de mes propres deniers cent mines, dont j'ai fait don à la république. De quoi donc suis-je comptable, à moins qu'on ne doive rendre compte d'un acte de libéralité? » A cette raison spécieuse, voici ce que je réponds, dans l'intérêt de la justice et de la république : Dans une ville aussi ancienne et aussi grande que la vôtre, Athéniens, aucun de ceux qui remplissent une fonction publique, de quelque nature qu'elle soit, n'est exempt de rendre des comptes, et je vais le prouver d'abord par des exemples qui vous étonneront, tels que ceux des prêtres et des prêtresses, qui sont comptables solidairement en vertu de la loi. Oui, les prêtres et les prêtresses, qui ne reçoivent de vous que des honoraires, et dont l'unique fonction est d'adresser pour vous des prières aux dieux, les Eumolpides, les Cerycès et tous les autres sont déclarés comptables, non-seulement en commun, mais chacun en particulier. Les triérarques eux-mêmes sont soumis à cette obligation, eux qui n'ont point manié les deniers publics, qui n'ont pas détourné la plus grande partie de vos revenus, pour n'en dépenser qu'une légère portion, qui enfin ne se vantent pas de vous donner leur bien, quand ils ne font que vous rendre le vôtre; mais qui, de l'aveu de tous leurs concitoyens, ont sacrifié leur patrimoine pour soutenir l'honneur du nom athénien. Non-seulement les triérarques, mais nos compagnies même du premier ordre, sont soumises à l'examen des tribunaux. Et d'abord, la loi ordonne que le sénat de l'aréopage présente ses comptes aux juges établis pour en connaître; elle veut que ces comptes soient rigoureusement examinés, et que le conseil auguste et sévère qui juge en dernier ressort les affaires les plus importantes subisse lui-même le jugement que vous porterez sur sa conduite. Les sénateurs de l'aréopage, toujours en charge, ne seront donc jamais couronnés? Non, sans doute, leurs prédécesseurs ne l'ont pas été. Sont-ils pour cela insensibles à l'honneur? Au contraire, ils y sont tellement sensibles que, non contents de s'abstenir de toute injustice, ils punissent avec rigueur celui d'entre eux qui commet la moindre prévarication, tandis que vos orateurs se croient au-dessus des règlements et des lois.

» Le législateur impose aussi au sénat des cinq-cents l'obligation de rendre des comptes, et il se défie tellement d'un comptable, qu'à la tête de ses lois il lui défend de s'absenter. Quoi! dira quelqu'un, parce que j'ai été en charge, je ne pourrai m'absenter pour

aucun sujet ! Non ; on vous le défend, dans la crainte qu'après avoir mal administré les finances ou les affaires de la république, votre fuite ne vous dérobe au châtiment. La loi défend encore à un comptable de consacrer ses biens, d'en faire des offrandes aux dieux, d'en disposer par testament, d'entrer par adoption dans une famille étrangère et de faire beaucoup d'autres actes de propriété. En un mot, elle saisit le bien des comptables et le retient comme un gage jusqu'à ce qu'ils aient rendu leurs comptes. Soit, dira quelqu'un, mais ne peut-il pas se trouver un homme qui n'ait rien touché ni rien dépensé des deniers publics, et qui néanmoins ait exercé quelque charge? Eh bien ! cet homme-là même est obligé par la loi de porter ses comptes devant les juges. Mais s'il n'a rien reçu ni rien dépensé, quel compte peut-il rendre? La loi lui apprend et lui dicte la manière dont il doit alors rendre ses comptes. Elle lui ordonne de certifier cela même, qu'il n'a rien touché ni rien dépensé; car, dans l'Etat, aucun fonctionnaire n'est exempt de rendre des comptes, tout est soumis à des examens, à des recherches, à des informations.

» Lors donc que Démosthène vous dira d'un air triomphant qu'il ne doit aucun compte de sa libéralité, répondez-lui : « Quoi! Démosthène, ne deviez-vous pas permettre au hérant du tribunal des comptes de faire cette proclamation, conforme aux lois et aux usages de nos pères : «Qui veut se porter pour accusateur?» Laissez à tout citoyen la liberté de soutenir contre vous qu'au lieu d'avoir rien donné à la république, vous n'avez pas même dépensé les dix talents qu'elle vous avait fournis pour la réparation des murs. N'emportez pas de vive force les honneurs, n'arrachez pas aux juges leurs suffrages. Ne vous élevez pas au-dessus des lois, mais abaissez-vous devant elles ; car voilà ce qui constitue et maintient l'état populaire. »

Démosthène, après avoir flatté bassement Philippe dans la personne de ses ambassadeurs, n'eut pas plutôt appris la mort de ce prince, qu'il parut en public avec une couronne de fleurs, peu de jours après la mort de sa fille unique.

« Quelle belle institution, Athéniens, quelle belle institution que celle des archives, consacrées à garder les actes publics! Elles demeurent inébranlables, elles ne varient pas au gré de ces transfuges politiques qui se vendent aux ennemis de l'Etat; elles restent toujours là, pour vous faire connaître, quand vous le voulez, ces hommes pervers, qui, après une administration criminelle, se déguisent tout à coup en vertueux citoyens.

» Il me reste à vous parler de ses basses adulations. Pendant toute l'année qu'il fut sénateur, on ne le vit jamais accorder la préséance à aucun député. Il l'accorda pourtant alors, pour la première et la seule fois, aux députés de Philippe. Il fit orner leurs siéges de coussins et de magnifiques tapis. Dès le point du jour, il les conduisit lui-même au théâtre et s'attira les huées du peuple par ces indignes adulations. Lorsqu'ils partirent pour Thèbes, il leur fournit six mulets, et les accompagna jusqu'à Thèbes, en exposant notre ville à la risée de toute la Grèce.

» Cet adulateur si bas et si rampant, ayant été instruit le premier de la mort de Philippe par des émissaires de Charidème, feignit que les dieux lui étaient apparus en songe, et débita faussement qu'il tenait cette nouvelle, non de Charidème, mais de Jupiter et de Minerve, divinités qu'il outrage pendant le jour par ses paroles, et avec lesquelles il prétend avoir pendant la nuit des entretiens secrets, où les événements futurs lui sont révélés. Le malheureux! il venait de perdre sa fille unique, et avant de la pleurer, avant de lui rendre les derniers devoirs, il parut en public, couronné de fleurs, revêtu d'une robe blanche, comme en un jour de fête; il immola des victimes, il foula aux pieds les lois les plus sacrées de la nature; le misérable! après avoir perdu celle qui la première et la seule l'avait appelé du nom de père! Ce que je dis ici, non pour insulter à son malheur, mais pour vous dévoiler son caractère; car un homme qui hait ses enfants, un mauvais père ne sera jamais un bon administrateur. Celui qui n'a aucune tendresse pour les personnes qui le touchent de près, et qu'il devrait le plus chérir, n'aimera pas davantage celles qui lui sont étrangères. L'homme vicieux dans sa conduite privée ne saurait être vertueux dans l'administration publique, et celui qui, dans l'intérieur de sa famille, a violé toutes les lois de la nature et de l'humanité, n'a pu remplir en Macédoine les devoirs d'un bon et fidèle ambassadeur, car en changeant de pays il n'a pas changé de caractère. »

Eschine est surtout éloquent lorsqu'il reproche à Démosthène les calamités qui ont suivi la bataille de Chéronée.

« C'est ici que je dois mes regrets à tous ces braves guerriers que Démosthène, au mépris des augures les plus sacrés, précipita dans un péril manifeste, et c'est lui cependant qui a osé prononcer l'éloge de ses victimes! c'est lui qui de ses pieds fugitifs, qui servirent sa lâcheté dans les plaines de Chéronée, a osé toucher le monument que vous avez élevé aux défenseurs de l'Etat! O toi,

le plus faible et le plus inutile des hommes dès qu'il faut agir, le plus confiant dès qu'il faut parler, auras-tu bien le front de soutenir devant nos juges que tu mérites d'être couronné? et s'il l'ose dire, le supporterez-vous, Athéniens? et cet imposteur pourra-t-il vous ôter le jugement et la mémoire, comme il a ôté la vie à ses concitoyens? Imaginez-vous donc être transportés pour un moment dans cette assemblée, au théâtre, voir s'avancer le héraut, et entendre prononcer le décret de Ctésiphon. Représentez-vous les larmes que verseront alors les parents de tous ces illustres morts, non pas sur les infortunes des héros de nos tragédies, mais sur leur propre sort et sur votre aveuglement. Quel est, parmi les Grecs qui ont reçu quelqu'éducation, quel est celui qui ne gémira pas en se rappelant ce qui se passait autrefois sur le même théâtre dans des temps plus heureux, et lorsque la république était mieux gouvernée? Alors le héraut, montrant au peuple les enfants dont les pères avaient péri dans les combats, les revêtait d'armes brillantes en prononçant ces paroles, qui étaient à la fois l'éloge et l'encouragement de la vertu : « Ces enfants, dont les pères sont morts courageusement pour la patrie, ont été élevés aux dépens de l'État jusqu'à l'âge de puberté; aujourd'hui la patrie leur donne l'armure des guerriers et les place au premier rang dans ses spectacles. »

» Voilà ce qu'on entendait autrefois; mais que sera-ce aujourd'hui? Que dira le héraut quand il sera obligé de produire en public et en présence de ces mêmes enfants celui qui les a rendus orphelins? S'il profère les termes qui composent le décret de Ctésiphon, croyez vous que sa voix étouffera la vérité et notre honte? Croyez-vous qu'on ne répondra pas par une réclamation générale, que cet homme (si toutefois un lâche mérite ce nom), que cet homme que l'on couronne pour sa vertu est en effet un mauvais citoyen; que celui dont on couronne les services a trahi sa patrie dans la tribune et dans les combats? Ah! par tous les dieux, Athéniens, ne vous faites pas cet affront à vous-mêmes; n'élevez pas sur le théâtre un trophée si injurieux pour vous; n'exposez pas Athènes à la risée des Grecs et ne rouvrez pas les blessures de vos malheureux alliés, les Thébains, que vous avez reçus dans vos murs, bannis et fugitifs par la cause de Démosthène, dont l'éloquence vénale a détruit leurs temples et leurs monuments. Rappelez-vous tous les maux qu'ils ont soufferts; voyez les vieillards en pleurs et les veuves dans la désolation, forcés, au terme de leur vie, d'oublier qu'ils ont été libres; vous reprocher de mettre le comble à leur misère, au lieu de la venger; vous conjurer de ne pas couronner dans Démos-

thène, et leur destructeur et le fléau de la Grèce, et de vous garantir vous-mêmes de l'influence attachée à ce sinistre génie, qui a perdu tous ceux qui ont été assez malheureux pour s'abandonner à ses conseils. Eh quoi donc! lorsqu'un des pilotes qui vous transportent du Pirée à Salamine, a le malheur d'échouer sur le bord, même sans qu'il y ait de sa faute, vous lui défendez par une loi de conduire désormais aucun navire, vous ne voulez pas qu'il mette une seconde fois la vie des Grecs en péril, et celui qui a causé la ruine de tous les Grecs et la vôtre, vous lui permettez encore de gouverner. »

Ce morceau présente un contraste habilement imaginé. L'orateur s'y prend aussi bien qu'il est possible pour rendre son adversaire odieux. Il assemble autour de la tribune les ombres de ces infortunés citoyens, il les place entre le peuple et Démosthène, il l'investit de ces mânes vengeurs, et en forme autour de lui un rempart dont il semble lui défendre de sortir.

Il y a de l'adresse et de la force dans ce qui suit :

« A l'égard de son courage, je n'ai qu'un mot à dire : S'il ne convenait pas lui-même de sa lâcheté, ou si vous ne la connaissiez pas, je m'arrêterais à vous en donner un grand nombre de preuves; mais puisqu'il avoue lui-même, dans vos assemblées, qu'il est un lâche, et que vous le reconnaissez pour tel, il me suffit de rappeler ici les lois établies contre les lâches. Solon, cet ancien législateur, condamne aux mêmes peines celui qui se soustrait au service militaire et celui qui abandonne son poste; en un mot, tout homme qui se comporte en lâche; car on intente procès à la lâcheté. Quoi! dira quelqu'un, intenter procès au tempérament! — Oui, sans doute. — Et pourquoi? — Afin que, dans l'occasion, chaque citoyen; redoutant beaucoup plus la sévérité des lois que le fer de l'ennemi, combatte avec plus de courage pour la patrie. Voilà pour quelle raison le législateur, également sévère et pour celui qui se soustrait au service militaire, et pour celui qui cède à la faiblesse d'un naturel timide, et pour celui qui abandonne son poste dans le combat, les exclut tous de l'aspersion lustrale dans vos assemblées, les déclare indignes de recevoir aucune couronne, et leur interdit la participation aux sacrifices offerts pour tout le peuple; et vous, Ctésiphon, vous voulez qu'un homme que nos lois défendent de couronner reçoive de nous une couronne! Vous demandez, par votre décret, qu'un homme indigne de voir le jour se montre sur le théâtre pendant la célébration de nos jeux! Vous

faites entrer dans le temple de Bacchus un lâche, qui, par sa fuite, a livré aux ennemis les temples des dieux ! Mais afin de rappeler votre attention sur la différence que j'ai établie plus haut entre le bon et le mauvais citoyen, souvenez-vous, en jugeant Démosthène, de la règle suivante : Quand il vous dira qu'il est un bon républicain, considérez, non ce qu'il dit, mais ce qu'il fait; pensez, non à ce qu'il veut paraître, mais à ce qu'il est réellement. »

L'orateur fait une digression intéressante sur la facilité avec laquelle les Athéniens prodiguent les récompenses et les couronnes, et il oppose leur conduite présente sur ce point à celle de leurs ancêtres.

« Mais puisque mon sujet m'a conduit à parler de couronnes et de récompenses, je dois ici vous avertir, Athéniens, que si vous ne mettez des bornes à cette profusion de couronnes et de récompenses que vous distribuez si facilement, bien loin d'inspirer de la reconnaissance à ceux que vous honorez, bien loin de rendre la république meilleure, vous ne ferez que décourager les bons citoyens et encourager les méchants. En voulez-vous la preuve évidente? Si quelqu'un vous demandait quelle est l'époque la plus glorieuse d'Athènes, celle dont nous sommes témoins, ou celle qu'ont vue nos ancêtres? dans quel temps il y a eu plus de grands hommes, aujourd'hui ou autrefois? vous ne pourriez vous empêcher d'avouer que nous sommes inférieurs en tout à ceux qui nous ont précédés. Maintenant, à laquelle de ces deux époques a-t-on décerné plus de couronnes, de proclamations, de récompenses publiques? Il faut encore en convenir, ces honneurs étaient rares autrefois, et le nom de la vertu était cependant beaucoup plus honoré. Aujourd'hui vous avez tout prodigué, et vous décernez des couronnes plutôt par habitude que par choix. Croyez-vous que, si dans les fêtes panathénées ou dans les jeux olympiques on couronnait, non pas l'athlète qui a le mieux combattu, mais celui qui a su le mieux faire sa brigue ; croyez-vous qu'il y eût beaucoup d'athlètes qui voulussent se dévouer à toutes les fatigues et à toutes les privations qu'exige cette laborieuse profession? Voilà votre histoire, ô Athéniens ! à mesure que vous avez accumulé les honneurs sans choix et sans discernement, vous avez eu moins de citoyens capables de les mériter; plus vous avez donné, plus vous avez été mal servis. Comparez-vous ce Démosthène, qui a fui du champ de bataille de Chéronée, à Thémistocle, qui a vaincu à Salamine ; à Miltiade, qui a triomphé à Marathon ; à ceux qui ont sauvé et ra-

mené dans cette ville nos concitoyens enfermés dans les murs de Pyle, à ce juste Aristide?.... Je m'arrête : les dieux me préservent d'établir un parallèle si révoltant! Eh bien! que Démosthène nous cite un de ces grands hommes qui ait été honoré d'une couronne d'or. Quoi donc! le peuple d'Athènes a-t-il été ingrat? Non, il a été magnanime, et ces illustres citoyens ont été dignes de lui. Ils ont pensé que ce n'était pas par des décrets qu'ils seraient honorés aux yeux de la postérité, mais par le souvenir de leurs grandes actions. Ils ne se sont pas trompés, et ce souvenir est immortel!

» Voulez-vous savoir ce qu'ont obtenu de vos ancêtres ceux qui vainquirent les Mèdes aux bords du Strymon? Trois statues de pierre, placées sous le portique de Mercure. Allez voir le monument public où est représenté la bataille de Marathon : le nom même de Miltiade n'y est pas; on permit seulement qu'il fût peint au premier rang, exhortant ses soldats. Lisez le décret rendu en faveur des libérateurs de Pyle : que leur décerne-t-on? une couronne d'olivier. Lisez ensuite celui de Ctésiphon en faveur de Démosthène : une couronne d'or. Prenez-y garde, Athéniens, l'un de ces deux décrets anéantit l'autre. Si l'un fut honorable, l'autre est honteux : si les premiers ont été récompensés en proportion de leur mérite, il est évident que celui-ci reçoit une récompense au-dessus du sien. Et lui-même, que devait-il faire? Paraître devant vous et vous dire : « Ce n'est pas à moi de refuser la couronne que vous m'offrez; mais ce n'est pas non plus le temps d'une pareille proclamation. Il me siérait mal de couronner ma tête quand la république est en deuil. » Voilà ce que dirait un homme qui connaîtrait la véritable vertu et la véritable gloire; mais Démosthène ne les connaît pas. »

Eschine, dans une éloquente péroraison, représente les plus grands hommes de la république rangés autour de la tribune et s'opposant à ce qu'on couronne Démosthène.

« Lorsqu'à la fin de son discours il invitera les complices de sa corruption à se ranger autour de lui pour sa défense, figurez-vous, de votre côté, voir les anciens bienfaiteurs de la république rangés autour de cette tribune où je parle, et repoussant les impudentes prétentions de ces ennemis de la patrie; imaginez-vous entendre ce grand philosophe, ce grand législateur, dont les belles institutions ont affermi chez nous la démocratie, imaginez-vous entendre Solon vous conjurer avec cette sage douceur, signe de son caractère, de ne pas estimer les vains discours de Démosthène plus que vos lois

et votre serment; imaginez-vous entendre Aristide qui régla si équitablement les contributions de la Grèce, et dont les filles furent dotées après sa mort par la république, imaginez-vous l'entendre déplorer amèrement le mépris de la justice : il vous demande comment vous ne rougissez pas, vous dont les pères bannirent de leurs villes et de tous les pays de leur domination, après avoir délibéré s'ils ne le condamneraient pas à mort, Arthmius de Zélie, qui avait apporté dans la Grèce de l'or des Perses; Arthmius reçu dans Athènes, où il jouissait du droit de l'hospitalité; comment, dis-je, vous ne rougissez pas de décerner une couronne à Démosthène, qui n'a pas simplement apporté, mais qui a reçu de l'or des Perses pour prix de ses trahisons, et qui l'a même encore dans ses mains. Pensez-vous que Thémistocle, que les braves guerriers morts à Marathon et à Platée; pensez-vous que les tombeaux mêmes de vos ancêtres n'éclatent pas en gémissements, si un homme qui avoue lui-même avoir conspiré avec les Barbares contre les Grecs, vient à être couronné par les Athéniens ?»

Il y a, comme on le voit, une véritable éloquence dans le discours d'Eschine. Cet orateur se signale par la diction, qu'il orne des plus nobles figures, ou qu'il assaisonne des traits les plus vifs et les plus piquants. L'art et le travail ne s'y font pas sentir; une facilité heureuse, que la nature seule peut donner, se fait remarquer partout; il s'étend et amplifie, mais souvent il serre et presse, en sorte que son style coulant et doux devient quelquefois énergique et véhément. Ces qualités le mettent, sans contredit, au second rang des orateurs d'Athènes, car il n'est surpassé que par Démosthène. Celui-ci paraît surtout avec supériorité quand on l'oppose à son accusateur dans le procès pour la Couronne. Ce discours est son chef-d'œuvre, et selon Denys d'Halicarnasse, Cicéron et Quintilien, ce que l'éloquence a produit de plus parfait. Boileau regardait aussi ce discours comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain. *Toutes les fois que je le lis*, dit-il, *je voudrais n'avoir jamais écrit.* Un de ses amis lui dit un jour : *Ah! je lis maintenant un orateur qui est bien mon homme, c'est Démosthène. — Si c'est votre homme*, répondit Despréaux, *ce n'est pas le mien. — Comment l'entendez-vous donc? — C'est qu'il me fait tomber la plume des mains.* (Lettre de Boileau à Brossette.)

Mais il est temps d'entendre Démosthène.

« Je commence, dit-il, par demander aux dieux immortels qu'ils vous inspirent, à mon égard, ô Athéniens! les mêmes dispo-

sitions où j'ai toujours été pour vous et pour l'Etat; qu'ils vous persuadent, ce qui est d'accord avec votre intérêt, votre équité, votre gloire, de ne pas prendre conseil de mon adversaire pour régler l'ordre de ma défense. Rien ne serait plus injuste et plus contraire au serment que vous avez prêté d'entendre également les deux parties; ce qui ne signifie pas seulement que vous ne devez apporter ici ni préjugé ni faveur, mais que vous devez permettre à l'accusé d'établir à son gré ses moyens de justification. Eschine a déjà, dans cette cause, assez d'avantages sur moi; oui, Athéniens, et deux surtout bien grands : d'abord nos risques ne sont pas égaux, s'il ne gagne pas sa cause, il ne perd rien; et moi, si je perds votre bienveillance..... Mais non, il ne sortira pas de ma bouche une parole sinistre au moment où je commence à vous parler. L'autre avantage qu'il a sur moi, c'est qu'il n'est que trop naturel d'écouter volontiers l'accusation et le blâme, et de n'entendre qu'avec peine ceux qui sont forcés à dire du bien d'eux-mêmes. Ainsi donc, Eschine a pour lui tout ce qui flatte la plupart des hommes; il m'a laissé ce qui leur déplaît et les blesse. Si dans cette crainte je me tais sur les actions de ma vie publique, je paraîtrai me justifier mal, je ne serai plus celui que vous avez jugé digne de récompense. Si je m'étends sur ce que j'ai fait pour le service de l'Etat, je serai dans la nécessité de parler souvent de moi-même. Je le ferai du moins avec toute la réserve dont je suis capable, et ce que je serai obligé de dire, ô Athéniens! imputez-le à celui qui m'a réduit à me défendre. »

Démosthène se garde bien de suivre le plan de défense que lui avait prescrit l'artificieux Eschine, qui prétendait l'obliger d'abord à répondre sur l'infraction des formes légales. Démosthène était trop habile pour donner dans ce piége; il sentait bien que cette discussion juridique, déjà fort longue dans le discours d'Eschine, le paraîtrait encore bien plus dans le sien, et commencerait par ennuyer son auditoire et refroidir sa harangue. L'essentiel était de prouver qu'il avait mérité la couronne, et de se concilier ses juges en remettant sous leurs yeux tout ce qu'il avait fait pour l'Etat. Le tableau de son administration, tracé avec tout l'intérêt qu'il était capable d'y mettre, devait nécessairement l'agrandir aux yeux des Athéniens, en humiliant son adversaire, et placer sa cause dans le jour le plus favorable. C'est aussi par là qu'il commence. Mais avec quelle adresse il s'en tire! comme il sait bien s'insinuer dans l'esprit de ses auditeurs, en se rendant à lui-même le témoignage que se doit un honnête homme accusé, un homme public qui rend compte

de sa conduite! Comme il évite tout ce qui a l'air de la jactance! Il fait si bien qu'il met les Athéniens de moitié dans sa cause. Il avait affaire à l'amour-propre de tous les juges, le plus difficile à manier, et c'est aussi celui qu'il gagne d'abord, et si l'écueil de sa cause était le danger de blesser cet amour-propre, il faut avouer que la perfection de son éloquence est d'avoir su le mettre de son parti. Ce sont toujours les Athéniens qui ont tout fait : ses pensées, ses résolutions ont toujours été les leurs; ses avis ont toujours été d'accord avec leurs sentiments; il met toujours sa gloire sous la protection de celle d'Athènes. Qu'on juge à quel point il dut plaire à un peuple naturellement vain, et s'il est étonnant qu'il ait enlevé tous les suffrages.

Il n'est pas au tiers de son discours que celui de son adversaire est anéanti : il n'en reste pas la moindre trace. Démosthène est dans les cieux; Eschine est dans la poussière; et si l'on ne désirait pas d'entendre un homme qui parle si bien, on le dispenserait d'en dire davantage. Cette première partie rend son apologie si complète, met dans une telle évidence tous les mensonges d'Eschine et tous les services de Démosthène, qu'il semble que le reste soit donné, non pas au besoin de la cause, mais à la vengeance de l'accusé : il foule et retourne sous ses pieds un ennemi depuis longtemps terrassé.

Lorsqu'il daigne enfin en venir aux détails juridiques, il pulvérise en quelques lignes les sophismes entassés par Eschine sur la prétendue violation des lois dans la forme du couronnement ordonné par le décret de Ctésiphon. Ce n'était qu'un prétexte de chicane pour avoir le droit d'intenter une accusation; ce qui ne pouvait jamais se faire qu'en s'appuyant sur les termes d'une loi bien ou mal interprétée : c'était aux juges à décider de l'application. Il y avait chez les Athéniens, comme partout ailleurs, des ordonnances qui, à ne considérer que quelques points particuliers, paraissaient contredites par d'autres ordonnances. Eschine avait saisi, en adroit chicaneur ce qui pouvait lui être favorable. Il est admirable de voir comme Démosthène s'est tiré de cette partie si sèchement contentieuse de la comptabilité, et comme il sait relever et animer l'argumentation oratoire.

Il ne lui en coûte pas plus pour réfuter le second chef légal de l'accusation.

« Quant à ce qui regarde la proclamation sur le théâtre, je ne vous citerai pas tant de citoyens qu'on y a vu couronner; je ne vous rappellerai pas que j'y ai été proclamé plus d'une fois; mais

es-tu si dénué de sens, Eschine, que tu ne comprennes pas que partout où un citoyen est couronné, la gloire est la même, et que c'est pour ceux qui le couronnent que la proclamation se fait sur le théâtre? C'est pour tous ceux qui l'entendent une exhortation à bien mériter de la patrie, et un sujet de louanges pour ceux qui distribuent ces récompenses, plus que pour ceux qui les reçoivent. Tel est l'esprit de la loi qui a été portée sur cet article. Lisez la loi : « Si quelqu'une de nos villes municipales couronne » un citoyen d'Athènes, la proclamation se fera dans la ville qui » aura décerné la couronne; si c'est le peuple athénien ou le sé- » nat qui la décerne, la proclamation pourra se faire sur le théâtre, » aux fêtes de Bacchus. »

Démosthène n'ignorait pas quel avantage il avait sur Eschine dans l'opinion de ses concitoyens, et il s'en sert en homme supérieur dès le commencement de son discours, lorsqu'avant de réfuter les différents points de l'accusation intentée contre lui, il expose l'état de la Grèce au moment où il s'approcha de l'administration des affaires, l'ambition et les intrigues de Philippe et la vénalité des orateurs tels qu'Eschine, qui servaient ce prince aux dépens de leur patrie.

« La contagion était générale dans les villes de la Grèce, ceux qui gouvernaient se laissaient corrompre par des présents, et la multitude s'abandonnait à eux, ou par aveuglement sur l'avenir, ou par cette faiblesse, qui est la suite d'une longue indolence. Chacun croyait que le malheur n'irait pas jusqu'à lui, ou s'imaginait même s'élever sur les ruines des autres, et c'est ainsi que l'imprudente sécurité des peuples leur a fait perdre leur liberté, et que les magistrats, qui croyaient livrer tout à Philippe, excepté eux-mêmes, se sont aperçus trop tard qu'ils s'étaient donnés aussi. Ce ne sont plus aujourd'hui des amis et des hôtes, comme on les appelait dans le temps qu'il fallait les séduire ; les choses ont à présent leur vrai nom, et ce sont de vils flatteurs, détestés des hommes et des dieux ; car il ne faut pas s'y tromper : on ne donne point d'argent pour enrichir un traître, et quand on a obtenu ce qu'on voulait, il n'est plus même consulté, sans cela les traîtres seraient trop heureux. Mais non, il n'en est pas ainsi; et comment cela pourrait-il être? Quand celui qui voulait régner est devenu le maître, il l'est de ceux mêmes qui lui ont vendu les autres. Il connaît leur perversité, il les hait et les méprise. Rappelez-vous ce que vous avez vu et ce que vous voyez aujourd'hui. Lasthène a

été l'ami de Philippe jusqu'au moment où il lui a vendu la ville d'Olynthe; Timolaüs, jusqu'à ce qu'il ait perdu les Thébains; Eudique et Simos de Larisse, jusqu'à ce qu'ils lui aient assujetti la Thessalie. Le monde entier est plein des mêmes exemples. Que sont maintenant Aristrate à Sicyone, Périlaüs à Mégare? Tous sont dans l'abjection. Et sais-tu ce qui en résulte, Eschine? c'est que tes pareils et toi, vous tous qui dans Athènes faites métier de la trahison, vous avez la plus grande obligation à ceux qui comme moi défendent de toutes leurs forces la république et la liberté. C'est là ce qui vous soutient; c'est là ce qui vous enrichit : sans nous il y a longtemps qu'on ne vous paierait plus; sans nous il y a longtemps que vous auriez fait tout ce qu'il faut pour vous perdre... Cet insensé n'a-t-il pas dit quelque part que je lui reprochais l'amitié d'Alexandre? Non, je ne me méprends pas ainsi; je n'ai jamais dit que tu fusses l'hôte ni l'ami de Philippe ni d'Alexandre. Toi? comment? à quel titre? Les esclaves, les mercenaires s'appellent-ils les hôtes et les amis de leur maître. J'ai dit que tu avais été d'abord le mercenaire de Philippe, et que tu étais aujourd'hui celui d'Alexandre. Je l'ai dit et tous les Athéniens le disent. Veux-tu savoir ce qu'ils en pensent? Ose les interroger. Tu ne l'oses pas! Eh bien, je vais les interroger moi-même. Athéniens, que vous en semble? Eschine est-il l'ami d'Alexandre ou son mercenaire? Entends-tu leur réponse? »

Il est clair qu'il fallait en être sûr pour faire une pareille demande. Mais avec quelle noblesse il s'exprime sur cette guerre contre Philippe, qu'on lui reproche d'avoir conseillée! Quel sublime élan d'enthousiasme patriotique! et que dans ce moment Eschine paraît petit devant lui! Il rappelle ce jour terrible où se répandit dans Athènes la nouvelle de la prise d'Elatée, ville de la Phocide, qui ouvrait un passage à Philippe jusque dans l'Attique. Il n'y avait pas à balancer : il fallait que les Athéniens demeurassent exposés à une invasion, où se réunissent avec les Thébains, leurs anciens ennemis. Rappelons-nous ici que les Grecs regardaient les Macédoniens comme des Barbares, et que les différents états de la Grèce, quoique souvent divisés entre eux, se croyaient liés par une espèce de confraternité nationale, dès qu'il s'agissait de combattre tout ce qui n'était pas Grec. Ce n'est qu'après le règne de Philippe, dont l'influence fut si puissante, et sous Alexandre, qui se fit nommer généralissime de la Grèce contre les Perses, que les Macédoniens se confondirent réellement avec les autres nations grecques dans la ligue générale contre leurs communs ennemis.

« Vous vous souvenez quel tumulte remplit la ville lorsqu'un courrier vint la nuit apprendre aux Prytanes que Philippe était dans Élatée. Au point du jour le sénat était assemblé; vous étiez accourus à la place publique, le sénat s'y rend; produit devant vous le courrier; vous rend compte de la funeste nouvelle. Le héraut demande qui veut parler. Personne ne se présente. Tous vos généraux, tous vos orateurs étaient présents; personne ne répondait à la voix de la patrie demandant un citoyen qui lui indiquât des moyens de salut; car le héraut, prononçant les paroles que la loi met dans sa bouche, est-il autre chose en effet que l'organe de la patrie? S'il n'eût fallu, pour se lever alors, qu'aimer la république et désirer son salut, vous l'eussiez fait tous, Athéniens, tous vous vous seriez approchés de la tribune; s'il eût fallu être riche, le conseil des trois-cents se serait levé; ceux qui, réunissant l'amour de la patrie et les moyens de la servir, vous ont depuis prodigué leurs biens, se seraient levés aussi. Mais un pareil jour, un pareil moment ne demandait pas seulement un bon citoyen, un homme sage, un homme opulent: il fallait quelqu'un qui connût à fond le caractère, la politique et les vues de Philippe. Je fus cet homme, je parus, je parlai: j'exposai les desseins de Philippe et ce qu'il fallait faire pour les combattre; personne ne contredit, tous applaudirent. Il fallait un décret: je le rédigeai. Le décret ordonnait une ambassade vers les Thébains: je m'en chargeai. L'objet de l'ambassade était de leur persuader qu'ils devaient oublier toute division et se réunir à vous: je les persuadai. Eh bien, Eschine, quel fut ton rôle ce jour-là? quel fut le mien? Tu ne fis rien: je fis tout. Si tu avais été en effet un bon citoyen, c'était là le moment de parler. Il fallait proposer un avis meilleur que le mien, et ne pas attendre à ce jour pour l'attaquer et m'en faire un crime. Mais telle est la différence de celui qui conseille avec celui qui calomnie: l'un se montre avant l'événement et s'expose aux contradictions, aux revers, aux ressentiments, il prend tout sur lui; l'autre se tait quand il faut parler, et attend le moment d'un désastre pour élever le cri de la censure et de la haine.

» Mais enfin, puisque tu as été muet ce jour-là, dis-moi donc du moins aujourd'hui quel autre discours j'ai dû tenir, quel était le bien que je pouvais faire et que j'ai négligé, quelle autre alliance j'ai dû proposer, quelle autre conduite j'ai dû conseiller; car c'est par là qu'il faut juger de mon administration, et non pas par l'événement. L'événement est dans la volonté des dieux: l'intention est dans le cœur du citoyen. Il n'a pas dépendu de moi que

Philippe fût vainqueur ou non ; mais ce qui dépendait de moi, c'était de prendre toutes les mesures que peut dicter la prudence humaine, de mettre dans l'exécution toute la diligence possible, de suppléer par le zèle à ce qui nous manquait de force, enfin de ne rien faire qui ne fût glorieux, nécessaire et digne de la république. Prouve que telle n'a pas été ma conduite, et alors ce sera une accusation et non pas une invective. Si le même foudre dont la Grèce a été accablée est aussi tombé sur Athènes, que pouvais-je faire pour l'écarter? Un citoyen chargé d'équiper un vaisseau pour l'Etat, le fournit de tout ce qui est nécessaire à sa défense : la tempête le renverse, quelqu'un songe-t-il à l'en accuser? Ce n'est pas moi, dirait-il, qui tenait le gouvernail, et ce n'est pas moi non plus qui ai conduit l'armée. Si toi seul, Eschine, devinais alors l'avenir, que ne l'as-tu révélé? Si tu ne l'as pas prévu, tu n'es, comme moi, coupable que d'ignorance; et pourquoi m'accuses-tu quand je ne t'accuse pas? Mais puisqu'il me presse là-dessus, Athéniens, je dirai quelque chose de plus fort, et je vous conjure de ne voir aucune présomption dans mes paroles, mais seulement l'âme d'un Athénien. Je le dirai donc : Quand même nous aurions prévu tout ce qui est arrivé; quand toi-même, Eschine, qui dans ce temps n'osas pas ouvrir la bouche, devenu tout à coup prophète, tu nous aurais prédit l'avenir, il eût fallu faire encore ce que nous avons fait, pour peu que nous eussions eu devant les yeux la gloire de nos ancêtres et le jugement de la postérité. En effet, que dit-on de nous aujourd'hui? Que nos efforts ont été trompés par la fortune, qui décide de tout. Mais devant qui oserions-nous lever les yeux, si nous avions laissé à d'autres le soin de défendre la liberté des Grecs contre Philippe? Et qui donc parmi les Grecs, ou parmi les Barbares, ignore que jamais, dans les siècles passés, Athènes n'a préféré une sécurité honteuse à des périls glorieux? que jamais elle n'a consenti à s'unir avec la puissance injuste; mais que dans tous les temps elle a combattu pour la prééminence et pour la gloire? Si je me vantais de vous avoir inspiré cette élévation de sentiments, ce serait de ma part un orgueil insupportable; mais en faisant voir que tels ont été toujours vos principes, et sans moi et avant moi, je me fais un honneur de pouvoir affirmer que dans cette partie des fonctions publiques qui m'a été confiée, j'ai été aussi pour quelque chose dans ce que votre conduite a eu d'honorable et de généreux. Mon accusateur, au contraire, en voulant m'ôter la récompense que vous m'avez décernée, ne s'aperçoit pas qu'il veut aussi vous priver du juste tribut d'éloges que vous doit la

postérité ; car si vous me condamniez pour le conseil que j'ai donné, vous paraîtriez vous-même avoir failli en le suivant. Mais non, Athéniens, non, vous n'avez point failli en bravant tous les dangers pour le salut et la liberté de tous les Grecs ; vous n'avez point failli : j'en jure, et par les mânes de vos ancêtres qui ont péri dans les champs de Marathon, et par ceux qui ont combattu à Platée, à Salamine, à Artémise, par tous ces grands citoyens, dont la Grèce a recueilli les cendres dans des monuments publics. Elle leur accorde à tous la même sépulture et les même honneurs ; oui, Eschine, à tous ; car tous avaient eu la même vertu, quoique la destinée souveraine ne leur eût pas accordé à tous le même succès. »

C'est là ce serment si célèbre dans l'antiquité et si souvent rappelé de nos jours. Quand on l'entend, il semble que toutes les ombres évoquées tout à l'heure par Eschine, viennent se ranger autour de la tribune de Démosthène et le prennent sous leur protection. Ce n'est pas assez : voyez comme il tourne contre Eschine cet air de triomphe qu'a eu celui-ci en parlant de la défaite de Chéronée.

« L'avez-vous remarqué, Athéniens, lorsqu'il a parlé de nos malheurs? Il en parlait sans rien ressentir, sans rien témoigner de cette tristesse qui sied si bien à un citoyen honnête et sensible. Son visage était rayonnant d'allégresse, sa voix était sonore et éclatante. Le malheureux ! il croyait m'accuser et il s'accusait lui-même en se montrant dans nos revers communs si différent de ce que vous êtes. »

Eschine n'avait cessé d'avertir les Athéniens de se défier de la pernicieuse éloquence de Démosthène, il lui avait donné sur son talent ces éloges perfides et meurtriers auxquels la haine se condamne quelquefois elle-même : sincère sur un point pour se rendre plus croyable sur un autre, et faisant servir la vérité à donner du poids à la calomnie ; c'est ainsi que les passions souillent tout ce qu'elles touchent et tournent les louanges même en poison. Démosthène, qui ne laisse aucun article sans réponse, ne manque pas de relever Eschine sur celui-ci : il démontre par les faits que le talent de la parole n'a jamais été en lui qu'un moyen de servir la république. Mais il commence par s'exprimer sur ce même talent avec une réserve et une modestie qui devaient flatter l'amour-propre des Athéniens. Il n'y a pas jusqu'à son génie qu'il ne fasse dépendre d'eux.

« Pour ce qui est de mon éloquence (puisqu'enfin Eschine s'est

servi de ce mot), j'ai toujours vu que cette puissance de la parole dépendait en grande partie des dispositions de ceux qui écoutent, et que l'orateur paraît habile en proportion de la bienveillance que vous lui témoignez. Du moins cette éloquence qu'il m'attribue a été utile à tous dans tous les temps et jamais nuisible à personne. Mais la tienne, de quoi sert-elle à la patrie? Tu viens aujourd'hui nous parler du passé. Que dirait-on d'un médecin qui, appelé près d'un malade, n'aurait pu trouver un remède à son mal, n'aurait pu le garantir de la mort, et ensuite viendrait troubler ses funérailles et crier près de sa tombe qu'il vivrait encore si l'on avait suivi d'autres conseils? »

Il fonde l'intérêt de sa péroraison sur l'honneur qu'on lui a fait de lui confier l'éloge funèbre des citoyens tués à Chéronée. Eschine s'était efforcé d'en faire contre lui un sujet de reproche, et d'autant plus qu'il avait lui-même inutilement sollicité cette fonction. Démosthène en tire un nouveau triomphe pour lui et une nouvelle humiliation pour son accusateur.

« La république, Eschine, a entrepris et exécuté de grandes choses par mon ministère, mais elle n'a pas été ingrate. Quand il a fallu choisir, au moment de notre disgrâce, l'orateur qui devait rendre les derniers honneurs aux victimes de la patrie, ce n'est pas toi qu'on a choisi, malgré ta voix sonore et malgré tes brigues; ce n'est pas Démade, qui venait de nous obtenir la paix; ni Hégémon, ni enfin aucun de ceux de ton parti : c'est moi. On vous vit alors, Pythoclès et toi, vomir contre moi, avec autant de fureur que d'impudence, les mêmes invectives que tu viens de répéter, et ce fut une raison de plus pour les Athéniens de persister dans leur choix. Tu en sais la raison aussi bien que moi-même; je veux pourtant te la dire : c'est qu'ils connaissent également et tout mon amour pour la patrie, et tous les crimes que vous avez commis envers elle. Ils savaient que vous ne deviez votre impunité qu'à ses malheurs, que si vos sentiments n'ont éclaté que dans le temps de sa disgrâce, c'était un aveu que dans tous les temps vous aviez été ses ennemis secrets. Il convenait sans doute que celui qui devait célébrer la vertu de ses concitoyens n'eût pas été le commensal de leurs ennemis, n'eût pas fait avec eux les mêmes sacrifices et les mêmes libations. On ne pouvait pas déférer une fonction si honorable à ceux qu'on avait vus mêlés avec les vainqueurs, partager la joie insultante de leurs festins et triompher de nos calamités; enfin, ce n'était pas avec une joie mensongère qu'il fallait déplorer

la destinée de ces illustres morts. Ces justes regrets ne pouvaient être que dans la bouche de celui qui avait aussi la douleur dans l'âme, et cette douleur, on savait qu'elle était dans mon cœur et non pas dans le tien. Voilà ce qui a déterminé le suffrage du peuple, et quand les parents des morts, chargés du triste soin de leur sépulture, ont donné le festin des funérailles, c'est encore chez moi qu'ils l'ont donné; chez moi, qu'ils regardaient comme tenant de plus près que personne à ceux dont nous pleurions la perte. Ils leur étaient liés de plus près par le sang, mais personne ne l'était davantage par les sentiments de citoyen; personne, dans la perte commune, n'avait eu à pleurer plus que moi. »

Rollin observe, avec raison, que la seule chose qui puisse nous blesser dans cette immortelle harangue, ainsi que dans celle d'Eschine, c'est la profusion des injures personnelles, que dans plus d'un endroit se permettent les deux concurrents. Mais il est juste d'observer aussi qu'elles étaient justifiées par les mœurs républicaines, moins délicates sur ce point que les nôtres, et que, par conséquent, ni l'un ni l'autre n'a manqué au précepte de l'art, qui défend de violer les convenances reçues. Deux citoyens ennemis, deux orateurs rivaux s'attaquaient l'un l'autre sur tous les points, sur la naissance, sur l'éducation, sur la fortune, sur les mœurs; et cette recherche entraînait des détails qui ne sont pas toujours bien nobles pour nous, vu la différence des temps et du langage, mais qui alors avaient leur effet.

L'apologie de Démosthène l'emporta. L'accusateur, n'ayant pu obtenir la cinquième partie des suffrages, fut exilé conformément à la loi. Le lendemain, comme il sortait de la ville, Démosthène accourut sur ses pas avec quelques amis. Eschine crut que, non content de l'avoir fait bannir, son rival en voulait à sa vie, et se cacha pour se dérober à sa poursuite. Mais Démosthène ayant découvert sa retraite, lui offrit sa bourse et le crédit de ses amis pour s'établir où il voudrait. Alors Eschine, pénétré plus que jamais de son malheur, s'écria : *Comment ne pas regretter une ville où je laisse de tels ennemis !* Il se retira à Rhodes, où il fonda une école d'éloquence. Il lut aux Rhodiens assemblés son discours et celui de son adversaire. Le premier fut fort applaudi, et les auditeurs s'étonnaient de ce qu'il avait été vaincu avec un discours si éloquent. *Vous cesseriez, ô Rhodiens ! d'être étonnés*, leur dit-il, *si vous eussiez entendu parler Démosthène.* Il leur lut ensuite le discours de son rival, et comme cette lecture excitait un enthousiasme universel, il s'écria, en s'interrompant : *Qu'auriez-vous*

donc fait, ô Rhodiens ! si vous eussiez entendu rugir ce lion terrible ? Eschine mourut à Rhodes, à l'âge de 75 ans.

Revenons à Démosthène. Peu de temps après son triomphe sur Eschine, il fut condamné pour s'être laissé corrompre par un gouverneur macédonien, nommé Harpalus. Démosthène était coupable, si l'on en croit le discours de Dinarque, son accusateur; mais Pausanias le justifie, et Démosthène lui-même, après s'être enfui de sa prison, protesta toujours de son innocence dans les lettres qu'il écrivit au peuple d'Athènes.

La mort d'Alexandre lui ouvrit une nouvelle carrière : il quitte sa retraite, court de ville en ville, soulève les peuples contre la Macédoine, et se joint partout aux ambassadeurs de sa patrie. Son zèle fut récompensé par un prompt rappel. Il rentra dans Athènes au milieu de la joie publique, et s'estima plus heureux qu'Alcibiade, puisque, sans armes et sans violence, il ne devait son retour qu'à la volonté libre de ses concitoyens. Mais bientôt Antipater termina par une victoire la dernière guerre du patriotisme. La mort de l'orateur fut ordonnée et les Athéniens la prononcèrent. L'orateur sortit de la ville avec quelques amis condamnés comme lui, au nombre desquels était le célèbre Hypéride. Il passa seul dans l'île de Calaurie, et se réfugia près du sanctuaire de Neptune. Un ancien acteur nommé Archias, devenu satellite d'Antipater, accourut avec quelques soldats pour se saisir de l'orateur, et voulut d'abord le tirer de son asile par de fausses promesses. Démosthène, faisant semblant d'y ajouter foi, demanda quelques instants pour écrire, et appliqua sur ses lèvres un stylet empoisonné; puis s'avançant vers les soldats, il leur livra son corps expirant.

Les Athéniens érigèrent à Démosthène une statue, avec cette inscription : *Démosthène, si tu avais eu autant de force que d'éloquence, jamais Mars le Macédonien n'aurait triomphé de la Grèce.*

Outre les discours contre Philippe et celui sur la Couronne, Démosthène en a fait beaucoup d'autres qui sont dignes de lui, que l'on ne connaît pas assez, et qui, selon Maury, devraient être lus et étudiés par les gens de lettres et par les orateurs chrétiens..

En tout, il reste de lui soixante discours, soixante-cinq introductions et six lettres, qu'il écrivit au peuple d'Athènes pendant son exil. De ces discours, il y en a dix-sept dans le genre délibératif, traitant des affaires de la république dans le sénat ou dans les assemblées du peuple; quarante-deux dans le genre judiciaire, dont douze ont rapport à des intérêts publics et trente à des intérêts privés; deux discours d'apparat, qu'on doute être sortis de sa plume.

En général, on admire dans Démosthène le plan, la suite, l'économie du discours; la force des preuves, la solidité du raisonnement; la grandeur, la noblesse du sentiment et du style, la vivacité des tours et des figures, un art merveilleux de faire paraître dans tout leur jour les matières qu'il traite, d'amener ses auditeurs dans son parti en profitant habilement de leurs dispositions. Son style se distingue par la force et la concision. « Il se sert de la parole, dit Fénelon, comme un homme modeste de son habit, pour se vêtir et non pour se parer. » S'il y a quelque chose à critiquer dans son admirable éloquence, c'est de manquer de douceur et de grâce, et d'avoisiner quelquefois la sécheresse et la dureté. Denys d'Halicarnasse prétend qu'il contracta cette manière en imitant celle de Thucydide, qu'il avait pris pour modèle. Il ne possédait pas non plus le talent de la plaisanterie. Mais ces légers défauts sont plus que compensés par cette éloquence mâle et vigoureuse qui entraîna ceux qui purent l'entendre, et qui aujourd'hui encore, à la simple lecture, excite de vives émotions.

On rapporte que son action et son débit étaient pleins de feu et de véhémence, et le ton général de sa composition dispose à le croire. Si l'on juge de son caractère par ses ouvrages, ils annoncent plus d'austérité que de douceur; ses discours contre ses ennemis le montrent quelquefois un peu trop dominé par le sentiment de la haine [1]. Mais il avait à un haut degré toutes les vertus d'un grand citoyen, et l'on voit que son génie s'inspirait en particulier d'un ardent amour pour la gloire et pour la liberté de son pays.

Voici encore quelques traits de ce grand orateur. Ses ennemis lui reprochaient que ses discours sentaient l'huile : « On voit bien que les vôtres ne vous ont pas tant coûté, leur répondait-il. »

On lui demandait un jour : *Quelle est la partie la plus importante de votre art?—L'action*, répondait-il.—*Quelle est la seconde? —L'action.— La troisième? — Encore l'action;* jusqu'à ce qu'on eut cessé de l'interroger. Il ne se regardait point comme le plus habile dans cette partie. *Quel est*, lui demandait-on, *le plus grand orateur de vous ou de Callistrate? — Moi, quand on me lit*, dit-il; *Callistrate, quand on l'entend.*

[1] On a remarqué que dans le grand nombre de ses discoors aucun n'est apologétique. Son caractère âpre et violent le portait au rôle d'accusateur. Insulté et frappé au visage par Midias, citoyen riche et insolent, il attaqua son ennemi devant le peuple par une invective admirablement raisonnée; puis il en abandonna la poursuite pour quelques milliers de drachmes. Peu de temps après, blessé de plusieurs coups à la tête, il obtint encore un dédommagement pécuniaire; ce qui faisait dire à Eschine : « Que sa tête était d'un excellent produit, et lui rapportait plus qu'une bonne ferme. »

Lycurgue (405 — 328).

Plusieurs orateurs se signalaient à la tribune et au barreau en même temps qu'Eschine et Démosthène. Les plus remarquables furent Lycurgue, Hypéride, Dinarque, Démade et Phocion.

Lycurgue fut célèbre par ses talents; il le fut davantage encore par ses vertus. Sa probité lui fit déférer, par les Athéniens, différentes magistratures, qu'il sut gérer avec gloire. Nommé trésorier de l'Etat, on le vit, pendant quinze années, administrer plus de 18,650 talents, avec une intégrité dont Aristide seul avait donné l'exemple avant lui.

Passionné pour la gloire de sa patrie, Lycurgue seconda en toute occasion les efforts de Démosthène pour traverser les projets de Philippe. Il parcourut avec lui le Péloponèse, où il avait été envoyé en ambassade, et il ne travailla pas moins efficacement que son collègue à susciter des ennemis au roi de Macédoine.

Mais, il faut l'avouer, son caractère ardent poussait tout à l'excès, et répandait sur ses vertus mêmes une teinte d'amertume et d'austérité. Sa rigueur était extrême, et sa probité sévère dégénérait souvent en rudesse. On disait des lois qu'il proposait, comme de celles de Dracon, qu'elles étaient écrites avec du sang. Il était inexorable et inflexible envers les coupables. Aussi sévère, au reste, envers lui-même qu'envers les autres, il mérita la réputation de *juste*. Plus d'une fois les Athéniens s'en rapportèrent à son sentiment, et sanctionnèrent des décrets uniquement parce qu'ils étaient proposés ou appuyés par Lycurgue. Son autorité était d'un si grand poids, qu'un accusé se regardait comme absout s'il obtenait son suffrage; et le peuple d'Athènes, si jaloux de ses droits et de sa liberté, approuvait en lui des actions qui, de la part de tout autre, auraient passé pour tyranniques. Nous n'en citerons qu'un exemple, qui prouve tout à la fois et la nature de son caractère et la déférence que le peuple avait pour lui.

Le philosophe Xénocrate de Chalcédoine, un des successeurs de Platon, était si pauvre, malgré sa célébrité, qu'il n'avait pu payer la taxe mise sur les étrangers, laquelle était de la modique somme de douze drachmes. L'exacteur des deniers publics l'avait arrêté, et le traînait impitoyablement en prison. Lycurgue passe, voit le philosophe entre les mains du publicain, et saisi d'indignation, il frappe celui-ci de son bâton, rend la liberté à Xénocrate, et, de sa propre autorité, traîne le fermier lui-même en prison,

en lui reprochant de n'avoir pas su respecter, dans un illustre étranger, la science jointe à la vertu. Cet acte, un peu arbitraire, n'excita que de l'enthousiasme parmi le peuple.

Lycurgue vécut jusqu'à l'âge de 83 ans. Il mourut 328 ans avant J.-C.

Des *quinze discours* qu'il avait composés, un seul subsiste aujourd'hui.

La manière de cet orateur, selon Denys d'Halicarnasse, est, en général, grave et sententieuse. Son style, haché et décousu, est dénué de grâces; il participe de la rudesse et de l'âpreté qui constituaient le fond du caractère de l'auteur. L'amour de la vérité et de la franchise y éclatent de toutes parts. Ses raisonnements sont pressants; ils portent la conviction dans l'âme de l'auditeur. C'est principalement par sa véhémence qu'il peut servir de modèle.

Hypéride (... — 322).

Hypéride était Athénien de la bourgade de Colytte. Les leçons d'Isocrate et celles de Platon le formèrent à l'éloquence. Elle devint comme héréditaire dans sa famille, car il eut deux fils, Glaucippe et Alphinus, qui se distinguèrent également par leurs talents oratoires. Hypéride commença sa carrière par composer des plaidoyers pour de l'argent. Il ne monta à la tribune que lorsqu'Alexandre tourna ses armes contre les Grecs.

Il fut du nombre des orateurs qui périrent misérablement par les ordres d'Antipater. Ce roi ayant sommé les Athéniens de lui livrer leurs démagogues, et le peuple ayant eu la faiblesse d'y consentir, Hypéride se réfugia dans l'île d'Egine et dans le temple de Neptune. Archias, officier d'Antipater, l'y poursuivit, l'arracha de la statue même du dieu, qu'il tenait embrassée, et le conduisit à Corinthe, où se trouvait le roi. Celui-ci fit appliquer Hypéride à la question, pour lui extorquer les secrets du gouvernement de sa patrie; mais l'orateur courageux se coupa la langue avec les dents, afin de ne rien révéler.

Hypéride avait laissé cinquante-deux discours, dont aucun n'est parvenu jusqu'à nous. Il ne nous reste que deux courts fragments. Celui de l'oraison funèbre des citoyens morts dans la guerre de Lamia mérite d'être rapporté. (Voir, comme sujet de comparaison, le discours de Lysias, page 25, et celui de Périclès que nous citerons plus loin.)

« Il est bien difficile, sans doute, de consoler ceux qui ont été frappés d'un pareil malheur : la douleur ne se calme ni par des discours, ni par des lois. La nature seule et l'amitié que l'on avait pour ceux qu'on a perdus, peuvent mettre un terme à nos pleurs. Cependant il faut prendre une noble confiance en leur sort, et au lieu de nous abandonner à l'excès de la tristesse, parlons plutôt de la manière glorieuse dont ils ont quitté la vie, et des vertus qu'ils laissent après eux. Leurs actions doivent exciter nos éloges plutôt que nos larmes. Si ces héros ne sont point parvenus à une longue vieillesse, qui aurait été terminée par la mort, ils ont obtenu une gloire qui ne vieillira jamais, et ils ont atteint le comble de la félicité. Ceux d'entre eux qui sont morts sans enfants, laissent pour postérité leurs belles actions, qui seront célébrées par tous les Grecs. Ceux qui ont laissé des enfants après eux, leur ont en même temps laissé pour tuteurs la bienveillance et la reconnaissance de la patrie. Disons plus, s'il en est de celui qui est mort comme de celui qui n'est point né, ceux que nous pleurons sont affranchis des maladies, des chagrins, et de tous les maux qui affligent la vie des mortels : et s'il est encore aux enfers quelque sensibilité; si, comme nous n'en doutons point, la divinité prend encore quelque intérêt à l'homme, nous devons croire que ceux qui ont perdu la vie en volant au secours des autels et du culte des dieux, recueilleront les effets de leur protection particulière. »

Le talent d'Hypéride était si estimé de ses contemporains, qu'ils l'égalaient à Démosthène; plusieurs même le mettaient au-dessus.

Cet orateur, au jugement de Denys d'Halicarnasse, vise bien à son but; il surpasse tous les orateurs par l'adresse et la disposition de ses preuves. Jamais il ne perd son sujet de vue; il en saisit toutes les circonstances; il s'y attache, et déploie une profonde intelligence, assaisonnée d'une foule de grâces. Lors même qu'il paraît le plus simple, il ne manque point de véhémence, et ce qu'il faut le plus imiter en lui, c'est la netteté de ses narrations, leur juste proportion et les transitions par lesquelles il revient à son sujet.

Inférieur à Lysias pour le choix des expressions, il l'emporte sur lui par la disposition de son sujet. Ses narrations sont variées; tantôt il suit l'ordre naturel des faits, tantôt il remonte de la fin au commencement. Il ne se contente pas d'un seul enthymème pour établir ses preuves, il les étend par des arguments démonstratifs.

Cicéron, dans son premier livre de l'*Orateur*, donne à Hypéride et à Démosthène la palme sur tous les autres orateurs pour l'art de proposer des lois, de traiter de la guerre, de la paix, des alliances, des contributions, du droit des nations en général et en particulier.

Dans le troisième livre du même ouvrage, Cicéron attribue l'invention ingénieuse à Hypéride, l'harmonie des mots à Eschine, la véhémence à Démosthène : *Suavitatem Isocrates, subtilitatem Lysias, acumen Hyperides, sonitum Eschines, vim Demosthenes habuit.*

Dinarque (360 — 290).

Dinarque avait composé, sur des matières publiques et sur des causes particulières, des discours nombreux, et qui lui ont mérité un rang distingué parmi les orateurs de cette époque. Il n'en reste que trois, contre Démosthène, contre Aristogiton, contre Philoclès.

Le style de Dinarque tient le milieu entre la grâce de Lysias, la finesse et la subtilité d'Hypéride, la magnificence et la véhémence de Démosthène. Il a cherché à les imiter tous les trois, et il est resté au-dessous de chacun d'eux. Néanmoins, il a de l'élévation et de la force, et il ne manque point de grâce. Ses contemporains l'appelaient le Démosthène d'*orge*, pour faire sentir qu'il y a autant de différence entre ces deux orateurs, qu'entre l'orge et le pur froment. Hermogène reconnaît dans Dinarque un orateur politique, recommandable par sa clarté, et que son amour pour la vérité rend persuasif; il a du nerf et une certaine aspérité, soit dans l'invention, soit dans la manière de présenter ses raisonnements. Dans tout ce qui concerne la diction, comme les figures, les membres de phrase, l'arrangement des mots, les repos, le nombre oratoire, il a beaucoup de véhémence et même de rudesse. Il en résulte que son style n'est pas assez châtié, et qu'il paraît plus véhément qu'il ne l'est en effet.

Démade (... — 319).

Né sans fortune, fils d'un simple matelot, rameur lui-même, Démade, par la force de son génie, parvint à la gloire de rivaliser avec Démosthène. On ignore et l'époque de sa naissance et les moyens par lesquels il put recevoir l'éducation nécessaire pour

devenir orateur ; car il ne faut point croire qu'il ne dut ses talents qu'à la nature. On prétend que ce fut en entendant discourir Platon qu'il fut entraîné vers l'éloquence, et que depuis ce temps il se livra avec ardeur à l'étude. Il s'attacha au parti des rois de Macédoine et conseilla plus d'une fois aux Athéniens de se soumettre à leur puissance. Il s'élevait souvent contre Démosthène, et si celui-ci conseillait la guerre, Démade conseillait la paix. Les saillies et les bons mots qui lui échappaient fréquemment, l'avaient rendu fort agréable au peuple, quoique d'ailleurs il fut méprisé à cause de la dissolution de ses mœurs.

C'était surtout en improvisant que brillait le talent particulier de Démade ; il était alors éblouissant, rapide, invincible ; ses discours, faits sans préparation et dictés par la circonstance, l'emportaient sur les méditations de Démosthène. Théophraste avait une si haute idée de son éloquence, qu'un jour interrogé sur ce qu'il pensait des orateurs Démosthène et Démade : « Le premier, répondit-il, est digne de la république ; le second est au-dessus d'elle. »

Philippe, vainqueur à Chéronée, se livrait à des excès de joie ridicules ; Démade, qui l'accompagnait, osa lui dire : « Eh ! prince, lorsque la fortune vous donne le rôle d'Agamemnon, ne rougissez-vous pas de jouer celui de Thersite ? » Cette parole ouvrit les yeux au roi de Macédoine, et le fit rentrer en lui-même. Loin d'en vouloir à Démade, il lui sut gré de sa franchise, et l'invita à dîner avec lui. L'orateur répondit à l'invitation par ces vers imités d'Homère :

Eh ! quel mortel pourrait, respectant l'équité,
De vos festins bruyants partager la gaîté,
Quand ses plus chers amis, traînés en esclavage,
N'offrent à ses regards qu'une cruelle image ?
(*Odyssée*, chant x, v. 383.)

Le roi lui accorda sur-le-champ la liberté de deux mille prisonniers, et permit aux Athéniens d'enlever leurs morts et de leur donner la sépulture.

Sur un faux bruit répandu de la mort d'Alexandre, déjà les Athéniens se livraient à la joie. Pour en modérer les transports imprudents, Démade leur dit : *Alexandre n'est point mort, Athéniens; s'il l'était, toute la terre eût senti l'odeur de son cadavre.*

Dénoncé de toutes parts au peuple, à cause de son attachement au parti macédonien, il descendit de la tribune, en disant aux Athéniens : « Puisque vous n'êtes point maîtres de vous-mêmes, vous ne

le serez pas non plus de moi. » Il quitta l'Attique et se retira en Macédoine, auprès d'Antipater et de Cassandre.

Démade était fort intéressé. Antipater disait de lui que de deux hommes auxquels il offrait des présents, il ne pouvait ni rien faire accepter à l'un (c'était Phocion), ni satisfaire la cupidité de l'autre.

Il ne nous reste aucun discours de Démade.

Phocion (400 — 317).

Phocion, né dans une condition commune, mais formé par une éducation généreuse, par les leçons de Platon et de Xénocrate, habile général, orateur éloquent, philosophe d'une morale et d'une probité sévères, fut le dernier grand homme qui ait illustré la république d'Athènes. Sa mort est comparable à celle de Socrate, et l'on peut dire qu'il l'emporte de beaucoup sur lui par sa conduite publique et particulière, par sa gravité, par sa constance, par la pratique austère des plus rigides vertus. On ne peut du moins lui reprocher, comme au fils de Sophronisque, d'avoir déshonoré la dignité de sage par de plates bouffonneries; et la pureté de ses mœurs fut respectée par la calomnie même. L'éloquence de Phocion fut l'image de son caractère. Aussi modeste à la tribune que dans sa vie privée, il haranguait avec ce ton ferme et imposant qui sied à la vertu; sa seule présence persuadait : la réputation de sa probité était son premier exorde et la preuve la plus convaincante de la justice du parti qu'il allait embrasser. Les mains recouvertes de son manteau, il parlait avec une tranquillité de visage imperturbable, sans se livrer aux gestes passionnés des orateurs qui ne veulent que séduire; il recherchait la brièveté des discours autant que les autres s'étudient à faire des périodes pompeuses. De tous ses adversaires, c'était celui que Démosthène craignait le plus, et quand il le voyait monter à la tribune après lui, il avait coutume de dire : *Voilà la hache qui va saper tous mes discours.*

Il ne craignait point de dire aux Athéniens des vérités dures, mais utiles, et le respect que commandait sa vertu enchaînait l'impatience d'un peuple orgueilleux, corrompu par la flatterie de ses orateurs. Longtemps Phocion s'opposa aux efforts de Démosthène et chercha à reculer la guerre que celui-ci voulait allumer. Un jour qu'il avait éclaté en reproches violents contre le peuple : *Prenez garde*, lui dit Démosthène, *les Athéniens vous tueront dans un moment de délire. — Et vous dans un moment de bons sens*, répondit Phocion. Dans un de ses discours, il est tout à coup inter-

rompu par un de ces sycophantes qui avaient coutume de faire retentir l'Héliée de leurs dénonciations. *Eh quoi ! vous osez, Phocion, vous opposer à la guerre, lorsque les Athéniens ont déjà les armes à la main !— Sans doute,* lui répondit-il, *et cela quoique je sache que si la guerre a lieu je régnerai sur toi, et toi sur moi pendant la paix.* La guerre étant résolue, et Démosthène proposant d'en écarter le théâtre de l'Attique. *Il ne s'agit point*, lui dit Phocion, *d'examiner en quel lieu nous combattrons, mais par quel moyen nous serons vainqueurs. Si nous triomphons, la guerre alors sera loin de nous; mais si nous sommes vaincus, le danger sera partout.*

Après la perte de la bataille de Chéronée, créé stratège, et placé à la tête du gouvernement, comme le seul capable de le conduire avec sagesse et fermeté, il sauva les restes de la république athénienne, en conseillant à ses concitoyens de se soumettre aux conditions modérées qu'offrait le vainqueur. Démade ayant proposé aux Athéniens de demander à Philippe d'être compris dans l'alliance générale que ce prince faisait avec tout le reste de la Grèce, Phocion s'y opposa, dans la crainte de compromettre la gloire de sa patrie, et jusqu'à ce que l'on sût ce que Philippe exigeait des Grecs.

A la nouvelle de la mort du roi de Macédoine, les Athéniens, sur la proposition d'un de leurs orateurs, allaient ordonner des fêtes solennelles, Phocion s'y opposa avec vigueur et fit tous ses efforts pour empêcher les Athéniens de se déshonorer, en consacrant leur joie par un décret.

Alexandre eut une estime particulière pour Phocion, et voulut s'unir à lui par les liens de l'amitié et de l'hospitalité. Ce fut à sa sollicitation et à ses prières que ce prince accorda la paix aux Athéniens, qui l'avaient irrité en prenant les armes après la mort de Philippe.

Vainqueur des Perses, Alexandre commença à retrancher de ses lettres le salut de politesse usité par les Grecs, mais il le conserva toujours pour Phocion et pour Antipater. Des ambassadeurs vinrent un jour lui apporter, de la part d'Alexandre, un présent de cent talents. Phocion leur demanda avec surprise, pourquoi de tant d'Athéniens qui pouvaient mériter les bienfaits du roi, il était le seul sur lequel Alexandre eût jeté les yeux. *C'est*, lui répondirent les envoyés, *qu'il vous regarde comme le seul homme vertueux. — Qu'il me permette donc de continuer à l'être*, répondit Phocion, en refusant les richesses qu'on lui offrait. Les envoyés, étonnés de la simplicité de sa maison, plus étonnés encore de voir sa femme pétrir le pain et Phocion lui-même tirer de

l'eau d'un puits et venir leur laver les pieds, regardant comme injurieux pour le roi d'avoir un ami qui vivait dans une si grande pauvreté, insistèrent et se fâchèrent presque de son refus. Alors Phocion, leur montrant un vieillard pauvre et revêtu d'un manteau sale et déchiré, leur demanda s'ils l'estimaient moins que cet homme. Les envoyés lui témoignèrent combien ils étaient éloignés d'une pareille comparaison. *Eh bien,* reprit-il, *cet homme vit encore plus simplement que moi, et se trouve satisfait. Si j'acceptais les dons d'Alexandre, ou il faudrait que je possédasse tant de richesses sans en faire usage, ou si j'en usais, j'exciterais contre lui et contre moi les calomnies du peuple.* Les cent talents furent reportés à Alexandre, qui, surpris et piqué de n'avoir pu rien faire accepter au vertueux Phocion, lui écrivit : *Je ne puis regarder comme amis ceux qui refusent mes largesses.* Phocion lui demanda, au lieu d'argent, la liberté du sophiste Echecratide, d'Athénodore d'Imbos, et des deux Rhodiens Démarate et Sparton, qui, sur le simple soupçon de sentiments trop libres, avaient été arrêtés et conduits dans les prisons de Sardes. Alexandre les fit relâcher à l'instant, et envoyant Crater en Macédoine, lui ordonna de faire remettre au pouvoir de Phocion l'une de ces quatre villes d'Asie qu'il voudrait choisir : Chio, Gergethe, Mylasse, Elaïa. Mais Phocion n'en accepta aucune, et Alexandre mourut quelque temps après.

Il n'est point, pour l'homme qui entreprend de marcher dans le sentier pénible de la vertu, de soutien plus puissant qu'une épouse vertueuse. Phocion eut le bonheur de trouver dans la sienne une âme forte et sublime, toujours à la hauteur de sa philosophie, un modèle de sagesse, de frugalité, de modestie : les belles actions de son époux étaient sa parure, et le travail des mains ses plaisirs. Compagne des vertus de son époux, elle partagea la considération que les Athéniens avaient pour ce grand homme; elle partage aussi le respect que la postérité a pour lui.

Un jour un acteur, qui devait jouer le rôle de reine, refusait de paraître sur la scène, sous prétexte qu'il n'avait pas un assez grand nombre de suivantes. Le chorège Mélanthius, indigné, le poussa jusqu'au milieu du théâtre, en s'écriant : *Eh quoi! misérable, il te faut plusieurs suivantes! ne vois-tu pas la femme de Phocion sortir tous les jours avec une seule? veux-tu corrompre nos épouses par ton luxe?* Le théâtre à ces mots retentit d'applaudissements, hommage éclatant rendu à la vertu modeste.

Aucun des discours de Phocion n'est parvenu à la postérité : il est même probable que cet orateur n'écrivit jamais rien, et qu'il

parlait, en toute occasion, d'abondance, plus jaloux de dire des choses sensées que des phrases élégantes. Néanmoins, la grande quantité de réparties heureuses, de saillies vives et spirituelles, de maximes profondes que les auteurs rapportent de lui, prouve que son éloquence imprimait dans les esprits des traits pénétrants et durables. Peu jaloux du suffrage de ses auditeurs, il regardait même leurs applaudissements comme suspects. Un jour que le peuple battait des mains à l'un de ses discours : *Me serait-il échappé quelque sottise*, demanda-t-il à un de ses amis, *les Athéniens m'applaudissent?*

Léosthène, orateur assez estimé de ce temps, parlait au peuple avec une confiance et un orgueil intolérables. *Jeune homme*, lui dit Phocion, *vos discours ressemblent aux cyprès, dès qu'ils sont grands, ils ne portent plus de fruits.* Comme il s'opposait toujours à la guerre, Hypéride lui demanda : *Quand donc conseillerez-vous aux Athéniens de se mettre en campagne?—Lorsque je verrai*, répondit-il, *les jeunes gens vouloir rester à leur poste, les riches contribuer, les orateurs cesser de piller le trésor public.*

Ce même Léosthène, élu général après la mort d'Alexandre, remporta quelques avantages sur les Thébains, repoussa Antipater et le força de se renfermer dans les murs de Lamia. Mais il fut tué près de cette ville. Alors les citoyens les plus sensés voulaient donner le commandement des armées à Phocion. Ses ennemis, craignant qu'il ne mît fin à cette guerre, apostèrent un homme du vulgaire et peu connu, qui, se levant tout à coup, se mit à dire : *Ami et condisciple de Phocion, je vous prie, Athéniens, de ne pas exposer au sort des combats un homme tel que vous ne pourriez en trouver un autre.* Phocion, surpris, se leva et déclara que, loin d'être l'ami et le condisciple de cet homme, il ne le connaissait même pas ; *mais*, ajouta-t-il, *puisqu'il prend si vivement mes intérêts, il mérite de devenir mon ami dès ce jour.*

Nous pourrions facilement ajouter une foule d'anecdotes sur Phocion ; on les trouvera dans Plutarque, qui s'est attaché à le peindre sous le rapport de son caractère particulier et de sa vie privée. Partout il nous fait admirer la probité, la constance et l'égalité d'âme de ce grand homme.

Tant de vertus eurent le sort qu'elles auront toujours, quand une multitude insensée tiendra les rênes du gouvernement. Phocion, pour n'avoir point voulu trahir et livrer Nicanor, qui s'était confié à sa foi, devint suspect aux Athéniens. L'orateur Agnonide osa l'accuser de trahison. Phocion, cédant à la fureur du peuple, se retira de la ville accompagné de quelques amis, parmi lesquels on distin-

guait l'orateur Dinarque, d'un âge très-avancé. Il se réfugia auprès de Polyperchon, lieutenant de Cassandre, roi de Macédoine. Agnonide et Archestrate l'y poursuivirent et vinrent solliciter Polyperchon de le remettre au pouvoir des Athéniens. Le Macédonien, qui désirait depuis longtemps perdre cet homme vertueux, dont les talents étaient un obstacle à son ambition, permit à ses ennemis de parler contre lui, en présence du roi. Lorsque Phocion voulut répondre, on lui imposa silence à plusieurs reprises ; il fut livré à ses accusateurs, et Clitus fut chargé de le conduire à Athènes, moins pour s'y justifier que pour y subir la mort, à laquelle il s'était condamné d'avance. L'assemblée qui devait le juger fut extrêmement tumultueuse; un ramas d'étrangers et d'esclaves y poussaient des cris séditieux contre les accusés.

Quelques hommes, assez courageux pour braver la fureur de cette multitude forcenée, ayant voulu parler en faveur de Phocion et de ses amis, on refusa de les entendre, on les menaça de les lapider, on les contraignit à se retirer. Enfin, Phocion lui-même se présentant à la tribune, demanda au peuple si son intention était de le faire mourir injustement ou avec justice. *Avec justice*, répondit quelqu'un.—*Eh bien ! comment pourrez-vous nous juger, si vous refusez de nous entendre?* On ne l'en écouta pas davantage. Alors voyant que ses ennemis l'emportaient, il se présenta de nouveau à la tribune : *Je m'avoue coupable*, dit-il, *et je me condamne moi-même à la mort pour le prix des services que j'ai rendus pendant mon administration. Mais ces hommes, Athéniens, quel crime peut-on leur imputer? — Ils sont tes amis*, reprit alors un de ces monstres sanguinaires et féroces, tels qu'on en voit dans toutes les révolutions. Phocion se tut et se retira. Comme on le conduisait en prison avec ses prétendus complices, un de ses ennemis vint lui cracher au visage. Il se contenta de dire aux magistrats : *Personne ne réprimera-t-il l'insolence de cet homme?* Tandis que les autres pleuraient et se livraient à toutes les expressions de la douleur et du désespoir, le calme et la tranquillité ne l'abandonnèrent point. Il marchait avec la dignité d'un triomphateur. En entrant en prison, Thudippe, un de ses amis, voyant que l'on pilait de la ciguë, se mit à verser des larmes et à se récrier sur l'injustice de la mort qu'on leur préparait. *Eh quoi !* reprit Phocion en l'interrompant, *regardes-tu comme peu glorieux de mourir avec Phocion?* Comme on lui demandait ce qu'il voulait que l'on dît de sa part à son fils Phocus : *Qu'il pardonne ma mort aux Athéniens*. Nicoclès, le plus cher de ses amis, lui demanda à boire la ciguë avant lui. — *Qu'oses-tu exiger*, *Nicoclès*, lui répondit-il,

tu veux donc me causer une douleur bien profonde? mais puisque je ne t'ai jamais rien refusé durant ma vie, je veux bien encore t'accorder cette dernière preuve de ma tendresse. Lorsque ses amis eurent bu la coupe fatale, le poison vint à manquer, et le geôlier protesta qu'il ne préparerait point de ciguë qu'on ne lui eût payé une somme de douze drachmes. Après avoir attendu quelque temps, Phocion fit venir un de ses amis et le pria de donner pour lui les douze drachmes au geôlier, ajoutant que, chez les Athéniens, *la mort même ne se donnait pas gratuitement.*

La fureur du peuple poursuivit jusqu'à son cadavre ; on le priva des honneurs funèbres, on le jeta hors du territoire de l'Attique. Une pauvre femme de Mégare recueillit ses restes, leur rendit les derniers devoirs et déposa ses cendres auprès de son foyer, en disant : *O foyer chéri ! je te confie les restes d'un homme vertueux ; conserve-les pour les rendre au tombeau de ses ancêtres, lorsque les Athéniens auront recouvré l'usage de la raison.*

Ils ne tardèrent pas à sentir toute l'étendue de leur faute. La suite des événements leur apprit de quel génie protecteur ils s'étaient privés. Le peuple, toujours extrême dans ses regrets comme dans sa haine, lui éleva une statue d'airain et poursuivit ses accusateurs. Agnonide fut condamné à mort et subit la peine de son crime.

Telle fut la fin de Phocion : elle rappela celle de Socrate, elle imprima une tache indélébile sur les Athéniens. Avec lui disparurent les vertus, les talents politiques, la liberté et la véritable éloquence.

CHAPITRE CINQUIÈME.

ÉLOQUENCE DES ÉCRITS.

Poëtes : Homère ; — Poésies guerrières de Tyrtée ; — Eschyle ; — Sophocle ; — Euripide. — Historiens : Hérodote et Thucydide. — Philosophes : Xénophon ; — Platon ; — Aristote.

On doit considérer l'éloquence sous un point de vue plus vaste qu'il n'est d'usage de l'étudier dans les ouvrages de rhétorique. Sans se borner aux discours proprement dits, il faut chercher dans les divers genres de composition, ce qui élève l'âme, ce qui agrandit les idées, ce qui porte la conviction dans l'esprit et la persuasion dans le cœur. Car le poëte, l'historien, le philosophe veulent agir sur les hommes aussi bien que l'orateur. Ils sont éloquents, quand ils donnent à leurs écrits l'agrément, la force, l'intérêt d'un style oratoire. Ainsi il y a de l'éloquence dans Homère, dans Sophocle, dans Euripide et dans les autres poëtes qui ont illustré la Grèce. Il y en a dans les spéculations sublimes de Platon. Il y en a dans la majestueuse simplicité d'Hérodote, dans l'énergique précision de Thucydide, dans l'atticisme plein de douceur et de grâce de Xénophon ; et il convient de faire sentir, en particulier, combien cette manière d'écrire l'histoire est préférable au style décousu et languissant d'un simple annaliste ou d'un froid chroniqueur.

Parlons d'abord de l'éloquence des poëtes.

ÉLOQUENCE DES POETES.

Homère (IXe ou Xe siècle).

Homère n'est pas seulement le père des poëtes, il est aussi le prince des orateurs. Ils se sont fait gloire de le reconnaître pour leur chef. Cicéron le regarde comme son premier maître. Quintilien le propose comme le plus parfait modèle que puissent imiter ceux qui aspirent à l'éloquence : « Ainsi que l'Océan, dit-il, est la source de tous les fleuves et de toutes les fontaines ; de même Homère est la source de tous les genres d'éloquence. Personne ne le surpassera jamais en sublimité dans les grands sujets, en justesse dans les petits. Il est tout à la fois étendu et concis, plein de force et de douceur, également admirable par son abondance et sa brièveté ; il possède évidemment toutes les qualités non-seulement du poëte, mais de l'orateur. Si on le considère dans les pensées, dans l'expression, dans les figures, dans la disposition de tout l'ouvrage, ne trouvera-t-on pas qu'il a franchi les bornes de l'esprit humain ? Il faut être un grand homme, je ne dis pas pour atteindre à ses perfections, cela est impossible, mais pour les comprendre. Il a laissé, sans contredit, tous les autres bien loin derrière lui, dans tous les genres. » (*Institutions oratoires*, liv. x.)

Longin, Hermogène, et tous les critiques éclairés, regardent aussi Homère comme le plus éloquent des écrivains, comme la source à laquelle ont puisé tous ceux qui ont aspiré à l'immortalité par le talent de la parole ou par la sublimité du style. Quel est, en effet, l'orateur qui a traité les passions avec plus d'art et de vérité ? Quels discours sont comparables à ceux que renferme l'Iliade? Peut-on exprimer avec plus de noblesse et de chaleur, la colère, l'orgueil outragé, et tous les mouvements qui accompagnent ces passions? Peut-on les rendre avec plus d'énergie que le poëte ne l'a fait dans la dispute d'Achille et d'Agamemnon? Quoi de plus tendre que les adieux d'Hector et d'Andromaque, lorsque le héros, apprenant la déroute des Troyens et l'attaque furieuse des Grecs, sort de la ville pour se rendre au combat?

La politique la plus profonde règne dans le discours d'Ulysse aux Grecs, prêts à s'embarquer et à renoncer au siége de Troie. Rien encore de plus éloquent que les discours d'Ulysse, de Phénix et d'Ajax, ainsi que la belle réponse que le héros leur adresse. Veut-on un modèle accompli de pathétique? le discours de Priam aux

pieds d'Achille, lui redemandant le corps d'Hector, est fait pour attendrir les cœurs les plus insensibles ; et ils sont déchirés en entendant éclater les douleurs d'Hécube, à la vue de son fils traîné autour des murs de Troie par l'impitoyable Achille.

ADIEUX D'HECTOR ET D'ANDROMAQUE.

« Hector sort brusquement ; et reprenant le chemin qu'il a parcouru le long des édifices de Troie, il traverse cette ville immense, et arrive à la porte Scée, pour se rendre dans la campagne. Là, Andromaque accourt à sa rencontre. Dotée de grandes richesses, elle était fille du magnanime Eétion, qui habita Thèbes, dans la verte Hypoplacie, et gouverna les Ciliciens. C'est ce roi dont la fille avait épousé le valeureux Hector. Elle vient à la rencontre du guerrier, accompagnée de la nourrice qui portait sur son sein leur jeune fils, unique et tendre rejeton, aussi beau qu'un astre brillant. Hector l'appelait Scamandrius ; tous les Troyens lui donnaient le nom d'Astyanax, parce qu'Hector à lui seul était pour Ilion un rempart. Le guerrier le regarde avec un sourire caressant, et ne peut proférer une parole. Andromaque, l'œil chargé de pleurs, saisit la main de son époux, et lui dit :

« Prince trop magnanime, ton courage te perdra ; tu es sans » pitié pour ce tendre enfant et pour moi, ta malheureuse épouse, » qui dans peu serai ta veuve ; car les Grecs réuniront tous leurs » efforts pour t'arracher bientôt la vie. Dieux ! si je dois être abandonnée de toi, il vaut mieux que je descende dans le tombeau. » Il ne me reste point d'autre consolation après ton trépas, et je » n'aurai pour partage que la douleur et le deuil. Je n'ai plus ni » mon père ni ma mère : le terrible Achille ravit le jour à mon » père ; lorsqu'il ravagea la superbe et florissante ville de Thèbes, » il immola Eétion ; mais le respectant après son trépas, il ne le » dépouilla point de ses brillantes armes, et, les ayant brûlées » avec son corps, il lui érigea une tombe, que les nymphes des » montagnes, filles de Jupiter, entourèrent d'ormeaux. J'avais » sept frères dans notre palais, et ils descendirent tous en un » seul jour au sombre rivage. Achille, l'impitoyable Achille les » immola tous tandis qu'ils veillaient sur leurs paisibles troupeaux. » Ma mère, reine de la verte Hypoplacie, conduite sur ces bords » par le vainqueur avec nos dépouilles, recouvra sa liberté au » moyen d'une immense rançon ; mais bientôt la cruelle Diane la » perça de ses flèches dans le palais de mon père.

» Hector, je retrouve en toi et mon père, et ma mère, et mes » frères, car tu es mon tendre époux. Prends donc pitié de moi, » et demeure ici devant cette tour, si tu ne veux laisser ta femme » veuve et ton fils orphelin. Arrête tes guerriers auprès de ce figuier » sauvage, c'est l'endroit d'où on peut escalader le plus aisément » nos murailles : là, nos plus vaillants ennemis, les deux Ajax, et » l'illustre Idoménée, et les Atrides, et l'invincible Diomède, sont » venus trois fois tenter l'attaque, soit par l'avis de quelque augure, » soit par l'irrésistible impulsion de leur propre courage. »

« Chère épouse, répondit Hector, je partage vivement tes alar- » mes; mais je ne puis penser sans frémir aux reproches des » Troyens et des généreuses Troyennes, si comme un lâche je me » tenais à l'écart pour éviter le combat; mon courage me prescrit » une autre loi; j'appris à mépriser toujours les périls et à com- » battre à la tête des Troyens, pour soutenir la gloire éclatante de » mon père et la mienne.

» Je le sais cependant, Ilion est menacée de périr un jour avec » Priam et avec le peuple de ce roi, dont la lance fut si longtemps » redoutée ; mais la ruine de Troie, les malheurs même d'Hécube » et de Priam, tous mes frères tombant, malgré leur valeur, sous le » fer ennemi, m'affligeraient moins vivement que le sort d'une » épouse captive, entraînée tout en pleurs par un des chefs de la » Grèce. Conduite dans Argos, tu ourdirais la trame sous les or- » dres d'une orgueilleuse maîtresse, ou tu puiserais de l'eau dans » la fontaine de Messéis ou d'Hypérée, malgré la révolte de ton » cœur accablé sous la plus dure contrainte! Alors quelque Grec » dirait, en voyant couler tes larmes : Voilà l'épouse d'Hector, de » ce guerrier qui, par ses exploits, se distinguait des Troyens les » plus braves, valeureux, lorsqu'on combattait autour d'Ilion! » Tel serait son discours. Tu sentirais ta douleur se renouveler, et » tu soupirerais après cet époux, qui pourrait t'affranchir du joug de » la servitude. Mais qu'avant d'entendre tes cris et de te voir ar- » rachée de ton palais, la terre amoncelée s'élève au-dessus de ma » tombe. »

» Après avoir ainsi parlé, il approche de son fils et lui tend les bras. L'enfant, à l'aspect de son père, épouvanté par l'éclat des armes et du panache menaçant qu'il voit flotter au sommet du casque, se rejette en arrière et se cache dans le sein de sa nourrice, en poussant un cri d'effroi. Son tendre père et son auguste mère rient de sa frayeur. Le héros ôte aussitôt son casque éclatant et le pose à terre, il embrasse son cher fils, le balance douce-

ment entre ses bras et adresse à Jupiter et aux autres dieux cette prière : « Jupiter, et vous tous, dieux de l'Olympe, que mon fils » soit, ainsi que moi, illustre parmi les Troyens; qu'il soit animé » de la même audace, qu'il règne dans Ilion, et qu'on dise un » jour, en le voyant revenir du combat chargé des dépouilles san- » glantes d'un ennemi immolé de sa main : Il est plus vaillant que » son père; et puisse le cœur de sa mère tressaillir à ce discours. »

» Il dit, et remet son fils entre les bras de son épouse chérie, qui le couche sur son sein parfumé et le regarde avec un sourire mêlé de larmes. Ce spectacle attendrit le héros.

« Chère épouse, dit-il en la flattant de la main, ne te livre » point à cette douleur profonde. Nul mortel ne peut me pré- » cipiter dans la tombe avant l'heure marquée par les destins. Il » n'est point d'homme qui, dès sa naissance, ne soit soumis à » leur loi, le héros aussi bien que le lâche. Mais rentre dans ta » demeure, reprends tes travaux ordinaires, la toile et les fuseaux, » et veille sur l'emploi de tes femmes. La guerre est le partage des » hommes nés dans Ilion, et c'est à moi de leur donner l'exem- » ple. »

» En achevant ces mots, il reprend son casque chargé de crins flottants. Sa tendre épouse s'éloigne, se rend vers sa demeure; elle se retournait à chaque pas et versait un torrent de larmes. Arrivée au palais d'Hector, elle y trouve toutes ses femmes rassemblées, et réveille dans leur cœur la tristesse et le deuil. Hector, encore vivant, est pleuré par elles dans son palais; elles ne se flattent plus qu'il revienne du combat, ni qu'il puisse échapper à la fureur des Grecs. » (*Iliade*, chant VI.)

Rien n'est plus achevé que tout ce tableau. Manque-t-il quelque chose à la douleur et à la consternation d'Andromaque? Quelle image plus naïve et plus gracieuse que celle d'un enfant qui, effrayé par la vue des armes brillantes de son père, se jette dans le sein de sa nourrice? Le sentiment d'Hector, qui désire voir sa gloire effacée par celle de son fils, n'est-il pas puisé dans la nature même?

AMBASSADE PRÈS D'ACHILLE.

Ulysse, Phénix et Ajax pressent Achille de reprendre les armes et de repousser Hector. Ulysse commence :

« Divin fils de Pélée, recevez nos actions de grâces pour le bon

» accueil que vous nous faites! Nous jouissons de l'abondance des » festins ; soit dans la tente d'Agamemnon, soit maintenant dans la » vôtre : nous ne saurions être reçus avec plus de magnificence. » Mais, hélas! ô favori de Jupiter! les plaisirs des festins ne nous » touchent plus, une grande calamité est toujours présente à nos » esprits consternés! nous ignorons si notre flotte brillante sera » sauvée ou perdue, à moins que vous ne déployiez votre courage » invincible. Les Troyens audacieux et leurs alliés, venus de plages » reculées, ont assis leur camp près de nos remparts; ils ont allumé » sur tout le rivage un grand nombre de feux, et déclarent que » rien ne les empêchera de se précipiter sur nos vaisseaux. Jupiter » leur montre des signes favorables en faisant gronder sa foudre. » Hector, dans l'ardeur qui l'enflamme, jette de tous côtés des re- » gards furieux; fier de la protection de Jupiter, il ne res- » pecte ni les hommes ni les dieux; dominé par une rage indomp- » table, il supplie à haute voix la divine aurore de paraître à l'in- » stant même. Il se promet alors d'arracher de nos poupes élevées » les images des dieux, de consumer nos vaisseaux par les flam- » mes dévorantes, et d'immoler, au milieu de l'épaisse fumée, les » Grecs épouvantés. Ah! combien je crains que les dieux n'ac- » complissent toutes ces menaces, et que nous ne soyons destinés » à périr loin de la vaillante Grèce, sous les murs de Troie! Mais » levez-vous, et si votre cœur est enflammé de courage, sauvez » enfin les Grecs accablés par la furie tumultueuse des Troyens. » Si vous balancez plus longtemps, vous serez, à l'avenir, pénétré » vous-même de douleur, et les maux, portés à leur comble, se- » ront sans remède; songez donc, avant qu'ils arrivent, à écarter » des Grecs cette destinée fatale.

» Cher ami, quelles n'étaient pas les exhortations de Pélée, votre » père, le jour qu'il vous envoya de Phthie vers Agamemnon! » Mon fils, disait-il, Minerve et Junon, si telle est leur volonté, te » donneront la valeur; toi, apprends à vaincre un cœur trop su- » perbe; la douceur a des charmes souverains; si tu veux que » toute l'armée, que les guerriers jeunes et vieux te respectent, » ne te laisse point emporter à la funeste colère. Ainsi vous exhortait » le vieillard. Vous avez oublié ses avis; mais du moins, dans cet » instant, calmez-vous, et bannissez de votre cœur ce courroux qui » le consume. Agamemnon, pour vous apaiser, vous fait de ma- » gnifiques présents. Ecoutez-moi, si vous le voulez, et je vous » apprendrai tout ce qu'Agamemnon vient de s'engager à mettre » entre vos mains.

» Il vous donne sept trépieds que n'ont jamais touchés les flam-

» mes, dix talents d'or, vingt vases éclatants, douze vaillants cour-
» siers qui toujours sortirent vainqueurs de l'arène; celui qui aurait
» tous les prix qu'ils lui ont fait remporter à la course, possédе-
» rait les plus riches trésors. Il vous donne encore sept captives
» distinguées par leur naissance et par l'industrie de leurs mains;
» venues de Lesbos, il les choisit lui-même lorsque vous les em-
» menâtes de cette île célèbre que vous avez conquise; elles sur-
» passent en beauté toutes les femmes. Parmi ces captives sera
» celle qu'il vous a enlevée, la fille de Brisès. Prince, il atteste
» par les serments les plus solennels qu'il a respecté son hon-
» neur.

» Tous ces dons, vous les recevrez dès cet instant. Si les dieux
» nous permettent de saccager la ville fameuse de Priam, quand
» nous ferons le partage des dépouilles, vous chargerez vos vais-
» seaux d'or et d'airain, et vous choisirez vous-même vingt Troyen-
» nes, qui ne le céderont en beauté qu'à l'épouse de Ménélas. Mais
» si nous retournons dans Argos, Agamemnon vous nommera son
» gendre; il veut qu'on vous honore autant qu'Oreste, ce fils uni-
» que qu'il fait élever au sein de l'abondance. Des trois filles qu'il a
» dans son palais, Chrysothémis, Laodice et Iphigénie, vous
» choisirez celle qui vous plaira davantage. Loin d'exiger de vous
» les dons accoutumés, il la dotera d'immenses richesses, telles
» que jamais père n'en combla sa fille. Il vous mettra en posses-
» sion de sept villes florissantes, Cardamyle, Enope, la verte Hira,
» Phérès, si renommée, Antée, avec ses creux vallons, la superbe
» OEpéa, et Pédase couronnée de vignobles. Toutes ces villes sont
» situées au bord de la mer, près du territoire sablonneux de
» Pylos, et habitées par des peuples qui, possédant de nombreux
» troupeaux, vous offriront, comme à une divinité, les plus ho-
» norables présents, et, soumis à votre sceptre, vous paieront avec
» joie de riches tributs.

» Voilà ce qu'Agamemnon fera pour vous si vous renoncez à
» votre colère. Que si ce prince vous devient tous les jours plus
» odieux, et que vous méprisiez ses présents, ayez au moins pitié
» de tous les Grecs, qui sont réduits à la dernière extrémité, et qui
» vous honoreront comme leur divinité tutélaire. Non-seulement
» vous les empêcherez de périr, mais vous leur acquerrez une
» gloire immortelle; car vous allez faire tomber sous vos coups le
» terrible Hector, qui vient exercer ses fureurs jusque sous vos
» yeux, et dit hautement que de tous les Grecs apportés par nos
» vaisseaux sur ce rivage, il n'en est pas un seul qui lui soit com-
» parable. »

» Achille lui répond : « Divin fils de Laërte, fertile en ruses, afin » que vous cessiez de venir tour à tour m'assiéger et troubler mon » repos, il faut vous dire avec franchise ce que j'ai résolu, et dont » rien ne pourra m'obliger à me départir : Je hais autant que les » portes des enfers celui dont le cœur n'est pas d'accord avec la » bouche. Ni Agamemnon, fils d'Atrée, ni les autres Grecs ne par- » viendront à me fléchir. Ils ne savent aucun gré à celui qui sou- » tient les assauts de l'ennemi et lui livre d'éternels combats ; un » même sort attend le guerrier qui fuit les périls et celui qui les » affronte ; le lâche et le vaillant obtiennent les mêmes honneurs. » Qu'on ait langui dans l'indolence ou qu'on ait signalé sa valeur, » on est confondu sous la même tombe. Je ne suis honoré d'au- » cune distinction particulière pour m'être agité de tant de soins, » pour avoir sans cesse exposé ma vie dans les batailles. Comme » l'oiseau porte à ses petits encore nus la nourriture qu'il a saisie, » et souffre lui-même la faim et la fatigue, que de nuits j'ai passées » sans fermer la paupière ! que de jours écoulés dans le sang et » dans le carnage en combattant contre de braves guerriers pour » les femmes de nos chefs ! J'ai ravagé douze villes avec les se- » cours de ma flotte ; j'en ai ravagé onze dans les fertiles cam- » pagnes de Troie ; j'ai rassemblé de toutes ces villes le plus riche » butin ; j'ai tout donné au fils d'Atrée, qui, assis tranquillement » près des vaisseaux, en retenait la partie la plus considérable, et » distribuait le reste aux chefs et aux rois. Cependant il ne leur » enlève pas ses dons ; moi seul, de tous les Grecs, il me dépouille ; » il me ravit ma compagne chérie. Eh bien ! qu'il la garde et » s'enivre auprès d'elle de ses doux transports !

» Mais pourquoi les Grecs ont-ils déclaré la guerre aux Troyens ? » pour quel intérêt Agamemnon a-t-il conduit ici une armée ? n'est- » ce pas pour venger l'enlèvement d'Hélène ? n'y a-t-il donc dans » la race humaine que les seuls Atrides qui chérissent leurs femmes ? » Tout homme sage a pour la sienne des égards et de la tendresse : » j'aimais celle-ci du fond de mon cœur, quoiqu'elle ne fût que ma » captive ; mais puisqu'il m'enlève aujourd'hui cette récompense, et » qu'il m'a trompé, qu'il ne tente pas de me fléchir : je le connais » trop bien, il ne me persuadera pas.

» Qu'il vous consulte, vous, Ulysse, et les autres chefs, sur les » moyens d'écarter des vaisseaux les flammes ennemies. Sans moi, » n'a-t-il pas déjà fait de grands travaux ? n'a-t-il pas élevé une mu- » raille, creusé un fossé large, profond ? ne l'a-t-il pas bordé de pieux ? » et cependant il ne peut se garantir des coups de l'homicide Hector ! » Tant que j'ai paru à la tête des Grecs, ce guerrier n'a osé com-

» battre loin de ses remparts : il ne s'avançait que jusqu'à la porte » Scée, et s'arrêtait sous le hêtre ; là, seul, il m'attendit une » fois, et ne se déroba qu'avec peine à ma fureur ; mais j'ai résolu » de ne plus attaquer le divin Hector. Demain, quand j'aurai sacri- » fié à Jupiter et à tous les dieux, et lancé mes vaisseaux à la mer, » vous verrez, si vous le voulez et si vous y prenez quelque intérêt, » ma flotte, remplie d'ardents rameurs, fendre l'Hellespont dès les » premiers rayons de l'aurore ; et, si Neptune m'accorde une heu- » reuse navigation, j'aborde dans trois jours aux fertiles bords de » Phthie. J'y trouverai les richesses que j'abandonnai pour suivre » aveuglément une fatale destinée ; j'y apporterai d'autres richesses » acquises par ma valeur sur cette rive, de l'or, du cuivre, du fer » brillant, et des captives distinguées. Quant à celle qu'il me donna, » le superbe Atride me l'a ravie par le plus sanglant outrage. Rap- » portez-lui ma réponse sans l'affaiblir, et en présence de l'armée, » afin que les autres Grecs soient indignés contre lui, et se défient » des piéges où son éternelle impudence espère encore attirer plu- » sieurs d'entre eux. Quoiqu'il ait dépouillé toute honte, il n'oserait » me regarder en face. Je n'aurai plus de part ni à ses conseils ni à » ses entreprises ; il m'a trompé ; je suis victime de son injustice ; » il ne me surprendra plus par ses discours. Qu'il se contente de » m'avoir trompé une fois, et qu'il coure à sa perte sans m'im- » portuner davantage ; car Jupiter lui a ravi l'usage de la raison.

» Je déteste ses présents, et j'ai le dernier mépris pour sa per- » sonne. Dût-il me donner dix et même vingt fois plus qu'il ne » possède ; dût-il joindre de nouvelles richesses et m'offrir tous les » trésors d'Orchomède, et tout ce que Thèbes, en Égypte, renferme » de plus rare et de plus précieux, Thèbes aux cent portes, dont » chacune s'ouvre à deux cents guerriers avec leurs chars ; dût-il » me donner autant d'or qu'il y a de sable et de poussière, Aga- » memnon ne vaincra pas mon cœur, et je ne me rendrai point » qu'il n'ait subi toute la peine que mérite un si cruel outrage.

» Je n'épouserai jamais la fille d'Atride, quand même elle dispu- » terait à la blonde Vénus le prix de la beauté, ou qu'elle égalerait » en industrie la sage Minerve. Qu'il cherche, parmi les Grecs, » pour cette alliance, quelque prince plus digne de lui, et qui soit » plus puissant que moi. Si les dieux me conservent et me ramènent » dans ma patrie, Pélée ne tardera pas à me choisir lui-même une » épouse. Il est dans la Grèce et à Phthie un grand nombre de » princesses dont les pères gouvernent avec autant de valeur que » de prudence ; c'est là que mon cœur, passionné pour la gloire, » me sollicite d'aller former de légitimes nœuds, pour y couler des

» jours fortunés avec une femme vertueuse, dans la tranquille pos-
» session des biens de mes pères. Aujourd'hui le prix de la vie
» l'emporte à mes yeux, et sur toutes les richesses dont l'opulente
» Troie jouissait avant que les Grecs abordassent à ce rivage, et sur
» tous les trésors que contient, au sein des rochers de Delphes,
» le temple d'Apollon. On peut reconquérir des troupeaux, des
» trépieds et des coursiers à la crinière d'or; mais il n'est pas en
» notre pouvoir de ressaisir notre âme et de la contraindre à ranimer
» notre corps, quand une fois elle en est sortie avec le dernier
» soupir.

» Thétis, ma mère, m'a dit que les Parques me laissaient le choix
» de deux routes pour arriver au trépas. Si je demeure ici et que je
» combatte autour des murailles de Troie, je perds tout espoir de
» retour, mais je remporte une gloire immortelle; si je rentre dans
» mes foyers, privé de tant de gloire, je dois jouir d'une longue
» suite de jours, et ne pas arriver en peu d'instants au terme de
» ma carrière.

» J'exhorte tous les autres Grecs à m'imiter, à voguer vers leur
» patrie; jamais vous ne trouverez la fatale journée d'Ilion; le bras
» de Jupiter, armé d'un tonnerre, protége cette ville, et ses guer-
» riers sont remplis d'une nouvelle audace.

» Allez donc, et, comme il convient à de fidèles députés, portez
» ma réponse aux princes de la Grèce; qu'ils inventent un moyen
» plus sûr de sauver les Grecs et leurs vaisseaux assiégés, car celui
» qu'ils viennent d'employer ne leur a pas réussi : ma colère est
» inflexible. Quant à Phénix, qu'il passe cette nuit dans ma tente;
» demain, il me suivra dans ma patrie sur mon navire, s'il y
» consent, car je ne l'emmènerai point malgré lui. »

» Il dit, et tous demeurent dans un profond silence, consternés de son discours; car il avait exprimé son refus dans les termes les plus énergiques. Mais Phénix, animé par le danger où était l'armée, rompit le silence, et dit, le visage baigné de pleurs :

« Si tu as résolu de partir, divin Achille; si tu refuses abso-
» lument d'écarter de nos vaisseaux la flamme ennemie, parce que
» la colère domine dans ton âme, comment pourrai-je, mon cher
» fils, demeurer ici, éloigné de toi? Le respectable Pélée m'or-
» donna de te suivre le jour où il t'envoya de Phthie sur les pas
» d'Agamemnon. Jeune encore, tu n'avais point d'expérience dans
» l'art périlleux de la guerre, ni dans l'art de parler, qui donne
» aux hommes tant de renommée; il voulut que je partisse avec toi
» pour être ton guide, soit qu'il fallût délibérer ou combattre. Je

» ne voudrais donc pas, ô mon cher fils! être abandonné de toi, » quand même un dieu me prometterait de me décharger du poids » accablant des années, et de me rendre une florissante jeunesse, » telle que je la possédais lorsque je quittai la Grèce, fuyant le » courroux de mon père Amyntor.

» La cause de notre désunion et de mes malheurs était une belle » femme, qu'il aimait au mépris de ma mère, son épouse. Ma » mère, tombant à mes pieds, ne cessait de m'exciter à le prévenir, » et à gagner le cœur de cette rivale, afin de lui inspirer de l'éloi- » gnement pour ce vieillard. J'obéis à ma mère, et je réussis. Mon » père s'en étant aperçu, s'emporta aux plus horribles imprécations » contre moi. Il invoqua les terribles Furies, les conjurant que je » ne pusse faire asseoir sur ses genoux un fils né de mon sang. » Ces formidables déesses, avec le dieu des enfers et la cruelle » Proserpine, ont exaucé ses imprécations.

» Je ne pus alors me résoudre à rester dans la maison d'un père » irrité : une foule d'amis, de parents, m'environnaient et cher- » chaient, par des prières et par des festins, à me retenir dans le » palais; ils égorgeaient les agneaux gras et les vigoureux taureaux, » étendaient la chair succulente du sanglier sur les flammes de Vul- » cain, et faisaient couler le vin à longs flots. On me retint ainsi » neuf jours entiers, pendant lesquels on se relevait pour me garder » à vue ; le palais était éclairé toute la nuit; on faisait des feux sous » les portiques et dans le vestibule qui menait à mon appartement. » Mais enfin, lorsque la dixième nuit eut amené ses noires ombres, » je rompis les barrières des portes, et, trompant la vigilance de » ceux qui me gardaient, et des femmes de la maison, je m'élançai » facilement sur les murailles de la cour. Je m'éloignai de ces lieux; » fugitif, je traversai les vastes contrées de la Grèce, et, entrant sur » les terres des Phthiotes, couvertes de blés et de troupeaux, j'arri- » vai chez le roi Pélée. Il me reçut avec bonté, m'aima comme un » père aime son fils unique, né dans sa vieillesse et au milieu de » biens immenses; il me combla de richesses, me soumit un peuple » nombreux, et, m'établissant aux bornes du territoire de Phthie, » il me fit roi des Dolopes. Quelque grand que vous soyez, divin » Achille, je puis dire que mes soins vous ont rendu tel que vous » êtes. Je vous aimais avec tendresse; vous vouliez être toujours » conduit par moi dans les festins; et, dans votre palais, vous ne » vouliez prendre de nourriture qu'étant assis sur mes genoux : » c'était ma main qui, après avoir partagé les aliments, vous les » présentait, et portait la coupe à vos lèvres. Je me souviens que » souvent, dans ces jours d'une pénible enfance, vous rejetiez le

» vin de votre bouche sur mon sein et sur mes vêtements. Je supportais tout, et rien ne me rebutait, dans la pensée que, puisque les dieux m'avaient refusé la douceur d'être père, je vous adopterais pour mon fils, divin rejeton de Pélée, et que vous me garantiriez un jour de l'atteinte cruelle de l'infortune.

» Achille, domptez donc votre colère. Il ne vous convient point d'avoir un cœur impitoyable. Les dieux mêmes, qui nous sont supérieurs par la vertu, par le rang et la puissance, se laissent fléchir ; les hommes qui sont coupables envers eux de quelque offense, détournent leur courroux en leur adressant, avec d'humbles prières, de l'encens, des vœux, des libations et des sacrifices.

» Les Prières sont filles du grand Jupiter; boiteuses, ridées, jetant de côté un regard timide, elles marchent sur les pas de l'Injure. L'Injure altière, d'un pied ferme et léger, les devance de bien loin, et promène sur toute la terre ses violences et ses outrages. Les Prières la suivent pour réparer les maux qu'elle a faits. Celui qui écoute et qui respecte ces filles de Jupiter en reçoit les plus grands bienfaits; elles l'écoutent à leur tour quand il les implore. Mais quand on les rebute, quand on les repousse avec dureté, elles s'adressent à Jupiter, et le supplient de commander à l'Injure de s'attacher aux pas de leur superbe contempteur, et de punir ses refus.

» Rendez à ces filles de Jupiter l'honneur qui leur appartient; les honneurs ont un grand pouvoir sur les grands courages pour les désarmer.

» Si Atride ne vous comblait pas de distinctions et de présents; s'il ne faisait pas un long détail de ceux qu'il vous destine encore; s'il était inflexible dans son courroux, je ne vous exhorterais point, malgré l'extrémité où les Grecs sont livrés, à oublier vos ressentiments, et à nous secourir; mais puisque, dans le temps même qu'il vous enrichit des dons les plus honorables, il vous en promet d'autres pour l'avenir; puisqu'il vous fait solliciter par les plus illustres chefs de l'armée, qui sont les plus chers amis que vous ayez parmi les Grecs, ne dédaignez point leurs démarches et leurs prières. On n'a pu, jusqu'à ce moment, blâmer votre courroux : désormais il n'est plus légitime. Nous savons quelle a été la gloire des héros du vieil âge : si quelqu'un d'eux se livrait à une colère véhémente, il se laissait fléchir par des présents, et cédait à des paroles de soumission.

. . . .

» Réfléchissez, mon fils, à ce que je viens de vous dire, et qu'un dieu ennemi des Grecs ne vous retienne point ici ; il serait

» trop tard de venir au secours de nos vaisseaux quand la flamme » les aura dévorés. Recevez donc nos présents ; venez, les Grecs » vous honoreront comme une divinité tutélaire. Mais si, après avoir » rejeté nos présents, vous vous décidez ensuite à venir combattre, » vous aurez beau procurer la victoire, ce triomphe sera moins » honorable pour vous. »

» Le vaillant Achille lui répond : « Phénix, mon cher père, vieil- » lard vénérable et chéri de Jupiter, je n'ai que faire des honneurs » dont vous me parlez, et je me trouve assez honoré par les seules » faveurs du maître des dieux : c'est à lui que je m'abandonne ; » il me retiendra, s'il veut, sur ce rivage, tant qu'il me restera un » souffle de vie, et quelque force pour me soutenir.

» Je n'ai qu'une chose à vous dire, et retenez-la bien : c'est que » je trouve mauvais que vous veniez ici m'attendrir par vos lar- » mes, en faveur du fils d'Atrée. Cessez de prendre son parti, si » vous ne voulez pas que l'amitié que je vous porte se change en » véritable haine ; vous ne devez avoir d'autres intérêts que les » miens, et vous êtes obligé d'offenser qui m'offense. Venez régner » avec moi, et partager ma gloire. Que ces ambassadeurs portent » ma réponse aux Grecs ; et vous, couchez cette nuit dans ma tente; » demain nous délibérerons si nous devons partir ou rester. »

» Il dit, et d'un coup d'œil il fit signe à Patrocle de faire dresser un lit pour Phénix, afin que les ambassadeurs prissent aussitôt leur congé ; mais le divin fils de Télamon prit la parole, et s'adressant à Ulysse :

« Sage fils de Laërte, retirons-nous, je ne crois pas que tous ces » discours nous conduisent à notre but. Hâtons-nous de porter une » réponse aux Grecs, dût-elle ne point leur être agréable ; assis dans » le conseil, ils l'attendent depuis longtemps. Mais Achille porte en » lui un cœur superbe et farouche. Quelle insensibilité ! il ne fait » aucun cas de la tendresse de ses amis, ni des honneurs par les- » quels nous l'avons distingué des autres guerriers. Cruel ! il n'est » pas rare qu'un homme accepte le prix du sang, qu'il pardonne le » meurtre de son frère, ou même de son fils ; le meurtrier, après » avoir sacrifié une partie de ses richesses, demeure avec lui dans » la même ville ; l'offensé calme les mouvements altiers d'une âme » irritée, et s'apaise. Quant à toi, Achille, les dieux ont mis dans » ton sein un cœur inflexible et barbare ; et c'est une seule captive » qui allume tant de haine ! Mais nous t'en offrons sept de la plus » rare beauté, et avec elles beaucoup d'autres présents. Achille

» prends des sentiments plus doux ; respecte du moins ce toit hos-
» pitalier. Nous sommes venus du milieu de l'armée sous ta tente,
» et nous désirons plus qu'aucun des Grecs de te conserver notre
» estime et notre amitié. »

» Achille lui répond : « Divin fils de Télamon, magnanime Ajax,
» je trouve que vous m'avez parlé avec beaucoup de raison et de
» justice, mais je ne puis modérer ma colère ; elle se rallume toutes
» les fois que je me ressouviens de celui qui m'a déshonoré aux
» yeux des Grecs, et qui m'a traité comme le dernier des hommes,
» comme un vagabond, objet de mépris pour tout le monde.
» Allez, et pour toute réponse, dites aux Grecs que je ne prendrai
» les armes, et ne paraîtrai dans les combats qu'au moment où le
» fils de Priam, le divin Hector, après avoir couvert de morts tout
» ce rivage, et mis la flotte en feu, viendra menacer les tentes
» et les vaisseaux des Thessaliens; je saurai bien alors, quelque fu-
» rieux qu'il soit, mettre un frein à son audace. » (Chant IX.)

Rollin fait sur ces discours les réflexions suivantes :

Il n'y a nul genre d'éloquence dont les poèmes d'Homère ne fournissent des modèles parfaits.

Les harangues d'Ulysse, de Phénix et d'Ajax, qui furent députés par l'armée vers Achille, pour l'engager à reprendre les armes et à repousser Hector, qui était près de brûler la flotte grecque, pourraient suffire seules pour montrer combien Homère réussit à peindre les différents caractères de ceux qu'il fait parler.

Ulysse parle le premier. On sait le portrait qu'en fait ailleurs Homère. Dans le conseil et dans les délibérations publiques, il paraissait d'abord embarrassé et timide, les yeux fixes et baissés, sans geste et sans mouvement, et il ne donnait pas l'idée d'un grand orateur. Mais quand il s'était animé, ce n'était plus le même homme ; semblable à un torrent qui tombe avec impétuosité du haut d'un rocher, il entraînait tous les esprits par la force de son éloquence.

Ici, ayant affaire à un homme difficile et intraitable, il emploie des manières plus douces, plus insinuantes, plus touchantes ; il commence par décrire l'extrémité funeste où sont réduits les Grecs ; il pique la jalousie d'Achille en rapportant les heureux succès et les fières menaces d'Hector, son rival ; il lui représente le regret éternel qu'il aura, lorsque le mal sera sans remède, d'avoir laissé ainsi périr les Grecs sous ses yeux. N'osant pas lui reprocher lui-même les excès furieux de sa colère, il emprunte, par un art mer-

veilleux la voix du père d'Achille, et le fait ressouvenir de ce que Pélée lui avait dit en l'envoyant à l'armée : « Que les dieux donnent la victoire, mais que la modération dépend de l'homme (c'était le sentiment des païens) ; que, sans cette vertu, la valeur n'est qu'une férocité ; qu'on ne peut être ni aimé des dieux, ni agréable aux hommes, sans un fonds de douceur et d'humanité, qui fait compatir aux malheurs des autres. » Il étale ensuite avec pompe tous les présents et toutes les satisfactions par lesquelles Agamemnon consent de réparer l'injure qu'il lui a faite. Que si sa personne et ses présents lui sont odieux, qu'il jette du moins un regard de pitié sur tous les autres Grecs près de périr. Enfin, il finit son discours par où il avait commencé ; et, piquant de nouveau la jalousie d'Achille contre Hector : « Le voilà, dit-il, tout près de vous comme un furieux, et il a l'insolence de croire que les vaisseaux de la Grèce n'ont amené sur ces bords aucun homme qui mérite de lui être comparé. »

Il est aisé de comprendre combien de telles raisons, revêtues de tout l'éclat des expressions poétiques, doivent avoir de grâce et de force.

Phénix harangue d'une manière toute différente ; c'était un bon vieillard qui avait pris soin d'Achille pendant son enfance, et il lui parle avec la tendresse d'un père et l'autorité d'un maître ; il le fait ressouvenir de toutes les peines qu'il a essuyées en le nourrissant et en l'élevant ; il lui donne d'admirables avis sur la nécessité de réprimer sa colère, et de se laisser fléchir, à l'exemple des dieux, qu'on apaise par des sacrifices et par des présents. Il mêle à tout cela beaucoup d'histoires assez longues, qui pourraient paraître ennuyeuses et traînantes, si l'on ne se souvenait que le caractère des vieillards est d'aimer à parler du temps passé, et de raconter les aventures et les exploits de leur jeunesse.

Les réponses d'Achille à ces deux premiers discours sont pleines des traits les plus sublimes ; mais je les laisse pour passer à la harangue du troisième député.

Ajax était d'un caractère prompt, impétueux, plein de feu ; aussi sa harangue est courte, mais vive et pleine de cette noble fierté qui lui était naturelle. Il n'adresse pas d'abord son discours à Achille, comme ne songeant point à persuader un homme si inflexible et si intraitable, en quoi il y a un art qu'on ne peut trop admirer.

« Retirons-nous, dit-il à Ulysse ; car je vois bien que nos discours seront sans effet, etc. »

Achille reçut fort bien le discours d'Ajax ; mais, demeurant

toujours inflexible, il déclara qu'il ne prendrait les armes que lorsqu'Hector, après avoir couvert de morts tout le rivage et mis la flotte en feu, approcherait de sa tente et de son navire. « C'est là, dit-il, que je l'attends; et quelquo furieux qu'il soit, je saurai bien arrêter sa fougue. »

Les réflexions de Rollin sont pleines de justesse et de goût; nous nous permettrons toutefois d'y ajouter une observation importante sur l'effet des trois discours.

Quelque intraitable que soit Achille, les discours des députés ont produit une certaine impression sur son esprit, et cette impression est graduée avec beaucoup d'art.

Il est d'abord insensible au discours d'Ulysse, et lui répond qu'il est prêt à partir dès le lendemain.

Après le discours de Phénix, il n'est plus si déterminé à partir; il dit seulement qu'il délibérera avec Phénix s'il doit partir ou rester.

Après le discours d'Ajax, il ne parle plus de partir; il parait disposé à prendre les armes, mais seulement lorsqu'il verra Hector et les Troyens approcher de ses vaisseaux. Homère a voulu montrer par là qu'une éloquence fougueuse et guerrière réussit mieux auprès d'un guerrier violent et emporté, qu'une éloquence artificieuse ou remplie de mouvements pathétiques. Denys d'Halicarnasse dit fort bien, en parlant de ce discours d'Ajax : « Celui des trois députés qui prie le plus, et avec le plus de liberté, celui qui presse le plus, c'est Ajax. »

PRIAM AUX PIEDS D'ACHILLE.

« Alors Priam descend de son char; et, laissant Idéus pour garder les coursiers et les mules, le vieillard va droit à la demeure du grand Achille; il le voit au milieu de sa tente. La foule de ses compagnons était assise dans l'éloignement; seuls, le brave Automédon et Alcime, rejeton de Mars, se tenaient près du héros pour le servir : il venait de terminer son repas; la table n'était pas encore enlevée. Priam entre sans être aperçu; il s'approche, presse les genoux d'Achille, et baise humblement ces mains terribles, homicides, qui l'ont privé de tant de fils. Lorsqu'un meurtrier, poursuivi par les lois, fuit sa terre natale, et qu'atteignant une ville étrangère, il parait tout à coup dans un palais où il cherche un asile, les assistants sont frappés de stupeur; ainsi le fils de Pélée s'étonne à la vue du noble Priam; ainsi les spectateurs demeurent muets, et se regardent l'un l'autre, lorsque le vieillard, rompant le silence, implore le héros en ces termes :

« Souviens-toi de ton père, ô Achille! semblable aux dieux; il est » courbé, comme moi, sous le poids des années, et, comme moi, il » touche au dernier terme de la vieillesse. Peut-être, en ce moment » même, est-il accablé par de puissants voisins, et n'a-t-il personne » qui puisse le dérober à des périls imminents ; cependant, lorsqu'il » apprend que tu vis, son cœur s'ouvre à l'espérance et à la joie, il » se flatte chaque jour de voir revenir son cher fils de devant Troie ; » mais moi, le plus infortuné des hommes, j'ai eu pour fils un » grand nombre de héros dans cette ville superbe, hélas! et il ne » m'en reste plus un seul pour soulager ma douleur. J'en comptais » cinquante quand les Grecs abordèrent sur ces rives; dix-neuf » étaient sortis du même sein ; les autres, dans mon palais, durent » la naissance à des captives : la plupart ont servi de victimes à l'in- » satiable Mars. Il y en avait un qui, seul, défendait ses frères » et Troie. Tu viens de le tuer, combattant pour sa patrie..... » Hector. C'est pour le racheter que je viens auprès des vaisseaux » des Grecs ; reçois les dons les plus précieux, rends-moi les mal- » heureux restes de mon fils. Achille, au nom des dieux, laisse » la pitié pénétrer dans ton âme, souviens-toi de ton père. Hélas! » c'est moi qui suis le plus malheureux; j'ai pu (ce que n'a fait » aucun mortel), approcher de mes lèvres les mains de celui qui » versa le sang de mes fils. » (Chant XXIV.)

« Que de beautés dans cette prière, dit Chateaubriand, quelle scène étalée aux yeux du lecteur! La nuit, la tente d'Achille, ce héros pleurant Patrocle auprès du fidèle Automédon, Priam apparaissant au milieu des ombres, et se précipitant aux pieds du fils de Pélée! Là, sont arrêtés, dans les ténèbres, les chars qui apportent les présents du souverain de Troie; et à quelque distance, les restes défigurés du généreux Hector sont abandonnés, sans honneur, sur le rivage de l'Hellespont.

» Étudiez le discours de Priam : vous verrez que le second mot prononcé par l'infortuné monarque, est celui de père ; la seconde pensée, dans le même vers, est un éloge pour l'orgueilleux Achille : « Achille, semblable aux dieux. » Priam doit se faire une grande violence pour parler ainsi au meurtrier d'Hector : il y a une profonde connaissance du cœur humain dans tout cela.

» Le souvenir le plus tendre que l'on pût offrir au fils de Pélée, après lui avoir rappelé son père, était sans doute l'âge de ce même père. Jusque-là Priam n'a pas encore osé dire un mot de lui-même; mais soudain se présente un rapport qu'il saisit avec une simplicité touchante : « Comme moi, dit-il, il touche au dernier terme de la

» vieillesse. » Ainsi Priam ne parle encore de lui qu'en se confondant avec Pélée ; il force Achille à ne voir que son propre père dans un roi suppliant et malheureux. L'image du délaissement du vieux monarque, peut-être accablé par de puissants voisins, pendant l'absence de son fils ; la peinture de ses chagrins soudainement oubliés, lorsqu'il apprend que ce fils est plein de vie ; enfin, cette comparaison des peines passagères de Pélée avec les maux irréparables de Priam, offrent un mélange admirable de douleur, d'adresse, de bienséance et de dignité.

» Avec quelle respectable et sainte habileté le vieillard d'Ilion n'amène-t-il pas ensuite le superbe Achille jusqu'à écouter paisiblement l'éloge même d'Hector ! D'abord, il se garde bien de nommer le héros troyen ; il dit seulement : « Il y en avait un ; » et il ne nomme Hector à son vainqueur, qu'après lui avoir dit qu'il l'a tué combattant pour la patrie ; il ajoute alors le simple mot « Hector. » Il est remarquable que ce nom isolé n'est pas même compris dans la période poétique ; il est rejeté au commencement d'un vers, où il coupe la mesure, suspend l'esprit et l'oreille, forme un sens complet ; il ne tient en rien à ce qui suit.

« Ainsi le fils de Pélée se souvient de sa vengeance avant de se rappeler son ennemi. Si Priam eût d'abord nommé Hector, Achille eût songé à Patrocle ; mais ce n'est plus Hector qu'on lui présente, c'est un cadavre déchiré, ce sont de misérables restes, livrés aux chiens et aux vautours ; encore ne les lui montre-t-on qu'avec une excuse : « Il combattait pour la patrie. » L'orgueil d'Achille est satisfait d'avoir triomphé d'un héros, qui seul défendait ses frères et les murs de Troie.

» Enfin Priam, après avoir parlé des hommes au fils de Thétis, lui rappelle les justes dieux, et il le ramène une dernière fois au souvenir de Pélée. Le trait qui termine la prière du monarque d'Ilion, est du plus haut sublime dans le genre pathétique. » *(Génie du Christianisme.)*

Tyrtée (VIIe siècle).

On doit compter aussi, parmi les hommes les plus éloquents, ce fameux Tyrtée, poëte Athénien, dont la muse guerrière releva le courage des Lacédémoniens vaincus dans la seconde guerre de Messène, leur inspira l'enthousiasme des combats et leur fit remporter plusieurs victoires. Il florissait vers l'an 684 avant J.-C. On prétend qu'il était laid et boiteux, et que les Athéniens l'en-

voyèrent par dérision aux Lacédémoniens, qui leur avaient demandé un général d'armée.

Il nous reste encore de Tyrtée des fragments assez considérables, pour que l'on puisse y admirer sa verve poétique et guerrière. Ces discours furent réellement prononcés à la tête des troupes de Sparte, et nous croyons devoir en offrir quelques passages pour faire juger de ce poëte.

« Qu'il est beau pour un brave guerrier de tomber aux premiers rangs en défendant sa patrie! Qu'il est affreux, au contraire, d'abandonner la ville qui nous a vus naître et le champ qui nous a nourris; d'implorer la pitié publique, d'errer de contrées en contrées, traînant sur ses pas la mère qui nous a portés dans son sein, un père courbé sous le fardeau de la vieillesse, des enfants faibles et gémissants, une épouse en pleurs! Objet du mépris de tous ceux qu'il aborde, abattu par l'indigence et l'odieuse pauvreté, le vaincu déshonore la noblesse de sa race; il avilit la beauté dont les dieux l'avaient couronné. La honte et la misère accompagnent partout ses pas; il ne doit plus attendre aucun égard, aucun respect.

» Combattons donc avec courage pour notre patrie; mourons pour nos enfants, prodiguons notre vie. O jeunes gens! serrés les uns contre les autres, attaquez l'ennemi, bannissez toute crainte, et ne vous livrez point à une fuite honteuse. Que vos cœurs se remplissent d'une noble intrépidité. Ne cherchez point à ménager vos jours au milieu des combats. Surtout n'abandonnez point en fuyant ces braves vétérans dont l'âge a remplacé la vigueur. Quelle honte pour vous si quelque vieillard venait à tomber au poste d'honneur avant la jeunesse! si l'on voyait cette tête blanchie par les années, exhaler son courage avec son dernier soupir, et ce héros, couché sur la poussière, couvrir de ses mains sa figure sanglante : l'indignation s'allumerait à ce spectacle! Jeunes guerriers, c'est à vous qu'appartient l'honneur d'un si noble trépas; à vous, en qui l'on voit briller la fleur de l'adolescence. Celui qui durant sa vie attirait l'admiration des hommes et charmait le cœur des femmes est encore beau, lorsqu'il est tombé dans les premiers rangs. »

Voici un second fragment qui n'est pas moins remarquable.

« N'êtes-vous pas la postérité de l'invincible Hercule? Soyez pleins de confiance, Jupiter n'a point détourné de vous ses regards. Ne craignez ni la multitude, ni le courage de vos ennemis. Que

vos boucliers, serrés au premier rang, forment un rempart impénétrable. Marchez en détestant la vie, et préférez la sombre demeure de Pluton aux rayons éclatants du jour. Vous le savez, c'est au milieu des larmes que Mars accomplit ses exploits. Vous avez plus d'une fois éprouvé sa colère, et tour à tour vainqueurs et vaincus, vous connaissez la funeste alternative des combats. Dans les bataillons intrépides qui résistent au choc de l'ennemi, ou qui s'élancent impétueusement à sa rencontre, on voit tomber peu de guerriers; et le peuple qui les suit est sauvé par leur valeur. Mais si le soldat s'épouvante, le courage et la victoire disparaissent. Qui pourrait alors exprimer tous les maux qui tombent sur l'homme sans courage? S'il n'est point de gloire à frapper par derrière l'ennemi fugitif, quel opprobre, pour celui qui tombe, d'être percé d'un coup qui atteste sa lâcheté! Marchez donc à grands pas, les pieds fermement appuyés sur la terre, et mordant vos lèvres de colère. Le corps entier couvert de vos larges boucliers, brandissez de la main droite votre redoutable lance. Que l'aigrette qui relève vos casques s'agite d'une manière effrayante. Frappez, c'est par de grands exploits que l'on apprend l'art des combats. Que celui qui porte un bouclier se précipite au milieu des traits; qu'il attaque, qu'il perce de sa lance ou de son épée, que chaque coup abatte un ennemi. Pied contre pied, bouclier contre bouclier, aigrette contre aigrette, casque contre casque, poitrine contre poitrine, luttez avec votre ennemi. Saisissez son épée par la garde, ou arrachez-lui sa longue lance. Pour vous, qu'aucune arme défensive ne protége, faites pleuvoir une grêle de pierres, lancez de loin le javelot, mais sans vous éloigner de ceux qui sont pesamment armés. »

L'ardeur guerrière que les vers de Tyrtée allumèrent dans le cœur des Spartiates fut telle que, ne songeant plus qu'à périr dans le combat, uniquement inquiets de leur sépulture, et dans la crainte qu'on ne les reconnût plus parmi les morts, ils s'attachèrent au bras droit une inscription qui portait leur nom et celui de leur famille.

Les Lacédémoniens, qui faisaient peu de cas des poëtes, furent tellement enchantés des vers militaires de Tyrtée, qu'ils ordonnèrent, par une loi, que toutes les fois qu'ils se mettraient en campagne, on chanterait ses poésies en présence de l'armée. Ils pensaient que ces chants belliqueux inspireraient aux Spartiates le désir de mourir pour la patrie.

C'est Tyrtée qui avait institué à Sparte ce triple chœur guerrier

des vieillards, des jeunes gens et des enfants, qui chantaient tour à tour.

LES VIEILLARDS.

Nous fûmes autrefois de généreux guerriers.

LES JEUNES GENS.

Et c'est nous maintenant qui cueillons les lauriers.

LES ENFANTS.

On nous verra bientôt aux champs de la victoire :
Nous effacerons votre gloire.

Ces chœurs sont d'une extrême simplicité ; mais quel devait en être l'effet lorsqu'un peuple entier les chantait avec l'accent du plus vif enthousiasme ! Ils ont pu donner à Joseph Chénier l'idée du *Chant du Départ.*

Trois poëtes tragiques, Eschyle, Sophocle et Euripide, illustrèrent le théâtre d'Athènes. Ils doivent être examinés au point de vue de l'éloquence poétique.

Eschyle (525 — 456).

Au milieu des désordres et des mystères de la nature, rien ne frappait plus Eschyle que l'étrange destinée du genre humain : dans l'homme, des crimes dont il est l'auteur, des malheurs dont il est la victime; au-dessus de lui, la vengeance céleste et l'aveugle fatalité, dont l'une le poursuit quand il est coupable, l'autre quand il est heureux. Telle est la doctrine qu'il avait puisée dans le commerce des sages, qu'il a semée dans presque toutes ses pièces, et qui, tenant nos âmes dans une terreur continuelle, les avertit sans cesse de ne pas s'attirer le courroux des dieux, de se soumettre aux coups du destin. De là ce mépris souverain qu'il témoigne pour les faux biens qui nous éblouissent, et cette force d'éloquence avec laquelle il insulte aux misères de la fortune. « O grandeurs humaines, s'écrie Cassandre avec indignation, brillantes et vaines images qu'une ombre peut obscurcir, une goutte d'eau effacer! la prospérité de l'homme me fait plus de pitié que ses malheurs! »

De son temps on ne connaissait pour le genre héroïque que le ton de l'épopée et celui du dithyrambe. Comme ils s'assortissaient à la hauteur de ses idées et de ses sentiments, Eschyle les transporta, sans les affaiblir, dans la tragédie. Entraîné par un enthousiasme qu'il ne peut plus gouverner, il prodigue les épithètes,

les métaphores, toutes les expressions figurées des mouvements de l'âme, tout ce qui donne du poids, de la force, de la magnificence au langage, tout ce qui peut l'animer et le passionner. Sous son pinceau vigoureux, les récits, les pensées, les maximes se changent en images frappantes par leur beauté ou par leur singularité. Dans la tragédie des *Sept chefs devant Thèbes :* « Roi des Thébains, dit un courrier qu'Etéocle avait envoyé au-devant de l'armée des Argiens, l'ennemi approche, je l'ai vu, croyez-en mon récit :

Sur un bouclier noir, sept chefs impitoyables,
Epouvantent les dieux de serments effroyables,
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le sang, jurent de se venger:
Ils en jurent la Peur, le dieu Mars et Bellone. »

Il dit d'un homme dont la prudence était consommée : « Il moissonne ces sages et généreuses résolutions qui germent dans les profonds sillons de son âme. »

Et ailleurs : « L'intelligence qui m'anime est descendue du ciel sur la terre, et me crie sans cesse : N'accorde qu'une faible estime à ce qui est mortel. »

Pour avertir les peuples libres de veiller de bonne heure sur les démarches d'un citoyen dangereux par ses talents et ses richesses : « Gardez-vous, leur dit-il, d'élever un jeune lion, de le ménager quand il craint encore, de lui résister quand il ne craint plus rien. »

A travers ces brillantes étincelles, il règne, dans quelques-uns de ses ouvrages, une obscurité qui provient non-seulement de son extrême précision et de la hardiesse de ses figures, mais encore des termes nouveaux dont il affecte d'enrichir ou de hérisser son style. Eschyle ne voulait pas que ses héros s'exprimassent comme le commun des hommes; leur élocution devait être au-dessus du langage vulgaire; elle est souvent au-dessus du langage connu. Pour fortifier sa diction, des mots volumineux, durement construits des débris de quelques autres, s'élèvent du milieu de la phrase, comme ces tours superbes qui dominent sur les remparts d'une ville. C'est la comparaison d'Aristophane.

L'éloquence d'Eschyle était trop forte pour l'assujettir aux recherches de l'élégance, de l'harmonie et de la correction; son essor, trop audacieux pour ne pas l'exposer à des écarts et à des chutes. C'est un style, en général, noble et sublime; en certains endroits, grand avec excès et pompeux jusqu'à l'enflure; quelquefois méconnaissable et révoltant par des comparaisons ignobles, des jeux

de mots puérils, et d'autres vices qui sont communs à cet auteur avec ceux qui ont plus de génie que de goût. Cependant, « dans sa grandeur plus qu'humaine, dit Schlegel, il devait toujours rester sans rival, puisque Sophocle, son émule, plus jeune et plus heureux, n'a pu lui-même l'égaler. » *(Cours de littérature dramatique.)*

Sophocle (495 — 406).

Sophocle est regardé comme le poëte tragique le plus parfait de l'antiquité. Dans ses pièces, l'action est toujours ornée avec art, et la catastrophe préparée de loin. Ses caractères sont grands et héroïques; mais ils ne s'élèvent pas, comme ceux d'Eschyle, au-dessus de l'humanité. Sophocle est un grand peintre des passions, et il avait scruté le cœur humain dans ses replis les plus cachés. Le langage qu'il met dans la bouche de ses personnages est toujours parfaitement convenable à leur caractère, au lieu et aux circonstances où ils se trouvent. Son style est noble sans que ses expressions soient gigantesques; sa versification est riche et harmonieuse.

Les anciens nous apprennent que l'aménité et la douceur qui caractérisaient Sophocle, lui ont fait donner le surnom d'*Abeille attique*.

Parmi ses tragédies, nous signalerons l'*OEdipe roi* et l'*Électre*, comme les plus belles et comme offrant un sujet intéressant de comparaison avec les mêmes pièces traitées par Voltaire.

Le beau caractère d'Électre, l'un des plus dramatiques que l'on connaisse; sa douleur profonde, tour à tour si touchante et si impétueuse; les regrets qu'elle donne à son père qu'elle a perdu, à son frère qu'elle a sauvé, et qu'elle attend comme un libérateur; son esclavage, qui n'abat ni son courage ni sa fierté; la soif de vengeance qui l'anime sans cesse; enfin le contraste qui forme le rôle de Chrysothémis, qui est l'Iphise de Voltaire, et dont la sensibilité douce et timide fait encore mieux ressortir l'élévation et l'énergie de sa sœur; les ordres d'Apollon, qui recommandent le secret à Oreste comme le ressort de toute son entreprise; le rôle du vieux gouverneur d'Oreste; cette idée si théâtrale d'apporter une urne qui est supposée contenir les cendres d'Agamemnon; ces alternatives de crainte et d'espérance, causées par la fausse nouvelle de la mort d'Oreste et par les présents qu'on a vus sur le tombeau de son père; cette situation déchirante de la malheureuse Électre, qui croit tenir en ses mains les cendres de son frère, tandis que son frère est sous ses yeux; cette reconnaissance si naturellement

amenée par l'attendrissement d'Oreste, qui ne peut résister aux larmes de sa sœur; en un mot, cette simplicité d'action et d'intérêt si rare et si admirable, tout cela fait de la pièce de Sophocle et de celle de Voltaire, de véritables chefs-d'œuvre.

ÉLECTRE, PYLADE, portant l'urne des cendres d'Oreste, **ORESTE, LE CHŒUR.**

ORESTE, au chœur.

Filles d'Argos, nous a-t-on bien instruits? Sommes-nous en effet dans le lieu où nous voulions arriver?

LE CHOEUR.

Quel dessein conduit ici vos pas? Que cherchez-vous?

ORESTE.

La demeure d'Égisthe; nous la demandons depuis longtemps

LE CHOEUR.

Elle est devant vos yeux. Celui qui vous l'indiqua ne vous a point trompés.

ORESTE.

Qui de vous pourrait aller dans ce palais annoncer notre arrivée, qu'on y désire depuis longtemps.

LE CHOEUR, montrant Électre.

C'est-elle, si c'est aux proches parents de se charger de ce message.

ORESTE, inconnu encore à Électre.

Allez donc, et en entrant dites que des Phocéens demandent Égisthe.

ÉLECTRE.

Infortunée que je suis! N'apportez-vous point des indices qui confirment le récit que nous avons entendu?

ORESTE.

Je ne sais de quel récit vous voulez parler; mais un vieillard, qu'on nomme Strophius, m'a chargé de ce message, concernant Oreste.

ÉLECTRE.

Quel est-il, ce message? Mes sens sont glacés d'effroi.

ORESTE.

Dans cette urne légère que vous voyez, nous apportons les faibles restes de ce prince qui n'est plus.

ÉLECTRE.

Malheureuse! il n'est donc que trop véritable; je vois, sans en pouvoir douter, le triste objet de ma douleur!

ORESTE.

Si vous déplorez le malheur d'Oreste, sachez que ce vase renferme tout son corps.

ÉLECTRE.

O étranger! au nom des dieux, s'il est vrai que cette urne le renferme, permettez-moi de la prendre en mes mains; que je puisse, arrosant sa cendre de mes pleurs, gémir sur mon infortune, sur la sienne et sur celle de notre maison.

ORESTE, à sa suite.

Approchez, et remettez-lui cette urne: quelle qu'elle soit, elle ne la demande pas dans un esprit de haine; elle lui était sans doute unie par l'amitié ou par les liens du sang.

ÉLECTRE, prenant l'urne.

Restes derniers du mortel que j'ai le plus aimé, cher Oreste! combien l'état où je te reçois est loin des espérances que j'avais quand je t'éloignai de ces lieux! tu n'es plus à présent qu'une cendre vaine que je porte entre mes bras; et lorsque je t'envoyai hors de ce palais, cher enfant! tu étais tout brillant de force et de santé. Ah! que n'ai-je perdu la vie avant de t'avoir dérobé au trépas pour t'envoyer dans une terre étrangère! tu serais mort en ce funeste jour, mais du moins tu aurais été renfermé dans le tombeau de ton père. Aujourd'hui, fugitif et banni, tu meurs loin de ton pays, loin des bras de ta sœur. Malheureuse que je suis! mes mains n'ont point répandu sur ton corps les eaux lustrales! je n'ai point recueilli sur ton bûcher ce déplorable poids de tes cendres! des mains étrangères t'ont rendu ce triste devoir. Infortuné! tu reviens dans mes bras, et tu n'es plus qu'un poids léger dans une urne légère. Malheureuse! que sont devenus les soins que je pris de ton enfance, ces soins habituels qui me coûtaient de si douces peines! car tu n'étais pas alors plus cher au cœur de ta mère que tu ne l'étais au mien. Aussi, je ne me reposais sur personne du soin de ta nourriture; c'était moi qui m'en étais chargée; c'était moi que tu nommais toujours ta sœur. Hélas! tout avec toi a disparu dans un jour : la mort, comme un funeste orage, m'a tout ravi dans un moment. Mon père est mort, tu péris, et je meurs. Nos ennemis triomphent; une mère, une marâtre s'enivre de joie; et cependant combien de fois tes secrets messages m'avaient-ils promis que tu viendrais la punir! Mais une divinité, ennemie de tes jours et des miens, nous a ravi cette vengeance : c'est-elle qui, au lieu de ces traits chéris, dont ton image occupait ma pensée, m'envoie une ombre et une cendre vaine. Hélas! hélas! déplorables restes! quel funeste retour ce dieu cruel t'a procuré! C'est toi, mon cher frère, c'est toi qui reviens ainsi pour m'ôter, pour m'arracher la vie. Reçois-moi donc dans ton dernier séjour, joins une ombre à une ombre; que nous puissions à jamais l'habiter ensemble. Tant que tu vis la lumière, j'aimais à la partager avec toi; à présent, je ne souhaite plus que le trépas, pour partager ton tombeau : les morts ne sont plus malheureux.

LE CHŒUR.

Songez, Électre, songez que votre père était mortel, qu'Oreste l'était aussi; modérez donc vos gémissements : la mort est un tribut que nous devons tous payer.

ORESTE, à part.

Hélas! que lui dirai-je? quels discours lui dois-je adresser dans le trouble où je suis? Je ne puis plus commander à mes transports.

ÉLECTRE.

Quelle peine vous tourmente, et d'où vient ce langage?

ORESTE.

Quoi! c'est Électre que je vois, cette Électre si renommée!

ÉLECTRE.

Elle-même, et dans un état bien misérable.

ORESTE.

Hélas! affreuse destinée!

ÉLECTRE.

Etranger, qui vous fait ainsi gémir sur mon infortune?

ORESTE.

Princesse malheureuse! dans quel état d'avilissement et de profanation vous êtes réduite!

ÉLECTRE.

Voilà cependant mon sort, voilà le sort affreux d'Électre.

ORESTE.

Quelle vie malheureuse, sans époux et sans secours!

ÉLECTRE.

Pourquoi donc, étranger, me regardez-vous ainsi en soupirant?

ORESTE.

Je ne connaissais pas encore tous mes maux.

ÉLECTRE.

Et comment avez-vous appris à les connaître?

ORESTE.

Par l'aspect de ceux dont je vous vois accablée.

ÉLECTRE.

Vous n'en voyez cependant qu'une faible partie.

ORESTE.

Peut-il en être de plus cruels à mes yeux.

ÉLECTRE.

Sans doute, lorsque je passe mes jours avec les meurtriers...

ORESTE.

Les meurtriers! de qui? Quelle horreur m'allez-vous annoncer?

ÉLECTRE.

De mon père, et la nécessité m'a réduite à être leur esclave.

ORESTE.

Et qui d'entre les mortels vous y a pu contraindre?

ÉLECTRE.

Une mère, trop indigne de ce nom.

ORESTE.

Et qu'a-t-elle employé? la violence ou les persécutions journalières?

ÉLECTRE.

Les persécutions, la violence, et tous les tourments imaginables.

ORESTE.

Et n'avez-vous point d'ami qui s'y oppose, qui vienne vous secourir.

ÉLECTRE.

Non; je n'en eus qu'un seul, et c'est celui dont vous m'apportez la cendre.

ORESTE.

O trop infortunée princesse, que votre vue excite ma pitié!

ÉLECTRE.

Hélas! de tous les mortels, vous êtes le seul qui ayez eu pitié de moi.

ORESTE.

Aussi suis-je le seul qui suis venu pour prendre part à vos peines.

ÉLECTRE.

De quels lieux? Eh quoi! le sang vous unit-il avec nous?

ORESTE.

Je vous le dirais, si j'étais sûr de la bienveillance de celles qui nous écoutent.

ÉLECTRE.

Vous pouvez y compter, elles me sont attachées.

ORESTE.

Laissez-là cette urne, je vais tout vous apprendre.

ÉLECTRE.

Étranger, au nom des dieux, gardez-vous de m'enlever cette urne précieuse !

ORESTE.

Croyez-moi, vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

ÉLECTRE.

Ah ! ne me privez pas du bien qui m'est le plus cher.

ORESTE.

Je ne souffrirai pas...

ÉLECTRE.

Infortunée que je suis ! Mon cher Oreste, quoi ! je serais privée du monument où tu reposes !

ORESTE.

Cessez ce funeste langage ; votre douleur est sans fondement.

ÉLECTRE.

Quoi ! c'est sans fondement que je gémis sur un frère qui n'est plus !

ORESTE.

Il ne vous convient plus de tenir ce langage.

ÉLECTRE.

Suis-je donc indigne d'une ombre si chère ?

ORESTE.

Vous êtes digne de tout ; mais ce n'est pas...

ÉLECTRE.

N'ai-je point dans mes mains la cendre d'Oreste ?

ORESTE.

Ce n'est point celle d'Oreste ; elle n'en a que le nom.

ÉLECTRE.

Et dans quels lieux est le monument de cet infortuné ?

ORESTE.

Il n'en a point : les vivants n'ont point de tombeau.

ÉLECTRE.

Ah ciel ! qu'avez-vous dit ?

ORESTE.

La vérité.

ÉLECTRE.

Il est vivant !

ORESTE.

Oui, si je le suis.

ÉLECTRE.

Quoi ! vous seriez Oreste ?

ORESTE.

Jetez les yeux sur cet anneau de mon père, et voyez s'il doit vous rester encore quelque doute.

ÉLECTRE.

O lumière à jamais chérie !

ORESTE.

Ah ! bien chérie, sans doute !

ÉLECTRE.

O douce voix ! tu es enfin venue...

ORESTE.

C'est elle-même.

ÉLECTRE.

C'est toi, cher Oreste, que j'embrasse!

ORESTE.

Puissiez-vous posséder ainsi tous les objets de vos désirs.

ÉLECTRE.

O mes chères compagnes, citoyennes de Mycènes, voyez enfin Oreste, qu'un stratagème a fait périr pour le rendre à la vie.

LE CHOEUR.

Nous le voyons, ma fille, et ce bonheur inattendu fait couler de nos yeux des larmes de joie.

ÉLECTRE.

O fils! ô rejeton d'un père si chéri! te voilà donc enfin arrivé! je t'ai retrouvé, tu es revenu, tu revois ceux que tu avais désiré de voir!

ORESTE.

C'est moi-même qui suis devant vos yeux; mais gardez le silence.

ÉLECTRE.

Comment?

ORESTE.

Le silence est important; craignez qu'on ne vous entende en ce palais.

Euripide (480 — 402).

Le style d'Euripide, dans un juste tempéramment entre la bassesse et l'élévation, est presque toujours élégant et clair, presque toujours harmonieux, coulant et si flexible, qu'il paraît se prêter sans efforts à tous les besoins de l'âme.

Son éloquence, qui dégénère quelquefois en une vaine abondance de paroles, l'a rendu célèbre parmi les orateurs; il opère la persuasion par la chaleur de ses sentiments, et la conviction par l'adresse avec laquelle il amène les réponses et les répliques.

L'*Iphigénie en Aulide* peut être regardée comme le chef-d'œuvre d'Euripide. Elle renferme une éloquence vraiment dramatique et une gradation d'intérêt qui va croissant de scène en scène jusqu'au dénouement. Ces combats de la nature et de l'ambition, qui forment le fonds du caractère d'Agamemnon; cette joie qui éclate à l'arrivée de la mère et de la fille, et qui est si déchirante pour le cœur d'un père; cette scène naïve et touchante entre Agamemnon et Iphigénie; cette nouvelle foudroyante apportée par Arcas: *il l'attend à l'autel pour la sacrifier;* cet hymen d'Achille faussement prétexté; le désespoir de Clytemnestre, qui tombe aux pieds du seul défenseur qui reste de sa fille; la noble indignation du jeune héros, dont le nom est si cruellement compromis;

les transports de l'amour maternel, qui éclatent dans Clytemnestre défendant sa fille contre un époux inhumain ; la résignation modeste de la victime, et les prières attendrissantes qu'elle adresse à son père ; toutes ces beautés, qui ont été reproduites et surpassées par Racine, appartiennent à Euripide, et elles ont été l'objet de l'admiration de tous les connaisseurs.

SCÈNE III DU CINQUIÈME ACTE.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, LE PETIT ORESTE ET LE CHŒUR.

AGAMEMNON.

Quoi! vous pleurez, ma fille! Vos yeux sont tristement baissés vers la terre! Vous voilez votre visage!

IPHIGÉNIE.

Hélas! dans l'abîme de maux où je suis plongée, quelles seront mes premières plaintes? par où commencer, et comment finir?

AGAMEMNON.

Que vois-je? Vous m'offrez toutes les deux le même trouble, la même consternation!

CLYTEMNESTRE.

Mon époux permet-il que je l'interroge?

AGAMEMNON.

Parlez ; je suis disposé à vous répondre.

CLYTEMNESTRE.

Eh bien! on dit que vous allez égorger votre fille et la mienne! Dois-je le croire?

AGAMEMNON.

O ciel! que dites-vous? écartez ces horribles soupçons.

CLYTEMNESTRE.

Répondez ; cela est-il vrai?

AGAMEMNON.

Faites-moi des questions auxquelles je puisse répondre.

CLYTEMNESTRE.

Non ; c'est celle-là que je vous fais, c'est à celle-là qu'il faut répondre.

AGAMEMNON.

O comble de malheur! cruel destin!

CLYTEMNESTRE.

Le mien et celui de ma fille ne sont pas moins funestes. La même fatalité enveloppe trois malheureux.

AGAMEMNON.

De quoi vous plaignez-vous?

CLYTEMNESTRE.

Vous me le demandez? Pitoyable feinte, misérable ruse qui ne peut tromper personne.

AGAMEMNON.

Je suis perdu! on m'a trahi.

CLYTEMNESTRE.

Oui ; j'ai appris le sort que vous me réserviez ; je sais tout ; votre silence même et vos gémissements sont un aveu. Ne prenez pas la peine de parler.

AGAMEMNON.

Eh bien ! je me tais. En essayant de vous tromper, la dissimulation ajouterait à mon malheur.

CLYTEMNESTRE.

Ecoutez donc ! Je vais parler, moi ; et, bannissant toute dissimulation, je vais ouvrir et soulager mon cœur. D'abord, et c'est là mon premier reproche, vous m'avez épousée malgré moi ; c'est la violence qui m'a mise dans vos bras : mon époux Tantale a péri sous vos coups. Vous avez arraché de mon sein l'enfant que j'allaitais encore, barbare ; vous l'avez massacré comme votre captif. Aussitôt mes deux frères, les fils de Jupiter, s'élancent sur leurs coursiers et volent à la vengeance. Vous n'eussiez pas échappé à leur fureur, si mon père Tyndare, vous voyant à ses genoux, ne vous eût, par pitié, sauvé la vie. Resté en possession de ma personne, vous trouvâtes le moyen de m'apaiser ; je me réconciliai avec vous et votre famille, et depuis ce moment, je vous en prends à témoin vous-même, ma conduite a été irréprochable ; vous n'avez vu en moi qu'une femme vertueuse et sage, occupée du soin de votre maison ; vous y entriez avec plaisir et vous n'en sortiez qu'avec le sentiment du bonheur. C'est une fortune bien rare pour un homme de rencontrer une pareille femme, et rien n'est plus commun qu'une union mal assortie ! Je vous ai donné trois filles et un fils, et vous voulez m'arracher une de mes filles ! Si l'on vous demandait pourquoi vous la condamnez à la mort, dites, que répondriez-vous ? Faut-il que je réponde à votre place ? Vous ôtez la vie à votre fille pour rendre Hélène à son époux. Est-il juste que notre sang expie les désordres d'une femme coupable ? Nous convient-il d'acheter, au prix de ce que nous avons de plus cher, le bonheur de notre plus cruelle ennemie ? Si vous m'abandonnez pour aller à la guerre, si votre absence est longue, seule dans ma maison, dites-moi quelles seront mes pensées ? que dira mon cœur maternel quand il verra vide le siége que ma fille occupait, l'appartement qu'elle habitait ? Je me consumerai dans la solitude et dans les larmes, dévouée à d'éternelles douleurs. O ma fille ! oui, c'est ton père, c'est celui qui t'a donné la vie qui te mène à la mort ; c'est la main de ton père et non celle de Calchas qui va déchirer ton sein ! Tel est le gage d'amitié qu'il laisse à sa famille. Mes filles et moi nous ne te survivrons pas longtemps ; le moindre prétexte suffira à ce barbare pour nous traiter comme il te traite aujourd'hui. Au nom des dieux ! Agamemnon, ne vous obstinez pas dans cet affreux projet ! Ayez pitié de votre malheureuse épouse, ne la réduisez pas à la nécessité de ne voir plus en vous qu'un ennemi cruel. Vous allez sacrifier votre fille ; eh bien ! dans ce sacrifice, quelles prières adresserez-vous aux dieux ? que leur demanderez-vous en répandant votre sang ? N'en attendez qu'un retour chez vous aussi funeste que votre départ. Mon devoir, sans doute, est de former des vœux pour votre bonheur ; mais n'est-ce pas insulter la justice des dieux ? n'est-ce pas les accuser de folie que de les implorer pour des assassins ? Revenu dans Argos, irez-vous vous jeter dans les bras de vos enfants ? A votre aspect, ils recurelont d'horreur, ils détourneront les yeux pour ne pas voir le meurtrier tout couvert du sang de leur sœur ? Comment n'avez-vous pas déjà songé que vous n'êtes pas le seul roi, le seul général qu'il y ait dans la Grèce ? Ne deviez-vous pas dire

aux chefs assemblés : « Vous voulez aborder au rivage des Phrygiens ; eh bien ! tirons au sort à qui sacrifiera sa fille ! » L'équité prescrivait que le danger fût égal pour tous ; et pourquoi faut-il que vous seul ayez l'affreux privilège de fournir la victime, et d'immoler votre fille à la cause commune ? ou plutôt n'était-il pas plus convenable que Ménélas, le seul personnellement intéressé dans cette guerre, sacrifiât Hermione pour recouvrer Hélène ? Quoi ! je perdrai ma chère Iphigénie, moi, fidèle épouse, attachée à ma maison ; et la coupable amante de Pâris, de retour à Sparte, embrassera son Hermione et jouira du bonheur réservé à la vertu ! Répondez ; prouvez-moi que je me trompe ; ou, si la force de la vérité vous réduit au silence, épargnez votre fille et la mienne, rendez-vous à la raison et à la nature.

LE CHŒUR.

Agamemnon, laissez-vous fléchir, le devoir et la gloire des époux est de veiller ensemble au salut de leurs enfants : c'est la loi générale de l'humanité. Quel mortel oserait la violer ?

IPHIGÉNIE.

Mon père, si j'avais la douce mélodie d'Orphée, si, comme lui, je pouvais, par mes accents, émouvoir les rochers et attendrir à mon gré les êtres les plus durs, j'essaierais sur votre cœur l'effet d'un charme si puissant ; mais toute mon éloquence est dans mes larmes, je n'ai que ma douleur pour vous toucher. Suppliante, j'embrasse vos genoux ; vous voyez à vos pieds cette fille qui vous fut chère, ne m'arrachez pas une vie que je commence à peine à goûter. Il est doux de voir la lumière du jour ; ne me précipitez pas avant le temps dans l'éternelle nuit. C'est moi qui la première vous ai donné le nom de père, c'est moi que vous avez appelée la première du nom de fille. Assise sur vos genoux, je vous ai souri la première, vous avez reçu mes innocentes caresses, vous me les avez rendues. Combien de fois ne m'avez-vous pas dit : « O ma fille ! quand te verrai-je brillante et fortunée dans la maison d'un époux illustre et digne de moi ! » Et moi, qui suis maintenant prosternée à vos pieds, alors, suspendue à votre cou, je vous répondais : « Quel bonheur pour moi, ô mon père ! de vous recevoir dans ma maison, d'être l'appui et la consolation de votre vieillesse, de payer à vos dernières années les soins que vous avez pris de mon enfance ! » Ces entretiens si doux sont encore présents à ma pensée, je m'en souviens, et vous les avez oubliés, et vous voulez ma mort ! Ah ! ne portez pas jusque-là votre cruauté ! Je vous en conjure au nom de Pélops, au nom d'Atrée, votre père, au nom de cette tendre mère qui, après m'avoir enfantée dans les plus vives douleurs, éprouve en ce moment la plus cruelle de toutes ! Je n'ai rien de commun avec Hélène ni Pâris. D'où est venu cet étranger qui m'apportait la mort ? Tournez vers moi vos yeux, accordez-moi un regard, un baiser, et s'il me faut mourir, si mes prières, si mes larmes ne vous peuvent émouvoir, que j'emporte du moins en mourant ce dernier gage de votre tendresse ! O mon frère ! à ton âge, tu n'es encore pour tes amis qu'un bien faible défenseur ! Prête-moi cependant le secours de tes pleurs, viens avec moi supplier ton père, demande la vie de ta sœur. Il y a dans l'enfance même un sentiment du malheur. Voyez, ô mon père ! le silence de cet enfant est une prière ! Que votre cœur s'attendrisse, cédez à la pitié : vos deux enfants vous supplient, ils sont dans vos bras. L'un, encore au berceau, ne vous donne que des espérances ; l'autre, déjà grande, est capable de les remplir. Je ne dis qu'un mot, et ce mot dit tout : La vie est pour les mortels le premier des biens,

la nature a horreur du trépas. Il n'y a qu'un insensé qui puisse invoquer la destruction de son être : une vie malheureuse vaut mieux que la plus belle des morts.

LE CHŒUR.

O malheureuse Hélène! C'est toi, c'est ton hymen qui arme aujourd'hui les Atrides contre leurs enfants.

AGAMEMNON.

Je sais quand il faut céder à la pitié, et quand il faut lui résister. J'aime mes enfants, et j'aurais perdu la raison si j'étais insensible à la nature; mais, ô femme! s'il en coûte à mon cœur de les sacrifier, il n'est pas moins terrible pour moi de les épargner : cet affreux sacrifice est nécessaire. Voyez autour de nous cette armée hérissée de fer; voyez ces rois, ces généraux qui nous environnent; le sang de ma fille peut seul leur ouvrir les chemins de Troie; Calchas leur annonce qu'ils n'ont pas d'autre moyen de renverser la ville de Priam. L'armée brûle d'impatience de mettre à la voile; nos guerriers n'écoutent que la passion de la gloire, qui les entraîne vers la terre des Barbares. A quelque prix que ce soit, ils veulent leur apprendre à respecter les femmes des Grecs; et, dans l'excès de leur fureur, ils iront à Argos, égorger mes filles; ils nous massacreront vous et moi, si je n'accomplis l'oracle de la déesse. Non, ma chère Iphigénie, je ne suis point esclave des intérêts de Ménélas, ce n'est point ma volonté qui me subjugue, c'est la Grèce qui me fait une loi de vous immoler malgré moi; et il n'est pas en mon pouvoir de lui désobéir. Notre devoir est d'acheter, à nos dépens, sa liberté, et de ne pas souffrir que les Barbares souillent impunément le lit des Grecs, et viennent à nos yeux ravir leurs femmes.

SCÈNE V.

ACHILLE, à la tête d'une troupe de soldats, **CLYTEMNESTRE**, **IPHIGÉNIE**, **LE CHŒUR**.

IPHIGÉNIE.

O ma mère! j'aperçois une troupe d'hommes qui s'avancent vers nous.

CLYTEMNESTRE.

C'est le fils de Thétis, c'est le héros que vous veniez épouser.

IPHIGÉNIE.

Esclaves, ouvrez les portes, que je me dérobe à ses yeux.

CLYTEMNESTRE.

Et pourquoi fuyez-vous?

IPHIGÉNIE.

Je fuis Achille; je rougis de paraître devant lui.

CLYTEMNESTRE.

Qui peut causer cette honte?

IPHIGÉNIE.

Cet hymen trompeur dont on nous avait flattées.

CLYTEMNESTRE.

Ah! ma fille, votre situation ne vous permet pas d'écouter une vaine délicatesse, restez; il n'est pas temps de rougir devant Achille, il faut implorer son appui.

ACHILLE.

O fille de Léda! ô reine malheureuse!

CLYTEMNESTRE.

Oui, bien malheureuse!

ACHILLE.

Des cris affreux retentissent dans l'armée.

CLYTEMNESTRE.

Quels cris? Expliquez-vous.

ACHILLE.

Votre fille en est l'objet.

CLYTEMNESTRE.

Je frémis. Quel sinistre présage!

ACHILLE.

L'armée demande sa mort.

CLYTEMNESTRE.

Et personne ne prend sa défense?

ACHILLE.

J'ai couru moi-même le plus grand danger.

CLYTEMNESTRE.

Quel danger? Que dites-vous?

ACHILLE.

Je me suis vu sur le point d'être accablé d'une grêle de pierres.

CLYTEMNESTRE.

Parce que vous vouliez sauver ma fille?

ACHILLE.

Pour cela même.

CLYTEMNESTRE.

Et quel téméraire eût osé porter la main sur Achille?

ACHILLE.

Tous les Grecs.

CLYTEMNESTRE.

Et n'aviez-vous pas vos Thessaliens?

ACHILLE.

Ils étaient mes premiers ennemis.

CLYTEMNESTRE.

O ma fille! c'est fait de nous.

ACHILLE.

Ils me reprochaient tous ma faiblesse pour une épouse.

CLYTEMNESTRE.

Et que leur avez-vous répondu?

ACHILLE.

De ne point livrer à la mort celle qui devait partager mon lit.

CLYTEMNESTRE.

Qu'y a-t-il de plus juste?

ACHILLE.

Celle que son père m'avait destinée.

CLYTEMNESTRE.

Et qu'il avait fait venir exprès d'Argos.

ACHILLE.

Mais les clameurs du peuple étouffaient ma voix.

CLYTEMNESTRE.

Quel fléau que le peuple!

ACHILLE.

Ne craignez rien; me voilà pour vous secourir.

CLYTEMNESTRE.

Quoi! seul contre une armée!

ACHILLE.

Voyez ces braves qui m'accompagnent.

CLYTEMNESTRE.

Que les dieux secondent votre courage!

ACHILLE.

N'en doutez pas, ils me seconderont.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille ne mourra donc pas?

ACHILLE.

Non, tant que je vivrai.

CLYTEMNESTRE.

Ne va-t-on pas l'enlever à sa mère?

ACHILLE.

Oui; Ulysse va paraître à la tête de ses satellites.

CLYTEMNESTRE.

Qui? le petit-fils de Sisyphe?

ACHILLE.

Lui-même.

CLYTEMNESTRE.

De son propre mouvement, ou envoyé par l'armée?

ACHILLE.

L'armée l'a choisi; mais il a brigué son choix.

CLYTEMNESTRE.

Choisi pour un assassinat! Quel emploi!

ACHILLE.

Mais il me trouvera, le barbare!

CLYTEMNESTRE.

Quoi! il oserait m'arracher ma fille!

ACHILLE.

Lui! il la traînerait dans le camp par sa blonde chevelure.

CLYTEMNESTRE.

Et que faut-il alors que je fasse?

ACHILLE.

Serrer votre fille dans vos bras.

CLYTEMNESTRE.

Et pourrai-je, par-là, l'empêcher d'être immolée!

ACHILLE, en portant la main à son épée.

Ce glaive en décidera.

IPHIGÉNIE.

Écoutez-moi l'un et l'autre: je vous vois, ô ma mère! transportée d'une vaine colère contre votre époux. La résistance est impossible: pourquoi tenter d'inutiles efforts? Et vous, généreux étranger, mon cœur sent tout le prix de vos services; mais je ne dois pas exposer sans fruit des jours aussi précieux que les vôtres. Redoutez, ma tendre mère, le courroux de l'armée; cédez au sort. Voici le dessein que les dieux m'inspirent: j'ai résolu de mourir; mais je veux mourir avec gloire, et imposer silence à la calomnie. Daignez, ô ma mère! peser avec moi les motifs qui m'animent. Dans ce moment, la Grèce tout entière me regarde; elle attend de moi le départ de ses vaisseaux, la destruction des Phrygiens, la punition éclatante d'un infâme ravis-

seur, l'exemple d'une vengeance mémorable, qui doit à jamais épouvanter les Barbares, et mettre nos plus illustres familles à l'abri de leurs attentats. Ma mort affranchit ma patrie de ces indignes craintes, et mon nom volera de bouche en bouche : l'honneur d'avoir délivré la Grèce immortalisera ma mémoire. Loin de moi un attachement honteux à la vie! Vous ne m'avez pas fait naître pour vous seule, mais pour tous les Grecs. Quoi! cette foule de guerriers, cette foule de héros prêts à s'élancer sur les mers, pour venger la patrie, et qui n'aspirent qu'à l'honneur de mourir en combattant ses ennemis, seront tous arrêtés par une fille pusillanime! Je serais confondue, accablée d'un tel reproche! D'ailleurs nous convient-il de souffrir qu'un guerrier, qu'Achille brave toute l'armée, et périsse pour une femme? Ma vie ne serait-elle pas achetée trop cher au prix du sang d'un homme tel que lui! Si Diane veut me prendre pour victime; mortelle, puis-je résister à une déesse? Je me donne à la Grèce : immolez-moi, guerriers; puis courez renverser Troie, ses ruines seront les monuments éternels de ma gloire; ce seront là mes enfants, mon hymen, mon triomphe. Songez, ô ma mère! qu'il appartient aux Grecs de donner des lois aux Barbares, et non pas aux Barbares de commander aux Grecs : les Barbares naissent esclaves, mais les Grecs sont libres.

LE CHŒUR.

Jeune Iphigénie, que ton cœur est noble et généreux! Mais la fortune n'en est pas moins cruelle, ni la déesse moins impitoyable pour toi!

ACHILLE.

Fille d'Agamemnon, j'aurais regardé comme une faveur des dieux de pouvoir unir mon sort au vôtre! Heureuse la Grèce d'avoir produit une aussi rare vertu! Heureuse vous-même de faire à la Grèce un si beau sacrifice! Vous venez de parler d'une manière digne de vous, digne de la patrie. Au lieu de lutter inutilement contre les dieux, vous avez su vous faire de la nécessité un titre à la gloire; et, quand je considère la générosité de votre caractère, je sens augmenter dans mon cœur le désir d'être votre époux. Quelle noblesse de sentiments! Quelle grandeur d'âme! Mais réfléchissez encore : je veux vous servir, je veux vous attacher à ma destinée. Oui; je le jure par Thétis, je brûle de combattre pour vous contre les Grecs, de vous arracher de leurs mains! Quelle douleur pour moi, s'il faut vous abandonner et vous perdre! Songez-y bien, la mort est le plus grand des maux.

IPHIGÉNIE.

Vous m'avez entendue : c'est mon cœur qui a parlé, sans détour et sans feinte. Que la fatale beauté d'Hélène allume le flambeau de la guerre et fasse couler le sang; pour moi, ô illustre étranger! je vous supplie, je vous conjure de ne faire périr personne, et de ne pas périr vous-même pour me défendre. Laissez-moi sauver la Grèce, si je puis.

ACHILLE.

Dévouement magnanime! Je n'y résiste plus; je respecte et j'admire votre résolution; et qui pourrait la combattre? Mais s'il arrive que votre cœur balance, je vous en préviens, et retenez bien ce que je vous dis : je cours à l'autel; vous m'y verrez armé pour votre défense, prêt à vous dérober à la mort; et peut-être accepterez-vous mon secours quand vous verrez le glaive approcher de votre sein. Comptez que je ne vous laisserai point périr victime de votre imprudence. Je vole au temple avec l'élite de mes guerriers, et c'est là que je vous attends.

ÉLOQUENCE DES HISTORIENS.

Parmi les historiens grecs qui se sont signalés par leur éloquence, nous avons déjà nommé les plus célèbres, Hérodote, Thucydide et Xénophon ; nous parlerons de ce dernier à l'article des philosophes.

Hérodote (484 — 406).

Hérodote d'Halicarnasse, ville de Carie, naquit vers l'an 484, d'une famille distinguée qui avait produit plusieurs écrivains célèbres. La lecture des historiens qui l'avaient précédé, fit germer de bonne heure en lui le désir de la gloire, et pour laisser un nom à la postérité en s'immortalisant par quelque grand ouvrage, il conçut le dessein d'écrire une histoire universelle. Guidé par le goût des voyages et l'ardeur de s'instruire, il parcourut toute la Grèce, la Perse, l'Assyrie, l'Egypte ; il fit même, dans cette contrée, un assez long séjour, eut des conférences particulières avec les prêtres des différentes villes, seuls dépositaires en ce pays du trésor des connaissances humaines. De retour de ses voyages, Hérodote trouva sa patrie asservie au tyran Lygdamis, dont la cruauté avait déjà fait périr une partie de sa famille. Il alla chercher un asile à Samos, où il s'occupa d'abord à mettre en ordre les riches matériaux qu'il avait rapportés, et à tracer le plan de son histoire. Mais bientôt le désir d'affranchir son pays le ramena dans Halicarnasse, à la tête d'un corps de mécontents. Il attaqua et renversa le tyran. Au lieu de la reconnaissance qu'il avait droit d'attendre de ses concitoyens, il n'éprouva de leur part que la plus noire ingratitude. Une faction aristocratique s'empara du gouvernement, et le força de s'exiler. Il se rendit aux jeux olympiques, que l'on célébrait alors, et il y lut à tous les Grecs assemblés cette histoire, entreprise, comme il le déclara lui-même, pour immortaliser les actions éclatantes des Grecs et leurs victoires sur les Barbares, et dans laquelle, par un art ignoré jusqu'à lui, il fondit l'histoire de toutes les nations connues. La lecture de ce bel ouvrage excita les plus vifs applaudissements, et les grâces de son style firent donner le nom d'une Muse à chacun des neuf livres qui le composent.

Néanmoins Hérodote employa encore douze années à perfec-

tionner son histoire. Il en fit une nouvelle lecture aux Athéniens durant la fête des grandes Panathénées, et il obtint de ce peuple délicat la gloire et la réputation du premier historien et de l'écrivain le plus fleuri de la Grèce.

En effet, il est difficile de porter plus loin la douceur, le charme et la pureté du langage ionique, dans lequel Hérodote a écrit, et dont il est devenu le modèle. Mais ce qui l'élève de beaucoup au-dessus de ses prédécesseurs, c'est l'art avec lequel il a conduit son ouvrage, c'est l'enchaînement des faits, ce sont les transitions heureuses qui lient un sujet à un autre, et surtout cette prodigieuse variété, produite par de fréquentes digressions, qui font ressembler son histoire à un long poème, enrichi de nombreux épisodes, fruits d'une imagination brillante.

Si nous considérons Hérodote comme orateur, à ce titre, il mérite un rang distingué parmi les écrivains qui ont composé des discours. Celui qu'il met dans la bouche de Xerxès, délibérant sur la guerre à déclarer aux Grecs, étincelle de tant de beautés, est rempli d'une politique si profonde et réunit tant de vigueur et de grâces, que Denys d'Halicarnasse ne balance point à le comparer à ce qu'Isocrate a écrit de plus harmonieux, à ce que Démosthène a composé de plus profond.

On peut encore mettre au nombre des plus beaux exemples de l'éloquence d'Hérodote, dans le genre délibératif, les discours des trois seigneurs persans, Otanes, Mégabyse et Darius, sur la forme à donner au gouvernement de la Perse. Chaque orateur y développe, avec un art infini, les raisonnements les plus propres à faire adopter le parti qu'il propose.



Hérodote, plus que tout autre écrivain de cet âge, montre, par l'élégance et l'harmonie de son style, les progrès que l'éloquence historique avait faits chez les Grecs. Au lieu de cette manière décousue, de cette phrase écourtée et sans forme qu'Aristote et Démétrius de Phalère reprochent aux premiers historiens, on sent dans l'histoire d'Hérodote la plénitude et la grâce; tout y est lié avec art; les périodes commencent à s'arrondir; le style prend de la dignité, varie ses mouvements, s'élève avec noblesse, ou garde, quand il le faut, une simplicité majestueuse. La narration est toujours claire, vive, animée; et si l'on a reproché un peu de prolixité à cet écrivain, c'est qu'on n'a pas fait assez d'attention à l'abondance prodigieuse des objets dont il est environné, et qui retardent sa marche malgré lui. On pourrait plutôt s'étonner qu'il ait renfermé tant de matières en neuf livres. Les digressions dont il coupe son récit, l'abrègent, en y jetant de la variété, et délassent agréablement le lecteur.

On fait à Hérodote le reproche d'avoir mêlé quelques fables à ses récits.

DISCUSSION SUR LA FORME DU GOUVERNEMENT.

Après la mort du mage Smerdis, Otanes, dans l'assemblée des grands de la Perse, propose d'établir le gouvernement démocratique.

« Je pense que nous ne devons élever aucun de nous sur le trône, et qu'il faut abolir la monarchie. Qui oserait parler de la douceur et de la bonté de ce gouvernement, après tous les excès d'orgueil et de folie auxquels s'est porté Cambyse, après tout ce que vous avez souffert vous-même, sous la tyrannie du mage? En effet, comment serait-on bien gouverné dans une monarchie, où le souverain peut faire impunément tout ce qui lui plaît? L'homme même le plus vertueux et le plus sage, une fois élevé à ce haut degré de puissance, changerait bientôt de principes et de conduite. Tous les avantages dont le monarque est environné lui inspirent des sentiments d'orgueil; il est d'ailleurs, comme les autres hommes, sujet à l'envie. Infecté de ces deux vices, il a tous les vices ensemble : l'orgueil et l'envie le poussent tour à tour à mille actions criminelles. Il semble néanmoins qu'un roi devrait être exempt d'envie, puisque l'abondance dont il jouit ne lui laisse rien à désirer; mais il n'en est pas ainsi, pour le malheur de ses sujets. La vue des gens de bien excite sa haine jalouse, il ne se plaît qu'avec les hommes les plus pervers; ses oreilles sont toujours ouvertes aux calomniateurs.

» Parlerai-je de l'étrange contradiction qu'il y a dans sa conduite? Si vous n'avez pour lui qu'une faible admiration, il s'irrite de ce qu'on ne lui rend pas assez d'honneur; si vous lui prodiguez les hommages, il s'irrite également, comme si on cherchait à le séduire par de vaines adulations.

» Mais voici le comble des maux : il renverse les lois et les usages de la patrie; il attente à l'honneur des femmes, et il livre les citoyens aux supplices, sans aucune forme de procès. Mais quand la souveraineté réside dans le peuple, d'abord ce gouvernement est désigné par le plus beau des noms, l'*Isonomie* (Egalité devant la loi); ensuite il n'admet aucun des abus de la monarchie. Les magistrats, élus par le sort, sont obligés de rendre compte de leur administration; toutes les affaires sont traitées dans les délibérations publiques.

» Mon avis est donc que nous abolissions le gouvernement monarchique, et que nous établissions la démocratie, car le peuple est tout. »

Telle fut l'opinion d'Otanes. Mégabyse, qui parla après lui, conseilla d'instituer l'oligarchie.

« J'approuve tout ce qu'Otanes vient de dire sur l'abolition de la royauté. Mais quand il nous conseille de remettre l'autorité suprême entre les mains du peuple, il s'écarte de la droite raison. Où trouver, en effet, plus de déraison jointe à plus d'insolence que dans une aveugle multitude? Certes, se délivrer de l'oppression d'un tyran pour s'exposer aux insultes d'un peuple sans frein, c'est le comble de la folie; un tyran, du moins, est en état de se rendre compte de ses actions; mais le peuple est incapable de savoir ce qu'il fait. Et comment pourrait-il le savoir, étant dépourvu d'instruction et n'ayant aucune idée de ce qui est conforme aux convenances et à l'honnêteté? Il se jette aveuglément au milieu des affaires publiques, et en précipite la marche avec la rapidité d'un torrent impétueux.

» Puissent donc les ennemis de la Perse établir chez eux le gouvernement populaire; pour nous, formons un conseil composé des hommes les plus distingués de la nation, parmi lesquels nous pouvons nous compter; confions-leur l'exercice de l'autorité souveraine : des meilleurs esprits doivent partir les meilleurs conseils. »

Tel fut l'avis de Mégabyse. Darius parla le troisième, et proposa le sien en ces termes :

« Ce que Mégabyse vient de dire sur le peuple me semble parfaitement juste; mais je ne pense pas comme lui sur l'oligarchie. En supposant au plus haut degré de perfection les trois gouvernements dont il est ici question, je soutiens que le monarchique est préférable aux deux autres. En effet, on ne saurait rien imaginer de meilleur que le gouvernement d'un seul, lorsqu'il a les qualités d'un bon roi. Un tel homme gouvernera sans donner aucun sujet de plainte, et pourra couvrir du plus grand secret toutes les mesures qu'il prendra contre les ennemis de l'Etat.

» Dans l'oligarchie, au contraire, où plusieurs travaillent à rendre leurs talents utiles à la patrie, cette rivalité engendre des haines privées et violentes. Chacun aspirant à conduire seul l'Etat et à faire triompher ses opinions, on voit naître des inimitiés mor-

telles qui engendrent les séditions; les séditions amènent des massacres; les massacres amènent la royauté : ce qui prouve combien ce dernier gouvernement est préférable aux autres.

» D'un autre côté, quand c'est le peuple qui gouverne, il est impossible que la corruption ne s'introduise pas dans la république. Dès que la corruption y règne, les méchants, loin de se haïr réciproquement, forment entre eux des associations puissantes : car ceux qui perdent l'Etat, agissent avec un parfait accord; et cette alliance subsiste jusqu'à ce qu'il se présente quelque personnage qui, se mettant à la tête du peuple, le délivre de la tyrannie des méchants. Ce vengeur du peuple devient l'objet de l'admiration publique, et cette admiration le place bientôt sur le trône : nouvelle preuve de l'excellence de la monarchie.

» Enfin, d'où nous est venue la liberté dont nous jouissons? à qui la devons-nous? est-ce au peuple? est-ce à l'oligarchie ou bien à un monarque? Puisque c'est par un seul homme que nous avons été affranchis de la servitude, je pense que nous devons remettre la souveraine puissance dans les mains d'un seul homme. Indépendamment de cette considération, nous ne devons pas renverser les lois de notre patrie, ces lois dont jusqu'ici nous n'avons pas eu à nous plaindre : nous n'avons rien à gagner à un tel changement. »

Le sentiment de Darius prévalut.

PROJET DE GUERRE CONTRE LA GRÈCE.

L'Égypte ayant été soumise, et Xerxès étant sur le point de marcher contre Athènes, ce prince convoqua les principaux d'entre les Perses, tant pour avoir leurs avis, que pour les instruire de ses volontés. Lorsqu'ils furent assemblés, il leur parla en ces termes :

« Perses, je ne prétends pas introduire parmi vous un nouvel usage, mais suivre celui que nous ont transmis nos ancêtres. Depuis que Cyrus a arraché la couronne à Astyages, et que nous avons enlevé cet empire aux Mèdes, nous ne sommes jamais restés dans l'inaction, comme je l'ai appris de nos anciens. Un dieu nous conduit, et sous ses auspices nous marchons de succès en succès. Il est inutile de vous parler des exploits de Cyrus, de Cambyse, de Darius, mon père, et des provinces qu'ils ont ajoutées à notre empire; vous en êtes assez instruits. Quant à moi, du moment où je suis monté sur le trône, jaloux de ne point dégénérer de mes ancêtres,

je songe comment je pourrai procurer aux Perses une puissance non moins considérable que celle qu'ils m'ont laissée. En y réfléchissant, je trouve que nous pouvons illustrer de plus en plus notre nom; acquérir un pays qui n'est pas inférieur au nôtre, qui même est plus fertile, et que nous aurons en même temps la satisfaction de punir les auteurs de ces injures, que nous avons reçues, et de nous en venger. Je vous ai donc convoqués pour vous faire part de mes intentions. Après avoir construit un pont sur l'Hellespont, je traverserai l'Europe pour me rendre en Grèce, afin de venger et les Perses et mon père des insultes des Athéniens. Vous n'ignorez point que Darius avait résolu de marcher contre ce peuple. Mais la mort ne lui a pas permis de satisfaire son ressentiment. C'est à moi de venger et mon père et les Perses, et je ne me désisterai point de mon entreprise que je ne me sois rendu maître d'Athènes, et que je ne l'aie réduite en cendres. Ses habitants, vous le savez, ont commencé les premières hostilités contre mon père et contre moi. Premièrement, ils sont venus à Sardes avec Aristagoras de Milet, notre esclave, et ils ont mis le feu aux temples et aux bois sacrés. Que ne vous ont-ils pas fait ensuite à vous-mêmes, quand vous êtes allés dans leur pays, sous la conduite de Datis et d'Artapherne? Personne d'entre vous ne l'ignore. Voilà ce qui m'anime à marcher contre les Athéniens. Mais en y réfléchissant, je trouve un grand avantage à cette expédition. Si nous venons à les subjuguer, eux et leurs voisins, les habitants du pays de Pélops, alors la Perse n'aura plus d'autres bornes que le ciel; le soleil n'éclairera point de pays qui ne nous touche; je parcourrai toute l'Europe, et, avec votre secours, je ne ferai de la terre entière qu'un seul empire : car on m'assure que, les Grecs une fois réduits, il n'y aura plus de ville ni de nation qui puissent nous résister. Ainsi, coupables ou non, tous subiront également notre joug. En me secondant dans mon dessein, vous m'obligerez sensiblement. Que chacun de vous se hâte de venir au rendez-vous que j'indiquerai. Je ferai présent, à celui qui s'y trouvera avec les plus belles troupes, des choses que l'on estime le plus dans mon palais. Telle est ma résolution. Mais afin qu'il ne paraisse pas que je veuille régler tout par mon seul sentiment, je vous permets de délibérer sur cette affaire, et j'ordonne à chacun de vous de m'en dire son avis. »

Xerxès ayant cessé de parler, Mardonius s'exprima ainsi :

« Seigneur, vous êtes non-seulement le plus grand des Perses

qui aient paru jusqu'ici, mais encore de tous ceux qui naîtront dans la suite. J'en atteste les choses vraies et excellentes que vous venez de dire, et cette grandeur d'âme qui ne souffrira point que les Ioniens d'Europe, ce peuple vil et méprisable, nous insultent impunément. Si, dans la seule vue d'étendre notre empire, nous avons soumis les Saces, les Indiens, les Éthiopiens, les Assyriens, et plusieurs autres nations puissantes et nombreuses, qui n'avaient commis contre nous aucune hostilité, ne serait-il pas honteux pour nous de laisser impunie l'insolence des Grecs, qui ont été les premiers à nous insulter? Qu'avons-nous à craindre? serait-ce la multitude de leurs troupes, la grandeur de leurs richesses? nous n'ignorons ni leur manière de combattre ni leur faiblesse. Nous avons subjugué ceux de leurs enfants qui habitent notre pays, et qui sont connus sous les noms d'Ioniens, d'Éoliens et de Doriens. Je connais par moi-même les forces des Grecs; j'en fis l'épreuve lorsque je marchai contre eux par ordre du roi votre père. Je pénétrai en Macédoine, peu s'en fallut même que je n'allasse jusqu'à Athènes, et cependant personne ne vint me combattre. L'ignorance et la sottise des Grecs ne leur permettent pas ordinairement, comme je l'ai ouï-dire, de consulter la prudence lorsqu'ils se font la guerre; car alors ils cherchent pour se battre la plaine la plus belle et la plus unie. Ainsi, les vainqueurs ne se retirent qu'avec de grandes pertes : quant aux vaincus, comme ils sont entièrement détruits, je n'en puis absolument rien dire.

» Puisqu'ils parlent tous la même langue, ne devraient-ils pas envoyer des hérauts et des ambassadeurs pour terminer leurs différents? ne devraient-ils pas tenter toutes les voies de pacification, plutôt que d'en venir aux mains? ou, s'il était absolument nécessaire de se battre, ne devraient-ils pas chercher, les uns et les autres, un terrain fortifié par la nature, où il fût difficile d'être vaincu, et tenter en cet endroit le sort des armes? Par une suite de ce mauvais usage, les Grecs n'osèrent pas m'offrir la bataille, lorsque j'allai jusqu'en Macédoine. Y a-t-il donc quelqu'un parmi eux qui s'oppose à vous, et vous présente le combat, à vous, seigneur, qui conduisez toutes les forces de terre et de mer de l'Asie? Je ne pense pas que les Grecs portent l'audace jusque-là. Si cependant je me trompais, si leur folie les poussait à en venir aux mains avec nous, qu'ils apprennent alors que, de tous les hommes, nous sommes les plus braves et les plus habiles dans l'art de la guerre. Il faut donc tenter toutes les voies possibles; rien ne s'exécute de soi-même, et ce n'est ordinairement qu'à force de tentatives qu'on réussit. »

Ce fut ainsi que Mardonius adoucit ce que le discours de Xerxès pouvait avoir de trop dur; après quoi il cessa de parler.

Comme les Perses gardaient tous le silence, et que pas un n'osait proposer un avis contraire, Artabane, fils d'Hystaspe, oncle paternel de Xerxès, s'appuyant sur cette qualité, ouvrit le sien en ces termes :

« Seigneur, lorsque dans un conseil les sentiments ne sont pas partagés, on ne peut choisir le meilleur; il faut s'en tenir à celui qu'on a proposé. Mais quand ils le sont, on discerne le plus avantageux; de même qu'on ne distingue point l'or pur par lui-même, mais en le comparant avec d'autre or. Je conseillai au roi Darius, votre père et mon frère, de ne point faire la guerre aux Scythes, qui n'habitent point des villes. Flatté de l'espérance de subjuguer ces peuples nomades, il ne suivit pas mes conseils; il revint de son expédition après avoir perdu ses meilleures troupes. Et vous, seigneur, vous vous disposez à marcher contre des hommes plus braves que les Scythes, et qui passent pour être très-habiles et sur terre et sur mer. Il est donc juste que je vous avertisse des dangers que vous aurez à essuyer.

» Vous dites qu'après avoir jeté un pont sur l'Hellespont, vous traverserez l'Europe avec votre armée pour vous rendre en Grèce. Mais il peut arriver que nous soyons battus sur terre ou sur mer, ou même sur l'un et l'autre élément; car ces peuples ont la réputation d'être braves, et l'on peut conjecturer que cette réputation n'est pas mal fondée, puisque les Athéniens seuls ont défait cette puissante armée qui était entrée dans l'Attique sous la conduite de Datis et d'Artapherne. Mais supposons qu'ils ne réussissent pas à nous battre sur terre et sur mer à la fois; s'ils nous attaquent seulement sur ce dernier élément, et qu'après nous avoir battus ils aillent rompre le pont que nous aurons construit sur l'Hellespont, nous serons alors, seigneur, dans un grand danger.

» Je ne fonde point cette conjecture sur ma prudence, mais sur le malheur qui pensa nous arriver lorsque le roi, votre père, ayant fait jeter un pont sur le Bosphore de Thrace et un autre sur l'Ister, passa dans la Scythie. Alors les Scythes firent mille instances aux Ioniens, à qui l'on avait confié la garde du pont de l'Ister, pour les engager à le rompre. Si, dans ce temps-là, Histiée, tyran de Milet, ne se fût point opposé à l'avis des autres tyrans, c'en était fait des Perses et de leur empire. On ne peut même entendre sans frémir que la fortune et le salut du roi aient dépendu d'un seul homme.

» Ne vous exposez donc point, je vous en prie, seigneur, à de si grands périls, puisqu'il n'y a point de nécessité. Suivez plutôt mes conseils; congédiez maintenant cette assemblée, faites de nouvelles réflexions, et, quand vous le jugerez à propos, donnez les ordres qui vous paraîtront les plus utiles. Je trouve, en effet, qu'il y a un grand avantage à ne se déterminer qu'après une mûre délibération; car quand même l'événement ne répondrait pas à notre attente, on a du moins la satisfaction qu'on s'est décidé avec sagesse, et que c'est la fortune qui a triomphé de la prudence. Mais lorsqu'on a suivi des conseils peu sages, si la fortune les seconde, nous ne devons nos succès qu'au hasard, et la honte, suite de ces mauvais conseils, ne nous en reste pas moins.

» Ne voyez-vous pas que Dieu lance sa foudre sur les plus grands animaux et qu'il les fait disparaître, tandis que les petits ne lui causent pas même la plus légère inquiétude? ne voyez-vous pas qu'elle tombe toujours sur les plus grands édifices et sur les arbres les plus élevés? car Dieu se plaît à abaisser tout ce qui s'élève trop haut. Ainsi une grande armée est souvent taillée en pièces par une petite. Dieu, dans sa jalousie, lui envoie des terreurs, ou la frappe d'aveuglement, et conséquemment elle périt d'une manière indigne de sa première fortune; car il ne permet pas qu'un autre que lui s'élève et se glorifie. La précipitation produit des fautes qui occasionnent les disgrâces éclatantes. Ce qu'on fait, au contraire, lentement, procure de grands avantages. Si on ne les aperçoit pas sur-le-champ, on les reconnaît du moins avec le temps.

» Voilà, seigneur, les conseils que j'ai à vous donner. Et vous, Mardonius, fils de Gobryas, cessez de tenir sur les Grecs de vains propos : ils ne méritent pas qu'on en parle avec mépris. C'est en les calomniant que vous excitez le roi à marcher en personne contre ces peuples; c'est du moins à quoi me paraissent tendre toutes vos vues, tout votre zèle. Au nom des dieux, ne vous permettez plus la calomnie, c'est le plus odieux des vices. C'est une injustice de deux personnes contre une troisième. Le calomniateur viole toutes les règles de l'équité, en ce qu'il accuse un absent. L'autre n'est pas moins coupable, en ce qu'il ajoute foi au calomniateur avant que d'être bien instruit. Enfin l'absent reçoit une double injure, en ce que l'un le dépeint sous de noires couleurs, et que l'autre le croit tel qu'on le lui représente.

» Mais s'il faut absolument porter la guerre chez les Grecs, que le roi du moins reste en Perse, que nos enfants lui répondent de

nos conseils. Quant à vous, Mardonius, prenez avec vous les meilleures troupes, et en aussi grand nombre que vous voudrez ; mettez-vous à leur tête; et, si les affaires du roi prospèrent de la manière que vous le dites, qu'on m'ôte la vie à moi et à mes enfants. Mais si elles ont le succès que je prédis, que les vôtres éprouvent le même traitement et vous-même aussi, si vous revenez de cette expédition. Si vous ne voulez pas accepter cette condition et que vous soyez absolument déterminé à marcher en Grèce, je ne crains point d'assurer que quelqu'un de ceux qui seront restés ici, connaissant la valeur des peuples contre lesquels vous conseillez au roi de faire la guerre, apprendra incessamment que Mardonius, après avoir causé aux Perses quelque grande calamité, aura servi de pâture aux chiens et aux oiseaux sur les terres des Athéniens ou sur celles des Lacédémoniens, à moins que ce malheur ne lui arrive même en chemin, avant que d'être entré en Grèce. »

Ces sages conseils ne furent point suivis.

Thucydide (471 — 411).

Le succès de l'histoire d'Hérodote ne tarda pas à lui donner un illustre rival. Thucydide, fils d'Olorus, à qui la lecture de cet ouvrage avait arraché des larmes de dépit, dès l'âge de quinze ans, était Athénien de la bourgade ou dîme d'Alimonte. Il descendait, par son père, d'un Olorus, ancien roi de Thrace, et était parent de Miltiade et de Cimon. Il naquit vers l'an 471 avant J.-C. Sa jeunesse fut cultivée par une excellente éducation et par les leçons des philosophes et des rhéteurs les plus distingués, tels qu'Anaxagore, qui avait aussi formé Périclès, et Gorgias, dont il emprunta l'élévation et la magnificence. Il prit encore des leçons d'éloquence de l'orateur Antiphon.

Parvenu à l'âge viril, Thucydide ne voulut point se mêler du gouvernement ni monter à la tribune, quoiqu'il eût reçu de grands talents de la nature, et qu'il les eût perfectionnés par l'étude. La guerre du Péloponèse était alors dans sa plus grande vigueur ; il prit le parti des armes; mais son courage fut trahi par la fortune. Créé général par les Athéniens, il marchait à la défense d'Amphipolis, lorsque Brasidas, général des Lacédémoniens, le prévenant, s'empara de cette ville. Le peuple d'Athènes, irrité de ce mauvais succès, en fit un crime à Thucydide : il fut exilé. Il se retira d'abord dans l'île d'Égine, où il s'occupa quelque

temps à faire valoir sa fortune, qui était considérable; mais voyant ce pays menacé d'une prochaine invasion, il se retira dans Scaptéryla, ville de Thrace, dont il était originaire. Il y consacra ses loisirs à écrire son histoire. Elle est distribuée en huit livres, et comprend les événements de la guerre du Péloponèse, dans laquelle il avait joué un rôle. Afin de se procurer des renseignements plus certains sur les détails de cette guerre, il distribua des sommes considérables à des Athéniens et à des Lacédémoniens, qui étaient chargés de l'instruire de tout ce qui se passait dans les deux partis. Peu s'en fallut que ce chef-d'œuvre ne restât enseveli dans un honteux oubli, et ne pérît entre les mains de ses héritiers ignorants. Il était perdu pour la postérité, sans la générosité de Xénophon; un heureux hasard le lui fit connaître; frappé de la beauté de cet ouvrage, il le publia sous le nom de son véritable auteur; et comme la mort avait empêché Thucydide de terminer l'histoire de cette guerre, dont il n'avait pu voir les dernières catastrophes, Xénophon la continua, et y ajouta deux livres, sous le titre d'*Histoire grecque*.

Thucydide à un caractère grave joignait des mœurs austères. Ces qualités sont empreintes dans son style nerveux et concis. Les tableaux sombres qu'il avait sous les yeux, les malheurs continuels qui affligeaient la Grèce depuis plus de vingt années, semblent avoir contribué à rembrunir les couleurs de sa diction, et à lui donner ces teintes vigoureuses qui n'appartiennent qu'aux grands maîtres. Il déploie partout une éloquence mâle, une politique savante et profonde. Il affecta dans sa diction les formes sévères de l'ancien atticisme, et devint un modèle si accompli dans le genre grave et majestueux, que Démosthène ne crut pouvoir atteindre à ses hautes qualités qu'en le copiant sept fois de sa main.

Riche des leçons de ses maîtres et fort de son propre génie, Thucydide ajouta aux préceptes de l'art, la hardiesse de l'exécution. Pompeux sans superfluité, arrondi sans mollesse, il a la vigueur nécessaire au barreau. Son élocution est noble, ses termes sont choisis et sonores : il les crée au besoin et lorsqu'ils manquent à la force de sa conception. Nul orateur n'a mieux développé les caractères, et fait des passions un usage plus heureux. Il est fécond en figures, abondant en enthymèmes, profond et sentencieux dans ses réflexions.

« Thucydide est si plein de choses, dit Cicéron, que, chez lui, le nombre des pensées égale celui des mots, et en même temps il est si juste et si serré dans son style, qu'on ne sait si ce sont les mots qui ornent les pensées, ou les pensées qui ornent les mots. » (*De Oratore*, liv. II, n. 56.)

« Thucydide est, à mon gré, dit Jean-Jacques Rousseau, le vrai modèle des historiens; il rapporte les faits sans les juger, mais il n'omet aucune des circonstances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte sous les yeux du lecteur. Loin de s'interposer entre les événements et les lecteurs, il se dérobe; on ne croit pas lire, on croit voir. » (*Emile*, liv. IV.)

Le talent de raconter, que possède Thucydide à un degré peu commun, il ne l'exerce guère que sur des faits militaires, et l'on ne peut l'en blâmer, puisqu'il écrit l'histoire d'une guerre. Quand le cours naturel des choses l'entraîne sur la scène des débats et des intrigues politiques, il en sait tirer des tableaux animés et fidèles; mais il se contient rigoureusement dans les bornes de son sujet, et regagne le plus tôt possible les camps et les flottes.

L'obscurité dépare quelquefois la diction de Thucydide; cette imperfection a été sentie par les anciens, il est à présumer que les copistes l'ont fort augmentée. On rencontre çà et là, en chacun des huit livres, quelques lignes embarrassantes et peu intelligibles; elles ont servi de prétexte à des commentaires qui ne les ont point du tout éclaircies et qui contribueraient plutôt à répandre des ténèbres et de l'ennui sur tout l'ouvrage. Le plus simple est de regarder ces textes obscurs comme autant de petites lacunes et de les remplir, quand cela est indispensable, par les idées qui se lient le plus naturellement à ce qui précède et à ce qui suit, sans s'arrêter à des discussions grammaticales, que l'état de ces textes rend tout à fait infructueuses.

LA PESTE D'ATHÈNES.

« La peste se répandit d'abord parmi les Athéniens. Plusieurs fois déjà, dit-on, Lemnos et d'autres contrées en avaient ressenti les terribles atteintes; mais nulle part, de mémoire d'homme, on n'avait été frappé d'une telle contagion, d'une aussi terrible mortalité. Les médecins, dans le principe, n'y connaissant rien, ne pouvaient y apporter de remède; la mort les frappait les premiers, à cause de leur commerce plus fréquent avec les malades. Toute industrie humaine était superflue : prière dans les temples, oracles consultés, pratiques de toute espèce, tout devenait inutile; on finit par y renoncer, vaincu par la force du mal.

» Il commença, dit-on, par l'Ethiopie, au-dessus de l'Egypte, descendit en Egypte et dans la Lybie, gagna plusieurs provinces des états du roi, et soudain fondit sur Athènes. Ses premières victimes furent les habitants du Pirée. Ils allaient jusqu'à dire que

les Péloponésiens avaient sans doute empoisonné les puits; car il n'existait pas encore de fontaines dans ce quartier. Le mal se répandit ensuite dans la ville haute, et ce fut alors qu'il exerça de plus grands ravages. Médecin ou non, que chacun raisonne selon ses connaissances sur ce fléau, qu'on dise à quel principe il doit sa naissance, et quels sont les causes ou de la révolution qui se fit dans les corps, ou du renversement de température qui eut lieu dans l'air; pour moi, ayant été attaqué de ce mal et ayant vu ceux qui en furent atteints, je vais le décrire si clairement, que les personnes attentives qui, d'avance, en auront vu les caractères dans ce récit, ne pourront le méconnaître, si jamais il recommence à exercer ses ravages.

» On convenait que, cette année surtout, les autres maladies s'étaient fait peu sentir : celles qui se manifestaient prenaient aussitôt les caractères de la peste; mais, en général, elle frappait subitement, au milieu de la meilleure santé et sans qu'aucun symptôme l'annonçât. D'abord on éprouvait de violentes chaleurs de tête, et les yeux devenaient rouges et enflammés, la gorge et la langue sanguinolentes, l'haleine extraordinairement fétide; à ces symptômes succédaient l'éternuement, l'enrouement; en peu de temps le mal gagnait la poitrine et occasionnait les toux les plus violentes. Quand il s'attachait à l'orifice supérieur de l'estomac, il y excitait des soulèvements suivis de toutes les éruptions de bile, auxquelles les médecins ont donné des noms, et qui fatiguaient extrêmement les malades; survenaient alors des hoquets redoublés qui causaient de violentes convulsions, et qui s'apaisaient bientôt chez les uns, beaucoup plus tard chez les autres. La partie extérieure du corps soumise au toucher, n'était ni brûlante, ni pâle, mais rougeâtre, livide et couverte de petites pustules et de petits ulcères; l'intérieur était dévoré d'un tel feu, que le malade ne pouvait souffrir ni les manteaux les plus légers ni les plus fines couvertures : il restait nu et se jetait avidement dans l'eau froide. Plusieurs de ceux qui n'étaient pas gardés se précipitèrent dans les puits, tourmentés d'une soif inextinguible. Il était égal de boire peu ou beaucoup.

» L'impossibilité de prendre aucun repos et une cruelle insomnie se soutenaient pendant tout le temps de la maladie. Tant qu'elle était dans sa force, le corps ne maigrissait pas, et contre toute attente, il résistait aux souffrances. La plupart, conservant encore quelque vigueur, périssaient le neuvième ou le septième jour, consumés par un feu intérieur, ou, s'ils passaient ce terme, une violente ulcération se formait, et généralement on mourait

ensuite de faiblesse. Le mal, qui d'abord avait établi son siége dans la tête, gagnant successivement tout le corps, laissait sur ceux qui échappaient aux grands accidents des traces aux extrémités, aux pieds, aux mains; ceux-ci perdaient quelques-unes de ces parties; ceux-là devenaient aveugles; d'autres, à leur convalescence, se trouvaient sans mémoire, ne reconnaissant ni eux ni leurs amis.

» Cette maladie, plus affreuse qu'on ne saurait le dire, eut un caractère de violence supérieure aux forces humaines, et montra éminemment qu'elle différait des maladies ordinaires; car ni les oiseaux, ni les quadrupèdes, qui se nourrissent de cadavres humains, n'approchaient des corps qui restaient en grand nombre sans sépulture, ou s'ils en goûtaient, ils périssaient aussitôt : on en eut la preuve dans la disparition des oiseaux carnassiers, ils ne se montraient ni autour des corps morts ni ailleurs. Les chiens rendaient encore plus sensibles les effets de la contagion, parce qu'ils sont habituellement les compagnons de l'homme.

» Sans s'arrêter à quantité d'irrégularités, qui variaient selon les sujets, tels étaient en général les symptômes de la maladie. Les uns périssaient négligés, les autres malgré tous les secours qu'on leur prodiguait. On ne connaissait, pour ainsi dire, aucun remède pour sauver ceux qui l'employaient : ce qui faisait du bien à l'un nuisait à l'autre; aucun tempéramment, faible ou vigoureux, ne fut garanti du mal : il s'attachait à toutes les complexions, il résistait à tous les régimes. Ce qu'il y avait de plus terrible, c'était le découragement des malheureux qu'il attaquait : ils perdaient aussitôt toute espérance, tombaient dans un entier abandon d'eux-mêmes, et ne cherchaient point à résister; c'étaient même les soins donnés aux victimes : on s'infectait mutuellement comme les troupeaux malades et l'on périssait : ce qui causait une affreuse destruction. Ceux qui, par crainte, ne voulaient point approcher des autres, mouraient délaissés, et bien des maisons s'éteignirent faute de gens qui donnassent des soins aux malades; ceux qui leur en donnaient recevaient la mort. Tel fut le sort des personnes surtout qui se piquaient de quelque vertu : elles avaient honte de s'épargner, et venaient soigner leurs amis; car les gens attachés à la maison, abattus par l'excès des fatigues, finissaient par être insensibles aux plaintes des mourants. Ceux néanmoins qui étaient échappés au mal montraient plus de pitié pour les mourants et pour les malades, parce qu'ils avaient connu les mêmes souffrances, et qu'ils jouissaient d'une parfaite sécurité; car ils n'étaient pas deux fois en danger de mourir. Les autres, témoins de leur bonheur, les mettaient au rang des bienheureux;

pour eux, se livrant aux transports de la joie, ils avaient la douce espérance qu'à l'avenir ils ne seraient attaqués d'aucune autre maladie.

» L'affluence des gens de la campagne, qui venaient se réfugier dans la ville, se joignit aux maux des Athéniens pour les aggraver, et ces nouveaux venus en souffraient eux-mêmes plus que les autres. N'ayant pas de maison, pressés, à l'époque des plus grandes chaleurs, dans des réduits étroits, ils périssaient confusément, les mourants entassés sur les morts. Des malheureux près d'expirer, avides de trouver de l'eau, se roulaient dans les rues autour des fontaines. Les lieux sacrés, où l'on avait dressé des tentes, étaient comblés des cadavres de ceux qui mouraient dans le lieu même. Quand le mal fut parvenu à son plus haut période, on perdit tout respect pour les choses divines et humaines : toutes les cérémonies auparavant usitées pour les funérailles furent violées, on ensevelit les morts comme on put. Bien des gens manquant des choses nécessaires, parce qu'ils avaient essuyé des pertes successives, s'emparaient sans scrupule des tombeaux d'autrui. Les uns se hâtaient de porter leur mort et de le brûler sur un bûcher qui ne leur appartenait pas, prévenant ceux qui l'avaient dressé ; d'autres, pendant qu'on brûlait un mort, jetaient par-dessus le corps qu'ils portaient, et se retiraient aussitôt.

» La peste introduisit dans la ville une licence effrénée, même sur les autres objets. A la vue des promptes vicissitudes dont on était témoin, de riches subitement atteints de la mort, de pauvres devenus tout à coup de riches héritiers, on osa s'abandonner ouvertement à des plaisirs qu'auparavant on se procurait dans l'ombre. On cherchait des jouissances promptes, et l'on ne croyait devoir s'occuper que de voluptés, dans l'idée que l'on ne possédait que pour un jour et ses biens et sa vie. Personne ne daignait se donner aucune peine pour des choses honnêtes, dans l'incertitude si l'on ne cesserait pas d'exister avant d'y avoir atteint. Le plaisir et ce qui y conduisait sûrement, voilà ce qui était utile et honnête. Ni la crainte des dieux, ni les lois humaines n'éloignaient du crime. Les dieux! en voyant périr tout le monde indistinctement, on jugeait indifférent de les honorer ou non. Les lois humaines! nul ne s'attendait à vivre jusqu'à l'époque du jugement ; on ne craignait plus les peines ordonnées par les lois, mais on voyait suspendu sur sa tête un châtiment plus grave déjà prononcé, et, avant de le subir, on croyait raisonnable de tirer au moins quelque parti de la vie. » (Livre II.)

HARANGUES DE THUCYDIDE.

Les harangues historiques des anciens ne sont peut-être que de beaux défauts, comme a dit Voltaire; mais sans examiner si les historiens devaient se les permettre, on peut dire qu'on regretterait qu'ils ne les eussent pas composées, parce qu'elles nous offrent de véritables chefs-d'œuvre. Elles frappent ordinairement par des pensées fortes, par des sentiments profonds, par des élans sublimes. Elles donnent à l'histoire un intérêt dramatique, et mettent en scène, sous les yeux du lecteur, les personnages les plus célèbres, qui s'expriment d'une manière si conforme à leur caractère et à leur situation, que nous oublions volontiers l'historien pour écouter le héros. Elles ont de plus l'avantage de faire connaître parfaitement chaque siècle et chaque nation, parce que l'orateur, quel qu'il soit, accommode presque toujours son style et ses pensées au langage, aux mœurs et aux idées de ceux qui l'écoutent.

Parmi les historiens grecs, Thucydide est celui qui a composé un plus grand nombre de harangues. Quelques-unes de celles qu'il prête aux généraux d'armée semblent retomber dans des lieux communs, manquer d'originalité et d'énergie; mais aussi il en a d'éloquentes et de véritablement guerrières, qui commencent, en quelque sorte, les combats qu'elles annoncent, et qui retentissent déjà comme des coups portés à l'ennemi. Souvent elles expliquent les manœuvres et les chocs qui vont suivre; elles nous instruisent et nous ébranlent comme l'armée qui les écoute. Mais c'est dans les discours politiques que brille avec plus d'éclat le talent de Thucydide. C'est là qu'il nous montre combien son âme était sensible, sa pensée profonde, son élocution flexible et entraînante. Il nous transporte au milieu des assemblées où s'agitent les plus graves questions. Nous croyons entendre les orateurs, participer aux délibérations, donner nos suffrages avec les citoyens. Rien, en un mot, n'est capable de nous faire connaître les débats de la tribune d'Athènes comme ces immortels discours, qui font une partie très-importante de l'histoire de Thucydide.

PÉRICLÈS AUX ATHÉNIENS SUR LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

La seconde campagne de la guerre du Péloponèse devint funeste aux Athéniens par les revers qu'ils y éprouvèrent, et surtout par l'effroyable contagion qui ravagea l'Attique, et dont nous avons

vu tout à l'heure la description. Découragés, abattus par le double fléau de la guerre et de la peste, ils murmuraient hautement contre Périclès, qu'ils regardaient comme l'auteur de leurs maux, parce qu'il avait conseillé la guerre. Ils envoyèrent donc à Lacédémone, pour accepter les conditions qu'ils avaient d'abord refusées ; mais leurs députés revinrent sans avoir rien obtenu : le découragement et les murmures furent à leur comble. Dans cette circonstance, Périclès parla ainsi :

« Athéniens, je m'attendais à votre colère, j'en conjecture aisément la cause, et c'est pour vous rappeler à vous-même que je vous ai assemblés. Je viens me plaindre à vous de l'injustice de vos emportements contre moi, et de la faiblesse avec laquelle vous cédez au malheur.

» Le grand intérêt de chaque citoyen consiste moins dans sa prospérité personnelle que dans le bonheur de la cité dont il fait partie. Le plus heureux des citoyens, si sa patrie vient à tomber, tombe nécessairement avec elle ; tant qu'elle se soutient, il trouve dans le bonheur général le moyen de réparer ses propres disgrâces. Mais s'il est vrai que la république peut soutenir le particulier dans sa chute, tandis que le particulier ne peut arrêter la ruine d'une république qui s'écroule, ne faut-il pas que tous se réunissent pour venir au secours de la mère commune, et déploient une fermeté d'âme... dont vous êtes bien éloignés aujourd'hui ? je vous vois perdre courage au premier revers, désespérer du salut commun, vous reprocher à vous-même, aussi injustement qu'à moi, les malheurs d'une guerre que nous avons déterminée ensemble.

» Oui, vous vous en prenez à moi, qui me flatte de connaître vos affaires aussi bien que personne et de savoir en parler ; à moi qui suis l'ami de l'État et au-dessus des petites considérations d'un vil intérêt. Avoir des connaissances sans le talent de les communiquer aux autres, ce n'est pas être au-dessus de celui qui ne pense pas : avec ces deux qualités, sans amour pour la patrie, on ne donnera pas de bons conseils ; qu'on ait cet amour, sans être invincible à la cupidité, tout, par ce seul vice, sera mis à prix d'argent. Si vous m'avez, sous ces différents rapports, accordé quelque supériorité sur les autres, et si je dois à cette opinion flatteuse votre déférence à mes avis, pourquoi donc me faire aujourd'hui un crime d'une guerre que vous avez jugée indispensable ?

» Lorsqu'on a le choix, et que d'ailleurs on est heureux, c'est une grande folie de choisir la guerre ; mais s'il ne vous restait

qu'un parti à prendre, celui de céder et d'obéir, ou de combattre et de triompher de l'injustice, ne serait-on pas plus blâmable d'avoir fui le péril que de l'avoir bravé? Je suis, moi, ce que j'étais alors ; je ne change pas, comme vous, au gré des circonstances. Vous avez adopté mes conseils avant que les maux soient venus vous assiéger, et vous vous en repentez à présent que vous souffrez. Abattus par des disgrâces aussi funestes qu'imprévues, vous n'avez plus la force de maintenir vos résolutions ; mais les citoyens d'une puissante république, des hommes élevés dans des sentiments dignes de leur patrie, devraient-ils succomber aussi facilement à l'infortune et ternir, par tant de lâcheté, l'éclat de leur conduite passée? Oui, l'on blâme également la faiblesse qui soutient mal son rang, et l'orgueil qui aspire où il ne saurait atteindre. Vous devez donc, ô Athéniens! étouffer vos douleurs particulières, pour ne voir et ne chercher que le bien général. Quant à la guerre actuelle, dont vous redoutez la durée et l'issue, il suffit de vous rappeler ce que je vous ai cent fois répété, pour cesser d'en craindre les hasards.

» Je vais vous remettre sous les yeux la grandeur de votre empire, etc. »

L'orateur cherche et trouve, dans l'exposé rapide des forces réelles des Athéniens, des moyens de ranimer leur constance et de soutenir leur espoir; il achève de les enflammer par cette courte et énergique péroraison.

« Montrez en vous, ô Athéniens! par votre fermeté au milieu des dangers qui vous pressent et des maux qui vous accablent, montrez en vous des hommes aussi jaloux de s'illustrer dans l'avenir, qu'attentifs à ne pas se déshonorer dans les circonstances présentes. N'envoyez plus de députés à Lacédémone, et ne faites pas annoncer à votre rivale que vous vous laissez abattre par le malheur. Parmi les peuples, comme parmi les particuliers, c'est la constance dans les revers et l'intrépidité dans les périls, qui méritent et obtiennent l'estime et les éloges. »

DISCUSSION SUR L'EXPÉDITION DE SICILE.

L'expédition de Sicile, conçue par le génie ardent d'Alcibiade, avait été combattue et contrariée par le sang-froid de Nicias, qui en sentait les inconvénients et s'était efforcé de les faire sentir aux Athéniens dans un long discours.

Réponse d'Alcibiade à Nicias.

« Pour répondre d'abord, Athéniens, aux injures de Nicias, qui m'a outragé sans me nommer, je dis que le commandement doit m'être déféré plus qu'à tout autre, et je me flatte d'en être digne. Ce qui m'a fait un nom dans le monde, est aussi glorieux pour mes ancêtres et pour moi-même, qu'avantageux pour ma patrie. L'éclat avec lequel je me suis annoncé dans les jeux olympiques, a relevé la gloire d'Athènes aux yeux des Grecs, qui croyaient cette république abattue. J'ai lancé dans la lice sept chars, ce que ne fit jamais aucun particulier; j'ai remporté les premiers, les seconds et les quatrièmes honneurs de la course; j'ai montré partout une magnificence digne de mon triomphe. Ces victoires, accompagnées d'un faste noble, sont légitimes et acquièrent à notre ville une réputation de force et de puissance.

« La manière dont je me suis signalé au milieu de vous dans les charges publiques et dans d'autres occasions, peut exciter la jalousie de quelques citoyens, mais elle fait admirer aux étrangers la grandeur imposante d'Athènes; et peut-être n'est-ce pas un projet si mal conçu, que d'être utile à soi-même et de servir son pays par un semblable emploi des richesses. »

Remarquons qu'Alcibiade, très-jeune encore, avait fait assez cependant pour qu'un tel langage ne fût point, dans sa bouche, une jactance puérile, mais un exposé simple et vrai, et commandé d'ailleurs par la nécessité de répondre à des inculpations vagues, que les faits réfutent toujours mieux que les meilleurs raisonnements; parce qu'il n'y a rien à répondre à des faits, au lieu que le raisonnement le plus solide du monde peut avoir un côté faible, dont l'adversaire ne manque jamais de s'emparer.

Peut-être que l'effervescence du jeune homme perce trop dans ce début; mais les réflexions suivantes doivent donner une bien grande idée de l'âme capable de les faire, dans l'âge de la frivolité et du plaisir.

« Quand les succès élèvent nos sentiments, nous pouvons, sans injustice, nous élever au-dessus des autres, puisque celui que le malheur accable ne trouve personne qui partage ses disgrâces. On nous dédaigne dans l'adversité; que l'on nous pardonne donc la fierté de notre âme dans la prospérité. Ces hommes pleins d'un noble orgueil, et tous ceux, en général, qui ont brillé par des

qualités supérieures, se sont vus en butte, pendant qu'ils vivaient, à l'injustice, et souvent aux persécutions de leurs contemporains. Mais telle est la célébrité qu'ils ont laissée après eux, que tout le monde a brigué l'honneur d'appartenir à leur race, et que la patrie elle-même, les regardant comme ses enfants les plus chers, se glorifiait de leur avoir donné la naissance, et s'applaudissait de leurs actions, bien loin de songer à les désavouer.

» Jaloux de cette gloire, et distingué entre tous dans ma vie privée, voyez si je le cède à personne dans l'administration des affaires publiques. Après vous avoir acquis, à peu de frais et presque sans danger, l'amitié des villes les plus puissantes du Péloponèse, j'ai forcé les Lacédémoniens de risquer, à Mantinée, toute leur fortune dans une seule bataille, dont ils sont encore affaiblis, quoique la victoire se soit déclarée pour eux. Ma jeunesse et cette fougue impétueuse que l'on me reproche, ne vous ont pas été inutiles jusqu'ici. Eh bien! tandis que je brille par la vivacité de l'âge, et que Nicias jouit de la réputation d'un guerrier heureux, servez-vous de l'impétuosité de l'un et de la sagesse de l'autre, et ne renoncez pas à l'entreprise que vous avez résolue, comme si elle présentait en effet des difficultés insurmontables. »

Ici l'orateur entre dans le détail de ces prétendues difficultés, répond aux objections faites, prévient celles que l'on pourrait faire, et termine le discours de la manière suivante :

« Ainsi, Athéniens, persuadés qu'en passant dans un pays étranger vous étendrez votre domination, suivez votre entreprise avec ardeur; réprimez l'orgueil du Péloponèse; apprenez à ces peuples qu'ils ne vous intimideront jamais, et que le repos surtout est indigne de vous. J'ajoute que vos conquêtes en Sicile vous promettent l'empire de la Grèce entière, et que le mal que vous ferez, du moins aux Syracusains, tournera à votre avantage et à celui de vos alliés. Fermez l'oreille aux avis pusillanimes de Nicias, qui vous conseille une honteuse inaction, et qui cherche à répandre la division entre les jeunes gens et les vieillards. Suivons l'exemple de nos braves aïeux, qui, par leur union invincible et leur inaltérable concorde, ont porté cet empire au point de force et de grandeur où nous l'avons trouvé. Pleins des mêmes sentiments, prenons les mêmes moyens, et travaillons comme eux à la prospérité publique. Croyez que la jeunesse et la vieillesse ne peuvent rien l'une sans l'autre, et que c'est dans la réunion de tous les âges et de tous les ordres, que consiste la force principale de

l'État. Croyez que si les Athéniens restent tranquilles, leurs talents s'affaibliront insensiblement dans une fatale oisiveté, et que l'inaction, ce poison lent de tout ce qui existe dans la nature, les forcera d'employer leurs propres forces contre eux-mêmes. Mais l'exercice perpétuel des combats ajoutera à leur habileté, et les convaincra que c'est par des effets, et non par des discours, que l'on repousse l'attaque de l'ennemi. En général, un peuple naturellement actif a besoin d'entretenir cette activité; le repos est son plus grand ennemi. Il faut l'abandonner à ses inclinations, à l'impulsion de ses maximes, c'est le gage du succès; et ce qu'il fera alors vaudra toujours mieux que ce qu'on lui conseille. »

Animés par ce discours d'Alcibiade, et attendris surtout par les supplications des exilés d'Egeste et de Léonte, qui les conjuraient de venir à leur secours, les Athéniens se portèrent avec ardeur à l'expédition résolue. Nicias, voyant que la raison ne pouvait plus rien sur leur esprit, essaya cependant encore de les détourner de leur projet, par le tableau raisonné des difficultés qu'elle présentait.

Réplique de Nicias.

« Puisque je vous vois, dit-il, absolument déterminés à l'expédition de Sicile, il ne me reste plus que des vœux à former pour son succès. Qu'il me soit permis cependant de vous dire, pour la dernière fois, ce que je pense à ce sujet.

» Les villes que nous allons attaquer sont puissantes, m'a-t-on dit; indépendantes les unes des autres, elles n'aspirent point à une révolution pour secouer le joug de la servitude, et passer à un état plus heureux; renfermées dans une seule île, et grecques pour la plupart, elles ne préféreront pas, sans doute, notre domination à leur liberté. Ajoutez à ces premières considérations, ce qui donne à ces villes un avantage marqué sur nous : une cavalerie nombreuse; du grain en abondance, qu'elles trouvent dans leur pays, et qu'elles ne sont pas obligées de faire venir, comme nous, de très-loin.

» Ce n'est pas seulement une armée de mer, une armée faible, qu'il faut conduire contre une telle puissance; il faut aussi des troupes de terre considérables, si nous voulons que l'exécution réponde au projet, et qu'une forte cavalerie ne nous arrête pas au débarquement. Quelle honte pour nous, Athéniens, si nous étions contraints de nous retirer, ou de faire revenir des troupes, pour avoir mal calculé les obstacles, et mal pris nos mesures!

Vous ne devez donc partir qu'avec un puissant armement, bien convaincus que vous allez porter la guerre loin de vos foyers, et dans un pays où votre tactique ordinaire se trouvera insuffisante. Ce ne sont pas des alliés que nous allons secourir dans un pays où nous puissions aisément trouver les secours nécessaires : nous partons pour une contrée absolument ennemie, où quatre mois suffiront à peine, en hiver, pour recevoir des nouvelles. Si nous ne partons pas avec des forces capables de résister à la cavalerie des Siciliens, et de tenir contre leur pesante infanterie, le succès est impossible, puisqu'en nous supposant même mieux équipés que nos ennemis, nous aurons encore de la peine à les vaincre et à défendre nos alliés. Quel est, en effet, le but de notre entreprise? D'assujettir une ville puissante, dans une contrée où tout nous est étranger, ou déclaré contre nous. Il faut donc que, dès le premier jour où nous aborderons dans l'île, nous soyons maîtres de la campagne; sans quoi, au premier échec, tout est perdu pour nous.

» D'après ces craintes motivées, et la persuasion où je suis que nous avons besoin d'une grande sagesse et d'un bonheur plus grand encore pour réussir, je veux laisser au hasard le moins possible, et partir bien muni de tous les secours que la prudence conseille pour assurer le succès de l'entreprise. C'est de là, sans doute, que dépendent et la gloire d'Athènes et le salut de l'armée. Si quelqu'un cependant croit pouvoir réussir avec de moindres préparatifs, je lui cède volontiers l'honneur.... ou le péril du commandement. » (Livre VI.)

DISCOURS DE NICIAS A SES TROUPES.

Ce même Nicias qui savait si habilement prévoir les dangers et aviser aux moyens de les prévenir, et qui montrait, à la tribune, tant de sagesse et de raison, ne déployait pas moins de courage et d'énergie à la tête des armées. Là, son éloquence est aussi animée, aussi entraînante qu'elle vient de nous paraître calme et raisonnée. Que l'on en juge par ce petit discours adressé à ses soldats, lorsque, postés avantageusement dans les environs de Syracuse, ils étaient près d'en venir aux mains avec les troupes siciliennes.

« Qu'est-il besoin, guerriers, d'un long discours pour animer des hommes déjà disposés à se conduire bravement? Ce sont les forces réelles d'une armée et non les discours de son chef qui sont vraiment capables d'inspirer de la confiance. Nos troupes

sont composées de soldats d'Argos, de Mantinée, d'Athènes, des principales iles; comment, avec de si braves compagnons, douter un moment de la victoire? Et quels ennemis avons-nous à combattre? Des hommes ramassés au hasard parmi le peuple, et qui ne sont pas, comme nous, des guerriers d'élite; des Siciliens qui affectent de nous mépriser, mais qui ne pourront soutenir nos efforts, parce qu'ils ont moins d'habileté que d'audace. Pensons à la distance qui nous sépare maintenant de la Grèce, songeons que nous n'aurons de terrain à nous que celui que nous emporterons à la pointe de l'épée. Nos ennemis peuvent se dire, pour s'animer mutuellement, qu'ils combattent dans le sein et pour les intérêts de la patrie; vous combattez, vous, dans un pays d'où vous ne pouvez désormais sortir que par une victoire. Songez à vos exploits passés; chargez vos ennemis avec ardeur, et croyez que la nécessité présente et votre position critique sont ce que vous avez de plus redoutable à combattre. » *(Ibidem.)*

ÉLOGE DES ATHÉNIENS MORTS DANS LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

L'éloge des guerriers morts sur le champ de bataille, dans la première année de la guerre, est digne de Périclès, qui est supposé le prononcer.

« Plusieurs des orateurs que vous venez d'entendre à cette tribune n'ont pas manqué de préconiser le législateur qui, en consacrant l'ancienne loi sur la sépulture des citoyens moissonnés dans les combats, crut devoir y ajouter celle qui ordonne de prononcer leur éloge; sans doute, ils pensaient que c'est une belle institution de louer en public les héros morts pour la patrie.

» Pour moi, plutôt que de compromettre la gloire d'une foule de guerriers en la faisant dépendre du plus ou du moins de talent d'un seul orateur, je croirais suffisant de décerner aux citoyens, que les vertus réelles ont rendus recommandables, des honneurs non moins réels, tels que ceux dont la république accompagne cette pompe funèbre. Comment, en effet, garder un juste milieu en louant des actions sur la vérité desquelles il est difficile d'établir une opinion constante? Les auditeurs sont-ils instruits des faits ou disposés à les croire? l'orateur ne remplit jamais leur attente. Les faits leur paraissent-ils nouveaux ou supérieurs à l'idée qu'ils ont de leurs propres forces? l'envie leur dit que la louange est exagérée. L'homme supporte l'éloge de la vertu d'autrui tant qu'il se croit au niveau des belles actions qu'il entend raconter; le récit

qu'on en fait l'a-t-il convaincu de sa faiblesse, l'envie le rend aussitôt incrédule. Mais puisque cette institution est consacrée par l'approbation de nos ancêtres, m'y conformer est un devoir. Je vais m'efforcer de le remplir, en me rapprochant, autant qu'il me sera possible, de ce que pense et veut chacun de vous. »

Un magnifique éloge d'Athènes, de sa constitution, de ses lois, de ses avantages physiques et politiques, du caractère, des mœurs et de la conduite des Athéniens, remplit la première partie de ce beau discours. Ce qui ne nous semblerait qu'un brillant hors-d'œuvre, entre parfaitement ici dans les vues politiques de l'orateur, qui, en remettant sous les yeux de ses concitoyens le tableau de la gloire et de la prospérité passées d'Athènes, se propose à la fois et de les attacher fortement à la défense d'un pays si digne de leur amour, et de les engager à honorer, à imiter le dévouement de ceux qui n'ont pas craint de mourir pour une si belle cause.

« C'est donc avec raison que nos guerriers ont préféré la mort à l'esclavage, qui les aurait séparés d'une patrie si digne de leur amour; c'est avec raison que nous recevons d'eux l'exemple de tout sacrifier pour la défense d'une si belle cause.

» Si je me suis étendu sur les louanges de notre république, je voulais faire concevoir que le combat n'est pas égal entre nous et des hommes à qui la fortune n'offre aucun avantage pareil à défendre. Il fallait d'ailleurs fortifier, par d'incontestables preuves, l'éloge des héros dont nous honorons la tombe. Que dis-je? il est presque entièrement achevé. En effet, tout ce que je dis à la gloire de la république, à qui le devons-nous, sinon à leurs vertus et à celles de leurs semblables?

» Sur quelques contrées de la Grèce que vous tourniez vos regards, vous trouverez peu d'hommes au niveau de leur renommée. Mais ici, l'orateur n'a point à craindre la comparaison de l'austère vérité. La mort qu'ils ont affrontée pour la patrie, me semble placer au grand jour la vertu de chacun. C'est par la mort qu'il faut commencer l'examen, c'est en elle que la preuve se consomme.

» Si quelqu'un d'entre eux mérita un reproche, quels yeux oseront percer le voile dont elle a couvert leurs faiblesses? Une fin glorieuse, en effaçant les taches de leur vie, n'a-t-elle pas plus servi la république que leurs défauts particuliers n'auraient pu lui être nuisibles?

» On n'a vu parmi eux ni le riche amolli préférer les jouissances

à ses devoirs, ni le pauvre tenté de fuir, cédant à cet espoir que conserve le malheureux d'échapper à l'infortune et de s'enrichir un jour. Tous unanimement, préférant à des charmes illusoires l'honneur de vaincre l'ennemi, regardant le péril même qui se montrait à leurs yeux comme une faveur de la fortune; tous ils se hâtaient de s'en saisir, et pour se venger, et pour couronner à la fois tous leurs vœux. Abandonnant à l'imagination l'incertitude de l'avenir, et ne consultant que leur cœur sur la certitude du présent; persuadés d'ailleurs que le vrai salut du soldat est plutôt dans la mort trouvée au sein de la vengeance, que dans la fuite qui ne sauve que sa vie, ils ont évité la honte attachée au titre humiliant de vaincus; ils se sont, en quelque sorte, identifiés avec la victoire; leur âme, exempte de crainte, est sortie du combat avec toute sa gloire, sans avoir même senti pencher la balance du destin.

» C'est ainsi qu'il convenait à de tels hommes de s'offrir en victimes à la patrie. O vous qui leur avez survécu! demandez, vous le pouvez sans doute; demandez aux dieux une victoire que ne suive point le trépas; mais jamais n'opposez à l'ennemi une valeur moins audacieuse! Faudrait-il donc vous retracer tous les biens qui sont les fruits du courage? Vous les connaissez comme moi; et la grandeur de la patrie, qui arme votre bras, n'est pas un tableau qu'il suffise de contempler sous le pinceau de l'orateur. C'est une beauté réelle. Que le cœur en soit épris; que l'amour en devienne plus actif, à mesure que la connaissance en devient plus parfaite; que la mémoire vous redise tous les jours: Ceux qui nous l'ont acquise, sensibles au cri de l'honneur, à la voix de l'opinion, savaient braver les dangers. Quelquefois la fortune trompa leurs projets, mais jamais ils ne crurent qu'un revers dût priver la patrie de leur vertu. Aussi lui ont-ils payé la plus magnifique des contributions; car, en lui donnant tout leur sang, ils ont obtenu pour eux-mêmes un honneur immortel et le plus glorieux des tombeaux; non pas ce tombeau qui renferme aujourd'hui leurs cendres, mais celui que leur élèvera la main du temps, toutes les fois que l'on parlera de bravoure, ou qu'on en donnera l'exemple. La terre, oui, la terre entière est la tombe des grands hommes, et ce n'est pas seulement dans leur patrie que des colonnes et des inscriptions publient leur gloire: gravé dans tous les cœurs, bien mieux que sur la pierre, leur nom pénètre jusque dans les contrées étrangères.

» Animez-vous, Athéniens, par de si grands exemples; et, persuadés que le bonheur est dans la liberté, la liberté dans le courage,

ne refusez jamais des périls glorieux. Eh! qui doit prodiguer sa vie dans les combats? Sera-ce l'infortuné qui n'a point d'avantage à s'en promettre, ou celui qu'un jour de plus peut soumettre à la plus affreuse révolution? Ah! combien l'avilissement qui suivrait un moment de faiblesse est plus insupportable à des cœurs généreux qu'une mort insensible, qui surprend le guerrier à l'instant où il n'est pénétré que de la conscience de ses forces et du sentiment de la félicité publique!

» Aussi, ne sont-ce pas des pleurs, mais des consolations et une leçon que j'offre maintenant aux pères des guerriers dont nous célébrons la mémoire : ils savent que leurs fils naquirent soumis aux vicissitudes de la fortune.

» Heureux donc ceux qui ont pu, comme vos enfants, affronter le plus glorieux des trépas, ou qui peuvent, comme vous, pleurer d'illustres morts! Heureux ceux pour qui la main des dieux a placé le bonheur aux bornes mêmes de la vie! Je le sens néanmoins, il sera difficile à vos cœurs de rester pénétrés de cette vérité, lorsque vous verrez vos concitoyens heureux de la possession de ces mêmes objets qui faisaient auparavant toute votre joie; car la vraie privation n'est point dans l'absence des biens qu'on n'a point connus, mais dans la séparation des jouissances dont on a longtemps savouré la douceur. C'est donc ici qu'il faut rappeler toute votre constance. Ceux à qui l'âge laisse encore l'espoir d'être pères, trouveront dans de nouveaux enfants un adoucissement aux larmes qu'ils répandent aujourd'hui, et la république en retirera le double avantage d'une population plus nombreuse et d'un concours unanime au bien général. Ceux, en effet, qui, n'ayant point d'enfants à offrir à la patrie, n'ont pas les mêmes risques à courir, peuvent-ils apporter la même justice, le même tribut de zèle aux délibérations publiques?

» Pour vous, que la vieillesse a déjà blanchis, et qui avez passé vos plus beaux jours, combien vous sera court le reste de la vie, quand vous le verrez s'embellir par la gloire de vos fils!..... La gloire! le seul sentiment qui jamais ne vieillisse; car, dans la ruine universelle de l'homme périssant sous le poids des années, ce n'est pas, comme quelques-uns le prétendent, la possession des richesses qui console, mais c'est la jouissance des honneurs.

» Et vous, enfants, vous, frères des guerriers que je célèbre, quelle laborieuse carrière je vois s'ouvrir à vos efforts! On prodigue volontiers les éloges à ceux qui ne sont plus. Un jour peut-être vous les surpasserez, mais vous n'obtiendrez que difficilement d'être placés, non pas à leur niveau, mais quelques degrés au-

dessous d'eux; car tout être vivant voit un concurrent avec peine. Cessez-vous d'alarmer ses prétentions, vous êtes sûr de sa bienveillance; mais elle est au prix de la mort, qui seule détruit la rivalité.

» Peut-être faut-il, avant de finir, m'arrêter un instant sur les devoirs des femmes réduites au veuvage.

» Voici ce qu'en peu de mots leur intérêt m'ordonne de leur dire : Femmes, votre gloire est de vous ressembler à vous-mêmes; d'obéir au vœu de la nature; d'être ce qu'elle vous fit; d'éviter, dans les assemblées des hommes, la publicité des censures, même la publicité des éloges.

» J'ai satisfait à la loi, j'ai développé les idées que les circonstances exigeaient de l'orateur. Une partie de la dette publique est déjà réellement acquittée par les honneurs rendus à la tombe des héros que nous pleurons. Le reste sera payé, par la reconnaissance, à leurs enfants, devenus, dès ce moment, les vôtres; devenus les enfants de la république, qui les nourrira jusqu'à ce que l'âge leur permette de la défendre, utile récompense pour eux-mêmes, utile objet d'émulation pour ceux qui doivent entrer dans la même lice; en effet, la république, qui honore magnifiquement la vertu, doit être aussi la patrie des cœurs vertueux. Allez et retirez-vous après avoir donné à la nature, à l'amitié, les pleurs qu'elles réclament. » (Liv. II.)

PARALLÈLE D'HÉRODOTE ET DE THUCYDIDE.

Si l'on considère la pureté, la propriété, l'élégance du langage, on peut dire que ces qualités sont reconnues aux deux historiens. « Il est remarquable, dit Cicéron, que ces deux auteurs, contemporains des sophistes qui avaient introduit dans la littérature un style fleuri, recherché, plein d'affectation, n'aient jamais donné dans ces frivoles ornements. Mais voici ce qui les distingue et les caractérise particulièrement : l'un est semblable à un fleuve tranquille qui roule ses eaux avec majesté; l'autre, à un torrent impétueux qui précipite ses ondes, et, quand il parle de guerre, il semble entonner la trompette. » (*De Oratore*, n° 59.)

Quintilien porte de ces deux auteurs le même jugement, presque dans les mêmes termes. « La Grèce, dit-il, a eu plusieurs historiens célèbres, mais on convient qu'il y en a deux fort au-dessus des autres, et qui, avec des qualités différentes, ont acquis une gloire presque égale. L'un, concis, serré, pressant sa marche, c'est Thucydide; l'autre, doux, clair, étendu, c'est Hérodote. L'un

traite mieux les passions véhémentes, l'autre celles qui demandent de l'insinuation; l'un réussit mieux dans les harangues, l'autre dans les discours ordinaires; le premier entraîne par la force, le second par l'attrait du plaisir. » (Liv. x, ch. 1.)

Ce qui ajoute au mérite d'Hérodote et de Thucydide, c'est qu'ayant trouvé peu de modèles à suivre, ils ont néanmoins porté l'histoire à la perfection, par une route différente.

ÉLOQUENCE DES PHILOSOPHES.

Xénophon (445 — 354).

Xénophon fut tout à la fois grand général, grand historien et grand philosophe. Il continua l'histoire de Thucydide, à laquelle il ajouta sept livres. Il avait été disciple de Socrate et commandait cette mémorable retraite des Dix-mille, l'une des merveilles de l'antiquité, et dont il était digne d'écrire l'histoire. Il fut, comme César, l'historien de ses propres exploits; comme lui, il joignit le talent de les écrire à la gloire de les exécuter; comme lui, il mérite une entière croyance, parce qu'il avait des témoins pour juges. Ce dernier mérite n'est pas celui de la *Cyropédie*, dans laquelle, au jugement de Cicéron, il a moins consulté la vérité historique que le désir de tracer le modèle d'un prince accompli, d'un gouvernement parfait. Si les gens de l'art l'étudient comme général dans la *Retraite des Dix-mille*, on l'admire comme philosophe et comme homme d'État dans ce livre charmant de la *Cyropédie*, que l'on peut comparer à notre *Télémaque*.

Xénophon fut surnommé l'*Abeille attique*, à cause de la douceur de son style. « Les Muses, dit Cicéron, semblent avoir parlé par sa bouche. » (*De Orat.*, nº 62.) « Quelles louanges, dit Quintilien, ne mérite pas cette douceur charmante de Xénophon, si simple, si éloignée de toute affectation, et que nulle affectation ne pourra jamais atteindre! Vous diriez que les Grâces elles-mêmes ont composé son langage, et l'on pourrait lui appliquer ce que l'on a dit de Périclès : la déesse de la persuasion habitait sur ses lèvres. » (Liv. x.)

Xénophon, qui eut dans ses écrits tout le charme de l'éloquence attique, avait dans l'âme la force d'un Spartiate. Il sacrifiait aux dieux, la tête couronnée de fleurs : tout à coup, on vient lui

annoncer que son fils a été tué à la bataille de Mantinée. Il ôte ses couronnes et verse des larmes ; mais lorsqu'on ajoute que ce fils, combattant jusqu'au dernier soupir, a blessé mortellement le général ennemi, il reprend ses couronnes : « Je savais bien, dit-il, que mon fils était mortel, et sa gloire doit me consoler de sa mort. »

Nous avons de lui beaucoup d'autres ouvrages, entre autres, un *Eloge d'Agésilas*, roi de Lacédémone ; un *Recueil des paroles mémorables de Socrate*, et l'*Apologie de ce philosophe*. Mais ses deux chefs-d'œuvre sont la *Retraite des Dix-mille* et la *Cyropédie*. Il mourut en 355 ou 354 avant J.-C.

Si la déesse de la persuasion résidait sur les lèvres de Xénophon, on peut dire qu'elle y était près de la sagesse, et qu'elle en inspirait l'amour.

Quoi de plus moral que cette ingénieuse fiction de la Vertu et de la Volupté qui apparaissent à Hercule ?

HERCULE ENTRE LA VERTU ET LA VOLUPTÉ.

« A peine sorti de l'enfance, à cet âge où les jeunes gens, devenus maîtres d'eux-mêmes, montrent déjà s'ils suivront pendant leur vie le chemin de la vertu ou celui du vice, Hercule s'assit dans un lieu solitaire, ne sachant laquelle choisir des deux routes qui s'offraient à lui.

» Soudain il voit s'avancer deux femmes d'une taille majestueuse ; l'une joignait la noblesse à la beauté, n'avait d'autres ornements que ceux de la nature; dans ses yeux régnait la pudeur; dans tout son air, la modestie ; elle était vêtue de blanc. L'autre avait cet embonpoint qui accompagne la mollesse ; et, sur son visage apprêté, la céruse et le fard altéraient les couleurs naturelles; la démarche altière et superbe, les regards effrontés, parée de manière à laisser entrevoir tous ses charmes, elle se considérait sans cesse elle-même, et ses yeux cherchaient des admirateurs; que dis-je ? elle se plaisait à regarder son ombre.

» Lorsqu'elles furent toutes deux plus près d'Hercule, la première vint à lui sans hâter le pas ; mais l'autre, voulant la prévenir, accourut vers lui :

« Hercule, lui dit-elle, je vois que tu ne sais quel chemin tu dois
» choisir. Si tu me prends pour ton amie, je te conduirai par la
» route la plus douce et la plus facile ; aucun plaisir ne te sera
» refusé, aucune peine n'affligera ta vie.

» D'abord tu n'auras à redouter ni la guerre, ni les vains soucis; » ta seule occupation sera de trouver les boissons et les mets qui » pourront te plaire; ce qui flattera le mieux, à ton avis, les yeux » et les oreilles, l'odorat et le toucher; les moyens de goûter le som- » meil avec toutes ses douceurs, et surtout de pouvoir réunir tant » de jouissances sans prendre aucune fatigue.

» Et si tu crains de manquer jamais des trésors au prix desquels » on achète les plaisirs, rassure-toi : je t'en comblerai sans prescrire » jamais à ton corps ni à ton esprit des travaux pénibles; tu jouiras » des travaux des autres; tout, pour t'enrichir, te sera légitime : je » donne à ceux qui me suivent le droit de tout sacrifier au bon- » heur. »

« O vous que je viens d'entendre, répondit Hercule, quel est » votre nom! » — « Mes amis, lui dit-elle, me nomment la Félicité; » mes ennemis, mes calomniateurs, m'ont appelée la Volupté. »

» Cependant l'autre femme s'était avancée; elle parle en ces mots : « Et moi aussi, Hercule, je parais devant toi; c'est que je » n'ignore pas de qui tu tiens le jour, c'est que ton éducation m'a » révélé ton caractère. J'espère donc, si tu choisis ma route, que tu » vas briller, entre les grands hommes, par tes exploits et tes vertus, » et donner ainsi un nouvel éclat à mon nom, un nouveau prix à mes » bienfaits. Je ne t'abuserai pas en te promettant les plaisirs; j'ose » t'apprendre avec franchise les décrets des dieux sur les hommes.

» Ce n'est qu'au prix des soins et des travaux que les dieux ré- » pandent le bonheur et l'éclat sur la vie des mortels. Si tu désires » qu'ils te soient propices, rends-leur hommage; si tu prétends être » chéri de tes amis, enchaîne-les par des bienfaits; si tu ambitionnes » les honneurs dans un Etat, sois utile aux citoyens; s'il te paraît » beau de voir tous les Grecs applaudir à ta vertu, cherche à ser- » vir la Grèce entière; veux-tu que la terre te produise des fruits » abondants? tu dois la cultiver; veux-tu que tes troupeaux t'enri- » chissent? veille sur tes troupeaux; aspires-tu à dominer par la » guerre, à rendre tes amis libres et tes ennemis esclaves? apprends » des guerriers habiles l'art des combats, et que l'expérience t'en- » seigne à le pratiquer; veux-tu enfin que ton corps devienne ro- » buste et vigoureux? souviens-toi de l'accoutumer à l'empire de » l'âme, et de l'exercer au milieu des fatigues et des sueurs. »

» Ici, dit Prodicus, la Volupté l'interrompit : « Ne vois-tu pas, Her- » cule, les obstacles et la longueur de cette route, qui mène, dit-on, » au bonheur? Moi, je t'y conduirai par un chemin court et facile. »

« Malheureuse, reprend la Vertu, quel bonheur peux-tu procurer? quels plaisirs connais-tu, toi qui ne veux rien faire pour en mériter; toi qui préviens tous les besoins qu'il est doux de satisfaire et jouis sans avoir désiré; toi qui manges avant la faim, qui bois avant la soif; qui, pour assaisonner tes mets délicats, emploies les mains les plus savantes; qui, pour boire avec plus de charmes, te procures les vins les plus chers, et cours çà et là chercher de la neige en été; qui, pour dormir plus facilement, imagines de fins tissus, de riches tapis étendus sur des lits superbes? Tu cherches le sommeil, non par le besoin du repos, mais par oisiveté.

» Tu es immortelle; mais les dieux t'ont chassée, et tout homme de bien te méprise. Jamais tu n'as entendu le plus doux concert, car jamais tu n'as entendu tes propres éloges; jamais tu n'as vu le plus doux spectacle, celui d'une bonne action qui vînt de toi. Quel homme voudrait te croire quand tu lui parles, te secourir quand tu l'implores? quel homme sensé oserait se mêler à tes vils adorateurs? Jeunes, ils traînent un corps languissant; plus âgés, leur raison s'égare; aux plaisirs brillants d'une jeunesse oisive, succèdent les ennuis d'une laborieuse vieillesse. Honteux de ce qu'ils ont fait, accablés de ce qu'ils font, ils ont couru, dans leur premier âge, de délices en délices, et réservé tous les maux pour leur déclin.

» Moi, je suis la compagne des dieux, la compagne des mortels irréprochables; sans moi, rien de sublime parmi les dieux ni sur la terre. Je reçois les plus grands honneurs, et des puissances divines, et de ceux qui ont le droit de m'honorer. L'artisan n'a personne qui le soulage plus que moi dans ses peines; le chef de famille n'a pas d'économe plus fidèle; l'esclave, d'asile plus assuré; les travaux pacifiques, d'encouragement plus efficace; les soldats, de meilleur garant de triomphe; l'amitié, de nœud plus sacré.

» Ceux qui me chérissent trouvent dans le boire et le manger un plaisir qu'ils n'achètent pas: ils attendent seulement que le besoin leur ait commandé. Le sommeil leur est plus agréable qu'aux riches indolents; mais ils se réveillent sans chagrin, et l'heure du repos n'est jamais prise sur celle du devoir. Jeunes, ils ont le plaisir d'entendre les éloges des vieillards; vieux, ils aiment à recueillir les respects de la jeunesse. C'est avec joie qu'ils se rappellent leurs actions passées; ils font avec joie ce qui leur concilie la faveur des dieux, l'affection de leurs amis, les hommages de leurs concitoyens. Quand le terme fatal arrive, l'oubli

» du tombeau ne les ensevelit pas tout entiers; mais leur mémoire, » toujours florissante, vit dans un long avenir. Mon cher Hercule, » montre-toi digne du sang généreux qui t'a fait naître; tu vois » quelle gloire et quelle félicité seront le prix de tes travaux. » (*Entretiens mémorables*, liv. II.)

SOCRATE ET SON FILS LAMPROCLÈS.

« Socrate ayant un jour remarqué que Lamproclès, l'aîné de ses fils, conservait du ressentiment contre sa mère : — Répondez-moi, mon fils, lui dit-il, savez-vous qu'il y a des hommes qu'on appelle ingrats? — Je le sais, répondit le jeune homme. — Et savez-vous quelles sont les actions qui leur font mériter ce titre? — Puis-je l'ignorer? On appelle ingrats ceux qui ont reçu des bienfaits, qui peuvent en marquer leur reconnaissance, et qui ne le font pas. — Mais ne croyez-vous pas qu'on puisse ranger les ingrats parmi les hommes injustes? — Je le crois. — Vous avez pu remarquer qu'il était injuste de réduire ses amis en servitude, et juste d'y réduire ses ennemis : est-il de même injuste de manquer de reconnaissance envers ses amis, et juste d'en manquer avec ses ennemis? — C'est, je crois, une injustice de ne pas répondre, quand on le peut, aux bienfaits d'un ami, et même d'un ennemi. — Ainsi, plus sont grands les services que l'ingrat a reçus, et plus son injustice est criante? — Je ne puis le nier. — Et les bienfaits que les enfants reçoivent de leurs parents, ne sont-ils pas les plus grands de tous? Ils n'existaient pas, et c'est à leurs parents qu'ils doivent l'existence; c'est à eux qu'ils doivent le spectacle des merveilles de la nature; c'est par eux qu'ils participent à tous les biens que les dieux ont départis aux mortels : ces biens sont d'un si grand prix à nos yeux, que notre plus grande crainte est de les perdre; aussi les cités ont-elles établi la peine de mort contre les crimes les plus atroces, parce qu'elles n'ont pas vu d'autre peine capable d'inspirer plus d'effroi. L'époux nourrit l'épouse qui doit le rendre père; il amasse pour ses enfants, même avant leur naissance, ce qui sera nécessaire à soutenir leur vie; il fait en leur faveur le plus d'épargnes qu'il lui est possible. Mais la mère fait encore plus pour eux : elle porte avec peine un fardeau qui la met en danger de sa vie; elle nourrit de sa propre substance l'enfant qui est encore dans son sein; enfin, après l'avoir mis au jour avec de cruelles douleurs, elle l'allaite et lui donne tous ses soins, sans qu'aucun bienfait reçu puisse encore l'attacher à lui. Il ne connaît pas même celle qui lui prodigue tant de témoignages de tendresse, il ne peut

même faire connaître ses propres besoins; mais elle cherche à deviner ce qui lui convient, ce qui peut lui plaire; elle le nourrit longtemps, et ne cesse de se tourmenter nuit et jour, sans prévoir quelle reconnaissance elle recevra de tant de peines. Il ne suffit pas de nourrir les enfants : dès que l'âge semble leur permettre de recevoir quelque instruction, leurs parents s'empressent de leur enseigner ce qu'ils savent pouvoir leur être utile un jour. Connaissent-ils quelqu'un de plus capable qu'eux de les instruire? ils les envoient recevoir ses leçons, et ne regrettent aucune dépense pour leur donner la meilleure éducation qu'ils puissent leur procurer. — Je veux, répondit le jeune homme, que ma mère ait fait tout ce que vous dites, et même beaucoup plus encore; mais elle est d'un caractère si difficile, qu'on ne peut supporter son humeur. — Eh bien! continua Socrate, que trouves-tu de moins supportable, de l'humeur difficile de ta mère, ou de la méchanceté d'une bête sauvage? — L'humeur de ma mère, tant elle est acariâtre. — Cependant t'a-t-elle jamais fait aucun mal en te blessant, soit avec les dents, soit par des ruades, comme il arrive aux animaux sauvages? — Non, sans doute; mais elle dit des choses si dures, qu'au prix de la vie, on ne se résoudrait pas à les entendre. — Et combien, depuis ton enfance, ne lui as-tu pas causé de désagréments plus insupportables encore! combien tes cris ne lui ont-ils pas fait passer de mauvaises nuits! combien tes paroles, tes actions ne l'ont-elle pas tourmentée pendant le jour! que de chagrins ne lui ont pas causé tes maladies! — Mais, du moins, je ne lui ai jamais rien dit, jamais rien fait dont elle ait dû rougir. — Et dois-tu trouver plus difficile d'entendre ce qu'elle te dit, qu'il ne l'est aux comédiens de s'écouter mutuellement de sang-froid, lorsque, dans les rôles tragiques, ils s'accablent des plus cruelles injures? — Pourquoi montrent-ils tant de patience? c'est qu'ils ne pensent pas que leurs camarades, en les chargeant d'outrages, aient dessein de les insulter, ni qu'en les menaçant, ils aient le projet de leur faire du mal. — Et toi, tu t'irrites contre ta mère, sachant bien qu'elle ne te veut aucun mal, quoi qu'elle puisse te dire, et qu'elle ne veut à personne autant de bien qu'à toi. Penses-tu donc que ta mère soit ton ennemie? — Je suis loin de le croire. — Eh bien! reprit Socrate, tu as donc une tendre mère qui, dans tes maladies, prend de toi tous les soins possibles pour te rendre la santé et te procurer tout ce dont tu as besoin; qui demande pour toi les bienfaits du ciel dans les prières qu'elle adresse aux dieux; qui leur fait pour toi des offrandes; et tu la taxes de dureté! Certes, si tu ne peux supporter une pareille mère, quelle vertu, dans le monde,

te paraîtra supportable? Ignores-tu que, dans le gouvernement, la justice néglige toutes les autres sortes d'ingratitudes, qu'elle ne donne point d'action contre ce vice, et laisse impuni le mauvais cœur qui reçoit des bienfaits sans en marquer sa reconnaissance; mais qu'elle frappe le citoyen qui manque de respect à ses parents, qu'elle le tient éloigné des magistratures, persuadée qu'il est incapable de rien de juste et d'honnête, et que les sacrifices publics seraient profanés s'ils étaient offerts par lui? Elle recherche même si ceux qui se présentent pour occuper les charges de l'Etat ont rendu les honneurs convenables aux sépultures de leurs pères. Si tu es sage, mon fils, tu prieras les dieux de te pardonner les offenses envers ta mère, dans la crainte qu'ils ne te poursuivent comme ingrat et ne te refusent tous leurs bienfaits. Prends bien garde aussi que les hommes ne s'aperçoivent de tes procédés injurieux pour tes parents : tous te mépriseraient, t'abandonneraient à toi-même, et rejetteraient ton amitié. En effet, s'ils te soupçonnaient d'ingratitude envers les auteurs de tes jours, ne croiraient-ils pas que jamais tu ne sauras te montrer reconnaissant d'un bienfait? » (*Entretiens mémorables*, liv. II.)

CYRUS MOURANT, A SES FILS.

Cyrus, sentant sa fin approcher, fit appeler ses deux fils avec ses amis et les principaux magistrats des Perses; et, les voyant rassemblés, il leur dit :

« Mes enfants, et vous tous, mes amis, qui êtes ici présents, je reconnais à plusieurs signes que je touche au terme de ma vie. Comptez-moi, quand je ne serai plus, au nombre des heureux; et faites voir, par vos actions comme par vos discours, que vous croyez que je le suis en effet. Dès mon enfance, je me suis vu entouré des honneurs dont ce premier âge peut être susceptible; et cet avantage (si c'en est un) m'a suivi dans l'adolescence et dans l'âge mûr. J'ai toujours cru voir mes forces augmenter avec le nombre de mes années, en sorte que, dans ma vieillesse même, je ne me suis senti ni moins fort ni moins vigoureux qu'aux jours mêmes de ma jeunesse. Tous les projets que j'ai conçus, toutes les entreprises que j'ai formées, m'ont réussi au gré de mes désirs. J'ai vu mes amis heureux par mes bienfaits, et mes ennemis assujettis par mes armes. Avant moi, ma patrie était une province obscure de l'Asie, et je la laisse souveraine de l'Asie entière. Ce que mon bras avait conquis, mon bonheur et ma prudence ont su le conserver.

Cependant, quoique ma vie ait été un enchaînement continuel de prospérités, j'ai toujours craint que l'avenir ne me réservât quelque revers funeste, et cette idée m'a sauvé des séductions de l'orgueil et des excès d'une joie immodérée. Dans ce moment, où je vais cesser d'être, j'ai la consolation de voir que vous me survivrez, vous, que le ciel m'a donnés pour fils. Je laisse mon pays florissant, et mes amis dans l'abondance. La postérité la plus reculée pourrait-elle, après cela, ne pas me regarder comme parfaitement heureux?

» Il faut maintenant, mes enfants, que je nomme mon successeur à l'empire, afin de prévenir entre vous toute espèce de dissension. Je vous aime l'un et l'autre avec une égale tendresse; je veux néanmoins que l'administration des affaires et l'autorité suprême appartiennent à celui qui, ayant plus vécu, est raisonnablement supposé avoir plus d'expérience. Que la couronne soit donc à vous, Cambyse, les dieux vous la défèrent; et, autant qu'il est en mon pouvoir, je vous la donne. Vous, Tanoxare, vous aurez le gouvernement de la Médie, de l'Arménie et du pays des Cadusiens. Si je lègue à votre frère une autorité plus étendue, avec le titre de roi, je crois vous assurer une position plus douce et plus tranquille. Que manquera-t-il à votre félicité? Vous jouirez de tous les biens qui peuvent rendre les hommes heureux, et vous en jouirez sans trouble. L'ambition d'exécuter des entreprises difficiles; la multiplicité fatigante des affaires; un genre de vie ennemi du repos; l'ardeur inquiète d'imiter mes actions, ou même de les surpasser; des embûches à dresser ou à éviter : voilà le partage de celui qui régnera. Vous serez exempt de tous ces soins, qui sont autant d'obstacles au bonheur.

» Vous, Cambyse, apprenez que ce n'est pas le sceptre d'or que je remets entre vos mains, qui conservera votre empire : les amis fidèles sont le véritable sceptre des rois, et leur plus ferme appui. Mais ne vous figurez pas que les hommes naissent fidèles; si cette vertu leur était naturelle, elle se manifesterait en eux à l'égard de tous, ainsi que certains sentiments que la nature donne à l'espèce humaine. Il faut que chacun travaille à se faire de vrais amis; et c'est par la bienfaisance, et non par la contrainte, qu'on y parvient.

» Ne relâchez point, mes enfants, les doux nœuds dont le ciel a voulu lier ensemble les fils d'un même père; resserrez-les plutôt par les actes répétés d'une amitié mutuelle. Songez qu'on travaille pour ses propres intérêts, en s'occupant de ceux de son frère. Qui, plus qu'un frère, sera honoré de l'illustration de son frère? Par qui un homme constitué en dignité, sera-t-il plus révéré que par

son frère? est-il quelqu'un qu'on craigne plus d'offenser, que celui dont le frère est puissant? Que personne donc ne soit disposé plus que vous, Cambyse, à servir le vôtre, et ne vole plus promptement à son secours, puisque sa bonne et sa mauvaise fortune vous touchent de plus près que personne.

» Voyez s'il est quelque autre homme qu'il vous soit plus honteux de ne pas aimer, et plus louable d'honorer.

» Enfin, Cambyse, votre frère est le seul qui puisse occuper la première place auprès de vous, sans que l'envie ait droit de se plaindre.

» Je vous conjure donc, mes enfants, au nom des dieux, de votre patrie, d'avoir des égards l'un pour l'autre, si vous conservez quelque désir de me plaire; car vous ne croyez pas, sans doute, que tout mon être sera anéanti, au moment où je cesserai de vivre. Jusqu'ici, mon âme a été cachée à vos yeux; mais, à ses opérations, vous reconnaissiez qu'elle existait. Non, mes enfants, jamais je n'ai pu me persuader que l'âme, qui vit lorsqu'elle est renfermée dans un corps mortel, s'éteigne lorsqu'elle en sera délivrée. C'est elle, au contraire, qui vivifie les corps destructibles, tant qu'elle les habite. Je n'ai pu croire non plus qu'elle perde sa faculté de raisonner, lorsqu'elle vient à se séparer d'un être incapable de raisonnement. Il me paraît bien plus naturel de dire que l'âme, plus pure alors et totalement dégagée de la matière, jouit pleinement de son intelligence.

» Quand l'homme a fini et que sa machine se dissout, on voit les différentes parties qui la composaient se rejoindre aux éléments auxquels elles appartiennent : l'âme seule échappe aux regards, soit lorsqu'elle anime le corps, soit lorsqu'elle le quitte. Le sommeil n'est-il pas l'image le plus parfait de la mort? Eh bien! c'est pendant ce temps même du sommeil, que l'âme donne les signes les moins équivoques de son existence et de son essence toute divine. Si donc les choses sont comme je le pense, si l'âme survit, en effet, au corps qu'elle abandonne, faites, par respect pour la mienne, ce que vous recommande aujourd'hui ma tendresse : si je suis dans l'erreur, si l'âme reste et périt avec le corps, craignez, du moins, craignez les dieux qui ne meurent point, qui voient tout, qui peuvent tout, qui entretiennent dans l'univers un ordre immuable, dont la magnificence et la majesté sont au-dessus de l'expression; craignez, dis-je, les immortels, et que cette crainte vous empêche de rien faire, de rien dire, de rien penser même, qui puisse blesser la piété et la justice. Après les dieux, craignez les hommes en général, et les races futures.

» Mais je sens que mon âme commence à m'abandonner; je le reconnais aux symptômes qui annoncent notre prochaine dissolution. Si quelqu'un d'entre vous désire toucher encore ma main, ou voir encore dans mes yeux un reste de vie, qu'il approche. Invitez les Perses et nos alliés à se réunir autour de mon tombeau, pour me féliciter tous ensemble de ce que je serai désormais dans un état sûr, à l'abri de tout événement fâcheux. Que tous ceux qui se rendront à votre invitation, reçoivent de vous les dons que l'on a coutume de distribuer aux funérailles de l'homme opulent. Enfin, n'oubliez jamais ce dernier conseil que je vais vous donner : si vous voulez être toujours en état de réprimer vos ennemis, attachez-vous vos amis par votre bienfaisance. Adieu, mes enfants. Portez mes adieux à votre mère.... Adieu! » (*Cyropédie*, liv. VIII.)

A ces mots, Cyrus présenta affectueusement la main à tous ceux qui l'entouraient; et s'étant couvert le visage, il expira.

Le langage que Xénophon donne à Cyrus, convient à ce prince. On reproche à l'historien d'avoir quelquefois prêté des discours philosophiques à des ignorants et à des barbares.

Platon (430 — 347).

Platon peut être considéré comme le plus beau génie que la philosophie ait offert à l'humanité. Né dans l'île d'Égine, l'an 430 avant J.-C., il possédait au plus haut degré les facultés brillantes qui président aux arts d'imagination. L'éducation qu'il avait reçue était propre à développer de si heureuses dispositions. A l'étude de la grammaire et de la gymnastique, il avait associé de bonne heure celle de la peinture, de la musique et de la poésie. La lecture des poëtes avait fait les délices de sa première jeunesse. Il s'était essayé lui-même dans les genres lyrique, épique, dramatique; il avait composé des tragédies, qu'il brûla à l'âge de vingt ans, lorsqu'il eut entendu Socrate.

Il s'attacha uniquement à ce philosophe; et, comme il avait d'heureuses dispositions pour la vertu, il profita si bien des leçons de son maître qu'il donna bientôt des preuves d'une éminente sagesse.

Après la mort de Socrate, accablé de douleur, il abandonna une ville souillée par un crime aussi odieux, et se retira à Mégare. Là, il entendit Euclide et fut initié par lui à l'étude de la dialectique. Bientôt il visita l'Egypte, pour profiter des lumières qu'on attribuait

aux prêtres de ce pays ; l'Italie, pour entendre les illustres philosophes sortis de l'école de Pythagore ; la Sicile, pour voir les merveilles de cette île et surtout les embrasements de l'Etna. De retour dans son pays, il fixa sa demeure dans un quartier du faubourg d'Athènes appelé l'*Académie*. C'est là qu'il ouvrit une école et qu'il forma une multitude d'élèves à la philosophie. La beauté de son génie, l'étendue de ses connaissances, la douceur de son caractère et l'agrément de sa conversation, répandirent son nom dans les pays les plus éloignés. Denys le Jeune, tyran de Syracuse, épris du désir de le connaître et de l'entretenir, lui écrivit des lettres également pressantes et flatteuses pour l'engager à se rendre à sa cour. Platon céda à ses instances, dans le but d'exercer sur ce prince une influence salutaire. N'ayant pu y réussir que faiblement, il prit le parti de retourner en Grèce. En passant à Olympie, il s'arrêta pour voir les jeux. Il se trouva logé avec des étrangers de considération, à qui il se montra très-officieux et très-aimable ; mais sans se faire connaître. Après les jeux, il se rendit avec eux à Athènes et les logea chez lui. Ils n'y furent pas plutôt qu'ils le pressèrent de les mener voir Platon. Le philosophe répondit en souriant : « Le voici ; » et les étrangers admirèrent la modestie aussi bien que les talents de ce grand homme.

Platon, dans ses écrits, se montre tout à la fois poëte, orateur et philosophe : poëte, par l'inspiration qui semble animer toutes ses paroles, qui reproduit sous des images brillantes les vérités les plus profondes, et qui lui a valu, avec raison, le titre d'*Homère de la philosophie ;* orateur, par cette chaleur de l'âme, par cette noblesse de sentiments, par ce zèle ardent pour la vérité et la justice, qui pénètrent, attachent, entraînent le lecteur ; philosophe enfin, par la généralité de ses vues. Il s'égare souvent, donne dans de graves erreurs et tombe dans d'étranges contradictions ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il surpasse tous les écrivains païens par des idées admirables sur Dieu, sur la Providence et sur la vie future, aussi bien que par les principes de morale les plus capables d'inspirer l'amour des hommes, le zèle du bien public, le désintéressement, la fermeté du courage, le mépris du plaisir, de l'opinion et de la mort. Les anciens avaient pour ses écrits la plus haute considération. Cicéron ne le nomme jamais que le *divin Platon*. Les saints Pères l'étudiaient avec ardeur, et, selon Clément d'Alexandrie, sa philosophie a servi aux Grecs pour les préparer à la religion chrétienne. Les écrivains modernes ont aussi beaucoup admiré ce grand philosophe. *Les ouvrages de Platon*, dit le comte de Maistre, *sont la préface humaine de l'Evangile.*

Il avait puisé, sans doute, ou dans les anciennes traditions des peuples, ou, selon des savants distingués, dans les livres saints, les choses singulièrement remarquables qu'il dit sur le dogme de la chute originelle et sur celui d'un réparateur futur. « La nature et les facultés de l'homme, dit-il, ont été changées et corrompues dans son chef, dès sa naissance. »

Et sur ce personnage mystérieux qu'il attend : « Qu'il vienne, ce divin législateur, imprimer en traits de feu, sur le marbre et sur l'airain, la loi antique que les passions et les préjugés ont effacée du cœur de l'homme ; qu'il vienne la proclamer aux quatres coins de l'univers, qu'il dissipe tous les nuages. Si l'austérité de la loi décourage, si elle effraie notre faiblesse, qu'il envoie encore un homme juste dont les vertus servent d'encouragement et de modèle. Il faut que cet homme n'ait pas même la gloire de paraître juste, pour ne pas être soupçonné de l'être par vanité ; il faut qu'il soit dépouillé de tout, à l'exception de sa vertu ; il faut que, sans nuire à personne, il soit traité comme le plus méchant de tous ; il faut qu'il persévère jusqu'à la fin dans la justice, qu'il soit fouetté, chargé de fers, qu'on l'attache en croix, qu'on le fasse expirer dans les plus cruels supplices. »

Les plus beaux ouvrages de Platon sont les trois dialogues qui contiennent les derniers moments de Socrate, depuis celui où il est traîné aux pieds d'un tribunal qui l'avait condamné d'avance, jusqu'à l'instant fatal où la ciguë lui est présentée. L'*Apologie de Socrate*, le *Criton* et le *Phédon*, forment une véritable trilogie dramatique, dont chaque scène est une leçon de courage et de grandeur d'âme, et le dénouement, ce que l'on pouvait offrir de plus attendrissant et de plus pathétique. Dans ce dernier dialogue, Socrate est sublime lorsqu'il se console par la pensée de l'immortalité.

« Voulez-vous savoir pourquoi le vrai philosophe voit l'approche de la mort de l'œil de l'espérance? sur quoi il se fonde quand il la regarde comme le principe, pour lui, d'une immense félicité? Le grand nombre l'ignore, et je vais vous l'apprendre. C'est que la vraie philosophie n'est autre chose que l'étude de la mort ; c'est que le sage apprend sans cesse, dans cette vie, non-seulement à mourir, mais à être déjà mort. Qu'est-ce, en effet, que la mort? n'est-ce pas la séparation de l'âme d'avec le corps? Et ne sommes-nous pas convenus que la perfection de l'âme consiste surtout à s'affranchir le plus qu'il est possible du commerce des sens et des soins du corps pour contempler la vérité dans Dieu! Ne sommes-

nous pas d'accord que le plus grand obstacle à cet exercice de l'âme est dans les objets terrestres et dans les séductions des sens? N'est-il pas clairement démontré, pour nous, que le seul moyen d'avoir quelque faible notion du vrai, est de le considérer avec les yeux de l'esprit, et en fermant les yeux du corps et les portes des sens? C'est donc après la mort seulement que nous pouvons parvenir à cette pure compréhension du vrai; et vous avez reconnu avec moi qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir de félicité réelle pour l'homme que dans la connaissance de ce vrai; que Dieu seul en est le principe et la source, et que la connaissance n'en peut être parfaite qu'en lui.

» Espérons donc, et nous en avons sans doute le droit, espérons que celui qui a fait de cette recherche son grand objet sur la terre, pourra s'approcher, après la mort, de cette vérité éternelle et céleste; celui surtout dont le cœur aura été pur, car rien d'impur ne saurait approcher de celui qui est la pureté par excellence.

» Voilà pourquoi le sage vit pour méditer la mort, et pourquoi son approche n'a rien d'effrayant pour lui; voilà les motifs et les fondements de cette confiance qui m'accompagne aujourd'hui dans ce passage qui m'est prescrit; et cette confiance si désirable, on l'aura comme moi, si l'on a soin de préparer, comme moi, et de purifier son âme. »

RÉCIT DE LA MORT DE SOCRATE.

« Quand Socrate eut achevé de parler, Criton prenant la parole : « A la bonne heure, Socrate, lui dit-il, mais n'as-tu rien à nous » recommander, à moi et aux autres, sur tes enfants ou sur toute » autre chose, que nous puissions remplir conformément à tes dé- » sirs? — Ce que je vous ai toujours recommandé, Criton, rien de » plus : Ayez soin de vous; ainsi vous me rendrez service, à moi, » à ma famille, à vous-mêmes, alors même que vous ne me pro- » mettriez rien présentement; au lieu que, si vous vous négligez » vous-mêmes, et si vous ne voulez pas suivre comme à la trace ce » que nous venons de dire, ce que nous avions dit il y a longtemps, » toutes les belles promesses que vous pourriez me faire aujour- » d'hui n'aboutiraient à rien. — Nous ferons tous nos efforts, ré- » pondit Criton, pour nous conduire ainsi. »

« Mais comment t'ensevelirons-nous? — Tout comme il vous » plaira, dit-il, si toutefois vous pouvez me saisir et que je ne vous » échappe pas. »

« Puis, en même temps, nous regardant avec un sourire plein de douceur : « Je ne saurais venir à bout, mes amis, de persuader à » Criton que je suis ce Socrate qui s'entretient avec vous, et qui » ordonne toutes les parties de son discours; il s'imagine toujours » que je suis celui qu'il va voir mort tout à l'heure, et il me de- » mande comment il faut m'ensevelir; et tout ce long discours que » je viens de faire pour vous prouver qu'après avoir avalé le poison, » je ne demeurerai plus avec vous, mais que je vous quitterai, et » irai jouir de la félicité des âmes heureuses, il me paraît que j'ai » dit cela en pure perte pour lui, comme si je n'eusse voulu que » vous consoler et me consoler moi-même. Soyez donc mes cau- » tions auprès de Criton, mais tout autrement qu'il n'a voulu être la » mienne auprès des juges; car il a répondu pour moi que je ne » m'en irais point; vous, au contraire, répondez pour moi que je » ne serai pas plutôt mort que je m'en irai, afin que le pauvre » Criton prenne les choses plus doucement, et qu'en voyant brûler » mon corps, ou le mettre en terre, il ne s'afflige pas sur moi comme » si je souffrais de grands maux, et qu'il ne dise pas à mes funérailles » qu'il expose Socrate, qu'il l'emporte, qu'il l'enterre; car il faut » que tu saches, mon cher Criton, lui dit-il, que parler impropre- » ment, ce n'est pas seulement une faute de langage, mais c'est » aussi un mal que l'on fait aux âmes. Il faut avoir plus de courage » et dire que c'est mon corps que tu enterres; et enterre-le comme » il te plaira et de la manière qui te paraîtra la plus conforme » aux lois. »

» En disant ces mots, il se leva et passa dans une chambre voisine pour y prendre le bain; Criton le suivit, et Socrate nous pria de l'attendre. Nous l'attendîmes donc, tantôt nous entretenant de tout ce qu'il nous avait dit et y réfléchissant encore; tantôt parlant de l'horrible malheur qui allait nous arriver, nous regardant véritablement comme des enfants privés de leur père, et condamnés à passer le reste de notre vie comme des orphelins. Après qu'il fut sorti du bain, on lui amena ses enfants, car il en avait trois, deux en bas âge, et un qui était déjà grand, et on fit entrer les femmes de sa famille. Il leur parla quelque temps en présence de Criton et leur donna ses ordres; ensuite il fit retirer les femmes et les enfants, et revint nous trouver; et déjà le coucher du soleil approchait, car Socrate était resté longtemps enfermé. En rentrant, il s'assit sur son lit et n'eut pas le temps de nous dire grand'chose; car le bourreau des Onze entra presqu'en même temps, et s'approchant de lui : « Socrate, dit-il, » j'espère que je n'aurai pas à te faire le même reproche qu'aux

» autres : dès que je viens les avertir, par l'ordre des magistrats, » qu'il faut boire le poison, ils s'emportent contre moi et me maudissent; mais, pour toi, depuis que tu es ici, je t'ai toujours » trouvé le plus courageux, le plus doux et le meilleur de ceux » qui sont jamais entrés dans cette prison; et, en ce moment, je » suis bien assuré que tu n'es pas fâché contre moi, mais contre » ceux qui sont la cause de ton malheur et que tu connais bien. » Maintenant, tu sais ce que je viens t'annoncer ; adieu, tâche de » supporter avec résignation ce qui est inévitable. » En même temps il se détourna en fondant en larmes, et se retira. Socrate le regardant, lui dit : « Et toi aussi, reçois mes adieux; je ferai ce que » tu dis. » Et se tournant vers nous : « Voyez-vous, nous dit-il, » quelle honnêteté dans cet homme ! tout le temps que j'ai été ici, » il m'est venu voir souvent et s'est entretenu avec moi. C'était le » meilleur des hommes; et maintenant comme il me pleure de bon » cœur ! Mais allons, Criton, obéissons-lui de bonne grâce et qu'on » m'apporte le poison, s'il est broyé ; sinon, qu'il le broie lui-même. » — Mais je pense, Socrate, lui dit Criton, que le soleil luit encore » sur les montagnes et qu'il n'est pas couché ; d'ailleurs, je sais » que beaucoup d'autres ne prennent le poison que longtemps après » que l'ordre leur en a été donné, qu'ils mangent et qu'ils boivent » à souhait; quelques-uns même ont pu jouir de leurs amours; » c'est pourquoi ne te presse pas, tu as encore du temps.— Ceux qui » font ce que tu dis, répondit Socrate, ont leurs raisons; ils croient » que c'est autant de gagné ; et moi, j'ai aussi les miennes pour » ne pas le faire ; car la seule chose que je gagnerais en employant » à boire le peu d'instants qui me restent, ce serait de me rendre ridicule à moi-même par mon attachement à la vie et mon empressement à mettre à profit une existence qui m'échappe. Ainsi donc, » mon cher Criton, fais ce que je te dis, et ne me retarde pas » davantage. »

» A ces mots, Criton fit signe à l'esclave qui se tenait auprès. Celui-ci sortit aussitôt, et après être resté quelque temps, il revint avec celui qui devait donner le poison, et qui le portait tout broyé dans une coupe. Aussitôt que Socrate le vit : « Fort bien, mon » ami, lui dit-il; mais que faut-il que je fasse? car personne n'est » plus en état que toi de me l'apprendre.— Pas autre chose, lui dit » cet homme, que de te promener quand tu auras bu, jusqu'à ce » que tu sentes tes jambes appesanties, et alors de te coucher sur » ton lit; le poison agira de lui-même. » Et en même temps il lui tendit la coupe. Socrate la prit avec le plus grand calme, sans aucune émotion, sans changer ni de couleur ni de visage; mais,

regardant cet homme d'un œil ferme et assuré, comme à son ordinaire : « Dis-moi, est-il permis de répandre de ce breuvage pour » en faire une libation ? — Socrate, lui répondit cet homme, nous » n'en broyons que ce qu'il faut en boire. — J'entends, dit Socrate; » mais au moins il est permis de faire ses prières aux dieux, afin » qu'ils bénissent notre voyage et le rendent heureux : c'est ce que » je leur demande. » Après ces paroles, il porta la coupe à ses lèvres et la but avec une tranquillité et une douceur admirables.

» Jusque-là nous avions eu presque tous assez de force pour retenir nos larmes, mais en le voyant boire, et après qu'il eut bu, nous n'en fûmes plus les maîtres. Pour moi, malgré tous mes efforts, mes larmes s'échappèrent en si grande abondance, que je me couvris de mon manteau pour pleurer sur moi-même; car ce n'était pas le malheur de Socrate que je pleurais, mais le mien, en songeant quel ami j'allais perdre. Criton, avant moi, n'ayant pu retenir ses larmes, était sorti; et Apollodore, qui n'avait presque pas cessé de pleurer auparavant, se mit alors à crier, à pousser des gémissements et des sanglots avec tant de force qu'il n'y eut personne qui n'en eût le cœur déchiré, excepté Socrate. « Que faites-vous, dit-il, ô mes bons amis? N'était-ce pas pour » éviter des scènes si peu convenables que j'avais renvoyé les fem- » mes? J'ai toujours ouï-dire qu'il faut, à ses derniers moments, » n'entendre et ne prononcer que des paroles de bon augure : » tenez-vous donc en repos, et montrez plus de fermeté. » Ces mots nous firent rougir, et nous retînmes nos pleurs.

» Cependant Socrate, qui se promenait, dit qu'il sentait ses jambes s'appesantir, et il se coucha sur le dos, ainsi que l'homme l'avait ordonné. En même temps, l'homme qui lui avait donné le poison s'approcha, et après avoir examiné quelque temps ses pieds et ses jambes, il lui serra fortement le pied et lui demanda s'il le sentait; il dit que non. Il lui serra ensuite les jambes, et portant ses mains plus haut, il nous fit voir que le corps se glaçait et se raidissait, et le touchant lui-même, il nous dit que dès que le froid gagnerait le cœur, alors Socrate nous quitterait. Déjà tout le bas-ventre était glacé. Alors se découvrant, car il était couvert : « Criton, dit-il (et ce furent ses dernières paroles), nous » devons un coq à Esculape; n'oublie pas d'acquitter cette dette.— » Cela sera fait, répondit Criton; mais vois si tu as encore quelque » chose à nous dire. » Il ne répondit rien, et peu de temps après il fit un mouvement convulsif; alors l'homme le découvrit tout à fait : ses regards étaient fixes. Criton, s'en étant aperçu, lui ferma la bouche et les yeux.

» Voilà quelle fut la fin de notre ami, de l'homme, nous pouvons le dire, le meilleur de tous ceux que nous avons connus dans ces derniers temps, le plus sage et le plus juste de tous les hommes. » (*Phédon.*)

LE POËTE.

« Cette pierre qu'Euripide nomme *magnétique* et le peuple *héracléenne*, a non-seulement le pouvoir d'attirer les anneaux de fer, mais celui de communiquer sa force aux anneaux mêmes, qui peuvent, comme elle, en attirer d'autres ; et souvent on voit une longue chaîne, composée d'anneaux suspendus, à qui l'aimant seul donne la vertu qui les soutient. C'est ainsi que la muse élève les poëtes jusqu'à l'enthousiasme ; les poëtes à leur tour le font descendre jusqu'à nous, et il se forme une chaîne d'inspirations. Ainsi, les chantres épiques ne doivent pas à l'art, mais à une flamme céleste, à un dieu, les belles créations de leur génie. Ainsi, les maîtres de la lyre, tels que ces corybantes, toujours hors d'eux-mêmes quand ils célèbrent leurs danses religieuses, ne chantent pas de sang-froid leurs odes sublimes ; il faut que l'harmonie, que le rhythme les soulève ; il faut qu'une divinité les possède ; je crois voir des bacchantes qui, cédant à une sainte manie, vont puiser le lait et le miel dans les fleuves : le charme cesse avec leur délire.

» Les poëtes lyriques ne nous trompent pas lorsqu'ils nous disent tout ce que l'imagination leur fait voir, lorsqu'ils décrivent ces jardins des Muses, ces fontaines de miel, ces riches vallons où, semblables à des abeilles, ils recueillent leurs vers en voltigeant sur les fleurs. Oui, le poëte est chose légère, volage, sacrée ; il ne chantera jamais sans un transport divin, sans une douce fureur. Loin de lui la froide raison ; dès qu'il veut lui obéir, il n'a plus de vers, il n'a plus d'oracles.

» Une preuve qu'ils ne doivent point à l'art les nombreuses beautés qui nous charment dans leurs ouvrages, comme celles que vous admirez dans Homère, c'est que tous les genres ne conviennent pas à leur génie, et qu'une invincible destinée ne les fait grands poëtes que dans les sujets où leur muse les entraîne. L'un chante avec honneur des dithyrambes, l'autre des hymnes, celui-ci des vers pour la danse, celui-là des vers épiques, d'autres enfin des iambes; et chacun d'eux n'a qu'une gloire, parce que ce n'est pas l'art, mais une force divine qui l'inspire. S'ils devaient à l'art un succès, l'art saurait bien leur en procurer d'autres. Un dieu

seul, le dieu qui subjugue leur esprit, les prend pour ses ministres, ses oracles, ses prophètes; il veut, en leur ôtant le sens, nous apprendre qu'ils ne sont pas les auteurs de tant de merveilles, mais qu'il nous les adresse lui-même et se fait entendre par leur voix.

» Tynnichus de Chalcis n'avait pas un seul poème qu'on daignât retenir, et il a fait ce *Pœan* que tout le monde chante, le plus beau peut-être des hymnes sacrés, et, comme il le dit lui-même, l'heureux ouvrage des Muses. Exemple mémorable, où il nous est prouvé d'en haut, pour qu'on n'en doute plus, que ces magnifiques poèmes n'ont rien d'humain ni de mortel, que tout y est surnaturel et céleste, et que ces hommes ne sont que les interprètes d'un dieu qui les maîtrise. C'est dans cette vue que la Divinité, sur la lyre du plus faible poëte, a fait retentir les plus beaux chants qu'elle ait inspirés.

» Et toi, Rapsode, qui nous récites les vers du disciple des dieux, n'es-tu pas l'interprète de leur interprète? Dis-moi, Ion, et réponds clairement à ce que je te demande, lorsque ta voix fidèle ravit ceux qui t'écoutent, lorsque tu chantes Ulysse qui, se précipitant sur le seuil, apparaît aux prétendants et répand son carquois à ses pieds, ou Achille, vainqueur d'Hector, ou les pleurs d'Andromaque, ou les infortunes d'Hécube et de Priam, la raison vaincue ne cède-t-elle pas à l'enthousiasme, et ne crois-tu pas assister à ce que tu racontes? ne vois-tu pas Ithaque, les murs d'Ilion, et tous ces lieux où tes chants te conduisent?

» — Il est vrai, je ne peux le dissimuler, aux endroits touchants mes yeux se remplissent de larmes; aux scènes terribles, menaçantes, mes cheveux se hérissent d'horreur et mon cœur palpite dans mon sein. — Eh bien! où est donc la raison d'un homme qui, tout brillant de pourpre, ceint d'une couronne d'or, sans être insulté ni dépouillé, pleure au milieu des cérémonies et des fêtes, tremble, frissonne, environné de vingt mille défenseurs?

» Que dis-je? toi, Ion, et les autres Rapsodes, ne communiquez-vous pas la même illusion à la foule des auditeurs? — Oui, sans doute, car du haut de mon théâtre je les vois pleurer, lancer des regards terribles, frémir au récit de ce qu'ils entendent. — Tu vois donc que l'auditeur est le dernier anneau de cette chaîne, image de l'inspiration poétique; l'acteur ou le Rapsode est l'anneau du milieu; le premier, est le poëte lui-même. Le dieu, faisant ainsi passer jusqu'à nous sa puissance, entraîne où il veut l'esprit des hommes; c'est à lui, comme à l'aimant, qu'est suspendue une longue chaîne de danseurs, de chanteurs, de choristes, attachés obliquement aux anneaux qui

tiennent directement à la muse. Chaque poëte tient à une muse et nous disons qu'il en est possédé; nous pouvons le dire, car il est son esclave. Plusieurs, sans remonter jusqu'à la muse, s'en tiennent au premier anneau dont la vertu les élève; quelques-uns s'attachent à Orphée, d'autres à Musée, la plupart à Homère, surtout les Rapsodes. O toi, Ion, qui fais ton dieu d'Homère, quand on chante les vers d'un autre poëte, tu sommeilles, l'inspiration ne te vient pas! mais à peine les vers d'Homère ont-ils frappé tes oreilles, tu te ranimes, ton imagination tressaille, Homère te donne l'éloquence! Il n'y a point d'art ici, point d'étude, tu répètes des mots inspirés. Vois-tu les modernes corybantes? comme ils saisissent avidement l'air consacré au dieu qui les possède! Gestes, paroles, rien ne leur manque pour le chanter: aucun autre air ne les éveille. C'est toi, Ion, c'est là ton esprit capricieux, éloquent avec Homère, muet sans lui. Mais pourquoi tour-à-tour abondant et stérile? Je te l'ai dit, l'art n'y peut rien, ta science est toute divine : tu es l'éloquent interprète d'Homère. » (*Ion* ou *de la Poésie*.)

LE PHILOSOPHE.

« Le philosophe, dès son jeune âge, ignore le chemin de la tribune publique; il est étranger aux cours judiciaires, au sénat, à toutes les assemblées civiles; il n'écoute, il ne lit aucun décret, aucune loi; les factions et les brigues, les réunions, les repas, les festins égayés par les jeunes chanteuses, il n'a jamais vu l'ombre d'aucun de ces plaisirs; enfin le bien ou le mal qui se passe dans la ville, les bruits sur tel homme, telle femme, telle maison, ne lui sont pas plus connus que les grains de sable du rivage. Mais il ne sait pas même qu'il ne sait rien de tout cela : n'allez pas croire qu'il vive ainsi par vanité. Non, il est étranger parmi vous; son corps est ici, mais son âme, pour qui toutes choses ne sont rien, errant, comme dit Pindare,

Et sous la terre, et par delà les cieux,

traverse l'immensité, plane au-dessus des astres; et, impatiente d'étudier la nature de chaque monde, ne se repose jamais au voisinage de sa prison.

» Thalès, occupé des astres, et ne regardant que le ciel, tomba dans un puits; et l'on raconte qu'une petite esclave de Thrace lui avait dit avec malice : « Tu veux voir dans le ciel, et tu ne vois pas à

» tes pieds! » Voilà l'histoire du philosophe : il ignore ce que fait son voisin, il ignore presque si c'est un homme; mais il cherche ce que c'est que l'homme, ce que l'homme doit faire ou penser, et il s'immole lui-même au désir de le savoir.

» En effet, qu'il paraisse dans la société, qu'il soit obligé surtout, devant un tribunal ou ailleurs, de parler des objets qui sont à ses pieds et sous ses yeux, il fait rire non-seulement les femmes de Thrace, mais tout le peuple, et il trouve, comme Thalès, des abîmes et des écueils à chaque pas. Il s'expose donc à ce qui déshonore le plus, à passer pour un sot. Faut-il blâmer quelqu'un? il s'abstient d'en parler, parce qu'il ne sait pas le mal qu'on en peut dire, et qu'il n'y a jamais songé; il se tait, et on le trouve ridicule. Quand on loue devant lui certains personnages dont on exalte le mérite, il rit ouvertement et de bonne foi de ces éloges, et on le croit fou. Vantez-lui le bonheur d'un tyran, d'un roi : — N'est-ce pas, dira-t-il, comme un pâtre, comme un chevrier, qu'on trouverait heureux de tirer beaucoup de ses troupeaux? Seulement, les troupeaux que les monarques ont à conduire et à traire sont plus rebelles et plus dangereux. Mais en quoi les princes ressemblent-ils encore aux pasteurs des champs? c'est qu'ils n'ont pas plus qu'eux le temps de s'instruire : leurs palais s'élevant dans les citadelles, comme les bergeries sur les montagnes. Essayez de lui parler des immenses richesses d'un homme qui possède dix mille arpents ou beaucoup plus : combien c'est peu de chose pour notre philosophe, qui d'un seul coup d'œil embrasse toute la terre!

» Si, par hasard, les admirateurs de la noblesse viennent à célébrer un homme dont les sept derniers aïeux ont été riches : — Quelle aveugle louange! s'écrie-t-il, et qu'il faut avoir les yeux faibles, qu'il faut être ignorant, pour ne pas considérer ensemble tous les siècles, pour ne pas voir que chacun de nous a eu des milliers innombrables d'aïeux, et qu'une perpétuelle succession de riches et de pauvres, de rois et d'esclaves, de Grecs et de Barbares, a formé notre famille! Ces nobles, fiers de vingt-cinq ancêtres, et qui veulent descendre d'Hercule, fils d'Amphitryon, font encore un bien petit calcul; et je ris en moi-même, dit le sage, de ce qu'était peut-être, au gré de la fortune, le vingt-cinquième ancêtre d'Amphitryon, et le cinquantième du noble d'aujourd'hui; je ris de ceux qui ne savent pas employer leur raison, et repousser loin d'eux une si folle vanité.

» Le philosophe devient donc la risée du vulgaire, qui tantôt l'accuse d'orgueil, tantôt se plaît à voir tous les jours ses chutes et ses erreurs.

» Mais lorsque le philosophe, à son tour, élève au-dessus de la terre un de ses juges, et qu'il le décide à sortir un moment de ces questions : *Quel tort vous fais-je ? Quel tort me faites-vous ?* pour examiner le juste et l'injuste, en rechercher la nature et les différences; lorsqu'il ne s'agit plus de savoir si tel souverain, si tel homme riche est heureux, mais de raisonner en général sur la souveraineté, sur le bonheur ou le malheur de l'homme, de les définir, de trouver les moyens qui sont en nous pour fuir l'un et obtenir l'autre; lorsqu'il faut que de tels mystères se dévoilent à ce faible esprit, qui tout à l'heure triomphait de connaître si bien la justice du monde : alors la sagesse est vengée; l'ignorant, saisi d'un vertige soudain, étourdi de se voir à cette hauteur inaccoutumée, inquiet, balbutiant, parlant comme un Barbare, est un objet de risée, non pour des servantes de Thrace, ni pour ceux dont l'ignorance égale la sienne, mais pour quiconque ne fut pas élevé comme un esclave.

» Voilà donc deux hommes bien différents : l'un, nourri dans la liberté et dans la méditation, et que nous appelons philosophe, toujours exposé, mais sans honte pour lui, à la dérision et au mépris du peuple, parce qu'il ne sait pas remplir des ministères serviles, faire un bagage, assaisonner un mets ou une flatterie; l'autre, ardent et prompt à s'acquitter des devoirs de l'esclavage, mais incapable de s'habiller avec grâce en homme libre et d'apprendre la langue sacrée, pour chanter cette véritable vie, qui fait le bonheur des dieux et des hommes.

» Si tous les hommes, ô Socrate ! étaient aussi persuadés que je le suis de ce que vous dites, il y aurait plus de calme et moins de mal sur la terre !

» — Oui; mais d'un côté, il est impossible de détruire le mal, puisque la nécessité veut qu'il existe toujours quelque chose de contraire au bien; et de l'autre, le mal ne peut habiter parmi les dieux. Il faut donc qu'il vienne errer autour de ces lieux et de la nature mortelle : voilà pourquoi nous devons nous empresser de quitter ce séjour pour l'autre. Généreux transfuges, ressemblons à Dieu autant qu'il est permis à l'homme : on lui ressemble par la justice, la prudence, la sainteté. Oh! combien il sera difficile de persuader au peuple que, si l'on doit fuir le vice et pratiquer la vertu, ce n'est pas, comme il le croit, pour éviter le blâme et mériter la louange ! Cette raison est aussi frivole que toutes les fables; voici la vérité : Dieu ne peut être injuste, puisqu'il est la justice même; et rien ne lui ressemble que le plus juste des hommes. De là dépend notre vraie grandeur, ou notre bassesse et notre néant.

Connaître et imiter Dieu, c'est la science, la vertu réelle; l'ignorer, c'est n'avoir ni science ni vertu.

» Que sont, après cela, ce qu'on nomme les qualités humaines, sinon, dans les gouvernements, un poids qui nous opprime; dans les arts, des talents mercenaires? Ainsi, quand nous verrons un homme coupable outrager les choses saintes, gardons-nous d'admirer en lui la fierté ou l'audace : ils prennent ces reproches pour un éloge, et se croient, non de méprisables mortels, vil fardeau de la terre, mais des héros pour régner. Soyons vrais, et disons que plus ils se croient grands, moins ils le sont; car ils ignorent ce qu'ils devraient le mieux savoir, leur châtiment. Ce n'est pas celui qu'ils s'imaginent peut-être, les supplices, la mort : non, le méchant peut s'y soustraire, et je parle d'un châtiment inévitable. Quel est ce châtiment? C'est de ne pas voir, les insensés, que des deux conditions humaines, vivre heureusement avec Dieu, ou misérablement sans Dieu, ils ont choisi la pire, et qu'ils s'éloignent tous les jours, par leurs crimes, du céleste modèle : la vie qu'ils ont préférée les en punit. Ose-t-on leur dire que, s'ils persévèrent, après leur mort ils seront exclus du lieu où le mal n'entre pas, et qu'ici, durant toute leur vie coupable, ils n'auront que le mal pour société? Fiers, audacieux, ils traitent ces discours de folie. Et cependant, s'il leur arrive jamais, dans un entretien privé sur ce qu'ils méprisent, de vouloir résister quelque temps avec confiance et ne point fuir lâchement, leurs discours leur déplaisent à eux-mêmes; toute cette éloquence tombe et languit : ces ennemis de Dieu sont des enfants. » (*Théétète.*)

Aristote (384 — 322).

Aristote, né à Stagire, en Macédoine, 384 ans avant J.-C., vint, jeune encore, à Athènes et fut pendant vingt années le disciple de Platon. Il acquit bientôt une grande célébrité, ce qui porta Philippe à le choisir pour le précepteur de son fils. La lettre qu'il lui adressa fait honneur au prince et au philosophe.

« Philippe, roi de Macédoine, à Aristote, salut :

» Apprenez qu'il m'est né un fils; je remercie les dieux, non
» pas tant de me l'avoir donné, que de l'avoir fait naître du temps
» d'Aristote. J'espère que vous en ferez un successeur digne de
» moi, et un roi digne de la Macédoine. »

Nous ne connaissons point les détails de cette éducation; mais à voir les grandes qualités qu'Alexandre déploya dans les premières années de son règne, l'empire qu'il conserva sur ses passions tant qu'il ne fut pas corrompu par ses flatteurs, enfin le goût éclairé qu'il montra toujours pour les sciences, les lettres et les arts, on peut croire que le philosophe n'avait point prodigué à son royal élève d'inutiles leçons.

Aristote ne suivit point Alexandre dans ses expéditions lointaines. Il revint à Athènes, et y ouvrit une école de philosophie dans le Lycée, gymnase peu éloigné de la ville. Il s'y rendait deux fois par jour. Le matin était destiné à ses disciples, et il leur expliquait ce que les sciences offrent de plus difficile. Le soir il admettait tous ceux qui désiraient l'entendre, se mettait à la portée de tout le monde, et dissertait sur les connaissances qui sont d'un usage plus habituel dans le cours ordinaire de la vie. Il fut le fondateur d'une sorte de philosophie qui prit le nom de *péripatéticienne,* parce qu'il donnait ses leçons en se promenant.

Après la mort d'Alexandre, il se retira à Chalcis, dans l'Eubée, avec la plus grande partie de ses disciples. Il mourut de maladie peu de temps après, 322 ans avant J.-C.

La doctrine d'Aristote a éprouvé de nombreuses vicissitudes. Condamnée par un grand nombre de docteurs chrétiens des premiers siècles, elle reprit faveur chez les Arabes, et, dans le moyen âge, ils l'introduisirent en Europe, où elle devint l'objet d'un culte superstitieux. Descartes réussit à la discréditer; alors on donna dans un excès contraire, et les écrits d'Aristote tombèrent dans l'oubli.

Il est pourtant reconnu que sa *Poétique* et sa *Rhétorique* contiennent, sur tous les genres d'écrire, les règles les plus saines. Sa *Morale* offre une analyse délicate de tous les penchants du cœur, et une distinction fine de toutes les vertus et de tous les vices. Dans sa *Logique*, il développe avec une rare sagacité la marche et les ressorts du raisonnement; il lui trace la route propre à l'empêcher de s'égarer, et poursuit, dans tous leurs détours, les sophismes les plus spécieux. L'histoire naturelle lui doit aussi beaucoup; on peut dire qu'il a créé cette science. Aristote fut incontestablement l'homme le plus savant de l'antiquité grecque.

Son mérite, c'est d'avoir fondé l'école de l'expérience, et battu en ruine celle de la spéculation et de l'hypothèse; d'avoir classé toutes les connaissances; d'avoir fixé par des formules, toutes les découvertes; enfin d'avoir observé et décrit une foule de faits physiques, métaphysiques, logiques, philosophiques, inaperçus avant lui. On a souvent comparé Aristote à Platon : ces deux

philosophes semblent s'être placés aux deux extrémités opposées de la science. Platon spécule avec imagination, s'exprime avec éloquence ; Aristote observe avec froideur, expose avec sécheresse. L'un s'élance dans l'idéal ; l'autre ne sort jamais de la réalité. L'un dédaigne, comme basses et fugitives, les notions du monde extérieur ; l'autre repousse, comme téméraires, toutes les hypothèses rationnelles. L'un est poëte dans la dialectique ; l'autre est dialecticien quand il parle poésie. Enfin les erreurs du premier agrandissent et élèvent l'âme ; les dogmes de l'autre, quoique souvent plus vrais, rétrécissent, abaissent et enchaînent l'esprit, et cette différence se fait encore sentir aujourd'hui dans les écoles qui ont pris de l'Académie et du Lycée.

LES DIFFÉRENTS AGES.

« Les jeunes gens sont vifs dans leurs désirs, et prompts à les satisfaire ; parmi les plaisirs des sens, ils recherchent surtout ceux de l'amour, et s'y adonnent à l'excès. Inconstants, ils se dégoûtent bientôt de ce qu'ils souhaitaient : leurs désirs sont violents, mais de courte durée ; leurs volontés sont impérieuses, mais passagères, comme la faim et la soif des malades. Colères, emportés, ils suivent facilement le mouvement qui les entraîne, et sont incapables d'y résister. Avides d'honneurs, ils ne souffrent pas le mépris, et leur ressentiment éclate dès qu'ils se croient offensés. L'honneur les flatte, mais la victoire encore plus : car la jeunesse veut dominer, et la victoire est une espèce de domination. Ces deux passions les occupent beaucoup trop pour qu'ils pensent aux richesses ; la cupidité n'a pas le moindre empire sur leur âme : ils n'ont pas encore éprouvé l'indigence.

» Ils sont vertueux plutôt que méchants : le spectacle des vices n'a point encore souillé leurs regards ; ils sont crédules : de nombreuses perfidies ne les ont point encore désabusés ; leurs espérances sont toujours flatteuses, d'abord parce que la chaleur du caractère les tient dans une espèce d'ivresse, ensuite parce que leur attente n'a pas été frustrée. Ils ne vivent, pour ainsi dire, que d'espérance ; en effet, l'espérance appartient à l'avenir, le souvenir au passé : or, les jeunes gens voient l'avenir loin devant eux, pour eux le passé n'est qu'un point. Comme ils sont au premier jour de la vie, ils n'ont point de souvenir, ils osent espérer tout. De là vient qu'il est aisé de les tromper, car ils espèrent aisément. La colère et l'espérance auxquelles ils se livrent les rendent courageux : la première en leur ôtant la crainte, la

seconde en leur inspirant la confiance : l'homme emporté ne craint rien ; l'homme qui espère le succès n'en a que plus d'audace.

» Ils sont susceptibles de honte, parce qu'ils ne prennent pas encore pour honnête ce qui ne l'est pas, et n'ont de règle que la coutume et l'éducation ; magnanimes, parce que la vie n'a point encore flétri leur âme, et qu'ils ignorent les besoins des hommes : c'est que la magnanimité consiste à se croire capable d'exécuter de grandes choses, et que de pareils sentiments ont leur source dans l'espérance.

» Ils préfèrent l'honneur à l'intérêt, car c'est plutôt le sentiment que le raisonnement qui les guide ; or, le raisonnement conduit à l'intérêt, le sentiment à l'honneur. Leurs amitiés et leurs liaisons sont plus vives que celles des autres âges, parce qu'ils se plaisent à vivre ensemble, et que, toujours désintéressés, ils le sont encore dans le choix d'un ami.

» Leur défaut le plus commun, c'est de passer les bornes ; ils violent à chaque instant la maxime de Chilon (*rien de trop*) ; tout en eux est exagéré : s'ils aiment à l'excès, ils haïssent à l'excès ; il en est de même des autres passions. Ils croient tout savoir, ils prononcent en maîtres, et voilà ce qui rend tous leurs sentiments excessifs. S'ils font du mal, c'est plutôt pour insulter que pour nuire. Ils sont sensibles à la pitié, parce qu'ils croient tous les hommes vertueux et meilleurs qu'ils ne sont : exempts de méchanceté, ils jugent les autres d'après eux-mêmes, et s'imaginent qu'ils souffrent injustement. Ils aiment la gaîté, et par conséquent la plaisanterie, manière adroite d'insulter avec grâce. Telles sont les mœurs des jeunes gens.

» Les mœurs des vieillards et de ceux dont la vigueur est passée, sont presque l'opposé de celles des jeunes gens. L'expérience d'une longue vie, la fourberie de la plupart des hommes, leurs propres erreurs, leurs disgrâces plus nombreuses que leurs succès, les empêchent de prononcer sur rien affirmativement : toutes leurs actions sont accompagnées d'une trop grande timidité. Ils doutent, et ne savent rien d'une manière positive. Dans leur incertitude, ils ajoutent à tout ce qu'ils disent : *peut-être ; nous verrons ;* tel est leur refrain ordinaire ; jamais ils ne prononcent affirmativement.

» Ils sont moroses, car le propre d'un tel caractère est de voir sous un jour défavorable ; soupçonneux, parce qu'ils sont incrédules ; incrédules, parce qu'ils ont de l'expérience. Pour la même raison, l'amour et la haine sont dans leur cœur sans vivacité ; mais, suivant le précepte de Bias, ils aiment comme s'ils devaient

haïr un jour; ils haïssent comme s'ils devaient un jour aimer. Leur cœur est petit, parce que la vie en a flétri les sentiments. Rien de grand, rien de sublime n'éveille leurs désirs; ils ne pensent qu'à ce qui peut les faire vivre. Ils sont avares; car l'argent est nécessaire pour vivre, et l'expérience leur a fait voir combien il est aisé de perdre et difficile d'acquérir.

» Ils sont timides, et craignent tous les maux avant qu'ils n'arrivent. En effet, leur caractère glacé est totalement contraire à celui des jeunes gens, toujours enflammé; aussi la vieillesse amène-t-elle la crainte à sa suite, car la crainte est de glace. D'autant plus attachés à la vie, surtout quand ils approchent de sa fin, que l'on désire davantage ce qu'on va perdre, et qu'on fait des vœux plus ardents pour ce qui nous est enlevé. Egoïstes à l'excès, défaut qui vient encore d'un petit esprit.

» Plus amis de ce qui est utile que de ce qui est honnête, parce qu'ils sont égoïstes, et que l'utile leur paraît un bien réel, tandis que l'honneur n'est pour eux que l'honneur. La honte a peu d'empire sur leur âme, qui, moins sensible à la gloire qu'à l'intérêt, compte pour rien l'opinion. Rarement se repaissent-ils d'espérances: d'abord l'usage de la vie leur a prouvé qu'il ne faut guère s'attendre qu'au malheur, et que la plupart des événements ont une issue fâcheuse; ensuite ils sont timides. Ils vivent plus de souvenirs que d'espérances; car pour eux, l'avenir n'est rien en comparaison du passé: or, l'avenir est le domaine de l'espérance; le passé, celui du souvenir. Aussi sont-ils grands parleurs, racontant sans cesse les événements d'autrefois, tant le souvenir du passé les enchante. Leur colère est vive, mais elle a un caractère de faiblesse. Les passions les ont quittés, ou se sont affaiblies par l'âge; s'il en est une qui les agite et préside à leurs actions, c'est celle du gain. Ils paraissent donc modérés, parce que la passion de l'intérêt absorbe en eux toutes les autres. Ils raisonnent plus qu'ils ne sentent; car le raisonnement conduit à l'intérêt, le sentiment à la vertu. S'ils font du mal, c'est plutôt pour nuire que pour insulter. Ils sont enclins à la pitié, mais non par les mêmes motifs que les jeunes gens: ceux-ci sont compatissants par humanité; les vieillards parce qu'ils sont faibles, et se voient exposés à tout souffrir: or, c'est une des causes dont la pitié dérive. De là vient qu'ils sont chagrins, ennemis du rire et de la plaisanterie. L'humeur chagrine et le rire sont incompatibles. Telles sont les mœurs des jeunes gens et des vieillards.

» Il est évident que le caractère des hommes faits tiendra le mi-

lieu entre celui des jeunes gens et celui des vieillards, et s'éloignera également des excès de l'un et de l'autre. Ils n'ont pas en eux-mêmes une confiance aveugle, c'est le propre de l'audace : ils ne sont pas non plus timides, ils gardent une juste proportion. Ils ne donnent ni ne refusent indifféremment leur confiance à tout le monde ; mais c'est la vérité qui règle en tout leurs jugements. Ils n'agissent pas seulement d'après l'honneur, ni seulement d'après l'intérêt, mais d'après tous les deux. Exempts d'avarice et de prodigalité, la modération préside à leur conduite ; elle met un frein à leur colère et à leurs passions. Leur prudence ne manque pas de courage, ni leur courage de prudence, qualités partagées entre les jeunes gens et les vieillards : car les jeunes gens sont braves, mais emportés ; les vieillards sages, mais timides. En général tout ce que la jeunesse et la vieillesse ont de bon séparément, l'âge mûr le réunit, et tout ce qui pèche dans ces deux âges, soit par excès, soit par défaut, est ramené dans celui-ci à un sage et juste milieu. Par âge mûr, j'entends, pour le corps, l'intervalle depuis trente ans jusqu'à trente-cinq, et pour l'esprit, vers quarante-neuf ans. » (*Rhétorique.*)

Théophraste (371 — 286).

Théophraste d'Erésus, dans l'île de Lesbos, fut le successeur d'Aristote. Fils d'un foulon, il se livra de bonne heure à l'étude de la philosophie. Platon fut son premier maître. De cette école il passa dans celle d'Aristote, où il obtint de grands succès. Son nouveau maître, charmé de la facilité de son esprit et de la douceur de son élocution, lui fit changer son nom, qui était Tyrtame, en celui d'Euphraste, c'est-à-dire *qui parle bien;* et ce nom ne répondant pas encore à la haute idée qu'il avait de son génie, il l'appela Théophraste, c'est-à-dire *homme dont le langage a quelque chose de divin.* Aristote, obligé de sortir d'Athènes, abandonna son école à Théophraste (322 ans avant J.-C.), lui confia ses écrits, à condition de les tenir secrets, et c'est par le disciple que sont venus jusqu'à nous les ouvrages du maître. Théophraste lui succéda dans la direction du Lycée ; mais il n'ajouta rien ou presque rien à ses idées, il ne s'occupa qu'à les développer et à les éclaircir : ce que la concision d'Aristote et l'indécision de quelques-unes de ses doctrines rendaient nécessaire. C'était surtout la facilité et la grâce de l'élocution qui caractérisaient le talent de Théophraste. Il possédait tellement l'art de l'exposition, que

de tous côtés on accourait pour l'entendre ; il compta dans le Lycée jusqu'à deux mille élèves.

A l'exemple d'Aristote, Théophraste s'était livré non-seulement à la philosophie, mais encore à toutes les sciences qui en sont voisines et qui s'y rattachent, les mathématiques, l'histoire naturelle et la médecine. Il avait composé plus de deux cents ouvrages; mais il n'en reste qu'un petit nombre, tels que l'*Histoire des pierres*, les *Traités des plantes*, *des poissons*, *du sentiment*, *de l'imagination*, etc. Le plus célèbre est le livre des *Caractères*, recueil de portraits moraux qui a servi de modèle à Labruyère.

CHAPITRE SIXIÈME.

DÉCADENCE DE L'ÉLOQUENCE GRECQUE.

La grande éloquence disparaît avec la liberté. — Démétrius de Phalère chef d'une nouvelle école. — Ses imitateurs le surpassent dans ses défauts. — Éloquence asiatique. — Dion Chrysostôme. — Longin et Denys d'Halicarnasse combattent la corruption du goût. — L'éloquence se réfugie dans les écrits philosophiques et historiques : Lucien, Plutarque, Polybe, Josèphe. — Thémistius et Libanius, sophistes célèbres.

La Grèce, vaincue par Philippe et asservie par Alexandre, fut contrainte de rester dans le repos et de vivre sous le sceptre d'un monarque absolu. L'éloquence de la tribune, privée des aliments qui constituent sa force, s'éteignit insensiblement ; elle ne jeta plus que par intervalle quelques faibles lueurs, et finit par disparaître.

Cependant la vivacité du génie des Grecs, leur amour pour le talent de la parole, cette richesse d'imagination qui caractérise éminemment ce peuple et l'élève au-dessus de tous les autres, ne lui permettaient pas de rester dans l'inaction. Tous les esprits se tournèrent vers le grand homme qui avait surpris et forcé leur admiration. Le vainqueur de la Grèce, devenu celui de la Perse et de l'Egypte, méditant la conquête de l'Inde et celle du monde entier, devint l'objet de l'enthousiasme universel. Chacun voulut le voir, tous aspirèrent à l'honneur de le servir, de partager ses périls et sa gloire, de transmettre à la postérité le souvenir de ses exploits. Une foule d'historiens parut, et s'empressa de raconter les grands événements qui venaient d'éclore, d'en célébrer le héros.

Bientôt des pays nouvellement découverts, des mœurs bizarres, des productions singulières et inconnues jusqu'alors, allumèrent

la curiosité du peuple le plus curieux qui ait jamais existé. On ne parla plus que de l'Inde et de ses habitants. On entreprit de fréquents voyages dans les contrées les plus éloignées. La vanité des Grecs et leur amour pour le merveilleux trouvèrent de quoi se satisfaire par des récits exagérés. Avide de toute sorte de gloire, Alexandre protégea les sciences et les arts qui pouvaient immortaliser son nom. Le talent de la parole, qui ne trouvait plus que des occasions rares de se produire, fut remplacé par celui d'écrire. Les esprits, plus calmes et plus réfléchis, se livrèrent à la méditation. On voulut analyser ce qu'on s'était contenté de sentir; le goût de l'observation fut substitué à la passion de créer. Il y eut peu d'orateurs, mais un grand nombre de grammairiens, de critiques, de rhéteurs, et l'on apprit à devenir éloquent, lorsqu'en effet on commençait à ne plus l'être.

Démétrius de Phalère (IIIe siècle).

Le plus élégant et le dernier des orateurs attiques qui aient survécu à la liberté de leur patrie, fut, au jugement de Cicéron même, Démétrius de Phalère, Athénien, fils de Planostrate et disciple de Théophraste. Sa naissance était peu relevée, mais la nature l'avait comblé de toutes les grâces et de tous les talents. Une très-belle physionomie, un esprit brillant, une élocution facile, secondée d'une voix sonore, lui gagnaient tous les cœurs. Elevé dans la philosophie des péripatéticiens, formé à l'éloquence par les principes d'Aristote, à peine il parut à la tribune qu'il charma les Athéniens jusqu'à l'enthousiasme; son crédit et leur bienveillance s'accrurent à mesure que les talents de l'orateur se développèrent.

Cassandre, roi de Macédoine, devenu maître de la Grèce, dans le dessein de s'attacher les Athéniens, voulut confier le gouvernement à l'un de leurs concitoyens, et ne crut pas devoir en choisir un autre que Démétrius. Celui-ci n'employa d'abord son autorité que pour le bonheur de sa patrie : il s'efforça de lui rendre ses anciennes lois et ses anciens usages. Les Athéniens voulant lui témoigner leur reconnaissance et surpasser tous les honneurs qu'ils avaient rendus jusque-là à leurs grands hommes, lui élevèrent trois cent soixante statues d'airain. Les unes le représentaient à cheval, d'autres porté sur un char attelé de chevaux, et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ces statues furent toutes achevées en moins de trois cents jours.

Mais, enivré par une longue prospérité, ses mœurs devinrent dissolues : il se plongea dans les plus sales voluptés. Son gouvernement despotique fut semblable en plusieurs points à celui de Périclès, et plus brillant que solide. Une foule nombreuse d'ennemis, que lui avaient créée ses succès et l'éclat de ses talents, s'agita sourdement. Leur haine et leurs jalousies, longtemps comprimées par la crainte, éclatèrent enfin lorsque Démétrius, fils d'Antigône, s'empara d'Athènes. Les changements apportés par ce prince dans le gouvernement, devinrent le signal d'une sédition qui éclata contre notre orateur. Les trois cent soixante statues qu'on lui avait dressées furent renversées en un seul jour. On vendit les unes à l'encan, on brisa les autres, on en précipita plusieurs dans la mer, quelques-unes furent fondues et converties en vases réservés aux plus ignobles usages. Une seule échappa à cette destruction générale, et fut conservée dans la citadelle, par ordre du prince Démétrius. A peine put-il échapper lui-même à la fureur de ses ennemis et se sauver à Thèbes sous une escorte que lui donna le vainqueur, pénétré d'estime pour ses talents.

Démétrius se retira en Egypte, auprès du roi Ptolémée Lagus, qui commençait à former la riche bibliothèque d'Alexandrie. Là, dans le sein des Muses, oubliant sa grandeur passée, Démétrius charma ses malheurs par l'étude et la philosophie. Il composa un grand nombre d'ouvrages, dont aucun n'est parvenu jusqu'à nous. Le roi l'honorait d'une amitié particulière et le consultait en différentes occasions. Démétrius l'exhortait souvent à lire les ouvrages des philosophes qui ont écrit sur la royauté et sur les devoirs des souverains. Vous y trouverez, lui disait-il, des avis que les courtisans n'osent jamais donner aux princes. Il lui conseilla aussi de laisser son empire aux enfants qu'il avait eus d'Eurydice, sa première femme; mais Ptolémée ayant institué pour successeur le Philadelphe, qu'il avait eu de Bérénice, dès que celui-ci fut monté sur le trône, Démétrius lui devint suspect : il le fit garder à vue. Alors banni de la cour, dévoré de chagrins, il se retira dans la Haute-Egypte, où il se donna la mort en se faisant piquer par un aspic.

Le caractère de l'éloquence de Démétrius tenait beaucoup du genre tempéré; il avait peu de véhémence, mais sa logique était subtile, son style fleuri, son élocution douce : « on y reconnaissait un disciple de Théophraste, » dit Cicéron. Le même auteur, dans le traité *de Claris oratoribus*, dit que « l'éloquence de Démétrius était douce, insinuante, mais d'une douceur qui charmait les esprits sans les énerver. Il fut le premier qui fit fléchir l'éloquence et la

rendit plus propre à flatter les oreilles qu'à porter la conviction dans les cœurs.

On rapporte de Démétrius de Phalère plusieurs sentences qui annoncent la trempe philosophique de son caractère. Quand il eut appris que les Athéniens avaient détruit les nombreuses statues qu'ils lui avaient dressées, il répartit : « Ils ne peuvent anéantir la vertu qui me les a fait élever. — Plutus, disait-il encore, n'est pas le seul aveugle, la fortune qui le conduit ne l'est pas moins. — Ce que le feu produit dans les batailles, l'éloquence le fait dans les républiques. » Il disait des riches orgueilleux : « Otez-leur la fortune, et laissez-leur la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. » Il avertissait les jeunes gens de respecter à la maison leurs parents, les passants dans les rues et eux-mêmes dans la solitude.

ÉLOQUENCE ASIATIQUE.

L'éloquence de Démétrius de Phalère, qui avait reçu tant d'applaudissements, devint la règle du goût public. On ne connut plus d'autre langage dans le barreau ; les écoles de rhétorique s'y conformèrent. Mais en se proposant le style de cet orateur pour modèle, on ne s'en tint pas au point où il s'était arrêté : élocution, pensées, figures, tout fût porté à l'excès. Ce mauvais goût passa rapidement dans les provinces et s'y corrompit encore davantage. « Dès que l'éloquence sortie du Pirée en cet état, dit Cicéron, se fut répandue dans les îles et dans l'Asie, perdant pour ainsi dire cet air de santé et d'embonpoint qu'elle avait conservé longtemps dans son terroir naturel, elle prit bientôt les manières étrangères et désapprit presque à parler, tant fut grande et prompte sa décadence. » (*Brutus*, nº 51.)

Ce n'était plus cette éloquence mâle et solide que l'Attique avait enfantée ; ce n'était plus cette noble simplicité, cette profondeur de raisonnement, cette vigueur d'élocution embellie par le charme du style. L'éloquence, en passant d'Athènes en Ionie, avait bientôt perdu ses formes majestueuses et sévères ; ses grâces naturelles étaient étouffées sous la parure et le luxe asiatiques. La mollesse des peuples de l'Orient avait énervé son antique vigueur. Elle aspirait moins à imprimer dans les cœurs une conviction profonde et durable, qu'à éblouir les esprits par des pensées brillantes, à surprendre l'admiration par des métaphores recherchées, par

des antithèses, par des jeux de mots puérils. La déclamation n'était plus l'expression vraie et sentie de la passion; c'était un chant étudié, dont les inflexions molles caressaient l'oreille de l'auditeur, et semblaient solliciter ses applaudissements.

Le costume même des orateurs, bien éloigné de la gravité antique, annonçait les mœurs les plus efféminées. Au lieu de ce manteau simple et de couleur austère dont étaient revêtus Démosthène, Eschine, Phocion, Callistrate, l'orateur ionien ne voulait paraître devant ses auditeurs que couvert d'une robe magnifique, ornée de pourpre ou brodée d'or; exhalant les parfums les plus précieux, les doigts étincelants d'anneaux ou de pierreries, les joues chargées de fard, le front ceint d'une couronne de fleurs ou de lauriers factices, dont les baies étaient représentées par des rubis. Tels autrefois les musiciens paraissaient sur les théâtres pour y disputer le prix du chant. En effet, l'éloquence n'avait plus, comme dans les premiers temps, un but utile et nécessaire : ce n'était plus qu'une vaine représentation, dans laquelle le sophiste s'efforçait de faire preuve d'un talent futile, devant des hommes oisifs, rassemblés par une vaine curiosité.

Parmi ces sophistes asiatiques, quelques-uns cependant firent un plus noble usage de l'éloquence, en la consacrant à l'instruction morale des peuples, en éclairant la multitude sur ses devoirs, en lui faisant connaître le charme et le prix de la vertu.

Dion Chrysostôme (Ier siècle de l'ère chrétienne).

Tel fut Dion, que l'élégance et la facilité de son élocution firent surnommer Chrysostôme, c'est-à-dire *bouche d'or*. Il était de la ville de Pruse, en Bithynie, et sortait d'une famille ancienne et illustrée par les premières magistratures. Il cultiva d'abord l'art oratoire, et se fit quelque réputation comme sophiste.

Il y joignit l'étude de la philosophie et s'attacha à la secte stoïcienne. Il vint à Rome au commencement du règne de Domitien, et y resta plusieurs années; mais un de ses amis, qui tenait un rang distingué à la cour de l'empereur, ayant été enveloppé dans une conjuration et condamné à mort, Dion craignit pour lui-même et prit la fuite.

Incertain sur le choix de son asile, il se transporta d'abord à Delphes, pour y consulter l'oracle. *Continuez ce que vous faites*, lui répondit le dieu, *jusqu'à ce que vous soyez parvenu aux extrémités de la terre*. Dion saisit facilement le sens de ces paroles;

il résolut en conséquence de mener une vie errante, de déguiser son nom et sa naissance, et de s'enfoncer jusque dans les régions les moins connues, pour se dérober aux recherches de ses ennemis. Revêtu d'un habit grossier, la barbe et les cheveux négligés, il se mit en chemin, sans autres livres qu'un dialogue de Platon et un discours de Démosthène. Il traversa la Thrace et la Mysie, et se réfugia dans le pays des Gètes, où il vécut longtemps inconnu.

La vie errante qu'il menait, le soin de déguiser son nom et son rang l'exposèrent à toutes sortes de fatigues et de dangers. Plus d'une fois il se vit contraint de subir les travaux les plus vils et les plus rudes, afin de subvenir à ses besoins; tantôt il plantait des arbres, tantôt il labourait la terre, ou tirait de l'eau pour arroser les jardins.

Dans les diverses régions qu'il parcourait, on prenait de lui des idées différentes. Son costume grossier, sa longue barbe, ses cheveux négligés contrastaient singulièrement avec l'élégance et la pureté de son langage, avec les traits ingénieux et spirituels qui s'échappaient malgré lui. Ici on le prenait pour un insensé, là pour un mendiant ou pour un vagabond, ailleurs pour un philosophe, partout pour un homme extraordinaire. Bientôt sa réputation fit du bruit; on s'empressa de venir le consulter. On l'engageait à parler en public : il ne s'y refusait jamais, quand il croyait donner à la multitude des avis utiles, et l'instruire des préceptes de la morale.

Ses longs malheurs, après avoir exercé sa patience, se terminèrent enfin par un événement désiré de tout l'empire. Domitien reçut la récompense de ses crimes et périt sous le fer des conspirateurs, qui vengèrent l'univers outragé. Le sénat élut Nerva pour empereur.

Cette nouvelle, rapidement portée jusqu'aux extrémités de la domination romaine, engagea Dion à se rapprocher des limites de l'empire, et ce rapprochement le mit à même de rendre un service important au nouvel empereur, avec lequel il avait eu autrefois des liaisons intimes. Il trouva l'armée qui gardait les frontières dans une agitation extrême, irritée de la mort de Domitien et disposée à refuser à son successeur le serment de fidélité. Dion crut en cette circonstance devoir tout hasarder pour gagner les soldats à Nerva, et empêcher les suites funestes d'une révolte. Il monte sur un autel élevé; on se rassemble autour de lui; on prête silence, on l'écoute. Il se dépouille du manteau grossier dont il était revêtu, et débute par ce vers d'Homère :

Ulysse quitte enfin son vil déguisement.

Il annonce qu'il n'est point un homme du vulgaire, comme on se l'imagine. Il se nomme, il raconte son histoire ; les malheurs que lui avaient attirés sa vertu peignaient déjà la tyrannie de Domitien ; il en achève le portrait avec des couleurs si vives que tous les esprits en sont frappés, et la mort du tyran paraît une punition méritée. Il trace ensuite l'éloge du nouvel empereur, et parle avec tant de véhémence et de grâce, qu'il entraîne tous les suffrages. Cette action lui valut la bienveillance de Nerva et celle de Trajan, qui, dans son entrée triomphale à Rome, après la défaite des Daces, le plaça sur son char à côté de lui.

Comme Dion retournait dans sa patrie, il lui arriva une petite aventure qui prouve combien le peuple est léger dans ses goûts, et combien peu l'on doit s'enorgueillir de ses applaudissements. Les habitants de Cyzique désiraient depuis longtemps avoir la satisfaction de l'entendre. Il se rendit à leurs vœux et passa par leur ville pour se rendre à Pruse. Dans le moment même où l'assemblée était formée, et lorsque l'orateur allait monter à la tribune, on annonce l'arrivée d'un musicien célèbre ; à l'instant chacun quitte sa place ; on court voir le musicien. Dion, loin de paraître piqué de ce procédé, prit le parti d'en rire le premier et de courir avec les autres, en disant : « La musique me rend aujourd'hui le même service qu'elle rendit autrefois à Arion : elle le sauva de la fureur des flots ; elle me sauve de l'importunité de la multitude. »

Dion voulut embellir sa ville natale par différents ouvrages dont il fit en partie les frais. On l'accusa de s'être approprié les deniers publics accordés pour ces travaux. Il n'eut pas de peine à se justifier. Ses ennemis lui firent alors un crime de lèse-majesté de ce qu'il avait placé la statue de l'empereur dans un lieu où sa femme et son fils étaient enterrés, et cette accusation fut portée devant Pline le Jeune, alors proconsul en Bithynie. Nous ignorons quelle en fut l'issue ; mais il paraît qu'elle n'eut rien que de favorable à Dion, qui continua de vivre dans sa patrie et d'y jouir de la plus haute considération.

On ne sait pas précisément à quel âge il mourut.

Il faut distinguer deux époques dans l'éloquence de Dion. Pendant les premières années de sa vie, entraîné par le faux goût qui dominait alors, il ne composa que des pièces d'apparat, des déclamations futiles sur des objets souvent ridicules, et qui ne laissent à l'orateur que le mérite de les traiter d'une manière brillante. L'*Éloge du Perroquet*, celui de la *Puce*, celui de la *Chevelure*,

occupèrent sérieusement son esprit; mais il ne tarda pas à sentir combien il se trompait sur le véritable but de l'éloquence. Il quitta ce genre puéril pour marcher sur les traces des premiers orateurs de la Grèce, et pour revêtir la philosophie des grâces de l'élocution et de l'harmonie oratoire. Quelque passionné qu'il fût pour Platon et pour Démosthène, les deux écrivains qu'il estimait le plus, néanmoins il s'attacha davantage à imiter Lycurgue et Hypéride. Il se forma un style particulier qui, sans atteindre à la véhémence du premier, avait toute la douceur et la clarté du second. Sa diction est, en général, d'une simplicité élégante; les ornements qu'il emploie sont ménagés avec art, les expressions proportionnées au sujet qu'il traite.

Philostrate compare l'abondance de Dion à la corne d'Amalthée, et l'harmonie de son style à celle de Démosthène et de Platon. Il ne manque point de force, mais il tempère sa véhémence par une sage modération. S'il gourmande l'insolence de certaines villes, il ne paraît ni désagréable ni enclin à la médisance. Il semble maîtriser avec le frein un cheval fougueux, au lieu de le corriger avec le fouet. Fait-il l'éloge des républiques bien gouvernées, c'est de manière à ne leur inspirer aucun orgueil, à les encourager, à leur faire sentir que bientôt elles tomberont dans les derniers malheurs, si elles cessent de se conduire avec sagesse. Il aime à employer les fables et les allégories, et il excelle à en tirer un sens moral et instructif. Souvent il introduit au milieu de son discours ou une narration, ou un dialogue, et l'art avec lequel il le fait, jette une variété merveilleuse dans ses compositions.

Les discours qui nous restent de ce sophiste sont au nombre de quatre-vingts.

Longin (210 — 273 de J.-C.).

Dans la période de décadence qui nous occupe, on vit paraître plusieurs hommes de talent qui entreprirent d'arrêter la corruption du goût. Au premier rang on doit mettre Longin.

Longin, né à Athènes, florissait vers la fin du troisième siècle de notre ère. C'était l'homme le plus célèbre de son temps pour le goût et l'éloquence. La fameuse Zénobie, reine de Palmyre, qui lutta si malheureusement contre la fortune d'Aurélien, le fit venir à sa cour, pour prendre de lui des leçons de grec et de philosophie. Découvrant dans son maître des talents supérieurs, elle en fit son principal ministre. Lorsqu'après la perte d'une grande

bataille, elle fut obligée de se renfermer dans sa capitale, et reçut d'Aurélien une lettre qui l'invitait à se rendre, ce fut Longin qui l'encouragea à se défendre jusqu'à l'extrémité, et lui dicta la réponse noble et fière que l'histoire a conservée [1]. Aurélien vainqueur, maître de la ville de Palmyre et de Zénobie, réserva cette reine pour son triomphe et envoya Longin au supplice. Il y porta le même courage qu'il avait su inspirer à la reine, et sa mort fit autant d'honneur à sa philosophie que de honte à la cruauté d'Aurélien. Il avait fait quantité d'ouvrages dont nous n'avons plus que les titres. Ils roulaient tous sur des objets de critique et de goût.

Il ne nous reste que le *Traité du Sublime*, et ce traité place Longin au premier rang des critiques de l'antiquité. Cécilius, qui vivait du temps d'Auguste, avait déjà composé un ouvrage sur le style sublime, mais il s'était contenté de le définir, sans donner aucune règle pour y atteindre. Longin, au contraire, en fait connaître la nature, les effets, les sources et les lois, par des exemples qu'il développe avec grandeur et souvent avec grâce. Il est le premier auteur païen qui ait senti ou du moins qui ait avoué les beautés simples et sublimes de l'Ecriture.

Ainsi des littérateurs éclairés, des grammairiens savants, portaient le flambeau de la critique dans les routes ouvertes par le génie, et rendaient un compte fidèle des moyens que les grands orateurs avaient employés pour charmer l'imagination et ravir tous les cœurs; mais ils ne purent ressusciter la véritable éloquence. Celle-ci, en effet, ne dépend pas uniquement de l'orateur, il faut encore que le sujet dont il s'occupe soit par lui-même assez noble, assez magnifique pour fournir au génie de grandes conceptions, pour offrir des images imposantes, pour inspirer un intérêt puissant et profond. Bien différent de la poésie, dont le but principal est de plaire, qui, portée sur les ailes de l'imagination, s'élance dans les espaces qu'elle a créés, les remplit d'êtres fantastiques, forme à son gré des tableaux riants ou sévères, gracieux ou terribles, l'art oratoire, circonscrit dans des limites plus étroites, ne doit qu'à la vérité ses effets et sa puissance : tout y doit être réel, tout y doit parler à la raison, et tandis que le poëte peut espérer de nous charmer par d'agréables mensonges, l'orateur ne peut attendre de

[1] « C'est par la valeur et non par une lettre qu'on contraint un ennemi à se rendre. Vous avez été battu par des voleurs, que ne devez-vous pas craindre de citoyens qui se défendent? Souvenez-vous que Cléopâtre aima mieux mourir que d'être vaincue. »

succès qu'en portant la conviction dans l'esprit, ou la persuasion dans les cœurs. C'est en vain qu'un froid sophiste épuise les ressources de son art pour nous attendrir sur des malheurs imaginaires; c'est en vain qu'il veut nous faire délibérer sur une entreprise qui n'existe que dans son idée, sur une situation dont l'intérêt est effacé depuis plusieurs siècles; nous remarquons ses efforts pénibles et nous n'en sommes point émus; nous entendons des mots, lorsque nous espérions voir des choses, et l'harmonie de ses périodes nombreuses ne peut nous tirer de notre indifférence.

Voilà l'effet que produisaient et que devaient produire tous ces vains déclamateurs, qui ne traitaient que des sujets supposés. On disait d'eux qu'ils avaient de l'esprit, qu'ils avaient du talent, mais personne ne pleurait à leurs discours; on n'éprouvait aucun frémissement, aucun transport; on ne s'élançait point, on ne courait point aux armes. L'éloquence perdait toute son énergie en s'éloignant de son véritable but. La noble simplicité des orateurs anciens était remplacée tantôt par un luxe ambitieux d'ornements qui cachait, sous la pompe des paroles, la stérilité des idées, tantôt par une profusion ridicule de sentences qui couvraient ainsi, sous la gravité déclamatoire, le vide des conceptions.

ÉLOQUENCE HISTORIQUE ET PHILOSOPHIQUE.

Aussi l'éloquence véritable se réfugia-t-elle dans les ouvrages historiques et philosophiques.

Pour l'histoire, nous avons à faire connaître Polybe, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, Josèphe et Plutarque; pour la philosophie le même Plutarque et Lucien.

Polybe (205 — 125 avant J.-C.)

Polybe de Mégalopolis naquit à l'époque où la puissance romaine commençait à déborder sur la Grèce. Formé par Lycortas, son père, l'un des chefs de la ligue achéenne, élevé sous la tente de Philopœmen, le dernier des Grecs, il joua, dès sa jeunesse, un rôle illustre dans sa patrie. A l'âge de quarante ans, conduit en

qualité d'otage à Rome, il devint l'ami, le conseiller et le compagnon d'armes du jeune Scipion Emilien. A la faveur de cette illustre amitié, il obtint, pour l'exécution du grand ouvrage historique qu'il avait conçu, la communication de ces *Libri censuales*, registres précieux qui se conservaient au Capitole; puis, dans son ardeur de savoir, d'étudier l'histoire sur le théâtre même des événements, il s'élança au delà des Alpes, dans les Gaules, et en Ibérie. Riche de matériaux, de souvenirs, d'expérience des hommes et des affaires, il publia, en quarante livres, une *Histoire générale*. Dans ce grand ouvrage, il avait renfermé la période de cinquante-trois ans, qui s'étend depuis le commencement de la seconde guerre punique jusqu'à la conquête de la Macédoine par les Romains (220 ans avant J.-C.). Les deux premiers livres sont une introduction dans laquelle Polybe raconte rapidement ce qui s'est passé depuis la prise de Rome par les Gaulois jusqu'à la première expédition des Romains dans la Sicile, et les événements qui eurent lieu depuis ce temps jusqu'à la seconde guerre punique. Une grande idée guidait sa plume. L'univers retentissait alors de la grandeur des Romains, il n'était question que de la fortune de Rome, que du destin qui protégeait ses aigles. Polybe voulut montrer que Rome ne devait pas sa grandeur à une fatalité aveugle, il voulut démontrer, selon la belle expression de Montesquieu, la réalité de ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini; il montra le but de tant de guerres entreprises, de tant de sang répandu, de tant de peuples détruits, de tant de politique, de sagesse, de prudence, de courage. Et quel homme pouvait le faire mieux que lui? Ecoutons-le parler lui-même de cette unité.

Au commencement du troisième livre, il fait remarquer que le sujet de son histoire est, dans son entier, une seule action, un seul et grand spectacle, et qu'il s'agit d'indiquer les causes qui successivement ont fait tomber toutes les parties du monde habitable sous la domination romaine. « Cette action, dit-il, est distincte dans son commencement, déterminée dans sa durée, claire dans son accomplissement final. Il sera donc utile de donner un tableau général des différentes parties dont ce grand tout est composé. »

Par là, toutes les nations connues passent nécessairement sous les yeux de Polybe; mais il ramène toutes ces nations vers un centre commun, la grandeur romaine; et c'est là l'unité de son ouvrage, cette unité inconnue à ses devanciers, et qui s'est encore accrue sous la plume de Bossuet, dans le cadre bien plus vaste de l'*Histoire universelle*.

Nous n'avons que les cinq premiers livres de Polybe et des fragments assez considérables des suivants jusqu'au dix-septième. Deux chapitres du sixième livre, intitulé *de la Milice romaine*, ont été souvent publiés à part, comme un ouvrage de stratégie; d'autres chapitres ont été rassemblés par ordre de Constantin Porphyrogénète, sous le titre d'*Ambassades*, en forme de traités, et intitulés : *les Vertus et les Vices*. Ces titres seuls indiquent l'immensité du plan que parcourut Polybe : la perte d'une partie de cet ouvrage est d'autant plus irréparable qu'elle embrassait les événements dont Polybe fut témoin oculaire, et auxquels il prit souvent une part active.

L'ouvrage de Polybe, outre l'ensemble et la variété, présente encore un caractère tout nouveau, celui d'une histoire raisonnée. Il remonte aux causes des événements, il développe les circonstances qui les ont accompagnés et les résultats qu'ils ont produits; il fait moins les réflexions qu'il ne les suggère au lecteur, laissant aux actions et aux caractères des personnages à s'expliquer ou à se faire connaître d'eux-mêmes. Jamais l'histoire ne fut écrite par un homme d'un plus grand sens, d'une perspicacité plus profonde, d'un jugement plus sain et plus libre de toute espèce de préjugé.

Le style de Polybe n'est pas exempt de reproches. Les savants l'accusent d'avoir altéré la pureté de sa langue maternelle par un mélange de mots particuliers aux Barbares, parmi lesquels il séjourna si longtemps; par un abus fréquent des termes techniques de l'école philosophique d'Aristote, et par un penchant irrésistible pour les digressions, empruntant souvent aux poëtes des passages et des phrases maniérées.

L'histoire de Polybe est le livre des guerriers et l'objet des méditations des hommes qui étudient la tactique.

DISCOURS D'ANNIBAL A SCIPION AVANT LA BATAILLE DE ZAMA.

« Annibal prit le premier la parole et dit qu'il aurait désiré que les Romains eussent toujours renfermé leur ambition dans les bornes de l'Italie, et les Carthaginois dans celles de l'Afrique. En effet, ces deux peuples ne possédaient-ils pas des empires florissants; des empires, en un mot, que la nature semblait avoir pris soin de borner elle-même? Ce sont d'abord, dit-il, nos communes prétentions sur la Sicile qui nous ont mis les armes à la main; ensuite, nous avons combattu pour la possession de l'Espagne; enfin, aveuglés par la fortune, nous en sommes venus à ce point que dernièrement Rome a vu son territoire en danger, et

qu'aujourd'hui Carthage est en péril. Le seul parti qui nous reste, c'est d'aviser aux moyens de désarmer, s'il est possible, la colère des dieux, et de mettre un terme à cette lutte opiniâtre.

» Quant à moi, j'y suis tout disposé, instruit par l'expérience combien la fortune est capricieuse, combien sont petites les causes des grands changements qu'elle opère, soit en bien, soit en mal, et combien elle se joue des hommes, qu'elle traite comme des enfants. Pour toi, Scipion, je crains bien que tu ne partages pas les mêmes sentiments, à cause de ton extrême jeunesse, à cause des succès constants que tu as obtenus en Espagne et en Afrique, et qui t'ont laissé ignorer jusqu'à présent les retours de la fortune; je crains, dis-je, de ne pouvoir te persuader par mes discours, quelque sensés qu'ils soient. Un seul exemple, que je vais te citer, suffira pour te faire voir l'instabilité des choses humaines; je ne l'irai point chercher à une époque reculée, il est de notre temps, c'est le mien.

» Je suis cet Annibal qui, après la bataille de Cannes, se vit maître de presque toute l'Italie; qui, peu de temps après, marcha contre Rome même, établit son camp à quarante stades de ses murs et délibéra sur la conduite qu'il tiendrait à l'égard des vaincus, et sur ce qu'il ferait du sol de votre patrie; cet Annibal qui aujourd'hui se rend auprès de toi, auprès d'un Romain pour traiter du salut de Carthage.

» Je t'engage, Scipion, à considérer ces révolutions de la fortune, et à ne point t'enorgueillir de ta prospérité; mais à te rappeler, en délibérant sur les affaires présentes, que tu es homme, et que la prudence humaine consiste à choisir toujours le plus grand des biens et le moindre des maux.

» Quel homme sensé voudrait s'exposer au danger que tu cours maintenant? Vainqueur, tu ajouteras bien peu à ta gloire et à celle de ta patrie; vaincu, tu anéantiras toi-même tes premiers succès et tes premiers exploits.

» Quelle est, diras-tu, la conclusion de ce discours? Que tous les pays qui, jusqu'à présent, ont été un sujet de querelle entre Rome et Carthage, c'est-à-dire la Sicile, la Sardaigne et les provinces d'Espagne vous appartiennent; que les Carthaginois s'engagent à ne jamais renouveler la guerre pour les posséder; que toutes les îles qui se trouvent situées entre l'Italie et l'Afrique reconnaissent également l'autorité des Romains. Voilà, je pense, quelles sont les conditions, et les plus avantageuses pour l'avenir et la sûreté de Carthage, et les plus glorieuses pour toi et pour ta patrie. »

RÉPONSE DE SCIPION.

« Scipion répondit qu'il fallait imputer, non aux Romains, mais bien évidemment aux Carthaginois, la cause de la guerre au sujet de la Sicile et de l'Espagne, ainsi que lui-même Annibal le savait parfaitement ; qu'il invoquait le témoignage des dieux, dont l'équité avait accordé la puissance et la victoire, non à d'injustes agresseurs, mais au peuple qui avait repoussé la violence; que personne ne songeait plus que lui à l'inconstance de la fortune, et qu'il ne perdrait pas de vue, autant qu'il le pouvait, l'instabilité des choses humaines.

» Au reste, ajouta-t-il, si pour proposer ces conditions tu n'eusses pas attendu le passage des Romains en Afrique, si tu fusses sorti volontairement d'Italie, je pense qu'alors tu n'aurais pas à essuyer un refus; mais aujourd'hui que la force seule t'a contraint d'abandonner l'Italie; aujourd'hui que nous sommes passés en Afrique, et que nous sommes maîtres du sol, il est évident que les affaires ont bien changé de face.

» Je dirai plus : à la prière de tes concitoyens vaincus, nous étions déjà entrés en arrangement, un traité avait été rédigé; il portait, indépendamment des conditions que tu proposes : « Que » les Carthaginois rendraient les prisonniers sans rançon; qu'ils » livreraient tous leurs vaisseaux de guerre; qu'ils payeraient cinq » mille talents et donneraient des otages. » Voilà les conventions qui avaient été réglées entre nous; des envoyés de l'une et l'autre nation s'étaient rendus auprès du sénat et du peuple Romain; nous consentions hautement à ces conditions, et les Carthaginois demandaient en grâce qu'on les leur accordât. Le sénat approuva le traité et il fut ratifié par le peuple. Alors les Carthaginois, qui avaient obtenu ce qu'ils désiraient, l'annulèrent au mépris de leurs engagements.

» Maintenant, que reste-t-il à faire? Mets-toi à ma place, et dis-le moi. Dois-je retrancher ce qu'il y a de plus dur dans les conditions qui vous sont prescrites? sans doute, afin que tes concitoyens, récompensés de leur parjure, apprennent désormais à violer, envers leurs bienfaiteurs, la foi des traités. Non, diras-tu; mais afin de mériter leur reconnaissance, en leur accordant ce qu'ils désirent. Quoi ! naguère, après avoir obtenu ce qu'ils demandaient avec instance, et avec toutes les marques des suppliants; à peine ta présence leur a-t-elle fait concevoir quelque légère espérance, qu'à l'instant même ils ont agi envers nous comme envers des

ennemis poursuivis avec une haine implacable. En conséquence, il n'est possible de soumettre un traité de paix à la délibération du peuple romain qu'en ajoutant quelques conditions plus dures; mais si on prétend y retrancher, il ne faut plus parler de porter cette affaire dans l'assemblée du peuple.

» Quelle est donc, diras-tu, la conclusion de ce discours? la voici : Que les Carthaginois se livrent aux Romains, eux et leur ville, ou qu'ils soient vainqueurs dans le combat. »

Ces deux discours ont été imités par Tite-Live, liv. xxx, ch. 30 et 31.

Diodore de Sicile (siècle de César et d'Auguste).

Diodore de Sicile vivait du temps de César et d'Auguste. Après avoir voyagé dans les trois parties du monde ancien, il publia, sous le titre de *Bibliothèque historique*, une histoire générale en quarante livres, comprenant tout ce qui s'est passé dans le monde jusque l'an 60 avant J.-C. De ces quarante livres, quinze seulement sont parvenus jusqu'à nous, avec quelques fragments conservés principalement par Photius et par les extraits de Constantin Porphyrogénète.

L'ouvrage s'ouvre par une préface où l'auteur, après avoir rappelé l'idée salutaire d'une Providence divine qui réunit les hommes en société, fait connaître les secours qui l'ont mis en état d'exécuter une entreprise impossible à ses devanciers, et trace ensuite la division de son travail. Cette préface, à laquelle Bossuet a emprunté quelques traits de son *Histoire universelle*, est un grand et beau tableau de la manière d'écrire l'histoire. Tout y est judicieux et plein de sagesse; mais ce frontispice est d'une beauté trop supérieure à l'édifice qu'il annonce.

Diodore n'est historien ni comme Hérodote ou Thucydide, ni comme Polybe : il n'est, en général, que compilateur, admettant quelquefois sans réflexion tous les faits et toutes les autorités; mais ce qu'il a vu, ce qu'il a vérifié, il l'a bien vu et bien jugé.

Son style est facile, clair, simple et sans affectation; mais aussi sans élégance. Il est parfois chargé d'ornements et de métaphores, parce qu'alors il copie les poëtes et les mythologues, ces premiers historiens de la Grèce. Lâche et quelquefois diffus, il manque de liaison et d'ordre; sa narration est souvent embarrassée; il ignore l'art de débrouiller les faits, d'y répandre la lumière, et

de faire sortir un événement d'un autre. Du reste, il loue ou blâme avec impartialité. Ses réflexions sont communes sans être triviales; il s'y montre toujours homme de bon sens et de probité.

Denys d'Halicarnasse (Ier siècle avant J.-C.).

Denys d'Halicarnasse, historien et critique, né à Halicarnasse en Carie, vint à Rome l'an 30 avant J.-C., et y publia, vers l'an 7 avant J.-C., sous le titre d'*Antiquités romaines*, un savant ouvrage qui contenait l'histoire des premiers temps de Rome jusqu'à l'an 266 avant J.-C. Il se composait de cent vingt livres. Il ne nous reste que les onze premiers avec quelques fragments des livres suivants, qui se terminaient précisément à l'époque où commence l'ouvrage de Polybe.

« Tous les écrivains anciens et modernes, dit Rollin, qui ont parlé avec quelque connaissance de cause de son histoire, reconnaissent dans lui un génie facile, une érudition profonde, un discernement exact et une critique judicieuse. Il était versé dans tous les beaux-arts, bon philosophe, sage politique, excellent rhéteur. Il s'est peint dans son ouvrage sans y penser. On l'y voit ami de la vérité, éloigné de toute prévention, plein de zèle pour sa religion, déclaré contre les impies qui niaient une Providence.

» Il ne se contente pas de raconter les guerres du dehors, il décrit avec le même soin les exercices de la paix, qui contribuent au bon ordre du dedans, et qui servent à entretenir l'union et la tranquillité parmi les citoyens. Il ne se fatigue point par des narrations ennuyeuses; s'il s'écarte en des digressions, c'est toujours pour apprendre quelque chose de nouveau. Il mêle dans ses récits des réflexions morales et politiques, qui sont l'âme de l'histoire et le principal fruit qu'on en doive tirer. Il traite les matières avec beaucoup plus d'abondance et d'étendue que Tite-Live; et ce que celui-ci renferme dans ses trois premiers livres, l'auteur grec en fait la matière de onze livres.

» Il est constant que, sans ce qui nous reste de Denys d'Halicarnasse, nous ignorerions plusieurs choses dont Tite-Live et les autres historiens latins ont négligé de nous instruire, et dont ils ne parlent que très-superficiellement. Il est le seul qui nous ait fait connaître à fond les Romains, qui ait laissé à la postérité un détail circonstancié de leurs cérémonies, du culte de leurs dieux, de leurs

sacrifices, de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leur discipline, de leurs triomphes, de leurs comices ou assemblées, du dénombrement et de la distribution du peuple en classes et en tribus. Nous lui sommes redevables des lois de Romulus, de celles de Numa et de Servius, et de beaucoup d'autres choses pareilles. Comme il n'écrivait son histoire que pour instruire les Grecs, ses compatriotes, des faits et des mœurs des Romains, qui leur étaient inconnus, il s'est cru obligé à une plus grande attention, sur ce point, que les autres historiens latins, qui n'étaient pas dans le même cas que lui.

» A l'égard du style que l'historien grec et l'historien latin ont employé dans la composition de leur ouvrage, le P. Lejay se contente du jugement qu'en a porté Henri Estienne : « Que l'his-
» toire romaine ne pouvait être mieux écrite que l'a fait en grec
» Denys d'Halicarnasse, et Tite-Live en latin. »

» Je suis bien éloigné de souscrire à ce jugement, qui met une sorte d'égalité entre Denys d'Halicarnasse et Tite-Live, et qui semble les ranger tous deux sur une même ligne, par rapport au style. Je trouve entre eux, sur ce point, une différence infinie. Chez l'auteur latin, les descriptions, les harangues, tout est plein de beauté, de noblesse, de grandeur, de force, de vivacité; chez le grec, en comparaison de l'autre, tout est faible, prolixe, languissant. Je voudrais que les bornes de mon ouvrage me permissent d'insérer ici l'un des plus beaux faits de l'histoire ancienne de Rome, c'est le combat des Horaces et des Curiaces, et de comparer ensemble les deux récits. Dans Tite-Live, le lecteur croit assister réellement au combat. Au premier aspect des épées nues; au bruit et au cliquetis des armes, à la vue du sang qui coule des blessures des combattants, il se sent pénétré d'horreur; il partage avec les Romains et les Albains les divers sentiments de crainte, d'espérance, de douleur, de joie, qui se succèdent alternativement de part et d'autre. Il est continuellement en suspens, dans l'attente inquiète du succès qui va décider du sort des peuples. Le récit de Denys d'Halicarnasse, qui est beaucoup plus long, ne cause dans le lecteur presque aucun de ces mouvements. On le parcourt de sang-froid, sans sortir de sa situation tranquille et naturelle, et on n'est point comme enlevé hors de soi-même par les violentes secousses que l'on sent dans Tite-Live à chaque changement qui arrive dans le sort des combattants. Denys d'Halicarnasse peut avoir, par d'autres côtés, plusieurs avantages sur Tite-Live; mais pour le style, il me semble qu'il ne peut lui être comparé. » (*Histoire ancienne.*)

Les principaux ouvrages de littérature et de critique de Denys d'Halicarnasse sont : de l'*Arrangement des mots*; de l'*Art de la rhétorique; Jugement sur les anciens écrivains; Mémoire sur les orateurs anciens; Lettre à Ammœus sur Aristote et Démosthène; Lettre à Pompée; Jugement sur Thucydide;* de la *Véhémence de Démosthène.*

Les critiques de Denys d'Halicarnasse, ordinairement remplies de jugement et de goût, sont trop sévères et empreintes de partialité à l'égard de Platon, de Thucydide et de Polybe; il est aussi trop diffus. Ses traités pourraient être beaucoup abrégés, mieux conçus et mieux expliqués.

Flavius Josèphe (37 — 95 de J.-C.).

Les Juifs avaient déjà pris part à la littérature grecque. Aucun ne le fit avec plus d'éclat que l'historien Josèphe, né à Jérusalem, d'une famille illustre, l'an 37 de J.-C. Sa mère descendait des Machabées. Il reçut une éducation savante, et entra dans la secte des pharisiens. A vingt-cinq ans il fit un voyage à Rome. De retour dans son pays, ses compatriotes insurgés le nommèrent gouverneur de la Judée. Dans cette place, il se signala par sa vigilance et son courage, et se soutint soixante-sept jours dans la ville de Jotapa. Il se rendit ensuite à Vespasien. Il nous apprend lui-même que pendant toute la guerre contre les Juifs, et lors même qu'il était encore captif, Vespasien et Titus voulurent toujours l'avoir auprès d'eux; de sorte qu'il ne se passait aucun événement dont il n'eût une entière connaissance; car il voyait lui-même tout ce qui se faisait dans le camp des Romains, et l'écrivait exactement; et il apprenait des transfuges, qui s'adressaient à lui, ce qui se passait dans la ville de Jérusalem, et qu'il ne manquait pas d'écrire aussitôt.

Après que la guerre fut finie, et qu'il eut été amené à Rome par Titus, Vespasien le fit loger dans la maison qu'il occupait avant d'être empereur, le fit citoyen romain, lui assigna une pension avec des terres dans la Judée, et lui témoigna beaucoup d'affection tant qu'il vécut.

Dans le loisir que Josèphe avait à Rome, il s'occupa à écrire l'*Histoire de la guerre des Juifs*, sur les mémoires qu'il en avait dressés. Il la composa d'abord en sa langue propre, qui était à peu près la même que la syriaque; il traduisit ensuite cette histoire en grec pour les peuples de l'empire, en remontant jusqu'au temps d'Antiochus Epiphane et des Machabées.

Josèphe fait profession d'y rapporter avec une entière sincérité tout ce qui s'est fait de part et d'autre, ne se réservant, de l'affection qu'il avait pour sa nation, que le droit de plaindre quelquefois ses malheurs et de détester les crimes des séditieux qui avaient causé sa ruine.

Dès que son histoire grecque fut achevée, il la présenta à Vespasien et à Titus, qui en furent extrêmement satisfaits. Celui-ci, dans la suite, ne se contenta pas d'ordonner qu'elle fût rendue publique et mise dans une bibliothèque ouverte à tout le monde; il signa de sa main l'exemplaire qui devait y être déposé, pour montrer qu'il voulait que ce fût d'elle seule que tout le monde apprît ce qui s'était passé pendant le siége et la prise de Jérusalem.

« L'*Histoire de la guerre des Juifs*, dit Photius, est agréable, remplie d'élévation et de majesté, mais sans excès et sans enflure; elle est vive et animée, pleine de cette éloquence qui excite ou apaise à son gré les mouvements de l'âme; les harangues en sont belles et persuasives, et, dans les discours où il faut soutenir les deux partis opposés, elle est féconde en raisons adroites et plausibles pour l'un et pour l'autre. » Saint Jérôme loue Josèphe encore plus avantageusement en un seul mot, en l'appelant le *Tite-Live des Grecs*.

Après que Josèphe eut écrit l'histoire de la ruine des Juifs, il entreprit de faire l'histoire générale de cette nation, en la commençant dès l'origine du monde, pour faire connaître à toute la terre les grandes merveilles que Dieu a opérées en faveur des Juifs. C'est ce qu'il exécuta en vingt livres, auxquels il donna lui-même le titre d'*Antiquités*, quoiqu'il les continue jusqu'à la douzième année de Néron, pendant laquelle éclata la révolte des Juifs.

Il y fait profession de ne rien ajouter à ce qui est dit dans les livres saints, et de n'en rien retrancher; mais il ne s'est pas acquitté de cette promesse aussi religieusement qu'aurait dû le faire un homme qui appartenait à la race sacerdotale. Il ajoute quelques faits qui ne sont point dans l'Ecriture, il en retranche un plus grand nombre, et en dénature quelques-uns de manière à les faire rentrer dans la classe des événements purement humains.

Plutarque (50 — 140).

Plutarque, né à Chéronée en Béotie, vers l'an 50 après J.-C., est un des plus célèbres historiens et philosophes grecs. On ignore le nom de son père; mais il en parle comme d'un homme d'un

grand mérite et d'une grande érudition. Son aïeul, nommé Lamprias, était renommé pour son éloquence, et s'animait surtout quand il était à table avec ses amis; ce qui lui faisait dire que « la chaleur du vin produisait sur son esprit le même effet que le feu produit sur l'encens, dont il fait évaporer ce qu'il y a de plus fin et de plus exquis. »

Plutarque s'était annoncé de bonne heure par ses talents, et, quoique jeune, il fut député, avec un autre citoyen, vers le proconsul, pour quelque affaire importante. Son collègue étant demeuré en chemin, il acheva seul le voyage, et remplit ce que portait leur commission. A son retour, comme il se disposait à en rendre compte, son père, ainsi qu'il nous l'apprend, lui donna cette sage leçon : « Mon fils, dans le rapport que vous allez faire, gardez-vous de dire : *Je suis allé, j'ai parlé, j'ai fait;* mais dites toujours : *Nous sommes allés, nous avons parlé, nous avons fait;* en associant votre collègue à toutes vos actions, afin que la moitié du succès soit attribuée à celui que la patrie a honoré de la moitié de la commission, et que, par ce moyen, vous écartiez de vous l'envie, qui suit presque toujours la gloire d'avoir réussi. »

Plutarque fit un long séjour à Rome. Tout ce qu'il y avait de personnes distinguées dans cette ville, par leurs connaissances, s'empressaient de jouir de la conversation du citoyen de Chéronée, et d'assister aux discours qu'il faisait sur différentes matières de philosophie. Un des principaux motifs, sans doute, qui retinrent Plutarque dans cette capitale de l'empire romain, était de recueillir des instructions pour l'*Histoire des hommes illustres*, à laquelle il travaillait alors.

Il eut toujours un amour de prédilection pour le lieu de sa naissance, et après avoir fait plusieurs voyages pour s'instruire, il voulut finir ses jours à Chéronée. « Je suis né, disait-il, dans une ville fort petite, et pour l'empêcher de devenir encore plus petite, je veux m'y tenir. »

On croit qu'il mourut vers l'an 140 de J.-C., sous le règne d'Antonin le Pieux.

On partage les ouvrages de Plutarque en deux classes : les *Vies des hommes illustres*, et les *Traités de morale*.

Les *Vies des hommes illustres*, ou *Vies parallèles*, l'ont rendu pour ainsi dire populaire. Il y donne l'histoire de quarante-quatre personnages distingués par leurs vertus, leurs talents, ou leurs actions, les uns Grecs, les autres Romains, et les met en parallèle. Quatorze autres vies se sont perdues.

Les *Vies des hommes illustres* sont l'ouvrage le plus propre à

former les hommes, soit pour la vie publique et les fonctions du dehors, soit pour la vie privée et domestique. Plutarque ne se laisse point éblouir par les actions d'éclat, qui font beaucoup de bruit et qui attirent l'admiration du vulgaire et du plus grand nombre des hommes. Il juge les choses, ordinairement, par ce qui en fait le véritable prix. Les sages réflexions qu'il mêle dans ses écrits, accoutument ses lecteurs à en juger de la même sorte, et leur apprennent en quoi consistent la véritable grandeur et la solide gloire. Il refuse inflexiblement ces titres honorables à tout ce qui n'a point le caractère de justice, de vérité, de bonté, d'humanité, d'amour du bien public, et qui n'en a que les apparences. Il ne s'arrête point aux actions extérieures et brillantes, où les princes, les conquérants et tous les grands de la terre, attentifs à se faire un nom, jouent leur rôle sur la scène du monde, y représentent, pour ainsi dire, un personnage passager, et réussissent à se contrefaire pour un temps. Il les démasque, il les dépouille de tout l'appareil étranger qui les environne, il les montre tels qu'ils sont en eux-mêmes; et, pour les mettre hors d'état de se dérober à sa vue perçante, il les suit, avec son lecteur, jusque dans l'intérieur de leurs maisons; les examine, s'il était permis de s'exprimer ainsi, dans leur déshabillé; prête l'oreille à leurs conversations les plus familières; les considère à table, où l'on ne sait ce que c'est que de se contraindre, et dans le jeu, où l'on se gêne encore moins. Ces détails, loin de défigurer les *Vies de Plutarque*, sont précisément ce qui en rend la lecture et plus agréable et plus utile.

Rien de plus instructif que la lecture approfondie de cet ouvrage pour celui qui veut connaître l'histoire de la Grèce et de Rome, parce que l'auteur a puisé dans un grand nombre de sources perdues pour nous. Les faits qu'il raconte ne doivent pas cependant être tous adoptés sans examen. Son ignorance de la langue latine, qu'il avoue lui-même, l'a fait tomber dans des erreurs nombreuses. On lui reproche aussi justement de donner dans une crédulité puérile, et de pousser l'amour de la liberté jusqu'au fanatisme, puisqu'il loue le supplice des fils de Brutus et l'assassinat du frère de Timoléon.

On a souvent célébré, défini, analysé le charme prodigieux de Plutarque, dans ses *Vies des hommes illustres*. « C'est le Montaigne des Grecs, a dit Thomas; mais il n'a point comme lui cette manière pittoresque et hardie de peindre ses idées, et cette imagination de style que peu de poëtes mêmes ont eue comme Montaigne. » Cette réflexion est-elle juste? Plutarque, dont la

hardiesse disparaît quelquefois dans l'heureuse et naïve diffusion d'Amyot, nous semble avoir, au contraire, au plus haut degré, l'expression pittoresque et l'imagination de style. Quels plus grands tableaux, quelles peintures plus animées que l'*Image* de Coriolan au foyer d'Attilius, que les *Adieux* de Brutus et de Porcie, que le *Triomphe* de Paul-Emile, que la *Navigation* de Cléopâtre sur le Cydnus, que le *Spectacle* si vivement décrit de cette même Cléopâtre, penchée sur la fenêtre de la tour inaccessible où elle s'est réfugiée, et s'efforçant de hisser et d'attirer vers elle Antoine vaincu ou blessé, qu'elle attend pour mourir ! Combien d'autres descriptions d'une admirable énergie! Et à côté de ces brillantes images, quelle naïveté de détails vrais, intimes, qui prennent l'homme sur le fait et le peignent dans toute sa profondeur en le montrant avec toutes ses petitesses !

Peut-être ce dernier mérite, universellement reconnu dans Plutarque, a-t-il fait oublier en lui l'éclat du style et le génie pittoresque ; mais c'est ce double caractère d'éloquence et de vérité qui l'a rendu si puissant sur toutes les imaginations vives. Cette immortelle vivacité du style de Plutarque, s'unissant à l'heureux choix des plus grands sujets qui puissent occuper l'imagination et la pensée, explique assez le prodigieux intérêt de ses ouvrages historiques. Il a peint l'homme et il a dignement retracé les plus grands caractères et les plus belles actions de l'espèce humaine. L'attrait de cette lecture ne passera jamais; elle répond à tous les âges, à toutes les situations de la vie ; elle charme le jeune homme et le vieillard ; en un mot, elle plaît à l'enthousiasme et au bon sens.

Il y a, dans les *Traités de morale* de Plutarque, un grand nombre de faits curieux qu'on ne trouve pas ailleurs ; des leçons très-utiles pour la conduite de la vie particulière et pour l'administration des affaires publiques ; des principes admirables sur la Divinité, sur la Providence, sur l'immortalité de l'âme ; mais le tout avec un mélange d'opinions absurdes et ridicules, tel qu'il se trouve dans presque tous les païens. L'ignorance de la bonne physique rend aussi la lecture de plusieurs de ses traités ennuyeux et rebutants.

Dans la multitude de ses opuscules, on peut distinguer ceux-ci : *sur la Manière de lire les poëtes ; sur la Manière d'écouter ; sur la Distinction entre l'ami et le flatteur ; sur l'Utilité qu'on peut tirer de ses ennemis ; sur la Curiosité ; sur l'Amour des richesses ; sur l'Amour fraternel ; sur les Babillards ; sur la Mauvaise honte ; sur les Occasions où il est permis de se louer soi-même ; sur les Délais de la justice divine par rapport aux méchants.*

Quelques extraits de Plutarque le feront mieux connaître. Commençons par des maximes.

« Des enfants ont plus besoin de guides pour lire que pour marcher.

» La perfection de la vertu se forme de trois choses : du naturel, de l'instruction et des habitudes.

» C'est dans l'enfance que l'on jette les fondements d'une bonne vieillesse.

» Se taire à propos vaut souvent mieux que de bien parler.

» Il n'y a d'homme libre que celui qui obéit à la raison.

» Celui qui obéit à la raison obéit à Dieu.

» L'homme ne saurait recevoir, et Dieu ne saurait rien donner de plus grand que la vérité.

» L'autorité est la couronne de la vieillesse.

» Un ennemi est un précepteur qui ne nous coûte rien.

» Le silence est la parure et la sauvegarde de la jeunesse.

» Pour savoir parler, il faut savoir écouter.

» Sachez écouter, et vous tirerez parti de ceux même qui parlent mal.

» Ceux qui sont avares de la louange, prouvent qu'ils sont pauvres en mérite.

» Je fais plus de cas de l'abeille qui tire du miel des fleurs, que de la femme qui en fait des bouquets.

» Quand mon serviteur bat mes habits, ce n'est pas sur moi qu'il frappe ; il en est de même de celui qui me reproche les accidents de la nature ou de la fortune.

» Il n'en est pas de l'esprit comme d'un vase, qu'il ne faut remplir que jusqu'aux bords.

» L'équitation est ce qu'un jeune prince apprend le mieux, parce que son cheval ne le flatte pas.

» Celui qui affecte de dire toujours comme vous dites, et de faire toujours comme vous, n'est pas votre ami, c'est votre ombre.

» Le caméléon prend toutes les couleurs excepté le blanc ; le flatteur imite tout excepté ce qui est bien.

» Le flatteur ressemble à ces mauvais peintres qui ne savent pas rendre la beauté des traits, mais saisissent parfaitement les difformités.

» Il y a des hommes qui, pour fuir les voleurs ou le feu, se jettent dans un précipice : il en est de même de ceux qui, pour éviter la superstition, se jettent dans le triste et odieux système de

l'athéisme, passant ainsi d'un extrême à l'autre, et laissant la religion qui est au milieu.

» L'endurcissement dans le crime pourrit le cœur, comme la rouille pourrit le fer. »

Malgré cette aptitude marquée à donner à sa pensée un tour précis et nerveux, l'affectation du style sentencieux lui est entièrement étrangère. Les passages détachés ici sont répandus chez lui dans divers traités, et jamais accumulés nulle part. Sa diction même est habituellement liée et périodique, et sa composition progressive; mais il connait l'usage et la variété des mouvements, et atteint même le style sublime, soit par la grandeur des idées et des rapports, soit par l'énergie des tournures et des expressions; témoins ces deux passages sur le flatteur :

« Il dit à la colère, venge-toi; à la passion, jouis; à la peur, fuyons; au soupçon, crois tout. »

« Patrocle, en se couvrant des armes d'Achille, n'osa pas prendre sa lance, qu'Achille seul pouvait manier. Ainsi la flatterie emprunte tout ce qui est de l'amitié, hors la sincérité courageuse : celle-ci est une armure trop pesante, l'amitié seule peut la porter. »

Voici comme il prouve, par cette méthode comparative qui lui est si familière, que nous devons nous abstenir de juger les desseins de la Providence, et qu'il faut s'en rapporter à elle sur la disposition des choses de ce monde.

« Celui qui ne sait pas la médecine ne saurait assigner les raisons qu'a pu avoir le médecin pour employer tel remède plutôt que tel autre, et aujourd'hui plutôt que demain. De même, il ne convient pas à l'homme, dont la justice est si imparfaite et la législation si défectueuse, de rien prononcer sur la conduite de Dieu à notre égard, par cela même que lui seul sait parfaitement en quel temps il faut appliquer la punition, comme on applique un remède. Il se sert des méchants pour en punir d'autres; il s'en sert comme de ministres publics et d'exécuteurs de sa justice, et ensuite les écrase et les anéantit. Quand les peuples ont besoin de frein et de châtiment, il leur envoie des princes cruels ou des tyrans impitoyables, et il ne détruit ces instruments d'affliction et de désolation, que quand le mal qu'il fallait guérir est extirpé. C'est ainsi que le règne de Phalaris fut proprement une médecine pour les Siciliens, comme le règne de Marius en fut une pour les Romains. »

Il cite avec applaudissement un passage de Pindare, qui fait voir que les grands poëtes ont pensé là-dessus comme les grands philosophes.

« Dieu, l'auteur et le maître de tout, est aussi le maître de la justice ; à lui seul appartient de statuer, quand, comment et jusqu'où chacun doit être puni du mal qu'il a fait. »

Un de ses écrits les plus spirituels et les plus piquants, c'est le *Traité sur les Babillards.* Jamais ce vice de l'esprit n'a été mieux combattu. Il a saisi toutes les habitudes des babillards et il les peint avec une vivacité admirable de couleurs. Parmi ces gens, il comprend, comme de raison, les nouvellistes. Plutarque, pour caractériser cette passion (car c'en est une), rapporte deux aventures, qui en marquent si bien la force impérieuse et qui sont par elles-mêmes si amusantes, qu'on ne nous saura pas mauvais gré de les reproduire.

« Les barbiers sont l'espèce la plus bavarde de toutes. Comme les plus grands bavards affluent chez eux et y tiennent leurs séances, il faut que les barbiers le deviennent par imitation et par habitude. Le roi Archélaüs ayant eu besoin d'un barbier, celui-ci, en lui arrangeant la serviette au cou, lui demanda comment il voulait être rasé : « Sans rien dire, » répondit le prince. Ce fut aussi un barbier qui répandit le premier dans Athènes la nouvelle de la grande défaite de Nicias, en Sicile. Il la tenait d'un esclave débarqué au Pirée avec quelques autres fugitifs. Mon homme quitte aussitôt sa boutique et court à toutes jambes à la ville, pour ne pas laisser à un autre l'honneur de lui enlever sa nouvelle. Grande rumeur : on s'assemble dans la place, et le peuple veut savoir quel est l'auteur d'un bruit de cette nature. On traîne dans l'assemblée notre barbier, qui ne peut pas même dire de qui venait son rapport, car il ne s'était pas donné le temps de s'informer du nom de l'esclave. Le peuple irrité s'écrie : « C'est une invention » de ce misérable ; quel autre que lui a entendu rien de semblable? » qu'on le mette à la question. » On l'attache aussitôt sur une roue ; mais en ce même moment le fait se confirmait de tous côtés par ceux qui arrivaient du Pirée, et chacun, occupé des siens, court en savoir des nouvelles. La place est bientôt déserte, et le malheureux barbier y reste seul sur la roue ; il y reste jusqu'au soir ; enfin le bourreau vient le délier. Mais devinez quelle fut sa première parole, pendant qu'on le déliait? *Et Nicias, sait-on comment il a péri?* C'est ainsi qu'il était corrigé : tant le babil du nouvelliste est une maladie incurable. »

L'autre aventure est plus sérieuse : le dénouement en est très-moral, et peut se joindre à tant d'exemples du même genre, qui prouvent que la Providence se sert des moyens les plus inattendus pour conduire les criminels à se trahir eux-mêmes et à devenir les instruments de leur perte.

« A Lacédémone on trouva un jour que le temple de Pallas venait d'être pillé, et que les voleurs y avaient laissé une bouteille récemment vidée. On s'assemble sur le lieu et l'on s'épuise en conjectures sur cette bouteille. « Si vous le voulez, dit un de ceux qui » étaient présents, je vous dirai bien, moi, ce que j'en pense. Je » crois que les sacriléges n'ont osé s'exposer à un si grand péril » qu'après avoir, à tout événement, avalé de la ciguë, et qu'ils ont » apporté du vin pour en boire tout de suite, dans le cas où ils au- » raient fait leur coup sans être vus, attendu que le vin est un an- » tidote contre la ciguë, et en détruit l'effet ; au lieu que, s'ils » avaient été pris, la ciguë aurait agi assez à temps pour les déro- » ber aux tortures et au supplice. » Cette explication parut trop ingénieuse et trop circonstanciée pour n'être qu'une conjecture, et l'on conclut que celui qui venait de parler n'avait rien deviné, mais savait tout. Chacun l'interroge : « Qui es-tu ? d'où tiens- » tu ce que tu viens de dire et de qui es-tu connu ici ? » On le presse, et il finit par avouer qu'il est un des auteurs du sacrilége. Ainsi la tentation de parler et de montrer de l'esprit le conduisit au supplice. »

Après avoir donné des exemples de la démangeaison de parler, il en donne aussi de l'exactitude à se taire. Le plus singulier est celui d'un esclave qui sut la porter jusqu'à confondre son maître, et tourner contre lui ses ordres d'une manière très-piquante.

« Le rhéteur Pison, ne pouvant souffrir d'être interrompu dans ses pensées, avait défendu à ses esclaves de lui parler jamais sans être interrogés. Quelque temps après, il fait apprêter un festin splendide pour traiter un de ses amis, Clodius, qui venait d'être nommé à une magistrature, et il l'envoie prier à souper. A l'heure marquée les autres convives arrivent tous, et Clodius seul se fait attendre. Pison envoie coup sur coup au-devant de lui pour voir s'il venait, et le faire hâter. Cependant l'heure se passe, la nuit vient, et l'on se met à table. « N'es-tu pas allé inviter Clodius de » ma part ? dit Pison à son esclave. — Oui. — Pourquoi donc ne » vient-il pas ? — C'est qu'il a dit qu'il ne pouvait pas venir. — » Et pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? — C'est que vous ne me l'a- » vez pas demandé. » Le maître resta la bouche close ; mais

aussi cet esclave était Romain, un esclave grec n'en ferait jamais autant. »

Plutarque distingue trois manières de répondre : la réponse de nécessité, la réponse de politesse, la réponse de babil; et c'est un des endroits où il peint très-comiquement celui des Athéniens.

« Socrate y est-il? » L'esclave de mauvaise humeur dira : « Il n'y est pas ; » ou même, s'il se pique de laconisme, il dira simplement : « Non ; » comme les Lacédémoniens qui, recevant de Philippe une grande lettre pour les engager à le laisser entrer dans leur ville, lui envoyèrent en réponse une grande pancarte où il n'y avait que ce monosyllabe : NON. Si l'esclave est plus poli, il dira : « Socrate n'y est pas, il est allé chez son banquier ; » et s'il veut montrer de la courtoisie, il ajoutera : « parce qu'il y at- » tend des hôtes qui lui arrivent. » Mais l'Athénien jaseur dira : « Socrate est chez le banquier, où il attend des hôtes d'Ionie, sur » la recommandation d'Alcibiade, qui lui a écrit de Milet, où il » est auprès de Tissapherne; oui, Tissapherne, le satrape du » grand roi, auparavant l'ami et l'allié des Lacédémoniens; mais » Alcibiade l'a retourné, et à présent il est tout Athénien ; car » Alcibiade meurt d'envie de revenir, etc. » Et il lui récitera de suite tout ce que nous voyons dans le huitième livre de Thucydide ; il inondera son homme d'un déluge de paroles et ne le laissera pas aller que Milet ne soit pris et Alcibiade exilé une seconde fois. »

Le trait qui suit pourra également égayer le lecteur.

« Le sénat romain délibérait depuis plusieurs jours sur une affaire qu'on traitait avec le plus grand secret, et qui paraissait enveloppée d'un profond mystère. La femme d'un sénateur, laquelle pour être d'ailleurs très-vertueuse, n'en était pas moins femme, priait son mari avec les plus vives instances de lui révéler l'objet de la délibération ; protestant, avec les plus terribles serments, qu'elle n'en parlerait à personne, et se plaignant, les larmes aux yeux, de ce que son mari avait si peu de confiance en elle. Le sénateur, voulant convaincre sa femme de sa folie à promettre plus qu'elle ne pouvait tenir : « Eh bien ! lui dit-il, il faut donc vous » céder. Je me rends. Apprenez le plus effrayant de tous les pro- » diges : les prêtres ont rapporté au sénat qu'on avait vu voler dans » les airs une alouette qui avait une tête d'or et une lance. Nous » sommes occupés à délibérer sur ce prodige avec les prêtres, pour » savoir s'il est heureux ou funeste ; mais, je vous en prie, n'en » parlez à personne. »

» Le sénateur sort ensuite pour aller sur la place publique. La femme, à la vue de la première servante qui entre dans sa chambre, se met à se frapper le sein, à s'arracher les cheveux. « Grands dieux! quelle calamité! s'écrie-t-elle, ô malheureux mari! » ô malheureuse patrie! hélas! qu'allons-nous devenir? » Elle voulait, par ses lamentations, piquer la curiosité de sa servante, et l'engager à lui demander le sujet de ses plaintes. Celle-ci lui ayant en effet demandé le motif de sa douleur, elle lui répète tout ce que son mari venait de lui dire, en lui recommandant le secret, et terminant son récit par le refrain ordinaire aux indiscrets : « Gardez-vous bien d'en parler. »

» La nouvelle, ayant circulé de bouche en bouche, arrive sur la place publique avant celui qui en était l'inventeur. Il rencontre quelqu'un de sa connaissance, qui lui demande s'il ne fait que d'arriver sur la place publique. « Je ne fais que d'arri- » ver, répondit le sénateur. — Eh bien! reprend l'autre, savez- » vous la nouvelle? — Quoi donc? dit le sénateur, quelle nouvelle? » — La voici, dit l'autre : on a vu voler dans les airs une alouette » qui avait une tête d'or et une lance. Les chefs du gouverne- » ment vont convoquer le sénat sur ce prodige. » Le sénateur de rire aussitôt : « Ah! ma femme, s'écrie-t-il, il faut que vous » n'ayez pas perdu de temps pour que ma nouvelle soit arrivée » avant moi sur la place publique. » Il court aussitôt tranquilliser les chefs du gouvernement sur ce bruit, qui alarmait toute la ville.

» Voulant ensuite punir sa femme de son indiscrétion, il rentre chez lui avec l'air d'un homme désespéré : « Je suis perdu, s'é- » crie-t-il, et c'est vous, femme, qui êtes la cause de ma perte. » C'est de ma maison qu'est sorti le fatal secret qui s'est divulgué » dans toute la ville. Me voilà obligé de fuir loin de ma patrie, » et cela, parce que vous n'avez pu contenir votre langue. » La femme nie aussitôt qu'elle ait trahi le secret, « et d'ailleurs, dit- » elle à son mari, pourquoi m'accusez-vous plutôt que les trois » cents sénateurs qui savaient la chose aussi bien que vous? — » Et comment, répondit le mari, les trois cents sénateurs auraient- » ils pu le dire, puisque c'est moi qui ai forgé cette nouvelle » pour me débarrasser de vos importunités, et pour éprouver » votre discrétion? »

« C'est ainsi que ce sage sénateur mit sa femme à l'épreuve, sans courir aucun risque, en lui faisant une fausse confidence; de la même manière que pour s'assurer qu'un vase ne fuit pas, on y verse, non du vin ou de l'huile, mais de l'eau. »

Plutarque intéresse également lorsqu'il raconte des événements sérieux. Donnons pour exemple l'entrevue de Véturie et de Coriolan dans le camp des Volsques, sujet qui a aussi été traité par Denys d'Halicarnasse et par Tite-Live.

« Coriolan était assis sur son tribunal, environné de tous ses officiers. La vue de ces femmes le surprit d'abord; mais lorsqu'il eut reconnu son épouse, qui marchait à leur tête, il voulut soutenir son caractère d'obstination et d'inflexibilité. Bientôt, vaincu par sa tendresse, et n'étant plus maître de son émotion, il n'a pas le courage de l'attendre sur son tribunal; il descend avec précipitation, s'élance au devant d'elle, se jette à son cou, et la tient longtemps embrassée. Prenant ensuite sur son sein son épouse et ses enfants, il leur prodigue les plus tendres caresses, les baigne de ses larmes, et s'abandonne au sentiment de la nature, comme à un torrent qu'il ne saurait contenir, et qui l'entraîne malgré lui.

» Quand il eut rassasié, pour ainsi dire, sa tendresse, et qu'il vit que sa mère voulait parler, il se fit entourer par des officiers volsques, et écouta Volumnie [1], qui prit la parole en ces termes :

« Tu vois, mon fils, à notre habillement et à la pâleur de notre » visage, quelle vie solitaire et triste nous avons menée depuis » ton exil. Tu peux juger maintenant que nous sommes les plus » malheureuses de toutes les femmes; ce qu'il nous était le plus » doux de contempler, la fortune en a fait pour nous l'objet le » plus terrible, en nous montrant, à moi, mon fils, et à elle, » son époux, assiégeant les murs de notre patrie.

» Cette consolation si puissante, que les hommes trouvent dans » toutes leurs infortunes, d'adresser aux dieux leurs prières, est » ce qui nous jette dans la plus grande perplexité : nous ne pou» vons demander à la fois, et la victoire pour Rome, et ta propre » conservation. Les plus horribles malédictions que nos ennemis » puissent prononcer contre nous seraient renfermées dans nos » prières : c'est une nécessité pour ta femme et pour tes enfants » d'être privés de toi ou de leur patrie.

» Pour moi, je n'attendrai pas que la fortune termine, de mon » vivant, cette guerre. Si je ne puis te persuader de faire cesser » les maux qui en sont la suite, en nous rendant la paix et l'union, » et d'être le bienfaiteur des deux peuples, plutôt que le fléau de » l'un d'entre eux; ne doute pas, mon fils, que tu ne doives te

[1] Plutarque diffère ici des autres historiens, qui donnent le nom de Véturie à la mère de Coriolan.

» préparer à n'approcher de Rome qu'après avoir passé sur le » corps de celle à qui tu dois la vie. Dois-je attendre le jour où » je verrai les Romains triompher de mon fils, ou mon fils triom- » pher de sa patrie ?

» Te demander de sauver Rome, en perdant les Volsques, ce » serait te proposer une alternative trop pénible; il n'est ni hon- » nête de détruire ses concitoyens, ni juste de trahir ceux qui » ont mis en nous leur confiance.

» Ce que nous venons te demander, c'est de nous délivrer des » maux que nous souffrons, et ce bienfait, également salutaire » pour les deux peuples, sera plus glorieux pour les Volsques, » qui, par leur victoire, paraîtront nous donner et s'assurer à » eux-mêmes les plus grands de tous les biens, une paix et une » amitié réciproques. Si nous les obtenons, c'est à toi surtout » que nous en serons redevables; s'ils nous sont refusés, tu auras » à soutenir les reproches des deux nations.

» Dans cette guerre, dont l'événement est douteux, il y a du » moins cela de certain, que si tu es vainqueur, tu seras le fléau » de ta patrie; si tu es vaincu, on dira que, pour satisfaire ton » ressentiment, tu as plongé dans les plus grandes calamités tes » bienfaiteurs et tes amis. »

» Coriolan avait écouté le discours de Volumnie sans proférer un seul mot. Lorsqu'elle eut fini de parler, il fut longtemps sans rien répondre; alors Volumnie, reprenant la parole : « Pourquoi, » mon fils, dit-elle, gardes-tu le silence; est-il donc beau de tout » donner à la colère et au ressentiment? et ne l'est-il pas d'ac- » corder quelque chose à une mère, qui te prie pour de si grands » intérêts? Est-il d'un grand homme de conserver le souvenir » des maux qu'on lui a faits? et n'est-il d'un grand homme, ni » d'un homme vertueux de reconnaître et d'honorer les bienfaits » de ceux qui nous ont donné le jour? Mais pour qui la recon- » naissance est-elle un devoir plus que pour toi, qui dans ta » cruauté pousses si loin l'ingratitude?

» D'ailleurs, n'es-tu pas assez vengé déjà de ta patrie, tandis » que tu n'as donné encore à ta mère aucun témoignage de ta » reconnaissance? et ne devais-je pas, quand même la nécessité » serait moins pressante, obtenir de ta piété filiale des demandes » si justes et si raisonnables? Si je ne puis rien gagner sur toi, » pourquoi ménagerai-je encore ma dernière espérance (ma vie)? »

» En disant ces mots, elle se jette à ses pieds, avec sa femme et ses enfants : « Que faites-vous, ma mère? s'écrie Coriolan. » En même temps il la relève, et lui serrant la main : « Vous avez

» vaincu, lui dit-il, et cette victoire est aussi heureuse pour votre » patrie que funeste pour moi. Je me retire vaincu par vous seule. »

« Denys d'Halicarnasse, Tite-Live et Plutarque, dit Rollin, ont tous les trois fait parler Véturie, et rien n'est plus propre à former le goût que de comparer les discours de ces écrivains célèbres, et de voir comment ils ont traité un sujet difficile, et qui demandait beaucoup d'art. Chaque discours a son caractère particulier.

» Celui de Tite-Live est d'une énergique brièveté : Véturie parle le langage d'une mère romaine, offensée de la honte que fait rejaillir sur elle la conduite injuste et violente d'un fils armé contre sa patrie. Elle n'a point recours aux prières ni aux larmes; elle ne se jette pas aux pieds de son fils, comme dans Denys d'Halicarnasse et Plutarque; et, en effet, cet abaissement ne convenait guère à la fierté qu'elle déploie au commencement de son discours. Peut-être les deux autres historiens ont-ils un peu trop oublié le caractère des femmes romaines.

» Le discours de Denys d'Halicarnasse est d'un genre plus simple et plus doux. Véturie emploie les prières et les instances les plus vives pour fléchir son fils; elle lui présente les motifs les plus propres à le toucher et à l'attendrir. Comme son fils l'avait interrompue dès le commencement pour lui exposer tout ce qu'il devait aux Volsques et les serments qu'il leur avait faits de ne jamais les abandonner, elle répond victorieusement à ses objections; elle lui prouve que ce qu'elle lui demande n'a rien de contraire à ses serments : il a fait assez pour les Volsques, en les amenant vainqueurs jusqu'aux portes de Rome. Elle appuie sur les motifs de religion, sur les bienfaits qu'il a reçus de sa mère depuis son enfance, sur le désespoir où elle sera réduite par son refus; elle réunit enfin tout ce que la tendresse maternelle peut inspirer de plus touchant, pour désarmer la colère de son fils, et le ramener à des sentiments pacifiques; mais on peut lui reprocher trop de longueur, et une répétition des mêmes idées.

» Plutarque semble avoir composé son discours du double caractère des deux précédents. Plus étendu que Tite-Live, mais beaucoup moins que Denys d'Halicarnasse, il a toute la douceur de celui-ci, sans rien avoir de cette prolixité qui en affaiblit l'impression; moins serré et moins fort que le premier, il est plus insinuant, plus pathétique, et sait allier, avec la dignité de caractère qui convient à une femme romaine, les affections vives d'une mère, qui, malgré les torts de son fils, conserve pour lui toute sa tendresse. » (*Histoire ancienne.*)

Lucien (120 — 180).

Lucien, le plus spirituel peut-être et le plus original de tous les écrivains grecs, était né à Samosate, en Syrie. Il est difficile de fixer avec précision l'époque où il a vécu. Il appartenait à une famille obscure et peu favorisée de la fortune. Après avoir appris, dans une école publique, les premiers éléments des lettres, il fut mis en apprentissage chez son oncle maternel, un des meilleurs sculpteurs de Samosate. Dès le premier jour, il eut le malheur de briser, d'un coup trop fort, une table de marbre qu'on lui avait donnée à dégrossir. Son oncle, qui n'était pas d'un caractère patient, le frappa rudement, et Lucien, découragé, abandonna des travaux peu faits pour son génie. C'était aux lettres que la nature l'appelait, et il suivit sa vocation.

Il embrassa d'abord la profession d'avocat, et plaida dans les tribunaux d'Antioche. A un homme d'esprit et de talent, le barreau n'offrait pas alors beaucoup de moyens de s'enrichir. L'éloquence, appliquée aux déclamations et aux improvisations sophistiques, ouvrait des routes bien plus courtes et plus sûres à la fortune et à la considération. Les sophistes parcouraient les grandes villes; ils annonçaient un discours, comme aujourd'hui un musicien voyageur annonce un concert, et les curieux accouraient de toutes parts, pour entendre et voir le discoureur. Lucien, après avoir renoncé au barreau, visita l'Asie, la Grèce et la Gaule, s'arrêtant pour réciter des discours, pour improviser sur les questions qui lui étaient proposées, et levant sur ses auditeurs des tributs assez considérables.

Après un séjour de plusieurs années dans la Gaule, il voulut voir l'Italie, et s'arrêta quelque temps à Rome, dont il a peint la corruption avec énergie dans son *Nigrinus*. Le recueil de ses œuvres contient un assez grand nombre de déclamations et de petits morceaux de littérature sophistique qui ne peuvent appartenir qu'à cette époque de sa vie, tels que *les deux Phalaris*, *le Tyrannicide*, *le Médecin déshérité par son père* (sujet traité aussi par Sénèque le Rhéteur), *les Dipsades*, *Zeuxis*, *les Cygnes*, *Hésiode*, *Hérodote*, *les Bains d'Hippias*, *Bacchus*, *Hercule*, *le Scythe*, *l'Eloge de la Patrie*, *l'Éloge de la Mouche*.

On ne peut nier qu'il ne se trouve dans toutes ces compositions de l'esprit et de la facilité. Le langage en est correct et d'une élégance soutenue. Toutefois, si Lucien n'eût pas exercé sa plume sur d'autres sujets, sa place en littérature, même dans cette litté-

rature de rhéteur, serait fort au-dessous de Dion Chrysostôme et de Libanius. Il sentit lui-même qu'il ne s'élèverait pas beaucoup au-dessus de la foule, s'il n'entrait dans des routes nouvelles. Il revit donc, dans la maturité de l'âge, la terre classique de la Grèce ; il vécut plusieurs années dans Athènes, avec le vieux philosophe Démonax, auquel il donne les vertus d'un vrai sage, et fut témoin de l'action fanatique du cynique Pérégrinus, apostat du christianisme, espèce de fou qui se brûla publiquement aux jeux olympiques, l'an 165. C'est à cette époque qu'il renonça complètement à l'art frivole des rhéteurs. Il voulut obtenir des succès moins passagers et plus honorables, en éclairant les hommes sur leurs superstitions absurdes, sur leur folle admiration pour une foule de charlatans parés du nom de philosophes, sur le honteux esclavage qu'ils se laissaient imposer par les riches et les grands. Mais il faut avouer qu'en se moquant, avec l'originalité la plus piquante et la gaîté la plus communicative, des vices et des ridicules dont ses yeux étaient blessés, il a souvent passé toutes les bornes; qu'en attaquant les superstitions, il attaque aussi les idées religieuses, fondement de la morale; que les coups qu'il porte aux hypocrites de philosophie tombent quelquefois sur des hommes estimables; que son pyrrhonisme est porté à l'extrême; enfin, qu'en peignant les mauvaises mœurs, il est souvent licencieux et obscène. En le reconnaissant pour un écrivain ingénieux et amusant, il est nécessaire d'ajouter que toutes ses productions ne conviennent pas à tous les âges, et qu'il pourrait arriver qu'étant lu sans précaution par des esprits trop jeunes et mal préparés, il fit sur eux des impressions plus dangereuses que les maux dont il pourrait les guérir.

Parmi les ouvrages de ce moraliste enjoué, de ce philosophe satirique, on a toujours mis au premier rang *les Dialogues des Dieux et des Morts*, *Timon*, *Jupiter tragique*, *Jupiter confondu*, *Charon*, *les Ressuscités*, *l'Assemblée des Dieux*, *Menippe*, *le Coq*, *les Lapythes*, *les Vœux*, *les Sectes à l'encan*. Il faut citer aussi, parmi les productions les plus spirituelles de Lucien, *les Dialogues sur les Courtisannes*, où les mœurs de cette classe de femmes sont décrites d'un pinceau fidèle et naïf. Ce sont autant de petites scènes de comédie pleines de naturel et de vérité. Aristophane les eût avouées, tant elles sont ingénieuses et piquantes, et aussi tant elles sont immodestes; la décence n'est pas moins violée dans *le Conte de l'Ane*, qu'Apulée a développé en neuf livres fort longs et dans une prose laborieusement élégante, où il a moins semé les fleurs que les épines du vieux langage des comiques latins. Un autre roman de Lucien est l'*Histoire véritable*, long tissu d'aven-

tures incroyables, de voyages imaginaires dans des mers pleines de merveilles, et même jusque dans les astres. Dans cette débauche d'esprit et d'imagination, il avait en vue de tourner en ridicule les impostures que Ctésias et Iambule avaient racontées sérieusement, et décorées du nom d'*Histoire*. Mais la plaisanterie, beaucoup trop longue, finit par devenir ennuyeuse. Il a mieux attaqué les faux historiens dans son *Traité de la manière d'écrire l'histoire*. Il y donne les meilleurs préceptes sur les qualités qu'on exige de l'historien et sur la manière dont il doit remplir la fonction grave qu'il s'impose. Ce traité s'adresse au talent des gens de lettres; un autre s'adresse à leur caractère et à leurs mœurs : c'est celui *des Littérateurs à la solde des Grands*, production pleine de nobles sentiments et d'excellents conseils. Il distingue néanmoins le salaire légitime attaché à d'utiles fonctions, du salaire déshonorant, payé à quelques gens de lettres par les grands, dont ils sont les parasites, les bouffons et les flatteurs.

Lucien fut fixé en Egypte par la place importante qu'il y obtint dans l'administration. A l'âge de cinquante ans, et dans tout l'éclat de sa célébrité, il avait reparu à Samosate; mais il ne pouvait pas habiter longtemps une ville aussi étrangère aux Muses. Aussi le voit-on voyager sans cesse dans la Cappadoce et la Paphlagonie, emmenant avec lui son vieux père et sa famille, jusqu'au moment où les faveurs de l'empereur Commode vinrent le trouver. Il avait publié dès lors tous ses ouvrages.

On ne peut guère douter qu'il ne se soit glissé dans les œuvres de Lucien quelques productions qui lui sont étrangères. On ne trouve rien dans l'*Alcyon* ni dans le *Charidème* qui soit digne du talent de notre auteur. Plusieurs critiques veulent lui ôter l'*Éloge de Démosthène;* mais si cet ouvrage a quelques défauts, il offre néanmoins des beautés véritables. Le cadre en est neuf et ingénieux; les dernières pages, qui contiennent la mort de l'orateur, sont très-pathétiques. « La première moitié de cet éloge, dit Thomas, a cet agrément qui caractérise presque tous les ouvrages de Lucien; la dernière est pleine de grandeur : elle est digne des plus beaux temps de la Grèce. On dirait que Lucien a pris le ton de Démosthène pour le louer. »

Nous ne parlerons pas du *Philopatris* et du *Pérégrinus*, remplis de blasphèmes contre la religion chrétienne. Son poëme burlesque en l'honneur de *la Goutte* donne lieu de croire qu'il était sujet à cette maladie. Cette pièce tragi-comique n'est pas le seul ouvrage en vers qu'il ait composé. On trouve dans l'*Anthologie* beaucoup d'épigrammes qui portent son nom, et dont quelques-unes sont fort jolies. Dans ce nombre, il y en a une sur *la Goutte*.

ÉVANGÉLUS, OU CONFUSION D'UN FAT.

« Un Tarentin, nommé Evangélus, homme assez distingué dans sa patrie, forma le projet de remporter le prix aux jeux pythiques. Il n'ignorait pas qu'il n'avait ni la force ni l'agilité nécessaires pour se présenter aux combats gymnastiques ; mais il se croyait capable d'obtenir la palme de la cithare et du chant. Les fourbes, dont il était environné, lui avaient inspiré cette confiance par les louanges outrées qu'ils lui prodiguaient, au moindre son qu'il tirait de son instrument.

» Il arrive à Delphes dans le plus magnifique costume : il avait une robe tissue d'or, une couronne de laurier dont les feuilles étaient d'or, et semée d'émeraudes de la grosseur naturelle des fruits ; sa cithare, d'une richesse et d'une beauté merveilleuses, était de l'or le plus pur ; des pierreries de toute espèce l'embellissaient encore, et l'on y voyait les figures en relief d'Apollon, des Muses et d'Orphée, objets d'admiration pour tous les spectateurs.

» Le jour du combat, il se présenta trois rivaux : le sort assigna le second rang à Evangélus, et le troisième à Thespis de Thèbes, qui disputa le prix avec honneur. Il entra donc sur la scène, tout brillant d'or, d'émeraudes, de béryls et d'hyacinthes ; sa robe de pourpre, que l'or couvrait presque tout entière, éblouissait les yeux. On fut d'abord vivement frappé de cet appareil imposant, et l'on concevait les plus belles espérances. Il fallait commencer. Evangélus débute par des sons confus et discords ; puis, tombant d'une manière trop pesante sur son instrument, il en rompt trois cordes à la fois.

» Il chante enfin, mais d'une manière si misérable et si indigne des Muses, que toute l'assemblée part d'un éclat de rire, et que les agonothètes, indignés de son audace, le font fustiger et chasser du théâtre. C'était un spectacle risible de voir le brillant Evangélus, versant des torrents de larmes, traîné sur la scène par les esclaves armés de verges ; et courant çà et là, les jambes ensanglantées, pour ramasser les pierreries qui étaient tombées de son instrument, brisé par les coups qu'il avait partagés avec son maître.

» Quelques instants après, Euмélus, musicien d'Elis, parut avec une vieille cithare qui n'avait que des clés de bois ; on aurait à peine donné dix drachmes de ses habits et de sa couronne. Mais il chanta et joua parfaitement ; il eut le prix et fut proclamé vain-

queur. Il rit aux dépens d'Evangélus, si vain de sa belle cithare et de ses ornements d'or, et lui adressa, dit-on, ces paroles :

« Les lauriers de ta couronne sont d'or, mon ami, parce que tu » es riche; je suis pauvre, et je n'ai que les lauriers d'Apollon. » Tout le fruit que tu retires de ce faste orgueilleux, c'est que » ta défaite n'inspire de compassion à personne : au contraire, on » te hait davantage à cause du luxe inutile qui accompagne ton » ignorance. »

LES PHILOSOPHES.

« Je pris le parti d'aller trouver ceux qu'on appelle philosophes, de me mettre en leurs mains, en les priant de faire de moi tout ce qui leur plairait, et de m'enseigner la route la plus simple et la plus sûre pour me conduire dans le monde. Dans cette résolution, je les abordai, sans m'apercevoir que j'allais, comme on dit, me précipiter dans le feu pour éviter la fumée. Mais plus je les connus, plus je trouvai chez eux d'ignorance et de doute, et ils me firent bien voir que la vie simple du vulgaire était réellement une vie d'or.

» L'un, par exemple, exhortait ses disciples à se livrer à la volupté, à la rechercher en tout et de toutes manières, comme étant le souverain bonheur. Un autre enseignait, au contraire, à travailler sans relâche, à supporter la fatigue, à réduire son corps en servitude, à vivre dans la malpropreté, à se rendre désagréable à tout le monde, à dire des injures; il citait à tout propos ces vers d'Hésiode, si connus du vulgaire, et qui parlent de la vertu, de la sueur et du sommet qu'il faut gravir. Celui-ci voulait qu'on méprisât les richesses, et qu'on regardât leur possession comme indifférente; celui-là les déclarait, au contraire, un véritable bien.

» Que dirai-je de leurs systèmes sur l'univers? En vérité, quand je les entendais chaque jour parler d'idées, d'incorporéité, d'atomes, de vide; à cette foule de noms barbares, j'éprouvais des nausées. Le comble de l'absurdité, c'est que chacun de ces philosophes, en parlant d'objets absolument opposés, alléguait des raisons si persuasives et si victorieuses, qu'il n'était pas possible de contredire ni celui qui prétendait qu'une chose était chaude, ni celui qui soutenait qu'elle était froide, quoiqu'on sût bien qu'un corps ne peut être en même temps froid et chaud. Je flottais donc incertain entre leurs opinions, semblable à ces dormeurs qui tantôt penchent la tête en avant, tantôt la relèvent en arrière.

» Mais la contradiction que j'observais entre leur conduite et leur doctrine me paraissait encore plus ridicule. Ceux qui recommandent le mépris des richesses, s'y montrent fortement attachés; ils contestent pour des intérêts, n'enseignent que moyennant un salaire, endurent tout pour gagner de l'argent. Ceux qui veulent qu'on dédaigne la gloire, entreprennent tout pour elle. Ils blâment publiquement la volupté, et l'embrassent en secret.

» Je conçus un violent chagrin de me voir ainsi déchu de mes espérances; mais peu à peu je me consolai en pensant que si j'étais insensé, et si, jusqu'à ce jour, j'avais erré sans connaître la vérité, c'était avec une foule d'hommes parmi lesquels on comptait des sages célèbres par leur esprit. » (*Nécromancie.*)

LUCIEN ENTRE LA SCULPTURE ET L'ÉLOQUENCE.

« Deux femmes, me prenant par les mains, me tiraient chacune de leur côté avec tant de violence, qu'il s'en fallait peu qu'elles ne me missent en pièces par leurs efforts contraires. Tantôt l'une paraissait remporter la victoire et me possédait presque entièrement; tantôt je passais au pouvoir de l'autre. Elles se disaient mutuellement des injures : l'une voulait m'avoir, sous prétexte que je lui appartenais déjà; l'autre me revendiquait comme ayant été soustrait à son pouvoir. La première avait l'air grossier d'un artisan; elle était robuste; ses cheveux en désordre, ses mains remplies de durillons, sa robe relevée jusqu'à la ceinture et couverte de poussière, la faisaient ressembler à mon oncle travaillant dans son atelier. La seconde, d'une physionomie très-agréable, avait un maintien noble et décent; sa robe flottait avec grâce. Enfin elles me laissèrent décider à laquelle des deux je voulais appartenir. La première, cette femme aux traits mâles et grossiers, me dit :

« Mon enfant, je suis la Sculpture, dont tu as reçu hier la » première leçon; je suis attachée depuis longtemps à ta famille, » et par moi ton aïeul (elle prononça le nom du père de ma mère) » et tes deux oncles se sont illustrés. Si tu veux renoncer aux » niaiseries et au vain babil de celle-ci (elle montra sa rivale), » me suivre et t'attacher à moi, je te donnerai d'abord une édu- » cation mâle, tu deviendras robuste, tu ne seras point exposé à » l'envie, ni obligé d'abandonner ta patrie pour parcourir des » pays étrangers. Les louanges que te donneront les hommes » n'auront pas pour fondement de vains discours. Que la grossiè- » reté de ma taille ou la saleté de mon habit ne te rebute point :

» c'est celui que portait Phidias, lorsqu'il formait son Jupiter; » tel était Polyclète, quand Junon sortit de ses mains savantes; » c'est avec cet habit que Myron et Praxitèle ont mérité les louan- » ges et l'admiration de toute la Grèce. On les adore encore au- » jourd'hui avec les dieux qu'a produits leur ciseau. Ah! si tu » deviens semblable à l'un d'eux, quelle sera ta célébrité parmi » les hommes! On portera envie au bonheur de ton père, et tu » illustreras ta patrie. »

» Tel fut à peu près son discours; elle en dit même encore bien davantage; elle faisait à chaque mot des fautes et des barbarismes, parlait avec chaleur et employait tous ses efforts pour me persuader; mais je ne me souviens plus de tout ce qu'elle me dit : la plus grande partie de ses discours est sortie de ma mémoire. Enfin, lorsqu'elle eut cessé de parler, l'autre commença à peu près en ces termes :

« Mon fils, tu vois en moi la Science; je suis déjà ton amie et » tu dois me connaître, quoique tu n'aies fait encore avec moi » qu'un léger apprentissage. Ma rivale te vante tous les avantages » dont tu jouiras en te livrant à la sculpture; cependant tu ne » serais jamais qu'un ouvrier assujetti à un travail pénible, duquel » dépendrait tout l'espoir de ta nourriture. Ton gain serait même » modique et peu honorable; tu vivrais dans l'obscurité, et ton » esprit, flétri par la fatigue, ne pourrait t'élever à la fortune. Tu » ne saurais pas, au besoin, parler en public pour la défense de tes » amis, ni te rendre formidable à tes ennemis. Nul citoyen n'en- » viera ton bonheur; tu ne seras qu'un artisan, un homme con- » fondu dans la foule; tu trembleras devant ceux qui l'emporteront » sur toi par les richesses ou la force de l'éloquence. Tu mèneras » une vie troublée par la crainte, comme celle d'un lièvre, et tu » deviendras la proie d'un homme puissant. Quand tu serais un » Phidias ou un Polyclète, quand tu ferais les ouvrages les plus » admirables, c'est à ton art seul que toutes les louanges seront » adressées; et de tous ceux qui regarderont tes chefs-d'œuvre, » il n'y aura personne, pour peu qu'il ait du sens, qui veuille te » ressembler. Tu ne passeras que pour un artisan, un vil ouvrier, » un homme qui vit du travail de ses mains. Si, au contraire, tu » veux suivre mes conseils, je te ferai connaître les beaux ouvrages » et les actions admirables des anciens; je te donnerai des con- » naissances presque universelles. J'ornerai ton âme, cette noble » partie de toi-même, des vertus les plus estimables. La sagesse, » la justice, la piété, la douceur, la modestie, la prudence, la » patience, l'amour des choses honnêtes et le goût des études sé-

» rieuses présideront à ta conduite. Ce sont là véritablement les » ornements incorruptibles de l'âme.

» Rien de ce qui se fit autrefois, ni de ce qu'il faut faire à » présent, ne t'échappera ; bien plus, avec moi tu prescriras ce » qu'il est à propos de faire ; en un mot, je t'instruirai bientôt de » tout ce que l'on doit aux dieux et aux hommes. Toi, qui à présent » es pauvre, le fils d'un homme inconnu, et qui délibères si tu embras- » seras un état ignoble, tu seras dans peu l'objet de l'envie et de » la jalousie universelle. On te comblera d'honneurs et de louanges, » tu brilleras au premier rang de la société, tu attireras les regards » des citoyens les plus distingués par leur naissance ou par leurs » richesses, tu seras revêtu de cet habit (elle me montra le sien, » qui était magnifique) ; on te jugera digne des plus grands emplois, » et on te déférera partout la première place. Si tu voyages, tu ne » seras nulle part étranger ni inconnu, je t'imprimerai une marque » si reconnaissable, que chacun de ceux qui te verront dira à son » voisin, en le poussant et en te montrant du doigt : LE VOILA. S'il » se trouve quelque occasion importante où il faille prendre les » intérêts de la république ou la défense de tes amis, chacun fixera » les yeux sur toi. Lorsque tu parleras, la multitude t'écoutera » avec admiration ; on t'estimera heureux de pouvoir parler si élo- » quemment, et l'on bénira le sort de ton père. Je te mettrai au » nombre de ces hommes qu'on appelle immortels, et, lorsque tu » seras sorti de la vie, tu ne cesseras jamais d'être avec les » savants et de t'entretenir avec les beaux esprits.

» Jette les yeux sur Démosthène, fils d'un père inconnu, à » quel point de gloire ne l'ai-je pas élevé? Eschine, fils d'une » joueuse d'instruments, s'est vu caressé par Philippe ; et Socrate, » élevé d'abord par la Sculpture, l'a abandonnée pour se jeter » dans mes bras, dès qu'il a compris ce qui pouvait lui être plus » avantageux. Entends-tu comme il est célébré par tout le monde? » Quitte donc à présent tous ces grands hommes ; renonce à » imiter leurs belles actions, à entendre leurs discours ; renonce » à ce maintien noble et décent, aux honneurs, à la gloire, aux » louanges, aux distinctions, à la puissance, aux grands emplois ; » ne cherche plus à te faire estimer heureux par la beauté de ton » génie et la force de tes discours. Revêts-toi d'une robe poudreuse, » prends l'accoutrement d'un esclave, et désormais, un levier, un » ciseau, un marteau dans les mains, penché sur ton ouvrage, » borne tes pensées à la terre. Ton esprit, abaissé de toute manière, » ne pourra jamais s'élever ni s'appliquer à rien de noble et de mâle ; » cependant tu mettras tous tes soins à donner à tes ouvrages

» une belle proportion, et tu ne songeras pas à régler ton âme : » tu t'estimeras moins que des pierres. »

» Elle parlait encore lorsque je me levai ; et, sans attendre la fin de son discours, prenant mon parti, j'abandonnai la laide ouvrière, et passai avec joie du côté de l'Éloquence. » (*Le songe.*)

DIOGÈNE ET POLLUX.

DIOGÈNE.

Je te recommande, Pollux, lorsque tu seras monté là-haut (car, si je ne me trompe, c'est demain ton tour à ressusciter) ; je te recommande, dis-je, d'aller voir de ma part Ménippe le Cynique ; tu le trouveras à Corinthe, sur le Cranion ou au Lycée, s'occupant à rire des philosophes et de leurs vaines disputes. Tu lui diras : « Ménippe, Diogène t'engage, si tu as assez ri de tout ce qui se passe sur la terre, à venir ici-bas rire encore davantage. Là-haut, tes ris n'ont qu'un objet incertain, et, comme on dit communément, qui sait au juste ce qu'on devient après la vie ? Au lieu qu'ici tu ne cesseras de rire, ainsi que moi, lorsque tu verras les riches, les satrapes, les rois, humiliés et confondus sans distinction dans la foule, ne se faire reconnaître qu'aux lamentations que ces efféminés, ces lâches, poussent sans cesse au souvenir des biens dont ils jouissaient sur la terre. » Voilà, Pollux, ce que je te prie de lui dire. Ajoute encore qu'il ait soin, en venant, de remplir sa besace de pois chiches, ou du souper d'Hécate, s'il le trouve jeté au hasard dans quelque carrefour ; sinon qu'il se munisse d'un œuf lustral, ou de quelque autre chose semblable.

POLLUX.

Je lui dirai tout cela, Diogène ; mais, pour que je puisse mieux le reconnaître, fais-moi son portrait.

DIOGÈNE.

C'est un vieillard chauve, qui porte un manteau plein de trous, ouvert à tous les vents, et plaisamment diversifié par les guenilles de toutes les couleurs dont il est rapiécé. Il rit toujours et raille le plus souvent ces fanfarons de philosophes.

POLLUX.

D'après ces indices, il ne sera pas difficile à trouver.

DIOGÈNE.

Voudrais-tu bien te charger aussi d'une commission pour ces philosophes eux-mêmes ?

POLLUX.

Parle ; cela ne sera pas lourd à porter.

DIOGÈNE.

Conseille-leur, en général, de mettre fin à leurs extravagances et à leurs disputes sur les universaux. Dis-leur qu'ils cessent de se planter des cornes les uns aux autres, de se former des crocodiles et d'exercer l'esprit des jeunes gens à toutes les questions embarrassantes et ridicules.

POLLUX.

Mais ils me traiteront d'ignorant, qui, sans connaître les belles-lettres, viens calomnier leur science.

DIOGÈNE.

Eh bien! dis-leur de ma part qu'ils pleurent.

POLLUX.

Je le leur dirai, Diogène.

DIOGÈNE.

Quant aux riches, mon cher petit Pollux, dis-leur ceci en mon nom : « Insensés, pourquoi gardez-vous soigneusement cet or, et vous tourmentez-vous à calculer vos usures? pourquoi accumuler talents sur talents? Bientôt il vous faudra descendre ici, ne possédant qu'une obole. »

POLLUX.

Tout cela leur sera rendu.

DIOGÈNE.

Dis au beau Mégille de Corinthe, à Damaxène, ce vigoureux athlète, qu'il n'est chez nous ni blonde chevelure, ni regards lascifs; qu'on n'y voit point d'yeux noirs ni de joues colorées; que les attitudes nerveuses, les fortes épaules y sont inutiles; qu'enfin tout n'est ici qu'une même poussière, qu'un amas confus de squelettes hideux.

POLLUX.

Il ne me sera pas difficile de dire cela à des gens fiers de leur force ou de leur beauté.

DIOGÈNE.

Mais aux pauvres, dont le nombre est grand, et qui, mécontents de leur sort, déplorent leur indigence, dis-leur, Laconien, de ne plus verser de larmes, de ne plus se désoler. Apprends-leur que l'égalité règne ici; qu'ils y verront les riches n'avoir sur eux aucun avantage, et, si tu le veux bien, reproche à tes Lacédémoniens de s'être bien relâchés.

POLLUX.

Diogène, ne dis rien des Lacédémoniens, je ne le souffrirai pas. A l'égard de ce que tu mandes aux autres, je le leur ferai savoir.

DIOGÈNE.

Eh bien! laissons-là les Lacédémoniens, puisque tu le veux; mais porte mes avis à ceux dont je t'ai parlé.

VÉNUS ET L'AMOUR.

VÉNUS.

Pourquoi donc, Amour, toi qui as vaincu les autres dieux, Jupiter, Neptune, Apollon, Rhéa, et moi-même, qui suis ta mère, pourquoi n'oses-tu pas toucher à la seule Minerve? Pour elle ton flambeau n'a-t-il point de feux? Ton carquois est-il vide de flèches? N'as-tu plus d'arc? et ne sais-tu plus décocher un trait avec justesse?

L'AMOUR.

Je la crains, ma mère, elle est effrayante; son regard est terrible, son air, mâle et courageux. Toutes les fois que, l'arc tendu, je m'avance contre elle, elle m'effraie en agitant l'aigrette de son casque; je deviens tout tremblant, et les traits s'échappent de mes mains.

VÉNUS.

Mars n'est-il pas encore plus terrible? Cependant tu as bien su le désarmer et le vaincre!

L'AMOUR.

Oui ; mais il s'avance de lui-même au-devant de mes coups, il m'invite à le blesser. Minerve, au contraire, jette sur moi des regards inquiets et menaçants. Un jour que, par hasard, je passais, en volant, à côté d'elle, j'approchai mon flambeau de son sein : « Si tu ne t'éloignes, me dit-elle, je jure, par mon père, de te percer de ma lance, ou, te prenant par le pied, je te précipiterai dans le Tartare, ou te déchirerai de mes propres mains et te ferai périr. » Telles sont ses fréquentes menaces. Elle me regarde avec des yeux irrités ; elle porte sur sa poitrine une figure effrayante, dont les cheveux hérissés sont des vipères qui me glacent d'effroi. L'épouvante que me cause cette horrible tête me fait prendre la fuite aussitôt que je l'aperçois.

VÉNUS.

Eh quoi ! tu crains, dis-tu, Minerve et la Gorgone, et cela quand tu ne redoutes point la foudre de Jupiter ! Mais pourquoi les Muses n'ont-elles pas encore été blessées de tes coups ? Pourquoi sont-elles à l'abri de tes traits? Agitent-elles aussi des aigrettes et présentent-elles des Gorgones à tes yeux?

L'AMOUR.

Je les respecte, ma mère, elles sont si vénérables. Toujours leur esprit est occupé de pensées profondes. Elles s'adonnent à la musique ; souvent même, attiré par la douceur de leurs chants, je me tiens au milieu d'elles.

VÉNUS.

Eh bien ! laisse-les en repos, puisqu'elles sont si vénérables. Mais Diane, pourquoi ne l'as-tu pas blessée ?

L'AMOUR.

D'abord, c'est qu'il n'est pas possible de l'atteindre : elle fuit toujours à travers les montagnes; ensuite, c'est qu'un autre amour, qui lui est particulier, la possède.

VÉNUS.

Eh! quel amour?

L'AMOUR.

Celui de la chasse. Toujours à la piste des cerfs et des faons, qu'elle perce de ses flèches, elle est tout entière à cet exercice. Quant à son frère, quoiqu'il porte aussi un arc, et qu'il lance au loin ses traits........

VÉNUS.

J'entends, mon fils ; tu l'as souvent percé de tes flèches........

DERNIERS ORATEURS GRECS PRODUITS PAR LE PAGANISME.

L'éloquence grecque, même dans sa décadence, eut de glorieuses destinées. Si elle n'avait plus la même influence dans les affaires publiques, si elle n'était, le plus souvent, qu'un art de luxe et d'ostentation, elle eut encore l'avantage d'exercer les esprits et de

répandre les lumières. Les guerres continuelles qui, durant plusieurs siècles, déchirèrent la Grèce, devaient, ce semble, l'anéantir. L'Attique fut en proie à des révolutions fréquentes; elle changea souvent de domination ; à peine eut-elle le temps de connaître ses vainqueurs. La Grèce entière fut envahie par les Romains. Athènes voulut résister à ce torrent rapide qui entraînait toutes les nations : elle subit les horreurs d'un siége, et, prise d'assaut par Sylla, elle se vit dépouillée des chefs-d'œuvre des arts ; on enleva ses tableaux, ses statues, ses bibliothèques. Les habitants, dispersés, portèrent ailleurs le tribut de leur génie. Peu d'années après, elle tenta de secouer le joug; elle fut reprise par César; et, dévastée par le fer et par le feu, la terre chérie de Minerve et de Mercure semblait devoir être stérile ; mais la fécondité naturelle de son sol reproduisait d'elle-même le germe des talents, que la guerre n'avait pu détruire.

Athènes resta toujours un centre important pour les lettres grecques; elle continua d'avoir des écoles célèbres, où des maîtres savants attirèrent, de tous les pays, de nombreux disciples.

L'éloquence grecque s'étendit bien au-delà des limites de la Grèce. A la suite des conquêtes d'Alexandre, elle brilla dans toutes les grandes villes de l'Asie. Elle vint s'établir à Alexandrie. Cette nouvelle capitale du monde ancien, grâce à son heureuse situation, devint le lien commercial et intellectuel des trois parties du monde.

La dynastie des Ptolémées, qui, pendant deux cent soixante-quinze ans gouverna l'Egypte, adopta, comme un moyen de puissance et de gloire, l'habile et généreuse politique de protéger les lettres. L'un d'eux fonda cette fameuse bibliothèque d'Alexandrie, qui devint, avec le Musée, un centre de réunion pour tous les savants du monde.

L'éloquence grecque obtint un autre triomphe plus éclatant : elle subjugua les vainqueurs de l'univers, ses propres vainqueurs. Non-seulement les plus illustres Romains se firent un honneur de venir dans la Grèce, et principalement à Athènes, pour s'instruire et se former dans l'art de la parole ; mais la Grèce envoya dans la capitale du monde ses orateurs et ses savants pour y ouvrir des écoles. Ils y furent reçus avec applaudissements, et, malgré l'opposition de quelques Romains austères, ils s'y établirent et devinrent les maîtres privilégiés de la jeunesse. Ils eurent une grande vogue sur la fin de la république, et surtout sous le règne d'Auguste. Persécutés par Néron et Domitien, ils obtinrent, sous les Antonins, des faveurs extraordinaires.

Parmi les orateurs et les écrivains grecs qui se sont signalés sur ces différents théâtres, nous n'avons parlé que des plus célèbres, et surtout de ceux que nous pouvons encore juger par leurs œuvres. Il nous reste à faire connaître ceux qui ont marqué les derniers temps du paganisme. C'est comme un dernier rayon qui doit bientôt s'effacer en face d'une lumière plus brillante, celle du génie chrétien.

Constantinople avait remplacé Rome en qualité de capitale, et elle était devenue, à son tour, le principal siége de la littérature grecque.

Thémistius (325 — ...)

Cette littérature fut illustrée, au quatrième siècle, par deux rhéteurs philosophes, Thémistius et Libanius.

Le premier était né dans la Paphlagonie. Ses talents oratoires lui valurent le surnom d'Euphradès, c'est-à-dire *beau parleur*, et lui attirèrent l'estime de tous les empereurs romains, depuis Constance jusqu'à Théodose le Grand. Constance l'éleva à la dignité de sénateur; Julien le fit préfet de Constantinople en 362, et entretint un commerce épistolaire avec lui. Jovien et Valens l'employèrent aussi dans les affaires publiques, principalement comme ambassadeur. Enfin Théodose le nomma de nouveau préfet de Constantinople en 384, et, quoiqu'il ne fut pas chrétien, il lui confia l'éducation de son fils Arcadius. Thémistius enseignait à la fois l'éloquence et la philosophie. Une foule prodigieuse de disciples assistait à ses leçons. Thémistius unissait aux talents et aux connaissances la vertu la plus pure, une modestie admirable et un désintéressement sans bornes. Quoique peu riche, jamais il n'acceptait d'honoraires de ses disciples; souvent, au contraire, il les encourageait lui-même par ses libéralités. Il nous reste de cet auteur quelques fragments de ses commentaires sur Aristote, et trente-trois discours; le style en est clair, élégant, énergique et pur. Saint Grégoire de Nazianze, lié d'amitié avec Thémistius, l'appelle quelque part le *roi de l'éloquence*.

Les ouvrages de Thémistius sont beaucoup moins connus qu'ils ne méritent de l'être. Nous choisirons dans tous les idées éparses sur les philosophes et les princes; car ce sont les deux objets dont il s'occupe sans cesse.

L'orateur cherche d'abord dans la divinité le modèle du prince. Il trouve que le principal caractère de Dieu est la bonté.

« Ce n'est que par intervalle et rarement, dit-il, que Dieu lance le tonnerre ; mais c'est tous les jours et sur le monde entier, qu'il verse sa lumière. On ne peut donc lui ressembler sans être bienfaisant. »

« Croit-on, dit-il à Valentinien et à Valens, croit-on que c'est en montant à cheval avec grâce, et en maniant les armes avec adresse, qu'un prince puisse imiter cet être sublime? Ce n'est pas même par le courage, par la patience, par la force ; ce n'est pas même par le mépris des voluptés ; aucune de ces vertus de l'homme ne convient à Dieu : ces vertus tiennent à des faiblesses ; ce qui nous élève avilirait ce grand Etre. Mais ce qu'il y a de céleste et de divin, c'est d'avoir entre ses mains le bonheur des hommes, et de faire ce bonheur. Princes, s'il nous arrive de vous donner le nom de dieu, c'est pour vous faire souvenir de ce que vous devez être. »

« Je ris, dit l'orateur, quand je pense à ce tyran qui, voulant persuader qu'il était dieu, se faisait élever des statues et des temples, et l'insensé ne pensait pas même à faire du bien aux hommes. Si le prince veut un culte, au lieu de se faire consacrer une statue d'or ou de bronze sur un autel, qu'il fasse lui-même de son âme et le temple et l'autel, et, pour ainsi dire, le simulacre saint de la divinité : nous l'adorerons alors. Pour ressembler à Dieu, il ne suffit pas d'usurper ses honneurs, il faut l'imiter. »

« Le prince qui aime les hommes, dit-il ailleurs, aura toutes les vertus ; il domptera surtout la colère, mal sans bornes dans un pouvoir qui n'en a pas. »

« Les tyrans, les pestes et les tremblements de terre sont faits pour détruire les hommes, les princes pour les conserver. »

« J'ai perdu un jour, disait Titus, car je n'ai fait aujourd'hui de bien à personne. — Que dites-vous, prince? s'écrie l'orateur ; non, le jour où vous avez dit une parole qui doit être la leçon éternelle des rois ne peut être un jour perdu. Jamais vous n'avez été plus grand ni plus utile à la terre. »

« De ce sentiment d'humanité naît dans le prince le devoir d'adoucir la sévérité de la loi.

» Car le juge rigide condamne souvent celui que la loi absoudrait, si elle pouvait prononcer : le juge alors est esclave. Il décide d'après les mots et la lettre, exerçant, pour ainsi dire, une injustice juste. Il n'en est pas de même du prince : il est la loi

qui parle et qui respire, et non pas cette loi muette et sourde représentée par des caractères immobiles. Aussi, dit-il à Théodose, nous étions accoutumés à voir l'or retourner du trésor public à ceux à qui on l'avait injustement enlevé ; mais nous venons de voir plus : nous avons vu des hommes menés par la loi aux portes de la mort, ramenés à la vie par le prince ; car, de tous nos empereurs, tu es celui qui respecte le plus la loi ; mais tu sais que, par respect pour la loi même, il faut quelquefois s'en écarter. »

Et dans le même discours, faisant allusion à la fable célèbre des *deux tonneaux* d'Homère :

« Sous ton empire, nous connaissons le tonneau du bien, d'où s'épanchent la félicité, la richesse et la vie. Il est près du trône, et ta main y puise sans cesse. Mais nous ne voyons point celui des gémissements, des larmes et du sang : il n'y en a point d'où se verse la terreur ; ou si ce tonneau fatal existe, il est fermé de toutes parts. L'Espérance est sortie et roule sur l'empire ; les Maux sont enchaînés. »

On sait qu'au commencement du règne de Valens, Procope se révolta et prit la pourpre. Il se prétendait de la famille des Constantins ; mais ce droit n'était rien sans la victoire : il fut vaincu. Valens, qui d'abord avait été lâche, fut ensuite cruel ; c'est l'ordinaire. Il fit couler le sang des ennemis avec cette fureur que les caractères atroces nomment justice ; l'orateur, en le louant d'une humanité qu'il n'avait pas, tâche au moins de lui inspirer les sentiments qu'il devait avoir. Dans un discours tout entier, il lui parle de clémence :

« Avant Socrate, on disait : Faisons du bien à qui nous aime, et du mal à qui nous hait. Socrate a changé ce précepte, et a dit : Faisons du bien à nos amis, ne faisons point de mal à nos ennemis. »

Il rapporte l'exemple de tous les grands hommes qui ont pardonné, ou à des assassins, ou à des ingrats. Il vante ce pouvoir magique qu'ont les princes de changer les âmes par leurs bienfaits.

« Il ne tient qu'à eux, dit-il, de déraciner la haine et d'apprivoiser la fureur. »

Dans un autre discours, adressé au même prince, après la cinquième année de son règne, on trouve un long morceau sur les

finances ; il respire cette philosophie pleine d'humanité qui devrait être celle de tous les gouvernements.

« On ne peut être humain, dit l'orateur, sans être libéral ; mais la libéralité du prince ne consiste pas à donner aux uns en accablant les autres. Celui qui est si magnifique n'est pas loin d'être injuste ; il prive des milliers de pauvres du nécessaire pour enrichir des riches, c'est-à-dire pour verser quelques gouttes inutiles dans les fleuves. Le prince donne d'autant plus qu'il exige moins. »

Et s'adressant à son empereur :

« Avant toi, dit-il, les charges publiques augmentaient tous les ans ; chaque année ajoutait au poids de l'année qui avait précédé. C'est toi, prince, qui as arrêté cette maladie de l'Etat. Sais-tu pourquoi tu as mis cet ordre dans les finances de l'empire ? c'est que tu avais gouverné ta maison avant de gouverner le monde. Tu n'as pas besoin d'apprendre d'un autre ce qu'il en coûte de sueurs et de peines au laboureur ; tu connais la hardiesse de l'exacteur, l'adresse du commis, l'avarice du soldat. Instruit de ces détails, tu es monté sur le trône ; c'est pourquoi, comme si ce vaste empire n'était qu'une famille, tu vois d'un coup d'œil quels sont tes revenus, quelles sont tes dépenses, ce qui manque, ce qui reste ; les opérations qui sont faciles, celles qui ne le sont pas. Seul, de tous les princes, tu n'as pas mis ceux qui manient les deniers de l'Etat au-dessus de ceux qui le défendent. Celui qui préside aux finances ne marche pas avec plus de pompe que celui qui commande les armées. Chargés de l'emploi d'Aristide, ils sont forcés d'avoir sa justice. Ton œil perçant sait découvrir et rendre inutiles les profondeurs de cet art funeste et caché... Non, désormais, je ne craindrai pas les ennemis domestiques plus que les Barbares même. Je ne verrai plus la moisson enlevée de dessus les sillons avant même qu'elle entre chez le laboureur. D'impitoyables créanciers ne veilleront plus sur les travaux du vendageur, et l'habitant des champs ne passera plus un hiver triste et désolé auprès de ses greniers déserts. C'est alors que je jouirai de la proie enlevée sur les Barbares, quand le ravisseur domestique ne viendra plus faire sa proie de mon bien. Prince, continue l'orateur, ma voix, dans ce moment, représente la voix du monde entier. Tu nous a remis une partie des tributs, et pour dédommagement, nous te rendons un tribut de reconnaissance et de tendresse : c'est le plus digne du prince. Au lieu des moissons et des fruits de la terre qu'on nous arrachait, reçois des fruits qui ne se flétriront pas :

ce sont ceux de la gloire. C'est elle qui, sans cesse, renouvelle l'empire d'Auguste, qui empêche Trajan de vieillir, qui tous les jours ressuscite Marc-Aurèle. Crois-tu, malgré leurs victoires, que leurs noms seraient aussi célèbres, si, terribles aux Barbares, ils n'eussent été bienfaisants envers leurs sujets, etc.? »

L'orateur veut étendre ce sentiment d'humanité dans le prince, des sujets de l'Etat aux ennemis même de l'Etat :

« Celui, dit-il à Valens, qui, dans la guerre, poursuit avec acharnement et veut détruire, ne se montre que le roi d'une nation; celui qui, après avoir vaincu, pardonne, se montre le père et le souverain de tous les hommes. Cyrus n'aimait que les Perses, Auguste les Romains, Alexandre les Grecs; aucun n'aimait les hommes, aucun n'était vraiment roi. Pour l'être, il faut, comme Dieu, n'exclure ni aucun peuple, ni aucun homme de sa province. »

Valens, irrité, refusait la paix aux Barbares; c'est le philosophe qui fléchit l'empereur; l'éloquence donna la paix au monde.

« Je fis voir au prince, dit l'orateur, que c'est en sauvant, et non en égorgeant les hommes, que l'on ressemble aux dieux. Quand on a remporté la victoire sur des lions, des léopards et des tigres, on compte tous ceux dont on a fait couler le sang dans les forêts : quand on a vaincu des hommes, il faut compter ceux qu'on a sauvés. Encore n'extermine-t-on pas entièrement les bêtes féroces, on en laisse subsister la race dans les déserts; et une nation d'hommes (qu'on les appelle Barbares, ils n'en sont pas moins des hommes), une nation tout entière, soumise et tremblante à ses pieds, il eût donc fallu l'exterminer et la détruire? Non. J'admire et j'appelle grand celui qui la conserve. Le destructeur de Carthage fut nommé l'Africain, un autre s'appela Macédonien, parce qu'il avait fait de la Macédoine un vrai désert; mais toi, prince, je veux que tu tires ton nom de la nation que tu as sauvée : ainsi nous nommons les dieux des pays qu'ils protègent. »

Outre l'humanité et la clémence, qui sont les premiers devoirs, l'orateur parcourt toutes les autres qualités du prince; il dit à Constance :

« L'athlète des jeux olympiques, jaloux de vaincre et veillant sur lui-même, s'interdit tous les plaisirs qui pourraient l'énerver; et le prince, qui est pour ainsi dire l'athlète de l'univers, ira-t-il se livrer à de lâches voluptés? »

Il félicite Valens de ce qu'il veut s'instruire :

« Puisque tu as ce désir, lui dit-il, si les hommes ne sont heureux, ce sera la faute de ceux qui n'useront pas de ton âme pour tout ce qui est honnête et grand. »

Il exhorte cet empereur à ne négliger aucun des soins du gouvernement :

« Il y a eu, lui dit-il, des princes qui prenaient grand soin de leur chevelure, mais qui ne comptaient pour rien des villes entières tombées en ruine. Ils s'occupaient de leur parure, et ils négligeaient l'univers; peut-être même avaient-ils grand soin de leurs chevaux, mais point du tout des hommes qu'ils destinaient aux places; et tandis qu'aux jeux du cirque ils n'auraient pu souffrir de voir des cochers conduire un char, ils abandonnaient à des hommes sans choix les rênes de l'empire et la conduite des nations. On brise une statue, on efface un tableau qui ne ressemble point à son modèle; le prince sera-t-il donc moins attentif à ceux dont le devoir est de le représenter auprès des peuples? »

« L'influence de la vertu du prince, dit-il à Théodose, ne se borne point à la terre. Marc-Aurèle, voyant son armée près de périr par la soif, leva ses mains au ciel : « O Dieu ! dit-il, je lève » vers toi, qui donne la vie, cette main qui ne l'a jamais ôtée à » personne. » Dieu l'entendit et sauva son armée. »

Valens était cruel, et, comme tous les hommes, il porta son caractère dans la religion. Trompé par les Ariens, il persécuta les catholiques avec fureur. On dit qu'un jour une députation de quatre-vingts prêtres venaient pour le fléchir ; il les fit embarquer tous ensemble et ordonna qu'on mit le feu au vaisseau quand ils seraient en pleine mer. Un homme éloquent adoucit les fureurs de ce tigre : Thémistius osa parler de douceur à un fanatique, et d'humanité à un barbare ; et, ce qui est plus étonnant, il réussit. La persécution cessa, et cet empereur assassin, ce barbare incendiaire, ce chrétien persécuteur d'autres chrétiens, publia un édit par lequel il défendait qu'on employât désormais ni autorité, ni menaces pour faire changer personne de religion. Nous n'avons plus le discours de Thémistius, mais il nous reste celui où il félicite l'empereur de son changement; c'est l'ouvrage à la fois de l'éloquence et de la raison.

Ainsi cet homme vertueux parlait aux princes, sous prétexte de les louer. Il avait donc raison de dire à Constance :

« Pour la première fois, ô empereur! tu vas entendre un orateur libre et vrai, même en te louant; un orateur qui ne dira pas un mot dont son front ait à rougir. »

Et plus bas :

« Je vous atteste tous, ô vous qui marchez dans la même carrière que moi! si vous apercevez que je vous trompe, si le moindre mensonge se mêle à mes paroles, élevez tous votre voix contre un lâche orateur, repoussez-moi du sanctuaire de la sagesse, et ne permettez plus à celui qui l'outrage d'oser en donner des leçons. Mais si, toutes les fois que je louerai, je dis la vérité, ne regardez pas comme une vile flatterie ce qui est un juste éloge. L'éloge est un tribut qu'on paie à la vertu. »

Dans un de ses derniers discours à Théodose, il s'interrompt tout à coup :

« Tu vois, prince, lui dit-il, que je ne suis pas venu ici pour te flatter : conviendrait-il à un philosophe en cheveux blancs, qui a vécu familièrement avec tant d'empereurs, aujourd'hui que le plus humain de tous est sur le trône, de mendier sa faveur par des bassesses? Quand la liberté est la moins dangereuse, irais-je choisir ce temps-là pour me déshonorer par des mensonges? »

On sent bien qu'il devait parler des connaissances et des lettres avec dignité; il fait voir qu'elles ont été chères à tous les princes qui ont été grands; il cite Aristote comblé de bienfaits par Philippe, Xénocrate par Alexandre, Aréus par Auguste, Dion par Trajan, Sextus par Marc-Aurèle.

« Tu imites ces grands hommes, dit-il à un empereur; la philosophie et les lettres marchent partout avec toi, elles te suivent dans les camps; par toi elles sont respectées, non-seulement du Grec et du Romain, mais du Barbare même. Le Scythe épouvanté, qui est venu implorer ta clémence, a vu la philosophie près de toi, balançant le sort des peuples et décidant des trêves et de la paix que tu accordes aux nations. Voyez les statues de bronze élevées dans ces murs à la sagesse, les priviléges qui lui sont accordés dans les villes, les honneurs prodigués à ceux qui en sont dignes. La sagesse est la seule qui répande encore plus d'éclat sur ceux qui l'honorent que sur ceux qui sont honorés; car admirer la vertu dans les autres, c'est déjà une preuve de vertu. »

« O mes amis! dit-il ailleurs, pardonnez-moi, si le désir que l'empereur témoigne de m'entendre m'inspire peut-être un noble

orgueil; il ne se lasse pas d'entendre le langage de la vérité, et il permettra plutôt au guerrier de cesser de combattre, qu'au philosophe de se taire. »

Dans un discours à Théodose, il rappelle le jour où cet empereur, prêt à partir pour l'Occident, lui confia son fils, en présence du sénat et du peuple. Dans ce moment l'orateur se peint vieux, accablé d'infirmités et de faiblesses, courbé sous le poids des ans; mais ranimant ses forces languissantes pour former ce prince, destiné à commander un jour au monde :

« Viens, mon fils, dit-il, viens sur les genoux d'un faible vieillard, recevoir les leçons que la sagesse destine aux princes : ce sont celles que reçurent Antonin, Numa, Marc-Aurèle et Titus. A ma voix se joindront, pour te former, celle de Platon et celle du précepteur d'Alexandre : à l'école des sages, deviens le bienfaiteur du monde. »

Libanius (314 — 390).

Libanius d'Antioche fut élevé à Athènes, et professa la rhétorique à Constantinople. Il eut pour disciples saint Basile, qui conserva toujours pour lui l'amitié la plus vive, et saint Jean Chrysostôme, qu'il aurait choisi pour successeur dans sa chaire si le christianisme ne le lui eût enlevé. Il jouit d'une grande faveur auprès de Julien, qui voulut l'élever aux honneurs; mais il préféra rester dans une condition privée. Il possédait surtout le talent de s'attacher ses élèves. Loin d'imiter les autres sophistes, qui s'avilissaient par leur avarice et leur avidité, il disait : « J'aime que ceux qui ne peuvent donner soient avides de recevoir. » Julien soumettait à sa critique ses actions et ses écrits; et le philosophe, plus attaché à la personne qu'à la fortune du prince, le traita en juge sévère, jamais en courtisan. Il survécut à Julien, et passa les dernières années de sa vie à Antioche, où il professa la rhétorique avec le plus grand succès.

Libanius avait écrit un grand nombre de panégyriques, de déclamations et de lettres. La plus grande partie de ses ouvrages s'est perdue. On a seulement ses lettres, au nombre de plus de deux mille, des déclamations, des progymnasmata, des contes et vingt-quatre harangues, d'après lesquelles on peut, à juste titre, lui donner la première place parmi les orateurs de Constantinople. Cependant la manie de prodiguer les citations d'Ho-

mère, un vain luxe d'érudition, une exagération outrée, de la sécheresse, et par suite de l'obscurité, diminuent le mérite de ses ouvrages et déparent un style qui ne manque pas d'éclat.

CAUSES DE PERFECTION ET DE DÉCADENCE.

La plupart des écrivains qui ont recherché les causes de la perfection de l'éloquence grecque, l'ont attribuée, en grande partie, à la constitution d'Athènes. Cette constitution, comme nous l'avons vu, donnait en effet au talent de la parole l'occasion de s'exercer; mais elle ne suffit pas pour expliquer le haut point de perfection où il est parvenu. C'était la société même, son état de civilisation, ses mœurs et ses vertus, plus encore que ses passions, qui animaient les orateurs. Les assemblées populaires, sous un rapport, sont ordinairement funestes aux progrès de l'éloquence : le tumulte de la place publique, les mouvements désordonnés de la multitude, lui impriment un caractère de violence et même de faction; mais dans Athènes, s'adressant à un peuple poli, accoutumé aux charmes des lettres et des arts, elle pouvait prendre ce ton de dignité qui caractérise les grandes compositions du génie. D'ailleurs, toutes les questions étaient préparées dans le sénat avant d'être portées dans l'assemblée du peuple, et le respect qu'inspirait naturellement l'autorité des anciens, empêchait de traiter avec légèreté ce qui avait été gravement examiné par les hommes les plus respectables et les plus éclairés de l'Etat.

Mais parmi les différentes causes qui ont élevé si haut l'éloquence à Athènes dès le commencement de la République, tandis qu'à Rome, comme nous le verrons bientôt, elle fut des siècles avant de se perfectionner, on doit signaler, comme la principale, les vertus sociales qui animaient le peuple. Ami sincère de sa liberté et de sa gloire, il était prêt à faire les plus grands efforts et les plus généreux sacrifices pour défendre l'une et pour procurer l'autre. Les citoyens pouvaient être partagés de sentiments; mais ils croyaient mutuellement à leur patriotisme. Il était facile aux hommes de talent d'agir sur des auditeurs ainsi disposés. Plus tard, lorsqu'Athènes fut dégénérée, quand même elle n'aurait pas été assujettie à la puissance des Macédoniens, et ensuite à celle de Rome, elle n'eût pas offert à l'éloquence, comme au temps de sa

gloire et de ses vertus, de grands moyens de s'élever. On a donc trop attribué à une simple forme de gouvernement. On a trop donné aussi à l'influence de Démétrius de Phalère. Cet orateur put hâter la corruption de l'éloquence, mais il n'en fut pas la cause. Son siècle le fit plutôt qu'il ne fit son siècle. Pour dominer sur ses concitoyens, il consulta leur goût et leurs dispositions, comme avaient fait les grands orateurs qui avaient paru avant lui.

Nous ferons observer aussi que les orateurs s'inspiraient puissamment des vertus qui les animaient eux-mêmes. Les plus dévoués à la patrie, les plus désintéressés, les plus sincèrement amis de la vérité et de la justice, étaient ceux qui exprimaient le mieux dans leurs discours ces sentiments nobles, ces idées généreuses qui font l'éloquence. Les orateurs mercenaires et égoïstes, au contraire, pouvaient bien éblouir par un vain éclat de paroles, mais rarement ils étaient éloquents, et surtout ils ne pouvaient produire de véritables chefs-d'œuvre.

C'est en partant de ces idées, que l'on comprendra pourquoi, pendant que l'éloquence politique parvenait à une si haute perfection, l'éloquence académique n'offrait, pour ainsi dire, que la déclamation et le ridicule. Les subtilités des sophistes, leur charlatanisme, l'impudence avec laquelle ils se jouaient du vrai et du faux, du vice et de la vertu, révèlent une plaie profonde de la société, l'affaiblissement des croyances, l'incertitude et le doute qui s'étaient emparés de la plupart des esprits. « La littérature, a dit M. de Bonald, est l'expression de la société. » Cette pensée, vraie pour tous les genres, l'est surtout pour le genre oratoire. Les sophistes, cependant, étaient plus avancés que leur siècle, et ils contribuèrent à le corrompre. Le scepticisme qui régnait dans leur philosophie passait naturellement dans leur éloquence, car il y a entre l'une et l'autre une liaison nécessaire.

Ceci peut fournir l'occasion de remarquer l'influence de la vérité sur le discours. Ces déclamateurs, qui se jouaient de tous les principes, ne pouvaient être éloquents; les esprits, au contraire, qui défendaient la vérité avec conviction, évitaient les défauts des sophistes et atteignaient à des beautés réelles. Cette influence des doctrines se fera mieux sentir encore, si l'on se rappelle que l'éloquence sophistique régna seule pendant plusieurs siècles, et qu'à dater de l'époque où le christianisme eut agi sur les peuples, elle n'existait plus que dans la société païenne; car, dans la société chrétienne qui se formait, on vit se manifester alors une éloquence vraie et sublime dont l'Evangile et la foi des hommes étaient la source.

DEUXIÈME PARTIE.

ÉLOQUENCE ROMAINE.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

IDÉE GÉNÉRALE DE L'ÉLOQUENCE ROMAINE.

Deux grands théâtres étaient ouverts dans Rome à l'éloquence politique, le sénat et le Forum.

On sait que toutes les questions importantes étaient traitées devant le peuple, et qu'on pouvait même en appeler à son jugement des décisions du sénat. Les orateurs qui avaient à porter la parole en présence d'une assemblée tumultueuse, jouissant d'un aussi grand pouvoir, s'efforçaient d'agir sur elle par des discours passionnés et pleins de feu, de l'entraîner dans leur parti par les mouvements d'une éloquence impétueuse.

On a dit souvent que l'agitation de la multitude, les factions diverses qui la partageaient, les révolutions fréquentes dans lesquelles elle était entraînée, donnaient au talent de puissants moyens, et favorisaient singulièrement les progrès de l'éloquence. Une distinction est ici nécessaire. La liberté républicaine, telle qu'elle existait à Rome, était favorable à cette faconde tribunitienne qui vivait de troubles et de tumultes, qui remuait violemment la multitude, pour l'entraîner à toute sorte d'excès. Elle était funeste, au contraire, à l'éloquence véritable, qui se sert de la parole pour faire triompher la vérité et la vertu.

Un peuple, ami de la nouveauté, oubliait le soin de ses affaires ou ses misères domestiques, pour aller chercher des émotions violentes en présence d'une tribune d'où retentissaient des voix le plus souvent séditieuses. Là, s'alimentaient des haines irréconciliables et des discordes éternelles. Les orateurs populaires échauffaient les esprits par l'amour du changement, excitaient des tumultes par la haine des lois et du pouvoir établi, trompaient la multitude par les noms spécieux de liberté et de patriotisme, et aspiraient à l'asservir en flattant ses passions et en l'égarant par une éloquence trompeuse et déclamatoire. C'est à la voix des tribuns (ou du moins des orateurs plébicoles, qui furent créés tribuns après la révolte), que la populace soulevée sortait en tumulte de Rome, s'emparait du mont sacré, et imposait au sénat des conditions de paix; c'est à la voix des tribuns qu'elle demandait à grands cris la perte de Coriolan, ou forçait Camille, ce généreux vainqueur des ennemis étrangers, à céder aux honteuses attaques de ses ennemis particuliers et à fuir loin de sa patrie; c'est à la voix des tribuns qu'elle entrait dans des transports furieux et quelquefois se souillait de violences et de meurtres. Que dirons-nous des lois agraires? Dès que ces terribles mots, de *partage des terres*, eurent été pour la première fois prononcés dans la tribune du Forum, ils restèrent, pour toute la suite, comme le signal des révolutions meurtrières qui ensanglantèrent la république. Ainsi donc, tant que la liberté, ou plutôt la licence, ne fit que s'agiter dans la place publique, elle ne produisit, en général, que des harangues pleines de violence et funestes à l'ordre; elle n'était favorable qu'à cette éloquence frénétique et incendiaire qui enflammait les passions d'un peuple déjà irrité, et menaçait à chaque instant les bons citoyens du pillage, du massacre et du renversement universel de la patrie.

Les effets de cette éloquence étaient dus moins aux talents des orateurs qu'aux dispositions de ceux qui les écoutaient. Elle frappait sans doute par des traits de génie et des élans sublimes; mais elle était déclamatoire, se nourrissait de mensonges et de sophismes, et ne pouvait produire de ces grandes inspirations du génie, dont l'effet se prolonge encore après que la passion est éteinte, après même que les siècles écoulés sont venus mettre, à la place d'un auditoire enflammé, des juges calmes et sévères, étrangers à tous les sentiments tumultueux qui bouillonnent sur les places publiques.

L'éloquence véritable, qui consiste, comme nous l'avons dit, à faire triompher la vérité et la vertu, trouvait des obstacles pres-

que toujours invincibles dans les assemblées du Forum. L'histoire de la république romaine, pendant quatre cents ans, atteste que ce n'était point les orateurs les plus véritablement éloquents, qui remportaient le plus de triomphes, mais les tribuns les plus séditieux, les ambitieux les plus habiles à faire servir les passions du peuple à leurs propres desseins. Quelquefois, il est vrai, l'orateur, homme de bien, qui voulait combattre les passions au lieu de les flatter, commandait le silence par le respect qu'inspire un noble caractère, et subjuguait la multitude par la force de la raison et l'ascendant du génie. Son éloquence semblait s'accroître par les obstacles qu'il était obligé de vaincre; mais le plus souvent il ne parvenait pas même à se faire entendre, sa voix était étouffée par les cris tumultueux qui s'élevaient de toutes parts. L'éloquence a besoin, pour se perfectionner, de la sagesse et de la gravité des pensées; il lui faut un auditoire susceptible tout à la fois d'être éclairé et d'être ému, et elle doit se perdre, inévitablement, quand elle s'exerce en présence d'une multitude ignorante et factieuse.

Mais si les disputes du Forum étaient moins favorables aux progrès de l'éloquence qu'on ne pourrait le penser d'abord, les assemblées du sénat lui offraient un théâtre digne d'elle.

Le sénat, comme on sait, était composé des personnages les plus graves de la république: « C'était, avait dit autrefois une bouche ennemie, comme une assemblée de rois. » Dans l'enceinte où siégeaient les sénateurs, l'éloquence n'élevait la voix que pour éclairer des esprits amis du bien public; c'était toujours un langage plein de majesté et de noblesse; les avis pouvaient y être partagés, mais les discours qui y étaient entendus n'étaient point destinés, comme ceux qui retentissaient dans le Forum, à alimenter des haines publiques et particulières, à aigrir les jalousies et à favoriser les ambitions. L'éloquence s'animait de l'amour de la patrie, de la haine des nouveautés, du respect pour les dieux et les institutions anciennes, de la dignité du sénat, de la gloire du nom romain. C'en était assez pour inspirer aux orateurs des mouvements sublimes, généreux et pathétiques; mais rien dans leur langage ne ressemblait à ces harangues emportées et pleines de vengeance, qui, à la tribune publique, transformaient les tribuns populaires en autant de déclamateurs. D'ailleurs, les délibérations du sénat étaient environnées d'un secret profond; d'où il suit que l'orateur factieux qui aurait été appelé à porter la parole dans cette enceinte mystérieuse, aurait eu peu d'intérêt à s'abandonner au langage de la sédition; car ses discours, impuissants pour

ébranler la gravité des sénateurs, expiraient dans l'enceinte même du palais, et aucune passion du dehors ne pouvait répondre à sa propre passion.

Les orateurs du sénat étaient donc forcés de s'adresser toujours à la raison de leurs auditeurs et de chercher plus encore à éclairer leurs suffrages qu'à les vaincre par des discours emportés. Leur éloquence, remarquable surtout par la dignité et la grandeur, joignait une méditation profonde et la force du raisonnement aux nobles inspirations du patriotisme, à la chaleur et à la vivacité du langage.

En caractérisant ainsi les deux sortes d'éloquence qui se combattaient dans Rome, celle des tribuns et celle des sénateurs, on sent que nous ne faisons que des réflexions générales. Sans doute les orateurs populaires étaient animés quelquefois de l'amour du bien public; ils combattaient les prétentions injustes des grands, leur avidité insatiable, leur odieuse tyrannie; ils s'élevaient contre des abus condamnables, ils demandaient des réformes utiles. Mais ordinairement les passions les poussaient au delà de ces devoirs légitimes de leur charge, et leur position même les portait à proclamer sans cesse des principes de désordre. Les sénateurs, au contraire, étaient engagés, par le rang qu'ils occupaient, à repousser les innovations dangereuses, à défendre toutes les maximes conservatrices de l'ordre, toutes les institutions capables de procurer à l'Etat de la force, de la stabilité et de la gloire.

Nous ne ferons que peu d'observations sur l'éloquence judiciaire à Rome. Les lois, même du temps de Cicéron, étaient simples, générales, et surtout en petit nombre. La décision des causes dépendait, en grande partie, de l'équité et du bon sens des juges ; et la jurisprudence était, bien moins que l'éloquence, l'objet des études et du travail de ceux qui se destinaient à la profession d'avocat. De même que dans Athènes, les juges étaient ordinairement très-nombreux et formaient une espèce d'assemblée populaire. Le talent de la parole exerçait, par conséquent, une très-grande influence ; les orateurs avaient recours assez souvent à l'adresse et à la ruse, mais surtout aux mouvements passionnés et pathétiques, et à tous les moyens de l'éloquence populaire.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIERS PROGRÈS DE L'ÉLOQUENCE ROMAINE.

Epoque de spontanéité. — Epoque de réflexion. — Le progrès des études en général, et de l'éloquence en particulier, est favorisé par les savants grecs qui viennent à Rome. — Les écoles latines s'établissent et la jeunesse est exercée dans les deux langues. — Déclamations. — Caton, les Gracques, etc. — Antoine et Crassus. — Sulpitius et Cotta.

Quoique l'éloquence exerçât un grand pouvoir dans les assemblées du sénat et du peuple, et jusque dans les jugements du barreau, elle fut très-longtemps négligée des Romains. Les discordes civiles qui déchiraient la république, les guerres longues et sanglantes qui l'occupaient au dehors, absorbaient l'attention de tous les citoyens. Dans ces temps de troubles et de bouleversements, les hommes de génie, que des études fortes et des méditations solitaires eussent perfectionnés, se trouvaient emportés au milieu du tumulte des partis ou du fracas des armes. Les lettres ont besoin de la paix pour être cultivées. Aussi, pendant quatre ou cinq cents ans, les Romains n'eurent aucun goût pour elles, et leur génie parut enseveli dans une nuit profonde. Ils n'avaient même d'autre éloquence que celle qu'ils tenaient de la nature et qu'ils acquéraient au milieu des combats de la tribune. Mais lorsqu'enfin ils eurent affermi leur puissance et qu'ils furent comme fatigués de tant de discordes, les bons esprits éprouvèrent le besoin de se réfugier dans la solitude pour y cultiver les beaux-arts, et en particulier celui de la parole. On peut apprécier le changement qui s'opéra, sous ce rapport, par l'exemple du second Scipion l'Africain, qui avait déjà pour les lettres un goût très-fin et très-délicat. Il avait toujours auprès de lui des savants du pre-

mier mérite, comme Panétius et Polybe, qui l'accompagnaient même dans ses voyages.

La conquête de la Grèce contribua beaucoup aussi à diriger les esprits vers l'étude. Les philosophes et les rhéteurs, qui passèrent à Rome, y portèrent avec eux le goût des beaux-arts dont ils faisaient profession; mais ils furent bientôt bannis par un édit, parce que leurs exercices, inusités jusqu'alors, donnaient de l'inquiétude (161 ans avant J.-C.). Cinq ou six ans après, ils reparurent à l'occasion d'une ambassade. Carnéade, célèbre rhéteur grec, qui en faisait partie, se fit admirer par une éloquence tout à la fois pleine de force, de grâce et de délicatesse. Ses discours, traduits en latin par un sénateur, coururent toute la ville et y furent lus avec un applaudissement général. Tous les jeunes Romains qui avaient quelque goût pour l'étude allèrent l'entendre, et il leur inspira tant de zèle pour l'éloquence, qu'ils oublièrent tous les autres plaisirs et toutes les autres occupations. Le brave et sévère Caton fut presque le seul qui désapprouva ces nouveautés. Craignant que la jeunesse ne prît bientôt la vanité des sophistes étrangers et qu'elle ne préférât la gloire de bien parler à celle de bien faire, il usa de toute son influence dans le sénat pour terminer l'affaire des ambassadeurs et pour hâter leur départ. Il y réussit; mais l'absence de ces philosophes n'éteignit pas l'ardeur pour l'étude que leurs discours avait allumée. Le goût pour l'éloquence devint une passion, et depuis cette époque, pendant près de cinquante ans, elle prit tellement faveur, qu'elle était regardée comme l'un des moyens les plus efficaces pour parvenir aux premières dignités de la république; mais elle n'était encore enseignée que par les rhéteurs grecs, qui avaient bientôt trouvé l'occasion de rentrer à Rome et de s'y établir.

Plotius Gallus fut le premier qui enseigna la rhétorique dans la langue nationale. Il le fit avec succès et eut un grand concours d'auditeurs (94 avant J.-C.). Cicéron, âgé pour lors de quatorze ans, aurait bien voulu profiter des leçons de ce nouveau maître; mais ceux qui dirigeaient son éducation ne lui en laissaient pas la liberté.

Un édit des censeurs condamna d'abord les nouvelles écoles (92 avant J.-C.); mais l'on comprit enfin combien il était raisonnable d'exercer les jeunes gens dans une langue qu'ils devaient toujours parler, et après ces premières contradictions, les rhéteurs latins enseignèrent sans obstacle. Ils ne contribuèrent pas peu au progrès étonnant que fit à Rome, dans les années suivantes, l'étude de l'éloquence. Les rhéteurs grecs, néanmoins, ne furent pas né-

gligés, on continua à prendre leurs leçons, et l'on *déclamait* tout à la fois dans les deux langues.

On appelait *déclamations* des compositions sur des sujets vrais ou inventés, tantôt dans le genre délibératif, tantôt dans le genre judiciaire, et rarement dans le genre démonstratif. Elles furent l'exercice de Cicéron, non-seulement pendant sa jeunesse, mais jusque dans un âge très-avancé, et lors même que les troubles de l'Etat lui eurent fait abandonner les fonctions du barreau. Il récitait à ses amis des harangues ainsi composées, et eux-mêmes, à leur tour, soumettaient à ses jugements des essais du même genre. *Hirtius et Dolabella*, dit-il, *viennent chez moi déclamer, et moi, je vais chez eux faire bonne chère.* (liv. IX, lettre 16ᵉ.) Marc-Antoine, Pompée et tous les personnages les plus illustres s'appliquèrent beaucoup à ces déclamations.

On trouve dans Suétone de curieux détails sur ces exercices. « L'étude de la rhétorique, dit-il, ayant pris faveur, il se trouva une grande abondance de professeurs et de docteurs, et leur art fut si florissant que, d'une condition infime, plusieurs arrivèrent jusqu'aux honneurs suprêmes. Mais le mode d'enseignement ne fut ni le même pour tous, ni invariable pour chacun en particulier : il y eut différentes manières d'exercer les disciples. On avait coutume de présenter les beautés du discours sous toutes sortes de figures, pour divers cas, par forme d'apologue et toujours autrement : tantôt c'étaient des narrations succinctes et rapides; tantôt des amplifications plus larges et plus abondantes. Parfois on traduisait les écrits des Grecs; on vantait les hommes célèbres, ou bien on les blâmait; on donnait aussi certains préceptes adaptés à l'usage de la vie commune; on montrait quelles choses étaient utiles et nécessaires, quelles autres pernicieuses et superflues. Souvent on apprenait à confirmer les fables, ou à détruire la foi aux histoires; les Grecs donnent à ce genre le nom de *thèses*, de *réfutations*, de *démonstrations*. Enfin, ces exercices tombèrent peu à peu en désuétude, et l'on en vint à la *controverse*. Les anciennes controverses étaient puisées dans les histoires, comme quelques-unes aujourd'hui encore, ou bien elles se prenaient dans un fait réel et vrai, s'il y en avait un de récent. On les proposait donc, en y ajoutant des noms de lieux. C'est de la sorte qu'il y en a eu de recueillies et de publiées, et peut-être ne sera-t-il pas hors de propos d'en rapporter une ou deux, sous forme d'exemple :

» Dans le courant de l'été, des jeunes gens de Rome étant venus à Ostie, descendent sur le rivage, abordent des pêcheurs qui traînent un filet, font prix avec eux pour ce qui arrivera d'une

capture, payent la somme convenue, attendent longtemps que les filets soient retirés, et, l'opération faite, il se trouve qu'il n'y a pas un seul poisson, mais qu'on a amené un panier garni d'or. Là-dessus, les acheteurs disent que le coup de filet leur appartient; les pêcheurs, qu'il leur appartient aussi.

» Des marchands d'esclaves débarquent à Brindes une troupe d'esclaves à vendre, mettent la bulle et la robe prétexte à un jeune garçon d'une beauté et d'une valeur considérables, le font ainsi passer aux yeux des jaloux péagers (douaniers) pour un jeune homme d'une condition libre, qui, par conséquent, n'était pas sujet à payer le droit établi, et parviennent aisément à cacher leur fraude. Ils arrivent à Rome, la chose est connue, et l'on réclame la liberté du jeune garçon, parce qu'il a été rendu libre de la volonté de son maître. » (*De claris Rhet.* I.)

Suétone énumère ensuite ce que l'on avait vu de plus illustres rhéteurs jusqu'à son époque, et fournit quelques curieux détails sur leurs habitudes littéraires. Ainsi, Albutius de Novarre, qui vivait dans l'intimité de l'orateur Plancus, s'était fait un auditoire où il proposait ordinairement des controverses et parlait assis; mais ensuite, excité par la chaleur de la discussion, il se tenait debout et achevait son discours. Il avait divers genres de déclamations : tantôt solennel et pompeux; tantôt, pour ne pas être regardé entièrement pour un rhéteur de l'école, il devenait simple et négligé, n'employant que des expressions triviales. Albutius plaida aussi des causes, mais plus rarement, ne s'attachant qu'aux plus considérables, et ne se chargeant que de la péroraison, morceau où le discours doit produire le plus d'effet. Nous voyons dans Cicéron et Quintilien que les plaidoiries se partageaient ainsi entre plusieurs orateurs. Quant à la nomenclature de Suétone, elle est loin de présenter tous les noms qui eurent de l'éclat dans le genre dont il s'agit ici.

Il y avait, dans la déclamation, deux genres assez distincts : l'un, que l'on appelait la *controverse*, et il concernait surtout l'éloquence judiciaire; l'autre, qu'on appelait *persuasion* (suasoria); et c'étaient à ces amplifications que les rhéteurs occupaient d'abord leurs élèves, qui, ensuite, les lisaient quelquefois en public. Le satyrique Perse n'avait pas oublié que « souvent, dans son enfance, il humectait ses yeux du jus de l'olive, s'il lui arrivait de ne pas vouloir dire les grandes paroles de Caton prêt à mourir. Et, cependant, un maître peu sensé les eût beaucoup louées; et le père du jeune homme, amenant ses amis, eût sué d'émotion en écoutant son imberbe orateur. » (Satyre III, v. 44.) On sent jusqu'où

pouvait tomber, sous la main d'un novice, d'un écolier, un sujet tel que Caton se déchirant les entrailles après la défaite de Pompée, afin de ne pas survivre à la liberté romaine, et quelles grandes paroles (*grandia verba*, *grande aliquid*), quelle enflure devaient porter de pareilles compositions.

Juvenal rappelait que lui *aussi avait retiré la main de devant la férule; que lui aussi avait donné à Sylla le conseil de goûter, citoyen privé, un sommeil profond.* (Satyre I, v. 15.) Les personnages historiques étaient ainsi le thème habituel des écrits de la jeunesse, et Juvénal encore nous le dit éloquemment d'Annibal, quand il s'écrie avec un superbe dédain : *Va, insensé, cours à travers les Alpes glacées; va, pour plaire aux enfants et devenir un sujet de déclamation.* (Satyre X, v. 161.)

Cet exposé fait connaître l'utilité des déclamations. Elles développaient l'esprit de la jeunesse, et la préparaient à la carrière oratoire. Cependant l'abus qu'on en fit plus tard corrompit l'éloquence et précipita la décadence du goût.

Caton, les Gracques, etc.

A l'époque où les maîtres grecs parurent à Rome, ou dans celle qui suivit immédiatement, on comptait déjà un grand nombre d'illustres orateurs. Les plus connus sont : Caton le Censeur, les Gracques, Scipion Emilien et Lélius, son ami. Ils avaient un excellent naturel, un merveilleux fonds d'esprit, beaucoup d'ordre dans le discours, de force dans les preuves, de solidité dans les pensées, d'énergie dans les expressions; mais nul art, nulle délicatesse, nulle grâce, nul soin de l'arrangement des mots, nulle connaissance du nombre et de l'harmonie du discours.

Caton avait composé un grand nombre de *harangues;* on en comptait, du temps de Cicéron, plus de cent cinquante; mais elles n'étaient point lues. Il ne manquait, néanmoins, à son éloquence qu'une certaine fleur de style et une vivacité de couleurs qui n'étaient point encore en usage.

Les Gracques, Tibérius et Caïus, se distinguaient aussi par une éloquence mâle et robuste, mais dénuée d'ornements. Ils sont les deux orateurs les plus célèbres dans cette éloquence tribunitienne dont nous avons parlé. On sait quels bouleversements ils excitèrent à Rome, en soulevant les passions de la multitude, et en proposant des lois qui, sous prétexte de défendre les droits du peuple,

avaient pour but de les élever eux-mêmes sur les débris de la puissance du sénat.

Cicéron nous a conservé quelques lignes d'un discours que tint le jeune Caïus après la mort de son frère.

« Où irai-je, s'écrie-t-il; de quel côté me tournerai-je, malheureux que je suis? Sera-ce vers le Capitole? mais il est encore teint du sang de mon frère. Retournerai-je dans ma maison? quoi! pour y voir une mère affligée, dans la dernière désolation et baignée dans les pleurs? »

En prononçant ces paroles, tout parlait en lui, les yeux, la voix, le geste, de sorte que ses ennemis mêmes ne purent retenir leurs larmes.

C'est ce même Caïus Gracchus qui avait toujours derrière lui un joueur de flûte, pour l'avertir quand il devait hausser ou baisser le ton de la voix.

L'éloquence de Lélius et de Scipion était très-éloignée de la dureté de celle de Caton et des Gracques, quoiqu'elle se ressentît encore du siècle où ils vivaient. Lélius avait beaucoup de modestie et de délicatesse, le trait suivant en est la preuve : il avait plaidé deux fois une même cause avec beaucoup d'éloquence, mais sans succès; alors il força ses parties à la remettre entre les mains de Galba, célèbre orateur de ce temps-là, qui avait plus de véhémence et de pathétique que lui, et qui, en effet, la gagna tout d'une voix.

Antoine, Crassus, Cotta, Sulpitius.

Après les orateurs dont nous venons de parler, on vit paraître Antoine et Crassus, et ensuite Cotta et Sulpitius, qui tous ne sont guère connus que par ce que Cicéron nous en apprend dans ses livres de rhétorique. Il remarque que ce fut sous les deux premiers que l'éloquence latine, parvenue à une sorte de maturité, commença à pouvoir entrer en lice avec celle des Grecs.

Antoine, dans le voyage qu'il fit pour aller en Cilicie en qualité de proconsul, s'arrêta quelque temps à Athènes et dans l'île de Rhodes, sous différents prétextes; mais en effet pour avoir l'occasion de converser avec les plus habiles maîtres de rhétorique, et pour se perfectionner dans l'éloquence par leurs avis. Il affecta pourtant toujours dans la suite de paraître ignorer ce que les Grecs enseignaient sur l'art de parler, espérant par ce moyen rendre son

éloquence moins suspecte. En effet, il passait communément, dans l'esprit de ses auditeurs, pour venir au barreau plaider ses causes presque sans préparation; mais, dans la vérité, il était tellement préparé, que souvent les juges ne l'étaient pas assez pour se défier de lui. Rien de ce qui pouvait servir à sa cause ne lui échappait : il savait placer chaque preuve dans l'endroit où elle faisait plus d'impression; il était moins attentif à la délicatesse et à l'élégance des mots qu'à leur force et à leur énergie; il ne paraissait occupé que des choses mêmes et du raisonnement; il avait toutes les grandes parties d'un orateur, et il les soutenait merveilleusement par la force et la dignité de la prononciation; il était surtout habile à gagner l'esprit des juges en remuant leurs passions; il fit aussi retentir très-souvent la tribune aux harangues de sa voix éloquente.

Crassus était le seul qu'on pût mettre en parallèle avec Antoine, et quelques-uns même le lui préféraient. Son caractère propre était un air de gravité et de dignité qu'il savait tempérer par une douceur insinuante, par une grande délicatesse, et même par une fine raillerie, sans jamais sortir de la décence qui convient à un orateur. Il avait une expression pure, exacte, élégante, mais sans affectation. Il s'expliquait avec une merveilleuse netteté, et relevait la beauté de son discours par la force des preuves et par l'agrément des similitudes.

Il joignait à ces rares talents une profonde connaissance du droit; car, dans cette science, il n'était surpassé que par Scévola, le plus habile jurisconsulte de son siècle et en même temps l'un des plus célèbres orateurs.

Cicéron, dans ses dialogues *sur l'Orateur*, rapporte un trait frappant de l'éloquence de Crassus. Il plaidait contre un jeune homme, nommé Brutus, dont la mauvaise conduite contrastait avec les vertus de sa famille. Pendant qu'il parlait, le convoi de Junia, aïeule de Brutus, vint à passer par hasard devant le Forum; alors Crassus s'interrompant tout à coup :

« Eh bien! lui dit-il, que veux-tu que cette femme révérée dise à ton père du fils qu'il nous a laissé? Que veux-tu qu'elle dise à tous ces grands hommes, tes aïeux, dont nous voyons les images? à ce Brutus, à qui nous devons notre liberté? S'il demande ce que tu fais, quel est l'état, quel est le genre de gloire et de vertu dont tu t'occupes, que lui dira-t-on? Est-ce d'augmenter ton patrimoine? ce n'est pas ce qu'il y aurait de plus digne de ton nom, mais cela même ne t'est plus possible : il ne t'en reste rien; tes

débauches ont tout dévoré. Est-ce de l'étude du droit civil? ton père s'y est distingué; il nous en a laissé des monuments; mais pour toi, on lui dira qu'en vendant tout ce que tu en as reçu pour héritage, tu ne t'es pas même réservé le siége paternel où il écrivait. Est-ce de l'art militaire? mais tu n'as jamais vu un camp. Est-ce de l'éloquence? mais tu ne la connais même pas, et tout ce que tu as de voix et de facultés est employé à ce trafic honteux de calomnies publiques, qui est ta dernière ressource. Et tu oses voir le jour! Tu oses regarder tes juges! Tu oses te montrer dans le Forum, dans cette ville, aux yeux de tes concitoyens! Tu ne frémis pas de honte et d'effroi à l'aspect de cet appareil funéraire, de ces images sacrées qui t'accusent, de ces ancêtres que tu es si loin d'imiter, qu'il ne te reste pas même un asile où tu puisses encore les placer. »

Cotta et Sulpitius différaient par le caractère de leur éloquence.

Cotta, du côté de l'invention, avait de la pénétration et de la justesse d'esprit; son élocution était pure et coulante. Comme la faiblesse de sa poitrine l'obligeait d'éviter toute contention de voix, il avait soin de régler sur ce peu de force son style et sa manière de composer. Tout était juste, exact et de bon goût dans son discours; mais ce qui était le plus admirable en lui, c'est que, ne pouvant presque faire usage du style véhément et impétueux, et se trouvant, par conséquent, hors d'état d'entraîner les juges par la force de son discours, il savait pourtant les manier avec tant d'adresse et d'habileté, qu'il produisait sur leur esprit le même effet, par son éloquence douce et tranquille, que Sulpitius par les traits vifs et enflammés de la sienne.

Sulpitius, au contraire, avait le style grand, véhément et pour ainsi dire tragique; la voix douce, forte et éclatante; le geste et le mouvement du corps extrêmement agréables et gracieux, mais d'un agrément et d'une grâce qui convenaient au barreau, non au théâtre. Son discours était abondant et rapide, sans passer les justes bornes et sans se répandre en superfluités. Sulpitius prenait pour modèle Crassus, Antoine plaisait davantage à Cotta; mais ni ce dernier n'avait la force d'Antoine, ni l'autre l'agrément de Crassus.

CHAPITRE SECOND.

PERFECTION DE L'ÉLOQUENCE ROMAINE.

César. — Hortensius. — Cicéron surpasse tous les autres orateurs et laisse des modèles dans tous les genres. — Ses ouvrages oratoires. — Ses écrits philosophiques. — Parallèle de Démosthène et de Cicéron.

Le siècle de Cicéron produisit un grand nombre d'excellents orateurs : Brutus, Messala, César, Hortensius et plusieurs autres, qui tous se sont fait un grand nom chez les Romains, quoique leurs ouvrages ne soient point parvenus jusqu'à nous.

César (100 — 44).

« Pour César, dit Quintilien, s'il se fût entièrement adonné au barreau, on n'opposerait pas d'autre nom à Cicéron. Il a tant d'énergie, tant de pénétration, tant de feu, qu'il semble avoir parlé comme il faisait la guerre ; et tout cela est encore relevé en lui par une merveilleuse élégance de langage, qualité dont il était particulièrement soigneux. » (*Institutions oratoires*, liv. x.)

Hortensius (113 — 49).

Hortensius brilla au barreau dès sa plus grande jeunesse, et la première cause qu'il plaida, à l'âge de dix-neuf ans, lui fit tout d'un coup une grande réputation. « Le talent d'Hortensius, dit Cicéron, dès qu'il parut, fit le même effet qu'une belle statue de Phidias,

dont le coup d'œil charme et enlève dans le moment. » Il avait un génie vif, une ardeur inconcevable pour le travail, une assez grande étendue de science, une prononciation agréable, et surtout une mémoire prodigieuse et un geste parfait.

Sa mémoire était si sûre, qu'après avoir médité en lui-même un discours sans écrire un seul mot, il le rendait dans les mêmes termes dans lesquels il l'avait préparé. Rien ne lui échappait des plus longs plaidoyers de ses adversaires, et les choses mêmes les plus difficiles se gravaient exactement dans sa mémoire. On rapporte, qu'en conséquence d'une gageure, il passa un jour entier à une vente, et lorsqu'elle fut finie, il rendit compte de toutes les choses qui avaient été vendues, du prix de chacune, du nom des acheteurs, et cela par ordre, sans se tromper dans une seule circonstance, comme il fut vérifié par l'huissier qui le suivait sur son livre à mesure qu'il parlait.

Pour ce qui est de son geste, il était si parfait, que lorsqu'il plaidait, on était aussi curieux de le voir que de l'entendre, tant les mouvements du corps accompagnaient admirablement ses discours. Esope et Roscius, les deux plus fameux acteurs qui aient existé à Rome, l'un dans le tragique, l'autre dans le comique, venaient assister à ses plaidoiries pour se perfectionner dans leur art en étudiant le modèle que leur en donnait Hortensius. Il faut avouer néanmoins qu'il poussait ce talent au delà de ce qui convenait à la gravité de sa profession. On l'eût pris souvent moins pour un orateur que pour un comédien, et il s'en attira le reproche de la part de Torquatus, qui, plaidant contre lui, le compara publiquement à Dionysia, célèbre danseuse de ce temps-là. Le nom de Dionysia lui était même ordinairement donné par ses ennemis.

Hortensius effaça tous les orateurs qui l'avaient précédé, et pendant longtemps il régna seul au barreau ; il eut ensuite un rival redoutable dans Cicéron, et finit par en être entièrement éclipsé. A dater de son consulat, il commença à déchoir, et à mesure qu'il avançait en âge, il devenait de plus en plus méconnaissable. Cicéron explique comment il fut plus goûté dans sa jeunesse. Il avait donné dans un genre d'éloquence ornée et fleurie, où régnaient une heureuse richesse d'expressions, une grande beauté et une grande délicatesse de pensées, souvent néanmoins plus brillantes que solides; une exactitude, une justesse, une élégance de composition non communes. Ses discours, travaillés ainsi avec un soin et un art infinis, et soutenus par un beau son de voix, un geste très-agréable et une déclamation parfaite, plurent extrê-

mement dans un jeune homme, et enlevèrent d'abord tous les suffrages. Mais dans la suite, comme le poids des charges par où il avait passé et la maturité de l'âge demandaient quelque chose de grave et de sérieux, cette éloquence enjouée ne fut plus de saison. D'ailleurs il ne se donnait plus la même peine qu'autrefois, et l'on sait que le travail est nécessaire, même aux hommes de talent, pour obtenir des succès.

La réputation d'Hortensius diminua encore davantage après sa mort. Comme ses discours devaient beaucoup à une déclamation séduisante, ils ne se soutinrent pas à la lecture. Quintilien, qui les avait sous les yeux, les trouvait extrêmement au-dessous de la gloire qu'ils avaient procurée à leur auteur.

Il y avait un rapport frappant entre les mœurs d'Hortensius et son éloquence. Il était d'un luxe recherché et d'une délicatesse excessive, avait pour sa personne des soins minutieux qui allaient jusqu'au ridicule, et donnait des attentions extraordinaires à des bagatelles. On doit rendre justice à la douceur de ses mœurs, dont nous avons une grande preuve dans l'amitié qu'il entretint toujours avec Cicéron, malgré leur rivalité par rapport à la gloire de l'éloquence; mais il n'avait pas une grande délicatesse dans le choix des causes : il se chargeait volontiers des plus mauvaises. La corruption des jugements était telle qu'il n'y avait plus de justice dans Rome. Les juges vendaient publiquement leurs voix, et il était passé en maxime qu'un homme riche, quelque coupable qu'il fût, ne pouvait être condamné. Or l'orateur Hortensius avait une grande part à cette corruption universelle de la justice. Il ne s'en tenait pas à déployer, en faveur des accusés qu'il défendait, ses talents, son éloquence, il mettait en œuvre tous les moyens, les sollicitations, les caresses, l'argent. Il n'était pas lui-même désintéressé. Dans l'affaire de Verrès, il avait reçu des présents considérables, et en particulier un sphynx d'ivoire, qui donna lieu à un bon mot de Cicéron; car, comme celui-ci attaquait son adversaire d'une manière fine et cachée, Hortensius, qui feignait de ne pas l'entendre, lui dit qu'il ne savait pas expliquer les énigmes. *Je m'en étonne*, dit Cicéron, *vous avez chez vous le Sphynx.*

Cicéron (106 — 43).

Cicéron était né d'une simple famille de chevaliers romains, à Arpinum, ville municipale du pays des Volsques (106 avant J.-C.).

La nature lui fit part de tous les dons nécessaires à un orateur,

d'une figure agréable, d'un cœur sensible, d'une imagination riche et féconde, d'un esprit vif, pénétrant, avide d'apprendre et capable de tout embrasser. Son père ne négligea rien pour son éducation, et le fit étudier sous les plus habiles maîtres de son temps. Le jeune Cicéron fit des progrès si rapides, se distingua d'une manière si marquée parmi ses compagnons d'étude, qu'au sortir des écoles ils le mettaient au milieu de leur troupe pour l'honorer, et que les parents de ces enfants, qui les entendaient tous les jours vanter la vivacité de son esprit et la maturité de son jugement, venaient exprès dans les écoles pour en être témoins par eux-mêmes, et s'en retournaient charmés de ce qu'ils avaient vu et entendu.

A l'âge de seize ans ses études devinrent plus sérieuses. Il commença à suivre assidûment tous les orateurs qui avaient quelque réputation, soit qu'ils plaidassent devant les juges, soit qu'ils fissent des harangues devant le peuple assemblé. Il consacrait tous les jours un temps considérable à lire et à composer, soit en latin, soit en grec. Il ne se borna pas à l'éloquence : il étudia à fond toutes les parties de la philosophie, et en particulier la dialectique. Il apprit la jurisprudence des deux Scévola; la poésie même fut pour lui un exercice assidu. En un mot, il embrassa cette universalité de connaissances que plus tard il prescrivit à l'orateur.

Ses premiers essais furent quelques poèmes assez estimés de ses contemporains, poèmes dont il ne nous reste que des fragments. Le plus admiré de tous était celui où il célébra son compatriote Marius, dont la gloire avait frappé vivement sa jeune imagination. Il ne paraît pas, au reste, qu'il ait eu jamais de grandes prétentions à la gloire poétique.

Celle de l'éloquence était l'objet de tous ses vœux. Il n'entra néanmoins dans la carrière oratoire qu'à l'âge d'environ vingt-six ans. Ses premiers discours furent des coups de maître, et ils lui acquirent d'abord une réputation qui égala celle des plus anciens orateurs. Son plaidoyer pour Roscius d'Amérie lui attira de grands applaudissements, d'autant plus que personne n'avait osé se charger de cette affaire, à cause du crédit de Chrysogonus, affranchi du dictateur Sylla, qui était alors tout-puissant dans la République.

Il quitta Rome quelque temps après pour visiter les écoles célèbres de la Grèce et de l'Asie, et pour raffermir, par la distraction d'un voyage, une santé naturellement faible et que le travail avait encore altérée. Le séjour d'Athènes accrut le goût naturel qui le portait vers la philosophie. En Asie, il consulta tout

ce qu'il trouva d'habiles philosophes et de célèbres orateurs. Il s'attacha principalement au fameux Apollonius Molon, Rhodien, dont il avait déjà pris des leçons à Rome. Cet habile maître corrigea plusieurs défauts de son style; il vint à bout d'en retrancher en grande partie cette abondance excessive, qui, semblable à un fleuve qui se déborde, ne connaissait ni borne ni mesure. Le trait suivant peut faire juger de la perfection qu'acquit alors l'éloquence de Cicéron. Apollonius l'ayant un jour entendu déclamer un discours, demeura dans un profond silence, tandis que tout le monde s'empressait d'applaudir : *Ah!* répondit-il, ***je vous loue sans doute et vous admire; mais je plains le sort de la Grèce: il ne lui restait plus que la gloire de l'éloquence, vous allez la lui ravir et la transporter aux Romains.***

Après deux années d'absence, Cicéron retourna à Rome. Il y continua ses études dans l'art de la parole, et cultiva surtout l'action, cette partie si essentielle, au jugement de Démosthène. Plutarque assure qu'il eut, sous ce rapport, les mêmes obstacles à vaincre que l'orateur de la Grèce. Il en triompha comme lui, à force de constance et par les conseils d'Esope et de Roscius. Macrobe rapporte qu'il s'exerçait, avec ce dernier, à qui rendrait une même pensée et un même sentiment, l'un en plus de tours différents et néanmoins heureux, l'autre par une plus grande variété de gestes et de mouvements.

Les talents de Cicéron, cultivés avec tant de soin, le rendirent bientôt l'objet de l'admiration publique, et le firent monter aux premières dignités de l'Etat. Il n'entre pas dans notre sujet de le suivre dans sa carrière politique, ni même dans les détails de sa vie oratoire. Il suffit de dire qu'il mit toujours sa gloire à faire servir son crédit et sa puissance à procurer le bien de l'humanité, et en particulier celui de sa patrie; qu'il sut, par de grandes actions, s'égaler aux plus grands hommes de son temps; qu'il gouverna et sauva Rome; que, dans un siècle de crimes, il offrit le modèle des plus belles vertus; qu'il fut le défenseur des lois au milieu de l'anarchie; qu'honoré pour son talent et chéri de ses concitoyens, qui le trouvaient toujours prêt à défendre leurs intérêts avec un dévouement généreux, il fut environné d'une estime et d'une considération immenses, et qu'enfin, après avoir, jusqu'à l'âge de soixante-trois ans, défendu les particuliers et l'Etat, cultivé les lettres, la philosophie et l'éloquence, il périt victime des factions et de l'ingratitude monstrueuse d'Octave, à qui il avait servi de protecteur et de père (43 avant J.-C.).

On ne peut blâmer, dans la vie de ce grand homme, qu'un

peu de vanité pour les services qu'il avait rendus à sa patrie, quelque faiblesse dans son exil, et une conduite flottante et irrésolue dans les guerres civiles de César et de Pompée.

ÉLOQUENCE DE CICÉRON.

Le nom seul de Cicéron rappelle encore toute la splendeur de l'éloquence. Avant lui, les orateurs ne se distinguaient que par la solidité des pensées; leur langage était rude et dépouillé de tout agrément. Hortensius, il est vrai, avait commencé à jeter les grâces dans le discours; mais l'élégance minutieuse, la parure affectée de son style, ne pouvaient donner à l'idiome des Romains ce nombre imposant, cette harmonie majestueuse, qui jusqu'alors n'avaient appartenu qu'à celui des Grecs. Il était réservé à Cicéron de lui procurer aussi cet avantage, et l'on peut dire qu'il opéra, sous ce rapport, une révolution complète dans la langue latine. Il porta l'harmonie du discours à la plus étonnante perfection. Il abonde en expressions magnifiques et en périodes cadencées. Dans les sujets les plus simples, son style est plein et coulant, jamais brusquement coupé. Il semble même qu'il prodigue alors avec plus d'abondance les richesses inépuisables de son élocution, afin de relever par cet artifice la sécheresse et l'aridité des pensées.

Ce style harmonieux, mais simple et naturel tout à la fois, est soutenu par des qualités éminentes. Tous les discours de Cicéron attestent une profonde connaissance de l'art. Il commence, en général, par un exorde régulier; il met beaucoup de soin à préparer son auditoire et à gagner son affection; sa méthode est claire, et ses arguments sont distribués dans le meilleur ordre. Sa manière est développée, mais le plus souvent variée et toujours assortie au sujet. Dans ses quatre harangues contre Catilina, par exemple, on remarque de l'une à l'autre un ton et un style fort différents, surtout en passant de la première à la dernière; et l'on voit l'orateur se conformer, avec beaucoup de jugement, à l'occasion et à la situation du moment. Personne n'a mieux connu le cœur de l'homme, ni mieux réussi à en émouvoir tous les ressorts, soit par les passions douces et tendres, soit par celles qui emploient les grandes figures, les grands mouvements et qui mettent en œuvre tout ce que l'éloquence a de plus fort et de plus touchant. Lorsqu'un intérêt public très-important excite son indignation, il devient pressant, animé, impétueux au plus haut point. C'est ainsi qu'il se montre dans ses discours contre Antoine, et dans ceux contre Verrès et contre Catilina.

Quelque éminentes que soient ces qualités, elles sont mêlées de certains défauts. Dans la plupart des harangues de Cicéron, surtout dans celles qui sont l'ouvrage de sa jeunesse, il y a trop d'art, et l'art va même quelquefois jusqu'à l'ostentation. Son éloquence s'annonce avec trop d'apparat : il semble souvent plus occupé d'exciter l'admiration de ses juges que de les convaincre. Il en résulte qu'il est quelquefois plus pompeux que solide, et qu'il déduit ou développe sa pensée, lorsqu'il devrait être pressant et rapide. Ses périodes sont toujours arrondies et sonores, sans qu'on puisse y remarquer aucune monotonie, parce qu'il sait en varier habilement la cadence; mais en aspirant trop à la magnificence, il affaiblit son style. Dès qu'il en trouve l'occasion, il fait lui-même son éloge. De grandes actions et des services réels rendus à sa patrie peuvent, à cet égard, lui servir d'excuse : les mœurs anciennes imposaient aussi, sous ce rapport, moins de retenue que les nôtres; mais après que l'on a pesé toutes ces considérations, on ne peut laver entièrement Cicéron du reproche d'ostentation et de vaine gloire.

Les défauts que nous venons de signaler dans l'éloquence de Cicéron, n'échappèrent point aux hommes de son temps. Brutus l'accusait d'être faible et énervé. « Ses contemporains, dit Quintilien, ont été jusqu'à l'accuser d'enflure et de pompe asiatique, de profusion et de répétitions superflues, de froideur dans la raillerie, de faiblesse et de diffusion dans la composition; enfin d'une mollesse de style peu digne d'un homme. » De tels reproches sont évidemment exagérés et sentent la malignité et l'inimitié personnelle. Ces exagérations prirent leur source dans les opinions extrêmes des deux partis opposés, qui, au temps de Cicéron, divisaient à Rome ceux qui s'occupaient de l'art oratoire. Ces partis étaient connus sous le nom d'*attiques* et d'*asiatiques*. Les premiers recommandaient cette espèce d'éloquence qui leur paraissait la plus naturelle, et dont la simplicité fait le mérite. Ce parti accusait Cicéron de s'écarter de ce style simple et sévère, et d'incliner vers la manière fleurie des Asiatiques. Cicéron, à son tour, dans ses traités de rhétorique, cherche à présenter ses adversaires comme substituant à la véritable éloquence attique, une manière froide et aride, et soutient que la forme de composition qu'il a adoptée, est calquée sur le modèle du style attique le plus pur. Quintilien, en reconnaissant à peu près ce qu'il y a de juste dans les critiques dirigées contre Cicéron, se prononce en sa faveur, et préfère, quelque nom qu'on lui donne, un style abondant, plein, étendu.

Parmi les nombreux discours de Cicéron, on distingue particulièrement : le *Discours des supplices contre Verrès;* les *quatre Catilinaires;* les *quatorze Philippiques*, et surtout la *seconde;* les *trois Discours contre la loi agraire;* les *Discours pour Milon, pour Marcellus, pour Ligarius, pour la loi Manilia, pour Muréna, pour le poëte Archias.*

Entrons dans quelques détails au sujet de ces discours.

VERRINES.

Cicéron avait montré un généreux courage en plaidant en faveur de Roscius d'Amérie. C'est aussi le sentiment qui l'anima dans l'accusation contre Verrès. Celui-ci, pendant qu'il était préteur en Sicile, avait exercé toutes sortes de déprédations et commis les crimes les plus odieux. Cicéron, qui en demandait vengeance, apportait dans cette cause de grands avantages : il avait exercé la questure en Sicile avec éclat, et venait d'être désigné édile. Le peuple romain, charmé de son éloquence et persuadé de sa vertu, lui prodiguait dans toutes les occasions la faveur la plus déclarée. Les applaudissements publics le suivaient partout; mais il n'est pas moins vrai aussi qu'en attaquant Verrès, il avait de grands obstacles à vaincre. Verrès, tout coupable qu'il était, se sentait appuyé du crédit de tout ce qu'il y avait de plus puissant dans Rome. Les grands, qui regardaient comme un de leurs droits de s'enrichir dans le gouvernement des provinces par les plus criantes concussions, faisaient cause commune avec lui, et ne voyaient, dans la punition qui le menaçait, qu'un exemple à craindre pour eux. On employait tous les moyens possibles pour le soustraire à la sévérité des lois. Cicéron, à qui les Siciliens avaient adressé leurs plaintes, comme au protecteur naturel de cette province depuis qu'il y avait été questeur, était allé sur les lieux recueillir les témoignages dont il avait besoin contre l'accusé. Il avait demandé trois mois et demi pour ce voyage; mais il apprit qu'on s'arrangeait pour traîner l'affaire en longueur jusqu'à l'année suivante, où M. Métellus devait être préteur et Q. Métellus et Hortensius consuls. C'étaient précisément les défenseurs de Verrès, et ce concours de circonstances leur aurait donné trop de moyens pour le sauver; Cicéron fit tant de diligence, que son information fut achevée en cinquante jours. Il revint à Rome au moment où on l'attendait le moins; et, considérant que la plaidoirie pouvait occuper un grand nombre d'audiences et consumer un temps précieux, il fit procéder tout de suite à la preuve testimoniale, et ne prononça qu'un seul discours,

dans lequel, à chaque fait, il citait les témoins qu'il présentait à son adversaire Hortensius. Les preuves furent si claires, les dépositions si accablantes, les murmures de tout le peuple romain, qui était présent, se firent entendre avec tant de violence, qu'Hortensius atterré n'osa prendre la parole pour combattre l'évidence, et conseilla lui-même à Verrès de ne pas attendre le jugement et de s'exiler de Rome.

La tournure que prit cette affaire fut cause que de sept harangues dont elle est le sujet, il n'y eut que les deux premières de prononcées. Cicéron écrivit les autres, pour laisser un modèle de la manière dont une accusation doit être suivie et soutenue dans toutes ses parties. Les deux dernières *Verrines*, regardées généralement comme des chefs-d'œuvre, ont pour objet, l'une, les vols et les rapines de Verrès; l'autre ses cruautés et ses barbaries. L'une est remarquable par la richesse des détails, la variété et l'agrément des narrations, par tout l'art que l'orateur emploie pour prévenir la satiété en racontant une foule de larcins, dont le fond est toujours le même; l'autre est admirable par la véhémence et le pathétique, par tous les ressorts que l'orateur met en œuvre pour émouvoir la pitié en faveur des opprimés, et exciter l'indignation contre le coupable.

Nous citerons des extraits de ce dernier discours.

Au moment où Verrès fut chargé de la préture de Sicile, les pirates infestaient les mers qui baignent cette île et les côtes d'Italie. Son devoir était d'entretenir la flotte que la république armait pour les combattre et protéger son commerce; mais l'avarice du préteur ne vit dans ces moyens de défense qu'un nouvel objet de rapine et d'exactions; et, faisant acheter leur congé aux soldats et aux matelots qui devaient servir sur les galères, vendant aux villes alliées et tributaires la dispense de fournir ce qu'elles devaient suivant les traités, et laissant manquer de tout le peu d'hommes qu'il se crut obligé de garder sur le petit nombre de vaisseaux qui étaient en mer, il ne se mit pas en peine d'exposer la Sicile aux incursions des pirates, pourvu qu'il s'enrichit aux dépens de l'Etat et de la province. Il mit à la tête de cette misérable escadre, non pas un Romain, mais, ce qui était sans exemple, un Sicilien nommé Cléomène, dont la femme était publiquement la maîtresse du préteur. Il arriva ce qui devait arriver : la flotte romaine s'enfuit à la vue des pirates, et Cléomène le premier s'empressa de débarquer. Les autres commandants de galères, qui n'avaient que quelques soldats exténués par le besoin, ne purent faire autre chose que de suivre l'exemple de l'amiral. Les pirates brûlèrent les vaisseaux

abandonnés à la vue de Syracuse, et entrèrent jusque dans le port. Cet affront fait aux armes romaines, cette alarme portée par des corsaires jusque dans une ville aussi puissante que Syracuse, retentirent bientôt jusqu'à Rome. Verrès craignit les suites d'un si fâcheux éclat, et, pour ne pas paraître coupable de ce désastre, il forma le dessein le plus abominable qui soit jamais entré dans la tête d'un tyran également lâche et cruel. Il imagina d'accuser de trahison les commandants siciliens, dont l'innocence était connue, et qui n'avaient pu faire que ce qu'ils avaient fait, et sans la plus légère preuve, il les condamna au dernier supplice. Toute la Sicile frémit de cet attentat. Cicéron en demanda vengeance. On va voir de quelles couleurs il a su le peindre, et avec quelle énergie il en détaille toutes les horreurs.

« Verrès sort de son palais, animé de toutes les fureurs du crime et de la barbarie. Il paraît dans la place publique et fait citer les commandants à son tribunal. Ils viennent sans soupçon et sans crainte. Il fait soudain charger de fers ces malheureux, qui se fient à leur innocence, qui réclament la justice du préteur et lui demandent la raison de ce traitement. « C'est, leur dit-il, pour avoir » livré par trahison nos vaisseaux à l'ennemi. » Tout le monde se récrie, tout le monde s'étonne qu'il ait assez d'impudence pour imputer à d'autres qu'à lui la cause d'un malheur qui n'était que l'ouvrage de son avarice; qu'un homme tel que Verrès, mis par l'opinion publique au rang des brigands et des corsaires, ose accuser quelqu'un d'être d'intelligence avec eux; qu'enfin cette étrange accusation n'éclate que quinze jours après l'événement. On demande où est Cléomène, non pas qu'on le crût plus digne de ce châtiment que les autres; qu'avait-il pu faire avec des vaisseaux dénués de toute défense? mais enfin sa cause était la même. Où est Cléomène? on le voit à côté du préteur, lui parlant familièrement à l'oreille, comme il avait coutume de faire: l'indignation est générale, en voyant mettre aux fers les hommes les plus honnêtes, les plus distingués de leur ville, tandis que Cléomène, pour prix de ses complaisances infâmes, est l'ami et le confident du préteur. Il se présente cependant un accusateur: c'était un misérable nommé Turpion, flétri sous les gouvernements précédents, bien fait pour le rôle abject dont on le chargeait, et connu pour être l'instrument de toutes les iniquités, de toutes les bassesses, de toutes les extorsions de Verrès. Les parents, les proches de ces infortunés accourent à Syracuse, frappés de cette funeste nouvelle; ils voient leurs enfants accablés sous le poids des

chaînes, portant, ô Verrès! la peine de ton exécrable avarice. Ils se présentent, réclament leurs enfants, les défendent à grands cris, implorent ta foi, ta justice, comme si tu en avais eu jamais. C'est là qu'on voyait Dexion de Tyndaris, un homme de la première noblesse, qui t'avait logé chez lui, que tu avais appelé ton hôte; et ni l'hospitalité, ni son malheur, ni le rang qu'il tient parmi les siens, ni sa vieillesse, ni ses larmes n'ont pu te rappeler un moment à quelque sentiment d'humanité. On voyait Eubulide, non moins considérable et non moins respecté, qui, pour avoir, dans ses défenses, prononcé le nom de Cléomène, vit, par tes ordres, déchirer ses vêtements, et fut laissé presque nu sur la place.

» Et quel moyen de justification restait-il donc?— « Je défends, dit » Verrès, de nommer Cléomène.—Mais ma cause m'y oblige.—Vous » mourrez si vous le nommez.— Mais je n'avais point de rameurs sur » mon navire.—Vous accusez le préteur! Licteurs, que sa tête tombe » sous la hache! » Juges, voilà le langage de Verrès. Jamais il ne fit de moindres menaces. Écoutez, au nom de l'humanité, écoutez les outrages faits à nos alliés; écoutez le récit de leurs malheurs. Parmi ces innocents accusés paraissait aussi Héraclius de Ségeste, sicilien de la plus haute naissance, que la faiblesse de sa vue avait empêché de s'embarquer sur son vaisseau, et qui avait eu ordre de rester à Syracuse. Certes, Verrès, celui-là n'a pu être coupable; il n'a pu ni livrer ni abandonner le navire où il n'était pas! N'importe, on met au rang des criminels celui qu'on ne peut même accuser faussement d'aucun crime. Enfin, de ce nombre était aussi Furius d'Héraclée, homme célèbre pendant sa vie, et qui l'est devenu bien plus après sa mort : c'est lui qui eut le courage, non-seulement d'adresser en face à Verrès tous les reproches qu'il méritait (sûr de mourir, il n'avait plus rien à ménager); mais même d'écrire son apologie dans la prison, en présence de sa mère, qui tout en larmes, passait les jours et les nuits auprès de lui. Toute la Sicile l'a lue, cette apologie, l'histoire de tes forfaits et de tes cruautés : on y voit combien chaque commandant de galères a reçu de matelots de la ville qui devait les fournir, et combien ont acheté de toi leur congé; et lorsqu'à ton tribunal il alléguait ses moyens de défense, tes licteurs lui frappaient les yeux à coups de verges; tandis que cet homme courageux, résolu à la mort et insensible à ses douleurs, s'écriait qu'il était indigne que les larmes de sa mère eussent moins de pouvoir sur toi pour le sauver, que les caresses d'une prostituée pour sauver l'infâme Cléomène.

» Verrès enfin les condamne tous de l'avis de son conseil; mais pourtant dans une cause de cette nature, dans une affaire capitale,

il ne fait venir ni son questeur Vettius, ni son lieutenant Cervius. Ce prétendu conseil n'était que le ramas des brigands qu'il avait à ses ordres. Juges, représentez-vous la consternation des Siciliens, nos plus fidèles et nos plus anciens alliés, si souvent comblés des bienfaits de nos ancêtres. Chacun tremble pour soi, personne ne se croit en sûreté. On se demande ce qu'est devenue cette ancienne douceur du gouvernement romain, changée en cet excès d'inhumanité? comment tant d'hommes ont pu être condamnés en un moment, sans être convaincus d'aucun crime? comment ce préteur indigne a pu imaginer de couvrir ses brigandages par le supplice de tant d'innocents? Il semble, en effet, qu'on ne puisse rien ajouter à tant de scélératesse, de démence et de cruauté. Mais Verrès veut se surpasser lui-même; il veut enchérir sur ses propres forfaits. Je vous ai parlé de Phalargus, excepté de la condamnation générale, parce qu'il commandait le navire que montait Cléomène. Timarchide, l'un des agents de Verrès, fut instruit que ce jeune homme, ne croyant pas sa cause différente de celle des autres, avait montré quelque crainte. Il va le trouver, lui déclare qu'en effet il est à l'abri de la hache; mais qu'il court risque d'être battu de verges s'il ne se rachète de ce supplice. Et vous l'avez entendu vous spécifier la somme qu'il avait comptée pour se dérober aux verges des licteurs! Mais à quoi m'arrêté-je? Sont-ce là des reproches à faire à Verrès? Un jeune homme noble, un commandant de vaisseau se rachète des verges à prix d'argent : c'est dans Verrès un trait d'humanité. Un autre, au même prix, se dérobe à la hache. Verrès nous y a accoutumés; ce n'est pas à lui qu'il faut reprocher des crimes usés. Le peuple romain attend des horreurs nouvelles, des attentats inusités; il sait que ce n'est pas un magistrat prévaricateur qu'on a mis en jugement devant vous; mais le plus abominable des tyrans : vous allez le reconnaître. Les innocents sont condamnés, on les traîne dans les cachots, on prépare leur supplice; mais il faut que ce supplice commence dans leurs malheureux parents. On leur interdit la vue de leurs enfants; on défend de leur porter des vêtements et de la nourriture. Ces pères infortunés, qui sont ici devant vous, étaient étendus sur le seuil de la prison; des mères inconsolables y passaient la nuit dans les pleurs, sans pouvoir obtenir les derniers embrassements de leurs enfants; elles demandaient pour toute grâce qu'il leur fût permis de recueillir leurs derniers soupirs, et le demandaient en vain. Là, veillait le gardien des prisons, le ministre des barbaries de Verrès, la terreur des citoyens, le licteur Sestius, qui s'établissait un revenu sur les douleurs et sur les larmes de tous

ces malheureux. — Tant pour visiter votre fils ; tant pour lui donner de la nourriture : personne ne s'y refusait. — Que me donnerez-vous pour faire mourir votre fils d'un seul coup? pour qu'il ne souffre pas longtemps? pour qu'il ne soit pas frappé plusieurs fois? Toutes ces grâces étaient taxées. — O condition affreuse ! ô insupportable tyrannie! Ce n'était pas la vie que l'on marchandait, c'était une mort plus prompte et moins cruelle. Les prisonniers eux-mêmes composaient avec Sestius pour ne recevoir qu'un seul coup; ils demandaient à leurs parents, comme une dernière marque de leur tendresse, de payer cette faveur à l'inflexible Sestius. Est-ce assez de tourments? la mort en sera-t-elle au moins le terme? la barbarie peut-elle s'étendre au delà? Oui; quand ils auront été exécutés, leurs corps seront exposés aux bêtes féroces. Si c'est pour les parents un malheur de plus, qu'ils paient le droit de sépulture. Vous le savez, vous avez entendu Onase de Segeste vous dire quelle somme il avait payé à Timarchide pour ensevelir Héraclius. Et qui, dans Syracuse, ignore que ces marchés pour la sépulture se traitaient entre Timarchide et les prisonniers eux-mêmes? que ces marchés étaient publics? qu'ils se concluaient en présence des parents? que le prix des funérailles était arrêté et payé d'avance?

» Le moment de l'exécution est arrivé ; on tire les prisonniers de leurs cachots, on les attache au poteau : ils reçoivent le coup mortel. Quel fut alors l'homme assez insensible pour ne pas se croire frappé du même coup; pour ne pas être touché du sort de ces innocents, de leur jeunesse, de leur infortune, qui devenait celle de tous leurs concitoyens? Et toi, dans ce deuil général, au milieu de ces gémissements, tu triomphais sans doute ; tu te livrais à ta joie insensée ; tu t'applaudissais d'avoir anéanti les témoins de ton avarice. Tu te trompais, Verrès, en croyant effacer tes souillures et laver tes crimes dans le sang de l'innocence ; tu t'accusais toi-même, en te persuadant que tu pourrais, à force de barbarie, t'assurer l'impunité de tes brigandages. Ces innocents sont morts, il est vrai, mais leurs parents vivent, mais ils poursuivent la vengeance de leurs enfants, mais ils poursuivent ta punition. Que dis-je? parmi ceux que tu avais marqués pour tes victimes, il en est qui sont échappés; il en est que le ciel a réservés pour ce jour de la justice. Voilà Philarque, qui n'a pas fui avec Cléomène, qui, heureusement pour lui, a été pris par les pirates, et que sa captivité a sauvé des fureurs d'un brigand plus inhumain cent fois que ceux qui sont nos ennemis; voilà Phalargus, qui a payé sa délivrance à ton agent Timarchide. Tous deux déposent du congé

vendu aux matelots, de la famine qui régnait sur la flotte, de la fuite de Cléomène. Eh bien! Romains, de quels sentiments êtes-vous affectés? qu'attendez-vous encore? où se réfugieront vos alliés? à qui s'adresseront-ils? dans quelle espérance pourront-ils encore soutenir la vie, si vous les abandonnez? C'est ici le port, l'asile, l'autel des opprimés. Ils ne viennent pas y demander leurs biens, leur or, leur argent, leurs esclaves, les ornements qui ont été enlevés de leurs temples et de leurs cités. Hélas! dans leur simplicité, ils craignent que le peuple romain ne fasse plus un crime à ses préteurs de les avoir dépouillés. Ils voient que depuis longtemps nous souffrons en silence que quelques particuliers absorbent les richesses des nations; qu'aucun d'eux même ne se met en peine de cacher sa cupidité et ses rapines; que leurs maisons de campagne sont toutes remplies, toutes brillantes des dépouilles de nos alliés, tandis que depuis tant d'années Rome et le Capitole ne sont ornés que des dépouilles de nos ennemis. Où sont, en effet, les trésors arrachés à tant de peuples soumis, aujourd'hui dans l'indigence? où sont-ils? Le demandez-vous quand vous voyez Athènes, Pergame, Milet, Samos, l'Asie, la Grèce engloutles dans les demeures de quelques ravisseurs impunis? Mais non, Romains, je le répète, ce n'est pas là l'objet de nos plaintes et de nos prières. Vos alliés n'ont plus de biens à défendre. Voyez dans quel deuil, dans quel dépouillement, dans quelle abjection ils paraissent devant vous! Voyez Sthénius de Therme, dont Verrès a pillé la maison, ce n'est pas sa fortune qu'il lui redemande, c'est sa propre existence, que Verrès lui a ravie en le bannissant de sa patrie, où il tenait le premier rang par ses vertus et par ses bienfaits. Voyez Dexion de Tyndaris, il ne réclamera point ce que Verrès lui a pris : il réclame un fils unique. Il vient, après avoir pris une juste vengeance de son bourreau, porter quelque consolation à ses cendres. Voyez Eubulide, ce vieillard accablé d'années, qui n'a entrepris un pénible voyage que pour voir la condamnation de ce monstre, après avoir vu le supplice de son fils. Vous verriez ici avec eux, si Métellus, le successeur et le protecteur de Verrès, l'eût permis, vous verriez les mères, les femmes, les sœurs de ces malheureux. L'une d'elles, je m'en souviens, comme j'approchais d'Héraclée au milieu de la nuit, vint à ma rencontre, suivie de toutes les mères de famille, à la clarté des flambeaux, et m'appelant son sauveur, appelant Verrès son bourreau; répétant le nom de son fils, elle restait prosternée à mes pieds, comme si j'avais pu le lui rendre et le rappeler à la vie. J'ai été reçu de même dans toutes les autres villes, où la vieillesse et l'enfance,

également dignes de pitié, ont également sollicité mes soins, mon zèle et ma fidélité. Non, Romains, cette cause n'a rien de commun avec aucune autre. Ce n'est pas un vain désir de gloire qui m'a conduit comme accusateur à ce tribunal : j'y suis venu appelé par des larmes; j'y suis venu pour empêcher qu'à l'avenir les injustices de l'autorité, la prison, les chaînes, les haches, les supplices de vos fidèles alliés, le sang des innocents, enfin la sépulture même des morts et le deuil des parents ne soient, pour les gouverneurs de nos provinces, l'objet d'un trafic abominable; et si, par la condamnation de ce scélérat, par l'arrêt de votre justice, je délivre la Sicile et vos alliés de la crainte d'un semblable sort, j'aurai satisfait à leurs vœux et à mon devoir. »

Cicéron, fidèle aux règles de la progression oratoire, réserve pour la fin de ses différents plaidoyers le plus grand des crimes de Verrès, celui d'avoir fait mourir ou battre de verges des citoyens romains, ce qui était sévèrement défendu par les lois. L'orateur s'étend principalement sur le supplice de Gavius. On ne conçoit pas, après ce qu'on vient d'entendre, qu'il trouve encore des expressions nouvelles contre Verrès; mais on peut se fier à l'inépuisable fécondité de son génie. Il semble se surpasser lui-même dans son éloquence, à mesure que Verrès se surpasse lui-même dans ses attentats. Souvenons-nous seulement, pour avoir une juste idée de l'indignation qu'il devait exciter, souvenons-nous du respect profond, de la vénération religieuse qu'on portait dans toutes les provinces de l'empire, et même dans presque tout le monde connu, à ce nom de citoyen romain. C'était un titre sacré, qu'aucune puissance ne pouvait se flatter de violer impunément. On avait vu plus d'une fois la république entreprendre des guerres lointaines et périlleuses, seulement pour venger un outrage fait à un citoyen romain : politique sublime, qui nourrissait cet orgueil national qu'il est toujours si utile d'entretenir, et qui de plus en imposait aux nations étrangères, et faisait respecter partout le nom romain.

« Que dirai-je de Gavius, de la ville municipale de Cosane? Où trouverai-je assez de paroles, assez de voix, assez de douleur?... Ma sensibilité n'est pas épuisée, Romains, mais je crains que mes expressions n'y répondent pas. Moi-même, la première fois qu'on me parla de ce forfait, je crus ne pouvoir le faire entrer dans mon accusation. Je savais qu'il n'était que trop réel; mais je sentais qu'il n'était pas vraisemblable. Enfin, cédant aux pleurs de tous

les citoyens romains qui font le commerce en Sicile, appuyé du témoignage de toute la ville de Rhège et de plusieurs chevaliers romains, qui par hasard étaient alors à Messine, j'ai exposé le fait dans mon premier plaidoyer, et de manière à porter la vérité jusqu'à l'évidence. Mais que puis-je faire aujourd'hui? il y a déjà si longtemps que je vous entretiens des cruautés de Verrès! Je n'ai pas prévu, je l'avoue, les efforts qu'il me faudrait faire pour soutenir votre attention et ne pas vous fatiguer des mêmes horreurs. Il ne me reste qu'un moyen, c'est de vous dire simplement le fait : il est tel que le seul récit suffira. Ce Gavius, jeté, comme tant d'autres, dans les prisons souterraines de Syracuse, bâties par Denis le Tyran, trouva, je ne sais comment, le moyen de s'échapper de ce gouffre, et vint à Messine. Là, près des murs de Rhège et des côtes d'Italie, sorti des ténèbres de la mort, il se sentait renaître en revoyant le jour pur de la liberté; il était comme ranimé par ce voisinage bienfaisant qui lui rappelait Rome et les lois. Il parla tout haut dans Messine, se plaignit qu'un citoyen romain eût été jeté dans les fers. Il allait, disait-il, droit à Rome; il allait demander justice contre Verrès. Le malheureux ne se doutait pas que de s'exprimer ainsi devant les Messinois, c'était comme s'il eût parlé dans le palais du préteur! Je vous l'ai dit, et vous le savez, Romains, qu'il avait choisi les Messinois pour être les complices de tous ses crimes, les recéleurs de ses vols, les associés de son infamie. Gavius est conduit aussitôt devant les magistrats de Messine, et, par malheur, Verrès y vint lui-même ce jour-là. On l'informe qu'un citoyen romain se plaint d'avoir été plongé dans les cachots de Syracuse, qu'au moment où il mettait le pied dans le vaisseau, en proférant des menaces contre Verrès, il avait été arrêté; qu'on le gardait, afin que le préteur décidât de son sort. Il les remercie de leur zèle et de leur fidélité, et, transporté de fureur, arrive à la place publique : ses yeux étincelaient; tous ses traits exprimaient la rage et la cruauté. Tout le monde était dans l'attente de ce qu'il allait faire, quand tout à coup il ordonne qu'on saisisse Gavius, qu'on le dépouille, qu'on l'attache au poteau, et que les licteurs préparent les instruments du supplice. L'infortuné s'écrie qu'il est citoyen romain, qu'il a servi avec Prétius, chevalier romain, en ce moment à Palerme, et qui peut rendre témoignage à la vérité! — Verrès répond qu'il est bien informé que Gavius est un espion envoyé en Sicile par les esclaves fugitifs, restes de l'armée de Spartacus; imputation absurbe, dont il n'existait pas le moindre soupçon, le moindre vestige. Il ordonne aux licteurs de l'entourer et de le frapper. Dans la place publique de Messine,

on battait de verges un citoyen romain, tandis qu'au milieu des douleurs, au milieu des coups dont on l'accablait, il ne faisait entendre d'autre cri, d'autre gémissement que ce seul mot : « Je » suis citoyen romain! » Il pensait que ce seul nom devait écarter de lui les tortures et les bourreaux; mais bien loin de l'obtenir, loin d'arrêter la main des licteurs, pendant qu'il répétait en vain le nom de Rome, une croix, une croix infâme, l'instrument de la mort des esclaves, était dressée pour ce malheureux, qui jamais n'avait cru qu'il existât au monde une puissance dont il pût craindre ce traitement. O doux nom de la liberté! ô droits augustes de nos ancêtres! loi Portia! loi Sempronia! puissance tribunitienne si amèrement regrettée, et qui vient enfin de nous être rendue, est-ce-là votre pouvoir? avez-vous donc été établie pour que, dans une province de l'empire, dans le sein d'une ville alliée, un citoyen romain fût livré aux verges des licteurs par le magistrat même qui ne tient que du peuple romain ses licteurs et ses faisceaux? Que dirai-je des feux, des fers brûlants dont on se servait pour le tourmenter? Et cependant Verrès n'était touché ni de ses plaintes ni des larmes de tout ce qu'il y avait à Messine de nos citoyens présents à cet affreux spectacle! Toi, Verrès, toi, tu as osé attacher à un gibet celui qui se disait citoyen romain! Je n'ai pas voulu, vous m'en êtes témoins, je n'ai pas voulu, le premier jour, me livrer à ma juste indignation; j'ai craint celle du peuple qui m'écoutait; j'ai craint le soulèvement général qui s'annonçait de toute part; je me suis contenu, de peur que la fureur du peuple, assouvie sur ce monstre, ne le dérobât à la vengeance des lois. J'ai applaudi à la prudence du préteur Glabrion, qui, voyant ce mouvement général, fit promptement écarter de l'audience le témoin qu'on venait d'entendre. Mais aujourd'hui, Verrès, que tout le monde sait l'état de la cause, et quelle en doit être l'issue, je me renferme avec toi dans un seul point, je m'en tiens à ton propre aveu : cet aveu est ta sentence mortelle. Vous vous souvenez, juges, qu'au moment de l'accusation, Verrès, effrayé des cris qu'il entendit autour de lui, se leva tout à coup, et dit que Gavius n'avait prétendu être un citoyen romain que pour retarder son supplice, mais qu'en effet ce Gavius n'était qu'un espion. Il ne m'en faut pas davantage, je laisse de côté tout le reste. Je ne te demande pas sur quoi tu fondes cette imputation; je récuse mes propres témoins; mais tu le dis toi-même, tu l'avoues, qu'il criait : « Je suis citoyen romain! » Eh bien! réponds-moi, misérable! si tu te trouvais parmi des nations barbares, aux extrémités du monde, près d'être conduit au supplice, que dirais-tu? que

crierais-tu ? si ce n'est : « Je suis citoyen romain ! » Et s'il est vrai que partout où le nom de Rome est parvenu, ce titre sacré suffirait pour ta sûreté; comment cet homme, quel qu'il fût, invoquant ce titre inviolable, l'invoquant devant un préteur romain, n'a-t-il pu, je ne dis pas échapper au supplice, mais même le retarder d'un moment.

» Otez cet appui à nos citoyens, ôtez-leur ce garant de leur salut, et les provinces, les villes libres, les royaumes, le monde entier, où ils voyagent avec sécurité, va désormais être fermé pour eux..... Mais pourquoi m'arrêter sur Gavius, comme si tu n'avais été l'ennemi que de lui seul, et non pas celui du nom romain, des droits de Rome, des droits des nations à la cause commune de la liberté ! En effet, cette croix que les Messinois, suivant leur usage, avaient fait dresser dans la voie Pompéia, pourquoi l'as-tu fait arracher? pourquoi l'as-tu fait transporter à l'endroit qui regarde le détroit qui sépare la Sicile et l'Italie? Pourquoi ? c'était, tu l'as dit toi-même, tu ne peux le nier, tu l'as dit publiquement; c'était afin que Gavius, qui se vantait d'être citoyen romain, pût du haut de son gibet regarder, en expirant, sa patrie. Cette croix est la seule, depuis la fondation de Messine, qui ait été placée sur le détroit. Tu as choisi ce lieu afin que cet infortuné, mourant dans les tourments, vît, pour comble d'amertume, quel espace étroit séparait le séjour où la liberté règne, et celui où il mourait en esclave; afin que l'Italie vît un de ses enfants attaché au gibet, périr dans le supplice honteux réservé pour la servitude.

» Enchaîner un citoyen romain est un attentat; le battre de verges est un crime; le faire mourir est presque un parricide : que sera-ce de l'attacher à une croix? L'expression manque à cette atrocité, et pourtant ce n'a pas été assez pour Verrès : « Qu'il meure, dit-il, » en regardant l'Italie; qu'il meure à la vue de la liberté et des lois. » Non, Verrès, ce n'est pas seulement Gavius, ce n'est pas un seul homme, un seul citoyen que tu as attaché à cette croix, c'est la liberté elle-même, c'est le droit commun de tous, c'est le peuple romain tout entier. Croyez-tous, croyez que s'il ne l'a pas dressée au milieu du Forum, dans l'assemblée des comices, dans la tribune aux harangues, s'il n'en a pas menacé tous les citoyens romains, c'est qu'il ne le pouvait pas. Mais au moins il a fait ce qu'il pouvait, il a choisi le lieu le plus fréquenté de la province, le plus voisin de l'Italie, le plus exposé à la vue; il a voulu que tous ceux qui naviguent sur ces mers, vissent à l'entrée même de la Sicile, et comme aux portes de l'Italie, le monument de son audace et de son crime. »

La péroraison fait voir de quelle fermeté Cicéron s'armait contre l'orgueil et la tyrannie des grands, jaloux de la fortune et de l'élévation de ceux qu'ils appelaient des hommes nouveaux, c'est-à-dire qui n'avaient d'autre recommandation que leur mérite. Cicéron, qui devait tout au sien et à la justice que lui rendait le peuple romain, ne croyait pas pouvoir mieux lui marquer sa reconnaissance qu'en soutenant avec courage cette guerre naturelle et interminable qui subsiste entre l'homme de bien et les méchants. Il menace hautement les juges de les traduire devant le peuple, s'ils se laissent corrompre par l'argent de Verrès. Cet audacieux brigand avait dit publiquement qu'il avait fait le partage des trois années de son gouvernement de Sicile, qu'il y en avait une pour lui, une pour ses avocats, une pour ses juges. Il avait compté beaucoup, non-seulement sur l'éloquence, mais sur le crédit d'Hortensius, qui n'était pas à beaucoup près aussi délicat que Cicéron sur les moyens qu'il employait pour gagner ses causes. Cicéron s'adresse à lui et l'avertit qu'il aura les yeux ouverts sur sa conduite, et qu'il lui en fera rendre compte. Il faut se souvenir que ces harangues, quoiqu'elles n'aient pas été prononcées, furent rendues publiques, et que, par conséquent, l'orateur n'ignorait pas à combien de ressentiments et de dangers l'exposait son incorruptible fermeté.

« Mais quoi! me dira-t-on, voulez-vous donc vous charger du fardeau de tant d'inimitiés? Je réponds qu'il n'est ni dans mon caractère ni dans mon intention de les chercher; mais qu'il ne m'est pas permis d'imiter ces nobles, qui attendent dans le sommeil de l'oisiveté les bienfaits du peuple romain. Ma condition est toute autre que la leur. J'ai devant les yeux l'exemple de Caton, de Marius, de Fimbria, de Célius, qui ont senti comme moi que ce n'était qu'à force de travaux supportés, à force de périls surmontés qu'ils pouvaient parvenir aux mêmes honneurs où ces nobles, heureux favoris de la fortune, sont portés sans qu'il leur en coûte rien. Voilà les modèles que je me fais gloire d'imiter. Je vois avec quel œil d'envie on regarde l'avancement des hommes nouveaux, qu'on ne nous pardonne rien, qu'il nous faut toujours veiller, toujours agir. Et pourquoi craindrais-je d'avoir pour ennemis déclarés ceux qui sont secrètement mes envieux; ceux qui, par la différence des intérêts et des principes, sont nécessairement mes adversaires et mes détracteurs? Je leur déclare donc, si j'obtiens la réparation due au peuple romain et à la Sicile, que je renonce au rôle d'accusateur; mais si l'événement triomphe de

l'opinion que j'ai de mes juges, je suis résolu à poursuivre, jusqu'à la dernière extrémité, et les corrupteurs et les corrompus. Ainsi, que ceux qui voudraient sauver le coupable, quelques moyens qu'ils emploient, artifice, audace ou vénalité, soient prêts à répondre devant le peuple romain, et s'ils ont vu en moi quelque chaleur, quelque fermeté, quelque vigilance dans une cause où je n'ai d'ennemi que celui que m'a fait l'intérêt de la Sicile, qu'ils s'attendent à trouver en moi bien plus de vivacité et d'énergie quand je combattrai les ennemis que m'aura faits l'intérêt du peuple romain. »

Il finit par une apostrophe, aussi brillante que pathétique, à toutes les divinités dont Verrès avait pillé les temples. Cette énumération religieuse, dont l'effet est fondé sur les idées que ces noms réveillaient chez les Romains, ne peut être du même poids auprès de nous, qui ne sommes pas habitués à respecter Jupiter et Junon. Nous nous contenterons d'en citer les dernières phrases.

« Et vous déesses vénérables, qui présidez aux fontaines d'Enna, aux bois sacrés de la Sicile, dont la défense m'a été confiée! vous à qui Verrès a déclaré une guerre impie et sacrilége! vous dont les temples et les autels ont été dépouillés par ses brigandages! je vous atteste et vous implore. Si dans cette cause je n'ai eu en vue que le salut de nos provinces et la dignité du peuple romain; si j'ai rapporté à ce seul devoir tous mes soins, toutes mes pensées, toutes mes veilles; faites que mes juges, en prononçant leur sentence, aient dans le cœur les sentiments qui ont toujours été dans le mien; que Verrès, convaincu de tous les crimes que peuvent commettre la perfidie, l'avarice et la cruauté réunies; que Verrès, condamné par les lois comme il l'est par sa conscience, trouve une fin digne de ses forfaits; que la république, contente de mon zèle dans cette accusation, n'ait pas à m'imposer une seconde fois le même devoir, et qu'il me soit permis désormais de m'occuper plutôt à défendre les bons citoyens, qu'à poursuivre les méchants. »

CATILINAIRES.

Pour bien apprécier les harangues que Cicéron prononça contre Catilina, il faut se remettre devant les yeux l'état où était alors la république. L'ancien esprit de Rome n'existait plus : la dégradation des âmes avait suivi la corruption des mœurs. Marius et Sylla avaient fait voir que les Romains pouvaient souffrir des ty-

rans, et il ne manquait pas d'hommes dont cet exemple éveillait l'ambition et les espérances. L'amour de la liberté et de la patrie, fondé sur l'égalité et les lois, ne pouvait plus subsister avec cette puissance monstrueuse et ces richesses énormes dont la conquète de tant de pays avait mis les Romains en possession. César, déjà soupçonné d'avoir eu part à une conspiration, blessé de la prééminence de Pompée et de la prédilection qu'avait pour lui le sénat, ne songeait qu'à faire revivre le parti de Marius. Pompée, sans aspirer ouvertement à la tyrannie, aurait voulu que les troubles et les désordres nés de l'esprit factieux qui régnait partout, réduisissent les Romains au point de se mettre sous sa protection, en le nommant dictateur. Les grands, à qui les dépouilles des trois parties du monde pouvaient à peine suffire pour assouvir leur luxe et leur cupidité, redoutaient tout ce qui pouvait relever l'autorité des lois et réprimer leurs exactions et leurs brigandages. Un petit nombre de bons citoyens, et Cicéron à leur tête, soutenait la république sur le penchant de sa ruine, et c'en était assez pour être l'objet de la haine secrète ou déclarée de tout ce qui était intéressé au renversement de l'Etat. C'est dans ces conjonctures que Catilina, dont Cicéron avait fait échouer les prétentions au consulat, perdu de dettes et de débauches, chargé de crimes de toute espèce, et dont l'impunité prouvait à quel excès de licence et de corruption l'on était parvenu, s'associe tout ce qu'il y avait de citoyens aussi déshonorés que lui, aussi dénués de ressources, forme le projet de mettre le feu à Rome et d'égorger tout le sénat et les principaux citoyens; envoie Mallius, un des meilleurs officiers qui eussent servi sous Sylla, soulever les vétérans, à qui le dictateur avait distribué des terres, et qui ne demandaient qu'un nouveau pillage. Mallius en forme un corps d'armée entre Fézules et Arrezo, et promet de s'avancer vers Rome au jour marqué pour le meurtre et l'incendie, de se joindre à Catilina pour mettre tout à feu et à sang, renverser le gouvernement et partager les dépouilles. Ces affreux complots commençaient à éclater de toutes parts : on n'ignorait pas les engagements de Mallius avec Catilina; on savait que les vétérans avaient pris les armes, que les conjurés avaient des intelligences dans Preneste, l'une des villes qui couvraient Rome. Ce n'était plus le temps où, sur de moindres alarmes, on avait fait périr, sans forme de procès, un Mélius, un Cassius, parce qu'alors la première des lois était le salut de la patrie. La consternation était dans Rome : chacun s'exagérait le péril, et Cicéron seul s'occupait de le prévenir. Armé de ce décret du sénat dont la formule, réservée pour les dangers extrêmes, donnait au

consul un pouvoir extraordinaire, il veillait à la sûreté de la ville, fortifiait les colonies menacées, faisait lever des troupes dans l'Italie, opposait à Mallius le peu de forces qu'on avait pu rassembler; car il faut avouer que Catilina et les conjurés avaient choisi le moment le plus favorable à leur entreprise. Il n'y avait en Italie aucun corps d'armée considérable; les légions étaient en Asie, sous les ordres de Pompée. Ces circonstances, les alarmes déjà répandues, les précautions déjà prises, tout avertissait Catilina qu'il fallait précipiter l'exécution. Il convoque une assemblée nocturne de ses complices les plus affidés, et leur donne ses derniers ordres. A peine étaient-ils séparés, que Cicéron fut instruit par Fulvie, maîtresse de Curius, un des conjurés, qui, pour se faire valoir auprès d'elle, lui avait confié tout le détail de la conjuration. Cette femme en eut horreur et vint la révéler à Cicéron, qui assembla aussitôt le sénat dans le temple de Jupiter Stator, bien fortifié : c'est là que Catilina, qui était loin de se douter que le consul eût appris ses dernières démarches, osa se présenter. Quand on n'est pas très-instruit des mœurs romaines et de l'histoire de ce temps-là, on s'étonne que le consul ne le fît pas arrêter (le décret du sénat lui en donnait le pouvoir); mais il aurait révolté tout le corps des nobles, et même beaucoup de citoyens, jaloux à l'excès de leurs priviléges, s'il eût voulu se servir de toute sa puissance pour faire arrêter un patricien qui n'était pas convaincu ni même accusé. Ce procédé extrajudiciaire était donc très-dangereux. Cicéron lui-même va nous exposer les autres motifs, non moins importants, qui devaient régler sa conduite, et nous reconnaîtrons, dans sa véhémente apostrophe, l'orateur, le consul et l'homme d'Etat.

» Jusques à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience? Combien de temps encore ta fureur osera-t-elle nous insulter? Quel est le terme où s'arrêtera cette audace effrénée? Quoi donc! ni la garde qui veille la nuit au mont Palatin, ni celles qui sont disposées par toute la ville, ni tout le peuple en alarmes, ni le concours de tous les bons citoyens, ni le choix de ce lieu fortifié où j'ai convoqué le sénat, ni même l'indignation que tu lis sur le visage de tout ce qui t'environne ici; tout ce que tu vois enfin ne t'a pas averti que tes complots sont découverts, qu'ils sont exposés au grand jour, qu'ils sont enchaînés de toutes parts! Penses-tu que quelqu'un de nous ignore ce que tu as fait la nuit dernière et celle qui l'a précédée? dans quelle maison tu as rassemblé tes conjurés? quelles résolutions tu as prises? O temps! ô mœurs! le sénat en est instruit, le consul le voit, et Catilina vit encore! Il vit! que dis-je?

il vient dans le sénat! il s'assied dans le conseil de la république! il marque de l'œil ceux d'entre nous qu'il a désignés pour ses victimes! et nous, sénateurs, nous croyons avoir assez fait si nous évitons le glaive dont il veut nous égorger! Il y a longtemps, Catilina, que les ordres du consul auraient dû te faire conduire à la mort.... Si je le faisais dans ce même moment, tout ce que j'aurais à craindre, c'est que cette justice ne parût trop tardive et non pas trop sévère; mais j'ai d'autres raisons pour t'épargner encore: tu ne périras que lorsqu'il n'y aura pas un seul citoyen, si méchant qu'il puisse être, si abandonné, si semblable à toi, qui ne convienne que ta mort est légitime. Jusque-là tu vivras; mais tu vivras comme tu vis aujourd'hui, tellement assiégé (grâce à mes soins) de surveillants et de gardes, tellement entouré de barrières, que tu ne puisses faire un seul mouvement, un seul effort contre la république. Des yeux toujours attentifs, des oreilles toujours ouvertes, me répondront de toutes tes démarches sans que tu puisses t'en apercevoir. Et que peux-tu espérer encore aujourd'hui, quand la nuit ne peux plus couvrir tes assemblées criminelles? quand le bruit de ta conjuration se fait entendre à travers les murs où tu crois te renfermer? Tout ce que tu fais est connu de moi comme de toi-même. Veux-tu que je t'en donne la preuve? Te souvient-il que j'ai dit dans le sénat qu'avant le 6 des calendes de novembre, Mallius, le ministre de tes forfaits, aurait pris les armes et levé l'étendard de la rébellion? Eh bien! me suis-je trompé, non-seulement sur le fait, tout horrible, tout incroyable qu'il est, mais sur le jour? J'ai annoncé en plein sénat quel jour tu avais marqué pour le meurtre des sénateurs. Te souviens-tu que ce jour-là même, où plusieurs de nos principaux citoyens sortirent de Rome, bien moins pour se dérober à tes coups que pour réunir contre toi les forces de la république; te souviens-tu que ce jour-là je sus prendre de telles précautions, qu'il ne te fût pas possible de rien tenter contre nous, quoique tu eusses dit publiquement que, malgré le départ de quelques-uns de tes ennemis, il te restait encore assez de victimes? Et le jour même des calendes de novembre, où tu te flattais de te rendre maître de Préneste, ne t'es-tu pas aperçu que j'avais pris mes mesures pour que cette colonie fût en état de défense? Tu ne peux faire un pas, tu n'as pas une pensée dont je n'aie sur-le-champ la connaissance. Enfin, rappelle-toi cette dernière nuit, et tu vas voir que j'ai encore plus de vigilance pour le salut de la république que tu n'en as pour sa perte. J'affirme que cette nuit tu t'es rendu, avec un cortége d'armuriers, dans la maison de Lecca: est-ce parler clairement? Qu'un grand

nombre de ces malheureux que tu as associés à tes crimes, s'y sont rendus en même temps : ose le nier? Tu te tais? Parle : je puis te convaincre; je vois ici, dans cette assemblée, plusieurs de ceux qui étaient avec toi. Dieux immortels! où sommes-nous? dans quelle ville, ô ciel! vivons-nous? dans quel état est la république? Ici, ici même, parmi nous, pères conscrits, dans le conseil le plus auguste et le plus saint de l'univers, sont assis ceux qui méditent la ruine de Rome et de l'empire; et moi, consul, je les vois et je leur demande leur avis; et ceux qu'il faudrait faire traîner au supplice, ma voix ne les a pas même encore attaqués! Oui, cette nuit, Catilina, c'est dans la maison de Lecca que tu as distribué les postes de l'Italie; que tu as nommé ceux des tiens que tu amènerais avec toi, ceux que tu laisserais dans ces murs; que tu as désigné les quartiers de la ville où il faudrait mettre le feu. Tu as fixé le moment de ton départ; tu as dit que la seule chose qui pût t'arrêter, c'est que je vivais encore. Deux chevaliers romains ont offert de te délivrer de moi et ont promis de m'égorger dans mon lit avant le jour. Le conseil de tes brigands n'était pas séparé que j'étais informé de tout. Je me suis mis en défense, j'ai fait refuser l'entrée de ma maison à ceux qui se sont présentés chez moi comme pour me rendre visite, et c'étaient ceux que j'avais nommés d'avance à plusieurs de nos plus respectables citoyens, et l'heure était celle que j'avais marquée.

» Ainsi donc, Catilina, poursuis ta résolution; sors enfin de Rome, les portes sont ouvertes : pars. Il y a trop longtemps que l'armée de Mallius t'attend pour général. Emmène avec toi tous les scélérats qui te ressemblent; purge cette ville de la contagion que tu y répands; délivre-la des craintes que ta présence y fait naître; qu'il y ait des murs entre nous et toi. Tu ne peux rester plus longtemps : je ne le souffrirai pas, je ne le supporterai pas, je ne le permettrai pas. Hésites-tu à faire, par mon ordre, ce que tu faisais de toi-même? Consul, j'ordonne à notre ennemi de sortir de Rome. Et qui pourrait encore t'y arrêter? Comment peux-tu supporter le séjour d'une ville où il n'y a pas un seul habitant, excepté tes complices, pour qui tu ne sois un objet d'horreur et d'effroi? Quelle est l'infamie domestique dont ta vie n'ait pas été chargée? quel est l'attentat dont tes mains n'aient pas été souillées? enfin, quelle est la vie que tu mènes? Car je veux bien te parler un moment, non pas avec l'indignation que tu mérites, mais avec la pitié que tu mérites si peu. Tu viens de paraître dans cette assemblée : eh bien! dans ce grand nombre de sénateurs, parmi lesquels tu as des parents, des amis, des proches, quel est celui de qui tu aies

obtenu un salut, un regard? Si tu es le premier qui ait essuyé un semblable affront, attends-tu que des voix s'élèvent contre tôi, quand le silence seul, quand cet arrêt, le plus accablant de tous, t'a déjà condamné? lorsqu'à ton arrivée les siéges sont restés vides autour de toi, lorsque les consulaires, au moment où tu t'es assis, ont aussitôt quitté la place qui pouvait les rapprocher de toi? Avec quel front, avec quelle contenance peux-tu supporter tant d'humiliations? Si mes esclaves me redoutaient comme tes concitoyens te redoutent, s'ils me voyaient du même œil dont tout le monde te voit ici, j'abandonnerais ma propre maison; et tu balances à abandonner ta patrie, à fuir dans quelque désert, à cacher dans quelque solitude éloignée cette vie coupable et réservée aux supplices! Je t'entends me répondre que tu es prêt d'aller en exil si le sénat en prononce l'arrêt. Non, je ne le proposerai pas au sénat; mais je vais te mettre à portée de connaître ses dispositions à ton égard, de manière que tu n'en puisses douter. Catilina, sors de Rome, et puisque tu attends le mot d'exil, exile toi de ta patrie. Eh quoi! Catilina, remarques-tu ce silence, et t'en faut-il davantage? Si j'en disais autant à Sextius, à Marcellus, tout consul que je suis, je ne serais pas en sûreté dans le sénat; mais c'est à toi que je m'adresse, c'est à toi que j'ordonne l'exil, et quand le sénat me laisse parler ainsi, il m'approuve; quand il se tait, il prononce : son silence est un décret.

» J'en dis autant des chevaliers romains, de ce corps honorable qui entoure le sénat en si grand nombre, dont tu as pu, en entrant ici, reconnaître les sentiments et entendre la voix, et dont j'ai peine à retenir la main prête à se porter sur toi. Je suis garant qu'ils te suivront jusqu'aux portes de cette ville, que depuis si longtemps tu brûles de détruire.... Pars donc. Tu as tant dit que tu attendais un ordre d'exil qui pût me rendre odieux : sois content, je l'ai donné. Achève, en t'y rendant, d'exciter contre moi cette inimitié dont tu te promets tant d'avantages. Mais si tu veux me fournir un nouveau sujet de gloire, sors avec le cortége de brigands qui t'est dévoué; sors avec la lie des citoyens; va dans le camp de Mallius; déclare à l'État une guerre impie; va te jeter dans ce repaire où t'appelle depuis longtemps ta fureur insensée! Là, combien tu seras satisfait! quels plaisirs dignes de toi tu vas goûter! à quelle horrible joie tu vas te livrer, lorsqu'en regardant autour de toi, tu ne pourras plus ni voir ni entendre un seul homme de bien!... Et vous, pères conscrits, écoutez avec attention, et gravez dans votre mémoire la réponse que je crois devoir faire à des plaintes qui semblent, je l'avoue, avoir quelque justice. Je

crois entendre la Patrie, cette Patrie qui m'est plus chère que ma vie, je crois l'entendre me dire : « Cicéron, que fais-tu? Quoi! » celui que tu reconnais pour mon ennemi, celui qui va porter » la guerre dans mon sein, qu'on attend dans un camp de rebelles, » l'auteur du crime, le chef de la conjuration, le corrupteur des » citoyens, tu le laisses sortir de Rome! tu l'envoies prendre les » armes contre la république! tu ne le fais pas charger de fers! » traîner à la mort! tu ne le livres pas au plus affreux supplice! » Qui t'arrête? Est-ce la discipline de nos ancêtres? Mais souvent » des particuliers mêmes ont puni de mort des citoyens séditieux. » Sont-ce les lois qui ont borné le châtiment des citoyens coupables? » Mais ceux qui se sont déclarés contre la république n'ont jamais » joui des droits de citoyen. Crains-tu les reproches de la génération » suivante? Mais le peuple romain, qui t'a conduit de si bonne » heure, par tous les degrés d'élévation, jusqu'à la première de » ses dignités, sans nulle recommandation de tes ancêtres, sans » te connaître autrement que par toi-même; le peuple romain obtient » donc de toi bien peu de reconnaissance, s'il est quelque considéra- » tion, quelque crainte qui te fasse oublier le salut de ses citoyens! »

» A cette voix sainte de la république, à ces plaintes qu'elle peut m'adresser, pères conscrits, voici quelle est ma réponse : Si j'avais cru que le meilleur parti à prendre fût de faire périr Catilina, je ne l'aurais pas laissé vivre un moment. En effet, si les plus grands hommes de la république se sont honorés par la mort de Flaccus, de Saturninus, des deux Gracques, je ne devais pas craindre que la postérité me condamnât pour avoir fait mourir ce brigand, cent fois plus coupable et meurtrier de ses concitoyens; ou s'il était possible qu'une action si juste excitât contre moi la haine, il est dans mes principes de regarder comme des titres de gloire les ennemis qu'on se fait par la vertu. Mais il est dans cet ordre même, il est des hommes qui ne voient pas tous nos dangers et tous nos maux, ou qui ne veulent pas les voir. Ce sont eux qui, en se montrant trop faibles, ont nourri les espérances de Catilina; ce sont eux qui ont fortifié la conjuration en refusant de la croire. Entraînés par leur autorité, beaucoup de citoyens aveugles ou méchants, si j'avais sévi contre Catilina, m'auraient accusé de cruauté et de tyrannie. Aujourd'hui, s'il se rend, comme il l'a résolu, dans le camp de Mallius, il n'y aura personne d'assez insensé pour nier qu'il ait conspiré contre la patrie. Sa mort aurait réprimé les complots qui nous menacent, et ne les aurait pas entièrement étouffés; mais s'il emmène avec lui tout cet exécrable ramas d'assassins et d'incendiaires, alors non-seulement nous

aurons détruit cette peste qui s'est accrue et nourrie au milieu de nous, mais même nous aurons anéanti jusqu'aux semences de la corruption.

» Ce n'est pas d'aujourd'hui, pères conscrits, que nous sommes environnés de piéges et d'embûches ; mais il semble que tout cet orage de fureur et de crimes ne se soit grossi depuis longtemps que pour éclater sous mon consulat. Si parmi tant d'ennemis nous ne frappions que Catilina seul, sa mort nous laisserait respirer, il est vrai, mais le péril subsisterait, et le venin serait renfermé dans le sein de la république. Ainsi donc, je le répète, que les méchants se séparent des bons ; que nos ennemis se rassemblent en une seule retraite ; qu'ils cessent d'assiéger le consul dans sa maison, les magistrats sur leur tribunal, les pères de Rome dans le sénat ; d'amasser des flambeaux pour embraser nos demeures ; enfin, qu'on puisse voir écrit sur le front de chaque citoyen ses sentiments pour la république. Je vous réponds, pères conscrits, qu'il y aura dans vos consuls assez de vigilance, dans cet ordre assez d'autorité, dans celui des chevaliers assez de courage, parmi tous les bons citoyens assez d'accord et d'union pour qu'au départ de Catilina, tout ce que vous pouvez craindre de lui et de ses complices soit à la fois découvert, étouffé et puni.

» Va donc, avec ce présage de notre salut et de ta perte, avec tous les satellites que tes abominables complots ont réunis avec toi ; va, dis-je, Catilina, donner le signal d'une guerre sacrilége. Et toi, Jupiter Stator, dont le temple a été élevé par Romulus, sous les mêmes auspices que Rome même ! toi, nommé dans tous les temps le soutien de l'empire romain ! tu préserveras de la rage de ce brigand tes autels, ces murs et la vie de tous nos citoyens ! et tous ces ennemis de Rome, ces déprédateurs de l'Italie, ces scélérats liés entre eux par les mêmes forfaits, seront aussi, vivants et morts, réunis à jamais par les mêmes supplices ! »

Ce fut sans doute la première punition de Catilina d'avoir à essuyer cette foudroyante harangue. En venant au sénat, il s'exposait à cette tempête. Il n'y avait aucun moyen d'interrompre un consul parlant au milieu des sénateurs, et l'usage ne permettait pas même d'interrompre un sénateur opinant. Cependant ni la voix de Cicéron, ni celle de sa conscience ne purent intimider assez Catilina pour lui ôter le courage de répliquer. Il prit une contenance hypocrite, et se leva pour répondre ; mais à peine eut-il dit quelques phrases vagues, que Salluste nous a conservées, et qui portent sur l'opinion que doit donner de lui sa naissance, opposée à celle de Cicéron, que

les murmures, s'élevant de tous côtés, lui firent bien voir qu'on ne reconnaissait plus en lui les priviléges d'un sénateur. Bientôt un cri général l'empêcha de poursuivre; les noms de parricide et d'incendiaire retentissaient à ses oreilles; il fallut alors jeter le masque, et, n'étant plus maître de lui, il laissa pour adieux au sénat ces paroles furieuses, citées par plusieurs historiens, et dont l'énergie est remarquable : « Puisque je suis poussé à bout par » les ennemis qui m'environnent, j'éteindrai sous les débris l'incendie » qu'on allume autour de moi. »

L'événement justifia la politique de Cicéron. La nuit suivante, Catilina sortit de Rome avec trois cents hommes armés, et alla se mettre à la tête des troupes de Mallius. On sait quelle fut l'issue de cette guerre, et que dans cette sanglante bataille, où il fut défait, ses soldats se firent presque tous tuer, et délivrèrent Rome et l'Italie de ce qu'elles avaient de plus vicieux et de plus à craindre pour leur repos.

Dès que Catilina fut parti, Cicéron monta à la tribune aux harangues, et rendit compte au peuple romain de tout ce qui s'était passé : c'est le sujet de la *seconde Catilinaire*. L'orateur s'y propose principalement de dissiper les folles et insidieuses alarmes que les partisans secrets de Catilina affectaient de répandre, en exagérant ses ressources et le danger de la république. Cicéron oppose à ces insinuations, aussi lâches que perfides, le tableau fidèle des forces des deux partis, et le contraste de la puissance romaine et d'une armée de brigands désespérés. En effet, il était évident qu'on ne pouvait craindre de Catilina qu'un coup de main, qu'un de ces attentats subits et imprévus qui peuvent bouleverser une ville. Ce n'était que dans Rome qu'il était vraiment redoutable; réduit à faire la guerre, il devait succomber. Ainsi tout concourt à faire voir que les vues de Cicéron furent aussi justes que sa conduite fut noble et patriotique.

Celle des conjurés fut si imprudente, qu'elle précipita leur perte longtemps avant celle de leur chef. Il avait laissé dans Rome Lentulus et Céthégus, et quelques autres de ses principaux confidents, pour épier le moment de se défaire, s'il était possible, de cet infatigable consul, le plus grand obstacle à tous leurs desseins; pour mettre le feu dans Rome et attaquer le sénat à l'instant où Catilina se montrerait aux portes avec son armée; enfin, pour grossir leur parti par tous les moyens imaginables. Ils essayèrent d'y entraîner les députés des Allobroges, et leur remirent un plan de la conjuration avec leur signature. Tout fut porté sur-le-champ à Cicéron. Muni de ces pièces de conviction, il convoque le sénat,

mande chez lui Lentulus, Céthégus, Céparius, Gabinius et Statilius, qui, ne se doutant pas qu'ils fussent trahis, se rendent à ses ordres. Il s'empare de leur personne et les mène avec lui au sénat, où il fait introduire d'abord les députés des Allobroges. On entend leur déposition; on ouvre les dépêches : les preuves étaient claires; les coupables sont forcés de reconnaître leur seing et leur cachet. C'est à cette occasion qu'on rapporte une bien belle parole de Cicéron à Lentulus. Ce conjuré était de la famille des Cornéliens, la plus illustre de Rome. Lui-même était alors préteur. Son cachet représentait la tête de son aïeul, qui avait été un excellent citoyen. « Le reconnaissez-vous, ce cachet? lui dit le consul. C'est l'image de votre aïeul, qui a si bien mérité de la république. Comment la seule vue de cette tête vénérable ne vous a-t-elle pas arrêté au moment où vous alliez vous en servir pour signer le crime? »

Le sénat décerne des récompenses aux Allobroges, des actions de grâces et des honneurs sans exemple au consul; on ordonne les fêtes appelées *supplications*, qui, après le triomphe, étaient le prix le plus honorable des victoires. Cicéron harangue le peuple et lui expose tout ce qui s'est fait dans le sénat, et de quel péril Rome vient d'être délivrée : c'est la *troisième Catilinaire*. Enfin, il ne s'agissait plus que de décider du sort des coupables. Silanus, désigné consul pour l'année suivante, opine à la mort. Son avis est suivi de tous ceux qui parlent après lui jusqu'à César, qui opine à la prison perpétuelle et à la confiscation des biens. Il avait déjà un grand crédit, et son opinion devait entraîner d'autant plus de voix que ceux même qui étaient les plus attachés à Cicéron, craignant qu'un jour on ne leur demandât compte du sang des citoyens, qui, dans les formes ordinaires, ne pouvaient être condamnés que par le peuple, paraissaient incliner à l'indulgence, pour ne pas exposer un grand homme qu'ils chérissaient. Ils semblaient chercher dans ses yeux l'avis qu'ils devaient ouvrir. Cicéron s'aperçut du danger nouveau que courait la république dans ce moment de crise; il savait que les amis et les partisans des conjurés ne s'occupaient qu'à se mettre en état de forcer leur prison; et si le sénat eût molli dans une délibération aussi importante, c'en était assez pour relever le parti de Catilina. L'intrépide consul prit la parole, et c'est dans cette harangue, qui est la *quatrième Catilinaire*, qu'il a le plus manifesté l'élévation de ses sentiments, et ce dévouement d'une âme vraiment romaine, qui n'ignorait pas ses propres périls et qui les bravait pour le salut de l'Etat.

« Je m'aperçois, pères conscrits, que tous les yeux sont tournés sur moi, que vous êtes occupés non-seulement des dangers de la république, mais des miens. Cet intérêt particulier, qui se mêle au sentiment de nos malheurs communs, est sans doute un témoignage bien doux et bien flatteur; mais je vous en conjure au nom des dieux, oubliez-le entièrement, et, laissant à part ma propre sûreté, ne songez qu'à la vôtre et à celle de vos enfants. Si telle est ma condition, que tous les maux, toutes les afflictions, tous les revers doivent se rassembler sur moi seul, je les supporterai non-seulement avec courage, mais avec joie, pourvu que par mes travaux j'assure votre dignité et le salut du peuple romain. Depuis qu'il m'a décerné le consulat, vous le savez, les tribunaux, sanctuaires de la justice et des lois; le Champ-de-Mars, consacré pour les auspices; l'assemblée du sénat, qui est le refuge des nations, l'asile des dieux pénates, regardée comme inviolable; le lit domestique, où tout citoyen repose en paix; enfin ce siége d'honneur, cette chaire curule, ont été pour moi un théâtre de dangers renaissants et d'alarmes continuelles : c'est à ces conditions que je suis consul. J'ai souffert, j'ai dissimulé, j'ai pardonné; j'ai guéri plusieurs de vos blessures en cachant les miennes; et si les dieux ont arrêté que ce serait à ce prix que je sauverais du fer et des flammes, de toutes les horreurs du pillage et de la dévastation Rome et l'Italie, vos femmes, vos enfants, les prêtresses de Vesta, les temples et les autels, quel que soit le sort qui m'attend, je suis prêt à le subir. Lentulus a bien pu croire que la destruction de la république était attachée à sa destinée et au nom Cornélien : pourquoi ne m'applaudirais-je pas que l'époque de mon consulat ait été fixée par les destins pour sauver la république? Ne pensez donc qu'à vous-mêmes, pères conscrits, et cessez de penser à moi. D'abord je dois espérer que les dieux, protecteurs de cet empire, m'accorderont la récompense que j'ai méritée; mais s'il en arrivait autrement, je mourrai sans regrets; car jamais la mort ne peut être ni honteuse pour un homme courageux, ni prématurée pour un consulaire, ni à craindre pour le sage. Ce n'est pas que je me fasse gloire d'être insensible aux larmes de mon frère qui est ici présent, à la douleur que vous me témoignez tous; que ma pensée ne se reporte souvent sur la désolation où j'ai laissé chez moi une épouse et une fille également chères, également frappées de mes dangers; un fils encore enfant, que Rome semble porter dans son sein, comme un garant de ce que lui doit mon consulat; que mes yeux ne se retournent sur un gendre qui, dans cette assemblée, attend, ainsi que vous, avec

inquiétude l'événement de cette journée : je suis touché de leur situation et de leur sensibilité, je l'avoue; mais c'est une raison de plus pour que j'aime mieux les sauver tous avec vous-mêmes, quand je devrais périr, que de les voir enveloppés avec vous dans une même ruine. En effet, pères conscrits, regardez l'orage qui vous menace si vous ne le prévenez. Il ne s'agit point ici d'un Tibérius Gracchus, qui ne voulait obtenir qu'un second tribunat; d'un Caius, qui ameutait dans les comices les tribus rustiques; d'un Saturninus, qui n'était coupable que du meurtre d'un seul citoyen, de Memmius : vous avez à juger ceux qui ne sont restés dans Rome que pour l'incendier, pour y recevoir Catilina, pour vous égorger tous; vous avez dans vos mains leurs lettres, leurs signatures, leur aveu. Ils ont voulu soulever les Allobroges, armer les esclaves, introduire Catilina dans nos murs; en un mot, leur dessein était qu'après nous avoir fait périr tous, il ne restât pas un seul citoyen qui pût pleurer sur les débris de l'État. Voilà ce qui est prouvé, ce qui est avoué; voilà sur quoi, pères conscrits, vous avez déjà prononcé vous-mêmes. Et que faisiez-vous, en effet, quand vous avez porté en ma faveur un décret d'actions de grâces pour avoir découvert et prévenu une conspiration de scélérats armés contre la patrie; quand vous avez forcé Lentulus à se démettre de la préture; quand vous l'avez mis en prison lui et ses complices; quand vous avez ordonné une supplication aux dieux, honneur qui jusqu'à moi n'a jamais été accordé qu'aux généreux vainqueurs; enfin, quand vous avez honoré des plus grandes récompenses la fidélité des Allobroges? Tous ces actes si solennels, si multipliés, ne sont-ils pas la condamnation des conjurés? Cependant, puisque j'ai cru devoir mettre l'affaire en délibération devant vous, puisqu'il s'agit de statuer sur la peine due aux coupables, je vais vous dire, avant tout, ce qu'un consul ne doit pas vous laisser ignorer. Je savais bien qu'il régnait dans les esprits une sorte de vertige et de fureur, que l'on cherchait à exciter des troubles, que l'on avait de pernicieux desseins; mais je n'avais jamais cru, je l'avoue, que des citoyens romains pussent former de si abominables complots. Si vous croyez que peu d'hommes y aient trempé, pères conscrits, vous vous trompez : le mal est plus étendu que vous ne le croyez. Il a non-seulement gagné l'Italie, il a passé les Alpes, il s'est glissé sourdement dans les provinces : les lenteurs et les délais ne peuvent que l'accroître; vous ne sauriez trop tôt l'étouffer, et quelque parti que vous choisissiez, vous n'avez pas un moment à perdre : il faut prendre votre résolution avant la nuit. »

Il discute en cet endroit l'avis de Silanus et celui de César, toujours avec les plus grands ménagements pour ce dernier. Il a même l'adresse de faire sentir qu'il ne faut pas croire que son avis ait été dicté par une indulgence criminelle. Il entre habilement dans la pensée de César, qui, ne voulant pas avoir l'air d'épargner les conjurés, avait paru regarder la captivité perpétuelle comme une peine beaucoup plus sévère que la mort, qui n'est que la fin de tous les maux. Il appuie sur cette idée et n'insiste sur la peine de mort que parce que les circonstances et l'intérêt de l'Etat la rendent nécessaire. Après ce détail, il semble prendre de nouvelles forces pour donner au sénat tout le courage dont il est lui-même animé, et cette dernière partie de son discours inspire cet intérêt mêlé d'admiration, qui est un des plus beaux effets de l'éloquence.

« Je ne dois pas vous dissimuler ce que j'entends tous les jours : de tous côtés viennent à mes oreilles les discours de ceux qui semblent craindre que je n'aie pas assez de moyens, assez de forces pour exécuter ce que vous avez résolu. Ne vous y trompez pas, pères conscrits, tout est préparé, tout est prévu, tout est assuré, et par mes soins et ma vigilance, et plus encore par le zèle du peuple romain, qui veut conserver son empire, ses biens et sa liberté. Vous avez pour vous tous les ordres de l'Etat : des citoyens de tout âge ont rempli la place publique et les temples, et occupent toutes les avenues qui conduisent au lieu de cette assemblée. C'est qu'en effet cette cause est la première, depuis la fondation de Rome, où tous les citoyens n'aient eu qu'un même sentiment, qu'un même intérêt, excepté ceux qui, trop sûrs du sort que leur réservent les lois, aiment mieux tomber avec la république que de périr seuls. Je les excepte volontiers, je les sépare de nous : ce ne sont pas nos concitoyens, ce sont nos plus mortels ennemis. Mais tous les autres, grands dieux! avec quelle ardeur, avec quel courage, avec quelle affluence ils se présentent pour assurer la dignité et le salut de tous! Vous parlerai-je des chevaliers romains, qui, vous cédant le premier rang dans l'Etat, ne disputent avec vous que de zèle et d'amour pour la patrie? Après les longs débats qui vous ont divisés, ce jour de danger, la cause commune vous les a tous attachés ; et j'ose vous répondre que toutes les parties de l'administration publique ne doivent plus redouter aucune atteinte, si cette union établie pendant mon consulat peut être à jamais affermie. Je vois ici parmi vous, je vois remplis du même zèle, les tribuns de l'épargne, ces dignes citoyens qui,

dans ce même jour, pour concourir à la défense générale, ont quitté les fonctions qui les appelaient, ont renoncé au profit de leurs charges, et sacrifié tout autre intérêt à celui qui nous rassemble. Et quel est, en effet, le Romain à qui l'aspect de la patrie et le jour de la liberté ne soient des biens chers et précieux? N'oubliez pas, dans ce nombre, les affranchis, ces hommes qui, par leurs travaux et leur mérite, se sont rendus dignes de partager vos droits, et dont Rome est devenue la mère, tandis que ses enfants les plus illustres par leur nom et leur naissance ont voulu l'anéantir. Mais, que dis-je? des affranchis, il n'y a pas même un esclave, pour peu que son maître lui rende la servitude supportable, qui n'ait les conjurés en horreur, qui ne désire que la république subsiste, et qui ne soit prêt à y contribuer de tout son pouvoir. N'ayez donc aucune inquiétude, pères conscrits, de ce que vous avez entendu dire qu'un agent de Lentulus cherchait à soulever les artisans et le peuple. Il l'a tenté, il est vrai, mais vainement ; et il ne s'en est pas trouvé un seul assez dénué de ressources ou assez dépravé de caractère pour ne pas désirer de jouir tranquillement du fruit de son travail journalier, de sa demeure et de son lit. Toute cette classe d'hommes ne peut même fonder sa subsistance que sur la tranquillité publique ; leur gain diminue quand leurs ateliers sont fermés : que serait-ce s'ils étaient embrasés? Ne craignez donc pas que le peuple romain vous manque : craignez vous-mêmes de manquer au peuple romain. Vous avez un consul que les dieux, en l'arrachant aux embûches et à la mort, n'ont pas conservé pour lui-même, mais pour vous. La patrie commune, menacée des glaives et des flambeaux par une conjuration impie, vous tend des mains suppliantes ; elle vous recommande le Capitole, les feux éternels de Vesta, garants de la durée de cet empire ; elle vous recommande ses murs, ses dieux, ses habitants. Enfin, c'est sur votre propre vie, sur celle de vos femmes et de vos enfants, sur vos biens, sur la conservation de vos foyers, que vous avez à prononcer aujourd'hui. Songez combien il s'en est peu fallu que cet édifice de la grandeur romaine, fondé par tant de travaux, élevé si haut par les dieux, n'ait été renversé dans une nuit. C'est à vous de pourvoir à ce que désormais un semblable attentat ne puisse, je ne dis pas être commis, mais même être médité. Si je vous parle ainsi, pères conscrits, ce n'est pas pour exciter votre zèle, qui va sans doute au devant du mien, c'est afin que ma voix, qui doit être la première entendue, s'acquitte en votre présence des devoirs de votre consul. Je n'ignore pas que je me fais autant d'ennemis implacables qu'il existe de conjurés, et

vous savez quel en est le nombre ; mais ils sont tous, à mes yeux, vils, faibles et abjects ; et quand même il arriverait qu'un jour leur fureur, excitée et soutenue par quelque ennemi plus puissant, prévalût contre moi sur vos droits et sur ceux de la république, jamais je ne me repentirai de mes actions et de mes paroles. La mort dont ils me menaçent, est réservée à tous les hommes; mais la gloire dont vos décrets m'ont couvert, n'a été réservé qu'à moi. Les autres ont été honorés pour avoir servi la patrie ; mais vos décrets n'ont attribué qu'à moi seul l'honneur de l'avoir sauvée. Qu'il soit à jamais célèbre dans vos fastes, ce Scipion qui arracha l'Italie des mains d'Annibal; cet autre Scipion qui renversa Carthage et Numance, les deux plus cruels ennemis de Rome ; ce Paul-Emile, dont un roi puissant suivit le char de triomphe; ce Marius, qui délivra l'Italie des Cimbres et des Teutons ; que l'on mette au-dessus de tout le grand Pompée, dont les exploits n'ont eu d'autres bornes que celles du monde : il restera encore une place assez honorable à celui qui a conservé aux vainqueurs des nations une patrie où ils puissent venir triompher. Je sais que la victoire étrangère a cet avantage sur la victoire domestique, que dans l'une les vaincus deviennent des alliés soumis et fidèles; dans l'autre, ceux qu'une fureur insensée a rendus ennemis de l'Etat, ne peuvent, quand vous les avez empêchés de nuire, être réprimés par les armes ni fléchis par les bienfaits. Je m'attends donc à une guerre éternelle avec les méchants. Je la soutiendrai avec le secours de tous les bons citoyens, et j'espère que la réunion du sénat et des chevaliers sera, dans tous les temps, une barrière qu'aucun effort ne pourra renverser.

» Maintenant, pères conscrits, tout ce que je vous demande en récompense de ce que j'ai sacrifié pour vous, du gouvernement d'une province et du commandement d'une armée où j'ai renoncé pour veiller à la sûreté de l'Etat, de tous les honneurs et de tous les avantages que j'ai négligés pour ce seul motif, de tous les soins que j'ai pris, de tout le fardeau dont je me suis chargé; tout ce que je vous demande, c'est de garder un souvenir fidèle de mon consulat. Ce souvenir, tant qu'il sera présent à votre esprit, sera le plus ferme rempart que je puisse opposer à la haine et à l'envie. Si mes espérances sont trompés, si les méchants l'emportent, je vous recommande l'enfance de mon fils, et je n'aurai rien à craindre pour lui ; rien ne doit manquer un jour ni à sa sûreté, ni même à sa dignité, si vous vous souvenez qu'il est le fils d'un homme qui, à ses propres périls, vous a garantis de ceux qui vous menaçaient.

» Ce qui vous reste à faire en ce moment, c'est de statuer, avec promptitude et fermeté, sur la cause de Rome et de l'empire ; et quoi que vous puissiez décider, croyez que le consul saura maintenir votre autorité, faire respecter vos décrets et en assurer l'exécution. »

C'est avec ce langage qu'on intimide les méchants, qu'on rassure les faibles, qu'on encourage les bons ; en un mot, que l'âme d'un seul homme devient celle de toute une assemblée, de tout un peuple. La sentence de mort fut prononcée d'une voix presque unanime et exécutée sur-le-champ. Cicéron, un moment après, trouva les partisans, les parents, les amis des conjurés, encore attroupés dans la place publique : ils ignoraient le sort des coupables et n'avaient pas perdu toute espérance. *Ils ont vécu*, leur dit le consul en se tournant vers eux, et ce seul mot fut un coup de foudre qui les dissipa tous en un moment. Il était nuit : Cicéron fut reconduit chez lui aux acclamations de tout le peuple, et suivi du sénat. On plaçait des flambeaux aux portes des maisons pour éclairer sa marche. Les femmes étaient aux fenêtres pour le voir passer et le montraient à leurs enfants. Quelque temps après, Caton devant le peuple, et Catulus dans le sénat, lui décernèrent le nom de *Père de la patrie;* titre si glorieux que, dans la suite, la flatterie l'attacha à la dignité impériale, mais que Rome libre, dit heureusement Juvénal, n'a donné qu'au seul Cicéron.

DISCOURS POUR MURÉNA.

Dans le temps même où les dangers de la république occupaient tous les moments, toutes les pensées de Cicéron ; lorsqu'après avoir forcé Catilina de sortir de Rome, il observait tous les pas des conjurés et cherchait à s'assurer des preuves du crime, il se chargea dans les tribunaux d'une affaire très-importante et dont le succès intéressait à la fois son amitié, son éloquence et sa politique. On aurait peine à concevoir comment, chez lui, les soins de l'administration laissaient place encore aux affaires du barreau ; comment, parmi tant de fatigues qui lui permettaient à peine quelques heures de sommeil, le consul eut encore le loisir d'être avocat, et de composer un plaidoyer aussi bien travaillé que celui dont nous allons parler, si l'on ne savait quelle prodigieuse facilité de travail il tenait de la nature et de l'habitude, et ce que peut l'homme qui s'est accoutumé à faire un usage continuel de son temps et de son génie. D'ailleurs, le premier de tous les intérêts pour Cicéron, celui de l'Etat, l'appelait à la défense de Licinius Muréna, désigné con-

sul pour l'année suivante, mais alors accusé de brigue, et à qui une condamnation juridique pouvait faire perdre la dignité qu'il avait obtenue. C'était un citoyen plein d'honneur et de courage, qui avait servi avec la plus grande distinction sous Lucullus, et très-attaché à Cicéron et à la patrie. Dans le trouble et le désordre où étaient les affaires publiques, il était de la dernière importance que la bonne cause ne perdît pas un tel appui; que Muréna entrât en charge au jour marqué, et qu'on ne fût pas exposé aux dangers d'une nouvelle élection. Les circonstances rendaient la défense difficile et délicate. Cicéron lui-même, à la prière de tous les honnêtes gens, révolté de la corruption qui régnait dans les comices, avait porté contre la brigue une loi plus sévère que les précédentes. Muréna avait pour accusateur l'un de ses compétiteurs au consulat, Sulpicius, jurisconsulte renommé et compté aussi parmi les amis de Cicéron; mais ce qui donnait le plus de poids à l'accusation, c'est qu'elle était soutenue par un homme dont le caractère était généralement respecté, par Caton, qui, dans ce même temps, était près d'obtenir le tribunat. Pressé de faire un exemple, il avait dit publiquement que l'année ne se passerait pas sans qu'il accusât un consulaire. On peut croire que l'excès de son zèle mit un peu de précipitation et d'humeur dans ses poursuites; car, au rapport des historiens, Muréna, sans être absolument irréprochable, n'était pas dans le cas de la loi, et ne s'était permis que cette espèce de sollicitation passée en usage, et que les plus honnêtes gens ne rougissaient pas d'employer. On ne pouvait lui imputer aucune transgression formelle, et ce n'était pas l'exemple qu'il fallait choisir : aussi fut-il absous par tous les suffrages. Nous avons entendu l'orateur romain tonnant contre Verrès et Catilina avec toute la véhémence, tout le pathétique, toute l'énergie de l'éloquence animée par la vertu et la patrie. Nous allons voir son talent et son style se plier à un ton tout différent. Nous passerons ici du sublime au simple, et nous verrons comme il saisit habilement tous les caractères propres à ce genre de composition oratoire, l'art de la discussion, le choix des exemples, l'agrément des tournures, la finesse, la délicatesse, et même la gaîté, celle du moins que la nature de la cause peut comporter.

Cicéron, après avoir établi, dans un exorde aussi noble qu'intéressant, les rapports et les liaisons qui l'attachent à Muréna, après avoir réfuté les imputations de Sulpicius, poursuit ainsi :

« Il est temps d'en venir au plus grand appui de nos adversaires, à celui qu'on peut regarder comme le rempart de nos ac-

cusateurs, à Caton; et quelque gravité, quelque force qu'il apporte dans cette cause, je crains beaucoup plus, je l'avoue, son autorité que ses raisons. Je demanderai d'abord que la dignité personnelle de Caton, l'espérance prochaine du tribunat, la gloire de sa vie, ne soient point des armes contre nous, et que les avantages qu'il n'a reçus que pour être utile à tous, ne servent pas à la perte d'un seul. Scipion l'Africain avait été deux fois consul, avait renversé Carthage et Numance, les deux terreurs de cet empire, quand il accusa Lucius Cotta : il avait pour lui une grande éloquence, une grande réputation de probité et d'intégrité, une autorité telle que devait l'avoir un homme à qui le peuple romain devait la sienne. J'ai souvent ouï-dire à nos vieillards que rien n'avait tant servi Cotta auprès de ses juges que cette prééminence même de Scipion. Ces hommes si sages ne voulurent pas qu'un citoyen succombât dans les tribunaux, de manière à faire croire qu'il avait été opprimé par l'excessive prépondérance de son accusateur. Ne savons-nous pas aussi, Caton, que le jugement du peuple romain sauva Sergius Galba des poursuites d'un de vos ancêtres, citoyen très-courageux et très-considéré, mais qui semblait trop s'acharner à la perte de son adversaire ? Toujours, dans cette ville, le peuple en corps, et en particulier les juges éclairés et qui regardent dans l'avenir, ont résisté aux trop grandes forces de ceux qui accusaient. Je ne veux point qu'un accusateur fasse sentir dans les tribunaux une supériorité trop marquée, trop de pouvoir, trop de crédit : employez tous ces avantages pour le salut des innocents, pour le soutien des faibles, pour la défense des malheureux, oui ; mais pour le péril et la ruine des citoyens, jamais. Qu'on ne vienne donc point nous dire qu'en se présentant ici contre Muréna, Caton a jugé la cause : ce serait poser un principe trop injuste, et faire aux accusés une condition trop dure et trop malheureuse, si l'opinion de leur accusateur était regardée comme leur sentence. Pour moi, Caton, le cas singulier que je fais de votre vertu ne me permet pas de blâmer votre conduite et vos démarches en cette occasion ; mais peut-être puis-je y trouver quelque chose à réformer. Vous ne commettez point de fautes et l'on ne peut pas dire de vous que vous avez besoin d'être corrigé ; mais seulement qu'il y a quelque chose en vous qui peut être adouci et tempéré. La nature elle-même vous a formé pour l'honnêteté, la gravité, la tempérance, la justice, la fermeté d'âme. Elle vous a fait grand dans toutes les vertus ; mais vous y avez ajouté des principes de philosophie où l'on voudrait plus de modération, plus de douceur ; qui sont enfin, pour dire ce que j'en pense, plus

sévères et plus rigoureux que la nature et la vérité ne le comportent ; et puisque je ne parle pas ici devant une multitude ignorante, vous me permettrez, juges, quelques réflexions sur ce genre d'études philosophiques, qui, par lui-même, n'est éloigné ni de votre goût ni du mien.

» Sachez donc que tout ce que nous voyons dans Caton d'excellent, de divin, est à lui, lui appartient en propre ; au contraire, ce qui nous laisse quelque chose à désirer n'est pas de lui, mais du maître qu'il a choisi, de la secte qu'il a embrassée. Il y a eu parmi les Grecs un homme d'un grand esprit, Zénon, dont les sectateurs s'appelaient stoïciens. Voici quelques-uns de leurs principes : « Que le sage n'a point d'égards pour quelques titres de » faveur que ce soit ; — qu'il ne pardonne jamais aucune faute ; — » que la compassion et l'indulgence ne sont que légèreté et folie ; » — qu'il n'est point digne d'un homme de se laisser toucher ni » fléchir ; — que le sage, même s'il est contrefait, est le plus beau » des hommes ; le plus riche, même en demandant l'aumône ; roi, » même dans l'esclavage ; et que nous tous, qui ne sommes pas » des sages, nous ne sommes que des esclaves et des insensés ; — » que toutes les fautes sont égales ; — que tout délit est un crime ; » — que celui qui tue un poulet, quand il n'en a pas le droit, est » aussi coupable que celui qui étrangle son père ; — que le sage » ne se repent jamais, ne se trompe jamais, ne change jamais » d'avis. »

» Telles sont les maximes que Caton, dont vous connaissez l'esprit et les lumières, a puisées dans de très-savants auteurs, et qu'il s'est appropriées, non pas, comme tant d'autres, pour en faire un sujet de controverse, mais pour en faire la règle de sa vie. Les fermiers de la république demandent quelque remise : « Prenez garde, dit Caton, n'accordez rien à la faveur. » — Des malheureux supplient : « C'est un crime d'écouter la compassion. » — Un homme avoue qu'il a commis une faute et demande grâce : « C'est se rendre coupable que de pardonner. » — Mais la faute est légère : « Toutes les fautes sont égales. » — Avez-vous dit quelque chose sans réflexion : « Il ne vous est plus permis d'en revenir. » — Mais j'ai été entraîné par l'opinion : « Le sage ne connaît que » la certitude, et nullement l'opinion. » — Vous êtes-vous involontairement trompé sur un fait : « Ce n'est point une erreur, » c'est un mensonge, une calomnie. » — De là une conduite parfaitement conforme à cette doctrine. Pourquoi Caton est-il accusateur? C'est qu'il a dit dans le consulat qu'il accuserait un consulaire. Mais vous l'avez dit dans la colère : « Le sage ne se met

» point en colère. » — Mais c'était un propos du moment qui ne vous engageait à rien : « Le sage ne peut sans honte changer d'avis ; » il ne peut sans crime se laisser fléchir; toute compassion est une » faiblesse ; toute indulgence, un forfait. »

» Et moi aussi, dans ma première jeunesse, me défiant de mes propres lumières, j'ai recherché, comme Caton, celles des philosophes; mais les maîtres que j'ai suivis, Platon et Aristote, ont des principes différents. Leurs disciples, hommes mesurés dans leurs opinions, pensent « que le sage même peut accorder quelque » chose aux circonstances, aux considérations particulières; — que » l'homme de bien peut céder à la pitié; — qu'il y a des degrés dans » les délits et dans les peines ; — que la vertu et la fermeté peuvent » faire grâce ; — que le sage lui-même peut être quelquefois entraîné » par l'opinion, emporté par la colère, touché par la compassion ; — » qu'il peut sans honte revenir sur ses pas, et changer d'avis s'il » en trouve un meilleur; — qu'enfin toutes les vertus ont besoin » de mesure et doivent craindre l'excès. »

» Si avec le caractère que vous avez, Caton, le hasard vous eût adressé aux mêmes maîtres que moi, vous ne seriez pas plus homme de bien, plus courageux, plus tempérant, plus juste, cela ne se peut pas; mais vous seriez un peu plus enclin à la douceur; vous ne vous seriez pas rendu gratuitement l'agresseur et l'ennemi d'un homme plein de modestie dans ses mœurs, plein d'honneur et de noblesse dans ses sentiments. Vous auriez pensé que la fortune vous ayant tous les deux préposés dans le même temps à la garde de la république, lui comme consul et vous comme tribun, il devait y avoir entre vous une sorte de liaison patriotique. Vous auriez supprimé, vous auriez oublié ce que vous aviez dit dans le sénat avec trop de violence, ou vous auriez vous-même tiré de vos paroles une conséquence moins rigoureuse. Croyez-moi, vous êtes maintenant dans le feu de l'âge, dans toute l'ardeur de votre caractère, et dans tout l'enthousiasme de la doctrine que vous avez adoptée ; mais le temps, l'usage, l'expérience, doivent sans doute quelque jour vous calmer, vous modérer, vous fléchir. En effet, ces législateurs de vertu, ces précepteurs que vous avez suivis, ont porté, ce me semble, les devoirs de l'homme au delà des bornes de la nature. Nous pouvons, en spéculation, aller aussi loin qu'il nous plait, nous élever jusqu'à l'infini; mais dans la pratique, dans la réalité, il est un terme où il faut s'arrêter. « Ne pardonnez rien, » nous dit-on. Et moi, je réponds : Pardonnez quand il y a lieu à l'indulgence. — « N'écoutez aucune » considération personnelle. » Et je dis qu'il ne faut y avoir égard

qu'autant que le devoir et l'équité vous le permettent. — « Ne vous » laissez pas toucher à la compassion. » Jamais sans doute au point d'affaiblir l'autorité des lois; mais autant que le prescrit la première de toutes, l'humanité. — « Soyez fermes dans vos sentiments. » Oui, si l'on ne vous en propose pas de meilleurs. — Ainsi parlait ce grand Scipion, qui eut, comme vous, Caton, la réputation d'un homme très-instruit, d'un homme presque divin dans la discipline domestique; mais que la philosophie dont il faisait profession, puisée dans les mêmes sources que la vôtre, n'avait point rendu plus sévère qu'il ne faut l'être, et qui, au contraire, a toujours passé pour le plus doux de tous les hommes. Lélius avait pris ces mêmes leçons : eh! qui jamais a eu plus d'aménité dans ses mœurs, et a rendu la sagesse plus aimable! J'en puis dire autant de Gallus, de Philippe, mais j'aime mieux prendre des exemples dans votre maison. Qui de nous n'a pas entendu parler de Caton le Censeur, l'un de vos plus illustres aïeux? Et qui jamais a été plus mesuré dans sa conduite et dans ses principes, plus traitable, plus facile dans le commerce de la vie? Quand vous l'avez loué dans votre plaidoyer, avec autant de justice que de dignité, vous l'avez cité comme un modèle domestique que vous vous proposiez d'imiter. Les liens du sang, les rapports de caractère, vous y autorisent, il est vrai, plus qu'aucun de nous; mais pourtant je le regarde comme un exemple pour moi autant que pour vous-même; et si vous pouviez aussi, à votre sévérité naturelle, mêler un peu de sa facilité et de sa douceur, toutes les qualités que vous possédez n'en seraient pas meilleures, mais en deviendraient plus aimables.

» Ainsi, pour en revenir à ce que j'ai dit d'abord, que l'on écarte de cette cause le nom de Caton; que l'on mette à part son autorité, qui doit être nulle dans un jugement légal, ou n'avoir de crédit que pour faire le bien; que l'on nous attaque par des faits. Que voulez-vous, Caton? que demandez-vous? Sur quoi porte votre accusation? Vous vous élevez contre la brigue? je ne la défends pas. Vous me reprochez de justifier dans les tribunaux ce que j'ai proscrit par mes lois? j'ai proscrit la brigue et je défends l'innocence. N'accusez-vous que le crime? je me joins à vous. Prouvez que Muréna l'a commis, et j'avouerai que mes propres lois le condamnent. »

Ce seul morceau, parmi tant d'autres, suffirait pour nous faire sentir toute la flexibilité du talent de Cicéron. Il était nécessaire d'écarter de la balance de la justice ce poids, que pouvait y mettre un nom tel que celui de Caton. Il ose employer contre lui

le ridicule; mais pour peu qu'il n'eût pas su en émousser la pointe, on n'aurait pas souffert qu'il s'en servît contre un homme si révéré. La cause de Caton serait devenue celle de tous les honnêtes gens, et même de ceux qui ne l'étaient pas; car, lorsque la vertu est généralement reconnue, ceux mêmes qui ne l'aiment point, veulent qu'on la respecte : c'est un hommage qui coûte peu et qui n'engage à rien. Avec quelle habileté, avec quelle adresse il sépare la personne de Caton de sa doctrine! Comme il se joue doucement de l'une sans affaiblir en rien la vénération que l'on doit à l'autre! Ses traits, en tombant sur le stoïcisme de Caton, ne vont jamais jusqu'à lui; c'est en le comblant d'éloges, qu'il lui ôte, sans qu'on s'en aperçoive, toute l'autorité de son opinion; car dès qu'une fois il est parvenu à faire rire sans le blesser, la gravité n'a plus de pouvoir : il n'y a plus de place pour elle. Aussi lui-même ne put la garder, il ne put s'empêcher de sourire au portrait que trace Cicéron du rigorisme stoïque, et moitié riant, moitié grondant, il dit au sortir de l'audience : *En vérité, nous avons un consul très-plaisant.* C'étaient d'ailleurs ces morceaux, par lesquels l'orateur tempérait, autant qu'il le pouvait, l'austérité du genre judiciaire; c'étaient ces sortes d'épisodes, toujours heureusement placées, qui délassaient les juges de la fatigue des querelles du barreau, de l'amertume des controverses juridiques et de la criaillerie des avocats. Voilà ce qui rendait l'éloquence de Cicéron si agréable aux Romains, et faisait recueillir avec tant d'avidité ses harangues dès qu'il les avait prononcées. Nul ne possédait au même degré que lui cet art de répandre de l'agrément sur les matières les plus sèches; et la vraie marque de la supériorité, c'est de pouvoir ainsi se rendre maître de tous les sujets, et de savoir, en traitant tous les genres, avoir le ton et la mesure de tous.

DÉFENSE DU POËTE ARCHIAS.

C'est encore ce qu'il fit en plaidant la cause d'Archias, célèbre poëte grec, à qui l'on contestait le titre de citoyen romain. Il était né à Antioche; mais il avait reçu le droit de cité à Héraclée, ville alliée qui jouissait des priviléges de la bourgeoisie romaine. Les archives de cette ville avaient été brûlées dans le temps de la guerre sociale, et vingt-huit ans après, un nommé Gratius, ennemi d'Archias, voulut tourner contre lui cet accident, qui lui enlevait la preuve de son titre. Heureusement il avait pour lui le témoignage de Lucullus, dont la protection lui avait procuré cette

faveur des habitants d'Héraclée. Il fut défendu par Cicéron, et l'orateur nous apprend dans son exorde les droits qu'avait le poëte à son amitié et même à sa reconnaissance. C'est une observation à faire, que Cicéron, dans chaque cause qu'il plaide, commence par exposer les motifs personnels qui l'ont déterminé à s'en charger; et l'importance qu'il met à les bien fonder, prouve qu'indépendamment de la cause même, il y avait des convenances particulières à garder pour se charger, avec l'approbation générale, du rôle d'accusateur ou de défenseur. C'était pour les hommes considérables une fonction publique, souvent liée aux intérêts de l'Etat, bien différente de cette foule de petits procès particuliers que les orateurs de réputation et les hommes en place abandonnaient aux avocats subalternes, à ceux qui sont désignés en latin par un mot qui signifie plaideurs de causes, *causidici*. Le procès d'Archias semblait être de ce dernier genre. Il n'offrait que la discussion d'un fait très-simple, qui dépendait surtout de la preuve testimoniale, et n'exigeait que quelques minutes de plaidoirie. Le discours de Cicéron n'est tout au plus que d'une demi-heure de lecture, et le fait lui-même n'occupe pas quatre pages. Le reste est un éloge de la poésie et des lettres, des avantages et des agréments qu'on en retire, et des honneurs qu'on leur doit. Il semble que Cicéron, qui partout fait profession d'aimer extrêmement la poésie et ceux qui la cultivent, ait été bien aise d'avoir occasion de leur rendre hommage.

Aussi le plaidoyer n'a-t-il presque rien de commun avec le genre judiciaire, il tient beaucoup plus du démonstratif; et après avoir vu Cicéron dans le sublime et dans le simple, nous choisissons chez lui ce morceau comme un exemple du style tempéré, que caractérisent la grâce, la douceur et l'ornement.

« Si j'ai quelque talent, juges (et je sens combien j'en ai peu), quelque habitude de la parole (et j'avoue qu'elle est en moi assez médiocre), quelque connaissance de l'art oratoire, puisés dans l'étude des lettres, qui ne m'ont été étrangères en aucun temps de ma vie; tous ces avantages, quels qu'ils soient, je les dois à Licinius Archias, qui a le droit d'en réclamer le fruit et la récompense. Aussi loin que ma mémoire peut remonter dans le passé et revenir sur mes premières années, je le vois dirigeant mes premières études et m'introduisant dans la carrière que j'ai parcourue; et si ma voix, affermie et encouragée par ses leçons, a été quelquefois utile à mes concitoyens, je dois sans doute, autant qu'il est en moi, servir celui qui m'a mis en état de servir les autres. Ce que je

dis peut étonner ceux qui ne feraient attention qu'à la différence qu'ils trouvent dans le genre de mes travaux et de ceux d'Archias; mais l'éloquence n'a pas été ma seule étude, et tous les arts qui tiennent à la culture de l'esprit ont entre eux comme un lien de parenté, et forment pour ainsi dire une même famille.

» Peut-être aussi sera-t-on surpris que, dans une question de droit, dans un procès qui se plaide publiquement devant un préteur si distingué et des juges si graves, en présence d'une si nombreuse assemblée, j'emploie un langage tout différent de celui du barreau; mais c'est une liberté que j'attends de l'indulgence de mes juges, et j'espère qu'elle ne leur déplaira pas. Le caractère de l'accusé, homme de lettres, excellent poete, dont le loisir et le travail ont toujours été également éloignés des altercations et du bruit des tribunaux; le concours d'hommes lettrés qu'attire ici sa cause; votre goût pour les arts qu'il cultive, et celui du magistrat qui préside à ce jugement, tout m'autorise à croire que vous me permettrez de m'écarter un peu de la méthode ordinaire : et si j'obtiens de vous cette grâce, je me flatte de vous démontrer que non-seulement Archias ne doit point être retranché du nombre de nos concitoyens, mais même que, s'il n'en était pas, il mériterait d'y être admis.

» Né d'une famille noble d'Antioche, ville anciennement célèbre et opulente, remplie de savants hommes et florissante par les arts et les lettres, Archias était à peine sorti des etudes de l'enfance, que ses écrits le placèrent au premier rang. Bientôt il devint si célèbre dans l'Asie et dans la Grèce, que son arrivée dans chaque ville était une fête; l'attente et la curiosité qu'il excitait, allaient encore au delà de sa renommée; et quand on l'avait entendu, cette attente même était surpassée par l'admiration.

» Les lettres grecques étaient alors répandues dans l'Italie, cultivées dans les villes latines plus qu'elles ne le sont aujourd'hui, et favorisées dans Rome même par la tranquillité dont jouissait la république. Les peuples de Tarente, de Rhége, de Naples s'empressèrent d'honorer Archias du droit de cité et de recompenses de toute espèce; et tous ceux qui étaient faits pour juger des talents, le regardèrent comme un homme dont l'adoption leur faisait honneur.

» Marius et Catulus étaient consuls lorsqu'il vint à Rome, où sa réputation l'avait devancé. Il y trouvait deux grands hommes, dont l'un pouvait lui fournir de grandes choses à célébrer, et l'autre, joignant à la gloire des exploits militaires le bon goût et les connaissances, était digne d'entendre celui qui pouvait le

chanter. Archias, encore revêtu de la robe prétexte, fut reçu dans la maison de Lucullus; et il doit non-seulement à son génie et à ses écrits, mais encore à son caractère et à ses mœurs, cet avantage honorable que la maison où sa jeunesse fut accueillie, est encore aujourd'hui l'asile de sa vieillesse. Il était bien venu de Métellus le Numidique et de son fils; Emilius l'écoutait avec plaisir; il vivait avec les deux Catulus, père et fils; Lucius Crassus le cultivait; il était étroitement lié avec toute la famille de Lucullus, d'Hortensius, d'Octavius, avec Drusus et Caton; et c'est encore un honneur pour lui, que parmi ceux qui le recherchaient, les uns le faisaient par goût et parce qu'ils savaient l'apprécier et jouir de son talent, les autres voulaient seulement s'en faire un mérite. »

Suit un détail très-court et très-clair sur le fond de la cause, et Cicéron pouvait s'en tenir là, s'il n'eût voulu que la gagner : elle était évidente; mais il avait promis dans son exorde de faire autre chose qu'un plaidoyer, il tint parole, et s'adressant à l'accusateur, il continua ainsi :

» Vous me demanderez pourquoi je parais si attaché à Licinius Archias? parce que c'est à lui que je dois chaque jour le délassement le plus doux des travaux du Forum et du tumulte des affaires. Et croyez-vous que je pusse trouver dans mon esprit de quoi suffire à tant d'objets différents, si je ne puisais sans cesse de nouvelles richesses dans l'étude des lettres, ou que je pusse supporter tant de travaux, si les agréments de cette même étude ne servaient à me récréer et à me soutenir? J'avoue que je m'y livre le plus qu'il m'est possible. Que ceux-là s'en cachent, qui n'en savent rien retirer qui appartienne à l'utilité commune, ou qui puisse être produit au grand jour; mais pourquoi ne l'avouerai-je pas, moi, qui depuis tant d'années ai vécu de manière que jamais ni mon loisir, ni mes intérêts, ni mes plaisirs, ni même mon sommeil n'ont refusé un seul de mes moments aux besoins de mes concitoyens? Qui pourrait me savoir mauvais gré de donner à ce genre d'occupation le temps que d'autres donnent aux spectacles, aux voluptés, aux jeux, aux festins, à l'oisiveté? L'on doit d'autant plus me le permettre, que cet art même dont je fais profession, et qui a été le refuge de mes amis dans tous leurs périls, ce talent de la parole fait partie de ces études que j'ai toujours aimées; et si l'on trouve que c'est peu de chose, il est des avantages bien plus grands dont je leur ai obligation. Et, en effet, si tout ce que j'ai lu, tout ce que j'ai appris ne m'avait bien persuadé, dès ma

jeunesse, que rien n'est plus désirable dans cette vie que la gloire et la vertu, qu'il faut leur sacrifier tout et ne compter pour rien les tourments, l'exil et la mort, me serais-je exposé, pour le salut public, à tant de combats et aux attaques continuelles des méchants? Mais tous les livres, tous les monuments de l'antiquité, toutes les paroles des sages répètent cette grande leçon, et toutes ces instructions seraient ensevelies dans les ténèbres si le génie ne leur avait prêté sa lumière. Combien d'excellents modèles se présentent à nous dans ces portraits des grands hommes qu'ont tracés les écrivains de la Grèce et de l'Italie! C'est eux que j'ai toujours eus devant les yeux dans l'administration des affaires publiques; c'est en pensant à eux que mon âme s'élevait et se formait à leur ressemblance.

» Quelqu'un me dira : Ces hommes, dont les lettres nous ont conservé la gloire et les vertus, étaient-ils eux-mêmes lettrés? Je ne puis l'affirmer de tous; je pense qu'il y en a eu plusieurs d'un naturel assez heureux pour se porter d'eux-mêmes à tout ce qui était honnête et glorieux, sans avoir besoin de leçon; et j'ajouterai encore que la nature sans l'instruction a communément plus de pouvoir que l'instruction sans la nature. Mais aussi quand on joint à ce qu'on a reçu de l'une tout ce que peut ajouter l'autre, c'est alors qu'il en résulte ce qu'il y a de plus beau, de plus grand, de plus admirable dans l'humanité.

» De ce nombre étaient Scipion l'Africain, que nos pères ont vu; Lélius, Furius, ces hommes dont la sagesse avait maîtrisé toutes les passions; ce Caton l'Ancien, le citoyen le plus courageux et le plus éclairé de son temps; et si tous ces illustres personnages avaient cru la culture des lettres inutile à la connaissance et à la pratique de la vraie vertu, en auraient-ils fait une de leurs occupations?

» Mais quand on ne la considérerait pas par son utilité et son importance, quand on n'y verrait que l'agrément et le plaisir, ce serait encore celui de tous qui conviendrait le mieux à l'homme bien élevé; les autres, en effet, ne sont ni de tous les temps ni de tous les lieux, ni faits pour tout âge. Les lettres sont à la fois l'instruction de la jeunesse, le charme de l'âge avancé, l'ornement de la prospérité, la consolation de l'infortune; elles nous amusent dans la retraite, ne sont point déplacées dans la société; elles veillent avec nous, elles nous accompagnent dans nos voyages, elles nous suivent dans les campagnes; enfin, quand nous n'en aurions pas le goût, nous ne pourrions leur refuser notre estime et notre admiration.

» Pour ce qui regarde la poésie en particulier, nous avons entendu dire aux meilleurs juges que les autres talents s'acquièrent par les préceptes, mais que celui de la poésie est un don de la nature, une faculté de l'imagination, une sorte d'inspiration divine. Aussi notre vieil Ennius appelle les poëtes *des hommes saints*, parce qu'ils sont distingués à nos yeux par les présents de la divinité. Qu'il soit donc saint parmi vous, parmi les hommes aussi instruits que vous l'êtes, ce nom de poëte, que les Barbares même n'ont jamais violé. Les rochers et les déserts semblent répondre à la voix du poëte; les bêtes même paraissent sensibles à l'harmonie, et nous y serions insensibles! Les peuples de Colophon, de Chio, de Salamine, de Smyrne et d'autres encore se disputent Homère et lui élèvent des autels : ils veulent, longtemps après sa mort, l'avoir pour concitoyen, parce qu'il a été grand poëte; et celui qui est réellement le nôtre par sa volonté et par nos lois, nous pourrions le rejeter! nous rejetterions celui qui a employé son génie à chanter la gloire du peuple romain! Oui, dès sa première jeunesse il a composé un poëme sur la guerre des Cimbres; et cet hommage flatta Marius même, qui était, vous le savez, assez étranger au commerce des Muses. C'est qu'il n'est personne si dur et si farouche qu'il puisse être, qui ne soit flatté de voir son nom porté par la poésie aux générations à venir. On demandait à ce célèbre Athénien, Thémistocle, quelle était la voix qu'il entendrait avec le plus de plaisir : « Celle, dit-il, qui chantera le mieux ce que j'ai fait. » Ce même Archias a célébré, dans un autre ouvrage, les victoires de Lucullus sur Mithridate, et cette guerre, si fertile en révolutions, qui a ouvert aux armes romaines des contrées que la nature semblait leur avoir fermées; ces batailles mémorables; ce siége de Cyzique, où il a sauvé une ville, notre alliée, des fureurs de Mithridate; cet incroyable combat de Ténédos, où les forces navales de ce puissant roi ont été anéanties avec les généraux qui les commandaient. La gloire de Lucullus est la nôtre; ce qu'on a fait pour lui on l'a fait pour nous; et dans les chants d'Archias, consacrés à Lucullus, seront perpétués les trophées, les monuments et les triomphes de Rome.

» Et qui de nous ignore combien Ennius fut cher à notre fameux Scipion l'Africain? La statue de ce poëte est élevée en marbre dans le tombeau des Scipions. Son poëme de la *Guerre punique* est regardé comme un hommage rendu au nom romain : c'est là que les Fabius, les Marcellus, les Fulvius, les Caton, sont comblés de louanges honorables que nous partageons avec eux, sont couverts d'un éclat qui rejaillit sur nous. Aussi nos ancêtres don-

nèrent à ce poëte, né dans la Calabre, le titre de citoyen romain, et nous le refuserions à Archias, à qui nos lois l'ont accordé? Et qu'on n'imagine pas que ses travaux doivent nous intéresser moins, parce qu'il écrit en vers grecs : se serait se tromper beaucoup. La langue grecque est répandue dans tout le monde ; la nôtre est renfermée dans les limites de notre empire, et si notre puissance est bornée aux pays que nous avons conquis, ne devons-nous pas souhaiter que notre gloire parvienne jusqu'où nos armes n'ont pu parvenir? Si cette espèce d'illustration est agréable et chère aux peuples mêmes dont le poëte raconte les exploits, de quel prix ne doit-elle pas être, quel encouragement ne doit-elle pas donner aux chefs, aux généraux, aux magistrats, qui n'envisagent que la gloire dans leurs travaux et leurs périls? Alexandre avait à sa suite un grand nombre d'écrivains, chargés de composer son histoire ; mais quand il vit le tombeau d'Achille, il s'écria : *Heureux Achille, qui as trouvé un Homère pour te chanter !* Et, en effet, sans cette immortelle *Iliade*, le même tombeau qui couvrit les restes du vainqueur de Troie, aurait enseveli sa mémoire. Que dirai-je de notre grand Pompée, dont la fortune extraordinaire a égalé la valeur, et qui, en présence de son armée, a proclamé citoyen romain Théophane de Mytilène, l'historien de ses exploits? Et nos soldats, ces hommes sans lettres, la plupart rustiques et grossiers, sensibles pourtant aux honneurs de leur général, et croyant les partager, ont répondu par leurs acclamations à l'éloge qu'il faisait de Théophane.

» Avouons-le, Romains, osons dire tout haut ce que chacun de nous pense tout bas : nous aimons la louange, et ceux qu'elle touche le plus vivement sont aussi ceux qui savent le mieux la mériter. Les philosophes qui écrivent sur le mépris de la gloire, mettent leurs noms à leurs écrits, et sont encore occupés d'elle, même en paraissant la mépriser. Décimus Brutus, aussi grand capitaine que bon citoyen, grava sur les monuments qu'il avait élevés, les vers d'Accius, son ami. Fulvius, que notre Ennius accompagnait lorsqu'il triompha des Etoliens, consacra aux Muses les dépouilles qu'il avait remportées. Est-ce donc la toge romaine qui se déclarera leur ennemie, quand les généraux d'armée les révèrent? Et qui refusera aux poëtes la protection et les récompenses que leur accordent les guerriers?

» J'irai plus loin, et s'il m'est permis de parler de mon propre intérêt, si j'ose montrer devant vous cet amour de la gloire, trop passionné peut-être, mais qui ne peut jamais être qu'un sentiment noble et louable, je vous avouerai qu'Archias a regardé comme

un sujet digne de ses vers les événements de mon consulat, et tout ce que j'ai fait avec vous pour le salut de la patrie. L'ouvrage est commencé, je l'ai entendu, j'en ai été touché, et je l'ai exhorté à l'achever; car la vertu ne désire d'autre récompense de ses travaux et de ses dangers, que ce témoignage glorieux qui doit passer à la postérité; et si l'on veut le lui ôter, que restera-t-il, dans cette vie si rapide et si courte, qui puisse nous dédommager de tant de sacrifices? Certes, si notre âme ne pressentait pas l'avenir, s'il fallait que ses pensées s'arrêtassent aux bornes de notre durée, qui de nous pourrait se consumer par tant de fatigues, se tourmenter par tant de soins et de veilles, et faire si peu de cas de la vie? Mais il y a dans tous les esprits élevés une force intérieure qui leur fait sentir jour et nuit les aiguillons de la gloire, un sentiment qui les avertit que notre souvenir ne doit pas périr avec nous, et qu'il doit s'étendre et se perpétuer dans tous les âges. Eh! nous tous, victimes dévouées à la défense de la république, nous rabaisserions-nous au point de nous persuader qu'après avoir vécu de manière à n'avoir pas un seul moment de repos et de tranquillité, nous devons encore périr tout entiers? Si les plus grands hommes sont jaloux de laisser leur ressemblance dans des images et des statues périssables, combien ne devons-nous pas attacher un plus grand prix à ces monuments du génie, qui transmettent à nos derniers neveux l'empreinte fidèle de notre âme, de nos sentiments, de nos pensées? Pour moi, Romains, en faisant ce que j'ai fait, je croyais dès ce moment en répandre le souvenir dans toute la terre et dans l'étendue des siècles; et soit que le tombeau doive m'ôter le sentiment de cette immortalité; soit, comme l'ont cru tous les sages, qu'il doive rester quelque partie de nous qui soit encore capable d'en jouir, aujourd'hui, du moins, l'on ne peut m'ôter cette pensée, qui est mon plaisir et ma récompense.

» Conservez donc, Romains, un citoyen d'un mérite également prouvé, et par la qualité, et par l'ancienneté des liaisons les plus respectables; un homme d'un génie tel que nos concitoyens les plus illustres ont désiré de se l'attacher et d'en recueillir les fruits; un accusé dont le bon droit est attesté par le bienfait de la loi, par l'autorité d'une ville municipale, par le témoignage d'un Lucullus, par les registres d'un Métellus. Faites que celui qui a travaillé pour ajouter, autant qu'il est en lui, à votre gloire, à celle de vos généraux et du peuple romain, qui promet encore de consacrer à la mémoire ces orages récents et domestiques dont vous venez de sortir, qui est du nombre de ces hommes dont la per-

sonne est regardée comme inviolable chez toutes les nations ; faites qu'il n'ait pas été amené devant vous pour y recevoir un affront cruel, mais pour y obtenir un gage de votre justice et de votre bonté. »

DÉFENSE DE SEXTIUS.

Si le talent de la parole est un glaive contre le crime, c'est aussi le bouclier de l'innocence, et Cicéron savait se servir de l'un et de l'autre avec la même force et le même succès. Nous l'avons vu poursuivre des scélérats, il faut le voir défendre des citoyens honnêtes et courageux.

Un des plus beaux plaidoyers de Cicéron, dans ce genre, est celui qu'il prononça pour le tribun Sextius. Qu'on juge s'il devait se porter à sa défense avec chaleur : c'était en quelque sorte sa propre cause qu'il plaidait. Il satisfait à la fois sa haine pour Clodius, le plus furieux de tous ses ennemis, et sa reconnaissance envers Sextius, l'un de ses plus ardents défenseurs. Il faut se rappeler que Cicéron, quatre ans après son consulat, éprouva le sort qu'il avait prévu ; il fut obligé de céder à la faction de Clodius, soutenue assez ouvertement par César, qui voulait dompter la liberté républicaine de Cicéron, et secrètement par Pompée lui-même, qui était jaloux de la réputation et du crédit de l'orateur. Il prit le parti de s'éloigner, et fut rappelé seize mois après avec tant d'éclat qu'on peut dire qu'il dut à sa disgrâce le plus beau jour de sa vie ; mais il en coûta du sang pour obtenir son retour. Quoiqu'alors tous les ordres de l'Etat fussent réunis en sa faveur, quoique toutes les puissances de Rome se déclarassent pour lui, le féroce Clodius, que rien n'intimidait, s'étant mis à la tête d'une troupe de gladiateurs salariés, et de brigands échappés à la déroute de Catilina, assiégeait le Forum et prétendait, à force ouverte, empêcher les tribuns de convoquer l'assemblée du peuple, où devait se proposer le rappel de Cicéron. Milon et Sextius voyant qu'il fallait absolument repousser la force par la force, se mirent en défense, et bientôt les rues de Rome et la place publique devinrent le théâtre du carnage. Dans une de ces rencontres tumultueuses, Sextius fut laissé pour mort, et le frère de Cicéron courut risque de la vie.

Toutes les violences de Clodius n'empêchèrent pas le retour de Cicéron, parce que l'autorité légale se rendit bientôt assez forte pour rétablir l'ordre et en imposer à Clodius. Mais ce forcené eut l'impudence, un an après, de faire accuser Sextius de violence

par Albinovanus, un de ses affidés, tandis que lui-même se préparait à accuser Milon. Il n'en eut pas le temps et périt misérablement, comme il le méritait; mais auparavant il eut encore la douleur de se voir arracher, par Cicéron, une victime qu'il n'avait pu égorger de son propre glaive, et qu'il voulait faire périr par celui des lois. Si jamais Cicéron parut égaler la véhémence impétueuse de Démosthène, c'est dans cette harangue, et surtout dans l'endroit où il rappelle le combat qui pensa être si fatal à Sextius. Il peint des couleurs les plus vives un tribun du peuple percé de coups, et n'échappant à ses meurtriers que parce qu'ils le croyaient mort.

« Et c'est Sextius, c'est lui qui est accusé de violence! Pourquoi? quel est son crime? c'est de vivre encore. Mais Clodius ne peut pas même le lui reprocher. S'il vit, c'est qu'on ne lui a pas porté le dernier coup, le coup qui devait être mortel. A qui t'en prendras-tu Clodius? Accuse donc le gladiateur Lentidius, qui n'a pas frappé où il fallait; accuse ton satellite Sabinius de Réate, qui cria si heureusement, si à propos pour Sextius : *Il est mort!* Mais lui, que lui reproches-tu? s'est-il refusé au glaive? ne l'a-t-il pas reçu dans ses flancs, comme les gladiateurs du cirque à qui l'on ordonne de recevoir la mort? De quoi donc est-il coupable, Romains? Est-ce de n'avoir pu mourir? d'avoir couvert du sang d'un tribun les marches du temple de Castor? Est-ce de ne pas s'être fait reporter sur la place lorsqu'il fut rendu à la vie? de ne s'être pas remis sous le glaive? Mais je vous le demande, Romains, s'il eût péri dans ce malheur, si cette troupe d'assassins eût fait ce qu'elle voulait faire, si Sextius que l'on crut mort, fût mort en effet, n'auriez-vous pas tous pris les armes pour venger le sang d'un magistrat dont la personne est inviolable et sacrée, pour venger la république des attentats d'un brigand? Verriez-vous tranquillement Clodius paraître devant votre tribunal? et celui dont la mort vous eût fait pousser un cri de vengeance, pour peu que vous vous fussiez souvenus de vos droits et de vos ancêtres, peut-il craindre quelque chose de vous, quand vous avez à prononcer entre la victime et l'assassin? »

On a plus d'une fois mis en question (car ces grands événements nous intéressent encore comme s'ils venaient de se passer) si le parti que prit Cicéron de quitter Rome, lorsqu'il fut poursuivi par Clodius, était en effet le meilleur; si, se voyant soutenu par tout le sénat qui avait pris le deuil, par tout le corps des chevaliers qui avaient pris les armes, il devait abandonner le champ de bataille.

Sans doute, s'il n'avait eu à le disputer qu'à Clodius il eût pu compter sur le succès; mais lui-même va nous faire entendre assez clairement ce qu'on aperçoit en lisant l'histoire avec un peu de réflexion, que Clodius n'était pas pour lui l'ennemi le plus à craindre. César, prêt à partir pour les Gaules, était aux portes de la ville avec une armée; et si, dans ces circonstances, le carnage eût commencé dans Rome, si l'on eût versé le sang d'un tribun, peut-on douter que César ne se fût bientôt mêlé de la querelle, et n'eût saisi une si belle occasion de prendre les armes et de se rendre maître de la république? Rome eût été asservie dix ans plus tôt. Voilà le danger dont le préserva le généreux dévouement de Cicéron, qui s'applaudit avec raison, dans cette harangue, d'avoir sauvé deux fois la patrie. Il faut l'entendre lui-même nous développer ses motifs.

« Je vais vous rendre compte, Romains, de ma conduite et de mes pensées, et je ne manquerai pas à ce qu'attend de moi cette assemblée, la plus nombreuse que j'aie vu jamais entourer ces tribunaux. Si dans la meilleure de toutes les causes, quand le sénat me montrait tant d'attachement, tous les bons citoyens tant de zèle et d'union; quand l'Italie entière était prête à tout faire, à tout risquer pour ma défense, si avec tant d'appuis j'ai pu craindre les fureurs d'un tribun, le plus vil des hommes, et la folle audace de deux consuls, aussi méprisables que lui, j'ai manqué sans doute, à la fois, et de sagesse et de fermeté. Métellus s'exila lui-même, il est vrai; mais quelle différence! sa cause était bonne, je l'avoue, et approuvée par tous les honnêtes gens; mais le sénat ne l'avait pas solennellement embrassée, tous les ordres de l'État, toute l'Italie, ne s'étaient pas déclarés pour lui par des décrets publics... Il avait affaire à Marius, au libérateur de l'empire, alors dans son sixième consulat, et à la tête d'une armée invincible; à Saturnius, tribun factieux, mais magistrat vigilant et populaire, et de mœurs irréprochables... Et moi, qui avois-je à combattre? ce n'était pas une armée victorieuse; c'était un ramas d'artisans stipendiés qu'excitait l'espoir du pillage. Qui avois-je pour ennemi? ce n'était point Marius, la terreur des Barbares, le boulevard de la patrie; c'étaient deux monstres odieux, qu'une honteuse indigence et une dépravation insensée avaient faits les esclaves de Clodius; c'était Clodius lui-même, un compagnon de débauche de nos baladins, un adultère, un incestueux, un ministre de prostitution, un fabricateur de testaments, un brigand, un assassin, un empoisonneur; et si j'avais employé les armes pour écraser de

tels adversaires, comme je le pouvais aisément, et comme tant d'honnêtes gens m'en pressaient, je n'avais pas à craindre qu'on me reprochât d'avoir opposé la force à la force, ni que quelqu'un regrettât la perte de si mauvais citoyens, ou plutôt de nos ennemis domestiques; mais d'autres raisons m'arrêtèrent. Ce forcené Clodius, cette furie, ne cessait de répéter dans ses harangues que tout ce qu'il faisait contre moi c'était de l'aveu de Pompée, de ce grand homme aujourd'hui mon ami, et qui l'aurait toujours été si on lui avait permis de l'être. Clodius nommait parmi mes ennemis, Crassus, citoyen courageux, avec qui j'avais les plus étroites liaisons; César, dont jamais je n'avais mérité la haine. Il disait que c'étaient là les moteurs de toutes ses actions, les appuis de tous ses desseins; que l'un avait une armée puissante dans l'Italie, que les deux autres pouvaient en avoir une dès qu'ils le voudraient, et qu'ils l'auraient en effet; enfin ce n'étaient pas les lois, les jugements, les tribunaux dont il me menaçait, c'étaient les armes, les généraux, les légions, la guerre. Mais quoi! devais-je faire si grand cas des discours d'un ennemi qui nommait si témérairement les plus illustres des Romains? Non, je n'ai pas été frappé de ses discours, mais de leur silence; et quoiqu'ils eussent d'autres raisons de le garder, cependant, aux yeux de tant d'hommes disposés à tout craindre, en se taisant, ils semblaient se déclarer; en ne désavouant pas Clodius, ils semblaient l'approuver.... Que devais-je faire alors? combattre? Eh bien! le bon parti l'aurait emporté, je le veux; qu'en serait-il arrivé? Avez-vous oublié ce que disait Clodius dans ses insolentes harangues, qu'il fallait me résoudre à périr ou à vaincre deux fois? N'était-ce pas avoir à combattre, après ce tribun insensé, deux consuls aussi méchants que lui, et ceux qui étaient tout prêts à se déclarer ses vengeurs? Ah! quand le danger n'eût menacé que moi seul, j'aurais mieux aimé mourir que de remporter cette seconde victoire, qui était la perte de la république. C'est vous que j'en atteste, ô dieux de la patrie! dieux domestiques! c'est vous qui m'êtes témoins que, pour épargner vos temples et vos autels, pour ne pas exposer la vie de mes concitoyens, qui m'est plus chère que la mienne, je n'ai pu me résoudre à cet horrible combat. Etait-ce donc la mort que je pouvais craindre? et lorsqu'au milieu de tant d'ennemis je m'étais dévoué pour le salut public, n'avais-je pas devant les yeux l'exil et la mort? n'avais-je pas dès lors prédit moi-même tous les périls qui m'attendaient?... Mon éloignement volontaire a écarté de vous les meurtres, l'incendie et l'oppression. J'ai sauvé deux fois la patrie, la première fois avec gloire, la seconde avec douleur; car je ne

me vanterai point d'avoir pu me priver, sans un mortel regret, de tout ce qui m'était cher au monde, de mon frère, de mes enfants, de mon épouse, de l'aspect de ces murs, de la vue de mes concitoyens qui me pleuraient, de cette Rome qui m'avait honoré. Je ne me défendrai pas d'être homme et sensible; et quelle obligation m'auriez-vous donc si tout ce que j'abandonnais pour vous, j'avais pu le perdre avec indifférence? Je vous ai donné, Romains, la preuve la plus certaine de mon amour pour la patrie, lorsque, me résignant au plus douloureux sacrifice, j'ai mieux aimé l'achever que de vous livrer à vos ennemis. »

Ce plaidoyer eut le succès qu'avaient ordinairement ceux de l'orateur. Sextius fut absous d'une voix unanime.

DÉFENSE DE MILON.

Il semblait qu'il fût de la destinée de Cicéron d'avoir à défendre tous ceux qui l'avaient défendu lui-même; mais il fut moins heureux pour Milon qu'il ne l'avait été pour tant d'autres. Les circonstances politiques, qui avaient tant d'influence sur les affaires judiciaires, ne lui furent point favorables. Nous avons déjà parlé de la guerre ouverte que Clodius et Milon se faisaient au milieu de Rome : on ne doutait pas que l'un des deux ne dût périr. Cicéron, dans plus d'un endroit, parle de Clodius comme d'une victime qu'il abandonne à Milon. Celui-ci demandait le consulat, et Clodius la préture; et ce dernier, qui avait tant d'intérêt de ne point voir son ennemi revêtu d'une magistrature supérieure, avait dit publiquement, avec son audace ordinaire, que dans trois jours Milon ne serait pas en vie. Milon paraissait déterminé à ne pas l'épargner davantage. Ce fut pourtant le hasard, et non aucun projet de part ni d'autre, qui amena la rencontre où périt Clodius. Il revenait de la campagne avec une suite d'environ trente personnes; il était à cheval; et Milon, qui allait à Lanuvium, était dans un chariot avec sa femme; mais sa suite était plus nombreuse et mieux armée. La querelle s'engagea; et Clodius, blessé et se sentant le plus faible, se retira dans une hôtellerie, comme pour s'en faire un asile. Mais Milon ne voulut pas manquer une si belle occasion : il ordonna à ses gladiateurs de forcer la maison et de tuer Clodius. Cependant celui-ci était un homme trop considérable pour que ses parents et ses amis ne poursuivissent pas la vengeance de sa mort. Milon fut accusé, et ce procès fut, comme tout le reste, une affaire de parti. Pompée, qui était alors le citoyen le plus puis-

sant de Rome, n'était pas fâché qu'on l'eût délivré de Clodius, qui ne ménageait personne; mais en même temps il laissa voir qu'il serait bien aise aussi qu'on le délivrât de Milon, dont le caractère ferme et incapable de plier ne pouvait manquer de déplaire à quiconque affectait la domination. Ce fut donc d'abord cette disposition de Pompée, trop bien connue, qui nuisit beaucoup à Milon. Cette cause fut plaidée avec un appareil extraordinaire, et devant une multitude innombrable qui remplissait le Forum. Le peuple était monté jusque sur les toits pour assister à ce jugement, et des soldats armés, par l'ordre du consul Pompée, entouraient l'enceinte où les juges étaient assis. Les accusateurs furent écoutés en silence; mais dès que Cicéron se leva pour leur répondre, la faction de Clodius, composée de la plus vile populace, poussa des cris de fureur. L'orateur, accoutumé à des acclamations d'un autre genre, se troubla; il fut quelque temps à se remettre, et parvint avec peine à se faire écouter; mais il ne put revenir de cette première impression, qui affaiblit toute sa plaidoirie, et ne lui permit pas de déployer tous ses moyens.

De cinquante juges, Milon n'en eut que treize pour lui; tous les autres le condamnèrent à l'exil. Il est vrai que, parmi les voix qui lui furent favorables, il y en eut une qui valait seule plus que toutes celles qu'il n'eut pas. Caton fut d'avis de l'absoudre; et si quelquefois on accusa Caton de trop de sévérité, jamais on ne lui a reproché trop d'indulgence. Il pensait que Milon avait rendu service à la république en la délivrant d'un si mauvais citoyen. Ce fut aussi l'opinion de Brutus, qui publia un mémoire où il soutenait que le meurtre de Clodius était légitime. Il avait même conseillé à Cicéron de ne désavouer ni le fait ni l'intention, et de soutenir que Milon, en tuant Clodius, n'avait fait que ce qu'il devait faire. Cicéron trouva cette défense trop hasardeuse, et dans l'état des choses il avait raison. Il prit donc une autre tournure, et se servit habilement de toutes les circonstances de l'action, pour prouver que Clodius avait tendu des embûches à Milon sur la voie Appienne, et pour rejeter tout l'odieux du meurtre sur les esclaves, qui avaient agi sans l'ordre de leur maître. Son discours passe pour un de ses chefs-d'œuvre; mais celui que nous avons n'est pas celui qu'il prononça. Il était trop intimidé pour avoir tant d'énergie. Aussi lorsque Milon, qui soutenait son exil avec beaucoup de courage, reçut le plaidoyer que Cicéron lui envoyait, tel qu'il nous a été transmis, il lui écrivit : *Je vous remercie de n'avoir pas fait si bien d'abord; si vous aviez parlé ainsi, je ne mangerais pas à Marseille de si bons poissons.* Un homme qui

prenait son parti avec tant de résolution, méritait le suffrage de Caton et de Brutus.

Quoique Cicéron n'eût pas voulu établir sa défense sur le plan qu'on lui avait proposé, cependant il ne le rejette pas tout entier; et après avoir démontré, autant qu'il le peut, dans la première partie de son discours, que c'est Clodius qui était intéressé à faire périr Milon, et qui en a eu le dessein; dans la seconde il va plus loin, et se servant de tous ses avantages, et rappelant tous les forfaits de Clodius, il soutient que quand même Milon l'eût poursuivi ouvertement comme un ennemi public, bien loin d'être puni par les lois, il mériterait la reconnaissance du peuple romain. Mais il nous semble avoir choisi ses moyens en orateur habile, lorsqu'il a préféré mettre cette assertion en hypothèse et non en fait : elle en a bien plus de force. Il y avait quelque chose de trop dur à dire crûment : *J'ai voulu le tuer et je l'ai tué;* au lieu qu'après avoir présenté son adversaire comme l'agresseur, comme l'insidiateur, on est reçu bien plus favorablement à dire : *Quand même j'aurais voulu sa mort, il m'en avait donné le droit.* On parle alors à des esprits préparés, qui peuvent plus aisément se laisser persuader ce qui aurait pu les révolter d'abord. Cette progression dans les idées qu'on présente et dans les impressions qu'on veut produire, est un des secrets de l'art oratoire. On obtient avec des ménagements et des préparations ce qu'on ne pourrait pas emporter de vive force. Mais après toutes les précautions qu'il a prises, Cicéron paraît triompher lorsqu'il dit :

« Si dans ce même moment Milon, tenant en sa main son épée encore sanglante, s'écriait : « Romains, écoutez-moi; écoutez-moi, » citoyens : oui, j'ai tué Clodius; c'est avec ce bras, c'est avec » ce fer que j'ai écarté de vos têtes les fureurs d'un scélérat que » nul frein ne pouvait plus retenir, que les lois ne pouvaient plus » enchaîner; c'est par sa mort que vos droits, la liberté, l'inno- » cence, l'honneur sont en sûreté. » Si Milon tenait ce langage, aurait-il quelque chose à craindre? Et, en effet, aujourd'hui qui ne l'approuve pas? qui ne le trouve pas digne de louange? qui ne pense pas, qui ne dit pas tout haut que jamais homme n'a donné au peuple romain un plus grand sujet de joie? De tous les triomphes que nous avons vus, nul, j'ose le dire, n'a répandu dans ces murs une plus vive allégresse, et n'a promis des avantages plus durables. Je me flatte, Romains, que vous et vos enfants êtes destinés à voir dans la république les plus heureux changements : persuadez-vous bien que vous ne les verriez jamais si Clodius vivait encore.

Tout nous autorise à croire, à espérer qu'avec un consul tel que le grand Pompée, cette même année verra mettre un frein à la licence, verra la cupidité réprimée, les lois affermies; et ces jours de salut que nous attendons, quel homme assez insensé se flatterait de les voir luire du vivant de Clodius? Que dis-je? quelle est celle de vos possessions domestiques dont vous eussiez pu vous promettre une jouissance assurée et paisible tant que ce furieux aurait pu faire sentir sa domination. Je ne crains pas qu'on impute à mes ressentiments particuliers de mettre dans mes accusations plus de violence que de vérité. Quoique j'eusse plus que tout autre le droit de le haïr, cependant ma haine personnelle ne pourrait pas être au-dessus de l'horreur universelle qu'il inspirait..... Enfin, juges, je vous le demande, il s'agit de prononcer sur le meurtre de Clodius : imaginez-vous donc (car la pensée peut nous représenter un moment les objets comme si l'on en voyait la réalité), imaginez-vous, dis-je, que l'on me promet d'absoudre Milon sous la condition que Clodius revivra! Vous frémissez tous! Eh quoi! si cette seule idée, tout mort qu'il est, vous a frappés d'épouvante, que serait-ce donc s'il était vivant? »

On regarde assez généralement la péroraison de ce discours comme la plus belle qu'ait faite Cicéron. L'objet le plus ordinaire de cette partie des plaidoyers est, comme on sait, d'exciter la pitié des juges en faveur de l'accusé, et cette méthode est celle des modernes comme des anciens; mais dans cette circonstance l'orateur avait une grande difficulté à vaincre. Il ne fallait pas qu'il parût en contradiction avec son client, et le fier Milon, intrépide dans le danger, n'avait rien fait de ce qu'avaient coutume de faire les accusés pour se rendre les juges favorables; il n'avait point pris le deuil, n'avait fait aucune sollicitation, ne témoignait aucune crainte. Il y avait là de quoi déranger le pathétique d'un orateur vulgaire : le nôtre s'y prend si bien, qu'il tourne en faveur de son client cette sécurité, qui pouvait indisposer contre lui en ressemblant à de l'orgueil.

« Que me reste-il à faire, si ce n'est d'implorer en faveur du plus courageux des hommes la pitié, que lui-même ne demande point, et que je demande même malgré lui? Si vous ne l'avez pas vu mêler une larme à toutes celles qu'il vous fait répandre; si vous n'avez remarqué aucun changement dans sa contenance ni dans ses discours, vous ne devez pas pour cela prendre moins d'intérêt à son sort; peut-être même est-ce une raison pour lui en devoir davantage? Si dans les combats de gladiateurs, quand

il s'agit du sort de ces hommes de la dernière classe, nous ne pouvons nous empêcher d'avoir de l'aversion et du mépris pour ceux qui se montrent timides et suppliants, et qui nous demandent la vie ; si, au contraire, nous nous intéressons au salut de ceux qui font voir un grand courage et s'offrent hardiment à la mort ; si nous croyons alors devoir notre compassion à ceux qui ne l'implorent pas, combien cette disposition est-elle encore plus juste et mieux placée quand il s'agit de nos meilleurs citoyens ? Pour moi, je l'avoue, je suis pénétré de douleur quand j'entends ce que Milon me répète tous les jours, quand j'entends les adieux qu'il adresse à ses concitoyens. « Qu'ils soient heureux, me dit-il ; qu'ils » vivent dans la paix et la sécurité ; que la république soit floris- » sante ; elle me sera toujours chère, quelque traitement que j'en » reçoive. Si je ne puis jouir avec elle du repos que je lui ai » procuré, qu'elle en jouisse sans moi et par moi. Je me retirerai, » je m'éloignerai, content de trouver un asile dans la première » cité libre et bien gouvernée que je rencontrerai sur mon passage. » O travaux inutiles et mal récompensés ! s'écrie-t-il ; ô espérances » trompeuses ! ô trop vaines pensées ! Moi qui, dans ces temps » déplorables marqués par les attentats de Clodius, quand le sénat » était dans l'abattement, la république dans l'oppression, les » chevaliers romains sans pouvoir, tous les bons citoyens sans » espérance, leur ai dévoué, leur ai consacré tout ce que le » tribunat me donnait de puissance, me serais-je attendu à être » un jour abandonné par ceux que j'avais défendus ? Moi qui t'ai » rendu à ta patrie, Cicéron (car c'est à moi qu'il s'adresse le plus » souvent), devais-je croire qu'il ne me fût pas permis d'y demeu- » rer ? Où est maintenant ce sénat dont nous avons pris en main » la cause ? où sont ces chevaliers romains qui devaient toujours » être à toi ? où sont ces secours que nous promettaient les villes » municipales ? ces recommandations de toute l'Italie ? Enfin, où est » ta voix, ô Cicéron ! qui a sauvé tant de citoyens ? ta voix ne peut » donc rien pour mon salut, après que j'ai tout risqué pour le tien ? »

» Ce que je ne puis répéter ici qu'avec des gémissements, il le dit avec le même visage que vous lui voyez. Il ne croit point ses concitoyens capables d'ingratitude ; il ne les croit que faibles et timides. Il ne se repent pas d'avoir prodigué son patrimoine pour s'attacher cette partie du peuple que Clodius armait contre vous ; il compte parmi les services qu'il vous a rendus, ses libéralités, dont le pouvoir, ajoutant à celui de ses vertus, a fait votre sûreté. Il se souvient des marques d'intérêt et de bienveillance que le sénat lui a données dans ce moment même ; et dans quelque

endroit que son destin le conduise, il emporte avec lui le souvenir de vos empressements, de votre zèle et de vos regrets..... Il ajoute, et avec vérité, que les grandes âmes n'envisagent dans leurs actions que le plaisir de bien faire, sans songer au prix qui les attend; qu'il n'a rien fait dans sa vie que pour l'honneur; que si rien n'est plus beau, plus désirable que de servir sa patrie et de la délivrer du danger, ceux-là sans doute sont heureux envers qui elle s'est acquittée par des honneurs publics; mais qu'il ne faut pas plaindre ceux envers qui leurs concitoyens demeurent redevables; que si l'on apprécie les récompenses de la vertu, la gloire est la première de toutes; que c'est elle qui console de la brièveté de la vie par la pensée de l'avenir, qui nous reproduit quand nous ne sommes plus, et sert aux hommes comme de degré pour s'élever jusqu'aux cieux.

« Dans tous les temps, dit-il, le peuple romain, toutes les na- » tions, parleront de Milon, son nom ne sera jamais oublié; au- » jourd'hui même, que tous les efforts de nos ennemis se réunis- » sent pour irriter l'envie contre moi, partout la voix publique » me rend hommage; partout où les hommes se rassemblent, ils » me rendent des actions de grâces. Je ne parle pas des fêtes que » l'Etrurie a célébrées et établies en mon honneur; il y a mainte- » nant plus de trois mois que Clodius a péri, et le bruit de sa » mort, en parcourant toutes les provinces de l'empire, y a répandu » la joie et l'allégresse. Eh! qu'importe où je sois désormais, puis- » que mon nom et ma gloire sont partout! »

» Voilà ce que tu me dis souvent, Milon, en l'absence de ceux qui m'écoutent, et voici ce que je te réponds en leur présence: Je ne puis refuser des éloges à ce grand courage; mais plus je l'admire, plus ta perte me devient amère et douloureuse. Si tu m'es enlevé, si l'on t'arrache de mes bras, je n'aurai pas même cette consolation de pouvoir haïr ceux qui m'auront porté un coup si sensible. Ce ne sont pas mes ennemis qui me priveront de toi; ce sont ceux mêmes que j'ai le plus chéris, ceux qui m'ont fait à moi-même le plus de bien. Non, Romains, quelque chagrin que vous me causiez (et vous ne pouvez m'en causer un plus cruel), jamais vous ne me forcerez à oublier ce que vous avez fait pour moi; mais si vous l'avez oublié vous-mêmes, si quelque chose en moi a pu vous offenser, pourquoi ne pas m'en punir plutôt que Milon? Quoi qu'il m'arrive, je m'estimerai heureux si je ne suis pas le témoin de sa disgrâce.

» La seule consolation qui puisse me rester, Milon, c'est qu'au moins j'aurai rempli envers toi tous les devoirs de l'amitié, du

zèle et de a reconnaissance. Pour toi j'ai bravé l'inimitié des hommes puissants, j'ai exposé ma vie à tous les traits de tes ennemis; pour toi j'ai pu même les supplier, j'ai regardé ton danger comme le mien, et mon bien et celui de mes enfants comme le tien propre. Enfin, s'il est quelque violence qui menace ta tête, je ne crains pas de l'appeler sur la mienne. Que me reste-t-il encore? que puis-je dire? que puis-je faire, si ce n'est de lier désormais mon sort au tien, quel qu'il soit, et de suivre en tout ta fortune? J'y consens, Romains; je veux bien que vous soyez persuadés que le salut de Milon mettra le comble à tout ce que je vous dois, ou que tous les bienfaits que j'ai reçus de vous seront anéantis dans sa disgrâce. Mais pour lui, toute cette douleur dont je suis pénétré, ces pleurs que m'arrache sa situation, n'ébranlent point son incroyable fermeté. Il ne peut se résoudre à regarder comme un exil quelque lieu que ce soit où puisse habiter la vertu; la mort même ne lui paraît que le terme de l'humanité, et non pas une punition. Qu'il reste donc dans ces sentiments qui lui sont naturels; mais nous, Romains, quels doivent être les nôtres? Voulez-vous ne garder de Milon que son souvenir, et le bannir en le regrettant? Est-il au monde quelque asile plus digne de ce grand homme que le pays qui l'a produit? Je vous appelle tous, ô vous, braves Romains, qui avez répandu votre sang pour la patrie; centurions, soldats, c'est à vous que je m'adresse dans les dangers de ce citoyen courageux. Est-ce devant vous, qui assistez à ce jugement les armes à la main; est-ce sous vos yeux que la vertu sera bannie, sera chassée, sera rejetée loin de nous? Malheureux que je suis! c'est avec le secours de ces mêmes Romains, ô Milon! que tu as pu me rappeler dans Rome, et ils ne pourront m'aider à t'y retenir! Que répondrai-je à mes enfants, qui te regardent comme un second père? à mon frère, aujourd'hui absent, mais qui a partagé tous les maux dont tu m'as délivré? Je leur dirai donc que je n'ai rien pu pour ta défense auprès de ceux qui t'ont si bien secondé pour la mienne! Et dans quelle cause? dans celle qui excite un intérêt universel. Devant quels juges? devant ceux à qui la mort de Clodius a été le plus utile. Avec quel défenseur? avec Cicéron. Quel si grand crime ai-je donc commis, de quel forfait inexpiable me suis-je chargé, quand j'ai recherché, découvert, étouffé cette fatale conjuration qui nous menaçait tous, et qui est devenue pour moi et pour les miens une source de maux et d'infortunes? Pourquoi m'avez-vous rappelé dans ma patrie? est-ce pour chasser sous mes yeux ceux qui m'y ont rétabli? Voulez-vous donc que mon retour soit plus douloureux

que mon exil? ou plutôt, comment puis-je me croire en effet rétabli, si je perds ceux à qui je dois mon salut? Plût aux dieux que Clodius (pardonne, ô ma patrie! pardonne; je crains que ce vœu que m'arrache l'intérêt de Milon ne soit un crime envers toi!) plût aux dieux que Clodius vécût encore, qu'il fût préteur, consul, dictateur, plutôt que de voir l'affreux spectacle dont on nous menace! O dieux immortels! ô Romains! conservez un citoyen tel que Milon! — « Non, me dit-il, que Clodius soit mort comme il » le méritait, et que je subisse le sort que je n'ai pas mérité. » C'est ainsi qu'il parle; et cet homme, né pour la patrie, mourrait ailleurs que dans sa patrie! Sa mémoire sera gravée dans vos cœurs, et lui-même n'aura pas un tombeau dans l'Italie! et quelqu'un de vous pourra prononcer l'exil d'un homme que toutes les nations vont appeler dans leur sein! O trop heureuse la ville qui le recevra! O Rome ingrate, si elle le bannit! malheureuse, si elle le perd! Mes larmes ne me permettent pas d'en dire davantage, et Milon ne veut pas être défendu par des larmes! Tout ce que je vous demande, c'est d'oser, en donnant votre suffrage, n'en croire que vos sentiments. Croyez que celui qui a choisi pour juges les hommes les plus justes et les plus fermes, les plus honnêtes gens de la république, s'est engagé d'avance, plus particulièrement que personne, à approuver ce que vous auront dicté la justice, la patrie et la vertu. »

C'est un coup de l'art, un trait unique que cette péroraison où l'orateur, ne pouvant appeler la pitié sur celui qui la dédaignait, prend le parti de l'implorer pour lui-même; prend pour lui le rôle de suppliant, afin d'en répandre l'intérêt sur l'accusé, et rend à Milon toutes les ressources qu'il refusait, en lui laissant tout l'honneur de sa fermeté.

PHILIPPIQUES.

Si l'orateur manqua de résolution dans cette conjoncture, il en montra beaucoup contre Antoine, qui n'était pas moins l'ennemi de la république que le sien; et ce double intérêt lui dicta les fameuses harangues publiées sous le titre de *Philippiques*. Il les appela ainsi parce qu'elles ont pour objet d'animer les Romains contre Antoine, comme Démosthène animait les Athéniens contre Philippe. Elles sont au nombre de quatorze, et toutes d'une grande beauté; mais la seconde surtout était fameuse chez les Romains, elle passait pour une *œuvre divine* : c'est ainsi que l'appelle Juvénal. Elle ne

fut pourtant jamais prononcée ; mais elle fut répandue dans Rome et dans l'Italie, et lue avec rapidité. Antoine ne la pardonna jamais à l'auteur, et ce fut la principale cause de sa mort. Antoine cependant avait été l'agresseur, lui-même avait provoqué cette terrible représaille, en venant dans le sénat déclamer avec violence contre Cicéron qui était absent. L'orateur n'avait pas coutume d'endurer ces sortes d'injures ; il était trop sûr de ses armes. Ce n'est pas que ce genre d'éloquence soit le plus difficile, à beaucoup près : l'improbation et le reproche ont naturellement de la véhémence, et les peintures satyriques piquent la malignité ; mais ce genre acquiert de l'importance et de la gravité quand il s'agit d'intérêts publics. La guerre contre les méchants est alors la mission de l'homme honnête, et il appartient à l'orateur citoyen de parler aux ennemis de la patrie de manière à les intimider, et de les peindre avec des traits qui les fassent rougir d'eux-mêmes. C'est ce que fait Cicéron dans cette immortelle *Philippique*, où il trace l'exposé de la vie d'Antoine depuis ses premières années. Ces sortes d'exécutions morales sont une vengeance publique que le talent seul peut exercer quand il est joint au courage. On ne peut reprocher à Cicéron d'en avoir manqué à cette époque vraiment périlleuse, puisqu'alors Antoine était tout-puissant.

« Jeune encore j'ai défendu la république ; je ne l'abandonnerai pas dans ma vieillesse. J'ai bravé les glaives de Catilina ; je ne redouterai pas les tiens. »

C'est ainsi qu'il s'exprime à la fin de son discours ; et ce n'était pas une vaine jactance, c'était un sentiment vrai. Il paraît que dès ce moment Cicéron s'était dévoué à la mort. Pendant toute la guerre de Modène, il fut l'âme de la république, et gouverna entièrement le sénat, dont tous les décrets furent rédigés sur ses avis. On voit que cette guerre finit par la réconciliation d'Antoine et d'Octave, et qu'une des premières conditions fut la mort de Cicéron, qui fut aussi glorieuse que sa vie.

Les autres *Philippiques* sont du genre qu'on appelle *délibératif*, et la plupart ne sont que les avis que Cicéron énonçait dans le sénat lorsqu'on y délibérait sur la conduite que l'on devait tenir à l'égard d'Antoine, qui assiégeait alors Décimus Brutus dans Modène. Pour bien saisir le mérite de ces discussions politiques, il faut avoir la connaissance la plus exacte et la plus détaillée de l'histoire du temps, et l'extrait qu'on en pourrait faire exigerait des commentaires trop fréquents pour ne pas affaiblir l'effet oratoire, qui ne peut être senti vivement quand le sujet a besoin d'explication.

ÉLOGE DE POMPÉE.

Il nous reste de Cicéron plusieurs morceaux oratoires célèbres dans le genre du panégyrique. Ce sont l'*Eloge de Pompée*, dans le discours pour la loi Manilia, et celui de *César*, dans le remercîment que lui adresse l'orateur, au sujet du rappel de Marcellus.

Après plusieurs victoires remportées sur Mithridate, Lucullus venait d'être rappelé par le sénat, et il s'agissait du général que l'on enverrait à sa place. Le tribun Manilius avait porté une loi pour choisir Pompée, qui terminait alors la guerre contre les pirates. D'illustres personnages s'opposaient à la loi du tribun : Cicéron, alors préteur, monte à la tribune aux harangues, pour appuyer la loi Manilia, et faire donner à Pompée le commandement de la guerre contre Mithridate. La nature de cette guerre, la nécessité de n'en confier la conduite qu'à un général habile, et le choix de ce général, voilà le plan et la division naturelle de ce discours, l'un des plus beaux de Cicéron.

La troisième partie est la plus brillante et la plus étendue : c'est là que l'orateur déploie toutes les richesses de la plus magnifique éloquence.

« Plût aux dieux que Rome eût assez de braves et intègres citoyens, pour que vous fussiez embarrassés sur le choix de celui qu'il faut mettre à la tête d'une pareille guerre! Mais puisque Pompée est le seul dont la vertu ait effacé la gloire des plus grands capitaines de nos jours, et même de tous les siècles passés, comment pourriez-vous balancer dans une circonstance aussi importante?

» Science des armes, vertus guerrières, réputation et bonheur : voilà ce qui, selon moi, constitue essentiellement le grand général.

» Or, qui fut, ou dut être jamais plus habile qu'un homme qui, des études et des exercices du premier âge, est passé dans le camp de son père, pour faire l'apprentissage des armes dans une guerre difficile et contre des ennemis belliqueux? un homme qui, à peine sorti de l'enfance, s'est vu lieutenant d'un grand général? et, à peine entré dans la jeunesse, lui-même général d'une grande armée? Est-il une espèce de guerre où la fortune de la république n'ait exercé ses talents et son courage? La guerre civile, celle d'Afrique, celle au delà des Alpes, celle d'Espagne où des villes révoltées étaient unies à des nations belliqueuses, celle des esclaves, celle des pirates; toutes ces guerres différentes, contre tant d'ennemis divers, je ne dis pas conduites, mais terminées par le seul

Pompée, prouvent qu'il n'est pas une partie de l'art militaire qui ait pu échapper à ses connaissances.

» Quant à ses vertus guerrières, quel discours pourrait les célébrer comme elles le méritent? Que peut-on dire, à cet égard, qui soit ou digne de Pompée, ou nouveau pour vous, ou inconnu pour qui que ce soit? Les vertus d'un grand général ne se bornent pas à celles qu'on lui attribue pour l'ordinaire : application aux affaires, courage dans les périls, ardeur dans l'action, sagesse dans les mesures, promptitude dans l'exécution; vertus que Pompée réunit seul dans un plus haut degré qu'aucun des généraux que nous ayons vus, ou dont nous ayons entendu parler. Témoin l'Italie, qui, de l'aveu même de Sylla vainqueur, ne fut pacifiée que par le courage et la sagesse de Pompée; témoin la Sicile, que le même Pompée a affranchie des périls qui la menaçaient de si près; témoin l'Afrique, inondée du sang des innombrables ennemis qui la foulaient et la dévoraient; témoin l'Espagne, qui vit si souvent des milliers d'ennemis vaincus et terrassés par l'effort de son bras; témoin une seconde fois, et d'autres fois encore l'Italie, qui implora le secours de Pompée absent, pour la guerre dangereuse et sanglante qu'elle avait à soutenir contre les esclaves, guerre dont la fureur, ralentie par la seule terreur du nom de Pompée, fut entièrement étouffée par sa présence; témoins toutes les contrées, toutes les nations étrangères, les mers enfin, etc. »

Cette transition amène naturellement la description de la guerre des pirates; et de quelles couleurs l'orateur se sert pour la peindre!

« Pendant ces dernières années, quel endroit, dans toute l'étendue de la mer, a été assez fortifié par l'art pour qu'on y fût en sûreté; assez défendu par la nature pour qu'on y échappât à la violence? Qui a pu naviguer sans s'exposer au péril de la mort ou de l'esclavage, parce qu'il fallait nécessairement ou mettre à la voile pendant l'hiver, ou voguer sur une mer infestée de pirates? Qui eût osé se flatter qu'une guerre si invétérée, si honteuse pour nous, pût être terminée ou en une seule année par plusieurs généraux, ou par un seul général en une longue suite d'années? Quelle province dans ces temps malheureux s'est vue à l'abri des incursions de ces brigands? Est-il un de vos revenus sur lequel vous ayez pu compter? Quel allié avez-vous pu défendre? A qui vos flottes ont-elles été de quelque secours? Que d'îles abandonnées, que de villes alliées désertées par crainte, ou emportées par les pirates! Mais pourquoi chercher au loin des exemples? faut-il

vous rappeler la descente d'Ostie, cette entreprise si honteuse et si infamante pour le nom romain, où une flotte, commandée par un consul en personne, fut prise et coulée à fond par des pirates, presque sous vos yeux? Dieux immortels! la valeur rare et divine d'un seul homme a-t-elle bien pu, en si peu de temps (en quarante-neuf jours), changer tellement la face de nos affaires, qu'après avoir vu une flotte ennemie à l'embouchure du Tibre, vous n'entendiez plus aujourd'hui parler d'un seul vaisseau pirate dans l'étendue de la Méditerranée! »

Des talents militaires de Pompée, Cicéron passe à l'éloge de ses vertus domestiques.

« Pompée est d'un accès si facile pour les particuliers mêmes; il écoute avec tant de bonté les plaintes de chacun, que, supérieur par sa dignité aux plus grands personnages, on le dirait, par son affabilité, l'égal du dernier des hommes. Quant à la sagesse de ses conseils, à la force et à la fécondité de son éloquence, qualités qui relèvent si avantageusement le mérite d'un général, vous les connaissez, Romains, vous qui l'avez si souvent admiré à cette tribune, etc. »

Toutes les autres parties de l'éloge sont parcourues et traitées avec la même supériorité de raison et la même beauté de style, de sorte que tout le monde est de l'avis de Cicéron quand il dit :

« Puis donc que la guerre actuelle est tellement indispensable qu'il est impossible d'y renoncer; puisqu'elle est si importante que rien n'en doit détourner notre attention; puisqu'enfin nous en pouvons remettre le commandement à un général qui réunit à une connaissance profonde de l'art militaire toutes les vertus d'un guerrier, une brillante réputation et le bonheur le plus constant, balancerez-vous, Romains, à consacrer au salut et à l'agrandissement de la république, le bien inestimable qui nous est offert et accordé par les dieux immortels?

» Quand Pompée serait aujourd'hui dans Rome, sans aucun commandement, il faudrait toujours le choisir pour une guerre si importante et l'envoyer en Asie; mais puisqu'à tous les avantages que je viens d'exposer se joint encore cette circonstance favorable, que Pompée est actuellement sur les lieux, qu'il y est avec une armée, et qu'il peut recevoir sur-le-champ le reste de nos troupes des mains de ceux qui les commandent, qu'attendons-nous? pourquoi, sous les auspices des immortels, ne pas confier la guerre présente au même homme à qui nous en avons confié tant d'autres, pour le salut de la république? »

DISCOURS EN FAVEUR DE MARCELLUS.

Le discours pour Marcellus a paru à plusieurs écrivains une tache pour la mémoire de Cicéron. Ils blâment l'orateur, qui s'était toujours montré zélé partisan de la république, d'avoir fait l'éloge de César. Si l'on examine les circonstances, il sera facile d'absoudre Cicéron. Marcellus avait été l'un des ennemis les plus violents de César; celui-ci, devenu dictateur, et par conséquent maître absolu, pouvait le sacrifier : il lui pardonne avec générosité. Cet acte de clémence pouvait être loué; et Cicéron, qui parle dans le sénat, n'est que l'organe de la reconnaissance publique. Il loue avec intérêt et noblesse, sans exagération et sans flatterie. Ajoutons qu'il associe courageusement la leçon à ses louanges; car en célébrant la clémence de César à l'égard de Marcellus, c'était pour ainsi dire lui faire une loi de ne plus s'écarter de ses principes; en mettant cette même clémence au-dessus de tous les exploits du vainqueur du monde, c'était lui dire bien formellement que s'il avait conquis Rome par la force des armes, il ne régnerait sur les Romains que par la douceur et la bienveillance. Sans doute l'éloge est prodigué à César dans cette harangue; mais il fallait préparer le chemin aux vérités qui la terminent, et peut-être y eut-il autant de mérite et de hardiesse à adresser de pareilles vérités à un maître tel que César, qu'il y avait eu de courage autrefois à dénoncer, à convaincre Catilina et à punir ses complices. Bien loin donc que ce discours puisse nuire à la gloire de Cicéron, on peut le regarder comme l'un de ses titres les mieux fondés à la célébrité.

Après un très-beau lieu commun sur le fracas et la gloire bruyante des conquêtes, Cicéron en vient au véritable sujet du discours, l'éloge de la clémence du vainqueur.

« Vous avez soumis, César, des nations redoutables par la férocité de leurs mœurs, formidables par la multitude de leurs soldats, inépuisables par la variété de leurs ressources, et presque inabordables par l'immensité des distances; mais vous n'avez vaincu pourtant que ce qui était susceptible de l'être, car il n'est point de puissance et de force, que la force et le fer ne viennent à bout de briser et de détruire. Mais se vaincre soi-même, étouffer son ressentiment, modérer sa victoire, relever de sa chute un adversaire distingué par sa naissance, son génie et son courage; ne pas le relever seulement, mais se plaire à rehausser sa dignité et son rang, c'est

un trait d'héroïsme qui vous place au-dessus des plus grands hommes, ou plutôt qui vous assimile aux dieux mêmes.

» Ainsi donc, César, vos exploits seront, il est vrai, célébrés non-seulement dans notre langue et dans nos annales, mais dans les langues et les annales de tous les peuples; et vos louanges seront à jamais répétées par les âges futurs. Cependant les clameurs des soldats, les sons de la trompette se mêlent involontairement au récit ou à la lecture des exploits guerriers, et en altèrent le charme; mais que l'on nous raconte ou que nous lisions nous-mêmes un trait de clémence, d'humanité, de justice ou de modération, si ces vertus se sont signalées surtout dans la colère, ennemie de la raison, ou après la victoire, naturellement insolente et superbe, de quels transports nous nous sentons enflammés, et comme nous chérissons, sans même les avoir vus jamais, ceux qui ont donné ces grands exemples à la terre! »

César s'était plaint que l'on en voulait à sa vie, et avait manifesté des soupçons : l'orateur s'efforce de le rassurer.

« Je passe maintenant à vos plaintes amères, à ces soupçons si douloureux pour nous. Tous les citoyens de Rome, ceux surtout qui vous doivent la vie, ont-ils donc moins d'intérêt que vous-même à empêcher l'effet de ces soupçons? Je les crois sans fondement; je ne chercherai point cependant à les affaiblir. Le gage de votre sûreté est dans la nôtre, César, et s'il faut donner dans un extrême, j'aime mieux paraître trop timide que trop insouciant.

» Mais quel insensé voudrait attenter à vos jours? un de vos amis? Pouvez-vous donc avoir de meilleurs amis que ceux d'entre nous à qui vous avez accordé la vie, contre toute espérance? Serait-ce un de ceux qui ont suivi vos étendards? non, cet excès de fureur n'est pas concevable, et jamais un soldat ne préfèrera sa propre vie à celle du chef à qui il doit tous ses avantages. Mais, rassuré sur le compte de vos amis, peut-être vous objectera-t-on ce qu'il faut craindre de vos ennemis. Vos ennemis! où sont-ils? tous ceux qui le furent ont perdu la vie par leur folle opiniâtreté, ou la doivent à votre clémence. Ainsi vos ennemis sont restés sur le champ de bataille, ou sont devenus vos amis les plus fidèles. Comme il est cependant dans le cœur de l'homme mille replis secrets, mille détours cachés, augmentons, j'y consens, vos soupçons, etc., car en même temps nous augmenterons notre attachement pour vous. En effet, quel est l'homme assez peu instruit des affaires, assez novice dans celles de l'Etat, qui ait

jamais si peu pensé à sa sûreté et à celle de la république, pour ne pas comprendre que de votre conservation dépend sa ruine, et de votre vie celle de tous les citoyens? Pourquoi qui, comme je le dois, pense à vous jour et nuit, je ne crains pour vous que les accidents inséparables de la condition humaine, les événements incertains de la santé et de la faiblesse de notre nature, et je m'afflige qu'une république qui doit être immortelle ne soit appuyée que sur la vie d'un seul mortel. Que si aux accidents de la vie, à la fragilité de la santé, se joignent encore le crime et les embûches, quel dieu croirons-nous capable de secourir la république, quand ce dieu même en aurait la volonté? »

Cette transition est heureuse pour amener le morceau important qui suit, et qui était le principal but de l'orateur. Oui, César doit veiller à sa propre conservation, parce qu'il doit réparer les maux que la guerre civile a faits à la patrie. Avec quelle énergie Cicéron va lui tracer ses devoirs à ce sujet!

« Vous seul, César, pouvez réparer les maux inévitables que la guerre a causés à l'Etat, et qui ont ruiné sa sage constitution. C'est à vous à rappeler la confiance, à rétablir la justice, à réprimer la licence, à favoriser la population; c'est à vous à raffermir, par des lois sévères, toutes les parties du corps politique ébranlées. Au milieu des horreurs de la guerre, dans la fermentation des esprits, dans le tumulte des armes, on devait s'attendre que la république, agitée par de violentes secousses, quel que fût l'événement, perdrait beaucoup de sa splendeur, de sa stabilité et de sa force; on devait s'attendre que les deux chefs, les armes à la main, se permettraient bien des excès qu'ils auraient condamnés au sein de la paix. Vous devez à présent, César, fermer ces plaies que la guerre nous a faites : vous seul pouvez les guérir. »

Il était plus d'une fois échappé à César de dire : *J'ai assez vécu pour ma gloire.* Quel parti Cicéron va tirer de cette exclamation d'un grand homme, et avec quel art il va s'en servir pour lui en faire une leçon importante!

« C'est avec regret, César, que j'ai entendu souvent de votre bouche ce mot, qui par lui-même est plein de sagesse et de grandeur : « J'ai assez vécu, soit pour la nature, soit pour la gloire. » Assez pour la nature si vous voulez; assez même pour la gloire, j'y consens; mais non pas pour la patrie, qui est avant tout. Laissez

donc ce langage aux philosophes qui ont mis leur gloire à mépriser la mort : cette sagesse ne doit point être la vôtre, elle coûterait trop cher à la république. Sans doute vous auriez assez vécu, si vous étiez né pour vous seul; mais aujourd'hui, que le salut de tous les citoyens et le sort de la république dépendent de la conduite que vous tiendrez, vous êtes loin d'avoir achevé le grand édifice qui doit être votre ouvrage, vous n'en avez pas même jeté les fondements. Est-ce donc à vous à mesurer la durée de vos jours sur le peu de prix que peut y ajouter votre grandeur d'âme, et non pas sur l'intérêt commun? Et si je vous disais que ce n'est pas assez pour cette gloire même, que, de votre propre aveu et malgré tous vos principes de philosophie, vous préférez à tout? Quoi donc! me direz-vous, en laisserai-je si peu après moi? Beaucoup, César, et même assez pour tout autre : trop peu pour vous seul; car, à vos yeux, rien ne doit être assez grand, s'il reste quelque chose au-dessus.

» Or, prenez garde que si toutes vos grandes actions doivent aboutir à laisser la république dans l'état où elle est, vous n'ayez plutôt excité l'admiration que mérité la véritable gloire, s'il est vrai que celle-ci consiste à laisser après soi le souvenir du bien qu'on a fait aux siens, à la patrie et au genre humain : voilà ce qui vous reste à faire; voilà le grand travail qui doit vous occuper. Donnez une force stable à la république, et jouissez vous-même de la paix et de la tranquillité que vous aurez procurées à l'Etat.

» N'appelez pas votre vie celle dont la condition humaine a marqué les bornes, mais celle qui s'étendra dans tous les âges, et qui appartiendra à la postérité. Elle a déjà dans vous ce qui peut être admiré, mais elle attend ce qui peut être approuvé et estimé. On entendra, on lira avec étonnement vos triomphes sur le Rhin, sur le Nil, sur l'Océan. Mais si la république n'est pas affermie sur une base solide par vos soins et votre sagesse, votre nom se répandra au loin, mais ne vous donnera pas dans l'avenir un rang assuré et incontestable. Vous serez pour vos neveux, comme vous l'avez été pour nous, un sujet d'éternelle division : les uns vous élèveront jusqu'au ciel, les autres diront qu'il vous a manqué ce qu'il y a de plus glorieux, de guérir les maux de la patrie; ils diront que vos grands exploits peuvent appartenir à la fortune, et que vous n'avez pas fait ce qui n'aurait appartenu qu'à vous. Ayez donc devant les yeux ces juges sévères qui prononceront un jour sur vous, et dont le jugement, si j'ose le dire, aura plus de poids que le nôtre, parce qu'ils seront sans intérêt, sans haine et sans envie. »

Ouvrages de Cicéron sur l'Art oratoire.

Cicéron, qui s'était fait admirer par tant de chefs-d'œuvre, voulut révéler aux autres les secrets de son éloquence, et composa, sur l'art oratoire, un grand nombre d'écrits qui l'ont placé au premier rang de tous les rhéteurs. Les principaux de ces écrits sont : les trois livres *de l'Orateur ;* un livre intitulé simplement l'*Orateur ;* un dialogue sur les orateurs illustres, intitulé *Brutus* ; le *Traité du genre d'éloquence le plus parfait ;* les *Topiques ;* les *Partitions oratoires*, et deux livres *de l'Invention*. Les trois livres *de l'Orateur* sont, à proprement parler, la rhétorique de Cicéron. A la solidité des principes, il a su joindre, dans cet ouvrage, toute la délicatesse, toutes les grâces dont le sujet était susceptible. Pour éviter l'air et la sécheresse de l'école, il prend la forme du dialogue et choisit pour interlocuteurs les hommes qui non-seulement avaient passé par toutes les charges, mais qui, de plus, s'étaient fait une grande réputation par leur éloquence. Ces interlocuteurs sont : Crassus, Antoine, Scévola, Sulpicius et Cotta.

Le livre intitulé l'*Orateur* ne le cède ni en beauté, ni en solidité aux précédents. Cicéron y donne l'idée de l'orateur parfait, non tel qu'il ait jamais existé, mais tel qu'il peut être. Il regardait cet ouvrage avec une sorte de complaisance, et ne dissimulait point qu'il y avait employé tout son esprit et toute la force de son jugement.

Le *Brutus* est un dialogue sur tous les orateurs illustres, tant grecs que latins, qui avaient paru jusqu'à Cicéron. On y trouve une variété admirable de portraits et de caractères, qui roulent tous sur la même matière, sans jamais pourtant se ressembler.

Ces trois ouvrages, et surtout le premier, sont les plus remarquables de Cicéron, parmi ceux du même genre. Il règne partout, avec les grâces et les ornements du style, une simplicité admirable, un naturel qu'on ne peut imiter, en un mot cette urbanité romaine qui répond à l'atticisme des Grecs, c'est-à-dire à ce qu'il y avait de plus fin, de plus délicat, de plus spirituel, de plus achevé pour les pensées, les expressions et les tours. La lecture en est très-attachante, excepté dans les passages nombreux et très-étendus, il est vrai, où il traite d'objets qui ont perdu pour nous l'intérêt qu'ils avaient pour les Romains. Très-souvent il approfondit des questions d'un intérêt général ; il donne de son art les idées les plus grandes et les plus magnifiques ; il s'élève à des considérations philosophiques et morales très-hautes, et bien plus capables

de féconder les talents que les préceptes stériles, quoique savamment expliqués, qui se trouvent dans les autres livres des rhéteurs.

Le *Traité du genre d'éloquence le plus parfait* est fort court. Cicéron soutenait que le style attique est le plus parfait, qu'il renferme les trois caractères, le simple, le sublime et le tempéré, et que l'orateur les emploie selon que l'exige le sujet. Pour le prouver, il traduisit les célèbres plaidoyers d'Eschine contre Démosthène et de Démosthène contre Eschine. L'ouvrage dont il s'agit n'était qu'une espèce de préface pour cette traduction que l'on a perdue.

Les *Topiques* contiennent la méthode de trouver les arguments par le moyen de certains termes qui les caractérisent, et qu'on appelle *lieux de rhétorique* ou *de logique*. C'est un art dont l'invention et la perfection est due à Aristote. Ce fut pour expliquer le traité où ce philosophe en parle, que Cicéron composa celui-ci. Une chose remarquable, et qui montre la mémoire et la facilité de Cicéron, c'est qu'il n'avait pas le livre du philosophe grec quand il entreprit de l'expliquer : il était sur mer, comme lui-même nous l'apprend.

Les *Partitions oratoires* sont une bonne rhétorique, donnée par divisions et subdivisions des matières, d'un style simple, mais clair, succinct, élégant et mis à la portée de ceux qui commencent.

Les livres *de l'Invention oratoire* sont aussi de Cicéron. Les deux premiers sont les seuls qui nous restent. Cet ouvrage est de la jeunesse de l'auteur; il le trouva dans la suite peu digne de sa réputation.

Ouvrages philosophiques de Cicéron.

Cicéron, par ses éloquents discours, s'était acquis le nom d'orateur; mais il se glorifiait encore davantage de celui de philosophe. Il s'efforça de le mériter en étudiant à fond tous les systèmes grecs et en composant lui-même un grand nombre d'ouvrages philosophiques. Il convient de les faire connaître sous le rapport de leur mérite oratoire. Les livres *des Offices* sont recommandables par le ton de bonnes mœurs, de réflexion, d'humanité, de patriotisme qui y règnent tour à tour. Ceux *de la République et des Lois* attachent autant par leur goût exquis de politesse, que par l'art et la délicatesse avec lesquels les matières y sont traitées. On trouve dans les *Tusculanes*, dans les *Questions académiques*, dans les deux livres *de la Nature des dieux*, dans les *Traités de la*

vieillesse et de l'amitié, le philosophe, le savant et l'écrivain élégant. On admire dans tous la fécondité, la grâce et l'harmonie qui caractérisent les écrits de Cicéron. On y rencontre même plusieurs passages d'une éloquence élevée; c'est lorsqu'il saisit en orateur quelques-unes des vérités importantes que la tradition avait conservées au milieu des peuples, comme, par exemple, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme. Alors son génie s'enflamme et son langage devient aisément sublime; mais sitôt qu'il se livre aux investigations du philosophe, il devient froid et fatigant, malgré tous les ornements de son style. En général, comme chez tous les philosophes païens, le doute et l'incertitude se font trop sentir dans ses opinions. Sa raison faible et variable, parce qu'elle est sans guide, ne peut lui donner cette conviction forte qui produit l'éloquence.

PARALLÈLE DE CICÉRON ET DE DÉMOSTHÈNE.

Le parallèle de Cicéron et de Démosthène a été, chez les critiques, un objet fréquent de discussion. En citant les jugements les plus remarquables sur ces deux grands orateurs, nous achèverons de les caractériser et de les faire bien connaître.

On voit par Quintilien que de son temps bien des gens préféraient Démosthène. Pour lui, il semble très-favorable à Cicéron. « C'est surtout dans l'éloquence, dit-il, que Rome peut se vanter d'avoir égalé la Grèce. En effet, à tout ce que celle-ci a de plus grand, j'oppose hardiment Cicéron. Je n'ignore pas quel combat j'aurai à soutenir contre les partisans de Démosthène; mais mon dessein n'est pas d'entreprendre ici ce parallèle inutile à mon objet, puisque moi-même je cite partout Démosthène comme un des premiers auteurs qu'il faut lire, ou plutôt qu'il faut savoir par cœur. J'observerai seulement que la plupart des qualités de l'orateur sont au même degré dans tous les deux : la sagesse, la méthode, l'ordre des divisions, l'art des préparations, la disposition des preuves, enfin tout ce qui tient à ce qu'on appelle l'*invention*. Dans l'élocution il y a quelque différence.... L'un serre de plus près son adversaire; l'autre prend plus de champ pour le combattre. L'un se sert toujours de la pointe de ses armes; l'autre en fait souvent sentir aussi le poids. On ne peut rien ôter à l'un, rien ajouter à l'autre. Il y a plus de travail dans Démosthène, plus de naturel dans Cicéron. Celui-ci l'emporte évidemment pour la plaisanterie et le pathétique, deux puissants ressorts de l'art oratoire. Peut-être dira-t-on que les mœurs et les lois d'Athènes ne permettaient

pas à l'orateur grec les belles péroraisons du nôtre; mais aussi la langue attique lui donnait des avantages et des beautés que la nôtre n'a pas. Nous avons des lettres de tous les deux, il n'y a nulle comparaison à en faire. D'un autre côté, Démosthène a un grand avantage, c'est qu'il est venu le premier, et qu'il a contribué à faire Cicéron ce qu'il est. Il s'était attaché à imiter les Grecs, et nous a représenté, ce me semble, en lui seul la force de Démosthène, l'abondance de Platon et la douceur d'Isocrate. Mais ce n'est pas l'étude qu'il en a pu faire qui lui a donné ce qu'il y a dans chacun d'eux : il l'a tiré de lui-même et de cet heureux génie né pour réunir toutes les qualités..... On dirait qu'il a été formé par une destination particulière de la Providence, qui voulait faire voir aux hommes jusqu'où l'éloquence pouvait aller. En effet, qui sait mieux développer la vérité? qui sait émouvoir plus puissamment les passions? quel écrivain eut jamais autant de charme? Ce qu'il arrache de force, il semble l'obtenir de plein gré; et quand il vous entraîne avec violence, vous croyez le suivre volontairement. Il y a dans tout ce qu'il dit une telle autorité de raison, que l'on a honte de n'être pas de son avis. Ce n'est point un avocat qui s'emporte, c'est un témoin qui dépose, un juge qui prononce; et cependant tous ces différents mérites, dont chacun coûterait un long travail à tout autre que lui, semblent ne lui avoir rien coûté; et dans la perfection de son style, il conserve toute la grâce de la plus heureuse facilité. C'est donc à juste titre que parmi ses contemporains il a passé pour le dominateur du barreau, et que dans la postérité son nom est devenu celui de l'éloquence. Ayons-le toujours devant les yeux comme le modèle que l'on doit se proposer; et que celui-là soit sûr d'avoir profité beaucoup, qui aime beaucoup Cicéron. » (*Institutions oratoires*, liv. Xe ch. 1er.)

Un grand nombre d'écrivains modernes ont donné aussi la préférence à Cicéron.

« Démosthène et Cicéron, dit La Harpe, ne sont plus à proprement parler pour nous que des écrivains; nous ne les entendons plus, nous les lisons. Tous deux ont eu le même succès et ont exercé le même empire sur les âmes; mais aujourd'hui je conçois très-bien que Cicéron, qui a toutes les sortes d'esprit et toutes les sortes de style, doit être plus généralement goûté que Démosthène. Sans doute il n'est rien au-dessus du plaidoyer *pour la Couronne*, de ce dernier; mais ses autres ouvrages ne me paraissent pas, en général, de la même hauteur; ils ont, de plus, une certaine uniformité de tons qui tient peut-être à celle des sujets, car il s'agit

presque toujours de Philippe. Cicéron sait prendre tous les tons, et je ne saurais, sans ingratitude, refuser mon suffrage à celui qui me donne tous les plaisirs. » (*Cours de littérature.*)

« Ce grand homme, dit M. Villemain, n'a rien perdu de sa gloire en traversant les siècles; il reste au premier rang comme orateur et comme écrivain. Peut-être même, si on le considère dans l'ensemble et la variété de ses ouvrages, est-il permis de voir en lui le premier écrivain du monde, et quoique les créations les plus sublimes et les plus originales de l'art d'écrire appartiennent à Bossuet et à Pascal, Cicéron est peut-être l'homme qui s'est servi de la parole avec le plus de science et de génie, et qui, dans la perfection habituelle de son éloquence et de son style, a mis le plus de beautés et laissé le moins de fautes. C'est l'idée qui se présente en parcourant ses productions de tout genre. Que l'harmonieux Fénelon préfère Démosthène, il accorde cependant à Cicéron toutes les qualités de l'éloquence, même celles qui distinguent le plus l'orateur grec, la véhémence et la brièveté. » (*Biographie universelle.*)

On peut opposer à ces jugements ceux de plusieurs écrivains plus célèbres encore.

« Je ne crains pas de dire que Démosthène, c'est ainsi que s'exprime Fénelon, me paraît supérieur à Cicéron. Je proteste que personne n'admire Cicéron plus que je fais. Il embellit tout ce qu'il touche, il fait honneur à la parole, il fait des mots ce qu'un autre n'en saurait faire, il a je ne sais combien de sortes d'esprit. Il est même court et véhément toutes les fois qu'il veut l'être, contre Catilina, contre Verrès, contre Antoine; mais on remarque quelque parure dans son discours. L'art y est merveilleux, mais on l'entrevoit. L'orateur, en pensant au salut de la république, ne s'oublie pas et ne se laisse point oublier. Démosthène paraît sortir de soi, et ne voit que la patrie. Il ne cherche point le beau, il le fait sans y penser : il est au-dessus de l'admiration; il se sert de la parole comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il tonne, il foudroie; c'est un torrent qui entraîne tout : on ne peut le critiquer parce qu'on est saisi. On pense aux choses qu'il dit, et non à ses paroles; on le perd de vue; on n'est occupé que de Philippe, qui envahit tout. Je suis charmé de ces deux orateurs; mais j'avoue que je suis moins touché de l'art infini et de la magnifique éloquence de Cicéron, que de la rapide simplicité de Démosthène. » (*Lettre à l'Académie française.*)

Le bon La Fontaine est peut-être encore plus énergique :

Que Cicéron blâme ou qu'il loue,
C'est le plus disert des parleurs :
L'ennemi de Philippe est semblable au tonnerre;
Il frappe, il surprend, il atterre :
Cet homme et la raison, à mon sens, ne sont qu'un.
(*Lettre à Mgr le procureur général du Parlement.*)

David Hume pense que de toutes les productions de l'esprit humain, les harangues de Démosthène sont celles qui approchent le plus de la perfection. (*Essai sur l'éloquence.*)

Enfin, J.-J. Rousseau s'est aussi prononcé pour Démosthène :

« Entraîné par la mâle éloquence de Démosthène, mon élève dira : c'est un orateur; mais en lisant Cicéron, il dira : c'est un avocat. » (*Emile*, liv. IV.)

S'il nous était permis de donner notre sentiment après ces grands écrivains, nous dirions d'abord : lorsqu'il ne faudra que marquer les différences entre ces deux orateurs extraordinaires, la comparaison sera facile, car leur manière et leur caractère distinctifs sont fortement empreints dans leurs ouvrages. Démosthène a la force et l'austérité; Cicéron l'insinuation et la douceur. Le style de l'un est plus mâle, celui de l'autre est plus orné. Le premier a quelquefois de la rudesse, mais il est plus pressant et plus animé; le second est plus agréable, mais plus lâche et plus faible.

Nous dirions, en second lieu, que pour décider lequel des deux l'emporte, il faut faire, ce nous semble, une distinction. Dans l'éloquence politique, l'orateur grec est au-dessus de l'orateur romain; en effet, dans un danger national, ou dans une discussion d'un grand intérêt public, et qui fixerait l'attention de tous les esprits, un discours du genre et du ton de Démosthène aurait plus de poids et produirait plus d'effet qu'une harangue à la manière de Cicéron. Si on prononçait aujourd'hui les *Philippiques* de Démosthène devant une assemblée de Français, dans des circonstances semblables à celles où la Grèce se trouvait alors, elles opéreraient la conviction et la persuasion comme elles firent autrefois. On ne pourrait pas évidemment en dire autant des harangues de Cicéron; son éloquence, de quelque beauté qu'elle brille, et quelqu'effet qu'elle eût pu faire sur les Romains, par des rapports de goût et de convenance, est souvent voisine de la déclamation, et s'éloigne, plus que l'éloquence de Démosthène, de la manière dont on aime, parmi nous, à voir traiter les affaires

sérieuses, ou plaider les causes graves et importantes. Cette manière d'envisager la question se rapproche de celle de La Harpe, qui s'exprime ainsi dans son *Cours de littérature* : « J'avais toujours préféré Cicéron, et je le préfère encore comme écrivain; mais depuis que j'ai vu des assemblées délibérantes, j'ai cru sentir que la manière de Démosthène y serait plus puissante dans ses effets que celle de Cicéron. »

Dans d'autres genres d'éloquence, Cicéron a souvent l'avantage, parce qu'il sait prendre tous les tons, selon que les circonstances l'exigent. Il traite merveilleusement surtout la plaisanterie et le pathétique, que Démosthène ne sait pas employer, ou qu'il n'emploie pas au même degré.

La Harpe trouve d'autres motifs de disparité dans la différence des gouvernements et du caractère des peuples à qui les deux orateurs avaient affaire.

Le peuple athénien, dit-il, était volage, inappliqué, amoureux du repos, idolâtre des plaisirs, confiant dans sa puissance et dans son ancienne gloire : il avait besoin d'être fortement remué; et quoique la manière de Démosthène fût sans doute le résultat des qualités naturelles de son talent, elle dut aussi être modifiée, jusqu'à un certain point, par la connaissance qu'il avait de ses auditeurs; et cette étude était trop importante pour échapper à un homme d'un aussi excellent esprit que le sien. Il songea donc à frapper fort sur cette multitude inattentive, sachant bien que s'il lui donnait le temps de respirer, s'il lui permettait de s'occuper des agréments de son style et des beautés de sa diction, tout était perdu. Les Athéniens étaient capables d'oublier tout ce qu'il leur disait, pour s'extasier sur ses phrases et faire parade de leur bon goût en se récriant sur le sien. Il le savait si bien, qu'à la fin de la *Philippique* que j'ai traduite, et qui lui attira beaucoup d'applaudissements, il leur adressa ces derniers mots : « Eh! n'applaudissez pas l'orateur, et faites ce qu'il vous conseille; car je ne saurais vous sauver par mes paroles : c'est à vous de vous sauver par des actions. »

Aussi, quand il avait entraîné le peuple il avait tout fait : on le chargeait sur-le-champ de rédiger le décret, suivant la formule ordinaire, qui en laissait à l'orateur et l'honneur et le danger : *De l'avis de Démosthène, le peuple d'Athènes arrête et décrète, etc.* Nous avons encore une foule de ces décrets, conservés chez les historiens et les orateurs de la Grèce.

Il n'en était pas de même à Rome : il y avait une concurrence de pouvoirs et une complication d'intérêts divers à ménager. Quoique la souveraineté résidât de fait dans le peuple, sans être théo-

riquement établie comme elle l'a été chez les modernes, le gouvernement habituel appartenait au sénat, si ce n'est dans les occasions où les tribuns portaient une affaire devant le peuple assemblé, et faisaient passer un plébiscite, et dans ce cas le sénat même y était soumis.

Les affaires étaient donc souvent traitées en même temps et dans le sénat et devant le peuple, et la différence d'auditoire devait en mettre dans l'éloquence. De plus, il y avait des citoyens si puissants, qu'ils faisaient seuls, et par leur crédit particulier, un poids considérable dans la balance des délibérations publiques, et l'orateur devait avoir égard à toutes ces considérations.

D'après ces observations, on ne sera pas étonné des deux caractères dominants dans l'éloquence délibérative de Cicéron, l'insinuation et l'ornement : l'insinuation, parce qu'il avait à ménager, soit dans le sénat, soit devant le peuple, soit dans les tribunaux, une foule de convenances étrangères à Démosthène; l'ornement, parce que la politesse du style, qui n'était introduite à Rome que depuis la conquête de la Grèce, était une sorte d'attrait qui se faisait sentir plus vivement à mesure que tous les arts de goût et de luxe étaient plus accrédités dans Rome. Au milieu des jouissances de toute espèce, celles de l'oreille étaient devenues une véritable passion. On attachait un grand prix à la diction, surtout dans les tribunaux, où les plaidoiries étaient prolongées comme pour l'amusement des juges, plus encore que pour leur instruction.

Cicéron s'attacha donc extrêmement à l'élégance et au nombre. Il savait que l'on se faisait une fête de l'entendre dans le Forum; que tous ses discours étaient enlevés dans le sénat par la même méthode que nous employons aujourd'hui, par des tachygraphes, que l'on nommait en latin *notarii* et *librarii*. Ainsi, quoique l'élocution fût également regardée par les Grecs et les Romains comme la partie la plus essentielle et la plus difficile de l'art oratoire, parce qu'on y comprenait, dans le langage des rhéteurs, non-seulement toutes les figures de diction qui en sont l'ornement, mais toutes les figures de pensée qui en sont l'âme, je conçois que Cicéron ait pu mettre plus de soin que Démosthène dans ce qu'on appelle le fini des détails, et qu'il ait recherché la parure et la richesse d'expression, en raison de ce qu'on attendait de lui.

La gravité des délibérations du sénat, nécessairement différentes de celles du peuple, toujours un peu tumultueuses, ne comportait pas d'ordinaire toute la véhémence, toute la multiplicité de mou-

vements qui était nécessaire à Démosthène pour fixer l'attention et l'intérêt des Athéniens. Si l'orateur romain se rapprocha quelquefois, dans les délibérations du sénat, de la véhémence de Démosthène, c'est quand il eut en tête des ennemis déclarés, tels que Catilina, Clodius, Pison, Vatinius. Il réservait d'ailleurs les foudres de l'éloquence pour les combats judiciaires : c'est là qu'il avait devant lui une carrière proportionnée à l'abondance et à la variété de ses moyens; c'est là le triomphe de son talent. Mais, en cette partie même, il diffère de Démosthène, en ce que celui-ci va toujours droit à l'ennemi, toujours heurtant et frappant, au lieu que Cicéron fait, pour ainsi dire, un siége en forme, s'empare de toutes les issues, et, se servant du discours comme d'une armée, enveloppe son ennemi de toutes parts, jusqu'à ce qu'enfin il l'écrase.

Quoi qu'il en soit, Cicéron, par son éloquence extraordinaire et par tous ses autres talents, a exercé sur le goût des Romains la plus heureuse influence, on peut dire qu'il a commencé le siècle d'Auguste. Les grands écrivains qui sont venus après lui étaient en quelque sorte formés à son école, puisqu'ils se servaient d'une langue que lui-même avait faite.

CHAPITRE TROISIÈME.

ÉLOQUENCE DES HISTORIENS.

Intérêt dramatique des narrations de Tite-Live. — Mérite remarquable de ses harangues. — Salluste se distingue par l'énergique concision de son style. — Ses harangues expriment moins les passions des personnages qu'il fait parler que les siennes propres. — César. — Velléius Paterculus. — Tacite, remarquable par la gravité, la profondeur, l'énergie, la concision. — Cornélius Népos. — Quinte-Curce. — Justin.

Tite-Live (59 ans avant J.-C. — 18 ou 19).

A la tête des historiens de Rome, et nous pourrions dire de toute l'antiquité, se présente Tite-Live. Ecrivain pur, brillant et pathétique, il a recueilli tout ce qui peut nous apprendre à bien juger cette république étonnante et presque miraculeuse, qui, d'une origine obscure, parvint, par une suite de victoires, à la domination du monde. Le récit de tant d'événements est présenté dans son ouvrage avec un intérêt dramatique qui semble ne devoir s'attacher qu'aux chefs-d'œuvre de l'imagination. Les guerres lointaines, les discordes civiles, les tumultes du Forum, les agitations populaires, les scènes de la tribune, les mœurs publiques et particulières, les beaux faits d'armes, les dévouements généreux, les malheurs et les succès, les défaites et les triomphes, tout est peint dans ses histoires avec des couleurs admirables, tout y est mêlé avec un art parfait, et aucune langue ne peut offrir un ouvrage historique qui soit d'un intérêt aussi varié et aussi soutenu.

Si jamais il n'y eut de sujet plus magnifique et plus vaste, jamais aussi on ne vit de génie plus capable de l'embrasser dans toutes ses parties. « Il a égalé, dit un écrivain, la majesté du peuple dont il a écrit l'histoire, par la noblesse de son génie. »

Tite-Live vécut sous l'empire d'Auguste. On ignore les particularités de sa vie, on sait seulement qu'il naquit à Padoue, d'une famille qui avait donné des consuls à la république. Il passa la plus grande partie de sa vie dans le silence de la retraite et la douceur de la philosophie. Quelques dialogues qu'il avait composés sur des questions de morale et qu'il dédia à Auguste, le firent connaître à Rome et à la cour, où il fut appelé par l'empereur. C'est là qu'il entreprit l'histoire du peuple romain, encouragé par le maître de l'empire, qui admirait son rare génie, et qui ne manqua aucune occasion de lui témoigner sa faveur, quoique le courageux historien eût conservé toute l'indépendance de ses opinions, qu'il ne dissimulât pas sa prédilection pour les restes du parti de Pompée, et qu'il osât même vanter la résolution intrépide des meurtriers de César. Ses premiers travaux historiques, dès qu'ils furent connus, lui acquirent l'estime universelle. On accourait à Rome de toutes parts pour y voir celui que la nature avait doué d'un si beau talent, et Pline parle d'un habitant de Cadix qui arriva du fond des Espagnes pour contempler les traits de cet écrivain, et qui repartit aussitôt après l'avoir vu. *C'était sans doute une chose bien extraordinaire*, dit saint Jérôme à ce sujet, *qu'un étranger entrant dans Rome y cherchât autre chose que Rome même.*

L'*Histoire romaine* de Tite-Live, divisée en cent quarante-deux livres, embrassait un espace de 744 ans. Il nous en manque la partie la plus considérable et tout ensemble la plus intéressante. On n'a conservé que les dix premiers livres ou la première décade (division due aux copistes), vingt-quatre autres livres appartenant à différentes parties de l'ouvrage, et quelques fragments découverts en 1772, dans un manuscrit du Vatican.

Il existe de toute l'histoire de Tite-Live, excepté des livres cent trente-six et cent trente-sept, un ancien abrégé attribué à Florus. A l'aide de cet abrégé et des auteurs anciens, tant latins que grecs, Jean Freinshemius, savant allemand du XVIIe siècle, a tâché de suppléer aux livres perdus : il a imité le style et la manière de Tite-Live avec un rare bonheur ; mais ces deux qualités ne sont qu'accessoires chez l'historien, et rien ne saurait nous dédommager des documents précieux contenus dans les cent sept livres qui nous manquent.

Avec le talent de l'écrivain, Tite-Live possède aussi à un haut degré ce calme de la sagesse, ces vertus paisibles et cette douce philosophie qui mettent l'historien au-dessus des passions humaines. Pour bien sentir ce que nous disons, il faut l'entendre lui-même expliquer les sentiments qui dirigent son travail. Il y a

dans le début de ses histoires une expression si touchante de son amour pour la vérité, qu'on ne peut s'empêcher d'aimer un écrivain qui ouvre son âme avec cet abandon et cette bonne foi. Quelque chose de religieux respire sous sa plume, et à voir la simplicité de ses pensées, on juge qu'il est l'historien le plus impartial, comme il fut l'écrivain le plus éloquent et le peintre le plus varié.

« En écrivant l'histoire du peuple romain dès sa naissance, dit Tite-Live, je ne sais point assez si je ferai un travail utile, et quand je le penserais, je ne l'oserais point dire : car cette histoire est ancienne et déjà connue, et les nouveaux écrivains croient toujours apporter plus de lumière dans leurs récits, ou surpasser, par leur talent d'écrire, l'antique rudesse de ceux qui les ont précédés. Quoi qu'il en soit, c'est pour moi une tâche honorable et pleine d'attraits, de travailler à perpétuer la mémoire des exploits du premier peuple du monde. Et si, au milieu de cette foule d'historiens, ma renommée reste dans l'ombre, je me consolerai par l'éclat et la grandeur des noms qui obscurciront le mien. Du reste, c'est un travail immense que de remonter jusqu'au delà de sept cents ans, et jusqu'à l'origine d'une puissance qui, faible dans ses commencements, est aujourd'hui parvenue à un tel point qu'elle fléchit sous son propre poids. Cette origine, les temps qui en sont voisins offriront, je le sais, peu d'intérêt à la plupart de mes lecteurs, empressés d'arriver à ces événements récents par lesquels se sont épuisés les forces d'un peuple accoutumé à la domination. Moi, au contraire, je chercherais dans mon travail à détourner mes regards de l'aspect de ces malheurs qui ont affligé notre âge, en occupant mon esprit d'événements plus éloignés, et à me dégager ainsi de toutes ces pensées douloureuses, qui, sans porter l'écrivain à déguiser la vérité, peuvent néanmoins jeter de l'amertume dans son âme et dans son langage. Je n'ai l'intention ni d'affirmer, ni de réfuter les récits qui se rapportent à l'époque de la fondation de Rome, récits accrédités par les fables des poëtes plutôt que confirmés par nos monuments historiques. L'antiquité semble avoir acquis le privilége de mêler le merveilleux aux événements naturels, pour rendre plus auguste l'origine des empires. Et certes, si jamais il fut permis à un peuple de consacrer sa naissance et de la rapporter à des dieux, la gloire militaire du peuple romain, en justifiant la tradition qui fait du dieu Mars le père de son fondateur, doit forcer les nations à avouer ce récit, avec la même facilité qu'elles supportent notre empire. Mais ces

traditions, de quelque manière qu'elles soient jugées, ne seront pas placées dans mon histoire comme un objet de grave discussion. Ce que je veux, c'est que chaque lecteur y recherche attentivement la vie et les mœurs du peuple romain, qu'il apprenne quels hommes, quels moyens ont élevé et agrandi sa puissance dans la paix et dans la guerre, qu'il suive la décadence de la discipline, et aussi la décadence des mœurs; qu'il voie enfin comment, par une chute progressive, elles sont venues à ce point extrême de corruption, où nous ne pouvons plus supporter ni les vices ni les remèdes. Ce qu'il y a surtout d'utile et de salutaire dans la connaissance de l'histoire, c'est de trouver des enseignements de vertu consignés dans des monuments remplis d'autorité, d'y choisir ce qu'on peut le plus utilement imiter pour soi et pour la république, et d'y apprendre à éviter ce qui est également honteux dans le projet et dans l'exécution.

» Au reste, ou je suis trompé par les charmes du travail que j'ai entrepris, ou il est vrai de dire que jamais république ne fut plus grande ni plus illustre par sa piété, ni plus féconde en bons exemples; que jamais on n'en vit une autre où l'avarice et le luxe fussent aussi tardifs à s'introduire, où la pauvreté et la simplicité fussent plus longtemps en honneur, en sorte que moins on possédait de richesses, moins on était tourmenté de désirs.

» L'opulence depuis a fait naître l'avarice, et les voluptés toujours renaissantes ont amené le besoin de se plonger dans le luxe et la débauche, et de tout perdre au milieu des excès. Mais les plaintes qui ne plairont pas même alors que nous serons arrivés aux temps où elles paraîtront nécessaires, ne doivent pas troubler le commencement d'une si grande histoire; il me serait plus doux, si les historiens pouvaient imiter la coutume des poëtes, de commencer par des vœux et des prières adressés aux dieux et aux déesses, pour assurer le succès d'un travail entrepris sous de tels auspices. »

Quoi de plus simple et de plus touchant que ce langage? Avec quel abandon l'historien ouvre ses pensées à son lecteur! que de franchise dans sa modestie! que de douceur dans sa morale! Ce n'est point ici un écrivain qui recherche les occasions de déclamer contre la corruption des mœurs publiques, de déplorer l'état présent des affaires et les suites funestes des discordes civiles. Il éloigne au contraire de sa pensée ces douloureuses images, qui pourraient, dit-il, jeter de l'amertume dans son âme. S'il parle avec orgueil de la gloire de sa patrie, ce n'est point en déclamateur qui provoque

les applaudissements : la vérité s'échappe de sa plume sans aucun effort. Il a entrepris de raconter l'histoire du premier peuple du monde, et tout à coup il est ébloui du spectacle qui s'ouvre devant lui. Il craint de succomber sous le poids de son travail, et l'expression simple et naturelle de sa modestie est à la fois l'expression la plus vraie de la grandeur de sa république. On ne peut trop admirer la simplicité de ce début, lorsqu'on le compare surtout avec l'immensité du travail de Tite-Live, et qu'on réfléchit combien il eût été facile à un écrivain, doué d'un style brillant et d'une imagination féconde, de jeter la pompe sur l'entrée d'une histoire si pleine de magnificence.

Que si l'on considère le caractère particulier du génie de Tite-Live et le mérite de ses écrits, nous trouvons un air noble, imposant et majestueux, qui fait partout souvenir que c'est du premier peuple du monde qu'il raconte l'histoire. Les événements semblent se classer d'eux-mêmes dans un ordre admirable. Chaque récit a la couleur qui lui est propre ; son style est varié à l'infini, brillant et solennel, lorsqu'il raconte les victoires et les triomphes, bouillant et impétueux, lorsqu'il peint les tumultes du Forum. Jamais écrivain ne répandit sous sa plume des couleurs plus animées. Son imagination crée des tableaux pittoresques ; chacune de ses expressions est un trait rapide et plein de vie. Il ne raconte pas, il peint. Il entraîne avec lui son lecteur et le fait assister aux batailles, aux triomphes, aux assemblées populaires; en un mot, ses récits sont comme une nouvelle action, ses tableaux sont vivants, et l'on croit suivre la marche d'un drame dont les acteurs sont présents, agissent et parlent avec une diversité de caractère, mais avec une unité d'intérêt admirable. Son génie brille surtout dans la description des grands événements, de ceux qui exigent un style solennel et pour ainsi dire triomphant, et de ceux qui demandent des récits pathétiques et des couleurs tragiques et attendrissantes. On le voit s'attacher principalement aux grands malheurs qui troublent l'humanité, aux vicissitudes qui font tour à tour triompher et disparaître les nations, aux révolutions qui agitent le monde. C'est dans les événements déplorables de la vie humaine qu'il puise des inspirations touchantes et des narrations qui arrachent des pleurs. On est surpris d'être attendri en lisant ses histoires, on croyait n'y avoir recherché qu'une exacte connaissance des faits, on y trouve des scènes déchirantes et dramatiques, et partout l'émotion se mêle à l'exposition simple de la vérité. Sous ce rapport, comme sous une foule d'autres, Tite-Live est le premier des historiens. Il donne à l'histoire un intérêt qu'on ne lui trouve point

ailleurs ; il ne parle pas seulement à la raison, il s'adresse à l'âme ; il ébranle vivement tout ce qu'elle a de douces passions, et il rend ainsi plus sensible pour tous les hommes la morale de l'histoire, en l'insinuant dans le cœur avec les tendres émotions et les généreux sentiments. Que si l'on recherche les causes particulières et indépendantes du talent de l'historien, qui ont contribué à répandre un intérêt si varié dans ses récits, il n'est point douteux qu'on ne les doive attribuer principalement à la diversité même de ses sujets, à la facilité avec laquelle l'écrivain pouvait varier ses personnages, les montrer sur la scène, les faire agir et parler, opposer à la sagesse des patriciens la turbulence populaire, élever tout à coup et tout à coup faire disparaître les acteurs de tant de scènes graves, tragiques ou barbares. Les plus petits événements prennent à nos yeux de l'importance et un aspect imposant, lorsque nous les voyons se passer sur le même théâtre où se jouent les grandes scènes politiques : l'accusation d'un tribun, la défense d'un citoyen, l'exil d'un homme inconnu, les plaintes d'un particulier, tout nous intéresse, tout nous émeut, et joignez à cela la liberté que les anciens historiens se donnaient de choisir parmi les événements ceux qui devaient le plus jeter de la variété dans leurs écrits.

On sent ce qu'il y a dans ces causes diverses de ressources pour le génie, et pour le faire mieux comprendre encore, nous citerons l'un des plus beaux passages de Tite-Live. Nous verrons avec quelle habileté ce grand historien fait passer tour à tour sous les yeux ce qu'il y a de plus propre à faire naître la pitié, l'intérêt, l'admiration ou la douleur.

Le dictateur Papirius avait quitté l'armée pour aller à Rome reprendre les auspices ; pendant son absence, Fabius, maître de la cavalerie, ayant voulu profiter d'une occasion favorable, livra la bataille aux Samnites, malgré la défense du dictateur, et les battit complétement.

« Papirius, dit Tite-Live, ayant appris cette nouvelle, laissa éclater son courroux; tandis que tous les citoyens se réjouissaient de la victoire. Plein de colère et portant la menace, il se rendit au camp; mais il ne put devancer le bruit de son retour, car déjà quelques citoyens étaient venus de Rome et avaient annoncé que le dictateur arrivait avide de vengeance et justifiant par ses discours l'action récente de Manlius. Fabius aussitôt assembla les soldats et les conjura de le protéger contre la cruauté du dictateur, avec la même valeur qu'ils avaient mise à défendre la république contre

des ennemis redoutables, sous sa conduite et sous ses auspices. Papirius arrivait, disait-il, transporté de jalousie, ennemi de la gloire et du bonheur d'autrui, et furieux de ce qu'en son absence les affaires de la république avaient été sagement gouvernées; quant à lui, il remettait à leur fidélité et à leur bravoure sa vie et leurs fortunes.

» Un cri général se fait alors entendre; on lui dit d'être tranquille, que personne n'osera lui faire violence tant qu'il restera quelques soldats des légions romaines. Bientôt après arrive le dictateur, et soudain il convoque l'assemblée au son de trompe. Quand le silence régna, un héraut cita Fabius, maître de la cavalerie, qui parut aussitôt au pied du tribunal. Alors le dictateur prit la parole : « Je te demande, Fabius, dit-il, si l'autorité du dictateur » étant souveraine et élevée même au-dessus de celle des rois et » des consuls, tu crois ou non que le maître de la cavalerie lui » doive être soumis? De quel droit, au mépris de ma défense et » des auspices incertains, as-tu osé combattre l'ennemi contre la » coutume militaire et la discipline de nos ancêtres? Réponds à ces » questions et garde-toi de répondre autre chose. Approche, lic- » teur. » Comme il n'était point facile à Fabius de répondre, il se plaignait que le même homme fût en même temps son accusateur et son juge dans une affaire où il y allait de sa tête; bientôt il s'écria qu'on lui ôterait la vie plutôt qu'on ne flétrirait la gloire de ses hauts faits, se justifiant tour à tour, tour à tour accusant lui-même. Alors Papirius, enflammé d'une nouvelle colère, fit dépouiller le maître de la cavalerie et préparer les verges et les haches. Fabius, implorant la fidélité des soldats, s'échappe des mains des licteurs qui déchiraient ses habits, et se réfugie au milieu des vieux légionnaires, qui déjà répandaient le tumulte dans l'assemblée. De là partit un cri soudain qui retentit de tous côtés; on n'entendait plus que des prières ou des menaces. Ceux qui étaient placés près du tribunal suppliaient le dictateur d'épargner le général de la cavalerie, et de ne point condamner toute l'armée avec lui; ceux qui étaient éloignés, et principalement ceux qui entouraient Fabius, accusaient hautement la cruauté de Papirius, et paraissaient sur le point de se révolter tout à fait. Le tribunal lui-même commençait à ne plus être un lieu de sûreté. Les lieutenants qui l'environnaient priaient Papirius de renvoyer l'affaire au lendemain, pour laisser à son courroux le temps de se calmer, et pour mûrir sa résolution. « La jeunesse de Fabius avait été assez » punie, et l'honneur de la victoire assez flétrie; pourquoi y ajou- » ter encore la honte du supplice? pourquoi couvrir d'un tel op-

» probre un jeune homme unique, un père distingué par ses ser-
» vices, et la race des Fabius tout entière? » Ces prières, la justice de la cause, tout étant inutile, on supplie le dictateur de jeter ses regards sur cette assemblée furieuse; « qu'il n'était ni de son âge ni » de sa prudence d'enflammer davantage des soldats irrités, et d'a- » jouter de nouveaux aliments à une sédition toute prête; que per- » sonne n'en ferait un crime à Fabius, puisqu'il demande sa grâce, » mais bien au dictateur, puisque, aveuglé par sa colère, il aurait » soulevé contre lui-même, par sa rigueur, une multitude irritée. » Les lieutenants, par ces discours, ayant enflammé le dictateur plutôt contre eux que contre le maître de la cavalerie, il les fit descendre de son tribunal; mais en vain voulut-il ensuite imposer le silence par la voix du héraut, les cris, le tumulte empêchaient d'entendre la voix du dictateur lui-même et celle des huissiers, et la nuit mit fin aux débats.

» Le maître de la cavalerie fut cité pour le lendemain; mais on assurait que Papirius serait encore plus furieux. Fabius sortit du camp secrètement et s'enfuit à Rome. Là, par le conseil de Fabius, son père, qui avait été dictateur et trois fois consul, il convoque aussitôt le sénat; mais au moment même où il se plaignait le plus vivement aux sénateurs de la violence et des outrages du dictateur, tout à coup un grand bruit se fait entendre à la porte du palais : c'étaient les licteurs qui écartaient la foule, et Papirius qui venait poursuivre sa vengeance et ordonner de nouveau qu'on se saisit de Fabius. Comme, malgré les supplications des premiers sénateurs et de tout le sénat, cet homme n'en persistait pas moins dans sa résolution, le vieux Fabius s'écrie : « Puisque tu n'es point » ému, ni par l'autorité du sénat, ni par ma vieillesse que tu veux » accabler, ni par la valeur et par la noblesse du maître de la cava- » lerie que tu as toi-même nommé, ni par les prières qui souvent » ont fléchi l'ennemi, et qui apaisent la colère des dieux, j'en » appelle aux tribuns du peuple et à tout le peuple romain. » On sort du sénat et l'on se rend à l'assemblée. Là, le vieux Fabius, accusant l'orgueil et la cruauté de Papirius, s'écriait « que lui aussi » avait été dictateur, et que jamais il n'avait porté atteinte aux droits » d'aucun Romain, homme du peuple, centurion ou soldat. Papirius, » au contraire, cherchait à triompher d'un général romain comme » d'un général ennemi. Quelle différence entre la modération des » temps anciens et l'orgueil et la cruauté des temps modernes. Était- » ce une chose convenable de voir Fabius, l'auteur de la joie publi- » que et l'objet de toutes les félicitations, de voir cet homme, » pour les exploits duquel les temples sont ouverts, les autels fu-

» ment du sang des victimes et sont chargés d'offrandes, dépouillé, » battu de verges à l'aspect du peuple romain, à l'aspect du Ca- » pitole et de la citadelle, à l'aspect des dieux mêmes qu'il n'a- » vait pas vainement invoqués dans deux combats? De quel œil » l'armée, qui avait vaincu sous sa conduite et sous ses auspices, » verrait-elle cette indignité? Quel deuil allait attrister le camp ro- » main! Quelle joie allait remplir le camp ennemi! » Au milieu de ces discours et de ces plaintes, le vieillard implorait la foi des dieux et des hommes, et tenant son fils embrassé, il versait un torrent de larmes. A ce spectacle touchant s'ajoutaient la majesté du sénat, la faveur du peuple, le secours tribunitien, le souvenir de l'armée absente; mais, d'un autre côté, on rappelait la puissance invincible du peuple romain, la discipline militaire, les édits des dictateurs toujours respectés comme un ordre des dieux, la sévérité de Manlius et l'amour paternel sacrifié à l'utilité publique. « Brutus, fondateur de la liberté romaine, avait employé » cette rigueur contre ses propres enfants; aujourd'hui les pères » étaient doux et les vieillards faciles, lorsqu'il s'agissait du mépris » de l'autorité d'autrui, et l'on faisait grâce à la jeunesse de la viola- » tion de la discipline militaire comme d'une faute peu importante. » Quant à lui, ajoutait Papirius, qu'il persisterait dans sa résolu- » tion, et qu'il ne diminuerait rien du juste châtiment réservé à » celui qui avait osé combattre malgré sa défense et sous des aus- » pices incertains; qu'il n'était pas en son pouvoir que la majesté » de l'empire romain ne fût éternelle; qu'il ne laisserait porter » aucune atteinte à ses droits; qu'il faisait des vœux pour que le » pouvoir tribunitien, qui était inviolable, n'allât pas violer lui- » même, en intercédant, la puissance romaine; et pour que le » peuple n'éteignît pas en lui, d'un seul coup, et le dictateur et » la dictature. »

» Les tribuns étaient confondus dans l'étonnement et songeaient plus à eux dans cette circonstance qu'à celui pour lequel on implorait leur assistance, lorsqu'ils furent tirés de leur embarras par le concours de tout le peuple, qui s'écria par acclamation : « Que le dictateur lui remît la peine du général de la cavalerie. » Les tribuns voulant poursuivre l'effet de ces prières, supplient le dictateur d'accorder la grâce à une erreur de l'humanité et à la jeunesse de Fabius; que déjà il avait été assez puni... Aussitôt le jeune homme et Fabius, son père, oubliant la discussion, tombent aux genoux du dictateur et s'efforcent de fléchir son courroux. Le dictateur alors fait faire silence :

« C'est bien, dit-il, Romains, la discipline militaire, la ma-

» jesté de l'empire l'emportent : il s'agissait aujourd'hui de savoir » si elles disparaîtraient pour toujours. Ce n'est point à la punition » des lois qu'on arrache Fabius, qui a combattu contre les ordres » de son général ; mais condamné à être puni, sa grâce est accor- » dée au peuple romain ; elle est accordée au pouvoir des tribuns, » qui ont employé pour lui, non pas leur assistance, mais leurs sup- » plications. Vivez, Fabius, vivez plus heureux du concours em- » pressé de tous les citoyens pour vous protéger, que de la victoire » même dont vous étiez tout à l'heure si fier ; vivez, après avoir » osé une action dont votre père lui-même, s'il eût été à la place » de Papirius, n'eût pu vous accorder le pardon. Vous rentrerez » en grâce avec moi comme vous voudrez. Quant au peuple ro- » main, à qui vous devez la vie, vous ne saurez mieux lui mon- » trer votre reconnaissance, que si vous apprenez en ce jour à » vous soumettre, en paix ou en guerre, à des commandements lé- » gitimes. » Papirius ayant ajouté que rien ne retenait plus le maître de la cavalerie, celui-ci se rendit au temple avec le sénat transporté de joie et le peuple plus joyeux encore : tous les citoyens s'empressant de féliciter tour à tour Fabius et le dictateur. Ainsi la discipline militaire ne paraissait pas moins établie par le danger que Fabius venait de courir, que par le supplice déplorable du jeune Manlius [1]. »

Les observations littéraires se pressent en foule après la lecture de ce beau récit. Mais nous croyons inutile de répéter que la première source de l'intérêt entrainant que l'on éprouve en le lisant, surtout dans le texte, se trouve principalement dans le talent avec lequel l'historien présente successivement sur la scène un jeune homme accusé pour une faute généreuse, un père, un vieillard qui supplie, un dictateur jaloux qui menace, une armée qui s'indigne et qui fait entendre des clameurs redoutables, un peuple entier qui demande grâce et qui tombe aux genoux d'un maître absolu. Chacun peut aisément apprécier cette heureuse variété d'événements et de personnages, ainsi que l'espèce d'agitation et d'incertitude où le lecteur est plongé à la vue de tant d'accidents imprévus qui font succéder le trouble à l'espérance, la joie à la terreur ; tel est le secret du génie de Tite-Live, qui fait de l'histoire un drame véritable, et comme un grand spectacle présent sous les yeux.

[1] Le consul Manlius avait, quelque temps auparavant, fait mourir son fils pour avoir combattu les Latins contre son ordre.

HARANGUES DE TITE-LIVE.

L'éloquence de Tite-Live, dans ses harangues, est tour à tour vive, impétueuse, pathétique ; son style s'échauffe ou se ralentit, est concis ou développé, suivant le caractère des personnages qui parlent. On dirait que chaque discours est véritablement un chef-d'œuvre d'un talent particulier. Cette variété de tons, d'images et de couleurs, paraît surtout sensible lorsqu'on vient à parcourir le recueil que l'on a fait des harangues de Tite-Live, sous le nom de *Conciones*. On peut les soumettre à une analyse sévère, et l'on s'étonne de trouver, dans ces petits chefs-d'œuvre, toutes les parties du discours oratoire disposées avec une variété surprenante : ce sont les mêmes mouvements que nous admirons dans Cicéron et dans Démosthène ; ce sont ces figures pathétiques, ces vives apostrophes, ces expressions hardies qui font le triomphe de l'orateur ; c'est enfin cette brillante fécondité de tours, cette abondance de style, et souvent cette énergique précision qui décèlent le véritable génie de l'éloquence. Qu'on voie, par exemple, si dans les plus admirables chefs-d'œuvre des orateurs anciens, il y a rien de plus entraînant, de plus passionné, de plus brûlant que le discours prononcé dans le sénat de Carthage contre Annibal, par Hannon, son ennemi. Est-il rien de plus élevé, de plus fort, de plus majestueux que les discours opposés de Fabius et de Scipion, lorsqu'on délibère à Rome si l'on doit porter la guerre en Afrique pour y attirer Annibal? Avec quelle admiration on voit le vieux Fabius, cet ancien vengeur des armes romaines, opposer une éloquence grave et des raisonnements pleins de sagesse, au bouillant courage du jeune vainqueur des Espagnes! Avec quelle émotion on entend à son tour ce jeune homme si bouillant au milieu des batailles, prendre à l'aspect du sénat tout le calme de l'âge mûr; repousser, avec un mélange de respect et de courage, l'imposant langage de son adversaire, et vaincre, par sa modération, la gravité du plus sage des patriciens!

Ces deux discours sont si beaux et font tant d'honneur au talent fécond de Tite-Live, que nous croyons devoir les reproduire presqu'en entier.

On sait que Scipion, dès son entrée dans la carrière des armes, s'était signalé par des exploits. Il avait vengé en Espagne, par plusieurs victoires, la mort de son père et de son oncle, et la défaite des armées romaines. Le sénat et le peuple avaient les regards fixés sur ce brillant héros; lui seul pouvait rendre au nom

romain son ancienne gloire, et délivrer la patrie d'un ennemi redoutable. Il fut nommé consul malgré son jeune âge, et son génie audacieux saisissant soudain le moyen unique de mettre fin à une guerre longtemps funeste, il résolut de porter les armes en Afrique, pour arracher à l'Italie le terrible Annibal. Fabius, qui avait déjà sauvé sa patrie par sa prudente temporisation, crut qu'il fallait contenir dans de justes bornes la bouillante ardeur du jeune héros, et lorsque le sénat fut assemblé pour délibérer sur cette importante question, le vieux romain prenant la parole, avec l'autorité de son âge et de ses anciens services, développa en ces termes un avis contraire à celui du consul, tandis que les autres patriciens, dit Tite-Live, gardaient le silence par faiblesse ou par ambition.

« Je sais, sénateurs, que la plupart d'entre vous pensent que nous délibérons aujourd'hui sur une chose déjà jugée, et que c'est inutilement vous développer un avis au sujet de l'Afrique, que de vous en parler comme d'une question non encore résolue. Quant à moi, j'ignore, je l'avoue, comment il se fait que l'Afrique soit décidément la province de notre courageux et illustre consul, avant que le sénat ait jugé que ce serait cette ancienne province, et avant que le peuple l'ait ordonné. En second lieu, si la chose est décidée, je pense que le consul a tort de nous faire délibérer sur une question jugée, et de se jouer ainsi non-seulement de chaque sénateur appelé à dire son avis, mais du corps entier du sénat. Je sais du reste qu'en condamnant cet empressement que l'on témoigne de passer en Afrique, je m'expose à m'entendre reprocher l'esprit de temporisation propre à mon caractère. Les jeunes gens l'appelleront timidité ou paresseuse lenteur, et je le veux bien, pourvu qu'on ne se repente pas d'avoir toujours vu les conseils des autres plus brillants en apparence, et les miens plus utiles en réalité. Ce qu'on me reprochera peut-être encore, c'est de céder à quelque sentiment d'envie contre la gloire tous les jours croissante de notre généreux consul. Que si je ne me suis pas mis à l'abri de ce soupçon, et par ma vie passée, et par mon caractère, et par ma dictature, et par mes cinq consulats, et par cette gloire acquise dans la paix et dans la guerre, qui ne peut même me laisser de nouveaux désirs à former, que j'en sois au moins délivré par mon âge : quelle rivalité pourrais-je avoir avec un jeune homme qui n'égale pas même l'âge de mon fils? Lorsque je fus nommé dictateur, dans un âge encore plein de vigueur, dans le cours des plus brillantes entreprises, personne ne me vit, ni au sénat, ni devant le peuple, repousser les attaques violentes

du maître de la cavalerie, ni m'opposer à ce qu'il partageât ma puissance, quoique ce fût là une nouveauté inouïe. Je voulais obtenir par mes actions, plutôt que par mes discours, que celui qui m'était égalé par le jugement d'autrui, me jugeât bientôt supérieur à lui-même par son propre aveu. Ce ne sera donc pas après avoir joui de tant d'honneurs qu'on me verra élever des rivalités et des querelles avec un jeune homme qui s'annonce avec de si brillantes espérances, et paraître rechercher pour moi-même une province qui lui serait refusée; pour moi, dis-je, qui suis fatigué non-seulement du poids des affaires, mais encore du poids de la vie, il ne me reste plus qu'à mourir avec la gloire qui me fut acquise. Si j'ai arrêté les victoires d'Annibal, c'est pour vous apprendre à le vaincre, vous dont les forces sont aujourd'hui dans toute leur vigueur. »

Après avoir déclaré qu'il préfère l'intérêt de la république à la gloire des particuliers, après avoir fait sentir que si la gloire du consul consiste à porter la guerre aux pieds de Carthage, l'intérêt de sa patrie consiste à délivrer l'Italie de la terreur d'Annibal, l'orateur s'écrie :

« Que n'attaques-tu donc Annibal là où il est, au lieu d'essayer de l'enchaîner à tes pas, en passant devant lui en Afrique? Cours-tu après l'honneur de terminer la guerre carthaginoise? la nature elle-même fait un devoir de n'attaquer les autres chez eux qu'après s'être mis en sûreté chez soi. Que la paix soit en Italie avant que la guerre soit en Afrique; soyons délivrés de nos alarmes avant de les porter chez nos ennemis. S'il suffit de ta conduite et de tes auspices pour parvenir à ce double but, commence par vaincre Annibal, tu assiégeras ensuite Carthage; que si chacune de ces victoires est réservée à d'autres consuls, tu auras la gloire d'avoir commencé, et cette gloire sera encore la plus belle.

» Mais aujourd'hui, outre que le trésor ne peut entretenir à la fois deux armées en Italie et en Afrique, qu'il ne nous reste aucun moyen de protéger nos flottes et de fournir des vivres, qui ne sent à quels dangers nous nous aventurons? Quoi! Licinius fera la guerre en Italie et Scipion la fera en Afrique! Si donc (veuillent les dieux détourner ce présage que je n'exprime qu'avec horreur! mais enfin ce qui est arrivé déjà pourrait bien arriver encore); si, dis-je, Annibal, vainqueur, s'approchait de nouveau des murs de Rome, irions-nous alors te chercher en Afrique, comme autrefois nous courûmes chercher Fulvius à Capoue? De plus, les hasards de la guerre ne te seront-ils pas communs en Afrique avec tes

ennemis? Souviens-toi des désastres de ta famille; cherche un avertissement dans le malheur de ton père et de ton oncle que tu as vus périr avec leurs armées, dans l'espace de trente jours, dans les lieux mêmes où pendant tant d'années ils avaient illustré, par de brillants exploits sur terre et sur mer, leur propre nom et celui du peuple romain, et avaient rendu l'un et l'autre si glorieux aux yeux des nations étrangères. Je ne finirais point, si je voulais énumérer les rois et les généraux qui, passés témérairement sur les terres de leurs ennemis, les ont ensanglantées de leurs défaites et de la perte de leurs armées. Et n'a-t-on pas vu les Athéniens, ce peuple si sage, laisser leur patrie en proie aux fureurs de la guerre, et transporter en Sicile une immense flotte par les conseils d'un jeune et vaillant capitaine, pour perdre à jamais leur brillante république par le désastre d'un seul combat naval?

» Je rappelle des exemples étrangers et anciens. Que cette même Afrique, que le nom d'Attilius soient pour nous un exemple de l'une et de l'autre fortune; et lorsque du haut de tes vaisseaux, tes regards tomberont sur cette terre ennemie, ton Espagne, Scipion, pourra bien ne te paraître qu'un jeu. Quoi de semblable, en effet? Porté sur une mer paisible loin des côtes de l'Italie et de la Gaule, tu as dirigé ta flotte vers le port d'Emporie, ville de nos alliés; tes soldats, abordés sur des rivages assurés, n'ont trouvé partout que des amis du peuple romain jusqu'à la ville de Tarragone; de Tarragone, une route toujours protégée par des garnisons romaines; sur les bords de l'Ebre, les armées de ton père et de ton oncle, animées par la perte de leurs généraux; à la tête de ces armées, Marcius, général choisi à la hâte par les suffrages militaires, mais digne d'être comparé aux plus grands capitaines par la science dans la guerre, et à qui il ne manquait qu'un nom illustre et des honneurs; enfin Carthagène, assiégée au milieu d'une paix profonde, sans qu'aucune des trois armées carthaginoises songeât à défendre un peuple allié. Voilà tes exploits, Scipion, je ne veux point les rabaisser; mais qu'ont-ils de commun avec cette guerre d'Afrique, où tu ne trouveras ni ports disposés à recevoir nos flottes, ni peuple en paix, ni ville alliée, ni rois amis, ni retraites assurées, ni pays ouverts. Partout, autour de toi, des dangers et la guerre. Comptes-tu sur Syphax et ses Numides? c'est assez d'y avoir compté une fois. La témérité n'est pas toujours heureuse, et la trahison ne cherche à mériter la confiance dans les choses peu importantes, que pour tromper plus sûrement dans des occasions plus brillantes. Les ennemis avaient à peine attaqué ton oncle et ton père à force ouverte, que les Celtibériens, leurs alliés, les avaient

accablés déjà par leur perfidie; et toi-même tu n'a pas eu plus de dangers à courir de la part de Magon et d'Asdrubal, chefs des ennemis que tu combattais, que de la part d'Indibilis et de Mandonius, que tu avais reçus dans ton alliance. Tu comptes sur la foi des Numides, et tu as éprouvé la défection de tes soldats! Songe donc que Syphax et Massinissa aiment mieux dominer en Afrique que d'y voir dominer les Carthaginois; mais préfèrent toutefois la domination des Carthaginois à celle de tout autre peuple. Aujourd'hui les rivalités les divisent, ils sont aigris par mille causes de discorde, parce qu'aucun danger extérieur ne les menace de près; montre-leur les armes romaines, une armée étrangère, tous se réuniront comme pour éteindre un commun incendie. Autrement ces mêmes Carthaginois ont défendu l'Espagne; autrement ils défendront les murs de la patrie, les temples des dieux, leurs autels, leurs foyers, lorsqu'en marchant au combat ils seront suivis par une épouse tremblante, et qu'ils rencontreront sous leurs pas leurs enfants effrayés. Mais quoi! si les Carthaginois, assez confiants dans le mouvement universel de l'Afrique, dans la foi des rois alliés, dans leurs propres murailles, voyant l'Italie privée de ta défense et de tes armées, songeaient eux-mêmes à jeter sur nos côtes une armée nouvelle, ou Magon, qui, sur une flotte venue des Baléares, cotoie en ce moment les rivages de la Ligurie; si dis-je, ils envoyaient de nouveaux secours à Annibal, faudrait-il donc que nous fussions abandonnés aux alarmes qui naguère nous ont agités, lorsque nous avons vu descendre en Italie cet Adrusbal que toi-même as laissé échapper de tes mains dans nos provinces, toi qui prétends avec ton armée enchaîner Carthage et l'Afrique? Tu l'avais vaincu, dis-tu; c'est aussi pourquoi je gémis, et pour ta gloire et pour la cause de la république, que tu aies laissé échapper en Italie un ennemi que tu avais vaincu. Tout ce qui a pu arriver de glorieux à toi et à la république dans ton commandement, nous voulons bien l'attribuer à ta sagesse; laisse-nous aussi attribuer tes malheurs à la fortune et aux hasards incertains des combats. Plus ton courage et ta sagesse nous sont connus, plus ta patrie, plus toute l'Italie doivent s'efforcer de retenir dans leur sein un général comme toi.

» Et toi même tu ne peux te dissimuler que là où est Annibal, là est aussi la tête et le fort de la guerre, puisque la raison qui te détermine à passer en Afrique, c'est que tu espères y entraîner Annibal. En Italie, ou hors de l'Italie, c'est donc avec lui que tu auras à combattre; et penses-tu enfin être plus puissant en Afrique, où tu seras seul, qu'en Italie, où tu serais protégé par les armes

de ton collègue? Que l'exemple encore récent de Claudius et de Livius t'apprenne à juger la différence. Mais quoi! où donc Annibal doit-il avoir lui-même des ressources plus puissantes, dans ce coin extrême du Brutium d'où il appelle depuis si longtemps, mais inutilement, des secours, où sous les murs de Carthage, à l'aspect de tous ses alliés africains? Quel est cet étrange conseil, qui te détermine à combattre en des lieux où ton armée sera réduite de moitié, et celle de ton ennemi accrue d'une manière redoutable, plutôt que de combattre avec deux armées contre une seule longtemps fatiguée de tant de combats et par des guerres si opiniâtres? Songe combien cette résolution ressemble peu à celle de ton père. Parti pour l'Espagne en qualité de consul, bientôt il quitta sa province et rentra en Italie pour aller arrêter Annibal descendant du sommet des Alpes; et toi, pendant qu'Annibal est en Italie, tu te prépares à la quitter, non parce que c'est un moyen de sauver la république, mais parce que tu trouves dans ce projet une ample moisson de gloire pour toi-même; comme naguère on t'a vu quitter ta province et ton armée, sans y être autorisé par une loi ou par un sénatus-consulte, pour aller, général du peuple romain, commettre à deux vaisseaux la fortune publique et la majesté de l'empire, qui alors reposaient sur ta tête. Je pense, pères conscrits, que Cornélius Scipion a été fait consul pour nous et pour la république, et non pour lui seul, et que les armées ont été levées pour la garde de Rome et la défense de l'Italie, et non pour que nos consuls, cherchant à satisfaire leur vanité avec la même facilité que des rois, les puissent transporter à leur gré dans les divers lieux de la terre. »

La plupart des sénateurs, dit Tite-Live, et les vieillards surtout, avaient été émus par le langage plein d'autorité d'un général connu par sa longue réputation de sagesse.

La réponse de Scipion est pleine d'adresse, de force et de dignité :

« Fabius, dit le jeune consul, vous a dit lui-même, au commencement de son discours, que son opinion pourrait paraître suspecte de quelque secret sentiment d'envie. Certes je n'aurais point osé former de tels soupçons sur un si grand homme; toutefois je dois avouer qu'il ne les eût point tout à fait détruits, soit que ces soupçons soient trop fondés, soit qu'il leur ait opposé une trop faible apologie. Il a, en effet, tellement élevé ses honneurs et la renommée de ses exploits, pour éteindre cette accusation d'envie, qu'en m'imposant la condition d'avoir pour rivaux des hommes

sans gloire, il semble m'avoir ôté le droit de chercher à l'égaler, parce qu'il a acquis sur les autres une supériorité que toutefois j'ambitionne aussi à mon tour. En me mettant au-dessous de l'âge de son fils, il a complaisamment parlé de sa vieillesse et de ses longs honneurs, pour montrer que tous ses vœux devaient être accomplis, comme si l'amour de la gloire ne s'étendait pas au delà même des bornes de la vie humaine, comme si cette noble passion ne s'élançait pas jusqu'au delà du tombeau et n'embrassait pas particulièrement la postérité. Je pense que tout ce qu'il y a d'hommes généreux ne cherchent pas seulement à égaler la gloire des personnages présents, mais celle des personnages de tous les siècles. Quant à moi, je ne dissimule pas, Fabius, que non-seulement j'ambitionne d'égaler ta gloire, mais encore, permets-moi de le dire, de la surpasser. N'ayons pas de tels sentiments, toi pour moi, et moi pour les Romains au-dessous de mon âge, que nous voyions avec déplaisir d'autres citoyens s'égaler à nous. Ces sentiments seraient funestes non-seulement à ceux qui seraient l'objet de notre envie, mais encore à la république, et j'oserais presque le dire, à tout le genre humain.

» Fabius vous a montré à quels dangers j'allais m'exposer si je passais en Afrique; c'est sur moi-même qu'il paraissait inquiet, et non pas seulement sur le sort de la république et de l'armée. Quelle est donc cette sollicitude nouvelle pour moi? Lorsque mon père et mon oncle furent tués et leurs armées presque entièrement détruites; lorsque l'Espagne était perdue, que quatre armées carthaginoises et quatre généraux aguerris tenaient tout dans l'alarme et dans la domination; lorsqu'on demandait à grands cris un général pour cette guerre, et que personne excepté moi n'avait osé se présenter; lorsqu'à l'âge de vingt-quatre ans je fus élevé au commandement par le peuple romain; alors, dis-je, personne ne songea à me reprocher ma jeunesse et à m'opposer la puissance des ennemis, les difficultés de la guerre et la mort récente de mon père et de mon oncle.

» Quoi donc! avons-nous éprouvé en Afrique quelques désastres plus sanglants que celui que nous avions éprouvé en Espagne? Aurai-je à combattre près de Carthage des armées plus brillantes, ou des généraux plus nombreux et meilleurs que ceux qui me furent opposés sur le bord de l'Ebre? Mon âge est-il aujourd'hui moins mûri pour la guerre qu'il ne l'était sous les murs de Carthagène? ou bien enfin est-il moins malaisé de soutenir la guerre en Espagne qu'en Afrique, contre un ennemi carthaginois? Il est facile, après la destruction complète de quatre armées carthaginoises; après

la prise de tant de villes, emportées à force ouverte ou réduites par la terreur; après la soumission de tous les peuples jusqu'à l'Océan; après tant de rois vaincus, tant de nations barbares soumises; l'Espagne tout entière enfin tellement réduite, que nulle part il ne reste quelque trace de guerre : il est facile de venir diminuer l'honneur de mes victoires; il l'est autant qu'il le serait de diminuer, si je revenais vainqueur de l'Afrique, les dangers qu'on se plaît à grossir pour m'empêcher de porter la guerre en ces lieux. On vous dit qu'aucune issue ne m'est ouverte pour pénétrer dans l'Afrique, que tous les ports me sont fermés, et l'on vous rappelle à ce propos la captivité d'Attilius, comme si Attilius avait échoué dès sa première entrée en Afrique. On oublie donc avec quelle facilité ce général, devenu dans la suite si malheureux, pénétra dans ses ports; on oublie par quels brillants exploits il se signala la première année; on oublie enfin qu'il ne tint pas aux généraux carthaginois qu'il ne fut constamment vainqueur. Son exemple donc ne m'a point effrayé. Mais quand même cet affreux malheur serait arrivé dans cette guerre et non dans la précédente; quand nous en aurions été frappés tout récemment, et non pas depuis quarante années, aurais-je moins de motifs de passer en Afrique après la captivité de Régulus qu'après le meurtre des Scipions? Non, je ne souffrirais pas que la naissance du Lacédémonien Xantippe fût plus fortunée pour la ville de Carthage, que la mienne même pour ma patrie, et ma confiance redoublerait encore en voyant ce que peut la valeur d'un seul homme. Mais on vous a parlé des Athéniens, qui passèrent imprudemment en Sicile, laissant leur patrie en proie à la guerre; et pourquoi ne pas citer, puisque vous choisissez aujourd'hui les histoires grecques, pourquoi ne pas citer plutôt le Syracusain Agathocle, qui pour délivrer sa patrie des fureurs des Carthaginois, passa dans cette même Afrique, et reporta ainsi les fléaux de la guerre dans les lieux mêmes d'où ils étaient partis?

» Mais qu'est-il besoin d'exemples anciens et étrangers pour montrer combien il peut être heureux de porter l'alarme parmi ses ennemis, et, en écartant de soi le danger, de se jeter dans des chances nouvelles, quelles qu'elles soient? Puis-je vous offrir un exemple plus frappant et plus nouveau que celui d'Annibal? Il est différent sans doute de ravager les terres d'autrui, ou de voir les siennes livrées à la flamme et au pillage : plus de courage anime celui qui porte le danger que celui qui le repousse. Joignez à cela la terreur qu'inspirent les objets éloignés : si vous pénétrez dans les terres d'un ennemi, alors vous voyez de près ses ressources,

vous voyez aussi sa faiblesse. Annibal n'avait pas espéré qu'il accourrait autour de lui autant de peuples qu'il en vit accourir après la bataille de Cannes; combien moins encore les Carthaginois purent-ils compter en Afrique sur des alliés infidèles et impatients du joug et de l'orgueil de leurs maîtres! Abandonnés de toutes parts par nos alliés, nous avons soutenu le nom Romain par nos propres forces et par la valeur de nos soldats. Chez les Carthaginois, au contraire, rien de patriotique qui leur donne de la force; toutes leurs ressources sont dans les bras de quelques soldats payés à prix d'or, des Africains, des Numides, esprits légers et prompts à trahir la foi donnée. Ne perdons pas de temps et bientôt vous apprendrez à la fois que je suis abordé en Afrique, que la guerre y est allumée, qu'Annibal part en toute hâte, que Carthage y est assiégée; et alors attendez des courriers aussi fréquents et porteurs de nouvelles aussi fortunées que ceux qui vous arrivaient naguère de l'Espagne. Ce qui me remplit de ces espérances, c'est la fortune du peuple romain; ce sont les dieux vengeurs des traités rompus; c'est l'amitié des rois Syphax et Massinissa, dont j'enchaînerai tellement la fidélité que je n'aie à redouter d'eux aucune perfidie. L'éloignement m'empêche de prévoir d'autres avantages; la guerre me les montrera. Il est digne d'un homme et d'un général de ne pas manquer à la fortune lorsqu'elle se présente, et de faire tourner au profit de la sagesse les circonstances offertes par le hasard. J'aurai, Fabius, j'aurai pour adversaire cet Annibal que tu me montres; mais je l'entraînerai sur mes pas, plutôt que de me laisser enchaîner aux siens. Je le contraindrai de combattre sur sa propre terre, et Carthage sera le prix de la victoire, et non les châteaux à demi-brûlés du Brutium.

» Mais pendant que je passe en Afrique, que j'y jette une armée et que je porte mon camp jusqu'aux pieds de Carthage, que la république ne reçoive point ici de dommage. Et certes, Fabius, si lorsque Annibal volait par toute l'Italie en vainqueur, tu as pu protéger ta patrie, considère si ce ne serait pas un outrage pour le consul Licinius de nier que la république puisse être protégée, dans un moment où le pouvoir d'Annibal est à demi-brisé, par ce généreux et vaillant citoyen qui ne veut point subir le sort d'une province aussi éloignée que l'Afrique, pour ne pas manquer aux cérémonies de la religion, dont il est le souverain pontife.

» Que si la guerre n'était pas promptement terminée par le moyen que je propose, il appartient néanmoins à la dignité du peuple romain et à la gloire de son nom auprès des nations étrangères, que nous paraissions également intrépides pour porter les

armes en Afrique et pour défendre l'Italie ; que les peuples ne pensent pas que ce qu'Annibal a osé faire, aucun général romain ne l'oserait à son tour ; enfin, qu'après que nos armées et nos flottes ont si souvent tourmenté l'Afrique dans la première guerre, où il ne s'agissait que de la domination de la Sicile, on ne voie pas l'Afrique jouir d'un calme profond, dans une guerre où il s'agit du salut même de l'Italie. Que cette Italie si longtemps troublée trouve enfin le repos ; qu'à son tour l'Afrique éprouve les ravages et l'incendie ; que les camps romains menacent les portes de Carthage, et que du haut de nos murailles nous ne soyons plus exposés à voir les retranchements de nos ennemis. Que l'Afrique devienne le théâtre des derniers restes de la guerre ; portons dans les provinces la terreur et la fuite, le ravage des terres, la défection des alliés, et toutes les calamités qui nous ont tourmentés pendant quatorze ans.

» J'en ai assez dit pour ce qui touche à la république et à la guerre qui nous occupe, et aux provinces sur lesquelles on délibère. Ce n'est pas devant vous, pères conscrits, qu'il me conviendrait d'étendre mon discours pour chercher à diminuer la gloire de Fabius et d'élever la mienne, comme il s'est plu à le faire au sujet de mes exploits en Espagne. Je me tairai, Romains, et si je n'ai point d'autre avantage sur Fabius, jeune homme, j'aurai vaincu un vieillard par la modération et la sagesse du langage. Au reste, j'ai vécu et j'ai agi de manière à me contenter aisément de jouir en paix de l'opinion que vous vous formeriez de moi-même. »

On ne peut s'empêcher de s'écrier d'admiration à la lecture de ces belles harangues : Que de dignité dans ce langage ! que de noblesse dans cette opposition de deux guerriers également illustres ! que d'élévation dans leurs pensées ! que d'enchaînement dans leur éloquence ! L'enceinte du sénat dut voir souvent de ces sortes de combats, où la raison luttait contre la raison, et dont l'issue était toujours favorable à la gloire de la patrie.

Tite-Live reproduit avec une égale vérité les débats des assemblées du peuple. Il nous fait entendre les harangues fougueuses des tribuns, et il intéresse vivement, par exemple, lorsqu'il fait parler Cornélius proposant des lois que les patriciens repoussaient de tous leurs efforts, ou lorsque Manlius Capitolinus, sorti de prison, soulève la multitude contre le sénat, l'exhorte à renverser le gouvernement établi, et lui demande avec tant d'adresse qu'elle lui décerne la royauté.

« Jusques à quand enfin, dit-il, ignorerez-vous vos propres forces, lorsque la nature n'a pas même permis aux bêtes féroces d'ignorer les leurs? Comptez au moins combien vous êtes, combien vous avez d'ennemis. Quand le nombre serait égal de part et d'autre, je croirais encore que vous combattriez avec plus de courage pour votre liberté, qu'eux pour la domination; mais autant vous êtes de clients autour d'un seul patron, autant vous êtes d'ennemis contre un seul tyran. Montrez donc la guerre, et vous aurez la paix; qu'ils vous voient disposés à la vengeance, et ils renonceront à leurs prétentions. Vous devez tous ensemble vous montrer pleins d'audace, si chacun de vous ne veut souffrir tous les maux. Jusques à quand vos regards se fixeront-ils sur moi? Je ne manquerai à aucun de vous; faites en sorte que la fortune ne me manque pas à moi-même. Moi, votre vengeur, je suis tout à coup tombé dès qu'il a plu à mes ennemis, et vous avez vu traîner en prison celui qui avait délivré vos têtes de l'esclavage. Qu'ai-je à espérer, si mes ennemis s'acharnent encore contre moi? Attendrai-je le sort de Cassius et de Mélius? Cette pensée vous fait frémir, et les dieux sans doute ne descendront pas du ciel pour moi. C'est donc à vous à l'empêcher, et il faut qu'ils vous en inspirent la résolution, comme ils m'ont toujours inspiré celle de vous défendre contre des ennemis barbares, contre des citoyens orgueilleux. Mais quoi! un si grand peuple peut-il être en même temps si faible! Il a tout ce qu'il faut pour résister à ses ennemis, et il ne livre point de combats aux patriciens qu'il n'en soit toujours vaincu! Non, la nature ne vous a pas condamnés à tant d'ignominie, c'est l'habitude qui vous enchaîne. Pourquoi, en effet, êtes-vous si pleins de valeur contre les ennemis du dehors, et prétendez-vous au droit de leur commander? Parce que vous êtes accoutumés à combattre contre eux pour l'empire, et que vous essayez votre liberté bien plus que vous ne la défendez contre vos autres ennemis. Cependant quels qu'aient été vos chefs, quels que vous ayez été vous-mêmes, quelques droits que vous ayez réclamés, vous avez tout obtenu, soit par la force, soit par votre bonheur. Il est temps de faire de plus grands efforts, éprouvez enfin votre fortune, éprouvez ma fidélité, que vous connaissez déjà; comme je l'espère, vous imposerez bien plus facilement un maître aux patriciens que vous n'avez pu jusqu'ici trouver des hommes pour leur résister. Il faut détruire les dictatures et les consulats, pour que le peuple romain puisse lever la tête. Ainsi donc, empêchez qu'on ne porte des lois sur les débiteurs. Je me déclare ici le patron du peuple: mon attachement et ma fidélité m'ont acquis ce titre. Quant à

vous, si vous croyez devoir donner à votre chef un nom plus imposant et qui soit en même temps plus redoutable et plus glorieux, servez-vous du nom qui vous paraîtra le plus propre à vous faire obtenir ce que vous désirez. »

A côté des discours incendiaires des tribuns, on admire le langage énergique et grave des dictateurs, des consuls, des magistrats de la république, qui réussissent quelquefois à calmer les passions du peuple, à l'indigner contre ses flatteurs, et à remporter un triomphe d'autant plus honorable qu'il est dû tout entier au respect qu'imprime leur caractère et à la solidité de leur éloquence. Tel est le discours de Quintius Capitolinus, consul.

La division s'était mise entre les deux ordres de l'Etat. « Chacun prétendant maintenir l'égalité, dit Tite-Live, cherchait au contraire à s'élever aux dépens de son ennemi; tous les jours quelques sénateurs comparaissaient devant les tribuns en présence d'un peuple excité par eux. » Au bruit de ces désordres, les Eques et les Volsques se réveillent et s'arment; leurs chefs, avides de proie, leur persuadent qu'une levée ordonnée contre eux depuis deux ans n'a pu être faite, parce que le peuple résiste aux ordres du sénat, que les Romains n'ont plus une commune patrie, et que l'occasion est propice de surprendre et de massacrer chez eux ces loups aveuglés par une rage intestine. Les ennemis se répandent sur le pays latin, et ne trouvant pas de résistance, ils portent partout le ravage et s'avancent, la flamme à la main, jusqu'au pied des murs de Rome, fiers de leurs triomphes et menaçant déjà le Capitole. Cependant les dissensions troublaient encore le Forum, et les tribuns continuaient leurs fureurs. Alors le consul Quintius convoque le peuple, et, enflammé par l'amour de la patrie, par la honte d'une servitude prochaine, par la coupable résistance des tribuns et par la lâche insouciance de ses concitoyens, il fait entendre ce discours, chef-d'œuvre d'éloquence.

« Quoique je ne me sente coupable d'aucune faute, Romains, je suis pénétré de honte en paraissant devant vous. Quoi! vous savez, et la postérité l'apprendra, que les Eques et les Volsques, qui tout à l'heure pouvaient à peine résister aux Herniques, sont venus en armes jusqu'aux portes de Rome, sous le quatrième consulat de Quintius, et y sont venus impunément! Quoique dès longtemps les choses en soient au point de ne présager rien que de triste, cependant, si j'avais cru que cette année dût être l'époque d'une semblable ignominie, je m'y serais dé-

robé par l'exil, ou par la mort même, si c'eût été le moyen de sauver mon honneur. Donc, si vos ennemis avaient été vraiment des hommes, si des guerriers dignes de ce nom avaient eu entre les mains ces armes, qui ont menacé nos remparts, Rome pouvait être prise lorsque Quintius était consul! Ah! j'avais assez d'ans et d'honneurs : je devais mourir dans mon dernier consulat. Qui donc ces lâches ennemis ont-ils méprisé? est-ce nous, consuls? est-ce vous, Romains? Si la faute est à nous, ôtez-nous une dignité que nous ne méritons pas; et, si ce n'est pas assez, ajoutez-y des punitions; si la faute est à vous seuls, que les dieux et les hommes ne vous en punissent jamais : il suffit de vous en repentir. Non, vos ennemis n'ont pas compté sur leur courage, encore moins sur votre timidité. Tant de fois vaincus et mis en fuite, forcés dans leur camp, dépouillés de leurs biens, passés sous le joug, ils vous connaissent assez, ils se connaissent eux-mêmes. La division des deux ordres, les querelles du sénat et du peuple, voilà la maladie de l'État, voilà le poison qui nous dévore et nous consume. Tandis que nous ne pouvons nous accorder ensemble, ni sur les bornes de l'autorité, ni sur celles de la liberté; que vous ne pouvez souffrir la magistrature patricienne, ni le sénat, ni les magistrats du peuple, le courage est revenu à nos ennemis. Mais, par les dieux immortels! que vous faut-il encore? Vous avez voulu des tribuns, pour avoir la paix, nous y avons consenti; vous avez désiré qu'on élût des décemvirs, ils ont été créés; les décemvirs vous ont déplu, nous les avons forcés d'abdiquer. Devenus particuliers, votre ressentiment les a poursuivis : nous avons laissé condamner à la mort les plus nobles et les plus distingués des citoyens. Vous avez redemandé vos tribuns, ils vous ont été rendus; vous avez prétendu au consulat, et, quoique cette prétention nous parût contraire à nos droits, nous avons laissé passer au peuple les distinctions patriciennes. Le droit de protection accordé à vos tribuns, l'appel au peuple, la loi qui soumet le sénat aux plébiscites, tous nos priviléges détruits sous le prétexte de rétablir l'égalité; nous avons supporté, nous supportons tout : quel sera le terme de ces longs débats? quand pourrons-nous avoir une commune patrie et ne faire qu'un seul et même peuple? Vaincus, nous sommes plus patients et plus paisibles que vous, qui êtes les vainqueurs. N'est-ce pas assez pour vous de nous voir réduits à vous craindre? C'est contre nous qu'on s'empare du mont Aventin; contre nous que l'on se saisit du mont sacré! Mais quand le Volsque était prêt à forcer la porte Esquiline, prêt à monter sur nos remparts,

personne ne l'a repoussé : vous n'avez des armes, vous n'avez des forces que contre nous. Eh bien donc ! quand vous aurez assiégé le sénat, quand vous aurez rempli la place publique de vos fureurs séditieuses, rempli les prisons de sénateurs, allez donc, avec ce même emportement et cette même fierté, allez jusqu'à la porte Esquiline, sortez de vos murs; ou, si vous ne l'osez pas, regardez du haut des remparts, regardez vos campagnes ravagées par le fer et par le feu, vos dépouilles enlevées par l'ennemi; voyez fumer vos toits embrasés; et, dans ce désordre commun, quand Rome est menacée, quand l'ennemi triomphe, en quel état croyez-vous que soient vos fortunes particulières? Encore un moment, et chacun de vous apprendra les pertes qu'il a faites. Et qu'avez-vous ici qui vous en dédommage? Vos tribuns peut-être vous rendront ce que vous aurez perdu. Oui, sans doute, en déclamations, en invectives, en accumulant lois sur lois, harangues sur harangues. En ce genre, vous pouvez tout attendre d'eux; mais quelqu'un de vous en est-il devenu plus riche chez lui? en a-t-il rapporté à sa femme et à ses enfants autre chose que des haines, des animosités, des querelles publiques et particulières, dont les suites vous auraient déjà été funestes si la sagesse d'autrui ne vous défendait pas de vos propres fautes? Ah! quand vous serviez sous vos consuls et non pas sous vos tribuns, dans les camps et non pas dans le Forum, quand vos cris faisaient frémir l'ennemi dans les batailles, et non pas le sénat romain dans vos assemblées, alors, chargés de butin, possesseurs des terres de l'ennemi, riches de ses dépouilles, couverts de la gloire de l'Etat et de la vôtre, vous retourniez triomphants dans vos foyers; mais aujourd'hui c'est vous, vous, Romains, qui laissez l'ennemi emporter vos dépouilles. Demeurez donc, puisque vous le voulez, restez ici pour écouter vos harangueurs; passez votre vie dans la place publique. Vous croyez vous dérober à la nécessité des combats; elle vous poursuit. Vous n'avez pas voulu vous mettre en campagne contre les Eques et les Volsques; ils sont aux pieds des murs. Si vous ne les en chassez pas, tout à l'heure ils seront dans cette enceinte, ils monteront au Capitole, ils vous suivront jusque dans vos maisons. Deux ans se sont écoulés depuis que le sénat a ordonné de lever des troupes et de conduire une armée au mont Algide, et cependant nous restons oisifs, occupés à nous quereller comme des femmes, et jouissant de notre loisir sans songer que ce loisir d'un moment va multiplier les guerres et les dangers. Je sais qu'on peut vous tenir des discours plus agréables; mais quand mon caractère ne me porterait pas

à vous dire des choses utiles et vraies, plutôt que des choses flatteuses, la nécessité m'en ferait une loi. Je voudrais vous plaire, Romains, mais j'aime encore mieux vous sauver, et à ce prix je n'examine pas même si vous m'en saurez gré. Il est dans la nature que celui qui ne songe qu'à son propre intérêt, en parlant à la multitude, trouve le moyen de paraître plus populaire que celui qui ne voit rien que l'intérêt de l'État. Vous vous imaginez peut-être que tous ces flatteurs du peuple, ces harangueurs éternels qui ne vous permettent ni de combattre au dehors ni d'être tranquilles au dedans, sont fort occupés de vos intérêts : quelle erreur! Leur élévation et leur profit, voilà ce qu'ils cherchent en vous soulevant contre nous. Nuls, quand nous sommes tous d'accord, ils ne sont puissants que dans le trouble et le désordre, et ils aiment encore mieux faire le mal que de ne pouvoir rien. Mais si vous pouvez enfin vous lasser de tant de discordes, vous dégoûter de ces mœurs nouvelles, et redevenir semblables à vos ancêtres et à vous-mêmes, je m'engage (et si je manque à cet engagement, je dévoue ma tête à tous les supplices), je m'engage à vous venger dans peu de jours de ces déprédateurs de vos campagnes, à les mettre en fuite, à m'emparer de leur camp, et à reporter jusque dans leurs villes cette terreur de la guerre qui est venue jusqu'à nos portes, et ce bruit des armes qui retentit autour de nous. »

Il semble que la variété ne pouvait pas être portée à ce même degré dans les harangues militaires, où il ne s'agit en général que d'encourager les soldats contre les dangers des batailles. Mais Tite-Live profite avec tant d'habileté des situations différentes où se trouvent les généraux et les armées, que chacune de ses harangues a un mérite qui lui est propre; tantôt le mérite de la simplicité, tantôt celui de la jactance, tantôt le ton du reproche, tantôt celui de la fierté; mais toujours c'est la patrie, dont l'image est présentée aux regards des Romains, et qui double l'effet de l'éloquence. Les plus belles sont celles d'Annibal et de Scipion, avant le signal de quelques-uns de leurs combats; le discours du dictateur Valérius Corvus à ses soldats révoltés; celui de P. Scipion à son armée également rebelle.

Tous ces discours, que Tite-Live a répandus dans ses histoires, en sont un des plus beaux ornements. Ils sont tellement liés aux récits, qu'il paraît presque impossible de les en détacher; ils sont préparés et amenés par les circonstances, et, si l'on en excepte un petit nombre, ils ne paraissent ni trop fréquents, ni trop

étendus. Ils ont d'ailleurs l'avantage de renfermer toute la science politique de l'historien, les leçons de sa morale et sa philosophie. Cette philosophie n'a pas le défaut de troubler la narration par des sentences détachées; mais elle se trouve, au contraire, jetée naturellement dans l'histoire, où elle est comme rendue vivante par l'action des personnages mis en scène.

STYLE DE TITE-LIVE.

Le style de Tite-Live en général est pur, simple et élégant. Sa qualité propre semble être pourtant l'abondance, mais une abondance sans profusion; tout, dans ses histoires, est sacrifié à la clarté et à l'ordre. Les événements, liés entre eux par un art admirable, sont racontés avec des détails dont le choix excite toujours un vif intérêt, et cet intérêt s'accroit sans cesse par la vivacité de l'expression, par la variété des pensées et des tours, et par l'harmonie soutenue de la phrase. Nous lisons dans Quintilien un mot d'Asinius Pollion, qui reprochait à Tite-Live, malgré son admirable éloquence, d'avoir conservé dans son style je ne sais quoi qui sentait le terroir de Padoue. Nous ne pouvons nous rendre compte de cette *patavinité*. Ce défaut, insensible pour nos oreilles, n'a pas empêché les anciens d'admirer le style de Tite-Live, son abondance, sa richesse, son éclat et l'on peut dire sa magnificence; et Quintilien crée une expression impossible à transporter dans notre langue, pour peindre la fécondité de Tite-Live, qu'il appelle *lactea ubertas*. Cet écrivain veut être lu de suite pour que ses qualités soient justement appréciées. Il ne recherche point l'effet des petites phrases, des pensées détachées, des réflexions philosophiques. Il n'a point de tournures particulières, qui reviennent comme dans certains écrivains, pour frapper l'attention du lecteur, point d'expressions ambitieuses, point d'ornements affectés. C'est enfin un de ces génies féconds qui s'épanchent d'eux-mêmes et sans efforts, comme une source pure qui coule toujours avec la même facilité. C'est un caractère qui lui est commun avec Cicéron : comme lui plein et abondant, il est toujours simple et naturel, et ne laisse jamais entrevoir, au milieu de ses beautés, la difficulté et la fatigue de la composition. Toutefois cette abondance soutenue et facile, qui fait son mérite, pourrait bien paraître à la fin monotone, sans la variété qu'il a soin de mettre dans le choix des événements. Son style, sans jamais perdre la qualité qui lui est propre, se diversifie alors suivant la couleur des objets qu'il veut peindre; ses récits s'animent ou se ralentissent à son gré; souvent

ils deviennent poétiques, et son style est d'un entraînement rapide et présente les plus superbes images : telle est la description du fameux combat des Horaces, analysé parfaitement par Rollin ; telle est encore la peinture des sentiments qui troublent Annibal, lorsque les ordres du sénat carthaginois viennent l'arracher à l'Italie. On voit Tite-Live peindre, en d'autres endroits, tantôt les débauches affreuses et les crimes impies de quelques dames romaines initiées dans le culte de Bacchus ; tantôt le caractère inflexible de Caton l'Ancien, portant la parole au milieu du sénat contre le luxe des femmes, comme il l'aurait portée dans la république de Platon. Ici les détails de la prise de Rome par les Gaulois, ou bien les violences du décemvir Appius, qui forcent un malheureux père à égorger sa fille, pour la ravir à sa lubricité. Qu'on lise l'admirable description du passage des Alpes, le récit des premiers combats d'Annibal, la peinture des alarmes de Rome, de la fermeté du sénat après le désastre de Cannes, des voluptés de Capoue, la mort d'Annibal; partout on trouvera cette couleur animée, ces scènes dramatiques, ce style toujours conforme à la variété des sujets, qui font de la lecture de Tite-Live un véritable charme auquel on ne peut s'arracher.

Combien donc nous devons déplorer le malheur ou la barbarie des temps, qui a privé la postérité d'une grande partie de cette magnifique histoire, qui embrassait tant de hauts faits, tant de révolutions, tant de guerres civiles ou étrangères, et qui s'arrête précisément à l'époque la plus féconde et la plus turbulente de la république ! Il eût été d'un haut intérêt de voir raconter par le plus brillant et le plus pur des historiens, les derniers exploits par lesquels le peuple romain parvint à la domination de l'univers. Quels superbes récits il a dû composer sur la ruine de l'orgueilleuse Carthage, sur celle de Numance, et de cette Thèbes aux cent portes, jadis si fameuse, et de la riche Corinthe, et de la puissante Chalcide ! Il avait de même composé l'histoire si tragique du terrible et barbare Jugurtha ; celle du grand Mithridate, qui pendant quarante ans repoussa l'esclavage ; celle des factions meurtrières qui dévorèrent la république dans les derniers temps et vengèrent le monde des chaînes qui lui avaient été imposées. Avec quelle admiration nous lirions le récit des guerres sanglantes qui troublèrent l'Italie au temps de Cinna, de Marius et de Sylla ; celui des audacieuses entreprises de Sertorius dans les Espagnes, des batailles et des victoires de Marius sur les Cimbres et les Teutons, des vastes conquêtes de Pompée dans l'Asie, des savantes expéditions de César dans les Gaules et dans le nord de l'Europe ! Avec

quelle douleur nous verrions l'empire déchiré une seconde fois par d'affreuses rivalités, l'Italie en désordre, le monde troublé, les mœurs dégradées, et ce colosse immense de la puissance romaine tomber enfin aux mains d'un enfant, pour se perdre ensuite dans celles d'une foule d'usurpateurs et de soldats! Ces grands tableaux historiques avaient été recueillis dans le vaste ouvrage de Tite-Live, et le temps les a dévorés, comme tant d'autres chefs-d'œuvre qui sont restés perdus dans la nuit des siècles barbares. Nous pouvons juger de la perte que nous avons faite par ce qui nous reste de cet historien. C'était ici précisément la partie de l'histoire où son génie se serait développé avec ce qu'il a de plus imposant et de plus majestueux.

Toutefois l'ouvrage de Tite-Live, tel qu'il nous est parvenu, est encore celui qui mérite d'être cité comme le plus beau modèle de composition historique. Il y reste assez d'exemples pour éclairer la politique des hommes attentifs, et le vif intérêt qui anime les spectacles dramatiques de ses histoires sera toujours le premier charme de ceux qui aiment à porter leurs regards vers les temps éloignés, et à opposer, à l'aspect dangereux des tumultes dont ils sont témoins, l'image éloignée et pleine de sécurité des agitations passées.

Salluste (85 — 38 avant J.-C.).

Après les belles narrations de Tite-Live, se présente naturellement à notre admiration l'histoire de Salluste, qui avait complété le récit des guerres du peuple romain, et qui a raconté deux des grands événements qui marquèrent la fin de ses destinées. On sait que Salluste est celui de tous les écrivains latins qui mérite le plus d'être étudié pour la vigueur de ses pensées, pour la rapidité de ses récits et pour l'énergique concision de son langage.

Il naquit à Amiterne, dans le pays des Sabins (85 avant J.-C.). Sa famille était illustre par ses anciennes dignités, et lui-même reçut des honneurs qu'il géra sans gloire. Sa jeunesse fut dépravée, et, ayant été surpris en adultère avec la fille de Sylla, par Milon, ami de Cicéron, il fut battu de verges et condamné à une amende; de là sa haine violente pour Cicéron et son ami. La dissolution de ses mœurs le fit chasser du sénat par les censeurs Appius Claudius Pulcher et Calpurnius Pison.

Néanmoins il obtint plus tard de nouveaux honneurs, et sous la domination de César on le vit reprendre la dignité patricienne et

gouverner la Numidie, dont il retira d'immenses trésors, qu'il épuisa dans les plaisirs et dans la construction des magnifiques jardins fameux depuis sous le nom de *jardins de Salluste*. Toute sa gloire est donc dans ses écrits. Ils ont été jugés diversement chez les anciens : Asinius Pollion les trouvait obscurs et pleins d'affectation, et Velléius le citait comme le rival de Thucydide. Lenæus ne lui reconnaît d'autre mérite que celui d'avoir compilé des sentences extraites des *Origines* de Caton, et Martial l'appelle le *premier des historiens*. Nous ne suivrons le jugement ni des uns ni des autres. S'il y a de l'exagération dans les critiques, peut-être en trouverait-on aussi dans les éloges; mais quelle que soit l'idée que nous nous formions du mérite de cet écrivain, ce sera toujours pour nous une perte bien vivement sentie que celle de ce grand ouvrage où Salluste avait présenté le tableau de l'histoire romaine, des livres surtout où il s'était appliqué avec un soin particulier à recueillir les récits des guerres carthaginoises, et dont le temps ne nous a rien conservé.

Les deux écrits restés intacts de cet historien sont la *Conjuration de Catilina* et la *Guerre de Jugurtha;* ils suffisent pour placer Salluste au rang des beaux génies de l'antiquité. La première histoire est un modèle de narration abrégée. L'auteur y a répandu une foule de réflexions politiques, pour marquer par quels degrés les peuples arrivent à leur décadence, et comment les esprits, fatigués d'une longue prospérité et perdus dans la mollesse, finissent par se lasser des choses présentes, saisissent avidement l'incertain pour le certain, se précipitent au milieu des révolutions et courent avec une sorte de volupté après leur propre ruine. A ne considérer Salluste que sous un point de vue politique, on est frappé des vérités que sa plume a exprimées avec une effrayante concision. Mais on se demande comment cet écrivain, qui se déchaîne avec tant d'éloquence contre la dépravation et le luxe, peut donner dans toute la suite de sa vie des exemples si contraires à la rigidité de ses écrits? On serait tenté de révoquer en doute cette sentence des anciens, qui répètent dans toutes leurs leçons de philosophie que l'écrivain dépravé ne saurait parler convenablement de la vertu. Toutefois ne cherchons pas de contradictions dans la morale. Non, sans doute, les cœurs corrompus ne feront jamais entendre un langage véritablement honnête; ils parleront de la vertu, mais ce ne sera pas avec cette onction, avec cette vérité qui pénètre les âmes et qui les émeut. D'ailleurs, si Salluste se prononce avec la sévérité d'un philosophe, c'est moins parce qu'il veut toucher les cœurs par des leçons utiles, que parce qu'il n'a pu s'empêcher de voir

les horribles suites de la corruption. Il y a même dans son langage quelque chose d'amer et de triste qui flétrit l'humanité plutôt qu'il ne la console et ne l'instruit, et à considérer de près sa philosophie, on le croit plutôt un homme dégoûté de la dépravation, que touché de l'influence de la vertu. C'est la remarque qu'on peut faire, en général, au sujet de tous les écrivains qui s'attachent à faire l'histoire des mœurs de leur siècle. Il faut avoir été, pour ainsi dire, initié dans les secrets de la débauche pour en tracer toute l'horreur; et de même que l'âme pure de Fénelon ne lui eût jamais inspiré des couleurs assez énergiques pour peindre le hideux tableau des vices, Salluste n'eût point trouvé dans la sienne des images assez douces pour exprimer le charme des bonnes mœurs et les délices de l'innocence.

Quoi qu'il en soit, c'est toujours un morceau bien digne d'être offert à la méditation, que celui où cet écrivain, après avoir tracé en deux pages l'histoire de la puissance romaine, présente, avec la même concision, l'histoire de sa décadence.

« Lorsque la république, dit Salluste, fut parvenue à ce comble par sa justice et à force de travaux; lorsqu'elle eût dompté par la guerre des rois redoutables et soumis par la force des nations féroces et des peuples immenses; lorsque Carthage, cette rivale de l'empire, fut abattue, que toutes les mers, que toute la terre s'ouvraient à la domination de Rome, la fortune alors commença à tout bouleverser parmi nous par ses caprices. Des hommes qui avaient supporté facilement les travaux, les dangers, les traverses et les malheurs, devaient supporter comme un fardeau le repos et les richesses, ces biens l'objet des vœux ordinaires des mortels. Mais bientôt l'amour de l'argent et ensuite celui de la puissance dévora les cœurs : ce fut la source des malheurs publics. L'avarice détruisit la bonne foi, la probité et les autres vertus; à leur place on vit apparaître l'orgueil, la cruauté, le mépris des dieux. Tout devint vénal : l'ambition fit naître la perfidie, la dissimulation pénétra au fond des âmes et mit le mensonge dans toutes les bouches; on se livrait aux inimitiés ou aux haines par intérêt, non par sentiment; on estimait les apparences plutôt que le caractère, et les vices, croissant d'abord peu à peu, étaient néanmoins quelquefois flétris. Mais bientôt ils se répandirent comme une contagion; alors l'état de Rome fut changé, et le commandement, de juste et de bon qu'il était, devint cruel et intolérable. D'abord c'était l'ambition plutôt que l'avarice qui tourmentait les cœurs : il y avait dans ce vice quelque chose de plus approchant de la vertu. En effet,

rechercher la gloire, les honneurs, la domination, semble être à la fois le propre de l'homme généreux et de l'homme sans génie : mais le premier veut y parvenir par la vraie route ; le second, incapable de nobles efforts, y tend par des ruses et par des détours. Au contraire, l'avarice s'attache à l'argent, et l'argent ne fut jamais l'objet d'un homme sage. Cette passion, par je ne sais quels charmes corrupteurs, affaiblit l'âme et le corps ; immense, insatiable, ni l'extrême jouissance ne l'apaise, ni l'extrême disette ne l'affaiblit. Après donc que Sylla, devenu maître de la république par l'usurpation, eut vu à d'heureux commencements succéder des suites funestes, chacun devint cupide et ravisseur. L'un ambitionnait une maison, l'autre des champs ; point de terme dans les désirs, point de modération dans la victoire. On vit des citoyens se déshonorer par des crimes honteux et atroces envers des citoyens. On était venu à cet excès, parce que Sylla, pour s'attacher l'armée qu'il avait commandée en Asie, l'avait, par ses excessives largesses, accoutumée à tous les genres de débauches, contre les usages rigoureux de nos ancêtres. Des lieux enchanteurs, voluptueux avaient aisément amolli, pendant la paix, les cœurs farouches des soldats. Là, pour la première fois, on vit les armées du peuple romain se livrer à l'amour, aux festins, rechercher des statues, des tableaux, des vases ciselés, faire de ces objets une proie publique ou particulière, dépouiller les temples, profaner les choses saintes et souiller les choses profanes. Aussi ces soldats, lorsqu'ils furent vainqueurs, ne laissèrent rien aux vaincus ; car si la prospérité corrompt même des hommes sages, comment des hommes corrompus auraient-ils pu se modérer dans la victoire ? Lorsque les richesses tinrent lieu d'honneur, et qu'à leur suite marchèrent la gloire, la domination et la puissance, la vertu s'affaiblit, la pauvreté devint un opprobre, la simplicité passa pour quelque chose d'odieux. Avec les richesses, s'introduisit parmi la jeunesse, l'avarice, l'orgueil. C'était un mélange de cupidité et de profusion ; on estimait peu ses propres biens, on ambitionnait violemment ceux des autres : tout était confondu, tout était foulé aux pieds, la pudeur, la vertu, les choses divines et humaines. Ce serait aujourd'hui un grave sujet de méditation, après avoir considéré les maisons particulières, bâties récemment comme en forme de ville, de visiter les temples des dieux, bâtis autrefois par nos ancêtres, les plus religieux des mortels. Mais ces hommes honoraient les temples des dieux par leur piété, et leurs maisons par les images de leur gloire, et ils n'arrachaient rien aux vaincus, si ce n'est la puissance de nuire. Parmi nous, au contraire, on a vu les plus lâches des hommes

enlever par des violences sacriléges, à leurs alliés, ce que les plus vaillants des héros avaient laissé à des ennemis vaincus : comme si opprimer par la violence était marquer sa domination. Et pourquoi rapporter des faits qui ne sont croyables que pour ceux qui les ont vus? Dirai-je que des particuliers ont aplani des montagnes et comblé des mers? Pour eux les richesses étaient comme un vain jouet, et lorsqu'ils pouvaient s'en servir honorablement, ils s'empressaient d'en jouir avec turpitude. Mais ce qui n'était pas moins honteux, c'étaient les affreuses débauches et la dégradation des mœurs dont Rome alors vit l'exemple. Les hommes cédaient à la voix de la volupté; les femmes vendaient publiquement leur pudeur; on courait la terre et les mers pour chercher des raffinements aux délices des festins; le sommeil était un plaisir plutôt qu'une nécessité. On ne connaissait plus ni la faim, ni la soif, ni le froid, ni la fatigue ; on ne cédait qu'à un seul besoin, la volupté. La jeunesse, après avoir épuisé les biens de ses pères, se livrait au crime, comme à un dernier moyen de satisfaire ses vices; car des cœurs jetés une fois dans des penchants funestes, renonçaient difficilement à leurs passions, et la privation rendait même la dépense plus désordonnée et l'amour des plaisirs plus furieux. »

Si nous admirons comme un sublime morceau d'éloquence ce tableau des mœurs romaines, il nous faut l'admirer encore pour l'effet moral qu'il produit à l'endroit même où il est placé. En effet, il sert d'introduction à l'histoire de la conjuration de Catilina, et rend plus facile à croire ce vaste projet de renversement que ce factieux avait formé. Salluste, avant d'entrer dans le récit de cette conjuration, s'applique à en faire connaître le héros.

« Catilina, dit-il, descendait d'une famille illustre; il était d'une grande force d'âme et de corps, mais d'un esprit corrompu et porté au mal. Dès son adolescence, les guerres intestines, les meurtres, les rapines, les discordes civiles flattèrent ses goûts. C'est là qu'il exerça sa jeunesse. Son corps supportait à un point extrême la faim, le froid et les veilles. Son esprit audacieux, fourbe, adroit, était capable de feindre et de dissimuler toute chose. Avide des biens des autres, il était prodigue des siens; violent dans ses passions, il avait assez d'éloquence, peu de sagesse; son âme ardente n'embrassait que des choses immenses, incroyables, au-dessus de tous les vœux. Depuis la domination de Sylla, il était agité du désir de s'emparer de la république, et peu lui importait les moyens d'y parvenir, pourvu qu'il fût maître. Il était tourmenté de plus en plus par le mauvais état de ses affaires et

par la conscience de ses crimes... Mais ce qui flattait ses espérances, c'était la corruption des mœurs de Rome, que deux vices funestes et opposés entre eux avaient horriblement dépravée, le luxe et l'avarice. »

Dans ce portrait on remarque, comme dans le premier passage que nous avons cité, une concision de style et une énergie de pensée qu'on ne trouve dans aucun historien latin. Ce caractère particulier de Salluste a été justement admiré par tous les critiques; on sent, en effet, combien il est propre à jeter de la rapidité dans l'histoire. Aussi, une fois que Salluste est entré dans sa matière, il court avec vitesse à l'événement, et entraîne son lecteur au travers de ces récits effrayants qu'il sème quelquefois de traits profonds et de réflexions graves et rapides. Avec quelles couleurs il peint l'horrible mélange des citoyens perdus de crimes qui se réunissent autour de Catilina pour favoriser ses desseins! Jamais on ne vit des expressions plus énergiques et plus variées pour désigner ce qu'il y a de plus impur dans le vice, et de plus honteux dans la dégradation ; et lorsque ce chef de tous les misérables de Rome se voit entouré d'une troupe prête à servir ses projets, par quels discours adroits et factieux il enflamme leurs féroces courages! Salluste a mis dans cette partie de son histoire une couleur sombre et mystérieuse qui jette l'effroi dans l'âme du lecteur. C'est au milieu des ténèbres de la nuit que Catilina convoque les conjurés, il les éloigne de tous les regards, il les appelle dans le lieu le plus secret de sa maison ; là, il leur adresse une harangue perfide : c'est en les flattant par l'espoir d'une liberté sans frein qu'il agite leurs âmes.

Le style particulier de Salluste se fait toujours sentir dans ce discours ; mais il semble que l'historien ait voulu lui conserver le caractère qui devait être propre au fameux conspirateur : un dédain superbe pour ses ennemis, une confiance affectée dans ses propres forces, et quelque chose de cruel et de féroce dans les menaces qu'il fait à ceux qu'il appelle ses oppresseurs. Après avoir peint vigoureusement leur tyrannie :

« Jusques à quand, s'écrie-t-il, souffrirez-vous ces excès? Ne vaut-il pas mieux mourir avec courage que d'être le jouet de l'orgueil d'autrui, pour terminer honteusement une vie passée dans l'opprobre et dans la misère? O dieux! ô hommes! la victoire est en nos mains, notre âge est dans sa vigueur, votre courage est bouillant; nos ennemis sont vieillis, au contraire, par les ans et par les voluptés. Il ne faut donc que commencer, la fortune fera

le reste. Eh ! quoi, quel homme, s'il est homme, pourra souffrir que ses oppresseurs regorgent de richesses pour les engloutir à combler des mers, à aplanir des montagnes, et que nous n'ayons pas même de quoi fournir à nos besoins? Il leur faut une foule de plaisirs, et nous n'avons pas même à loger nos vieux domestiques; ils achètent des tableaux, des statues, des vases ciselés; ils détruisent, ils bâtissent tour à tour, ils tourmentent enfin leur opulence en toute façon, et ne peuvent vaincre leurs richesses par l'excès de leurs débauches. Et nous, qu'avons-nous? la misère au dedans, des dettes au dehors, un état cruel, un avenir plus cruel encore; rien enfin, si ce n'est une vie déplorable. Réveillez vous donc! la voilà; voilà cette liberté que vous avez souvent désirée; avec elle les richesses, l'honneur, la gloire : tels sont les prix que la fortune propose aux vainqueurs. Votre position, les circonstances présentes, vos dangers, votre indigence, les magnifiques dépouilles de la guerre doivent vous toucher mieux que mes paroles. Chef ou soldat, mon courage est à vous et mon corps ne vous quittera pas. Consul, voilà ce que je ferai ensemble avec vous, à moins que ma confiance ne me trompe, et que vous n'aimiez mieux être esclaves que commander. »

En continuant de parcourir les récits de l'écrivain, nous remarquerons l'énergie avec laquelle il trace les dangers que les conjurés préparaient à la ville de Rome, et l'habileté avec laquelle il se sert de ces horribles images pour jeter de l'intérêt dans son histoire. On s'intéresse au sort de cette superbe Rome, qui peut à chaque instant être livrée à la fureur de quelques scélérats. C'est comme la première partie d'un drame qui se joue et dont on ignore encore le dénouement. Le lecteur est agité, il tremble, il veut voir par quel heureux événement la fortune de la république triomphera de la scélératesse de quelques citoyens.

Ici on gémit que des inimitiés particulières soient venues arrêter la plume de Salluste. Après qu'il a excité l'effroi sur les suites que peut avoir la conspiration qui se trame, on s'attend qu'il doublera l'intérêt de son histoire en faisant connaître par quelle vigilance, par quel patriotisme elle fut déjouée. Ç'aurait été pour l'historien un beau contraste à présenter, que celui de Catilina méditant la ruine de sa patrie, et de Cicéron se dévouant aux poignards pour la sauver. Au lieu de voir retracer les vertus et les talents de ce bon citoyen, le plus beau caractère qu'on rencontre dans les dernières années de la république, on est surpris de ne trouver épars çà et là que quelques mots faibles, quelques

éloges incertains de la conduite courageuse, active, prudente de Cicéron dans cette mémorable circonstance. C'est ainsi que la haine est une conseillère aveugle. L'ouvrage de Salluste eût acquis un nouveau degré de perfection, s'il avait montré au milieu de tant de citoyens corrompus, cette figure noble et imposante d'un orateur vertueux qui fit trembler le crime par son éloquence, et qui vengea sa patrie par sa fermeté. Salluste, au contraire, glace son lecteur par son silence, il fait même plus que le glacer, il l'indigne quelquefois; car si on ne peut pas l'accuser d'avoir dénaturé la vérité, on peut l'accuser de ne l'avoir pas dite. Or, comme l'a remarqué La Harpe, il est une espèce de mensonge très-familier à la haine, le mensonge de réticence; et celui-là, moins choquant que l'imposture formelle, est aussi coupable et plus lâche, parce que la méchanceté se cache pour ne pas rougir.

Une situation intéressante dans le récit de Salluste, c'est le moment où le sénat délibère sur le sort des complices de Catilina, saisis par ordre du consul, qui est parvenu à découvrir la preuve de leur crime.

Il y avait dans le sénat deux hommes dont le suffrage devait principalement fixer l'attention, César et Caton. Le premier, jeune, ambitieux, nourrissait déjà des espérances coupables; il souriait à la pensée que les divisions intestines de sa patrie pourraient seconder ses projets de domination, et même, s'il faut en croire les bruits populaires de ce temps-là et les écrits de quelques historiens, il n'était point tout à fait étranger au complot des conspirateurs. Le second, dernier espoir de la république, était digne, par ses vertus, de perpétuer un nom illustré par ses ancêtres, et de renouveler les anciens exemples de la rigidité des premiers Romains. Salluste a pris soin de faire parler ces deux sénateurs : leurs discours sont deux chefs-d'œuvre. L'un parle avec l'adresse d'un jeune impie, qui veut persuader que la mort est le terme de tous les maux pour des criminels, et que c'est les punir que de les condamner à vivre; l'autre, avec la rigueur d'un patricien fidèle à ses dieux, qui gémit qu'on ose attribuer une même destinée au crime et à la vertu après la mort, et qui demande vengeance au nom de la république et de la religion, outragées par les conspirateurs et par leur apologiste; tous les deux enfin avec ce ton convenable à leurs divers caractères, et qui donne à leurs discours un air si frappant de vérité qu'on peut douter si ce ne furent pas en effet leurs propres paroles.

« Tous ceux, sénateurs, qui ont à délibérer sur des affaires épi-

neuses doivent être absolument étrangers à la haine, à l'amitié, au ressentiment, à la compassion. Comment, en effet, distinguer la vérité à travers tant de nuages? comment concilier l'intérêt général et la passion particulière? Laissez à l'esprit toute sa liberté, il aura toute son énergie : dominé par la passion, il n'est plus qu'un esclave sans force et sans moyens. Il me serait facile de citer une foule de rois et de peuples que le ressentiment ou une pitié mal entendue ont entraînés dans de fausses démarches ; mais je choisis de préférence les exemples où nos ancêtres ont su triompher de leurs propres penchants, pour n'écouter et ne suivre que la voix de la raison.

» Dans le cours de la guerre que nous fîmes à Persée, roi de Macédoine, Rhodes, qui devait son éclat et sa richesse à la faveur signalée des Romains, ne rougit point de se déclarer contre nous. Quand la guerre fut terminée, et que l'on mit en discussion la conduite des infidèles Rhodiens, nos ancêtres ne balancèrent point à laisser leur trahison impunie, pour qu'on ne dît pas que l'avarice avait armé leurs mains, plutôt que le ressentiment d'un outrage. Dans les guerres puniques, Carthage viola souvent la paix et les trêves : jamais cependant on n'usa de représailles à son égard, parce que nos aïeux considéraient plutôt ce qui était digne d'eux que ce que le droit de la guerre pouvait leur permettre contre leurs ennemis.

» Imitez leur exemple, sénateurs, et prenez garde que le crime de Lentulus et de ses complices ne l'emporte sur ce que vous vous devez à vous-mêmes, et que votre ressentiment ne vous fasse oublier votre gloire. S'il est un supplice proportionné à l'énormité du crime, j'approuve l'innovation que l'on vous propose ; si, au contraire, la noirceur de l'attentat surpasse tout ce que l'esprit humain pourrait inventer pour le punir, je suis d'avis qu'il faut s'en tenir aux lois existantes.

» La plupart de ceux qui ont parlé avant moi ont fait de la situation actuelle de la république des descriptions aussi touchantes que magnifiques. Ils ont fait une longue énumération de tout ce que la guerre entraîne de calamités. Ils nous ont peint les jeunes filles, les jeunes garçons indignement enlevés ; les enfants arrachés des bras de leurs pères ; les mères de famille en proie à la brutalité d'un vainqueur forcené ; les temples des dieux, les maisons des particuliers abandonnés au pillage et aux flammes : partout enfin le carnage, la mort et le désespoir. Mais quel était, je vous prie, le but et le motif de ces discours? d'exciter votre indignation contre les conjurés? comme si ceux que tant d'atrocités laissent insensibles

pouvaient s'enflammer à la voix d'un orateur? Non, non, personne ne regarde comme légères ses injures personnelles, beaucoup en ont même poussé le ressentiment trop loin; mais on accorde aux uns ce qu'on interdit aux autres. Si l'obscurité fait commettre quelque faute à ceux que leur sort condamne à l'obscurité, ces fautes sont presque insensibles, parce que leur renommée et leur fortune sont également bornées; mais ceux qui, revêtus d'un grand pouvoir, se trouvent élevés au-dessus des autres, ont l'univers entier pour témoin et pour juge. C'est ainsi que, plus ils peuvent, moins ils doivent oser : faveur, haine, ressentiment, toutes les passions leur doivent être étrangères. Ce qui ne serait, dans un simple citoyen, qu'un mouvement de colère, est traité, dans celui qui commande, d'arrogance et de cruauté. Je suis bien intimement convaincu que tous les supplices sont au-dessous de ce qu'ont mérité les conjurés; mais les dernières impressions sont les plus durables. On oublie le crime du scélérat, et l'on ne s'entretient que du châtiment, pour peu qu'il ait paru trop sévère.

» Je sais que Silanus, citoyen ferme et courageux, a dit ce que lui inspire l'intérêt de la république, et je connais trop ses mœurs et le désintéressement de sa probité pour lui supposer ici le moindre motif de faveur ou d'inimitié particulière. Son avis cependant me semble, je ne dirai pas cruel (on ne saurait l'être à l'égard de tels hommes), mais trop peu conforme à l'esprit qui doit nous animer. Il n'y a que la crainte, en effet, ou l'énormité de l'attentat, qui ait pu vous déterminer, Silanus, vous consul désigné, à décerner un nouveau genre de supplice. On ne peut vous prêter le premier motif, lorsque la sage vigilance du consul a rassemblé des forces plus que suffisantes. Quant à la sévérité du châtiment, je puis le dire ici : la mort est, pour le malheureux qui gémit, le terme seulement de ses douleurs, et non pas un supplice; elle met fin à tous les maux des humains, qui ne voient au delà ni peines à craindre, ni plaisirs à espérer. Mais, au nom des dieux, pourquoi n'avez-vous pas ajouté qu'ils seraient auparavant battus de verges? Est-ce parce que la loi Portia le défend? mais d'autres lois portent qu'on ne fera point mourir les citoyens condamnés, et qu'on leur permettra de vivre dans l'exil. Est-ce parce qu'il est plus dur d'être frappé de verges que d'être mis à mort? mais que peut-il y avoir de trop rigoureux contre des hommes convaincus d'un pareil forfait? Ce châtiment est-il plus léger? pourquoi ce respect scrupuleux de la loi pour une bagatelle, quand on la viole évidemment dans un point plus important?

» Mais qui pourra s'élever, me dites-vous, contre un décret

arraché au sénat par des citoyens parricides? Qui s'élèvera? Le temps, les circonstances, la fortune, dont le caprice règle le sort des nations. Quelque chose qu'il arrive aux conjurés, ils l'ont mérité d'avance; mais pesez mûrement, sénateurs, les suites de ce que vous allez résoudre à leur égard. Tous les abus ont eu un principe respectable; et lorsque l'autorité passe à des hommes inhabiles ou mal intentionnés, cette innovation, introduite par des hommes capables de l'appliquer à propos, devient bientôt une arme dangereuse entre des mains capables d'en abuser. Après la défaite des Athéniens, les Lacédémoniens confièrent à trente citoyens le gouvernement de l'Etat. Ils commencèrent par faire mourir, sans autres formalités, des scélérats chargés de la haine générale. Le peuple se réjouit et applaudit à leur sévère équité; mais insensiblement ils abusèrent de cette liberté, et firent indistinctement périr les bons et les mauvais citoyens au gré de leur caprice, et frappèrent tout le reste de terreur. Alors Athènes, réduite à l'esclavage le plus honteux, expia sa folle joie par des pleurs bien cruels. Faut-il un exemple plus récent? Quand Sylla, vainqueur, livra au glaive des lois Damasippe et quelques autres qui devaient leur élévation aux désastres publics, qui n'applaudissait à sa conduite? Il n'y avait qu'une voix sur la légitimité d'un arrêt qui délivrait la république de scélérats, de factieux qui avaient passé leur vie à la troubler. Mais ce n'était que le prélude du carnage le plus affreux. Bientôt après, une maison, une terre, un vase précieux, un vêtement enfin, tentèrent la cupidité et devinrent des titres de proscription. Ainsi, ceux qui avaient applaudi à la mort de Damasippe ne tardèrent pas à le suivre à l'échafaud, et le glaive des assassins ne s'arrêta que quand les partisans de Sylla furent gorgés des richesses des malheureux proscrits.

» Je suis bien éloigné sans doute de craindre le retour de ces jours affreux sous le consulat de Cicéron, et dans les circonstances actuelles; mais quelle variété, quelle mobilité de caractère dans une grande ville! Ne peut-on pas, dans un autre temps, sous un autre consul, qui aurait à sa disposition les mêmes armées, ajouter foi trop légèrement à l'imposture? Et lorsque, fort d'un pareil exemple et d'un décret du sénat, le consul aura tiré le glaive, qui le fera rentrer dans le fourreau? qui mettra un terme à ses ravages? Nos ancêtres, sénateurs, ne manquaient ni de prudence, ni de courage, et une présomption mal entendue ne les empêchait pas d'adopter les institutions étrangères, pour peu qu'elles leur parussent avantageuses. Ils prirent des Samnites la manière d'armer leurs troupes; des Toscans, le costume de leurs magistrats;

en un mot, tout ce qu'ils trouvaient de bon chez leurs alliés, ou même chez leurs ennemis, ils s'empressaient de le transporter chez eux, préférant à la petitesse d'en être jaloux, la gloire d'imiter ce qui leur semblait bien.

» Mais lorsque la république se fut accrue, lorsque les factions se fortifièrent par le nombre des factieux, l'innocence devint l'objet et souvent la victime de la calomnie. Voilà l'origine de la loi Portia et de plusieurs autres qui permettent l'exil aux citoyens condamnés. Cette considération me paraît d'un grand poids pour nous interdire toute espèce d'innovation. On ne peut refuser sans doute une supériorité marquée de sagesse et de lumière à des hommes qui ont fait de si grandes choses avec de si petits moyens, sur ceux qui peuvent à peine conserver leur ouvrage.

Conclura-t-on, de tout ce que je viens de dire, que je veux renvoyer les conjurés grossir l'armée de Catilina? Ce n'est point ma pensée; mais je veux que leurs biens soient confisqués, qu'ils soient détenus prisonniers dans nos villes municipales les plus fortes; qu'il ne soit plus question d'eux ni dans le sénat ni auprès du peuple, sous peine d'être déclaré coupable d'attentat contre la république et le salut commun. »

Ce discours fit une vive impression sur l'assemblée. Un grand nombre de sénateurs, cédant à la peur, et cherchant à paraître modérés comme César, s'apprêtaient à perdre la république. Alors Caton, comprenant le danger, fit entendre un langage digne d'un véritable Romain :

« Sénateurs, l'aspect des dangers qui nous environnent, les discours que je viens d'entendre, m'inspirent des pensées bien différentes. On a beaucoup parlé sur les peines à infliger à des monstres qui ont déclaré la guerre à leur patrie, à leurs parents, à leurs dieux et à leurs propres foyers; mais il s'agit bien plutôt de se mettre en mesure que de prendre des délibérations contre eux : voilà ce que commandent impérieusement les circonstances. Poursuivez les autres crimes quand ils sont commis, vous le pouvez; mais prévenez l'exécution de celui-ci, ou il serait trop tard d'implorer l'insuffisance des lois. La ville prise, rien ne reste aux vaincus.

» C'est à vous que je m'adresse ici, vous qui avez toujours moins chéri l'Etat que vos palais, vos maisons de campagne et vos tableaux. Voulez-vous conserver ces objets de votre attachement? voulez-vous ménager la sûreté de vos plaisirs? sortez, il en est temps, sortez de votre apathie, et prenez enfin les intérêts de la république. Il

ne s'agit ici ni d'impôts à établir, ni d'alliés à venger : il s'agit de la liberté, il s'agit de nos jours menacés.

» J'ai souvent fait entendre ma voix au milieu de vous; j'y ai souvent tonné contre le luxe ou l'avarice de nos concitoyens, et je me suis fait par là beaucoup d'ennemis, je le sais; mais sévère et inflexible pour moi, je ne pouvais avoir pour le succès des autres une molle complaisance. Malgré le peu de cas que vous faisiez de mes avis, la république opposait ses propres forces à votre coupable indolence. Mais il n'est plus question de savoir aujourd'hui si nos mœurs sont bonnes ou mauvaises, si la gloire des Romains égale leur puissance : il s'agit de savoir si nos mœurs, si notre république, quelles qu'elles soient, doivent nous rester ou tomber, avec nos personnes, au pouvoir de nos ennemis. Et l'on ose parler de douceur et de commisération! Ah! il n'y a que trop longtemps que les mots ont perdu parmi nous leur véritable acception! Eh! c'est précisément parce que la prodigalité des biens d'autrui s'est appelée libéralité, et l'audace du crime courage, que nous en sommes réduits à ce point déplorable de calamité! Qu'on soit donc, puisque c'est l'usage, qu'on soit libéral aux dépens des alliés; qu'on voie d'un œil tranquille piller le trésor public; mais que l'on épargne au moins notre propre sang, et qu'on n'aille pas perdre tous les gens de bien pour épargner quelques scélérats.

» César vient de parler avec autant d'art que d'éloquence sur la vie et sur la mort : il regarde sans doute comme des chimères ce que l'on rapporte des enfers, où les méchants, à jamais séparés des bons, habitent un séjour d'horreur et de désespoir. Voilà pourquoi il a conclu à la confiscation des biens des conjurés et à la détention dans les villes municipales, de peur que, s'ils restaient à Rome, leurs partisans secrets, ou la multitude soudoyée, ne les arrachassent de force à la rigueur des lois. Comme s'il n'y avait, en effet, des pervers et des scélérats que dans Rome, et non dans l'Italie entière; comme si leur audace n'aura pas plus d'avantage dans les lieux où elle trouvera moins d'obstacles à vaincre? Ainsi de deux choses l'une : ou César craint quelque chose des conjurés, et alors son avis est inconséquent; ou il est seul exempt de la terreur générale, et c'est pour moi et pour vous une raison de plus de craindre davantage.

» Rappelez-vous donc bien que la résolution que vous allez prendre contre Lentulus et ses complices va décider du sort de l'armée de Catilina. Plus vous y mettrez de vigueur, moins vous leur laisserez d'audace : qu'ils vous voient mollir un moment,

et vous leur rendez toute la férocité de leur extravagance. Ce n'est point à la force des armes seulement que nos ancêtres furent redevables de l'accroissement rapide de la république, puisque nous avons plus d'alliés, de citoyens et de troupes en tout genre qu'ils n'en eurent jamais; mais ils la durent, cette grandeur, à des avantages qui nous manquent totalement. Au dedans, une industrieuse activité; au dehors un gouvernement juste, des délibérations dirigées par un esprit toujours libre, et qui n'écoutait ni la passion ni l'intérêt du crime. Et nous, que pouvons-nous leur opposer à cet égard? Tous les extrêmes : le luxe et l'avarice, la disette d'un Etat épuisé, l'opulence insolente de quelques particuliers; on envie des trésors en s'abandonnant à la mollesse; plus de distinction entre les bons et les méchants; toutes les récompenses de la vertu sont la proie de l'ambition. Faut-il s'en étonner? chacun de vous isole ses projets intéressés : chez lui, l'esclave de ses plaisirs; ici, celui de l'or ou de la faveur. Il en résulte nécessairement que la république, sans défense, offre une proie facile à qui veut s'en saisir.

» Mais laissons ces reproches et venons au fait. Des citoyens distingués par leur naissance ont conspiré l'incendie de Rome; ils appellent à leur secours les Gaulois, ennemis déclarés du nom romain; le chef des conjurés s'avance à la tête d'une armée, il est à nos portes..... Et vous balancez encore! et vous délibérez sur ce qu'il faut faire à des ennemis surpris dans vos murs! Croyez-en, je vous le conseille, une pitié généreuse : ce sont de malheureux jeunes gens, égarés un moment par l'ambition ; renvoyez-les même tout armés; mais prenez garde de payer bien cher cette dangereuse clémence s'ils prennent une fois les armes! J'entends, quelque grand que soit le danger, vous êtes tranquilles! Que dis-je? vous tremblez; mais comptant mutuellement les uns sur les autres, vous négligez de prendre un parti, rassurés sans doute par votre confiance dans les dieux immortels, qui ont si souvent retiré la république des plus grands dangers. Ce n'est point par des vœux, par de timides supplications, que l'on se rend les dieux propices; c'est par la vigilance, par l'activité, par la sagesse vigoureuse des mesures, que l'on arrive au succès. En vain réclamerez-vous l'appui des dieux; si vous vous abandonnez à la mollesse, à la lâcheté, vous les trouverez irrités et inflexibles.

» Reportez-vous au temps de nos ancêtres : un Manlius Torquatus, pendant la guerre des Gaules, fit mettre à mort son propre fils, pour avoir combattu malgré sa défense; et ce malheureux jeune homme expia de sa mort cet excès de courage. Et vous ba-

lancez sur le supplice à infliger aux plus cruels des parricides? Peut-être leur conduite passée vous paraît-elle une excuse de ce dernier forfait. Eh bien ! respectez ce qu'on doit à la dignité de Lentulus, s'il a respecté lui-même ce qu'il se doit, ce qu'il doit aux dieux et à ses semblables ; respectez la jeunesse de Céthégus, si ce n'est pas la seconde fois qu'il déclare la guerre à sa patrie. Quant à Gabinius, Statilius et Cépurius, je vous le demande, eussent-ils formé jamais un pareil complot, s'ils avaient conservé le moindre sentiment d'honneur?

» Enfin, sénateurs, s'il ne s'agissait que d'une erreur sans conséquence, peut-être attendrais-je que l'événement vous désabusât, puisque mes discours ne paraissent pas vous émouvoir beaucoup. Mais nous sommes pressés de toutes parts : Catilina et son armée assiégent nos portes ; d'autres ennemis sont dans l'enceinte de nos murs; nos mesures, nos délibérations, tout est divulgué d'avance. Nous n'avons donc pas un moment à perdre et voici mon avis :

» Puisque des citoyens pervers ont mis par leurs complots la république dans le plus grand danger; puisque, sur la déposition de Vulturtius et des Allobroges, ils ont avoué qu'ils avaient médité le carnage, l'incendie et les cruautés les plus inouïes contre leurs citoyens et contre leur patrie, il faut, suivant l'usage de nos ancêtres, leur faire subir le dernier supplice comme à des scélérats convaincus de crimes capitaux. »

A ces mots il se fit un mouvement dans l'assemblée. Tous les personnages consulaires et la plus grande partie du sénat approuvaient le sentiment de Caton, portaient aux cieux son courage, blâmaient les conseils timides que d'autres avaient préférés, lui donnaient à lui-même le nom de *grand*, et l'on se hâta de rédiger le sénatus-consulte d'après cette rigoureuse sentence. Noble récompense du courage d'un sénateur, qui voit avant tout la patrie, et qui, doué du beau talent de l'éloquence, ajoute encore à ses entraînements l'influence admirable de la vertu. Car tel est le privilége de l'homme vertueux, qu'il enflamme l'indifférence même, et que, par sa générosité, il peut porter le dévoûment jusque dans les âmes les plus timides.

Au lieu de suivre l'historien jusqu'à la fin de son drame terrible, disons encore quelques mots de son style. Le caractère du héros principal de l'ouvrage a pu favoriser particulièrement le génie de Salluste. C'était un de ces hommes résolus pour le crime, tels qu'on en rencontre au milieu des sociétés dépravées, qui se précipitent tête baissée au milieu des événements extraordinaires,

qui ne se complaisent que dans le meurtre et les violences, et qui sont capables de se faire un jeu de leur propre mort. Ce caractère a souvent inspiré à Salluste des détails analogues; et l'on voit bien, au style vigoureux et quelquefois âpre de son histoire, qu'il a sans cesse présent à son esprit les traits des redoutables conspirateurs dont il peint l'audace, ainsi que la corruption publique dont il retrace les excès. Il y a dans le style de Salluste une empreinte particulière des mœurs de son siècle, nous pourrions dire des mœurs de Catilina. En effet, ce style a une ressemblance frappante avec le sujet même du livre : on y trouve quelque chose de fier et de terrible. On croit apercevoir partout l'image rude et féroce du conspirateur; comme dans l'âme de Catilina, on voit dans le langage de Salluste une certaine aversion pour les choses présentes, un mépris profond pour l'humanité, en sorte que, si l'on a dit avec raison que le style est tout l'homme, on peut dire que le style de Salluste est de plus tout l'homme et tout le siècle qu'il a peint.

L'ouvrage de Salluste se termine par une phrase souvent citée et qui présente un tableau imposant. Catilina n'est plus : *On l'a trouvé*, dit Salluste, *expirant au milieu de ses compagnons et conservant sur ses traits la même férocité de caractère qui y était empreinte durant sa vie.* Image frappante de vérité et représentée avec une simplicité énergique. *Après donc que la victoire fut décidée, plusieurs d'entre les vainqueurs*, continue l'historien, *sortirent du camp pour aller visiter le champ de bataille, ou pour dépouiller les morts; et en roulant les cadavres des vaincus, les uns trouvaient un ami, les autres reconnaissaient un hôte ou un parent, quelques-uns reconnurent leurs ennemis particuliers; ainsi dans toute l'armée régnaient en divers lieux la joie et la douleur, le deuil et les transports.*

On retrouve le génie de Salluste dans l'histoire de la guerre de Jugurtha.

Voici quelques-uns des traits les plus frappants :

Jugurtha ayant vainement essayé de corrompre les magistrats du peuple romain, fut obligé de céder aux poursuites de Memmius, et songea à quitter l'Italie pour aller tenter d'autres moyens de secouer le joug de la puissance romaine. Salluste retrace en quelques mots cette situation vraiment dramatique.

« Le sénat, dit-il, fit donner à Jugurtha l'ordre de s'éloigner au plus vite; mais lorsqu'il sortit de Rome, on le vit s'arrêter en silence, tourner ses regards vers cette ville et laisser enfin échap-

per ces paroles : « Ville vénale ! il ne te manque pour périr qu'un « acheteur. »

Un général mal habile a exposé le camp des Romains à une irruption des Numides. « Les soldats, dit Salluste, frappés d'un tumulte inaccoutumé, courent aux armes, d'autres cherchent des retraites, quelques-uns veulent apaiser le trouble ; le tumulte s'accroît, l'ennemi se précipite par tous les lieux, le ciel est obscurci par les ténèbres de la nuit et par les nuages : on ne sait pas au juste l'étendue du danger, on est incertain s'il vaut mieux fuir, s'il vaut mieux rester. »

S'agit-il de peindre une mêlée?

« L'aspect du combat, dit l'historien, était varié, incertain, affreux, déplorable. Les soldats détachés de leurs corps fuient, tandis que d'autres poursuivent ; nul ne suit son étendard, nul ne garde ses rangs, chacun résiste à l'endroit où le danger l'a surpris. Armes, traits, chevaux, cavaliers, ennemis, citoyens, tout est confondu ; plus de prudence, plus de commandement, tout est livré à la fortune. »

Enfin, après la description d'un combat longtemps douteux :

« Alors, dit Salluste, paraît un spectacle horrible dans toute la plaine. On voit poursuivre et fuir, massacrer et faire des prisonniers. Les chevaux et les cavaliers tombent pêle-mêle, plusieurs couverts de blessures ne peuvent fuir, et ne pouvant non plus rester aux lieux où ils sont tombés, ils font un effort et retombent : enfin partout où peut s'étendre la vue, ce n'est qu'un aspect de traits, d'armes et de cadavres, et au milieu de ces objets affreux, la terre au loin couverte de sang. »

Voilà comment Salluste raconte : jamais historien ne présenta les images de la guerre sous une couleur plus vive et plus animée.

HARANGUES DE SALLUSTE.

Salluste a moins possédé que Tite-Live l'art de donner de la vraisemblance aux discours par l'imitation des mœurs de l'orateur. Ses personnages parlent moins d'après leurs passions que d'après les siennes propres. Ainsi lorsqu'il fait monter à la tribune un orateur factieux, et qu'il lui prête de violentes invectives contre la noblesse, malgré l'énergique concision, les rapprochements éloquents, les tours hardis et vigoureux qui sont les caractères de son

style, il s'éloigne un peu du naturel et nuit à l'effet de son éloquence en voulant l'exagérer. Par exemple, le discours du tribun Memmius, qui respire toute l'animosité que l'historien nourrissait lui-même contre les grands, est généralement écrit sur un ton de déclamation qui finit par fatiguer le lecteur. Salluste est aussi moins habile que Tite-Live à mettre ses personnages sur la scène, et à lier leurs discours au reste du récit. Ces défauts n'empêchent pas que ses harangues ne soient très-éloquentes. Citons celle de Marius.

DISCOURS DE MARIUS AU PEUPLE.

Salluste avait à faire parler un homme qui faisait gloire de n'être que soldat, et de n'avoir aucune teinture des lettres. Il fallait une éloquence inculte, agreste et militaire. Marius, homme sans naissance, élevé par son seul mérite, ennemi des nobles et nommé malgré eux pour commander en Afrique et faire la guerre à Jugurtha, remercie en ces termes le peuple romain :

Je n'ignore pas, Romains, que la plupart de ceux qui briguent les honneurs se montrent, quand ils les ont obtenus, bien différents de ce qu'ils étaient lorsqu'ils les ont demandés; d'abord actifs, modestes, suppliants, ensuite indolents et orgueilleux. Ce ne sont pas là mes principes ; la république est plus que le consulat, et il convient de mettre plus de soin à servir l'une qu'à obtenir l'autre. Je n'ignore pas non plus que, si j'ai reçu de vous un grand bienfait, vous m'avez chargé d'un grand fardeau. Pourvoir aux dépenses de la guerre en ménageant le trésor public, forcer les citoyens au service sans se faire d'ennemis, veiller à tout au dedans et au dehors, et tout cela au milieu des obstacles, de l'envie et des factions, est plus difficile qu'on ne se l'imagine. D'autres, s'ils commettent des fautes, ont pour eux leur ancienne noblesse, la gloire de leurs ancêtres, le crédit de leurs parents et de leurs alliés, l'appui de nombreux clients. Je n'ai pour moi que moi seul, toutes mes ressources sont dans moi-même, dans mon courage, dans ma conduite irréprochable : tout le reste me manquerait. Je vois que tout le monde a les yeux sur moi, que tous les bons citoyens me sont favorables, parce que mes actions sont utiles à la république, mais que les nobles n'attendent que l'occasion de m'attaquer. Je dois donc redoubler d'efforts pour qu'ils ne puissent pas vous en imposer, et pour ne pas donner prise sur moi. Je me suis comporté, depuis mon enfance jusqu'à ce jour, de manière à être accoutumé à tous les travaux, à tous les dangers : si je me suis conduit ainsi de moi-même avant de vous être redevable, je n'ai pas envie de changer ma conduite après que vous m'en avez payé le prix. Que ceux à qui l'ambition apprit à se contrefaire aient de la peine à régler l'usage de leur pouvoir, cela doit être; pour moi, qui ai passé ma vie à remplir mes devoirs, l'habitude de bien faire m'est devenue naturelle. Vous m'avez chargé de faire la guerre à Jugurtha, et la noblesse en murmure. C'est à vous de voir si un autre choix serait préférable, s'il vaut mieux envoyer à cette expédition quelqu'un choisi dans cette foule de nobles, quelque

homme de vieille race qui compte beaucoup d'ancêtres et point d'années de service, à qui la tête tourne dans un commandement aussi considérable, et qui soit réduit à chercher dans ce même peuple un subalterne qui lui apprenne son métier; car c'est ce qui arrive le plus souvent, vous le savez, et celui que vous avez choisi pour général s'en choisit un autre pour lui-même. J'en connais, Romains, qui, parvenus au consulat, ont commencé à se faire lire les actions de leurs ancêtres et les livres des Grecs sur l'art militaire, fort mal à propos, ce me semble; car si dans l'ordre des choses on est élu avant de commander, dans l'ordre de la raison il faut apprendre à commander avant d'être élu. Comparez à ses anciens nobles, si altiers, un homme nouveau tel que moi; ce qu'ils entendent dire, je l'ai vu, ou je l'ai fait; ce que l'étude leur apprend, je le sais par expérience : lequel vaut mieux des paroles ou des actions? Je vous en fais juges, Romains. Ils méprisent ma naissance, et moi leur lâcheté. Ils me reprochent la faute de la fortune, je leur reproche leurs vices, ou plutôt je pense que tous les hommes sont égaux par la nature, mais que celui-là est le plus noble qui est le meilleur et le plus brave. Demandez aux parents d'un Albinus, d'un Bestia, s'ils aiment mieux être les pères de pareils fils que d'un Marius : ils vous répondront qu'ils voudraient avoir pour fils celui qui a le plus de mérite. Si les nobles ont raison de me mépriser, qu'ils méprisent donc leurs ancêtres, qui ont commencé comme moi par n'avoir d'autre noblesse que la vertu. Ils m'envient mes honneurs, qu'ils m'envient donc aussi mes fatigues, mes périls, ma probité, car c'est l'un qui m'a valu l'autre. Mais ces hommes, corrompus par l'orgueil, vivent comme s'ils méprisaient les honneurs et les demandent comme s'ils les avaient mérités. Certes, ils s'abusent beaucoup de prétendre à la fois à deux choses si opposées, aux plaisirs de l'oisiveté, et aux récompenses du courage. Ces mêmes hommes, quand ils parlent dans le sénat ou devant vous, élèvent jusqu'aux cieux le mérite de leurs ancêtres, et croient par là s'agrandir dans l'opinion : c'est tout le contraire, leur lâcheté paraît d'autant plus coupable que les actions de leurs aïeux ont été plus éclatantes. La gloire des pères éclaire la honte des enfants. Je ne veux pas, comme eux, citer ce qu'ont fait les autres; mais, ce qui vaut beaucoup mieux, je puis dire ce que j'ai fait, et cependant, voyez comme ils sont injustes! ils ne me permettent pas de m'applaudir de ce qui m'appartient, tandis qu'ils se vantent de ce qui ne leur appartient pas, apparemment parce que je n'ai pas comme eux des portraits de famille à étaler devant vous, et que ma noblesse ne date que de moi, comme s'il ne valait pas mieux s'en faire une à soi-même que de flétrir celle dont on a hérité. Je sais que s'ils veulent me répondre, ils ne manqueront pas de paroles éloquentes et bien arrangées; mais, comblé de vos bienfaits, et tous les jours, ainsi que vous, outragé par leur haine, je n'ai pas cru devoir me taire, de peur qu'on ne prît le silence de la modestie pour un aveu de la conscience, car d'ailleurs je ne crois pas pouvoir être blessé par leurs discours. S'ils sont vrais, ils doivent me rendre justice; s'ils sont faux, ma conduite les réfute. Mais, puisqu'ils accusent votre choix, qui m'a chargé d'une commission également importante et honorable, voyez encore une fois si vous devez vous en repentir. Je ne saurais vous donner pour mes garants les triomphes et les consulats de mes pères; mais, s'il le faut, je puis montrer les décorations militaires que j'ai reçues, les enseignes que j'ai prises à l'ennemi, les cicatrices dont je

suis couvert. Romains, voilà mes titres de noblesse : ils ne me sont pas venus par succession, ils sont le prix des fatigues, des services et des dangers.

Je ne parle pas bien ; je ne suis pas éloquent, je le sais : c'est un art dont je fais peu de cas. Je le laisse à ceux qui en ont besoin pour couvrir par de belles paroles des actions qui ne le sont pas ; mais la vertu, quand elle se montre, n'a besoin que d'elle-même. Je n'ai pas étudié les lettres grecques; j'ai cru cette étude bien inutile, puisqu'elle n'a pas servi à rendre meilleurs ceux qui nous les ont enseignées. J'ai appris ce qui importe davantage à la république, à frapper l'ennemi, à défendre mes compatriotes, à ne rien craindre que l'infamie, à souffrir le froid et le chaud, à reposer sur la dure, à supporter la soif et la faim. Voilà ce que j'enseignerai à mes soldats. Je ne me traiterai pas plus délicatement en les traitant avec rigueur; je ne veux pas que ma gloire ne soit que le fruit de leurs peines : c'est ainsi que l'on commande à des citoyens, c'est ainsi qu'il est utile de commander. Vivre soi-même dans la mollesse, et faire vivre son armée dans les privations, est d'un maître, et non pas d'un général. C'est en pensant, en agissant comme moi, que nos pères ont été grands et ont illustré la république. La noblesse d'aujourd'hui, qui ne leur ressemble guère, nous insulte parce que nous voulons leur ressembler ; elle brigue les honneurs comme s'ils lui étaient dus. Ils se trompent, ces hommes superbes : leurs ancêtres leur ont laissé tout ce qu'ils pouvaient leur transmettre, des richesses, des titres, un grand nom; ils ne leur ont pas laissé la vertu : ils ne le pouvaient pas. Ce n'est pas un présent qu'on puisse faire, ni qu'on puisse recevoir. Ils disent que je suis grossier et sans éducation, parce que je n'entends rien à préparer un festin, parce que je ne paie pas un cuisinier, un histrion plus cher qu'un fermier. J'en conviens, Romains; j'ai appris de mon père et j'ai entendu dire aux honnêtes gens que le luxe est pour les femmes, et le travail pour les hommes; qu'il faut à un bon citoyen plus de gloire que de richesses; que les ornements d'un guerrier, ce sont ses armes, et non pas ses meubles. Quant à eux, qu'ils s'occupent des seules choses dont ils fassent cas, des plaisirs et de la table; qu'ils passent leur vieillesse, comme ils ont passé leurs premières années, dans les festins, dans les débauches et la dissolution, et qu'ils nous laissent la sueur et la poussière des camps, à nous qui en faisons plus de cas que de leurs voluptés. Mais non : quand ils se sont déshonorés par toutes sortes d'infamies, ils viennent ravir les récompenses des honnêtes gens. Ainsi, par la plus criante injustice, le luxe, la mollesse, les vices ne nuisent pas à ceux qui sont coupables, et nuisent à la république, qui en est innocente. Maintenant que je leur ai répondu, non pas en proportion de leur indignité, mais convenablement à mes mœurs, je dirai un mot de la chose publique. D'abord, pour ce qui regarde la Numidie, soyez tranquilles, Romains, vous avez écarté tout ce qui jusqu'à présent avait défendu Jugurtha : l'avarice, l'ignorance, l'orgueil de vos généraux. Vous avez sur les lieux une armée qui connaît le pays, mais jusqu'ici plus brave qu'heureuse, et affaiblie en grande partie par l'avidité et la témérité de ses chefs. Vous tous donc qui êtes en état de porter les armes, préparez-vous à défendre la république avec moi. Que le malheur passé et la dureté des commandants ne vous effraient plus; vous avez un général qui, dans les marches et les combats, sera votre guide et votre compagnon, et qui ne s'épargnera pas plus que vous. Avec le secours des dieux, vous pouvez tout vous promettre : la victoire, le butin,

l'honneur. Et quand tous ces avantages seraient douteux ou éloignés, il conviendrait encore que les bons citoyens vinssent au secours de la république; car la lâcheté ne sauve personne de la mort, et jamais père n'a désiré que ses enfants vécussent toujours, mais qu'ils fussent estimés et honorés. J'en dirais davantage, Romains[1], si les paroles donnaient du courage à ceux qui n'en ont pas; mais pour les braves j'en ai dit assez.

A cette vigueur mâle et guerrière, à cette austérité brusque, à cette âpreté de style, à cette jactance soldatesque, tous ceux qui ont lu l'histoire ne reconnaissent-ils pas Marius?

Outre les harangues répandues dans les histoires de Catilina et de Jugurtha, il nous reste encore plusieurs autres monuments de l'éloquence de Salluste, ce sont des discours populaires qui appartiennent à l'histoire générale de la république, et deux lettres adressées à César sur les moyens de rétablir les affaires après la victoire de Pharsale. Ces deux derniers écrits peuvent être comparés à ce que nous nommons aujourd'hui brochures politiques.

J. César (100 — 43 avant J.-C.).

Il ne nous reste de César, dit Rollin, que deux ouvrages, qui sont les sept livres de la *Guerre des Gaules*, et les trois de la *Guerre civile*. Ce ne sont, à proprement parler, que des mémoires, et il ne les avait donnés que sur ce pied là: *Commentarii*. Il les composait à la hâte, sans étude et dans le temps même de ses expéditions, uniquement dans la vue de laisser des matériaux aux écrivains pour en composer une histoire. Il y a mis sans doute cette netteté de style et cette élégance qui lui étaient naturelles; mais il a négligé tous les ornements brillants qu'un génie aussi heureux que le sien pouvait répandre dans un ouvrage de cette nature. Cependant, tout simple et négligé qu'il pouvait paraître, on convenait généralement, dit Hirtius, qu'aucun autre écrit, quelque travaillé et quelque limé qu'il fût, n'approchait de la beauté des commentaires de César. Son dessein n'avait été que de fournir des matériaux à ceux qui voudraient en composer une histoire en forme: « En quoi, dit Cicéron, il peut avoir fait plaisir à de petits esprits qui ne craindront point d'en défigurer les grâces naturelles par le fard et l'ajustement qu'ils voudront y ajouter; mais tout homme sensé se donnera bien de garde d'y toucher en aucune sorte, ni d'y faire aucun changement, car rien ne fait tant de plaisir dans l'histoire qu'une brièveté de style si claire et si élégante. » Hirtius emploie aussi la même pensée à

l'égard des écrivains qui songeraient à composer une histoire sur les mémoires de César : « Certainement, dit-il, il leur en fournit le moyen ; mais, s'ils sont sages, il doit leur en ôter l'envie pour toujours. »

Le Thucydide de l'Allemagne, Jean de Muller, confirme ce témoignage dans une de ses lettres :

« Je sens que César me rend infidèle à Tacite ; il est impossible d'écrire avec plus d'élégance et de pureté. Il a la véritable précision, celle qui consiste à dire tout ce qui est nécessaire, et pas un mot de plus. Il écrit en homme d'Etat, toujours sans passion. Tacite est philosophe, orateur, ami zélé de l'humanité, et à tous ces titres il se passionne quelquefois. Si je me fie aveuglément à lui, il peut me mener trop loin ; avec César, je ne cours jamais ce risque. Son discours n'est qu'une suite de faits présentés sous le jour le plus frappant et le plus lumineux, son style est l'image de son caractère. Tandis qu'il renfermait au dedans les passions les plus violentes, à l'extérieur il semblait, comme les dieux, élevé au-dessus de toutes les passions, et rien ne paraissait assez grand pour que l'âme de César pût s'en émouvoir. »

Les commentaires de César ont tout le caractère de franchise d'un soldat ; ses ouvrages sont un chef-d'œuvre d'exactitude historique et géographique, et renferment les documents les plus précieux sur l'art militaire et la politique. Les commentaires furent traduits en français par Henri IV, sous la direction de Florent Chrétien, son précepteur ; c'étaient aussi la lecture habituelle de Sélim Ier, du grand Condé et de Napoléon, qui y puisèrent, sans doute, des leçons propres à aider à la rapidité de leurs victoires et de leurs conquêtes.

Velléius Paterculus (né l'an 19 av. J.-C.).

Velléius Paterculus naquit à Néopolis, environ 19 ans avant J.-C. Dans sa jeunesse, il parcourut l'Orient avec C. Agrippa César, et fut ensuite nommé, par Auguste, préfet de la cavalerie. Il suivit en cette qualité Tibère dans ses expéditions en Germanie, en Pannonie et en Dalmatie, et fut pendant dix-neuf ans son compagnon d'armes et le témoin de ses exploits. Il retourna à Rome avec le prince et fut nommé préteur l'année de la mort d'Auguste. Seize ans après, vers l'an 29 de J.-C., il composa ou acheva l'ouvrage historique qui l'a fait connaître de la postérité. Il paraît qu'il fut

impliqué dans la disgrâce de Séjan, son protecteur, et mis à mort avec lui.

Le seul manuscrit de son ouvrage qu'ont possédé les modernes, fut retrouvé par Béatus Rhenanus, l'ami d'Erasme, au couvent de Musbach, situé dans la haute Alsace; ce manuscrit était tellement défiguré que Béatus assure que le copiste ne comprenait pas assurément un mot de ce qu'il écrivait, et que ce travail fut sans doute imposé comme punition, ainsi qu'il était d'usage, à un moine allemand du moyen âge. Le commencement de l'ouvrage manquait au manuscrit, et l'on en est réduit de la sorte aux conjectures sur le plan de l'auteur.

Cet ouvrage est intitulé *Histoire romaine;* mais il paraîtrait plutôt qu'il a écrit une histoire universelle renfermant un précis de tout ce qui pouvait intéresser les Romains. Le commencement et la plus grande partie du premier livre est perdu; ce qui en reste traite de la Grèce, des royaumes d'Assyrie et de Macédoine, après quoi il y a une lacune qui s'étend sur les cinq cent quatre-vingt-deux premières années de Rome. Le reste du premier livre et le second, que nous avons à peu près entier, contient l'histoire de Rome depuis l'année 582 jusqu'à l'an 785 (170 ans avant J.-C. — 30 après J.-C.). C'est un tableau rapide des temps et des circonstances plutôt qu'une narration des événements. Il aime à développer et à peindre les caractères des différents personnages, et son ouvrage est riche en portraits tracés de main de maître. Il se montre le vengeur de la vertu et l'ami de son pays, sans que cet amour le rende partial envers ses ennemis; mais on ne peut s'empêcher d'être affligé lorsqu'on le voit ensuite descendre jusqu'au rôle indigne d'adulateur de Tibère et de Séjan. Ce qui peut l'excuser, c'est qu'il ne vit pas les dernières années de Tibère, où ce monstre laissa tomber le masque hypocrite dont il avait jusque là caché ses vices, et qu'enfin il pouvait s'être aveuglé sur un prince dont il avait été l'ami et le compagnon d'armes, et à qui il devait sa fortune.

Le président Hénault a dit de Velléius Paterculus qu'il était le modèle des abréviateurs.

Son langage, par sa pureté et son éloquence, annonce le siècle de goût dans lequel il vécut : il est simple, clair et abondant; et quant à sa pensée, elle a toujours de l'élévation et de la dignité. Il y a dans son talent un mélange de simplicité et de noblesse, de grâce et de gravité qui le distingue des autres historiens de Rome. Le nom du consul Vicinius, à qui il dédie son ouvrage, en revenant souvent dans le cours de ses récits, leur donne d'ailleurs

une forme inusitée qui n'est pas sans attrait, parce qu'elle varie le ton de l'histoire et qu'elle est propre à réveiller l'attention du lecteur.

Un des morceaux qui peuvent le mieux faire apprécier le talent de raconter de Paterculus, est sans contredit le récit de la défaite de Varus, dans les forêts de la Germanie, de cette défaite que l'on trouve si éloquemment déplorée dans les annales de Tacite.

« César venait de mettre la dernière main aux guerres de Pannonie et de Dalmatie, lorsque cinq jours après la consommation de cette vaste entreprise, on reçut des lettres funestes de la Germanie; elles annonçaient la mort de Varus, le massacre de trois légions, de trois escadrons de cavalerie et de six cohortes......... Varus Quintilius était d'une famille illustre plutôt que noble, son caractère était doux, ses mœurs paisibles; son âme cherchait le repos comme son corps, et il était plus accoutumé à l'oisiveté des camps qu'aux tumultes de la guerre. La Syrie, dont il fut gouverneur, fit voir qu'il ne méprisait pas l'argent; car, entré pauvre dans cette riche province, il en sortit riche et la laissa pauvre.

» Devenu commandant de l'armée qui était en Germanie, il imagina qu'il avait affaire à des ennemis qui n'avaient de l'homme que la voix et les membres, et que des nations qu'on ne pouvait vaincre par les armes seraient adoucies par l'empire des lois. Rempli de ces pensées, il s'enfonça dans la Germanie comme au milieu de peuples qui auraient joui des douceurs de la paix, rendant la justice du haut d'un tribunal, et traînant en longueur les quartiers d'été qu'il passait dans ces sortes de juridictions. Alors il arriva, ce qu'on ne saurait croire si on ne l'eût éprouvé, que les Germains, race née pour le mensonge, mêlant une extrême fourberie à une extrême cruauté, feignaient chaque jour des procès nouveaux; ils se provoquaient les uns les autres par des outrages, rendant grâce ensuite à la justice romaine de mettre fin à leurs différents, d'adoucir leur férocité par les formes nouvelles d'une discipline inconnue, de terminer enfin, par la loi, des débats qui jadis se terminaient par le sang. Ainsi, ils jetèrent Quintilius dans une telle sécurité, qu'il pensait être au milieu du Forum romain, occupé à rendre la justice en qualité de préteur, et non un général d'armée jeté aux extrémités de la Germanie.

» Alors parut un jeune noble Germain, nommé Arminius, d'un courage intrépide, d'un esprit prompt, d'un génie au-dessus du commun de ces Barbares; il était le fils de Sigimer, prince de la

nation; l'ardeur de son âme brillait dans ses yeux et dans ses traits; il avait autrefois suivi fidèlement nos armes et notre discipline; il avait même obtenu le droit de cité et le titre de chevalier romain. Ce fut lui qui songea à profiter de l'indifférence de notre général pour consommer le crime, n'ignorant pas que nul n'est plus subitement opprimé que celui qui ne craint point, et que la sécurité est le commencement ordinaire des malheurs humains. Il choisit donc d'abord quelques confidents; bientôt il en admet un plus grand nombre; il leur dit et leur persuade que les Romains peuvent être opprimés; il joint l'exécution au projet, et désigne le temps des embûches. Un Germain fidèle, et d'un nom distingué, vient révéler cette entreprise à Varus; mais les destins avaient prévenu les conseils et tenaient enchaîné l'esprit du général romain; car tel est l'ordre des choses que, le plus souvent, celui qui est menacé d'un changement de fortune, méprise les avis de la prudence et semble, ce qui est le comble du malheur, justifier par ses fautes les rigueurs dont il est frappé. Varus refuse donc de croire à la révélation du crime, et il fonde ses espérances sur la bienveillance des Germains, que ses bienfaits doivent lui avoir acquise: ainsi, après ce premier indice, Varus ne laissait point de lieu pour un second.

» D'autres ont raconté, et j'essaierai de raconter ailleurs les détails de cette atroce calamité, la plus sanglante qui, depuis la défaite de Crassus chez les Parthes, ait frappé le nom Romain chez les nations étrangères: en ce moment je ne puis que la déplorer. On vit l'armée la plus brillante et la plus renommée de toutes les armées romaines, par sa discipline, par son courage, par son expérience dans les guerres, périr enveloppée, par la négligence de son chef, par la perfidie de l'ennemi, et par l'injustice de la fortune. Aucune occasion ne lui fut donnée, ni de combattre, ni de s'échapper des lieux où elle était resserrée; plusieurs soldats même subirent des peines pour avoir essayé de se servir des armes et du courage de vrais Romains. Enfermée donc au milieu des forêts et dans les marais, elle expira sous les coups perfides de ces mêmes ennemis qu'elle avait toujours égorgés comme de vils troupeaux, et auxquels sa colère ou son pardon pouvait donner tour à tour la vie ou la mort. Le général trouva plus de courage pour mourir que pour combattre; car, imitateur de l'exemple de son père et de son aïeul, il se perça de son épée; les deux préfets du camp se signalèrent par des conduites différentes dans cette calamité, et autant celle de Lucius Eggius fut mémorable et digne d'éloges, autant celle de Cæionius, son collègue,

fut infâme. Celui-ci, ayant vu périr la plus grande partie de l'armée, alla se rendre à l'ennemi, et aima mieux mourir par le supplice que dans le combat. Pour Vala Numonius, lieutenant de Varus, personnage d'ailleurs estimable par sa probité, il donna à son tour un exemple affreux, en abandonnant l'infanterie, et se hâtant de fuir avec la cavalerie sur les bords du Rhin. La fortune vengea cette perfidie; car il périt dans sa fuite comme les malheureux qu'il avait abandonnés. La cruauté de l'ennemi avait déchiré le corps à demi-brûlé de Varus; sa tête fut tranchée et portée à Maroboduus, qui l'envoya à César, et elle reçut du moins les honneurs de la sépulture, et Varus partagea ainsi le tombeau de ses ancêtres. »

On voit par ce fragment que le récit de Paterculus a de la grâce; que son style a de la rapidité et qu'il est heureusement varié par des pensées fondues dans la narration. L'histoire, sous sa plume, ne fournit pas toujours de semblables détails. Il ne s'arrête ainsi qu'aux événements qui ont de l'importance; les autres sont indiqués seulement dans des espèces d'énumérations qui ont généralement une marche prompte et qui donnent au style une grande élévation et souvent une abondance qu'on ne croirait pas devoir se rencontrer dans un abrégé historique. Voici comment il raconte les exploits de Tibère, sous l'empire d'Auguste :

« Toute la Germanie fut parcourue par nos armes; des peuples d'un nom auparavant inconnu furent domptés; les nations des Cauches furent soumises; toute leur jeunesse, infinie en nombre, redoutable par sa taille énorme, protégée par la position des lieux, vint livrer ses armes, et parut ainsi ensemble avec ses chefs aux pieds du tribunal du général romain, entouré des troupes brillantes et armées de nos soldats. Les Longobardiens furent enchaînés; nation plus féroce encore que les féroces Germains. Enfin ce qu'on n'avait jamais conçu, ce que jamais on n'eût osé tenter, l'armée romaine fut conduite avec ses drapeaux dans un espace de quatre cents milles, depuis les bords du Rhin jusqu'à l'Elbe, qui sépare les Senons et les Hermandiens, etc. »

Un exemple de ce genre est plus sensible lorsque l'historien vient à présenter le tableau de Rome et de la république au moment où Auguste, ayant mis fin aux guerres civiles, rentre dans la capitale de l'empire pour venir présider à sa destinée nouvelle.

« Les guerres civiles furent étouffées après vingt ans de mal-

heurs; les guerres étrangères terminées, la paix rappelée, la fureur des armes partout éteinte; la force rendue aux lois, l'autorité aux jugements, la majesté au sénat; la puissance des magistrats rétablie dans ses anciennes limites, deux préteurs ajoutés aux huit autres, l'antique forme de la république renouvelée; la culture rendue aux champs, l'honneur aux sacrifices, la sécurité aux citoyens; la possession paisible de ses biens à chacun d'eux; les lois anciennes corrigées avec utilité, de nouvelles portées avec prudence; le sénat enfin choisi sans rigueur, mais non pas sans sévérité. »

Voilà un tableau qui ferait honneur au plus parfait écrivain; Paterculus en a beaucoup de ce genre. Mais là où il excelle, c'est dans les portraits. Ceux qu'il trace sont de petits chefs-d'œuvre, qui varient très-heureusement ses abrégés historiques. Voici comment il peint le grand Mithridate.

« En ces temps, Mithridate, roi de Pont, personnage dont on ne peut ni se dispenser de parler, ni parler sans un soin extrême, bouillant à la guerre, élevé par ses vertus, toujours grand par son courage, souvent par sa fortune; général par la prudence, soldat par la valeur, nouvel Annibal par sa haine envers les Romains, s'empara de l'Asie, et fit mettre à mort, en un seul jour et à la même heure, tous les citoyens romains qui y étaient répandus. »

Plus loin il parle ainsi du grand Pompée :

« Distingué par la pureté de ses mœurs, honoré pour sa probité, assez renommé pour son éloquence, avide de puissance, pourvu qu'elle lui fût déférée comme un honneur, et non comme une conquête enlevée par violence; général habile dans la guerre, citoyen modeste dans la paix, si ce n'est qu'il craignait d'avoir des rivaux; constant dans ses amitiés, exorable dans ses offenses; fidèle dans les réconciliations, facile à accueillir l'excuse, n'ayant jamais usé, ou n'ayant usé que rarement de la puissance pour établir sa domination, il pourrait paraître avoir été exempt de tous les vices de l'humanité, si, dans une ville libre et maîtresse des nations, on ne comptait entre les plus grands vices, de ne pouvoir supporter l'aspect d'un homme égal en dignité, lorsque tous les citoyens y sont égaux en droits. »

Le portrait du fils de Pompée mérite d'être cité après celui de ce grand homme.

« Ce jeune homme était grossier dans ses goûts, barbare dans son langage, ardent dans ses transports, d'un courage impétueux,

d'une conception prompte, n'ayant rien de la fidélité de son père, affranchi de ses affranchis, esclave de ses esclaves, jaloux de l'éclat d'autrui et s'humiliant devant les âmes les plus viles. »

Ailleurs il trace le portrait de César :

« Issu de l'illustre famille des Jules, et, comme on le trouve dans les autorités les plus antiques, descendant d'Anchise et de Vénus, il surpassait tous les Romains par sa beauté; doué d'une âme vigoureuse et ardente, magnifique dans ses largesses, élevé au-dessus des qualités ordinaires de la nature humaine; semblable pour la grandeur de ses pensées, pour la promptitude de ses guerres, pour la patience dans le danger à cet Alexandre le Grand; mais n'ayant rien de ses fureurs et de ses débauches, il n'usa du sommeil et de la nourriture que pour les besoins de la vie, jamais pour ses voluptés. »

Il y a dans tous ces portraits une grande rapidité et un talent remarquable à saisir tout ce qui peut donner une juste idée du personnage. Quelquefois Paterculus jette un seul mot dans le récit, pour faire connaître les mœurs de ceux dont il parle, comme lorsqu'il dit en parlant de Fulvia, épouse d'Antoine, *qu'elle n'avait rien d'une femme que le corps.* Ces sortes d'exemples ne sont pas rares dans Paterculus, et ce ne sont pas ceux qui surprennent moins vivement l'admiration du lecteur.

Tacite (54 — 130 ou 134).

Au nom de Tacite se réveillent de grandes pensées dans toutes les âmes. C'est l'historien du crime, le juge des tyrans et le vengeur de la vertu. Il fait sortir du sein des victimes, du milieu des bûchers et du fond des cachots, cette voix éternelle de la conscience du genre humain, qui retentit au travers des cris des mourants et du bruit des chaînes des esclaves. Il peint la corruption dans toutes ses horreurs, la débauche dans toutes ses turpitudes, la servitude dans toutes ses bassesses, le courage dans toute sa gloire, l'innocence dans toute sa pureté. Il pénètre au fond des palais comme un persécuteur de la conscience des usurpateurs, il proclame le triomphe de la vérité et de la morale sur l'oppression des tyrans, il traîne la mémoire des pervers aux gémonies, tandis que l'inconstance du peuple y traîne leurs cadavres; et ceux qui jouissent encore de leurs honneurs, il les flétrit par la gravité de ses récits,

quelquefois par son silence. Il appelle l'avenir au secours de l'innocence persécutée, et après avoir fait trembler les oppresseurs en les nommant, il console l'humanité par des images plus douces, et laisse reposer son implacable justice à l'aspect de quelques vertus qui viennent lui apparaître au milieu de tant de crimes. Terrible aux pervers et aux lâches, admirateur incorruptible du courage et de la liberté, dispensateur inflexible de l'opprobre et de la gloire, historien sévère, écrivain profond, moraliste sombre, philosophe éloquent, tel se présente à nos regards cet homme qui, sous l'oppression des tyrans osa soupirer pour la liberté, rappeler à un sénat dégradé l'honneur des anciens Pères de Rome, parler des vertus de la république, honorer le souvenir de ses derniers vengeurs, et vouer sa haine aux délateurs qui trafiquaient de la fortune de sa patrie et du sang de ses concitoyens.

Tacite (*Cornelius Tacitus*) naquit à Interramna, en Ombrie, l'an 54 de J.-C., d'une famille plébéienne. On ignore l'année de sa mort; il vécut sous Vespasien, Titus et Domitien. En 78, il épousa la fille de Julius Agricola. L'empereur Tacite, qui se faisait descendre de l'historien, ordonna que ses œuvres fussent déposées dans les archives de l'Etat, et que le pouvoir impérial en fît tous les dix ans faire de nombreuses copies. Cependant, malgré tous ces soins, Tacite devint si rare qu'à la renaissance des lettres, le pape Léon X promit une récompense à quiconque retrouverait quelque partie de l'ouvrage perdu. Un moine italien, Angelo Arcomboldi, découvrit dans l'abbaye de Corwey, en Westphalie, cinq livres des *Annales*, que le missionnaire Anschaire avait légués au couvent.

Tacite commença fort tard à écrire l'histoire. Une grande partie de sa vie se passa au milieu des luttes judiciaires, et soit que l'éloquence occupât seule toute sa pensée, soit qu'il n'osât se faire historien avant d'avoir pris les leçons de la méditation et de l'expérience, il sembla longtemps n'ambitionner que la gloire d'orateur. Sous Vespasien, Titus, Domitien, il fut l'honneur du barreau de Rome. Consul sous Nerva, il prononça l'éloge funèbre de Verginius, son prédécesseur, qui trois fois avait glorieusement refusé l'empire, « et qui eut encore, dit Pline le Jeune, l'avantage précieux d'être loué par le plus éloquent des hommes. » (*Epist.*, l. II, 1.)

Cet ouvrage, ainsi que tous les discours prononcés par Tacite, a péri; mais nous avons son premier ouvrage historique, la *Vie de Cn. Julius Agricola*, où il se montre en même temps sublime orateur et profond historien. Il le composa sous Nerva. Peu de temps après il traça le tableau des *Mœurs des Germains*, énergique

et ingénieuse satire des mœurs romaines. Ce ne fut qu'à l'âge de cinquante ans environ, lorsque les vertus de Trajan consolaient le monde, que Tacite entreprit de raconter les malheurs et les crimes des règnes précédents. Il écrivit ses *Histoires*, qui comprenaient les temps écoulés depuis la mort de Néron jusqu'à l'empire de Nerva, et les histoires furent suivies des *Annales*, dont le récit commençait à la mort d'Auguste et se terminait à celle de Néron.

Le temps nous a privé d'une portion de ces chefs-d'œuvre ; nous n'avons plus que le règne de Tibère, la seconde moitié du règne de Claude, la plus grande partie du règne de Néron, ceux de Galba, d'Othon, de Vitellius, et la première année de Vespasien. Ainsi, outre ces parties que le temps a mutilées, les règnes de Caligula, de Titus, de Domitien, sujets si féconds pour le génie, manquent tout entiers. Tacite, comme il nous l'apprend lui-même, se promettait d'écrire aussi dans sa vieillesse l'histoire du règne de Nerva et de Trajan (*Hist.*, liv. I, ch. 1). Il mourut avant de pouvoir l'entreprendre.

Tacite est sans contredit un des écrivains les plus étonnants de l'antiquité. Moins pur et moins abondant que Tite-Live, moins concis et quelquefois moins rapide que Salluste, il est plus imposant, plus grave et plus majestueux que l'un et l'autre. Son imagination est vive et impétueuse, elle saisit la couleur des objets et la fait passer admirablement dans ses courtes descriptions; peintre fécond, il jette les tableaux au milieu des récits et les rends frappants par leur aspect imprévu. Sous sa plume un mot est un portrait ; sobre de détails, il choisit à merveille ceux qui doivent le plus effrayer la pensée, étonner l'imagination, porter dans l'âme une espèce de frémissement et de terreur. Il connaît l'art de l'harmonie, mais il en néglige les effets, à moins qu'ils ne soient propres à peindre les objets tristes et lugubres, où son imagination semble se complaire. Il peint la nature dans le deuil ; il est admirable lorsqu'il raconte des choses qui passent la croyance humaine, les prodiges du ciel ou de la terre, une éclipse soudaine et inattendue, l'épouvante des peuples, le mystère des forêts du Nord, un champ de mort et de carnage ; son style est retentissant et sonore lorsqu'il imite le bruit des camps, le choc des batailles, les désordres des tempêtes ; mais il ne se prête pas de même aux douces images. On lui reproche, dans les écoles, de n'être pas clair : cette erreur vient de ce que sa pensée ne peut pas être facilement aperçue par des esprits qui ignorent les mystères du cœur humain ; quant aux formes de son langage, elles n'ont rien d'obscur : de là vient

qu'on croit souvent avoir saisi sa pensée et qu'on est surpris de ne pouvoir la rendre dans une autre langue, en sorte qu'on a presque toujours besoin d'une explication pour exprimer une idée qu'il renferme dans deux mots. A mesure qu'on étudie Tacite, et que l'intelligence se développe, on est tout surpris de trouver dans ses récits des pensées qu'on n'y avait d'abord pas aperçues; ces sortes de découvertes excitent d'ordinaire dans l'esprit une admiration subite qui s'échappe par une exclamation qu'on aurait peine à retenir : c'est un cri de la conscience qui semble annoncer qu'elle possédait en elle-même une vérité morale que la voix de l'écrivain y a tout à coup réveillée. Ces élans d'admiration sont fréquents à la lecture de Tacite. Il charme l'intelligence du philosophe par la profondeur de son langage, comme il ravit l'enthousiasme du jeune homme par la majesté de ses récits et le terrible effet de ses images. Son style n'a pas la pureté, la nitidité, si cette expression est permise, du siècle classique d'Auguste; mais il a une énergie et une âpreté accommodées aux mœurs qu'il doit peindre, et qu'il n'eût pas peintes aussi heureusement avec les couleurs douces et délicates de la langue de Tite-Live. Il ne manque ni d'action ni de pathétique; mais il excelle surtout dans les émotions de la terreur. Il peint la vengeance mieux que l'amour, et lorsqu'il représente Agrippine traversant les mers avec ses enfants, pour aller solliciter la pitié des peuples, il semble qu'on aperçoit plus dans sa démarche les transports d'une épouse qui veut se venger, que la douleur d'une veuve qui veut être consolée. Tacite ne recherche pas le secret d'arracher des larmes; il a peu de scènes touchantes, et c'est un défaut dans une histoire où les événements pourraient souvent faire naître des émotions plus douces que la continuelle terreur qu'il semble vouloir exciter. Tout est grave et austère dans Tacite; il peint la volupté pour en montrer l'horreur : les tableaux qu'il en fait inspirent presque de l'effroi. Tout, jusqu'à la description des jeux du cirque, porte l'empreinte de la sévérité de son génie. Point de récits développés, point de périodes harmonieuses. Il veut frapper l'esprit par la pensée, et la pensée passe dans son langage avec toute sa gravité.

Il raconte les grands événements d'une manière dramatique. Peu de personnages paraissent dans le récit; il choisit ceux qui jouent les principaux rôles; il varie avec assez d'habileté la narration des affaires de Rome et celle des événements lointains, quoiqu'il n'ait pas, comme Tite-Live, l'art de les mêler l'une et l'autre. Il donne aux récits de la guerre quelque chose de sombre et de farouche; l'intérêt y est cependant habilement ménagé; il

raconte admirablement les séditions militaires, les tumultes des camps, les fureurs de la rébellion. L'éloquence de ses orateurs est pleine et vigoureuse; il les fait monter à propos à la tribune, et prépare par son récit l'effet de leurs harangues. Ces harangues sont moins fréquentes et moins longues que dans Tite-Live, il est vrai qu'elles sont aussi moins variées; mais il est bien supérieur lorsqu'il prête aux personnages de ces discours indirects qui ne sont qu'un développement de la pensée même de l'historien. Ces sortes de discours ne sont alors qu'une réunion de sentences où brille le génie de Tacite. Rien n'est comparable à ces textes où il semble analyser, avec une éloquente brièveté, ce que la circonstance devait inspirer à l'orateur.

Enfin Tacite, sans être un modèle parfait de latinité, est cependant l'écrivain latin qui mérite le plus d'être étudié profondément. Un récit rapide et imposant, une éloquence majestueuse et austère, des pensées morales jetées dans l'histoire de manière à frapper l'esprit du lecteur; de la vivacité dans l'expression, de la profondeur dans les idées; une philosophie grave dans les réflexions, un style plein d'images, tels sont les caractères qui distinguent le génie sublime de Tacite. Aucune langue n'a produit de chefs-d'œuvre plus étonnants que la plupart de ses écrits, et si à côté de ces qualités admirables la critique remarque des défauts qui tiennent principalement à l'état universel des mœurs de son siècle, ils semblent n'être là que pour attester que le génie à ses bornes, et que l'humanité doit toujours se reconnaître dans les plus belles créations de l'esprit humain.

L'histoire de Tibère se présente la première parmi les histoires de Tacite; elle est aussi la plus remarquable par cette gravité de langage et cette profondeur de pensée qui distinguent le génie de l'historien. Cette partie de ses récits est remplie d'événements tragiques qui donnent à l'histoire une couleur solennelle. Le premier qui frappe les regards est la révolte des légions pannoniennes; Tacite a peint ces tumultes militaires avec une brillante énergie. Voyez la description qu'il fait de l'entrée de Drusus dans le camp des rebelles, où Tibère l'envoie pour calmer leurs fureurs.

« Comme Drusus s'approchait, les légions sortirent à sa rencontre comme pour lui rendre un devoir, non avec les marques de joie, comme c'est la coutume, ni avec la pompe brillante d'un ordre militaire, mais dans un appareil de tristesse qui indiquait plutôt le mécontentement que la douleur. Lorsqu'il fut entré dans le camp, ils mettent des gardes aux portes et forment en divers

quartiers des troupes de soldats armés, le reste se précipite en foule autour du tribunal. Drusus était debout faisant signe de la main pour obtenir le silence. Quant aux soldats, s'ils portaient leurs regards du côté de la multitude, le camp retentissait soudain de clameurs tumultuaires, et s'ils se retournaient du côté de César, à ce premier bruit succédait un silence de terreur. C'était tour à tour un murmure incertain, des cris atroces et un silence morne; et suivant ces mouvements divers, les rebelles paraissaient tremblants ou inspiraient l'effroi. »

Le tumulte s'accroît et fait présager des malheurs; Tacite continue :

« La nuit était menaçante et annonçait quelque grand crime, lorsqu'un accident vint remettre le calme, car tout à coup la lune, au milieu d'un ciel serein, parut s'affaiblir. Le soldat ignorant la cause de ce prodige, le reçut comme un pressentiment, et rapportant à ses malheurs la défaillance de cet astre, il comptait que le succès de son entreprise présente lui était promis, si la déesse reprenait son éclat. Aussitôt le camp retentit des sons de l'airain et du bruit des trompettes, et suivant qu'elle se montre plus brillante ou plus obscure, les rebelles s'abandonnent à la joie ou à la douleur. Enfin des nuages étant venus l'envelopper tout à fait, ils la croient ensevelie dans les ténèbres, et comme des esprits une fois frappés par la terreur sont enclins à la superstition, ils s'imaginent que d'éternels travaux leur sont présagés, et déplorent des crimes dont les dieux ont horreur. »

On voit ici, quoique ce ne soit qu'une traduction faible d'un texte admirable, le soin que l'historien a pris de rassembler les plus terribles images. Ses couleurs ont quelque chose de triste et de sombre comme le sujet. C'est le caractère particulier de Tacite, qui semble choisir de préférence ce qu'il y a de plus horrible dans la nature et de plus funeste dans les événements humains. On chercherait vainement dans ses écrits des impressions douces et agréables : les ravages des éléments, les fureurs des tempêtes, les violences des passions de l'homme, les massacres des champs de bataille, tels sont les sujets qui plaisent à son imagination et qu'il reproduit avec une vérité effrayante pour la nôtre. Transcrivons la fin du récit de la révolte des légions pannoniennes.

« Le caractère de Drusus était porté à la violence. Il fait comparaître Vibulénus et Percennius, et les fait mettre à mort. Quel-

ques-uns racontent qu'ils furent ensevelis furtivement dans la tente du prince; d'autres que leurs corps furent jetés hors du camp, pour que leur aspect pût servir d'exemple.

» Alors on recherche les chefs principaux de la rébellion. Les uns dispersés hors du camp sont mis à mort par les centurions ou les soldats des cohortes prétoriennes; d'autres sont livrés par leurs propres compagnons, qui cherchent à témoigner ainsi leur fidélité. L'alarme des soldats était accrue par l'aspect d'une saison prématurée, par des pluies continuelles, par les affreuses tempêtes qui les retenaient sous leurs tentes et les empêchaient de se rassembler, et même de garder leurs troupeaux, qui étaient enlevés par les tourbillons et par les torrents; d'ailleurs la terreur dont le courroux céleste les avait frappés durait encore. « Ce n'était pas en vain que les astres pâlissaient, que les tempêtes » se déchaînaient contre des impies; il n'était point d'autre remède » à leurs maux que d'abandonner un camp funeste et souillé, et de » rentrer dans leurs quartiers d'hiver après avoir expié leurs forfaits. »

Mais si l'on veut juger de l'effet que produisent ces sortes de peintures dans les histoires de Tacite, il faut relire le récit sombre et pathétique des derniers devoirs rendus par l'armée de Germanicus aux restes des légions de Varus, abandonnés dans les forêts de la Germanie, morceau souvent cité et digne de l'être. Le voici :

« Un désir religieux pénètre l'âme du prince de rendre les derniers devoirs aux légions et à leur chef, et une égale pitié pénètre toute l'armée présente, au souvenir de tant de proches et d'amis, des hasards de la guerre et de la destinée des hommes. Cécina est envoyé devant pour sonder la profondeur des bois et jeter des ponts sur les marais et des digues sur les terrains fangeux, le reste des soldats s'avance dans ces lieux désolés et dont l'aspect funeste réveille tant de tristes souvenirs.

» D'abord le camp de Varus avec sa large étendue et ses dimensions montrait la place des trois légions. Ensuite le retranchement renversé, le fossé presque comble indiquaient le lieu où l'armée, déjà détruite, avait fait une dernière résistance. Au milieu paraissaient des ossements blanchis, dispersés ou entassés, suivant que les bataillons avaient fui ou avaient résisté; on voyait de même des débris de traits, des membres de chevaux, des têtes humaines attachés au tronc des arbres; dans les bois voisins s'élevaient les restes des autels barbares, où avaient été immolés les tribuns et les premiers centurions.

» Et ceux qui avaient survécu à ce désastre ou qui avaient rompu leurs chaînes, marquaient les lieux où les lieutenants avaient succombé, où les aigles avaient été enlevées. Ici Varus avait reçu une première blessure ; là, de sa main malheureuse, il avait trouvé la mort par un coup fatal. Sur ce tribunal, Arminius avait harangué ses soldats ; en cet endroit il avait fait dresser les instruments du supplice des captifs ; en cet autre il avait creusé des fosses profondes ; ailleurs il avait traîné nos drapeaux et nos aigles, ajoutant l'outrage à la victoire.

» Ainsi l'armée, six ans après cette sanglante défaite, rendait les derniers honneurs aux ossements des trois légions, et comme personne ne reconnaissait dans ces misérables restes les cadavres des Romains ou des Barbares, les soldats émus de rage et de douleur confiaient à la terre tous ces ossements, comme si tous eussent été ceux de leurs frères et de leurs compagnons, et s'encourageaient à la vengeance contre leurs ennemis. »

Quel tableau ! on croit assister soi-même à cette triste sépulture. Tout est présent aux regards du lecteur : les os blanchis, les instruments du supplice, les crânes suspendus, les aigles traînés dans la poussière, les autels barbares. Tacite fait tout voir, et il n'y a rien dans ces images qui ne porte au fond de l'âme une impression douloureuse. Quelle grande idée que celle d'avoir fait survivre au désastre quelques malheureux échappés à l'esclavage, qui racontent à leurs compagnons d'armes les détails de cette journée ! Tout est admirable dans le récit, et il n'y a pas jusqu'à la triste nécessité où les soldats sont réduits d'honorer également les cadavres des Romains et ceux des Barbares, qui ne fasse frémir la pensée. C'est un trait de génie qui jette sur tout le tableau une couleur plus sombre et plus touchante.

Voici un récit plus étendu où nous trouvons les formes dramatiques et animées qui donnent tant de vie à toutes les histoires de Tite-Live, c'est celui où est rapportée la mort du vertueux Thraséa et celle de quelques autres Romains enveloppés dans sa ruine.

« Après avoir mis à mort tant de personnages illustres, dit Tacite, Néron enfin résolut d'exterminer la vertu même dans la personne de Thraséa Pétus et de Baréa Soranus, auxquels il portait depuis longtemps une haine profonde. Mais ce qui l'enflammait particulièrement contre Thraséa, c'était le souvenir du courage que ce sénateur avait autrefois montré, en sortant du sénat au moment où l'on allait délibérer sur la mort d'Agrippine ; c'était aussi parce que dans les jeux de la jeunesse, Thraséa avait montré peu

de zèle et d'intelligence, ce qui avait offensé le prince d'autant plus profondément qu'on avait vu ce même sénateur briller dans un rôle tragique qu'il avait joué à Padoue, sa patrie, dans des jeux de ceste institués par le Troyen Anténor.

» Ajoutez que le jour où le préteur Antistius allait être condamné à mort pour des outrages lancés contre Néron dans un libelle, Thraséa osa proposer un avis plus modéré et le fit triompher dans le sénat. Pour comble, le jour où les honneurs divins étaient décernés à Poppéa (seconde femme de Néron), il refusa de paraître en public et n'assista pas même à la pompe funèbre. C'étaient là autant de motifs de haine que Capiton Cossutianus prenait d'autant plus de soin de réveiller dans l'âme de Néron, que ce courtisan, outre son affreux penchant pour le crime, était lui-même l'ennemi de Thraséa depuis que par son crédit celui-ci l'avait fait succomber dans l'affaire de concussion que les ambassadeurs Ciliciens avaient intentée contre lui. »

Peut-être dans ce début pourrait-on reprendre le soin minutieux avec lequel l'historien recherche les moindres motifs qui ont pu enflammer le courroux de Néron contre Thraséa. La circonstance des jeux de la jeunesse où ce sénateur avait montré peu de zèle et d'intelligence, est faible à côté de cette courageuse fierté qui l'avait fait sortir du sénat dans des moments où sa conscience était soulevée par l'aspect de la servitude et de la lâcheté des autres sénateurs, et cette circonstance peut-être assimilée à quelques autres qu'on remarque dans Tacite et qui sont trop peu importantes, nous ne disons pas pour être recueillies, mais pour l'être avec cette gravité de langage qui ne convient qu'aux observations d'un haut intérêt.

Il serait trop long de traduire la suite de ce début, où l'on voit d'un côté ce Cossutianus Capiton exciter à la vengeance le cœur de Néron par des discours pleins de fureur; de l'autre les amis de Thraséa accourir dans sa maison, lui porter des avis contraires, mais tous se réunir dans ce conseil unique, qu'il convenait à sa renommée de conserver dans ce danger extrême la dignité qui jusqu'à ce moment avait illustré sa vie. Voici le reste du récit.

« Le lendemain (jour marqué par l'accusation), deux cohortes prétoriennes occupèrent en armes le temple de Vénus. L'entrée du sénat était assiégée par une multitude de citoyens qui prenaient peu de soin à cacher leurs glaives, et des compagnies de gens de guerre étaient dispersées dans les marchés et les lieux publics. C'est à l'aspect de cet appareil militaire, c'est au milieu des me-

naces de ce peuple armé que les sénateurs entrèrent dans le temple. Le questeur parla au nom du prince. Il n'interpellait aucun sénateur en particulier, mais il leur reprochait à tous de négliger leurs fonctions publiques et d'encourager par leur exemple les chevaliers romains à s'abandonner à une lâche mollesse. « Quoi d'é-
» tonnant, en effet, que ceux-ci négligeassent d'accourir du fond
» de leurs provinces, lorsque la plupart des sénateurs consulaires ou
» pontifes préféraient jouir dans l'oisiveté des douceurs de leurs
» jardins! » Ce mot fut un premier signal pour les accusateurs et leur tint lieu de prétexte. Ce fut Cossutianus qui commença à parler; Marcellus vint ensuite et s'exprima avec plus de violence encore, s'écriant : « Qu'il était ici question de la république tout entière, et
» que la clémence du prince était à la fin fatiguée par l'obstination
» des sujets. Que les sénateurs avaient été trop indulgents jusqu'à
» ce jour, en souffrant les rébellions de Thraséa, et les fureurs sem-
» blables de son gendre Helvidius Priscus et celles de Paconius
» Agrippinus, héritier de la haine de ses pères envers les princes,
» et l'insolence de Curtius Montanus, qui avait osé outrager la puis-
» sance par des libelles odieux. Qu'il était du devoir d'un consulaire
» d'assister au sénat, d'un prêtre d'être présent aux vœux publics
» pour le prince, d'un citoyen de participer aux serments de fidé-
» lité; et comment Thraséa pouvait-il déroger aux lois et aux céré-
» monies anciennes sans se déclarer traître à la patrie et ennemi
» de l'empereur? Puisqu'il avait coutume de faire le sénateur et de
» protéger les ennemis de la majesté suprême, qu'il vînt au sénat,
» qu'il indiquât ce qu'il fallait corriger ou changer dans l'Etat, il se-
» rait plus aisé de souffrir ses censures contre chaque partie du
» gouvernement, que de le voir tout condamner à la fois par son
» silence. Etait-ce la paix du monde qui lui déplaisait, ou bien les
» victoires remportées sans pertes par les armées romaines? Qu'on
» se gardât d'encourager l'ambition funeste d'un particulier qui s'af-
» fligeait du bonheur universel, qui paraissait dans les places pu-
» bliques, dans les temples, au théâtre, avec l'aspect d'un homme
» qui est partout comme dans une solitude, qui semblait enfin vou-
» loir effrayer sa patrie en la menaçant de son exil. Les décrets du
» sénat ne lui semblaient pas des décrets; Rome enfin avec ses ma-
» gistrats n'était plus Rome pour lui. Qu'il allât donc porter sa vie
» loin d'une patrie dont il avait dès longtemps dépouillé l'affection,
» dont aujourd'hui il ne supportait plus l'image. »

» Tandis que Marcellus, le regard enflammé, menaçant de la voix et du geste, s'emportait à ces sortes de violences, le sénat n'était pas seulement effrayé de ce genre de péril, auquel il était

accoutumé; mais une terreur plus profonde pénétrait au fond des cœurs à l'aspect des soldats en armes qui entouraient le temple. En même temps ils représentaient à leur pensée l'image vénérable de Thraséa, quelques-uns même déploraient le sort d'Helvidius, qui allait porter la peine d'une alliance innocente. « Qu'avait-on à » reprocher à Agrippine, sinon la triste fortune de son père, que » la cruauté de Tibère avait mis à mort comme à cause de sa » vertu? Pour Montanus, dont la jeunesse était pure, il irait donc » subir l'exil, pour avoir laissé échapper son génie dans un poëme » qui n'avait rien de criminel? »

» Cependant Ostorius Sabinus, accusateur de Soranus, entre dans le sénat; il lui reproche d'abord ses amitiés avec Rubellius Plautus, et l'accuse d'avoir géré le proconsulat d'Asie dans les intérêts de sa gloire, bien plus que dans les intérêts de l'empire, et d'y avoir alimenté les séditions. C'étaient là d'anciens griefs. Un grief récent, mais qui faisait tomber sur le père les fautes de sa fille, c'était que celle-ci avait distribué des largesses à des mages. La piété de Servilia avait en effet donné lieu à cette accusation : guidée par son amour filial et égarée à la fois par une imprudence de jeunesse, elle avait consulté les devins, mais seulement pour savoir si sa famille échapperait à ce danger, si Néron se laisserait apaiser, ou si la sentence du sénat n'aurait rien de redoutable.

» On l'appelle donc au sénat; le père et la fille s'arrêtent devant le tribunal des consuls. D'un côté c'est un vieillard accablé d'ans ; de l'autre une jeune femme qui touche à peine à sa vingtième année, et qui, ayant vu depuis peu son époux Annius Pollion chassé en exil, présente l'aspect d'une veuve inconsolée. Elle ose à peine porter ses regards sur son père, dont elle paraissait avoir aggravé les dangers. Alors l'accusateur l'interroge si elle n'a pas vendu ses ornements nuptiaux et le collier qu'elle portait à son cou pour en consacrer le prix à faire des sacrifices et des conjurations magiques. A ces mots elle se roule par terre, et répandant des larmes après un long silence, elle embrasse l'autel et s'écrie : « Non, je n'ai ni conjuré les dieux impies, ni fait des » offrandes sacriléges, ni adressé à aucune divinité des prières fu- » nestes; tous mes vœux ont été de demander aux dieux que vous, » César, et vous, sénateurs, vous conserviez un si bon père à mon » amour. Ainsi j'ai sacrifié mes pierreries et mes vêtements, et les » ornements de ma dignité, comme j'eusse sacrifié mon sang et ma » vie, si on me les eût demandés. J'atteste ces hommes présents, » dont je n'ai connu précédemment ni le nom ni les actes mystérieux; » si j'ai parlé du prince, son nom a été dans ma bouche mêlé parmi

» celui des dieux. Du reste, mon père ignorait tout; si j'ai failli, je
» suis seule coupable. »

» Comme elle parlait encore, Soranus s'écrie à son tour : « Que
» sa fille n'était point allée avec lui dans sa province; qu'elle n'avait
» pu ni être connue de Plautus, à cause de son âge, ni prendre part
» aux actions qu'on reprochait à son époux; que si elle était cou-
» pable, c'était d'un excès de tendresse filiale; qu'elle n'eût donc
» pas de part à ses dangers, quel que fût le sort qu'on lui préparât
» à lui-même. »

» Et comme en parlant ainsi il courait recevoir les embrassements de sa fille qui se jetait dans ses bras, les licteurs vinrent se mettre au devant de l'un et de l'autre. Bientôt on entendit les témoins, et autant la cruauté de l'accusation avait excité de pitié dans le cœur des juges, autant le témoignage d'Egnatius fit naître d'indignation. C'était un client de Soranus, qui alors était venu se vendre pour opprimer son ami; il paraissait devant les juges avec l'autorité d'un philosophe stoïque, présentant l'image de la vertu dans son extérieur composé, mais cachant au fond de son cœur la perfidie, la scélératesse et l'avarice qui le dévoraient. L'argent vint mettre à découvert ces vices cachés, et l'on apprit alors que s'il faut se garder des hommes enveloppés de fraudes et souillés de crimes publics, il ne faut pas moins se garder des philosophes qui cachent la trahison sous les apparences d'une morale austère, et leur haine sous les dehors de l'amitié.

» Le même jour vit cependant l'exemple honorable de Cassius Asclépiodotus, fameux dans toute la Bythinie par son crédit et ses richesses, qui, après avoir été attaché à Soranus dans sa fortune, ne l'abandonna pas dans son malheur, et qui fut dépouillé de tous ses biens et envoyé en exil. Double exemple qui montre comment la justice des dieux fait sortir des bons ou des mauvais enseignements de la morale, des traits de courage ou de lâcheté.

» On donne à Thraséa, à Soranus et à Servilie le choix de leur mort. Helvidius et Paconius sont chassés de l'Italie. Montanus est accordé aux supplications de son père, à condition qu'il s'éloignerait des affaires publiques. Quant aux accusateurs Eprius et Cossutianus, chacun d'eux eut pour récompense cinq millions de sesterces; Ostorius en eut douze cent mille, avec les honneurs de la questure. Alors on envoya à Thraséa, vers la fin du jour, le questeur du consul. Il était dans ses jardins, où il avait reçu une foule de citoyens et de dames illustres, et où il s'était longtemps entretenu avec Démétrius, philosophe de la secte des cyniques, avec lequel il cherchait, autant qu'on en pouvait juger par leur

grave attention et par les propos élevés qu'ils laissaient échapper au milieu de leurs conférences, à s'instruire de la nature de l'âme et de sa séparation d'avec le corps. Cependant Domitius Cécilianus, intime ami de Thraséa, était accouru auprès de lui pour lui apprendre la sentence du sénat. A cette nouvelle tous les assistants versent des pleurs et poussent des plaintes; mais Thraséa s'empresse de les exhorter à s'éloigner et à ne pas mêler leurs dangers avec la fortune d'un condamné. Arria veut partager les derniers moments de son époux et suivre l'exemple de sa mère. Thraséa la supplie de supporter la vie et de ne pas enlever à leur fille commune l'unique soutien qui lui reste.

» Alors il s'avance vers la porte, et c'est là que le questeur le rencontre, le visage calme et même assez joyeux, parce qu'il avait appris que son gendre Helvidius n'était condamné qu'à sortir de l'Italie. Il reçoit le sénatus-consulte et entre dans sa chambre, suivi d'Helvidius et de Démétrius; il tend ses deux bras, fait ouvrir ses veines, et après que son sang a coulé, il le répand sur la terre en faisant approcher le questeur, et s'adressant à lui : « Faisons » cette libation, lui dit-il, à Jupiter libérateur. Regarde, jeune » homme, que les dieux toutefois détournent ce présage! mais tu » es né dans un temps où il est utile de se fortifier par des exemples » courageux. » Ensuite, comme il souffrait cruellement de la lenteur de la mort, il se retourna vers Démétrius..... »

Ainsi se termine ce qui nous reste de l'histoire de Néron et du supplice de quelques Romains vertueux.

Tacite n'est pas seulement un narrateur entraînant, il est aussi un moraliste plein d'éloquence. Il est le juge du crime et le vengeur de la vertu. Il découvre les passions qui se tenaient cachées dans les replis du cœur, et qui trouvaient un asile dans la solitude des palais. Avec quelle profondeur il les a pénétrées! Il attaque les tyrans dans leurs retraites; il les arrache aux ténèbres où ils s'ensevelissent eux-mêmes comme par l'horreur qu'ils ont de la lumière; et, les dépouillant du voile effrayant dont ils s'enveloppent, il les montre dans leur nudité, et il épouvante l'humanité de leurs vices. Cette pénétration du génie de Tacite, cette profondeur de sa pensée, brillent surtout dans la partie de ses *Annales* où il fait l'histoire de Tibère. Il sait flétrir à la fois les soupçons ombrageux du tyran et les rampantes flatteries de ses adulateurs. Il lui suffit souvent d'un seul mot pour donner une idée de l'odieuse dissimulation du prince. Tibère, au commencement de son règne, affecte de ne rien entreprendre que de l'autorité des consuls, pour

laisser au peuple une apparence de liberté ; et Tacite, en rapportant ce premier trait d'une hypocrite modération, se contente d'ajouter :

« Il semblait laisser revivre les formes de l'ancienne république, incertain de sa domination et de la manière de l'exercer. »

Un peu plus loin, il le représente prononçant, devant le sénat, un discours plein d'obscurités, au sujet de cette même puissance qu'il feint de redouter.

« Discours plus rempli de vaines apparences que de bonne foi, ajoute l'historien, car Tibère, qui, par un effet soit de sa nature, soit de l'habitude, était obscur même dans les choses qu'il ne voulait point dissimuler, enveloppait son langage de formes bien plus incertaines et plus mystérieuses, maintenant qu'il s'efforçait de déguiser toute sa pensée. »

Ailleurs, il réunit sous ses couleurs les ministres de Tibère et Tibère lui-même, et il les flétrit à la fois par un trait unique. Ainsi, après avoir montré l'empereur dévorant avec jalousie la douleur des succès de Germanicus et de la gloire d'Agrippine, il ajoute ces paroles :

« Séjan envenimait encore ses plaintes et aigrissait le cœur de son maître, et, comme il connaissait son caractère, il jetait dans l'avenir ces semences de haine, pour les faire éclore et les recueillir plus tard. »

Quelquefois, après avoir montré la passion violente de l'empereur dans les affaires qui touchaient à sa haine particulière contre tout ce qui lui présentait une image de liberté, il le montre feignant de protéger la liberté dans les affaires qui n'intéressent point sa sombre jalousie. Ainsi on l'avait vu en plein sénat faire opiner à haute voix les sénateurs en sa présence, au sujet d'un libelle dirigé contre lui ; et Tacite se hâte de raconter aussitôt les détails d'une autre discussion relative à des histrions, « où Tibère assistait en silence, dit l'historien, laissant au sénat ce vain simulacre de liberté. »

Il n'omet enfin aucun de ces traits frappants qui caractérisent la dissimulation de la perversité. Un Romain nommé Libon ayant été secrètement accusé d'avoir tramé des complots contre ce prince, celui-ci, plein de fureur, prépare la ruine du jeune patricien.

« Lui-même, dit Tacite, il l'orne de la préture, l'admet à ses entretiens familiers, ne lui marquant ni de l'aversion par son

accueil, ni du courroux par ses discours (tant il était habile à cacher sa haine), et lorsqu'il eût pu empêcher Libon de donner suite à ses actions ou à ses propos, il aimait mieux lui laisser sa sécurité, afin de mieux connaître ses pensées. »

Des accusations semblables reparaissent dans un autre endroit. On sait qu'elles étaient toujours suivies du dernier supplice. Ici c'était un poëte qui avait été condamné à mort. Voici les dernières paroles de Tacite :

« Tibère se plaignit de cette rigueur au sénat, en termes enveloppés, suivant sa coutume, louant toutefois la piété des patriciens, qui allaient jusqu'à venger, par de telles sévérités, les moindres injures du prince; mais blâmant des supplices aussi prompts pour de simples paroles.... C'est pourquoi il fut fait un sénatus-consulte portant que les décrets du sénat ne seraient enregistrés que le dixième jour, et que cet intervalle serait accordé avant l'exécution des condamnés. Mais le sénat n'acquérait pas pour cela le droit de se repentir de ses sentences, et le temps n'apportait aucune indulgence dans l'âme de Tibère. »

Voilà des traits de génie tels qu'aucun historien n'en offrit jamais de semblables. Ils perdent beaucoup de leur énergie lorsqu'ils sont ainsi isolés du récit; mais ils suffisent encore pour donner une idée de l'effet qu'ils produisent dans la langue de Tacite, et aux endroits même où il les place avec un admirable discernement. Il ne faut pas croire qu'il les prodigue à dessein pour donner à son style une couleur extraordinaire, ils se présentent d'eux-mêmes au milieu des récits où l'écrivain fait l'histoire du cœur humain; ils donnent de la vie à ses peintures, et ce qui fait une grande partie de leur charme aux yeux de toutes les espèces de lecteurs, c'est que plus ils sont profonds, plus on s'attribue de gloire d'avoir pénétré aussi avant que l'historien dans les replis du cœur humain.
Quelquefois, voulant expliquer certains actes de conduite, il feint de laisser au lecteur le plaisir de choisir entre plusieurs causes qu'il lui assigne, et qu'il présente comme d'une manière douteuse. Ceci est fréquent dans Tacite. Pison, coupable du meurtre de Germanicus, est appelé en Italie. Des bruits se répandent parmi les peuples, qu'il a essayé de se montrer aux soldats.

« Alors, dit l'historien, pour éviter les soupçons qui l'accusent, ou peut-être parce qu'il y a toujours de l'incertitude dans les résolutions de ceux qui ont peur, il s'embarque sur le Nar, etc. »

En d'autres endroits, c'est une simple pensée liée essentiellement

au récit, mais qui surprend subitement l'esprit du lecteur, parce qu'en même temps qu'elle termine une narration, elle réveille une foule de réflexions qu'un écrivain ordinaire n'eût pas songé à faire naître. Camille a remporté des victoires en Afrique, Tibère loue ses exploits, le sénat lui décerne le triomphe, Tacite ajoute: *Cet honneur ne lui fut point funeste à cause de l'obscurité de sa vie.* Trait de génie admirable, qui rappelle en un moment tous les dangers qui menaçaient les grandes renommées dans ces temps de servitude. Cette même pensée se reproduit ailleurs, mais pour ainsi dire retournée, lorsque Tacite dit, en parlant du pontife Pison, qui mourut de mort naturelle : *Chose rare et prodigieuse, à cause de l'éclat de sa vie.*

Voici un autre trait qui est encore plus frappant. Tibère est sur le point d'expirer. Le bruit même s'est répandu qu'il est mort.

« Caligula, dit Tacite, sortait accompagné d'une foule immense de courtisans, pour aller prendre possession de l'empire, lorsque tout à coup on apporte la nouvelle que Tibère reprend sa voix et ses sens, et qu'il appelle ses gens pour avoir à manger. Soudain la terreur se répand parmi les courtisans de Caligula, tous se dispersent, et chacun, rempli d'alarmes réelles, feint d'ignorer le sujet de ce tumulte. »

Pour juger ce qu'il y a d'admirable dans ce peu de mots, il faut d'abord se demander si un esprit ordinaire se serait arrêté à un récit aussi simple. Il avait à peindre l'adulation trompée, un mélange de sentiments divers qui se pressent dans l'âme des flatteurs, la joie de la mort de Tibère, les flatteries du nouvel empereur, une terreur subite, un air de sécurité : quel beau sujet de narration pour un autre historien! Ici tout est peint dans deux lignes; mais quel peintre et quel moraliste que Tacite!

Tacite se livre rarement à ces considérations générales sur l'état présent des esprits, telles que nous en avons vu dans Salluste. Quelquefois seulement, après avoir rapporté les traits de bassesse et de lâcheté dont l'histoire de ces temps est remplie, il ne peut contenir son courroux, et il le laisse éclater au milieu de ses récits. Dans une circonstance où l'on avait vu quelques sénateurs disputer de servilité pour Tibère, et d'autres conserver quelques traces de liberté, l'historien s'arrête et s'écrie :

« Je ne me suis proposé de rapporter, parmi les sentences diverses, que celles qui sont remarquables par le courage ou la lâcheté; car le principal devoir de l'histoire, à mon avis, c'est de sauver les

vertus de l'oubli, et tout à la fois d'opposer d'avance, aux discours et aux actions des pervers, les jugements de la postérité et la crainte de l'infamie. D'ailleurs cette époque est tellement dégradée, tellement souillée par l'adulation, que non-seulement les premiers citoyens de l'empire, qui avaient besoin de défendre leurs honneurs par leur condescendance, mais encore tous les consulaires, la plus grande partie de ceux qui avaient exercé la préture, les simples sénateurs eux-mêmes, s'empressaient à l'envi d'adopter ce qu'il y avait de plus honteux dans la servitude. On rapporte que Tibère, toutes les fois qu'il sortait du sénat, avait coutume de s'écrier en langue grecque : *O hommes nés pour être esclaves!* Ainsi le plus violent ennemi de la liberté publique ne pouvait supporter cette abjecte patience de l'esclavage. »

Tel est le langage de Tacite, langage vertueux et digne d'un historien qui se propose, comme il le dit lui-même, de flétrir la lâcheté pour honorer le courage. Jamais écrivain ne remplit avec plus de dignité cette belle mission de l'histoire ; s'il s'interrompt dans ses récits, c'est pour invoquer les jugements de la postérité et donner plus de solennité à ses propres sentences. Ainsi l'avenir est rendu présent par l'invocation de l'historien, et le crime, même alors qu'il est triomphant, est cité tremblant devant ce tribunal, dont les oracles rendus présents par la voix de Tacite, restent seuls équitables au milieu de la lâcheté où les tyrannies ont plongé les autres juges de la vertu.

On trouve dans Tacite d'autres passages également remarquables où il s'interrompt ainsi lui-même, soit pour demander pardon au lecteur des affreuses images de corruption qu'il est obligé de lui présenter, soit pour invoquer les sentences de l'avenir contre la lâcheté des pervers. Mais le plus souvent il lui suffit de peindre le vice, ou de le nommer pour le flétrir. Lisez le portrait de Séjan, de ce favori de Tibère, plus cruel, plus corrompu que son maître, et qui effraya si longtemps l'empire par l'aspect de sa dépravation.

« Séjan, dit l'historien, suivit dès sa jeunesse la fortune de César, petit-fils du divin Auguste, et le bruit public l'accusa de s'être prostitué aux brutales fureurs du prodigue et riche Apicius. Bientôt il enchaîna tellement, par ses artifices, l'esprit de Tibère, que ce prince, dissimulé envers tout le monde, finit par n'avoir plus de secret pour lui. Ce n'était peut-être pas tant un effet de l'habileté de ce favori (car en cela même il trouva des maîtres), qu'un effet de la colère des dieux envers l'empire romain, auquel il fut également funeste et par sa vie et par sa mort. Son corps

supportait la fatigue, et son esprit audacieux était propre également à dissimuler ses pensées et à calomnier celles d'autrui; à la fois rampant et orgueilleux; modéré en apparence, et dévoré réellement d'un immense amour du pouvoir; employant, pour y parvenir, les largesses de la dépense, plus souvent la vigilance et l'habileté, qualités funestes lorsqu'elles servent à conquérir la puissance. »

Après avoir peint le favori, l'historien veut-il peindre le maître : il saisit le moment où le lecteur, déjà confident de tous ses crimes, peut vouloir connaître jusqu'à quel point une âme aussi dégradée se laisse apercevoir dans les traits mêmes de sa figure. C'est une idée morale bien profonde que celle qui cherche à montrer, sur le front du scélérat, l'image de la dépravation de son âme. On sait que Tibère, vers la fin de sa vie, résolut d'aller cacher sa vie dans la solitude; l'historien s'exprime en ces termes :

« Quoique, d'après l'opinion de la plupart des historiens, j'aie rapporté la cause de ce départ aux artifices de Séjan, cependant en considérant que la retraite de Tibère dura encore six ans après le meurtre du favori, aussi mystérieuse qu'auparavant, je suis vivement frappé de la pensée, s'il ne conviendrait pas mieux de l'attribuer à lui-même; à lui, dis-je, qui, lorsqu'il rendait publiques, par ses actions, ses cruautés et ses débauches, s'efforçait de les cacher dans la solitude. Quelques-uns pensaient que dans sa vieillesse il avait aussi horreur de sa propre image, de son corps long, maigré et courbé, de sa tête dépouillée de cheveux, de son visage couvert de taches livides, et quelquefois d'horribles remèdes : quoi qu'il en soit, dans son séjour à Rhodes, il évitait l'aspect des hommes et cachait à leurs regards ses voluptés. »

Quel homme, quel tyran, à cette peinture, ne serait frappé d'horreur? L'âme tout entière de Tibère avait passé dans ses traits, et comme il n'en pouvait supporter l'image, il les cachait de même aux humains. Justice adorable de la Providence, qui poursuit le crime dès cette vie par la seule horreur qu'il a de lui-même; mais justice admirable de l'historien, qui arrache le coupable à ses déserts et découvre au monde cette figure hideuse qui s'épouvante elle-même, pour effrayer à leur tour par cette image la pensée des autres tyrans.

Le génie de Tacite semble se créer des expressions toujours nouvelles lorsqu'il s'agit de peindre le tableau du vice et les tourments du remords. Dans un autre endroit, c'est Tibère lui-même qui s'exprime ainsi, en écrivant au sénat :

« Que vous écrirai-je, comment vous écrirai-je, ou même que ne vous écrirai-je pas en ce temps malheureux? Si je le sais, que les dieux et les déesses accablent ma vie par des tourments plus cruels encore que ceux dont je me sens périr chaque jour. »

Et aussitôt l'historien ajoute :

« Tant sa conscience trouvait de supplices dans ses crimes et dans ses infamies! Et ce n'est pas en vain que le plus sage des philosophes avait accoutumé de dire que si l'on découvrait le cœur des tyrans on le verrait déchiré de mille blessures; car de même que le corps des victimes expire sous les coups des bourreaux, l'âme des tyrans est tourmentée par leurs propres cruautés, par leurs fureurs et par leurs violences. Et quant à Tibère, ni sa fortune ni ses solitudes ne le prémunissaient contre de tels supplices, et il cédait malgré lui au besoin d'avouer ses tourments. »

Dans l'histoire de Claude on pourrait de même montrer cet art profond de Tacite à deviner la corruption du cœur humain, soit qu'il peigne les sales débauches de Messaline, qui, *dégoûtée des plaisirs faciles, se précipite dans des voluptés inconnues, et pour qui le dernier degré d'infamie est le dernier aiguillon des plaisirs;* soit qu'il représente Néron, *impatient de la lenteur dans le crime;* ou enfin le caractère âpre de Burrhus, *qui est contraint d'assister aux infamies de son maître, triste et applaudissant.* Dans l'histoire de Néron les récits sont plus à découvert, parce que le caractère du prince n'est pas dissimulé.

Mais le lecteur trouve à se dédommager par des beautés morales d'un autre genre, et si l'historien peint la dépravation telle qu'elle se montre, sans voile et sans pudeur, souvent il descend au fond de la conscience des pervers, et il découvre au monde ce qui se passe d'horrible et de cruel dans ces âmes si tranquilles en apparence au milieu des délices du crime. Avec quel éclat d'éloquence il fait alors entendre le cri du remords, ce cri vengeur de la vertu et de la Providence! Néron a pu trouver parmi ses esclaves des instruments d'un parricide, et parmi ses flatteurs des apologistes pour le justifier aux yeux du sénat et du peuple. Mais lui-même, qui le sauvera de sa conscience? Déjà son supplice est prêt, et tandis que le meurtrier croit dissimuler ses terreurs en inventant des prétextes, l'historien soulève le voile et venge les droits de la nature, en mettant au grand jour ce que la préméditation du crime a laissé de traces dans l'âme du parricide.

« Néron, dit Tacite, n'aperçut l'énormité du forfait que lorsqu'il

fut commis. Le reste de la nuit on le voyait tantôt immobile et dans un silence morne, tantôt se levant comme frappé de terreur, l'esprit agité, hors de lui, appelant le retour de la lumière, comme devant mettre fin à ses jours. Et d'abord, sur l'avis de Burrhus, les centurions et les tribuns vinrent, par leurs adulations, le rappeler à l'espérance, prenant sa main et le félicitant d'avoir échappé à un danger imprévu et aux attentats de sa mère. Ses amis ensuite se précipitèrent dans les temples, et dès que l'exemple fut donné, les villes voisines de la Campanie témoignèrent une joie semblable par des ambassades et des sacrifices. Cependant des sentiments divers se peignaient sur son visage, et sa tristesse semblait attester tour à tour ses regrets de ne pouvoir mourir, et la douleur de la mort de sa mère. Enfin, comme l'image des lieux ne change point aussi facilement que les traits des hommes, il ne pouvait supporter l'aspect accusateur de la mer et de ses rivages; quelques-uns allaient jusqu'à croire qu'on entendait un son de trompette sur les collines d'alentour, et des gémissements sur le tombeau d'Agrippine, et Néron, poursuivi par tant d'images funestes se retira à Naples, d'où il écrivit au sénat. »

Il faut savoir gré à l'éloquent historien, qui, sans quitter le rôle de narrateur, venge l'humanité par des peintures si effrayantes. C'est ainsi que le génie s'ennoblit lui-même en prêtant sa voix à la conscience du genre humain, à cette conscience que le crime ne saurait étouffer, et qui semble être dès cette vie le commencement de la justice éternelle.

La *Vie d'Agricola* peut être considérée comme un vrai panégyrique. La Harpe dit que c'est le chef-d'œuvre d'un homme qui n'a fait que des chefs-d'œuvre. Tacite, par l'heureuse fécondité de son génie, sait faire d'un personnage assez obscur un héros comparable aux plus grands hommes de l'antiquité. Il peint d'abord avec une simplicité admirable les talents et les vertus d'Agricola; ensuite, s'arrêtant sur une partie plus importante de sa vie, il entre dans des développements du plus haut intérêt. Ce n'est plus le simple abrégé d'une vie peu féconde : c'est le récit d'une grande bataille, ce sont des personnages mis sur la scène, des généraux qui haranguent, de longues et de brillantes descriptions du combat, les détails de la victoire et de la fuite, du carnage et du triomphe, enfin tout ce qui distingue les mouvements animés d'une grande composition. L'admiration est au comble pour Agricola; mais bientôt un intérêt touchant s'attache à lui lorsqu'on le voit, à cause de ses victoires, courir le plus

grand danger à la cour de l'empereur, être obligé d'employer plus d'art pour faire oublier sa gloire qu'il ne lui en a fallu pour vaincre des armées et conquérir des provinces. Enfin, après avoir employé la mâle sévérité de son pinceau pour tracer le caractère soupçonneux de Domitien, l'historien ou plutôt l'orateur termine par une péroraison d'un pathétique sombre, mais en même temps plein de noblesse. Fatigué des émotions douloureuses et profondes que lui ont données l'indignation du crime et le spectacle d'un tyran, il semble qu'il cherche, pour écarter ces images, à se reposer sur les sentiments les plus doux de la nature. C'est la sensibilité d'un grand homme qui tout à la fois vous attendrit et vous élève.

HARANGUES DE TACITE.

Les harangues, dans Tacite, sont ordinairement courtes, mais substantielles, et dans sa précision il ne manque point de mouvements, quoiqu'il en ait moins que Tite-Live dans son abondance. Lorsqu'il fait parler des hommes vertueux, par exemple un Germanicus, un Thraséas, un Agricola, il leur donne un langage plein de dignité et de grandeur. Il se surpasse lui-même en profondeur, en quelque sorte, lorsqu'il rend compte des discours tenus dans le sénat ou dans le conseil des princes, pour décider quelque coup violent et quelqu'acte d'une politique mystérieuse. Ses harangues militaires sont d'une grande beauté. Celle que Galgacus, chef des Calédoniens, adresse à ses troupes au moment d'en venir aux mains avec Agricola, est sublime d'un bout à l'autre. Elle respire je ne sais quoi de fier et de farouche qui est parfaitement analogue avec les mœurs d'un peuple qui jusqu'alors n'a pas connu l'esclavage, et qui s'irrite des fers qu'on vient lui présenter. Au bruit de la marche des Romains, ces braves insulaires sont accourus pour repousser un danger commun. « Déjà on les voyait, dit Tacite, au nombre de plus de trente mille hommes armés, et de toute part accourait toute la jeunesse et ceux dont la vieillesse était verte et vigoureuse, et les guerriers fameux par leurs vieux exploits, portant chacun les marques de sa gloire ; lorsque, parmi tant de chefs, Galgacus, le plus illustre de tous par son courage et sa naissance, s'adressa en ces mots à la multitude assemblée, qui demandait à grand bruit le combat :

« Toutes les fois que je considère les causes de la guerre et la nécessité où nous sommes, j'ai grande espérance que ce jour, par

votre union, sera le commencement de la liberté de toute la Bretagne, car je ne vois ici que des gens exempts jusqu'ici de la servitude; au delà nulle autre terre, la mer elle-même n'est point un abri, puisqu'elle nous menace de la flotte romaine. Ainsi la guerre et les combats, qui sont le parti le plus glorieux pour le courage, sont aussi la ressource la plus sûre pour la lâcheté. Les premiers combats, livrés contre les Romains avec une fortune si douteuse, semblaient laisser une espérance et un secours dans nos propres mains; placés en effet comme dans le sanctuaire de la Bretagne, dont nous sommes aussi les plus nobles défenseurs, nous n'apercevions pas les rivages des peuples esclaves, et nos yeux n'avaient point été souillés par le contact de la domination.

» Jusqu'ici donc, jetés aux extrémités de la terre et de la liberté, nous avons été défendus par notre retraite, et comme par l'enfoncement de notre renommée. Aujourd'hui les bornes de la Bretagne sont découvertes, et vous savez que tout ce qui fut longtemps inconnu passe pour magnifique et devient un objet d'avidité. Toutefois il n'est plus de nation derrière nous; rien, si ce n'est des flots et des rochers; et devant nous ce sont les Romains, dont vous chercherez vainement à éviter l'orgueil par l'obéissance et la soumission. Ravisseurs du monde, lorsque la terre manque à leurs ravages, ils vont fouiller les mers; avares si l'ennemi est riche, ambitieux s'il est pauvre, ni l'Orient ni l'Occident n'a pu les rassasier; seuls d'entre tous les mortels, ils poursuivent avec une égale ardeur et la richesse et la pauvreté. Enlever, égorger, piller sous de faux noms, voilà leur empire; et lorsqu'ils ont établi partout la solitude, voilà leur paix.

» La nature a voulu que l'homme n'eût rien de plus cher au monde que ses enfants et ses proches; les premiers nous sont enlevés par des conscriptions, pour aller servir les volontés de leurs tyrans en des terres étrangères; et pour nos épouses et nos sœurs, alors même qu'elles ont pu éviter la première brutalité de nos oppresseurs, elles sont bientôt souillées par eux sous les noms d'hôtes et d'amis. Ils ont tout englouti, nos biens et nos fortunes en tributs, nos blés en contributions, et nos corps et nos bras eux-mêmes, ils les usent, au milieu des coups et des affronts, à défricher des bois, à combler des marais. Les malheureux nés pour la servitude ne sont vendus qu'une fois et sont ensuite nourris par leurs maîtres : la Bretagne achète tous les jours sa servitude, tous les jours elle la nourrit. Et de même que dans une famille le dernier venu des esclaves est le jouet de ses compagnons, de même, dans ce vieil esclavage de l'univers, venus les derniers,

nous sommes aussi les plus vils aux yeux de ceux qui viennent nous attaquer pour consommer notre ruine; car nous n'avons ni campagnes, ni mines, ni ports aux travaux desquels on puisse nous enchaîner. Or, le courage et la fierté des sujets sont odieux à ceux qui commandent, et plus notre éloignement nous promettait de sécurité, plus il était suspect à nos oppresseurs; ainsi donc, puisqu'il ne nous reste aucun espoir d'indulgence, armez-vous enfin de courage, et vous qui aimez la vie, et vous qui chérissez la gloire.

» Les Brigantes, sous la conduite d'une femme, ont pu brûler leur colonie et s'emparer d'un camp romain, et si leur bonheur n'avait ralenti leur courage, ils auraient pu secouer tout à fait le joug; et nous qui sommes intacts et jusqu'ici indomptés, nous qui n'avons pas à conquérir la liberté, mais à la défendre, ne montrerons-nous pas, dès le premier combat, quels hommes la Calédonie s'était mis en réserve? Et pensez-vous que les Romains aient dans la guerre autant de valeur qu'ils ont d'insolence dans la paix? Illustrés par nos dissensions et par nos discordes, ils font tourner les vices de leurs ennemis à la gloire de leur armée; de cette armée qui, composée des nations les plus diverses, serait dissoute par les revers comme elle se maintient par la victoire, à moins que vous ne croyiez que les Gaulois, que les Germains, et (j'ai honte de le dire) que la plupart des Bretons, qui vendent leur sang pour une domination étrangère, après avoir été toutefois plus longtemps les ennemis que les esclaves des Romains, soient aujourd'hui enchaînés à leur fortune par l'affection et la fidélité. Ce qui les enchaîne, c'est la crainte, c'est la terreur, ces faibles liens de l'amour : ôtez ce sentiment, et ceux qui auront cessé de craindre auront commencé de haïr.

» Tous les encouragements de la victoire sont pour nous. Les Romains n'ont ni épouses qui enflamment leur courage, ni parents qui doivent leur reprocher leur fuite; la plupart n'ont point de patrie, ou en ont une différente; vous les voyez en petit nombre, tremblants de leur ignorance au sein de ces contrées, regardant avec effroi les objets inconnus qui les entourent, le ciel, la mer et les forêts; les voilà tels que les dieux nous les ont livrés, environnés de toute part, et pour ainsi dire enchaînés. Ne vous laissez pas effrayer par de vaines images et par l'éclat de ces ornements d'or et d'argent qui ne défendent ni ne blessent. Dans les rangs même de nos ennemis, nous trouverons nos bras. Les Bretons reconnaîtront leur propre cause, les Gaulois se souviendront de leur ancienne liberté, et le reste des Germains abandonnera une cause

étrangère, comme les Usipiens l'ont naguère abandonnée. Après cela il n'y a plus pour vous de sujet d'alarme. Leurs châteaux sont déserts, leurs colonies occupées par des vieillards, les villes municipales affaiblies par la discorde, au milieu de sujets mal obéissants et de chefs qui commandent avec injustice. Ici est leur général, ici est leur armée ; ailleurs sont les tributs et les travaux des mines, et les autres peines imposées à la servitude : conditions déplorables que vous allez en ce lieu, ou perpétuer à jamais, ou venger pour toujours. Donc en allant au combat, songez à vos ancêtres et à vos descendants. »

Voilà un discours parfait dans toutes ses parties. Le genre d'éloquence qui y domine est sévère comme le caractère de celui qui parle. Le langage n'a aucune des formes qui distinguent les harangues ordinaires. Il n'est ni orné, ni brillant comme celui qu'on remarque dans quelques discours de Tite-Live; il ne devait pas l'être. Le chef des sauvages Calédoniens se contente de présenter, avec une énergie presque farouche, les motifs qui peuvent faire le plus d'impression sur ceux qui l'écoutent, et les encourager à secouer le joug. Point de phrases pompeuses, point de transitions ménagées, point d'expressions adroites. Tout est jeté, ce semble, au hasard. Ce sont des traits épars, des pensées isolées. Un mot rend toute une idée, une phrase serait le sujet d'un long développement. On voit que Tacite s'est efforcé d'imiter le discours d'un de ces hommes que les Romains appelaient Barbares, parce qu'ils défendaient leur liberté. Il faut convenir que Tite-Live, qui a si habilement varié les discours des personnages qu'il fait monter à la tribune, n'aurait pas trouvé dans son genre de talent cette couleur presque grossière, toutefois si vigoureuse, qui convient dans la bouche d'un chef de sauvages. Mais au temps de Tite-Live, la langue romaine elle-même se fût refusée à prendre un ton si âpre et si dur. Remarquons que dans les beaux temps d'une littérature quelconque, la langue conserve toujours une noblesse et une élégance dont on s'efforcerait vainement de la dépouiller pour mieux l'accommoder à des sujets qui sembleraient exiger principalement de la vigueur ou de la rudesse. Ce n'est qu'en dégénérant qu'elle devient à la fois susceptible de prendre par degrés ces formes rudes et inusitées, qui annoncent dans les écrivains une certaine prétention de frapper l'esprit par une apparence de profondeur, en donnant à la pensée une expression qui trompe le lecteur et l'éblouisse subitement. Tacite trouva sa langue dans cet état de dégradation; mais il se servit merveilleusement des vices mêmes

du langage pour rendre, avec une énergie toute nouvelle, les hautes pensées de son génie. On a pu remarquer dans le discours de Galgacus quelques-unes de ces expressions nouvelles dans la langue, qu'on ne peut de même faire passer dans un idiome étranger qu'au moyen d'une innovation semblable dans le langage ordinaire. Au temps de Tite-Live, ces expressions ne se fussent pas mêmes présentées sous la plume d'un écrivain. Alors on n'eût pas dit, en parlant de l'éloignement des Bretons, « que l'enfoncement de leur renommée (*sinus famæ*) les avait protégés contre les Romains. » La pensée est pourtant frappante de vérité; elle est énergique, elle fait naître dans l'esprit une espèce de surprise; mais l'expression est inusitée, et c'est pour cela qu'un siècle classique ne l'eût point, nous ne disons pas adoptée, mais découverte.

A côté de ces sortes de locutions, qui sont propres, si l'on veut, par leur nouveauté, à donner plus de vigueur encore à une pensée déjà énergique par elle-même, mais qui annoncent toutefois une littérature qui dégénère, se trouvent des expressions créées par le génie de Tacite, et qui, tout en donnant à la langue un caractère nouveau d'énergie, ne s'éloignent pas cependant de sa simplicité primitive. *Vous êtes placés dans le sanctuaire de la Bretagne; vos yeux n'ont pas été souillés par le contact de la domination; nous sommes jetés aux extrémités de la terre et de la liberté; la Bretagne achète sa servitude, elle la nourrit; dans ce vieil esclavage de l'univers, etc.* Toutes ces expressions sont grandes, imposantes et nouvelles. Elles font un effet admirable dans le discours; elles réveillent, elles étonnent la pensée, et l'admiration se soutient lorsqu'on les considère de près, parce que toutes ont un caractère de simplicité qui frappe autant que leur nouveauté même.

Nous ne parlons pas des pensées remarquables qui étincellent dans le discours de Galgacus et de l'ordre dans lequel elles y sont jetées. Il y en a plusieurs qui ont été souvent analysées dans les traités de rhétorique. Celle-ci est sublime : *Enlever, égorger, piller sous de faux noms, voilà leur empire; et lorsqu'ils ont établi partout la solitude, voilà leur paix.* Cette autre est d'une vérité profonde : *Ce qui les enchaîne* (les alliés des Romains), *c'est la crainte, c'est la terreur, ces faibles liens de l'amour : ôtez ce sentiment, et ceux qui auront cessé de craindre, auront commencé de haïr.* Enfin la dernière est citée partout : *Donc en allant au combat, songez à vos ancêtres et à vos descendants.* Pensée admirable qui réunit tout ce qu'il peut y avoir d'encouragements pour un peuple libre, le souvenir de la gloire ancienne, l'honneur de la patrie, la nécessité de repousser l'esclavage, les malheurs qui

naîtraient pour toute la Bretagne si les Romains étaient vainqueurs, l'opprobre des Calédoniens, la servitude de leurs enfants, tout est renfermé dans ces trois mots : *et majores et posteros cogitate.*

La harangue d'Agricola, quoique très-belle, est moins éloquente que celle de Galgacus.

PARALLÈLE DE SALLUSTE ET DE TACITE.

« Salluste, dit Dussault, est l'écrivain le plus précis, le plus concis, le plus nerveux qu'ait produit la littérature latine, sans en excepter Tacite lui-même. Son goût est plus pur que celui de l'historien des empereurs; son expression plus franche, sa pensée plus dégagée de toute subtilité : l'un creuse plus avant dans les replis du cœur humain, mais avec une sagacité qui devient suspecte à force d'être pénétrante; l'autre s'arrête davantage à ces observations dont la solidité se fait d'abord sentir, en même temps qu'on ne peut s'empêcher d'en admirer la profondeur. Tacite nous donne le plaisir de deviner avec lui des mystères dont lui seul pouvait percer l'obscurité, de faire avec lui des découvertes que nous n'aurions pas même soupçonnées; il crée des énigmes dont il fournit le mot sur-le-champ, et ce mot est souvent un trait de lumière dont les dernières lueurs se prolongent jusqu'au fond des abîmes les plus reculés et les plus ténébreux des passions humaines; il nous conduit, sur ses traces, dans un sombre labyrinthe, dont le fil délié est entre ses mains, et là nous rencontrons à chaque pas de grandes vérités morales, qui apparaissent à nos regards comme aux siens, parmi quelques fantômes qui le séduisent et qui nous trompent. Salluste n'étonne jamais notre intelligence, et toujours il la satisfait; jamais il n'est au-dessus de la mesure des idées communes, et toutefois on sent qu'il ne tenait qu'à un génie extraordinaire d'en remplir ainsi l'étendue : s'il ne nous procure jamais ce plaisir de deviner, si flatteur pour l'amour-propre, si séduisant pour la malignité; ce plaisir dont la curiosité est d'autant plus avide qu'il en est l'exercice le plus agréable et l'usage le plus délicat, il ne nous inspire jamais aussi cette crainte de nous égarer, compagne inséparable des pensées où le raffinement domine, et cette défiance qui s'attache nécessairement à tout ce qui se présente sous une apparence conjecturale. Les clartés que répand le flambeau de Tacite sont quelquefois plus propres à produire des effets piquants qu'à montrer les objets sous leur véritable point de vue; Salluste marche toujours à la lumière du jour le plus pur et le moins douteux. L'expression du premier emprunte davantage à sa pensée;

la pensée du second doit plus à son expression. Ils sont l'un et l'autre de très-grands peintres, des coloristes admirables, pleins de vigueur, d'énergie, de verve et de feu; mais non pas exempts de toute manière et de toute affectation. Le style de Tacite a des obscurités, des duretés, des bizarreries que cet écrivain semble avoir recherchées. On reproche à Salluste l'ambition des expressions vieillies et des tournures surannées; une étude de la concision qui semble dérober quelque chose à la phrase, même en lui accordant tout le nécessaire, qui compte les mots avec une économie si austère qu'on est parfois tenté de la regarder comme une parcimonie fâcheuse. Tous les deux sont des modèles, sans doute, puisqu'ils se sont élevés au rang des plus rares génies; mais les hauteurs d'où ils brillent présentent, je crois, plus d'un écueil à l'imitation; les sentiers qu'ils se sont ouverts, et dans lesquels ils ont marché les premiers, sont semés d'obstacles et de piéges. Il est toujours périlleux de chercher ses modèles hors des voies communes de l'esprit humain et dans l'ordre des exceptions. On peut appliquer aux deux grands historiens dont nous parlons ce qu'Horace dit du plus célèbre lyrique de la Grèce : « Il faut le suivre de l'œil, avec admiration, dans les régions élevées où plane son génie; mais il ne faut point vouloir l'atteindre. »

« Salluste, dit un autre critique, tient d'une main ferme le burin de l'histoire. Il voit tout, aussi bien que Tacite; il attache, il intéresse, mais il ne remue pas l'âme comme Tacite; il ne peint pas comme lui, il ne porte pas comme lui la conviction dans l'âme. Il est plein d'une force singulière et d'une admirable profondeur. Il a un air de candeur qui peut séduire; mais il n'apporte pas dans l'histoire toute l'éloquence dont elle est susceptible; il manque de cette sensibilité brûlante et énergique qu'on ne peut feindre, parce qu'elle tient aux vertus de l'âme. Salluste parlait de ces vertus, Tacite les avait. »

Cornélius Népos (Ier siècle avant J.-C.).

Cornélius Népos vécut dans les beaux temps de la littérature latine. Il fut le contemporain et l'ami de Cicéron, et il partagea, avec ce grand homme, l'intimité d'Atticus. Il s'occupa beaucoup d'études historiques; il ne nous reste, d'une foule d'écrits qu'il avait composés, que les vies des capitaines grecs et de quelques autres personnages fameux. Au nombre des livres dont la perte doit être le plus sensible, on compte un ouvrage sur les historiens

grecs, une histoire de Cicéron et un livre de Caton, auquel il renvoie lui-même, en terminant la courte biographie de cet illustre romain. Cornélius Népos n'est pas mis au rang des talents élevés qui peuvent faire honneur à la littérature latine; mais il mérite d'être compté parmi les écrivains élégants qui ont consigné dans leurs ouvrages de purs exemples de l'urbanité romaine. Sa diction est simple et gracieuse, et ses vies doivent être citées comme des modèles du genre. On a dit qu'il était loin d'avoir le charme de Plutarque; il est toutefois remarquable que si Plutarque l'emporte sur le biographe romain, ce n'est ni par la grâce de l'esprit, ni par les délicatesses du langage, c'est par l'extrême variété des faits, des propos, des particularités de tous genres qu'il admet dans ses récits, et par l'abandon, la naïveté et la bonne foi dont il les raconte. Cornélius Népos ne fait, à proprement parler, que de simples notices; mais il leur donne tout le charme que ces sortes d'abrégés peuvent avoir. Il recueille tous les traits mémorables des grands hommes, et il a le talent d'en rappeler les détails avec une précision que la grâce de son style empêche de devenir jamais de la sécheresse. Il ne se contente pas de dire brièvement chacun des traits qu'il rapporte; il met de l'ensemble et de la liaison dans les récits; chaque vie forme un tout bien uni, où les jugements de l'écrivain sont heureusement mêlés à la narration, où l'éloge est habilement fondu dans l'histoire, et où se fait admirer un esprit d'ordre et de clarté qui est rendu sensible par la netteté et la simplicité du langage.

Quinte-Curce (Ier siècle de l'ère chrétienne).

On ne sait pas précisément l'époque où vécut Quinte-Curce. Le savant Vossius, après avoir discuté plusieurs opinions opposées qui voudraient qu'il eût vécu sous Auguste, sous Tibère, sous Claude et sous Trajan, établit assez clairement que l'époque de sa vie ne peut se rapporter qu'au règne de Vespasien. Quoi qu'il en soit, la diction de Quinte-Curce, dit Vossius, est digne du siècle d'Auguste. Il se distingue principalement par le choix heureux des mots; son style est clair et poli, et quelquefois orné de discours dont l'éloquence peut être citée après celle des harangues de Tite-Live. Son récit ne manque pas de rapidité; les détails y sont habilement fondus; un vif intérêt s'attache aux actions qu'il raconte, et il ménage avec succès cette espèce d'inquiétude qui est un attrait dans les histoires comme dans les œuvres dramatiques, en entourant les

événements de tout ce qui peut jeter une sorte d'incertitude dans l'esprit sur l'issue des entreprises dont il suit la marche. Son langage a quelque chose d'onctueux et de touchant; il provoque les larmes sur les calamités humaines; il compatit au malheur, et l'on voit qu'il a un penchant secret à raconter les grandes infortunes et à semer ses narrations de scènes pathétiques. Son style n'a pas alors ce ton lamentable et solennel qui fait naître dans toutes les âmes les émotions les plus profondes et une douleur pleine de violence; mais l'impression qui naît de ses récits est une sorte de mélancolie douce qui s'attendrit sans trop s'émouvoir à l'aspect des malheurs de l'humanité.

Quel sujet pouvait être plus propre à alimenter de semblables sentiments que l'histoire de Darius et de sa famille? Cette espèce de douleur respire dans tous les récits de Quinte-Curce qui ont rapport à la fin tragique de cette race royale; elle donne une couleur touchante à tous ses tableaux, et on la retrouve jusque dans les récits des batailles, qui en reçoivent une teinte moins vigoureuse et moins énergique, mais plus attendrissante et plus douce. Parcourons quelques scènes.

Une des plus imposantes, c'est celle où l'on voit le roi Darius, vaincu pour la première fois par le jeune conquérant, obligé de se précipiter du char où l'historien l'avait d'abord montré resplendissant d'or et de pierreries, au milieu de son armée, pour échapper, par la fuite, à la fureur de ses ennemis. Ces sortes de contrastes ne manquent jamais de produire une impression profonde lorsqu'ils se présentent d'eux-mêmes sous la plume de l'historien, et qu'ils sont le produit naturel des événements. La fuite de Darius est racontée d'une manière touchante; mais ce qui fixe principalement l'attention après ce premier désastre, c'est l'aspect de la mère et de l'épouse de Darius tombées au pouvoir du vainqueur. Là commencent les malheurs de cette illustre famille, et comme l'historien a profité habilement, pour l'intérêt de ses histoires, de ce qu'il y avait de pathétique dans le spectacle de ces grandes infortunes, c'est aussi sur ce spectacle que nous arrêtons les regards du lecteur. Les anciens ne laissent jamais échapper les occasions de montrer la puissance déchue, la gloire humaine humiliée, la prospérité frappée subitement par les coups de l'adversité. Suivons les malheurs de ces princesses illustres, qu'un vainqueur sut respecter lorsque le sort les accablait de tous ses coups. L'une, l'épouse de Darius, nous apparaît tenant sur son sein un jeune enfant de six ans; l'autre pressant dans ses bras deux princesses adultes, pleurant moins leur malheur que celui de leur mère. A ce triste

tableau s'ajoute l'aspect d'une foule de femmes éplorées qui se pressent autour des deux reines, les cheveux épars, les vêtements déchirés. Des gémissements lugubres mêlés de longs hurlements sortent de la tente où elles sont enfermées : elles pleurent la mort de Darius dont la nouvelle leur a été apportée. Rien ne pouvait calmer leur douleur amère, et Alexandre leur envoie enfin un ami pour les consoler et leur attester l'erreur de cette nouvelle.

« L'envoyé d'Alexandre s'étant approché de la tente où étaient les captives, avec un petit nombre de guerriers, leur fait annoncer qu'il est envoyé par le roi. Ceux qui étaient dans le vestibule, à l'aspect d'hommes armés, persuadés que c'en était fait de leurs maîtresses, accourent dans la tente en s'écriant que leur dernière heure est arrivée, et que les meurtriers sont présents. Les captives, ne pouvant se défendre et n'osant faire introduire Léonatus, ne lui font pas rendre de réponse et attendent en silence la volonté du vainqueur. Léonatus, de son côté, attend en vain pendant quelque temps, et comme personne ne s'avance, il laisse ses gardes dans le vestibule et pénètre seul dans la tente. Ce fut pour la princesse un nouveau sujet d'effroi de le voir entrer, comme par violence, sans avoir été introduit, et aussitôt la mère et l'épouse de Darius, tombant à ses pieds, le supplient de pouvoir, avant de mourir, ensevelir le corps de Darius selon les coutumes de leurs aïeux; qu'après avoir rempli ce pieux devoir envers le roi, elles subiront sans peine la mort. Léonatus leur répondit que Darius vivait, et que pour elles, non-seulement elles auraient la vie sauvée, mais qu'elles seraient rendues à l'éclat de leur ancienne fortune. Alors la mère de Darius permit d'être relevée. »

Ce récit est simple et touchant, et Quinte-Curce a su donner le même charme aux scènes analogues qui se trouvent dans la suite de son histoire. Chose digne d'être remarquée! Dans le récit des guerres fameuses qui ont rempli la vie des anciens peuples, c'est toujours aux malheurs des vaincus que s'attache l'intérêt, soit que les historiens s'appliquent à porter sur les malheurs l'attention principale, soit qu'il y ait au fond du cœur humain je ne sais quel besoin de se venger, pour ainsi dire, de la gloire des vainqueurs, en s'attachant au sort des vaincus. Il y a d'ailleurs, dans l'aspect des grandes infortunes, quelque chose de conforme aux sentiments naturels à l'homme, que toutes les misères de la vie rappellent à la tristesse, et qui cherche à se consoler de ses maux par le spectacle des malheurs d'autrui. Quoi qu'il en soit, c'est toujours par un art admirable que nous voyons les anciens s'attacher par choix et

par préférence au récit des grandes douleurs de la vie humaine. C'est peu pour Quinte-Curce d'avoir montré Darius, naguère à la tête d'une armée formidable, fuyant aujourd'hui au travers des déserts; il achève de peindre l'infortune de ce roi en le montrant réduit à supplier Alexandre, et Alexandre lui-même lui reprochant la fierté de son langage dans sa défaite, et lui rappelant qu'en écrivant à son vainqueur ce n'est pas seulement à un roi qu'il écrit, mais à son roi.

Mais bientôt se présente une scène dramatique qui vient se mêler à la narration des courses aventureuses d'Alexandre. L'historien n'a pas négligé, comme on le pense, de faire ressortir le respect de ce jeune vainqueur pour ses augustes captives : la scène dont nous parlons est une occasion nouvelle de donner à ce respect quelque chose de plus touchant encore. Pendant que le roi macédonien s'avance à la poursuite de Darius par des chemins immenses et déserts, on vient lui apprendre que l'épouse de Darius, qu'il traîne à sa suite, est tombée subitement dans un état d'abattement qui fait trembler pour ses jours. Déjà même, accablée par les longues marches qu'elle a faites et par les chagrins amers qui la dévorent, elle cède à sa faiblesse, et perdant tout à coup l'usage des sens et de la pensée, elle expire entre les bras de sa mère et de ses filles.

« A cette funeste nouvelle, dit l'historien, le roi poussa des soupirs fréquents, comme si la mort de sa propre mère lui eût été annoncée, et versant des larmes, telles que Darius lui-même en eût versé, il arriva dans la tente où était la mère de son ennemi, assise auprès du corps inanimé de la reine; là se renouvela toute sa douleur, à l'aspect de la mère de Darius couchée sur la terre. Avertie par ce malheur récent de tous les malheurs passés, elle avait recueilli sur son sein les filles adultes de son fils, touchante consolation d'une mutuelle douleur, mais ayant besoin elles-mêmes des consolations de leur mère. Devant elle était le jeune prince, objet d'autant plus digne de pitié qu'il sentait moins un malheur qui tombait principalement sur lui. On eût dit qu'Alexandre, frappé dans ses affections les plus douces, venait non pas apporter, mais chercher des consolations. Il refusa de prendre de la nourriture, et réserva pour les funérailles tous les honneurs consacrés aux morts par les usages de la Perse. Digne exemple de modération et de douceur qui mérite aujourd'hui d'être honoré par nos éloges. Il n'avait vu qu'une fois l'épouse de Darius, encore était-ce dans une occasion où il visitait sa mère, et son admirable beauté, au lieu d'être un attrait pour la passion du vainqueur, ne fit que donner

plus de prix à sa gloire. Cependant un des esclaves qui servaient la reine, Tyriotes, au milieu du tumulte occasionné par la douleur de cette mort, s'échappe par la porte qui était la moins gardée, parce qu'elle était derrière le camp, et parvient jusqu'à celui de Darius : les gardes l'accueillent et le conduisent dans la tente du roi, gémissant et déchirant ses habits. A son aspect, Darius, troublé d'une foule d'idées confuses, était incertain sur ce que lui annonçait un semblable message. « Ta présence, lui dit-il enfin, » m'apporte je ne sais quel malheur accablant. Garde-toi d'épargner » les oreilles du plus infortuné des mortels. J'ai appris à être » malheureux, et souvent une consolation du malheur, c'est de » connaître son sort. Viens-tu m'annoncer ce que je crains le plus, » l'opprobre des miens? l'opprobre, le plus funeste des supplices » pour eux et pour moi? » Tyriotes répondit : « Ce n'est pas là » le malheur que je vous apporte : tous les honneurs rendus à des » reines par leurs sujets, ont été rendus aux nôtres par le vain» queur; mais votre épouse, il y a peu d'instants, a quitté la vie. » Alors on entendit dans tout le camp, non pas seulement des gémissements, mais des hurlements répétés, et Darius ne balança pas à croire qu'elle n'était morte que parce qu'elle n'avait pu supporter le déshonneur. Il s'écrie aussitôt, égaré par sa douleur : « Quel crime ai-je commis, Alexandre? Quel est celui des tiens que » j'ai mis à mort, pour me rendre ce retour de cruauté? Tu me » hais sans que je t'aie provoqué; mais en supposant que la guerre » que tu me fais soit juste, est-ce contre des femmes que tu devais » la faire? » Tyriotes répète alors, en attestant les dieux de sa patrie, que la reine n'a subi aucun affront, qu'Alexandre avait gémi sur sa mort, et qu'il n'avait pas moins versé de larmes que Darius lui-même.

» A ces mots le cœur de l'époux ne fait que s'enflammer davantage, il s'abandonne aux soupçons les plus inquiets, il conjecture que ces regrets si profonds pour sa captive, ne sont que des regrets pour l'habitude du crime; il éloigne enfin tous les témoins, retenant Tyriotes : « Les supplices de la question sont là; mais au » nom des dieux, s'il reste dans ton cœur quelque respect pour » ton roi, ne balance pas à parler : le maître, le jeune homme, » a-t-il osé ce que je veux savoir, ce que je n'ose demander? » Tyriotes dévoue son corps à la question, atteste les dieux et s'écrie que la reine a été respectée. Enfin le roi, ajoutant foi aux protestations de l'esclave, voila sa tête et pleura longtemps; et comme ses larmes coulaient encore, il découvrit son visage, et élevant ses mains vers le ciel, il s'écria : « Dieux de mes pères, affermissez

» mon empire, ou si les destins s'y opposent, faites du moins que » l'Asie ne tombe pas en d'autres mains que dans celles d'un ennemi » si juste, d'un vainqueur si miséricordieux ! »

Tout est touchant et dramatique dans ce récit. Peut-être y aperçoit-on un peu trop l'art de l'écrivain; c'est un défaut général de Quinte-Curce, qui paraît toujours, là même où il montre ses personnages. Son imagination est poétique et féconde, il cherche des descriptions qui puissent faire briller son talent d'écrire; les fleurs s'échappent de ses mains, mais il les répand avec trop de profusion. Il peint les malheurs des rois et des armées avec assez de succès; mais il laisse trop voir qu'il prend plaisir à les peindre, moins pour donner des avertissements à l'humanité que pour faire admirer la fécondité de son génie. Ce défaut se fait sentir partout, dans la peinture des batailles et dans la description des pays et des mœurs de leurs habitants; en sorte que le lecteur, frappé sans doute de la richesse de ces détails, est constamment en défiance contre la vérité des récits. Mais ce qu'on admire toujours, c'est l'abondance et la variété des termes par lesquels Quinte-Curce peint les sujets qui plaisent à son imagination. Le siége de la ville de Tyr, siége extrêmement périlleux, et aussi difficile à raconter, ce semble, qu'il fut difficile à entreprendre et à conduire à une fin heureuse, est un chef-d'œuvre pour la multiplicité des détails avec laquelle l'historien a égalé la multiplicité des travaux. Plusieurs batailles sont de même racontées avec une grande fécondité d'expressions; le récit en est toujours clair; on suit sans peine la marche des différents corps d'armée qui prennent part au combat, tout se démêle heureusement au milieu de la confusion des bataillons qui se heurtent; les principaux chefs dominent sur l'ensemble des tableaux, et l'intérêt enfin, déjà assez excité par l'importance de ces sanglants démêlés, est encore augmenté par l'art avec lequel l'historien laisse longtemps l'esprit dans l'incertitude sur l'issue des événements.

On peut signaler comme un récit vraiment admirable pour ce genre de mérite, la narration du combat sanglant livré par Alexandre devant la ville des Oxidraques. Le combat avait été longtemps douteux ; les habitants soutenaient un assaut périlleux avec un courage héroïque; Alexandre, pour encourager ses soldats, était monté sur les murs mêmes de la ville, et de là il provoquait d'un côté les ennemis et de l'autre il appelait les siens à voler sur ses pas. Nul n'osait s'exposer à des dangers qui paraissaient inévitables, Alexandre était seul, et ses amis tremblants le suppliaient de des-

cendre au milieu d'eux et de mettre ses jours à l'abri du danger. Le roi, au contraire, s'élance de l'autre côté de la muraille, et se trouve sans secours dans la ville de ses ennemis. Là, il soutient le choc impétueux d'une multitude de combattants qui se précipitent sur lui; il reçoit des blessures profondes, et se voit à chaque instant menacé de la mort ou de la captivité, il continue néanmoins à se défendre, appuyé contre un tronc d'arbre qu'il a trouvé pour abri, son audace étonne ses adversaires, et à force de lutter vaillamment, il donne à ses amis le temps de se précipiter pour le secourir, et c'est ainsi que se décide la bataille. Ce trait fameux du héros macédonien a fourni à Quinte-Curce un récit où l'intérêt est porté à un point extrême. On tremble pour Alexandre, on croit à chaque instant toucher au moment où il va périr victime de son propre courage, on s'indigne contre ses amis, on s'étonne de ne pas les voir accourir, et l'esprit ainsi tenu longtemps dans l'incertitude, jouit d'autant plus du succès qu'il avait paru plus inespéré.

Il est permis sans doute à l'historien, c'est même une règle pour lui, de jeter dans ses récits cette espèce d'intérêt; mais si Quinte-Curce l'a fait quelquefois avec avantage, il n'a pas su se préserver du défaut d'avoir souvent paru le faire avec affectation. Quinte-Curce a exagéré toutes les qualités de l'historien. Son style a de l'élégance, mais il est trop fleuri; il varie les événements avec succès, mais il les multiplie avec profusion; il met heureusement les personnages sur la scène, mais il les fait parler trop souvent. Il paraît enfin avoir eu le sentiment de toutes les beautés qui conviennent à l'histoire, mais en recherchant ces beautés, il n'a pu se renfermer dans les bornes du naturel et de la simplicité parfaite qu'il ne faut jamais dépasser, parce que dans ces bornes mêmes sont contenus tous les genres de vrai mérite.

HARANGUES DE QUINTE-CURCE.

Nous avons parlé des personnages que Quinte-Curce met sur la scène. Ils y sont d'ordinaire heureusement amenés, mais leurs discours paraissent être plutôt une œuvre particulière de l'écrivain qu'une inspiration fournie par la circonstance à celui qui parle. C'est à peu près toujours le même langage, un langage fleuri, élégant, embelli de toutes les formes oratoires, mais rarement passionné et propre à donner du mouvement et de la vivacité au reste du récit. On a admiré le fameux discours de l'ambassadeur des Scythes à Alexandre. Il est beau en effet comme composition oratoire; mais comme harangue adressée à un jeune vainqueur qui

se débordait sur l'Asie comme un torrent, il paraît être un mélange de paroles outrageuses et insolentes, qu'assurément Alexandre n'aurait point souffertes, lui qui ordonnait à Darius de cesser dans ses lettres de prendre le titre de roi, et qui, mécontent de ce titre pour lui-même, affectait encore celui de *dieu*. Nous n'en admirons pas moins la magnificence des images qui remplissent le discours de l'orateur scythe; mais en en faisant honneur au talent de Quinte-Curce, nous préférerons quelques discours moins chargés d'ornements, mais plus accommodés aux circonstances où sont placés ceux qui les prononcent. Tel est celui de Darius, où ce monarque s'efforce de relever le courage du petit nombre de soldats qui lui restent; telles sont les harangues impétueuses d'Alexandre à ses soldats séditieux, où le caractère du héros est heureusement tracé par le langage que lui prête l'historien, dans des moments où son ambition s'étonnait de trouver quelque résistance de la part d'une armée qu'il traînait à la gloire.

Justin (IIe siècle).

Justin vivait sous Antonin le Pieux, et il sut se préserver en grande partie du mauvais goût qui régnait de son temps. Son langage est simple, facile, clair et naturel, souvent il a une abondance remarquable. Ses formes sont variées, quelquefois brillantes, presque jamais ambitieuses. Il ne manque ni d'expressions énergiques ni d'images pittoresques. L'histoire de Philippe, roi de Macédoine, est un de ses sujets les mieux traités. Il y a un effet de style très-frappant dans le texte, lorsque l'historien montre ce roi ***portant les yeux du fond de la Macédoine, comme d'un lieu d'observation, sur les divers peuples de la Grèce, et tendant des embûches à la liberté de tous, tandis que chacun d'eux aspire à la domination.*** La description qu'il fait de la bataille livrée par Philippe aux Phocéens, pour venger le sacrilége qu'ils avaient commis en pillant le temple de Delphes est admirable et ferait honneur à un historien du premier ordre.

Il ne manquait à Justin qu'un génie plus élevé pour donner à ses récits toute la majesté du ton historique. Il choisit avec discernement ce qui doit faire naître de grandes émotions; ses couleurs sont conformes aux sujets qu'il traite, mais seulement elles ne sont pas assez prononcées ou assez vigoureusement empreintes pour rendre ses tableaux vivants. Son style est souvent lâche et diffus; il s'attache à des détails peu dignes de l'histoire;

sa plume n'est pas toujours chaste, et on trouve dans ses écrits des antithèses et des oppositions d'idées qui annoncent une affectation voisine de la corruption du goût.

L'éloquence de la poésie pourrait être considérée comme celle de l'histoire, soit dans l'ensemble des poèmes, soit dans les discours proprement dits qu'ils renferment. Virgile, Ovide, Lucain et d'autres poëtes offriraient, sous ces deux rapports, des sujets d'étude très-intéressants ; mais il nous suffira de les avoir indiqués au lecteur. Nous quitterons cette éloquence fictive et de cabinet pour reprendre l'histoire de l'éloquence réelle, ou plutôt pour raconter sa décadence et sa chute.

CHAPITRE QUATRIÈME.

DÉCADENCE DE L'ÉLOQUENCE ROMAINE.

Ecoles de déclamation. — Sénèque le rhéteur. — Sénèque le philosophe, écrivain distingué par ses beautés et par ses défauts, précipite la décadence du goût. — Mérite remarquable de la rhétorique de Quintilien. — Pline le Jeune. — Résumé. — Causes de perfection et de décadence.

L'excès de la liberté ou la licence avait retardé la perfection de l'éloquence romaine ; la servitude, qui lui est encore plus funeste, lui fit perdre, après Cicéron, sa dignité, son élévation, son énergie et son importance. Elle ne pouvait plus se montrer la même dans les assemblées du peuple, qui n'avait plus de pouvoir ; dans les délibérations d'un sénat esclave, elle devait rester muette ou ne s'exercer qu'à l'adulation et à la bassesse ; les tribunaux n'étaient plus dignes de sa voix, depuis que les jugements publics avaient perdu leur crédit et leur majesté, qu'on n'y discutait plus que de petits intérêts, et que tout le reste dépendait de la volonté d'un seul. Le changement produit à cet égard par l'influence du gouvernement et des mœurs nouvelles, est éloquemment décrit dans le *Dialogue sur les causes de la décadence de l'éloquence*, ouvrage dont nous dirons plus bas quelques mots. « Tandis que l'orateur parle, il n'y a qu'une ou deux personnes qui l'écoutent. Cependant l'éloquence a besoin d'acclamations et d'applaudissements. Les orateurs anciens en recevaient chaque jour. Alors les grands remplissaient le Forum ; alors les clients, les tribus, les députations des municipes y accouraient auprès de leurs patrons en danger ; alors, dans la plupart des affaires, le peuple romain prenait part à la cause et s'envisageait comme intéressé à la sentence qui devait y intervenir. »

Ce fut aux écoles de déclamation que l'éloquence acheva de se corrompre. Des sujets imaginaires et fantastiques, qui n'avaient aucun rapport aux incidents réels de la vie commune ou des affaires, devinrent des textes de composition, et on les surchargea d'ornements faux et recherchés, qui furent dès lors l'objet de l'admiration générale. Entre les mains des rhéteurs grecs, l'éloquence avait dégénéré en subtilités et en sophismes ; entre les mains des déclamateurs de Rome, elle se changea en affectation, en bel esprit, en jeux de mots, en antithèses.

Sénèque le Rhéteur (58 ans avant J.-C. — 32 ans de J.-C.).

On aura une idée des exercices scolastiques de cette époque en lisant les ouvrages de Sénèque le Rhéteur. Il naquit à Cordoue l'an 58 avant J.-C., d'une famille de chevaliers romains ; il vint à Rome à quinze ans, y professa longtemps la rhétorique et mourut l'an 32 de J.-C. Il avait une mémoire si prodigieuse qu'il répétait deux mille noms, qu'on avait dits une seule fois en sa présence, sans se tromper sur l'ordre dans lequel on les avait récités, ou plus de deux cents vers prononcés par autant de personnes. On a de lui, sous le titre de *Déclamations*, deux recueils intitulés, l'un *Suasoriæ* (un seul livre) ; l'autre *Controversiæ*, (dix livres, dont on n'a qu'une partie) ; ils se composent de passages choisis des compositions de ses élèves, ou des discours prononcés en sa présence par les rhéteurs les plus célèbres, et que, grâce à sa prodigieuse mémoire, il avait retenus.

On trouve dans ces deux ouvrages des détails curieux sur les diverses questions qui s'agitaient alors dans les écoles. En voici quelques-unes :

« Alexandre s'embarquera-t-il sur l'Océan ? — Les trois cents Spartiates abandonnés aux Thermopyles par les autres Grecs, fuiront-ils ? — Agamemnon consentira-t-il au sacrifice de sa fille ? — Cicéron fera-t-il des excuses à Marc-Antoine ? »

Les questions suivantes, empruntées aux *Controverses* de Sénèque, montrent combien l'étude du droit était générale chez les Romains, puisqu'elle envahissait même les écoles de rhétorique :

« Une Vestale, précipitée de la roche Tarpéienne, a conservé la vie ; sera-t-elle mise à mort ? — La loi donne à une fille enlevée le droit de faire punir de mort son ravisseur ou de le forcer à l'épou-

ser sans dot : on suppose que la fille a opté et demande le mariage ; mais le ravisseur ayant nié son crime, elle veut se rétracter : la loi le lui permet-elle ? »

Les deux ouvrages de Sénèque renferment de belles pensées et quelques tirades éloquentes ; mais elles sont noyées dans une foule de sublilités et de déclamations.

Sénèque le Philosophe. (2 — 65 de J.-C.)

Sénèque le *Philosophe*, fils du précédent, né l'an 2 ou 3 de J.-C., étudia l'éloquence sous son père et suivit d'abord le barreau ; mais son talent oratoire ayant donné de l'ombrage à Caligula, il quitta cette carrière pour s'adonner à la philosophie. Il embrassa la secte du Portique et ouvrit lui-même une école, qui fut bientôt très-fréquentée. Sous Claude, il fut accusé, par Messaline, d'intrigues criminelles avec Julie, fille de Germanicus, et fut exilé en Corse (41 de J.-C.). C'est en vain que pour obtenir son rappel il adressa les plus humbles supplications à l'affranchi Polybe, favori de Claude; il resta huit ans dans cet exil et ne fut rappelé qu'à la mort de Messaline. La nouvelle impératrice, Agrippine, lui confia l'éducation de son fils Néron. Il s'occupa plutôt à former l'esprit que le cœur de son élève. Quand Néron fut monté sur le trône, Sénèque resta auprès de lui comme un de ses principaux ministres, et réussit quelque temps, avec le concours de Burrhus, à contenir ce naturel féroce; mais il voulut se retirer de la cour quand l'empereur, se livrant à toutes sortes de crimes et de désordres, ne vit plus en lui qu'un censeur incommode. Néron s'y opposa par hypocrisie; mais il ne tarda pas à se défaire de lui en l'enveloppant dans la conspiration de Pison : il lui envoya l'ordre de se donner la mort (65). Sénèque se fit ouvrir les veines et subit son sort avec une fermeté stoïque. On lui reproche d'avoir amassé des richesses immenses pendant qu'il était en crédit, et d'avoir écrit en faveur de la pauvreté au milieu des jouissances du luxe. Tacite et surtout Dion Cassius ont rapporté plusieurs imputations odieuses pour sa mémoire, mais qui ne paraissent pas suffisamment fondées. C'est ainsi qu'on l'accuse d'avoir approuvé l'empoisonnement de Britannicus, et d'avoir fait l'apologie du meurtre d'Agrippine.

Les ouvrages de Sénèque sont divers Traités de morale ou de philosophie, et un grand nombre de lettres. Ils contiennent d'ex-

cellents principes et de très-belles pensées : on s'aperçoit sans peine que les maximes de l'Évangile, déjà répandues partout, ne lui étaient pas inconnues. Quelquefois aussi, comme tous les autres philosophes, il s'abandonne à des erreurs étranges, et devient le jouet d'une raison incertaine et mobile.

Sénèque contribua beaucoup à hâter la décadence du goût. Plein d'estime pour lui-même et jaloux de la gloire des grands hommes, il profita des dispositions de son siècle pour se distinguer. Les grâces dont Cicéron avait embelli et enrichi l'éloquence romaine étaient dispensées sobrement et avec justesse; Sénèque les prodigua sans discernement et sans mesure. Dans les écrits du premier, c'étaient des ornements graves, majestueux et propres à relever la dignité d'une reine; dans ceux du second, on pourrait presque dire que c'était une parure de courtisane qui, bien loin d'ajouter un nouvel éclat à la beauté naturelle de l'éloquence, l'étouffait à forces de perles et de diamants, et la faisait disparaître. Il gâte les pensées les plus belles par le tour qu'il leur donne, par les antithèses et les jeux de mots dont il les accompagne ordinairement.

« On voudrait, dit Quintilien, qu'il eût écrit avec son génie, mais avec le goût d'un autre; car, s'il eût dédaigné certains faux brillants, s'il eût été moins ambitieux, s'il n'eût pas tant aimé tout ce qu'il produisait, s'il n'eût pas pris plaisir à amoindrir et à morceler ses pensées, le suffrage des savants, bien plus que l'engouement de la jeunesse, ferait aujourd'hui son éloge. Toutefois, tel qu'il est, il ne faudra pas laisser de le lire, quand on aura le goût déjà sûr et suffisamment formé par un genre de lecture plus sévère, ne fût-ce que parce qu'il peut exercer par ses beautés et par ses défauts; car il y a en lui beaucoup à louer, beaucoup même à admirer, pourvu qu'on sache choisir : ce qu'il eût été à désirer qu'il fit lui-même, car ce beau génie était digne de vouloir faire mieux, lui qui a fait tout ce qu'il a voulu. » (*Institutions oratoires*, liv. x.)

ÉPREUVES DES JUSTES.

« Les dieux ne laissent tomber la prospérité que sur les âmes abjectes et vulgaires. L'avantage de vaincre les calamités et les terreurs des mortels est réservé pour le grand homme; jouir d'un bonheur continuel, couler ses jours sans aucun revers, c'est méconnaître la seconde moitié de la nature. Vous êtes un grand homme, mais comment le saurai-je, si la fortune ne vous a pas

mis à portée de montrer votre vertu? vous êtes descendu dans la carrière olympique, mais vous étiez seul; vous avez remporté la couronne, mais non pas la victoire. Je ne vous félicite pas de votre courage, mais de ce surcroît d'honneur, comme si vous aviez obtenu le consulat ou la préture.

« On peut en dire autant de l'homme de bien, lorsque l'adversité ne lui a point procuré les seules occasions où le courage de l'âme puisse se déployer; je vous trouve malheureux de ne l'avoir jamais été; vous avez passé votre vie sans adversaires : on ne saura pas ce que vous auriez pu faire; vous ne le saurez pas vous-même : l'on a besoin d'expérience pour se connaître soi-même; l'on n'est instruit de ses forces qu'en les mettant à l'épreuve. Aussi l'on a vu des hommes s'offrir eux-mêmes à l'adversité qui semblait les oublier, ils ont par là fourni à leur vertu le moyen de sortir de l'obscurité. Le grand homme soupire après les traverses, comme le soldat courageux après la guerre. Sous l'empire de C. César, j'ai entendu un Mirmillon se plaindre de la rareté des jeux. « Que de « beaux jours perdus! » s'écriait-il avec douleur.

« Le courage est avide de périls; il songe à son but, et nullement aux dangers de la route, d'autant plus que ces dangers mêmes font partie de la gloire. Les guerriers se glorifient de leurs blessures; ils regardent avec joie leur sang couler à la suite d'une bataille : la considération est pour les blessés, quoique les autres aient aussi bien fait leur devoir.

» Je le répète donc, c'est pour l'intérêt de ceux qu'il veut élever à la vertu, que Dieu leur envoie des occasions de montrer du courage et de la fermeté, ce qui ne se peut faire sans quelque adversité. Le bon pilote se reconnaît dans la tempête, et le soldat sur le champ de bataille. Comment puis-je connaître votre courage contre la pauvreté, si vous nagez dans l'abondance? Votre constance contre l'ignominie, l'infamie, la haine du peuple, si vous vieillissez au milieu des applaudissements, si vous jouissez de la faveur la mieux établie, de l'estime générale de vos concitoyens? Comment juger de votre résignation dans les pertes, si vous voyez une famille nombreuse autour de vous? Je vous ai entendu donner des consolations à d'autres; mais j'aurais voulu vous voir vous consoler vous-mêmes, vous interdire la douleur. Ne redoutez donc pas ces aiguillons dont les dieux se servent pour réveiller votre courage : l'adversité est une épreuve de la vertu.

» Les véritables malheureux sont ceux qu'un bonheur tient engourdis; ils ressemblent aux navigateurs que le calme arrête au milieu d'une mer immobile : le moindre accident est tout nouveau

pour eux; l'adversité leur est plus sensible, parce qu'ils n'en ont pas l'expérience, de même que le joug est plus insupportable aux animaux sauvages. Un nouveau soldat pâlit à l'idée d'une blessure; un vétéran voit avec intrépidité son sang couler, parce qu'il sait que souvent il a contribué à la victoire.

» Ainsi Dieu se plaît à endurcir et exercer ceux qui lui sont agréables; ceux au contraire qu'il semble traiter avec plus de douceur et de ménagement, sont faits pour plier sous les maux qui leur sont destinés. En effet, ne croyez pas qu'il y ait personne d'exempt, cet homme si longtemps heureux, aura son tour; il vous paraissait oublié, et son malheur n'était que différé.

» Vous me demandez pourquoi Dieu envoie aux gens de bien des maladies et d'autres accidents; et moi je vous demande pourquoi dans les camps, ce sont toujours les plus braves soldats qu'on charge des commissions les plus dangereuses? Faut-il, pendant la nuit, dresser une embuscade à l'ennemi, reconnaître les chemins, surprendre un poste? ce sont des troupes d'élite qu'on en charge; cependant aucun d'eux ne se plaint d'avoir été maltraité de son général, au contraire, il s'applaudit de la bonne idée qu'il a eue de lui.

» Ainsi les hommes à qui la Providence ordonne de souffrir des maux insupportables, doivent dire aux timides et aux lâches : « Dieu nous estime assez pour éprouver sur nous jusqu'où peut aller « la constance humaine. »

Après Sénèque, plusieurs hommes de talent et même de génie résistèrent à l'entraînement général et demeurèrent plus ou moins fidèles au principe du bon goût. Quintilien, dans ses judicieux préceptes, fit tous ses efforts pour ramener à la manière de Cicéron. Il fut en même temps lui-même un très-grand orateur. Pline le Jeune et Tacite s'illustrèrent après lui par le talent de la parole. Nous connaissons déjà Tacite, il nous reste à parler de Quintilien et de Pline le Jeune.

Quintilien (42 — 120).

Quintilien naquit la 42e année de J.-C., en Espagne, selon quelques-uns, et selon d'autres à Rome. Pour se former à l'éloquence, il se rendit le disciple des orateurs qui avaient le plus de réputation. Il s'attacha particulièrement à Domitius Afer, qui tenait parmi eux le premier rang. Il ne se contentait pas d'entendre ses plaidoyers au barreau, il lui rendait de fréquentes visites. Après

que ses entretiens et une forte application à l'étude lui eurent formé le goût et le jugement, et l'eurent enrichi d'une foule de connaissances, il alla, à ce que pensent quelques auteurs, en Espagne, où il donna des leçons d'éloquence et exerça les fonctions d'avocat pendant plus de sept années. Il revint ensuite à Rome et y remplit une chaire de rhétorique avec un applaudissement général. Il se fit aussi un grand nom dans le barreau. Quand on distribuait les différentes parties d'une cause à plusieurs avocats, comme c'était alors la coutume, on le chargeait pour l'ordinaire du soin d'exposer le fait, ce qui demande un esprit d'ordre et une grande netteté. Il excellait dans l'art d'émouvoir les passions, et il avoue, avec cet air de franchise modeste qui lui était naturel, qu'on le voyait souvent, lorsqu'il plaidait, non-seulement répandre des larmes, mais changer de visage, pâlir et donner toutes les marques d'une vive et sincère douleur. Après avoir employé vingt années sans interruption, tant pour instruire la jeunesse dans l'école que pour défendre les particuliers devant les juges, il prit sa retraite à l'âge de quarante-sept ans. Mais son loisir ne fut pas un loisir de paresse. Pressé par les instantes prières de ses amis, il travailla à ses *Institutions oratoires*. Il en avait achevé les trois premiers livres lorsque l'empereur Domitien lui confia l'éducation des deux jeunes princes, ses petits neveux, qu'il destinait à l'empire. Le soin qu'il leur donna ne l'empêcha pas de continuer son ouvrage, qui est la rhétorique la plus complète que l'antiquité nous ait laissée. Son dessein est de former un orateur parfait. Il le prend au berceau et le conduit jusqu'au tombeau.

Dans le premier livre il traite de la manière d'élever les enfants dans l'âge le plus tendre, puis de ce qui regarde la grammaire. Le second expose ce qui se doit pratiquer dans l'école de rhétorique, et plusieurs questions qui regardent la rhétorique même : si elle est une science, si elle est utile, etc. On trouve dans les cinq livres suivants les préceptes de l'invention et de la disposition. Les livres huitième, neuvième et dixième renferment ce qui regarde l'élocution. Le onzième, après un beau chapitre sur les bienséances, traite de la mémoire et de la prononciation. Dans le douzième, qui est le dernier et peut-être le plus beau de tous, Quintilien marque les qualités et les obligations de l'avocat, le temps où il doit quitter la plaidoierie, et les occupations, qui lui conviennent dans la retraite.

Un des caractères particuliers de la rhétorique de Quintilien est d'être écrite avec tout l'art et toute l'élégance de style qu'il est possible d'imaginer. On y voit une grande richesse de pensées,

d'images et surtout de comparaisons, qu'une imagination vive et ornée lui fournit à propos. Ordinairement rien de plus vrai, rien de plus judicieux que ce qu'il dit. On lui souhaiterait néanmoins quelquefois plus de précision et de profondeur. Il entre assez souvent dans des détails minutieux; il donne une connaissance très-étendue des préceptes, mais il n'agrandit pas suffisamment son sujet; il s'élève trop rarement à ces considérations morales et philosophiques qui donnent un si grand intérêt aux écrits de Cicéron sur l'art oratoire. Malgré ces légers défauts, la lecture de Quintilien est singulièrement propre à former le goût. Elle n'est pas moins utile par rapport aux mœurs. Il a répandu dans toute sa rhétorique des maximes admirables. Malheureusement ce fonds de probité se trouve déshonoré par ses flatteries envers Domitien, et par son désespoir à la mort de ses enfants, porté presque jusqu'à nier la Providence.

Pline le Jeune (61 — 115).

Le plus illustre disciple de Quintilien est Pline le Jeune, neveu et fils adoptif de Pline l'Ancien. Né à Côme, l'an 61, il s'éleva par son mérite aux premières charges, sous Trajan. Il possédait toutes les qualités qui distinguent le bon père, le bon fils, le bon ami, l'excellent citoyen. Il plaida à Rome, pour la première fois, à l'âge de dix-neuf ans, avec une approbation universelle.

Il poursuivit cette carrière comme il l'avait commencée; il lui arriva plusieurs fois de parler sept heures de suite et d'être seul fatigué. Il mettait son plaisir et sa gloire à défendre l'innocence et à poursuivre l'injustice. Il le faisait avec un désintéressement admirable, ne prenant jamais rien pour ses plaidoyers. Ses discours ne sont pas venus jusqu'à nous, non plus qu'une histoire de son temps, dont on doit encore plus regretter la perte. On ne peut juger de son style et de sa manière que par ses lettres et son *Panégyrique de Trajan*. Le plus grand mérite de cet ouvrage, c'est qu'au portrait d'un bon prince il oppose celui des tyrans qui l'avaient précédé, c'est qu'il loue par des faits, et des faits attestés. Le style en est fleuri et brillant ; les pensées y sont belles, en grand nombre, et souvent paraissent neuves; mais la diction se sent trop du goût des antithèses, des pensées coupées, des tours recherchés qui dominaient de son temps.

Quelques pensées détachées achèveront de faire connaître le caractère et le genre d'éloquence de Pline.

« Notre empereur est d'autant plus grand qu'il croit n'être qu'un citoyen comme nous. Il se souvient qu'il est homme et qu'il commande à des hommes. »

« Vos prédécesseurs aimaient mieux voir autour d'eux le spectacle des vices que celui des vertus, d'abord parce qu'on désire que les autres soient ce qu'on est soi-même, ensuite parce qu'ils croyaient trouver plus de soumission à l'esclavage dans ceux qui ne méritaient en effet que d'être esclaves. »

« Le prince qui permet d'être vertueux fait peut-être plus pour les mœurs que celui qui l'ordonne. »

« Du moment qu'on est prince, on est condamné à l'immortalité; mais il y en a deux, celle des vertus et celle du crime : le prince n'a que le choix. »

« Quand on est dans la première place du monde, on ne peut plus s'élever qu'en abaissant sa propre grandeur. »

« Trop longtemps les sujets et le prince ont eu des intérêts différents; aujourd'hui le prince ne peut plus être heureux sans les sujets, ni les sujets sans le prince. »

« Dans certaines assemblées, ce qui est approuvé avec transport de tous est ce qui déplaît le plus sûrement à tous. »

« Vous avez des amis parce que vous l'êtes vous-même; car on commande tout aux sujets excepté l'amour. De tous les sentiments l'amour est le plus fier, le plus indépendant et le plus libre. Un prince peut inspirer la haine sans la mériter et la sentir; mais à coup sûr il ne peut être aimé s'il n'aime lui-même. »

On a dit et répété longtemps que pour mériter un tel panégyrique il n'avait manqué à Trajan que de ne pas l'entendre. Mais il faut savoir, et Pline nous l'apprend lui-même, que le discours réellement prononcé en présence du prince n'était qu'un simple remercîment très-court, que l'orateur lui adressa, en qualité de consul, au nom du sénat et de l'empire. Ce ne fut qu'au bout de quelques années qu'il le publia tel qu'il nous est parvenu.

Les lettres de Pline contiennent des faits intéressants et des anecdotes honorables pour l'auteur. Elles portent l'empreinte de l'affabilité, de la bienveillance et de l'humanité; elles se distinguent par l'élégance et la pureté, mais elles laissent trop apercevoir l'envie de plaire, qui était la passion de Pline. « Ses lettres sont, dit La Harpe, de petits billets écrits pour la postérité. »

« Il me paraît, dit son traducteur, qu'il y a plus de génie dans les lettres de Cicéron, plus d'art dans celles de Pline. Le premier se pardonne quelquefois plus de négligence; le second souvent laisse voir plus d'étude. On lit dans Cicéron grand nombre de lettres dont il semble que la postérité se serait bien passée; il en est peu dans Pline dont elle ne puisse profiter. Plus de grands événements, plus de politique dans les unes; plus de morale dans les autres. L'un est peut-être un meilleur modèle de bien écrire; l'autre de bien vivre. Enfin les lettres de Cicéron nous apprennent, mieux que toutes les histoires, à connaître les hommes de son siècle et les ressorts qui les remuaient; les lettres de Pline, mieux que tous les préceptes, apprennent aux hommes de tous les siècles à se connaître et à se régler eux-mêmes. »

DIALOGUE DES ORATEURS.

C'est ici le lieu de parler du *Dialogue des Orateurs*, qui tour à tour a été attribué à Quintilien, à Tacite et à Pline le Jeune.

Après avoir établi le lieu de la scène, à l'exemple de Cicéron, l'auteur suppose qu'il s'engage une lutte entre un poëte nommé Maternus, et un orateur nommé Aper. L'un élève l'éloquence au-dessus de la poésie, l'autre donne à la poésie la palme sur l'éloquence. Arrive un troisième interlocuteur nommé Messala, qui change le sujet de la discussion et propose de rechercher les causes de la corruption de l'éloquence. Aper plaide en faveur de l'éloquence de son temps, Messala et Maternus soutiennent la cause de l'antiquité. Ce plan est agréable, mais il est vicieux; il y a évidemment deux sujets, et le premier, qui n'est pas le sujet principal, occupe beaucoup trop de place. Du reste, l'ouvrage est plein de ce bon goût que les anciens désignaient heureusement par le mot *urbanitas*. Les caractères sont parfaitement soutenus; il y a toujours quelque chose de poétique dans les discours de Maternus, de hardi et de vif dans ceux d'Aper, de raisonnable et d'antique dans ceux de Messala.

CAUSES DE PERFECTION ET DE DÉCADENCE.

On peut résumer en quelques mots l'histoire de l'éloquence romaine. Pendant plusieurs siècles, elle demeure dans l'enfance et dans la barbarie. Elle n'est cultivée avec soin que lorsque Rome

a étendu au loin sa puissance, et que ses mœurs sont adoucies par le commerce des Grecs. Alors de grands orateurs paraissent. Crassus et Antoine tiennent le premier rang. Ils font retentir leurs voix éloquentes dans les tribunaux et dans les assemblées du sénat et du peuple. Après eux viennent Sulpicius et Cotta, qui ont été formés par leurs soins, mais qui leur sont inférieurs. Hortensius leur succède et se fait admirer longtemps par son esprit et les charmes d'une déclamation séduisante. Enfin Cicéron efface tous les autres, et porte tout d'un coup le talent de la parole au plus haut point. Il est à Rome, avec les différences que le caractère de son génie et les mœurs de sa nation demandaient, ce que Démosthène avait été à Athènes. Il finit sa carrière, et déjà la décadence a commencé. Cette décadence est rapide, malgré les efforts et l'exemple de quelques grands hommes.

Il peut paraître bien étonnant au premier coup d'œil que le génie de l'éloquence ne commence à briller véritablement que lorsque la puissance militaire menace la liberté et que déjà les Romains s'avancent à grands pas vers la servitude. Mais si l'on y réfléchit, on comprendra que ces circontances mêmes, sous plusieurs rapports, donnaient plus de dignité et d'importance aux combats de la parole. En effet, si les grands orateurs qui s'illustrèrent à cette époque avaient paru dans la république, au temps où les Mélius et les Cassius bouleversaient d'une seule parole tout le Forum, leur beau talent, dégradé par des combats indignes d'eux, loin de prendre un sublime accroissement, se serait perdu, peut-être tout à fait, au milieu de ces disputes éternelles, d'où les tribuns sortaient toujours vainqueurs, parce qu'ils s'y présentaient les plus audacieux. Alors Cicéron, pour ne parler que de ce grand homme, n'eût pas cru devoir renoncer à sa patrie pour aller passer les plus belles années de sa jeunesse à l'école des philosophes grecs; il eût à peine senti le prix de l'étude et de la méditation pour se former à l'éloquence, parce que chaque jour il eût vu l'audace du langage triompher de la sagesse dans les combats de la parole. Au contraire, il arriva dans un temps où les harangues des tribuns commençaient à troubler beaucoup moins un peuple qui tendait par faiblesse au repos, et qui ne se précipitait plus sous les pas de ses flatteurs, pour en recevoir des impressions violentes et des mouvements tumultuaires. Les esprits, devenus plus graves, étaient plus susceptibles de bien apprécier la véritable éloquence; ce n'était plus au Forum que se formaient les ambitions et les rivalités : c'est du sein des camps que sortaient les réputations menaçantes pour la liberté, et cette tendance nouvelle des esprits

était une raison pour que les déclamateurs, qui avaient si longtemps occupé la tribune, fissent place enfin à des orateurs. En effet, dès l'instant où la puissance militaire devenait un moyen de domination, et que les passions ne s'agitaient plus aussi vivement à l'appel d'un tribun séditieux, le talent, qui recherchait une autre espèce d'influence dans l'Etat, ne pouvait l'obtenir qu'en se présentant avec tout l'appareil que donnent les longues méditations et les études profondes. L'éloquence fougueuse d'un Pétilius eût été impuissante à l'aspect des armes de Marius ou de Sylla; celle d'Antoine mérita des triomphes, parce que cet orateur avait senti le besoin d'opposer à l'influence des hommes de guerre l'ascendant d'un génie longtemps mûri par la réflexion. Ainsi furent encouragés à perfectionner leur éloquence les orateurs qui le suivirent, et qui, éloignés du bruit des combats, étaient également jaloux de porter la main au maniement des affaires. Une ambition secrète se nourrissait dans l'âme du vertueux Cicéron, lorsque animé par le sentiment de son génie, il abandonnait tout à coup l'Italie pour voler aux leçons de la Grèce. Renonçant à ses premiers succès, il songeait à en obtenir de plus brillants, et semblait s'exiler de sa patrie pour y rentrer bientôt en conquérant, comme ces triomphateurs qui arrivaient du fond de l'Asie ou de la Gaule, pour faire servir leurs victoires à l'asservissement de leurs concitoyens.

Mais quels secours ces grands orateurs ne trouvaient-ils pas pour agir sur les esprits dans les assemblées! Les victoires lointaines, remportées par les armées de la république, exaltaient leur génie. Ces victoires, en effet, élevaient Rome au plus haut point de la puissance; c'est alors véritablement qu'elle commandait à l'univers, qu'elle disposait à son gré des royaumes et des couronnes. Sans doute de nouveaux ennemis se formaient contre elle; des peuples opprimés s'agitaient au fond des provinces, des rois belliqueux et impatients du joug se mettaient à leur tête pour briser leurs fers ou pour défendre les restes d'une liberté expirante; mais bientôt ils étaient abattus et subjugués par les forces supérieures des armes romaines. On sent combien ces triomphes devaient flatter l'orgueil national. L'enthousiasme de la gloire s'emparait de tous les citoyens, et les orateurs, secondant ce sentiment de patriotisme, célébraient avec transport et magnificence les brillantes conquêtes qui achevaient d'accomplir les grandes destinées de la reine des nations.

Il est vrai qu'un sentiment de crainte s'élevait dans les cœurs, lorsqu'on voyait les généraux de la république profiter de leurs

victoires pour dominer par la force des armes; mais ce sentiment lui-même était une autre source des plus hautes inspirations. Les orateurs savaient s'en servir pour susciter aux hommes de guerre une opposition redoutable; ils dévoilaient leurs projets ambitieux; ils poussaient le premier cri d'alarme, et ce cri allait réveiller au fond des âmes l'amour de la liberté et l'horreur de la tyrannie.

C'est dans le sénat surtout, qu'ils trouvaient cette disposition avantageuse. Cette assemblée auguste possédait encore une grande partie de sa puissance. Elle discutait comme autrefois non-seulement les plus graves intérêts des peuples et des rois, mais ce qui concernait les affaires intérieures de l'Etat. Elle semblait même plus vénérable par la majesté des souvenirs. Elle était environnée de toute la gloire qu'elle s'était acquise de siècle en siècle depuis la fondation de Rome. Quelques-uns de ses membres s'étaient laissés corrompre et secondaient les vues criminelles de ceux qui désiraient abattre son pouvoir, pour commander eux-mêmes. Mais la plupart étaient fortement attachés aux institutions anciennes; ils s'indignaient de voir la liberté en péril et leurs droits menacés. Les plus grands orateurs de cette époque mémorable se déclarèrent les intrépides défenseurs de leur cause. Ils se livraient aux mouvements de la plus haute éloquence, et conservaient en même temps à leurs discours toute la dignité que commandait un si imposant auditoire.

Ce qu'on eut à craindre des citoyens violents, tels que Clodius, qui exerçait publiquement d'odieux brigandages, ou des hommes pervers comme Catilina et ses complices, qui conspiraient dans l'ombre pour tout détruire, dut être aussi pour les orateurs un puissant moyen d'agir sur les esprits. Ils peignaient avec des couleurs effrayantes ces dangers terribles dont la patrie et les particuliers étaient incessamment menacés. On connaît le discours de Caton et ceux de Cicéron contre Catilina. Ces grands orateurs eurent occasion de développer avec feu les motifs les plus forts, les sentiments les plus profonds, en présence d'auditeurs qui délibéraient non plus seulement sur les affaires de l'Etat, mais sur leurs intérêts les plus chers, sur leurs fortunes, sur leurs dignités, sur leur existence même.

Telles sont, ce nous semble, les principales causes qui donnèrent tant d'importance aux discours, particulièrement dans les assemblées publiques. On pourrait ajouter que Rome, malgré le dérèglement de ses mœurs, conservait au moins quelque reste de ses anciennes vertus, et que les orateurs, pour triompher, s'exerçaient

à les ranimer dans les âmes : c'était un levier puissant dont ils pouvaient se servir encore avec succès.

Mais bientôt ils n'eurent plus les mêmes secours. Rome, sous les empereurs, descendit dans les derniers degrés de la corruption et de la bassesse. Elle n'était plus capable de la liberté ; elle aurait été esclave, même en conservant les formes républicaines ; elle était pour ainsi dire plus méprisable encore que ses tyrans. Aussi Tibère, l'un d'entre eux, fit voir ouvertement le mépris qu'il avait pour les hommes. « C'était, dit M. de Châteaubriand, un cri de joie qu'il ne pouvait s'empêcher de pousser, en trouvant le peuple et le sénat romain au-dessous même de la bassesse de son propre cœur. Lorsqu'on vit ce peuple roi se prosterner devant Claude et adorer le fils d'Enobarbus, on put juger qu'on l'avait honoré en gardant avec lui quelque mesure. Rome aima Néron. Longtemps après la mort de ce tyran, ses fantômes faisaient tressaillir l'empire de joie et d'espérance. C'est ici qu'il faut s'arrêter pour contempler les mœurs romaines. Ni Titus, ni Antonin, ni Marc-Aurèle, ne purent en changer le fonds. Si donc les Romains tombèrent dans la servitude, ils ne durent s'en prendre qu'à leurs mœurs. C'est la bassesse qui produit d'abord la tyrannie, et par une juste réaction, la tyrannie prolonge ensuite la bassesse. » (*Génie du Christianisme.*)

Le changement dans la forme du gouvernement nuisit beaucoup, sans doute, à l'éloquence romaine ; mais on voit que le changement dans les mœurs dut lui être encore bien plus funeste. Elle était impossible chez un peuple aussi profondément avili.

Mais s'il faut rechercher dans la société les principales causes des progrès et de la décadence de l'éloquence, on peut remarquer aussi, pour chaque orateur en particulier, l'influence de son caractère, de ses vertus ou de ses vices, car il a dû se peindre dans ses discours ; le style est l'expression de l'homme, de même que la littérature est l'expression de la société. On trouve une preuve sensible de cette vérité chez les écrivains de Rome. Qu'on se rappelle Hortensius, Salluste, Sénèque, et d'un autre côté Cicéron, Tite-Live, Quintilien, Pline, Tacite. Combien l'éloquence des premiers n'a-t-elle pas souffert de leurs défauts, de leurs travers et surtout de leurs vices ! Combien celle des seconds n'a-t-elle pas été agrandie et fortifiée par leur dévouement à la patrie, par leur désintéressement, par leur zèle pour le malheur et l'innocence, par leur haine de l'injustice, en un mot par les sentiments nobles et généreux qui remplissaient leurs cœurs ! Ce rapport entre l'homme et son langage est si remarquable, que lorsqu'il a manqué quel-

que chose aux vertus de ces grands hommes, des défauts analogues se sont manifestés dans leurs ouvrages. La vanité de Cicéron, par exemple, est empreinte dans ses écrits. Ce serait en vain que l'orateur et l'écrivain ferait des efforts pour ne pas se refléter dans leurs compositions, ils ne pourraient y réussir; ils parviendraient tout au plus à tromper les esprits peu clairvoyants. Témoin Sénèque, dont les leçons auraient été plus pénétrantes et plus belles s'il eût été autre chose qu'un bel esprit, qui débite de pompeuses maximes, tandis qu'au fond il est bien éloigné de les suivre. Témoin Salluste, qui laisse souvent échapper sa haine contre les grands, quoiqu'il cherche à paraître uniquement guidé par le sentiment d'indignation que lui inspire le spectacle de la corruption et de la tyrannie. Ses déclamations contre les désordres de son siècle auraient été bien autrement touchantes, s'il n'eût pas été lui-même dégradé et corrompu. La vertu eût donné un autre ton, une autre couleur à son style.

On voit par là l'influence de la vertu; celle des croyances n'est pas moins sensible. Ce qui donne le plus grand intérêt aux histoires de Tite-Live, par exemple, c'est qu'elles sont dominées par un esprit éminemment religieux, par l'idée d'une Providence qui conduit les événements humains et dirige les empires. Ce qui, au contraire, nuit singulièrement aux ouvrages philosophiques de Sénèque, et même à ceux de Cicéron, c'est qu'ils laissent trop voir le doute et l'incertitude des écrivains, ou que du moins ils ne sont pas inspirés par une conviction assez forte et assez profonde. Les Romains se sont préservés pendant quelque temps des subtilités des Grecs, parce que les grands principes de la morale et de la société étaient encore gravés dans leurs cœurs. Mais aussitôt que ces croyances précieuses se furent affaiblies, ils donnèrent aussi dans des puérilités d'autant plus choquantes, qu'elles contrastaient avec le caractère grave et sérieux de leur nation. Le discours ne fut plus chez eux qu'un vain parlage, un ridicule charlatanisme.

Ces observations paraîtront encore plus frappantes de vérité lorsque nous les appliquerons, dans un sens contraire, aux orateurs et aux écrivains que le christianisme a formés.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE TROISIÈME.

Nouveaux progrès de l'éloquence grecque.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Perfection de l'éloquence grecque.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Eloquence des écrits. — *Eloquence des poètes.*

Eloquence des historiens.

Eloquence des philosophes.

CHAPITRE SIXIÈME.

Décadence de l'éloquence grecque.

Eloquence asiatique.

DEUXIÈME PARTIE.

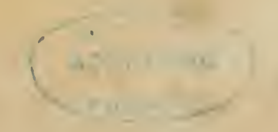
ELOQUENCE ROMAINE.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE SECOND.

CHAPITRE TROISIÈME.

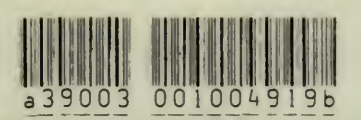


CHAPITRE QUATRIÈME.

Décadence de l'éloquence romaine.

FIN DE LA TABLE.




a39003 001004919b

